

Hoffmann

Le chat Murr

*Première traduction
intégrale
par Albert Béguin*

Gallimard

Le titre complet de l'ouvrage d'Hoffmann peut se traduire : *Vie et opinions du matou Murr fortuitement entremêlées de placards renfermant la biographie fragmentaire du maître de chapelle Johannès Kreisler.*

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Le Chat Murr — connu en France par la seule version, incomplète et bien édulcorée, de Loève-Weimars — est l'une des œuvres où Hoffmann a mis le plus de lui-même. Des souvenirs d'enfance aux années tourmentées de Bamberg, toute la biographie de l'auteur se reflète dans les étranges aventures du musicien Johannès Kreisler, dont le récit alterne avec les Mémoires du matou. Mais les données du souvenir ont été si bien revécues et métamorphosées, que l'on se trouve transporté sur le plan du mythe : dépassant les accidents de sa destinée individuelle, Hoffmann s'en sert pour construire son personnage exemplaire de l'Artiste aux prises avec les exigences et les tentations de la vie terrestre. Ce mythe, seule réponse, pour Hoffmann, aux questions que pose l'incompréhensible, l'absurde condition humaine, tout enchevêtrée de mystérieuses complications, est l'unique sujet de toutes ses œuvres réussies. Car son effort majeur, à l'inverse de la plupart des romantiques allemands, tend toujours à s'accommoder du réel, à y imposer la présence de l'individu exceptionnel, plutôt qu'à s'en échapper par une évasion dans l'imaginaire.

Le véritable Hoffmann est bien différent du « fantastique » dont s'inspirèrent Petrus Borel, Gozlan, Balzac et tant de nos romantiques. Nous faisons aujourd'hui, parmi ses ouvrages, un autre choix que le public de 1830, et il est assez significatif que l'on ne trouve dans la traduction la plus répandue, celle de Loève-Weimars, ni le Vase d'Or, ni la Princesse Brambilla (ce « catéchisme de haute esthétique », disait déjà Baudelaire), non plus que le Chien Berganza, où apparaît pour la première fois le thème de l'amour pour Julia, les admirables Automates, où se préfigure Maître Abraham le magicien, et les Elixirs du Diable, où des chaînes de hantises, de complexes hérédités et de corres-

pondances étranges cherchent à épuiser l'infinie richesse de l'humain. Or ces chefs-d'œuvre seuls, avec Don Juan, le Conseiller Krespel ou le Chevalier Gluck, permettent de mesurer la vraie grandeur d'Hoffmann.

De ces ouvrages, le Chat Murr n'est peut-être pas le plus parfait. Inachevé, portant par endroits la marque de la maladie et de la hâte, ce grand livre n'en est pas moins le plus riche de substance et d'orchestration qu'ait composé Hoffmann le Musicien. Il prend toute sa signification en face du Journal intime (que l'on n'a pas traduit intégralement et dont on ne trouve en français que des fragments dans la Vie d'Hoffmann de Jean Mistler), de ces pages surtout où Hoffmann note sa détresse, ses combats intérieurs, son bouleversement nerveux, lorsque, à Bamberg, il lui faut renoncer à Julia Marc. Cette déchirante épreuve de l'âge mûr, il a cherché longtemps à la transcender, à en tirer quelque révélation supérieure. Pour Hoffmann, le problème de l'art et de la vie s'était posé de bonne heure, avec une acuité d'autant plus grande qu'il hésitait entre peinture et musique (il ne songeait pas encore à écrire) et que, d'autre part, il était fortement sollicité par un établissement de fonctionnaire où, comme son héros Kreisler, il pensa trouver une solution provisoire. Mais, au moment même où, tout étant remis en question et la musique devenant le seul gagne-pain possible, on pourrait croire que le problème va être résolu par la force des choses, il se pose à nouveau, et avec plus d'urgence que jamais : l'amour d'Hoffmann pour sa jeune élève Julia Marc ouvre une crise grave, moins parce qu'il est en conflit avec une vie conjugale depuis longtemps manquée, que parce qu'il constitue une nouvelle tentation sur la voie de la vocation artistique. Tentation bien difficile à surmonter, et même à discerner, puisqu'elle naît de la musique même et que cet amour cristallise autour du talent de cantatrice de la jeune fille. Hoffmann, qui avouait « avoir toujours eu trop de réalité », survivra à cet événement, redeviendra fonctionnaire, sera l'auteur fêté et largement payé des almanachs. Mais au fond, il restait profondément ébranlé. La douleur se prolonge et ne pourra connaître d'autre apaisement que le chant, l'éclosion de l'œuvre qui naîtra et se nourrira de l'angoisse elle-même.

Le grand thème d'Hoffmann est celui de « l'amour de l'ar-

tiste » : amorcé dans les premières nouvelles musicales, répété dans les contes les plus rapidement écrits, élevé dans la Princesse Brambilla jusqu'à une étonnante ironisation de la vie entière, et dans les Elixirs du Diable jusqu'à un tragique profond, ce thème est partout, suscitant des personnages sans cesse recommencés qu'apparentent d'essentielles affinités, atteignant enfin, dans le Chat Murr à un total épanouissement. Ce n'est point ici le lieu de suivre l'évolution qui, de l'archiviste Lindhorst (du Vase d'Or), du professeur (des Automates) et du Docteur Coppélius à notre Maître Abraham présente à chaque fois plus riche et plus humain le Magicien douloureux auquel Hoffmann prête tant de ses aspirations et de ses échecs ; non plus que de voir s'éloigner du modèle, Madame Marc, l'ennemie qui prendra les traits de la Conseillère Benzon. Et il suffira d'indiquer que Julia a des sœurs plus pâles dans bien des œuvres antérieures au Chat Murr ; il a fallu de longues années pour qu'Hoffmann se sentît enfin le courage de recréer dans un personnage pleinement vivant celle par qui il avait souffert, et de l'introduire au centre de son grand mythe.

Cependant, le personnage qu'il fallait mener à maturation pour que l'œuvre pût prendre sa forme définitive, c'était celui d'Hoffmann lui-même, devenu le Maître de Chapelle Johannès Kreisler. On sait quel portrait extraordinairement complexe en est ébauché déjà dans les Kreisleriana, complément indispensable à l'autobiographie transposée que l'on trouve dans le Chat Murr. Dès 1812, Hoffmann songe à reprendre ce qu'il avait esquissé dans cette œuvre fragmentaire et, en pleine crise de son amour pour Julia Marc, la correspondance et le journal nous révèlent le projet d'un « roman musical » qui devait s'intituler Heures lucides d'un musicien fou. Hoffmann y a travaillé à diverses reprises. Il s'agit à ce moment-là d'un livre où la théorie de la musique tiendra une grande place, mais un plan ancien commence par ces mots où nous retrouvons le leit-motiv de toute l'œuvre : « L'amour de l'artiste. » En 1819 seulement, le roman prend la forme que nous lui connaissons, et Hoffmann en écrit, avec une rapidité aussi déconcertante que celle des Elixirs du Diable, les deux premières parties, qu'il publie aussitôt. Le second volume devra attendre, dans l'existence surmenée de

Berlin, jusqu'à 1821, et le troisième, annoncé aux dernières pages, ne sera jamais écrit.

C'est en cours de rédaction qu'Hoffmann conçoit la composition originale de l'ouvrage et entremêle aux épisodes de la vie de Kreisler les mémoires du chat, contre-partie satirique de son épopée du musicien. On sait que le matou Murr exista et fut le favori d'Hoffmann, et que sa mort, annoncée à la fin du livre, l'avait été d'abord par un faire-part ironique et ému que le poète envoya à ses amis.

Mais, tandis qu'il rédigeait le manuscrit du chat, Hoffmann substitua peu à peu aux observations sur l'intelligence animale (sujet qui lui tenait à cœur pour mille raisons) la satire du milieu berlinois, de l'étudiant allemand, du bourgeois. Le chat lui-même devient le type du bétien, et le parallélisme avec les aventures de Kreisler atteint souvent à une sorte de bouffonnerie shakespearienne. Chronologiquement, les « placards » nous reportent à l'enfance de l'auteur, à son existence de musicien infortuné, à la crise de Bamberg, tandis que les mémoires de Murr se nourrissent d'observations plus récentes, datant des années berlinoises. C'est ainsi que dans le caniche Ponto on reconnaît cet étonnant comte Puckler-Muskau qui, vingt ans après, à Vienne, devait faire encore l'émerveillement de Gérard de Nerval.

*
* *

On ne possède aucun plan de la fin projetée par Hoffmann, et il est probable qu'il n'a jamais confié au papier les intrigues compliquées qui devaient aboutir à l'éclaircissement des mystères accumulés entre ses personnages. S'appuyant sur l'analogie de ces intrigues avec d'autres œuvres, et en particulier avec les Elixirs du Diable, M. Walter Harich, dans son grand livre sur Hoffmann, a établi une hypothèse fort vraisemblable et dont il faut retenir, pour la compréhension du roman, les quelques faits suivants.

Dans la famille ducal de Sieghartsweiler, des adultères et des substitutions d'enfants créent entre tous les personnages du roman des liens enchevêtrés : l'hérédité, la faute recommencée à chaque génération, des parentés insoupçonnées expliquent les

sentiments étranges entre parents et enfants, les secrètes culpabilités, les luttes obscures où s'affrontent le vieil Abraham et l'intrigante Benzon, les menaces d'un sort que nul ne peut déchiffrer, les affinités et les répulsions.

Il est manifeste que la Conseillère Benzon tient la princesse Hedwiga pour la fille qu'elle a eue du duc Irénéus et qu'elle a substituée à l'enfant légitime de la Duchesse. Mais, par une seconde substitution qu'elle ignore, c'est la fille de Maître Abraham et de la bohémienne Chiara qui a pris la place de la Princesse. D'où la ressemblance de cette nature nerveuse avec celle de la fille invisible. Mais le vieux magicien lui-même ne connaît pas l'existence de sa propre enfant, née après la disparition de sa femme : un serment tient celle-ci enchaînée et lui interdit toute révélation.

La fille de la Benzon est élevée sans doute par la bohémienne et ne reparaît plus dans la partie écrite du roman. Quant à la fille légitime du Duc, elle n'est autre que cette Angela, élevée en Italie par l'ordre du Duc lui-même, qui la croit fille de la Benzon : c'est elle qui devient la femme du prince Antonio, le futur moine Cyprianus.

Julia est bien la fille légitime de la Benzon, qui veut en faire l'instrument de ses intrigues. Il est probable qu'elle devait épouser enfin le Prince Ignaz (ou, à la veille du mariage, prendre le voile ?), échappant à Kreisler comme Julia Marc avait échappé à Hoffmann.

Quant à Kreisler, il n'est pas étranger non plus à la famille ducale. Il est certain que le peintre Ettlinger, qu'il prend pour son double, est son père ; sans doute est-il né des amours coupables de ce peintre (lui-même déjà apparenté au Duc ?) avec la Duchesse. Mais, là encore, il y a eu une substitution d'enfants et la Duchesse tient Ignaz, le soi-disant héritier légitime, pour ce fils qu'elle a eu d'Ettlinger. Rien ne permet de deviner l'origine véritable d'Ignaz.

D'autres suppositions de M. Harich, trop longues pour être exposées ici, et dont l'ingéniosité n'est pas parfaitement convaincante, décèlent une probable parenté et des liens illégitimes entre la maison ducale et celle des princes Antonio et Hector.



On reconnaît dans toutes ces complications, outre l'influence des grandes intrigues romanesques de Jean-Paul, le goût d'Hoffmann pour les fatalités héréditaires. Mais le roman de *Kreisler* a sur les *Elixirs du Diable* l'avantage d'être une œuvre bien plus nécessaire, jaillie du problème central d'Hoffmann. L'idée de la faute, du sang versé, de l'inceste, y prend sa place dans cette ronde infernale des fatalités humaines qui compose, pour Hoffmann, l'affreuse et fascinante réalité dont seul peut triompher l'artiste. Mais l'artiste n'obtient cette victoire qu'au prix du renoncement à l'image incarnée de ses rêves. Celui qui veut la posséder dans une personne de chair, ou qui s'y attache au point de ne pouvoir surmonter la souffrance de la séparation, sombrera dans la folie comme Ettlinger ou comme *Kreisler*. L'héroïsme qu'exige Hoffmann, qu'il se prescrivait dès l'époque de Bamberg (lorsque, dans son journal, il se félicitait « pour son art » du mariage de Julia Marc avec un quelconque bourgeois), y a-t-il jamais atteint ? Le sens profond de son drame et de toute son œuvre n'est-il pas justement d'avoir conçu en toute lucidité un triomphe qu'il savait irréalisable ? D'avoir été artiste plus que personne, mais plus que personne retenu de s'accomplir, prisonnier de soi-même ? Toutes les figures de musiciens et de peintres que l'on trouve dans son œuvre vivent douloureusement cette même épreuve, et jusque dans ses pages de critique musicale, c'est ce drame de l'artiste qu'il faut chercher, plus encore que des considérations sur la musique de son temps. La dernière lettre où il reparle de Julia Marc, à l'époque même où, écrivant le *Chat Murr*, il ranimait tous ses souvenirs de Bamberg, montre à quel point les souffrances de *Kreisler* étaient demeurées les siennes :

« ...Dites à Julia que son souvenir vit en moi, — si le mot souvenir suffit à désigner ce qui emplit tout l'être, ce qui nous apporte, dans la mystérieuse activité de l'Esprit supérieur, les beaux rêves d'extase et de bonheur que nuls bras de chair et d'os ne peuvent retenir. Dites-lui que l'image angélique de toute bonté, de toute grâce, d'une âme vraiment féminine, d'une pureté en-

fantine, qui m'apparut rayonnante en ces tristes temps d'infemales ténèbres, — que cette image ne me quittera pas à l'instant de mon dernier souffle. Mieux encore, dites-lui qu'à cette heure-là seulement l'âme délivrée de ses liens pourra contempler vraiment l'être qui fut son désir, son espoir et sa consolation, le contempler dans l'existence véritable... » (1^{er} mai 1820).



Le Chat Murr a été écrit dans de très mauvaises conditions, avec une hâte fébrile. Si Hoffmann y atteint souvent, dans le dialogue surtout, dans les scènes fantastiques ou dans les grandes divagations de Kreisler et les discours ironiques de Maître Abraham, à un style prodigieusement ramassé, nerveux, tout en brusqueries, il faut avouer qu'ailleurs il demeure banal, imprécis, surchargé d'adjectifs faciles. Je ne me suis pas cru autorisé à tenter une traduction plus « écrite », qui eût été infidèle : de même que j'ai cherché à rendre dans toute leur véhémence les phrases où une nervosité douloureuse gonfle l'ironie, j'ai gardé aux pages plus négligées leur couleur moins vive.

Je me suis servi de l'admirable édition de M. Carl von Maassen, dont le commentaire n'a malheureusement pas paru. Pour les notes, réduites aux indications indispensables, j'ai eu recours à l'édition Ellinger et à l'érudition musicale de mon frère, Pierre Béguin.

Albert BÉGUIN.

Bamberg, le 6 octobre 1931.

La présente traduction fut écrite sur l'initiative de M. Edmond Jaloux, grand découvreur des romantismes étrangers, qui la destinait à la collection publiée par sa « Compagnie française de traduction ». Resté manuscrit à la suite de la disparition prématurée de cette belle entreprise, le texte français du Chat Murr a été revu en mai 1942, lorsque M. Gaston Gallimard voulut bien m'en proposer l'édition.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR (1)

Jamais livre plus que celui-ci n'eut besoin d'un avant-propos. Car, si nous n'expliquions pas de quelle étrange façon il a été composé, le lecteur pourrait fort bien n'y voir qu'un ramassis désordonné, enfant de quelque hasard.

Aussi l'éditeur prie-t-il le bienveillant lecteur de lire attentivement cette préface.

Le sus-nommé éditeur a un ami avec lequel il ne fait qu'un, qu'il connaît aussi bien que lui-même. Cet ami, un jour, lui tint à peu près ce langage : « Tu as fait imprimer bien des livres, mon cher, et tu connais un peu les libraires ; il te sera donc facile de découvrir quelqu'un de ces respectables messieurs qui voudra bien, sur ta recommandation, imprimer les écrits d'un jeune auteur doué d'un talent éclatant et de dons extraordinaires. Occupe-toi de ce jeune homme, il en vaut la peine. »

L'éditeur promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour ce jeune confrère. Il éprouva pourtant quelque surprise lorsque son ami lui avoua que le manuscrit était l'œuvre d'un matou, nommé Murr, et qu'il renfermait ses considérations sur la vie. Mais enfin, il avait donné sa parole, et comme le début de l'ouvrage lui semblait joliment écrit, il courut aussitôt, le manuscrit en poche, chez M. Dummler, Unter den Linden, pour lui proposer d'éditer le livre du chat.

M. Dummler déclara que jusque-là il n'avait jamais compté de chat parmi ses auteurs ; qu'il ne croyait pas qu'aucun de ses confrères eût traité avec un écrivain de cette sorte ; mais qu'il voulait bien en faire l'essai.

On mit sous presse, l'éditeur reçut les premiers placards. Mais quel fut son effroi lorsqu'il s'aperçut qu'à tout instant l'histoire de Murr s'interrompait pour faire place à des pages totalement étrangères, appartenant à un livre qui devait contenir la biographie du Maître de chapelle Johannès Kreisler.

Après de longues recherches et bien des enquêtes, il décou-

vrit enfin ce qui suit : lorsque le chat Murr se mit à écrire ses considérations sur la vie, il arracha sans plus de façons les pages d'un livre imprimé qu'il avait trouvé chez son maître ; et il en employa innocemment les feuillets, tant comme sous-mains que comme buvards. Ces pages restèrent dans le manuscrit et... on les imprima à la suite, comme si elles eussent appartenu à l'ouvrage.

C'est avec un sentiment de mélancolique humilité que l'éditeur se voit forcé d'avouer que cet affreux entremêlement de deux sujets étrangers est dû à sa seule légèreté : il devait évidemment, avant de donner le manuscrit du chat à l'impression, l'examiner d'un bout à l'autre. Mais il lui reste quelque consolation.

Et d'abord, le bienveillant lecteur s'orientera facilement, s'il veut prendre la peine d'observer les indications mises en tête de chaque fragment : PLACARDS ou MURR. Puis, il est fort probable que le livre déchiré n'a jamais été mis en vente ; car personne n'en a jamais entendu parler. Les amis du musicien, au moins, se réjouiront du vandalisme littéraire de notre chat : grâce à lui, ils pourront connaître les très étranges aventures de cet homme qui, dans son genre, ne fut pas ordinaire.

L'éditeur espère qu'on voudra bien lui pardonner.

Enfin, il n'est que trop certain que souvent les auteurs doivent leurs pensées les plus hardies, leurs tournures les plus extraordinaires à la bonté des typographes qui favorisent l'essor des idées au moyen de ce que l'on appelle les fautes d'impression.

. (1)

Pour conclure, l'éditeur est en mesure d'affirmer qu'il a fait la connaissance personnelle du chat Murr et qu'il a trouvé en lui un personnage de manières douces et avenantes. Son portrait, reproduit sur la couverture de ce livre, est d'une ressemblance frappante.

Berlin, novembre 1819.

E. T. A. HOFFMANN.

(1) Suit une liste des fautes typographiques de la première édition. (N. d. T.)

PRÉFACE DE L'AUTEUR

C'est plein de timidité — le cœur palpitant, que je livre au monde ces quelques pages : on y verra se peindre la vie, les espoirs, les souffrances, les désirs qui ont jailli du plus profond de mon être dans les douces heures du loisir et de l'exaltation poétique.

Vais-je, — oserai-je me présenter devant le sévère tribunal de la critique ? Mais c'est pour vous, pour vous, âmes sensibles, pour vous, cœurs d'une enfantine pureté, pour vous, cœurs fidèles qui me comprenez, c'est pour vous que j'ai écrit ; et une seule larme dans vos yeux me consolera, guérira la plaie que pourra me faire le blâme glacial des critiques insensibles.

Berlin, mai 18..

MURR,

Etudiant en belles-lettres (1)

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR (*supprimé*)

C'est avec une tranquille assurance, apanage du génie véritable, que je livre au monde ma biographie, afin qu'il apprenne comment on s'élève au rang de grand chat ; afin qu'il embrasse toute l'étendue de ma perfection, qu'il m'aime, m'apprécie, m'honore, m'admire et m'adule un peu.

S'il se trouvait quelqu'un qui eût l'audace de mettre en doute la valeur indiscutable de ce livre extraordinaire, il fera bien de se souvenir qu'il a à faire à un chat doué d'esprit, de jugement et de griffes solides.

MURR

Homme de lettres très renommé (1).

POST-SCRIPTUM.

C'en est trop ! Jusqu'à l'avant-propos de l'auteur, que l'on devait supprimer et que voilà reproduit ! Il ne me reste plus qu'à prier le bienveillant lecteur de ne point trop prendre garde au ton quelque peu orgueilleux de cette préface ; qu'il veuille considérer que, si l'on traduisait dans le sincère langage de la conviction profonde les préfaces mélancoliques de maint auteur sentimental, elles ne seraient pas tellement différentes de celle-ci !

L'ÉDITEUR.

(1) En français dans le texte.

PREMIÈRE PARTIE

SENTIMENT DE L'EXISTENCE
LES MOIS D'ENFANCE

Quelle belle chose que de vivre ! quelle chose merveilleuse et sublime !... « Oh ! douce habitude de l'existence ! » s'écrie le héros hollandais de la tragédie. Et moi aussi, je le proclame, mais point, comme ce héros, au cruel instant où il y faut renoncer... non pas !... mais au moment où me pénètre tout entier la volupté de penser que me voilà fort bien installé dans cette douce habitude et très peu disposé à m'en défaire jamais. Car la Force spirituelle, la Puissance mystérieuse, ou enfin le Principe supérieur (nommez-le comme vous voudrez) qui m'a, je puis dire, imposé cette habitude sans mon consentement, n'est pas, je suppose, plus malintentionné que l'aimable homme chez lequel je suis entré en condition : or, jamais celui-ci ne me retire à ma barbe, à l'instant précis où je la savoure délicieusement, l'assiette de poisson qu'il m'a donnée lui-même.

O Nature ! sainte et vénérée Nature ! Je sens dans mon sein rouler le torrent de ta félicité, de ton extase, ah ! ton souffle m'environne et murmure mystérieusement à mon oreille... La nuit est fraîche, et j'allais... mais tous ceux qui me lisent, ou qui ne me lisent pas ne peuvent comprendre mon extrême enthousiasme : car tout le monde ne connaît pas le point de vue élevé jusqu'où j'ai pris mon essor !... jusqu'où j'ai grimpé, devrais-je dire, mais jamais un poète ne parle de ses pieds, en eût-il quatre, comme moi, il ne parle que de ses ailes, même si elles sont l'œuvre d'un habile mécanicien, et non de la nature. Le vaste firmament déploie sa voûte sur ma tête, la pleine lune jette sur la terre ses rayons étincelants, les toits et les tours qui m'environnent sont illuminés de ses feux argentés. Peu à peu, dans les rues, là-bas, le tumulte s'apaise, la nuit se fait toujours plus silencieuse ; les nuages passent, une colombe solitaire voltige autour du clocher, criant ses plaintes d'anxieux amour... Ah ! si cette brave petite oiselle voulait s'approcher !... je sens en moi des mouvements étranges,

certain appétit fanatique qui s'empare de moi avec une force irrésistible. Oh ! viens, douce et pure colombe, je voudrais te serrer sur mon cœur malade d'amour, et plus jamais tu ne me quitterais !... Oh ! la voilà qui disparaît dans le colombier, la madrée ! et qui me laisse sans espoir, assis sur mon toit ! Qu'est donc rare, en ces temps sombres, amers, insensibles, la véritable sympathie des âmes !

Est-ce donc une telle affaire que de marcher sur deux pieds ? Et cela autorise-t-il vraiment l'espèce qui se nomme humaine à s'arroger l'hégémonie sur nous tous qui assurons sur quatre pattes notre parfait équilibre ? Mais je sais bien, ils mènent grand bruit d'un je ne sais quoi qu'ils prétendent avoir dans la tête et qu'ils appellent la raison. Je ne puis me figurer bien clairement ce qu'ils entendent par là ; mais une chose est sûre : si, comme je puis le conclure de certains propos tenus par mon maître et bienfaiteur, la raison est tout simplement la faculté d'agir consciemment et de ne pas commettre de sottises, eh bien ! je ne changerais mon sort pour celui d'aucun humain. — Je crois, d'ailleurs, que la conscience s'acquiert par l'habitude ; on vient au monde, on traverse l'existence, n'est-ce pas, sans trop savoir comment ? Du moins, c'est mon cas, et, à ce que j'apprends, il n'y a pas un homme sur la terre qui sache par sa propre expérience le comment et le pourquoi de sa naissance ; ils l'apprennent par la tradition qui, du reste, est souvent douteuse. Des villes se disputent la naissance d'un homme illustre ; et comme je ne sais rien moi-même de bien positif à ce sujet, on ne pourra jamais décider si ce fut à la cave, au grenier ou au bûcher que j'ai vu le jour... ou plutôt que je ne l'ai pas vu, mais que ma chère maman me vit paraître à la lumière. Car mes yeux étaient voilés comme il arrive dans notre espèce. Je me souviens très obscurément de certains bruits, miaulements et éternuements, qui m'environnaient et que je reproduis comme malgré moi, lorsque la colère me gagne. Mais je retrouve bien plus clairement, avec une netteté presque parfaite, l'impression d'être enfermé dans un lieu tort resserré, aux molles cloisons, où j'avais peine à respirer : je poussais dans mon angoisse de lamentables plaintes. Je sentis quelque chose descendre en ce lieu, m'em-

poigner durement par le milieu du corps, et ce fut pour moi la première occasion de deviner et d'exercer la force merveilleuse que la nature a mise en moi. De mes pattes de devant, que recouvrait une abondante fourrure, je décochai des griffes aiguës et agiles et les plantai dans la chose qui me tenait : ce ne pouvait être, je l'ai appris plus tard, qu'une main humaine. Mais cette main me souleva et me rejeta à terre, puis je sentis aussitôt deux coups vigoureusement appliqués sur les deux côtés de mon visage où s'épanouit aujourd'hui une barbe que je puis bien qualifier de majestueuse. La main — j'en puis juger aujourd'hui — blessée par le jeu de mes muscles, m'avait infligé une paire de gifles ; ce fut ma première impression des causes et des effets moraux, et un instinct moral me poussa à rentrer mes griffes aussi vite que je les avais produites. Plus tard, on a fort justement vu dans ce retrait des griffes une preuve de grande bonhomie et aménité, et on a appelé cela « faire patte de velours ».

Ainsi que je l'ai dit, la main m'avait rejeté à terre. Mais, un instant plus tard, elle me reprit et me pesa sur la tête, plongeant mon museau dans un liquide ; je me mis — je ne sais trop comment l'idée m'en vint, ce fut donc un instinct physique — à le lapper, ce qui me communiqua un singulier sentiment de bien-être intérieur. C'était, je le sais maintenant, du lait frais que je dégustais ; j'avais faim, et, à mesure que je buvais, je me sentais rassasié. Ainsi commença mon éducation physique, aussitôt après mon éducation morale.

De nouveau, mais avec plus de douceur, deux mains me saisirent et me déposèrent sur une couche chaude et molle. Je me sentais de plus en plus à mon aise, et je me mis à exprimer mon bien-être intérieur en faisant entendre ces sons étranges, particuliers à notre espèce, que les hommes appellent notre ronron. Je progressais ainsi à pas de géant dans mon éducation sociale. Quel privilège, quel précieux don du ciel que de pouvoir exprimer par la voix et le geste le confort physique ! Je commençai par ronronner, puis me vint l'inimitable talent de faire décrire à ma queue les cercles les plus gracieux, puis l'admirable faculté d'exprimer par le seul petit vocable *miaou* la joie, la douleur, le bien-être, l'allégresse, la peur et le déses-

poir, bref tous les sentiments, toutes les passions dans leurs innombrables nuances. Qu'est-ce que le langage des hommes auprès de ce plus simple de tous les simples moyens de se faire entendre ?... Mais revenons à l'histoire mémorable et instructive de mon aventureuse enfance.

Je m'éveillai d'un profond sommeil, une lumière aveuglante m'environnait et j'eus peur. Les voiles qui couvraient mes yeux étaient tombés : je voyais !

Avant de pouvoir m'accoutumer à la lumière et surtout au pêle-mêle de couleurs qui s'offrait à mes yeux, il me fallut éternuer violemment plusieurs fois de suite ; mais, au bout de quelques instants, je vis remarquablement bien et comme si je l'eusse fait depuis longtemps.

Oh voir ! c'est une merveilleuse, une magnifique habitude, une habitude sans laquelle il serait difficile de simplement exister en ce monde. Bienheureux les gens supérieurs qui n'ont pas plus de peine que moi à conquérir la vue !

Je ne puis cacher cependant que je pris peur et que je poussai le même cri d'angoisse que naguère dans mon étroite prison. Aussitôt parut un petit vieillard maigre que je n'oublierai jamais : car, malgré l'étendue de mes relations, je n'ai jamais vu personne qui eût avec lui une ressemblance même lointaine. Il arrive souvent, dans mon espèce, que l'un ou l'autre d'entre nous ait une fourrure tachetée de noir et de blanc, mais il se trouve rarement un homme avec des cheveux de neige et des sourcils noirs comme corbeau ; tel était pourtant le cas de mon gouverneur. Il portait à la maison une courte robe de chambre jaune vif qui me fit peur ; je quittai donc mon coussin et me mis à ramper aussi bien que me le permettait ma gaucherie. L'homme se pencha vers moi, sa mine me parut aimable et m'inspira confiance. Il me saisit, je me gardai bien de faire jouer mes griffes : les idées d'« égratigner » et d'« être frappé » s'associaient étroitement dans mon esprit. Cet homme avait en effet de bonnes intentions, car il me déposa devant une soucoupe de lait que je lappai avidement, et cela parut lui faire grand plaisir. Il me tint un long discours auquel je ne compris rien. Car j'étais alors un pauvre petit blanc-bec de chaton, jeune et inexpérimenté, et je n'avais pas encore acquis

la connaissance du langage humain. D'ailleurs, je ne puis pas dire grand'chose de mon bienfaiteur ; mais il est certain qu'il était habile en bien des choses, fort initié aux sciences et aux arts. Car tous ceux qui venaient chez lui (et j'ai remarqué parmi eux des gens qui, à l'endroit précis où la nature m'a gratifié d'une tache jaune sur ma fourrure, c'est-à-dire à la poitrine, portaient une étoile ou une croix), le traitaient avec une courtoisie exceptionnelle, parfois même avec certain respect craintif, comme moi, plus tard, je traitai le caniche Scaramouche. Ils ne l'appelaient jamais autrement que « mon très vénérable, mon cher, mon très estimé Maître Abraham ! » Deux personnes seulement le nommaient sans façons « mon cher ! » C'étaient un grand homme sec qui portait des culottes vert-perroquet et des bas de soie blanches, et une petite femme grasse, avec des cheveux noirs et quantité de bagues à tous les doigts. L'homme était, paraît-il, un prince, et la femme une dame juive.

Malgré ces nobles visiteurs, Maître Abraham habitait une petite chambre tout en haut de la maison, de sorte que je pus très facilement faire mes premières promenades sur le toit et dans le grenier.

Oui ! c'est une chose certaine, je dois être né dans un grenier. Que me parle-t-on de cave, de bûcher... je choisis le grenier. Climat, patrie, mœurs, usages, que leur impression est ineffaçable ! Ah ! seuls, ils déterminent le caractère physique et moral du citoyen de ce monde. D'où vient, au fond de mon âme, ce sens des hauteurs, cette irrésistible attirance vers ce qui est élevé ? D'où cette rare et merveilleuse habileté à grimper, cet art enviable de faire des bonds aussi hardis que pleins de génie ? Ah ! une douce mélancolie emplit mon cœur. La nostalgie du grenier (1) natal m'émeut profondément. C'est à toi que je dédie ces pleurs, ô ma belle patrie, et ce *miaou* de sentimentale allégresse. C'est toi qu'honorent mes bonds, mes sauts, ils sont tout pleins de vertu et de patriotique courage. C'est toi, ô grenier, qui me dispenses généreu-

(1) Ici et dans les lignes suivantes, Hoffmann joue sur les deux sens du mot *Boden* : grenier et sol. (N. d. T.).

sement tant de souris ; et, à l'occasion, on peut attraper dans la cheminée des saucisses et des tranches de lard, on peut surprendre un moineau, parfois même épier un pigeon. « O puissance de l'amour pour la patrie ! »... Mais il faut que je ...

(PLACARDS) :

« et ne vous rappelez-vous point, Monseigneur, ce
 « grand coup de vent qui enleva son chapeau à un avocat,
 « lorsqu'il se promenait le soir sur le Pont-Neuf, et le jeta dans
 « la Seine ? Il y a quelque chose comme cela dans Rabelais (1),
 « mais en réalité, ce ne fut pas la tempête qui dépouilla l'avocat
 « de son couvre-chef qu'il retenait sur sa tête d'une main,
 « abandonnant au gré du vent son manteau : mais un grenadier
 « qui passait s'écria vivement : « Il souffle un grand vent,
 « Monsieur » et il arracha de la perruque le fin castor que rete-
 « nait la main de l'avocat ; et ce ne fut point le castor qui s'en
 « alla nager dans les ondes de la Seine, mais bien le mauvais
 « feutre du grenadier que le vent noya dans la tombe hu-
 « mide. Vous savez bien, Monseigneur, qu'à l'instant même où
 « l'avocat restait planté là, tout ébahi, un second soldat passa
 « en courant et s'écria : « Il souffle un grand vent, Monsieur. »
 « Il saisit au collet le manteau de l'avocat, le lui arracha des
 « épaules, et l'instant d'après, un troisième soldat qui courait
 « aussi, s'écria encore : « Il souffle un grand vent, Monsieur »
 « et il lui ôta des mains son jonc d'Espagne à pommeau d'or.
 « L'avocat poussa de grands cris, jeta sa perruque à la tête
 « du troisième coquin et puis s'en alla nu-tête, sans manteau
 « ni canne, écrire le plus étrange de tous les testaments,
 « apprendre la plus bizarre de toutes les aventures. Vous savez
 « tout cela, Monseigneur. »

« Je ne sais rien du tout, répondit le Duc lorsque je me
 « tus, et je ne comprends pas comment vous, Maître Abraham,
 « vous pouvez me faire de pareils contes et de tels bavardages.
 « Je connais, bien sûr, le Pont Neuf, il est à Paris, et si je ne
 « l'ai jamais passé à pied, je l'ai fait souvent en carrosse

(1) En réalité dans le *Voyage sentimental* de Sterne.

« comme il convient à ma dignité. Pour l'avocat Rabelais, je
« je l'ai jamais vu, et de ma vie je ne me suis occupé des
« mauvais tours que peuvent jouer des soldats. Lorsque, plus
« jeune, je commandais encore mon armée, je faisais fouetter
« une fois la semaine tous les officiers pour les sottises qu'ils
« avaient faites ou pour celles qu'ils ne manqueraient pas de
« faire à l'avenir ; quant à corriger les simples soldats, c'était
« l'affaire des lieutenants qui, suivant mon exemple, offi-
« ciaient une fois par semaine, et choisissaient pour cela le
« samedi : de sorte que le dimanche il n'y avait pas dans
« toute l'armée un seul officier, un seul soldat qui n'eût reçu
« sa juste ration de coups. Les troupes, outre que la morale
« leur était infligée, s'habituèrent ainsi à être battues sans avoir
« jamais vu l'ennemi, et, lorsqu'elles le rencontraient, elles ne
« pouvaient autrement que de le battre... C'est clair comme le
« jour, Maître Abraham. Maintenant, pour l'amour de Dieu,
« dites-moi où vous voulez en venir avec votre tempête, votre
« avocat Rabelais dévalisé sur le Pont Neuf... ? Où est,
« dans tout cela, votre excuse pour le désordre incroyable où
« s'acheva la fête, pour cette fusée qui tomba sur mon tou-
« pet ? Et mon fils, qui fit une chute dans le bassin et fut
« inondé par de traîtres dauphins ? Et la Princesse, qui dut
« s'enfuir à travers le parc, sans voile, retroussée telle Ata-
« lante ? Et... et... qui pourrait dénombrer les accidents de
« cette funeste nuit ?... Eh bien, Maître Abraham, que répon-
« drez-vous ? »

« Monseigneur, répondis-je avec une humble révérence,
« quelle est donc la cause de tous ces malheurs, sinon l'orage,
« l'horrible tempête qui éclata alors que tout allait à merveille ?
« Puis-je commander aux éléments ? N'ai-je pas moi-même
« été victime de ce malheur, n'ai-je pas, pareil à cet avocat
« que je vous supplie humblement de ne pas confondre avec le
« célèbre écrivain français Rabelais, perdu mon chapeau, mon
« manteau et ma redingote ? N'ai-je pas...

— Écoute, s'écria Johannès Kreisler, interrompant Maître Abraham, écoute, mon ami, on parle encore aujourd'hui, comme d'un sombre mystère, de la fête de la Duchesse ; tu avais organisé cette fête et je ne doute pas que, fidèle à tes

habitudes, tu n'aies eu des pensées bien audacieuses. Le peuple t'a tenu de tout temps pour une espèce de sorcier, et cette croyance n'a fait que s'affermir depuis la fête. Dis-moi franchement tout ce qui s'est passé. Tu sais que je n'étais pas ici...

— Hé mais ! justement ! s'écria Maître Abraham. Justement, tu n'étais pas ici, tu t'étais enfui comme un fou, poussé par je ne sais quelles furies infernales, et ce fut là ce qui me fit perdre la tête, qui me décida à conjurer les éléments, à troubler une fête qui me déchirait le cœur dès que toi, le véritable héros de toute la comédie, tu manquais ; une fête qui d'abord se traîna lamentablement et qui, pour finir, n'apporta à des personnes chères que le tourment de songes angoissants... la souffrance... l'épouvante ! Sache-le maintenant, Johannès, j'ai pénétré en ton âme, j'ai deviné le terrible secret qui s'y cache, un volcan béant prêt à vomir des flammes dévorantes qui pouvaient tout ravager à l'entour, sans rien épargner. Il y a en nous des choses si singulières que les amis les plus intimes n'y doivent point toucher. Aussi te cachai-je soigneusement ma découverte, mais je pensais que cette fête, dont le sens profond s'adressait, plutôt qu'à la Duchesse, à une autre personne chère et à toi-même, que cette fête parlerait à tout ton être. Les plus secrets de tes tourments devaient se ranimer et, pareils à des furies éveillées soudain, déchirer ton cœur avec une rage nouvelle. Ce remède emprunté à l'Enfer même, un de ceux que tout médecin avisé n'hésite pas à employer dans les crises graves, devait, comme à un malade au moment critique, t'apporter la mort ou le salut... Sache, Johannès, que la fête de la Duchesse tombe le même jour que celle de Julia, car toutes deux elles portent le prénom de Marie...

— Ah ! Maître ! s'écria Kreisler qui bondit, le regard en feu. Qui t'a donné le pouvoir de te jouer de moi avec cette railleuse insolence ? Es-tu la Destinée même pour t'emparer ainsi de mon âme ?

— Pourquoi toujours ces éclats insensés ? répartit calmement Maître Abraham. Quand donc le feu sauvage qui brûle en toi se transformera-t-il en une pure flamme de naphte, nourrie par ce profond sentiment de l'art, de tout ce qui est

beau et grand, que tu possèdes ? Tu m'as demandé de te dépeindre cette fête fatale ; écoute-moi donc avec calme, ou bien, si tu n'en as plus la force, si tu es brisé à ce point, je te quitte...

— Raconte ! dit Kreisler d'une voix étouffée, et il se rassit, le visage dans les mains.

— Je ne veux pas, fit Maître Abraham sur un ton soudain rasséréné, je ne veux pas te lasser par la description de tous les arrangements symboliques qui, pour la plupart, devaient leur naissance à l'esprit inventif du Duc. La fête devant avoir lieu le soir, il va de soi que le beau parc qui entoure le château était illuminé. Je m'étais efforcé de combiner, pour cette illumination, des effets nouveaux, mais je ne pus les réaliser qu'en partie ; car, sur l'ordre exprès du Duc, le chiffre de la Duchesse, surmonté de la couronne, devait briller dans toutes les allées, dessiné par des lampes de couleurs sur de grandes planches noires. Ces planches, clouées sur des poteaux élevés, avaient assez l'air d'*Avis au public* enjoignant de ne pas fumer ou de s'arrêter à l'octroi. Le centre de toute la fête était le théâtre formé au milieu du parc par des buissons et des ruines artificielles ; tu le connais. Les acteurs de la ville devaient y jouer une pièce allégorique qui était assez inepte pour connaître un succès extraordinaire, quand même le Duc n'en eût pas été l'auteur — ou bien (pour me servir de l'expression spirituelle d'un directeur qui devait mettre en scène l'œuvre d'un prince) « quand même elle ne fût pas sortie d'une Sérénissime plume ». Il y avait assez loin du château au théâtre. Selon une idée poétique du Duc, un génie devait flotter dans les airs, deux flambeaux dans les mains, et éclairer la marche de la famille ducale ; on ne devait voir aucune lumière, et le théâtre s'éclairerait soudain lorsque la famille et la suite y auraient pris place. Le chemin resta donc dans les ténèbres. Je représentai vainement les difficultés de cette machine, la longueur du chemin à parcourir : le Duc avait lu quelque chose de semblable dans les *Fêtes de Versailles* et comme, après cette lecture, il avait conçu de lui-même cette poétique pensée, il tenait à son exécution. Pour éviter tout reproche injuste, j'abandonnai le génie et les flambeaux au

machiniste du théâtre. A l'instant où le couple ducal et sa suite parurent à la porte du salon, un petit bonhomme joufflu, vêtu aux couleurs du Duc et tenant deux torches, descendit du toit. Mais le mannequin était trop lourd, et on n'avait pas fait vingt pas que la machine s'arrêta, que le lumineux ange gardien de la maison ducale resta immobile puis, sous les efforts des ouvriers pour le remettre en marche, fit la culbute. Les chandelles renversées répandirent des gouttes de cire brûlante. La première atteignit le Duc qui, d'ailleurs, avala sa douleur avec une stoïque résignation ; à peine si sa démarche perdit un peu de sa gravité et s'il hâta le pas. Le génie cependant, la tête en bas, les pieds en l'air, planait sur le groupe formé par le Maréchal du Palais, les gentilshommes de la chambre et d'autres courtisans. La pluie de feu les atteignait tour à tour, sur la tête, sur le nez. Exprimer sa douleur et troubler ainsi la joie de la fête eût été une offense au respect ; rien n'était plus touchant à voir que ces infortunés, toute une cohorte de stoïques Scévolas aux visages affreusement contorsionnés, luttant héroïquement contre la douleur, s'imposant des sourires qui semblaient appartenir aux enfers ; ils s'en allaient ainsi, sans un mot, laissant échapper à peine de timides soupirs. Cependant, les trompettes retentissaient, les timbales sonnaient, cent voix criaient : « Vive Madame la Duchesse ! Vive Monsieur le Duc ! » Le contraste entre ces visages de Laocoon et l'allégresse des acclamations avait quelque chose de tragique, de pathétique, qui donnait à toute la scène une majesté indescriptible.

« Le gros Maréchal du Palais, à la fin, n'y put plus tenir ; une goutte brûlante lui tomba en plein sur la joue et, saisi d'un violent désespoir, il fit un bond de côté ; mais, s'embarrassant dans les cordes qui servaient à conduire la machine volante et qui couraient tout près du sol, il s'écroula à terre en hurlant : « A tous les diables ! » Dès lors, le rôle du page ailé fut terminé. Le pesant Maréchal du Palais l'entraîna dans sa lourde chute, il s'abattit au milieu des courtisans qui se dispersèrent aux quatre vents en poussant des cris affreux. Les torches s'éteignirent, on se trouva dans d'épaisses ténèbres. Tout cela se passait juste devant le théâtre. Je me gardai bien,

d'ailleurs, d'allumer la mèche qui devait embraser en un instant toutes les lampes et les feux de la place et je tardai quelques minutes, pour laisser à la compagnie le temps de s'égarer suffisamment dans les allées et les bosquets. « Lumière, lumière ! » criait le Duc avec la voix du Roi dans *Hamlet*. « Lumière, lumière ! » reprenaient des voix rauques dans tous les coins. Lorsque la scène s'éclaira, la foule éparpillée ressemblait à une armée en déroute qui a du mal à se rallier. Le Grand Chambellan montra de la présence d'esprit et se révéla le plus habile tacticien de son époque ; car, en quelques instants, l'ordre fut rétabli par ses soins. Le Duc et ses familiers gravirent les degrés d'une espèce de trône en verdure que l'on avait élevé au milieu des rangs de spectateurs. Dès que le couple ducal fut assis, il fut couvert d'une pluie de fleurs, grâce à un ingénieux dispositif du machiniste. Mais la sombre Fatalité voulut alors qu'un lis rouge tombât très exactement sur le nez du Duc, couvrant tout son visage d'un pollen pourpre et lui communiquant une incroyable majesté, bien digne de la solennité de cette fête.

— Ha ! c'est trop fort !... c'est trop fort ! s'écria Kreisler, et il éclata d'un rire si sonore que les murs vibrèrent.

— Ne ris pas ainsi ! fit Maître Abraham. Moi aussi, cette nuit-là, j'ai ri plus follement que jamais ; je me sentais justement enclin à faire toutes les folies du monde. J'aurais voulu, comme l'esprit Droll lui-même, aggraver encore la confusion et brouiller plus irrémédiablement les cartes ; mais les flèches que je destinai à d'autres n'en pénétrèrent que plus profondément en mon cœur... Bref ! il faut te le dire... L'instant de cette inepte pluie de fleurs était celui que j'avais choisi pour nouer le fil invisible qui devait courir à travers toute la fête : comme un courant électrique, il devait secouer jusqu'au fond de l'âme certaines personnes que je voulais mettre en relation avec le mystérieux appareil spirituel où le fil allait se perdre... Ne m'interromps pas, Johannès, écoute-moi tranquillement... Julia était avec la Princesse un peu de côté, derrière la Duchesse ; je les voyais de ma place. A l'instant où cessa le bruit des timbales et des trompettes, un bouton de rose, caché sous d'odorantes belles-de-nuit, tomba sur les genoux de Julia et

on entendit, pareils au souffle léger du vent nocturne, les accents émouvants de ton lied : *Mi lagnero tacendo della mia sorte amara* (1). Julia eut un mouvement d'effroi, mais lorsque ce chant, exécuté sur mon ordre — je te le dis, de peur que tu ne fasses d'angoissantes suppositions — par nos quatre excellents cors, lorsque ce chant s'éleva dans le lointain, un léger soupir s'échappa de ses lèvres, elle pressa le bouquet sur son cœur et je l'entendis distinctement dire à la Princesse : « Je suis sûre qu'il est revenu. » La Princesse embrassa vivement Julia et s'écria : « Non, non... c'est impossible ! » à si haute voix que le Duc tourna vers elle son visage empourpré et leur cria avec colère : *Silence !* (2) Je ne crois pas que notre souverain fût vraiment très irrité contre la charmante enfant, mais il faut avouer que son étrange fard, qui eût admirablement convenu à un *tiranno ingrato* d'opéra, lui donnait l'expression d'une colère terrible et permanente : les discours les plus émouvants, les situations les plus tendres où se peignait l'allégorie du bonheur familial sur le trône, tout était en vain. Acteurs et spectateurs s'en trouvèrent fort embarrassés ; et même lorsque le Duc, aux endroits qu'il avait marqués de rouge dans son exemplaire, baisait la main de son épouse ou essuyait une larme, il semblait encore sous l'empire d'une sourde fureur. Aussi les gentilshommes de la chambre, qui se tenaient à ses côtés, murmuraient-ils : « O Jésus ! qu'a donc notre vénérable souverain ? » Je te dirai brièvement, Johannès, que, tandis que les acteurs sur la scène traînaient leur absurde pièce, je représentais dans les airs, un peu en retrait, à l'aide d'un miroir magique et d'autres appareils, un spectacle fantasmagorique en l'honneur de Julia, cette divine enfant ; on entendit successivement toutes les mélodies que tu as composées dans l'enthousiasme ; et d'instant en instant, tout près ou dans le lointain, retentissait, pareil à un appel anxieux et étrange venu du monde des esprits, le nom de Julia... Mais tu n'étais pas là, mon cher Johannès ! tu ne

(1) Hoffmann a composé un lied sur ces paroles en l'honneur de Julia Marc (Tagebuch, Bamberg, 3 juillet 1912) (N. d. T.)

(2) En français dans le texte.

parus pas ! Et bien que, le spectacle fini, je dusse, comme le Prospero de Shakespeare, vanter mon Ariel, déclarer qu'il avait tout exécuté à merveille, je trouvais pourtant creux et plat tout ce que je croyais avoir ordonné avec une profonde intelligence. Julia, avec sa délicatesse, avait tout compris. Pourtant, elle semblait seulement émue comme après un songe délicieux auquel on n'accorde aucune influence véritable sur le monde de la veille. La Princesse, elle, était plongée dans une profonde rêverie. Tandis que la Cour se rendait dans le pavillon où l'on servait les rafraîchissements, elle se promenait, au bras de Julia, dans les allées illuminées du parc. J'avais préparé pour ce moment-là le coup décisif, mais tu n'étais pas là... Gagné par la colère et le dépit, je courus partout, je vérifiai tous les préparatifs du grand feu d'artifice qui devait terminer la fête. C'est alors que, levant les yeux, je vis dans l'ombre nocturne, au-dessus du lointain Roc-au-Vautour, ce petit nuage rosé, avant-coureur certain d'un orage qui se prépare et qui éclatera sur nous, ici, avec un terrible fracas. La position de ce nuage, tu le sais, me permet de prévoir à une seconde près le moment de l'explosion. Elle devait se produire dans moins d'une heure ; je décidai donc de précipiter le feu d'artifice. A cet instant, je reconnus que mon Ariel avait mis en train la fantasmagorie qui devait décider de tout, de tout : car j'entendis s'élever dans la petite chapelle de Marie, au fond du parc, le chœur *Ave maris stella* (1). J'y courus. Julia et la Princesse étaient agenouillées sur le prie-Dieu qui se trouve en plein air, devant la chapelle. A peine y étais-je parvenu que... mais tu n'étais pas là... tu n'étais pas là, Johannès !... Permets-moi de te taire ce qui se passa alors... Hélas ! tout ce que j'avais considéré comme un chef-d'œuvre de mon art restait inutile, et j'appris ce que, pauvre fou, je n'avais su deviner...

— Allons ! Parle ! s'écria Kreisler. Dis-moi tout, Maître, tout ce qui s'est passé.

(1) Hoffmann a composé à Glogau (Tagebuch, juin 1808) un *Ave maris stella* qui fait partie d'une suite de six Hymnes à la Vierge (N. d. T.)

— Jamais ! répondit Maître Abraham. Pour toi, c'est inutile, et moi, mon cœur se briserait si je devais dire comment mes propres fantômes m'emplirent d'horreur et d'effroi !... Le nuage ! bienheureuse pensée ! « Eh bien ! m'écriai-je d'une voix terrible, que tout s'achève dans un affreux désordre ! »... et je m'enfuis vers l'endroit où l'on préparait le feu d'artifice. Le Duc me fit dire que, lorsque tout serait prêt, je n'avais qu'à donner le signal. Les yeux fixés sur le nuage qui montait toujours au-dessus du Roc-au-Vautour, j'attendis qu'il fût assez haut, et je fis partir les boîtes. En un instant, la Cour et toute la société se trouvèrent là. Après les jeux ordinaires, soleils, fusées, boules lumineuses et autres choses connues, le chiffre de la Duchesse parut en feux chinois ; mais en même temps, très haut dans les airs, flotta un instant dans une lumière blanche comme lait, puis s'évanouit le nom de Julia. Il était temps !... J'allumai la girandole et, à l'instant où les fusées partaient, sifflant et explosant, l'orage se déclancha, avec des éclairs rouges, des coups de tonnerre si terribles que les bois et les monts en retentirent. L'ouragan dévala sur le parc, et pénétra jusqu'aux moindres buissons qui rendirent un lamentable gémissement. Je m'emparai de l'instrument qu'un trompette en fuite tenait à la main et j'y soufflai des notes d'allégresse stridente, tandis qu'aux roulements du tonnerre répondaient les salves des mortiers et des canons. »

Tandis que Maître Abraham faisait ce récit, Kreisler ne cessait de bondir et de marcher à grands pas à travers la chambre, battant l'air des deux bras ; il s'écria enfin, en proie à une grande exaltation : « Bravo ! voilà qui est beau, qui est magnifique ! Je reconnais là mon Maître Abraham, l'ami de mon cœur !

— Oh ! fit Maître Abraham, je sais, je sais, tu n'aimes que ce qui est terrible, ce qui est vraiment sauvage ; et pourtant j'ai oublié de te dire quelque chose qui eût achevé de te livrer sans défense aux puissances du monde invisible. J'avais fait tendre la harpe éolienne qui se trouve, comme tu le sais, au-dessus du grand bassin ; et l'orage, grand virtuose, en tirait des effets admirables. Parmi les hurlements et les grondements de l'ouragan, les explosions du tonnerre, les accords de

l'orgue gigantesque prenaient une voix terrifiante. Les sons puissants se succédaient, de plus en plus rapides, et l'on assistait à un ballet de furies qui, je t'assure, était de grand style. Ha ! on est bien loin d'en entendre jamais un semblable entre les décors de toile d'un théâtre... Bref !... au bout d'une demi-heure tout était fini. La lune parut à travers les nuages, la brise nocturne murmura sa consolation aux bois effrayés et sécha les larmes des buissons. Cependant, la harpe éolienne se faisait entendre encore, par intervalles, comme une sonnerie de cloches lointaines, étouffées .. Je me sentais d'une étrange humeur. O mon cher Johannès, toi seul tu emplissais mon âme, et je croyais qu'à l'instant tu allais surgir devant moi du tombeau de mes espérances déçues, de mes rêves irréalisés, et te jeter dans mes bras. Et dans le calme de la nuit, je compris soudain quel jeu j'avais osé jouer ; j'avais eu l'audace de vouloir déchirer par la violence le nœud formé par la sombre destinée. Cette pensée monta du fond de moi-même, et elle avait l'air d'une pensée étrangère, elle me frappa, un frisson me prit, et c'est de moi-même que j'eus peur... Des feux-follets, innombrables, dansaient et sautillaient partout dans le parc, mais c'étaient les lanternes des domestiques qui cherchaient les chapeaux, les perruques, les épées, les chaussures, les châles perdus dans la précipitation de la fuite. Je m'en allai. Au milieu du grand pont de la ville, je m'arrêtai et je me retournai une fois encore vers le parc qui, sous la lumière magique de la lune, avait l'air d'un jardin enchanté où des elfes joyeux commençaient leurs danses légères. Je perçus alors un pialement, une espèce de vagissement assez semblable à celui d'un nouveau-né. Je crus à un crime, je me penchai sur la balustrade, et je découvris dans le clair de lune un chaton qui s'agrippait aux poutres pour échapper à la mort. On avait voulu, sans doute, noyer une portée de chats, et le petit animal avait réussi à grimper. Bon, me dis-je, ce n'est pas un enfant, mais enfin c'est une pauvre bête qui te supplie de la sauver, et tu dois le faire.

— O sensible Just ! s'écria Kreisler en riant. Dis-moi, où est ton Tellheim ?

— Permets, mon cher Johannès ! reprit Maître Abraham.

Ne me compare pas à Just. Je suis plus juste que Just... Il sauva un caniche, un animal dont tout le monde aime la compagnie, dont on peut même attendre d'agréables services tels qu'apporter des gants, une tabatière, une pipe, etc. ; tandis que moi, j'ai sauvé un chat, un animal qui fait peur à bien des gens, qui est décrié partout, qui passe pour perfide, incapable d'un sentiment doux, bienveillant, de franche amitié, qui ne renonce jamais complètement à sa position hostile envers les humains ; oui, j'ai sauvé un chat, par pur désintéressement et sentiment humain...

« Je franchis la balustrade et, non sans péril, je parvins à saisir le chaton gémissant que je mis dans ma poche. Arrivé chez moi, je me dévêtis hâtivement et, à bout de forces, je me jetai sur mon lit. Mais à peine étais-je endormi qu'un miaulement lamentable m'éveilla, qui semblait venir de mon armoire : j'avais oublié le chaton dans la poche de ma redingote. Je le délivrai, et il m'en récompensa en m'égratignant si bien que mes cinq doigts en saignèrent. Je fus sur le point de le jeter par la fenêtre, mais je me repris et j'eus honte de ma sotte mesquinerie, de mon instinct de vengeance, blâmable déjà envers les humains, mais bien davantage envers cette créature dépourvue de raison... Bref, j'élevai ce chat avec toute la peine et le soin qui convenaient. C'est l'animal le plus gentil, le plus intelligent, le plus spirituel même que l'on puisse voir ; il ne lui manque que la culture supérieure que tu lui donneras sans peine, mon cher Johannès : car j'ai l'intention de te confier dès aujourd'hui le chat Murr — tel est le nom que je lui ai donné. Bien que Murr ne soit pas encore — comme disent les juristes — un *homo sui juris*, je lui ai demandé s'il consentait à entrer à ton service. Il s'est déclaré entièrement d'accord.

— Tu déraisonnes, Maître Abraham ! fit Kreisler. Tu sais bien que je ne porte pas aux chats un bien grand amour et que je leur préfère de beaucoup les chiens.

— Je t'en prie de tout mon cœur, mon cher Johannès, reprit Maître Abraham, prends du moins chez toi, jusqu'à ce que je rentre de voyage, mon chat Murr qui donne tant de promesses. Je l'ai amené d'ailleurs, il est là, dehors, et attend que tu veuilles bien décider de son sort. Regarde-le, au moins. »

Et Maître Abraham ouvrit la porte : sur le paillason dormait en boule un matou qui, dans son genre, était vraiment un prodige de beauté. Les rayures grises et noires du dos convergeaient sur son crâne, entre les oreilles, et dessinaient sur le front de gracieux hiéroglyphes. Son imposante queue, d'une longueur et d'une force peu communes, était également rayée. Et la robe bigarrée du chat était si luisante au soleil, que l'on découvrait entre le gris et le noir de fines bandes jaune doré. « Murr, Murr, » appela Maître Abraham. « Krrr, krrr ! » répondit très distinctement le chat qui s'étira, se leva, fit le gros dos avec une grâce extrême et ouvrit deux yeux verts comme l'herbe où pétillait l'étincelle de l'esprit et de l'intelligence. C'est, du moins, ce qu'affirmait Maître Abraham, et Kreisler dut convenir que la physionomie de ce chat avait quelque chose de peu ordinaire, que son crâne était assez large pour renfermer les sciences, et sa barbe, malgré son jeune âge, assez longue et blanche pour lui donner, s'il le fallait, l'autorité d'un sage de la Grèce.

« Comment peux-tu dormir n'importe où ? dit Maître Abraham au chat. Tu y perdras toute ta gaieté, et tu seras morose avant l'âge. Fais bien ta toilette, Murr ! »

Aussitôt, le chat s'assit sur son arrière-train, passa gentiment une patte de velours sur son front et sur ses joues, puis fit entendre un *miaou* de satisfaction.

« Voici, reprit Maître Abraham, Monsieur Johannès Kreisler, chef d'orchestre, au service duquel tu vas entrer. » Le chat fixa ses grands yeux ronds et pleins d'éclat sur le maître de chapelle, se mit à ronronner, bondit sur la table auprès de laquelle se tenait Kreisler, puis, sans plus de façons, sur son épaule, comme pour lui dire un mot à l'oreille. Enfin, il sauta à terre et se mit à tourner autour de son nouveau maître en ronronnant et en agitant sa queue, comme s'il eût voulu faire bonne connaissance.

« Dieu me pardonne ! s'écria Kreisler. Je crois bien que ce petit chat gris est doué de raison et appartient à l'illustre famille du Chat Botté.

— Ce qui est certain, reprit Maître Abraham, c'est que le chat Murr est l'animal le plus drôle du monde, un vrai Pul-

cinella, et, en outre, gentil, bien élevé, ni insistant ni immodeste, comme il arrive aux chiens dont les caresses maladroites nous importunent souvent.

— En regardant ce chat intelligent, fit Kreisler, je songe de nouveau avec tristesse aux étroites limites de nos connaissances. Qui peut dire, qui peut pressentir même simplement jusqu'où vont les facultés intellectuelles des bêtes ? Lorsque, dans la nature, quelque chose — ou plutôt toute chose — reste fermée à notre pénétration, nous avons aussitôt un nom sous la main et nous nous rengorgeons de notre inepte sagesse scolaire qui ne va guère plus loin que le bout de notre nez. Ainsi nous sommes-nous débarrassés, en les appelant instincts, de toutes les capacités intellectuelles des bêtes, qui se manifestent souvent d'une façon bien admirable. Je voudrais qu'on répondît une fois à cette simple question : l'idée de l'instinct, d'une poussée aveugle et irraisonnée est-elle compatible avec la capacité de rêver ? Et pourtant, les chiens, par exemple, ont des rêves d'une grande vivacité, ainsi que le savent tous ceux qui ont observé un chien de chasse à qui la chasse apparaît en songe : il cherche, il renifle, il flaire, il agite les pattes comme s'il était en pleine course, il halète, il transpire. Quant aux chats, je ne sache pas, jusqu'ici, qu'ils rêvent...

— Le chat Murr, dit Maître Abraham, interrompant son ami, a des rêves très vifs ; mais mieux encore, il tombe souvent, c'est facile à voir, dans les douces rêveries, dans les songeuses nostalgies, dans les délires somnambuliques, bref, dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil que les âmes poétiques considèrent comme le moment le plus favorable à l'accueil des pensées géniales. Depuis quelque temps, cet état s'accompagne chez lui de soupirs et de gémissements extraordinaires, et je crois qu'il est amoureux ou bien qu'il travaille à une tragédie. »

Kreisler éclata de rire et s'écria : « Viens donc, Murr, bon chat intelligent, gentil, spirituel et poète, nous...

(MURR) :

... vous rapporte bien des détails encore de ma première éducation, et de mes mois d'enfance.

Il est fort admirable, en effet, et très instructif, de voir un grand esprit, dans son autobiographie, s'étendre longuement sur tout ce qui lui est arrivé dans son enfance, si insignifiant que ce puisse être. D'ailleurs, arrive-t-il rien d'insignifiant à un grand génie ? Tout ce que, dans sa première jeunesse, il a entrepris ou n'a pas entrepris est de la plus haute importance et jette une vive lumière sur le sens profond, sur la véritable portée de ses œuvres immortelles. Un merveilleux espoir s'élève au cœur du jeune lecteur impatient, qui se demande avec angoisse si ses forces sont assez grandes, lorsqu'il lit que le grand homme, dans son enfance, a comme lui joué aux soldats, qu'il s'est livré à des excès de sucreries et que parfois il a été battu pour sa paresse, son manque d'éducation et ses balourdises. « Tout comme moi, tout comme moi ! » s'écrie le jeune homme enthousiasmé, et il ne doute plus d'être lui aussi un grand génie et l'égal de son idole vénérée.

Bien des gens, à la lecture de Plutarque, ou simplement de Cornélius Nepos, sont devenus de grands héros ; d'autres ont lu en traduction les tragiques de l'antiquité, sans oublier un peu de Caldéron et de Shakespeare, de Goethe et de Schiller, et sont devenus, je ne dis pas de grands poètes, mais de ces adorables petits versificateurs que le public goûte si fort. Mes œuvres, de même, pourront éveiller au cœur de jeunes matous sensibles et intelligents la vie supérieure de la poésie ; et si le jeune chat-jouvenceau emporte mes « Divertissements biographiques » sur le toit, s'il pénètre vraiment les nobles idées du livre qui est en cet instant sous mes griffes, il s'écriera dans l'extase de l'admiration : « Murr, divin Murr, ô toi le plus grand de notre race, c'est à toi, à toi seul que je dois tout ; ton exemple seul fait ma grandeur. »

Il faut féliciter Maître Abraham de n'avoir suivi pour mon éducation ni les préceptes surannés de Basedow, ni la méthode de Pestalozzi ; il me laissa au contraire toute liberté de m'éle-

ver moi-même, pourvu que je me pliasse à certaines normes fondamentales qu'il jugeait indispensables à la société que la Puissance suprême a rassemblée sur notre planète : sans ces principes, tout irait de travers, en un aveugle dérèglement, on ne verrait plus que plaies horribles et bosses affreuses, toute vie sociale serait absolument impossible ! Maître Abraham appelait l'ensemble de ces principes « la courtoisie naturelle », par opposition à la courtoisie conventionnelle qui vous oblige à dire : « Je vous prie très humblement de bien vouloir me pardonner », lorsqu'un lourdaud vous bouscule ou vous marche sur le pied. J'admets que cette courtoisie puisse être nécessaire aux humains, mais je ne conçois pas comment ma race, née libre, s'en accommoderait. Cependant, le moyen dont Maître Abraham se servit pour m'inculquer ces principes n'était autre qu'une certaine baguette de bouleau, fort déplorable : j'ai donc le droit de protester contre la dureté de mon éducation. J'eusse pris la fuite, n'eût été mon attachement naturel à la culture, qui me retenait auprès de Maître Abraham. Plus on cultive son esprit, moins on est libre, dit un très véridique proverbe. Avec la culture s'accroissent les besoins, avec les besoins... Et justement, la satisfaction immédiate de certains besoins naturels, sans considération de temps ni de lieu, fut la première habitude que mon maître combattit en moi à l'aide de la fatale baguette. Puis ce fut le tour des appétits qui, je m'en suis convaincu par la suite, ne proviennent que d'une certaine disposition anormale de l'âme. C'est cette étrange disposition, produite sans doute par mon organisme psychique, qui me poussait à négliger le lait ou même le rôti que mon maître me préparait, et à sauter sur la table pour en emporter ce qu'il se destinait à lui-même. J'éprouvai la solidité du bouleau et je renonçai à ce procédé... Je vois bien que mon maître avait raison de corriger en moi cet instinct, car je sais que plusieurs de mes chers congénères, moins instruits, moins bien élevés que moi, se sont attiré ainsi les pires désagréments, et des catastrophes même qui ont attristé leur existence entière. J'ai appris, par exemple, qu'un jeune chat du plus bel avenir, n'ayant pas eu assez d'empire sur lui-même pour résister à l'envie de lapper un pot de lait, avait payé

son forfait de la perte de sa queue ; méprisé, raillé partout, il fut contraint de se retirer dans la solitude. Mon maître eut donc raison de me faire quitter ces habitudes ; mais je ne puis lui pardonner d'avoir combattu le vif penchant qui m'entraînait vers les sciences et les arts...

Rien, dans la chambre de mon maître, ne me séduisait davantage que la grande table de travail chargée de livres, de papiers et de mille instruments étranges. Je puis dire que cette table était un cercle magique qui me fascinait ; et pourtant, je sentais certaine crainte sacrée qui me retenait de suivre tout à fait mon instinct. Un jour enfin, en l'absence du maître, je surmontai ma timidité et, d'un bond, je fus sur la table. Quelle volupté, alors, d'être installé au milieu des livres, des papiers, et d'y fouiller. Ce ne fut point par une folâtre envie, je vous le jure, mais bien par curiosité, par une véritable famine de science, que je mis ma patte sur un manuscrit et le tirai en tous sens jusqu'à le réduire en petits morceaux. Le maître rentra, découvrit ce que j'avais fait, s'élança sur moi en criant : « Maudit animal ! » et m'infligea avec la baguette de bouleau une telle correction que je m'enfuis, gémissant de douleur, sous le poêle. Jusqu'au soir, et malgré toutes les paroles amicales qu'il essaya de m'adresser, il ne put me faire sortir de là. Qui donc, après cela, n'eût renoncé à suivre la voie même que la nature lui avait tracée ? Moi pourtant, à peine fus-je remis de mes douleurs que, obéissant à une irrésistible attirance, je sautai de nouveau sur la table. Sans doute suffisait-il d'un cri, de mon maître, d'une simple phrase interrompue, telle que : « Veux-tu !... » pour me mettre en fuite. Il m'était impossible d'étudier sérieusement dans ces conditions ; j'attendis calmement un moment favorable pour commencer mes études, et je le trouvai bientôt. Un jour, voyant que le maître se préparait à sortir, je me cachai si bien dans la chambre qu'il ne put me trouver lorsque, se souvenant du manuscrit déchiré, il voulut me chasser. À peine avait-il disparu que j'étais sur la table ; et, assis au milieu des papiers, je me sentis pénétré d'un ineffable bien-être. D'un coup de patte adroit, j'ouvris un assez gros livre qui se trouvait devant moi et je voulus voir s'il ne me serait pas pos-

sible de comprendre les signes dont il était rempli. Au début, je l'avoue, mon échec fut complet, mais je ne me décourageai pas et je fixai mes regards sur la page, m'attendant à ce qu'un esprit favorable me visitât et m'apprît à lire. J'étais plongé dans cette attente lorsque mon maître me découvrit. Et, criant : « Voyez-vous la sale bête ! » il s'élança. Il était trop tard pour échapper ; je baissai les oreilles, je m'aplatissais autant que possible, et déjà je sentais la baguette sur mon échine. Mais, la main levée, mon maître s'arrêta soudain, éclata de rire et s'écria : « Chat... chat... tu lis ? Ah ! cela, je ne veux pas, je ne peux pas te le défendre. Mais vois donc ! quelle curiosité d'apprendre il y a en toi !... » Il ôta le livre de sous mes pattes, y jeta un coup d'œil et se mit à rire plus fort encore. « Je crois bien, reprit-il, que tu t'es fait une petite bibliothèque à toi, car je ne sais vraiment pas comment ce livre est sur ma table !... Eh bien va ! lis, étudie avec zèle, mon chat, tu peux même marquer d'un léger coup de griffe les passages importants de ce livre, je t'y autorise. » Puis il remplaça le livre ouvert devant moi. C'était, je l'appris par la suite, l'ouvrage de Knigge : « *L'art de vivre en société* » et j'ai puisé dans ce bon livre bien des maximes de sagesse. Il semble écrit exprès pour moi et convient admirablement aux chats qui veulent arriver à quelque chose dans la société humaine. Pour autant que je sache, on n'a guère pris garde jusqu'ici à cet aspect de l'ouvrage ; d'où ce faux jugement que l'on entend quelquefois et selon lequel l'homme qui se conformerait à tous les préceptes du livre ferait figure de roide et froid pédant.

Dès lors, mon maître fit mieux que de me tolérer sur sa table de travail : il était content de m'y voir sauter, lorsqu'il travaillait lui-même, et m'établir devant lui parmi les papiers.

Maître Abraham avait l'habitude de faire de longues et fréquentes lectures à haute voix. Je ne me faisais pas faute, alors, de choisir un poste d'où je pusse, sans le déranger, suivre la lecture sur le livre, ce qui, avec les yeux perçants que la nature m'a donnés, m'était facile. En comparant les caractères avec les mots qu'il prononçait, j'appris bientôt à lire,

et quiconque oserait douter de cette affirmation n'a aucune idée du génie tout extraordinaire dont m'a doué la nature. Les hommes de génie qui me comprennent et m'apprécient n'auront aucun doute sur une éducation qui doit être bien proche de la leur. Je ne puis d'ailleurs omettre ici l'étrange remarque que j'ai faite sur ma parfaite compréhension du langage humain. J'ai observé en toute conscience que je ne sais pas du tout comment je suis parvenu à cette compréhension. Il n'en va pas autrement, je pense, chez les hommes eux-mêmes ; mais il n'y a rien là qui me surprenne, car cette race est, dans l'enfance, sensiblement plus sotte et plus gauche que nous. Lorsque j'étais un tout petit chaton, il ne m'est jamais arrivé de me mettre un doigt dans l'œil, de saisir le feu ou la lampe, de manger du cirage pour de la compote de cerises, aventures qui adviennent à la plupart des enfants.

Lorsque je fus parvenu à lire très bien et à me bourrer chaque jour des pensées d'autrui, je sentis en moi une irrésistible envie d'arracher également à l'oubli mes propres pensées, celles que me dictait mon génie ; il me fallait pour cela acquérir l'art difficile de l'écriture. Quoique j'observasse fort attentivement la main de mon maître lorsqu'il écrivait, je ne parvenais pas à en saisir le mécanisme particulier. J'étudiai le vieux Hilmar Curas, la seule méthode d'écriture que possédât mon maître, et je crus un moment que la mystérieuse difficulté de l'écriture ne pouvait être vaincue que par la grande manchette dont je voyais parée la main en train d'écrire dessinée sur l'une des pages de ce livre. Il me parut que mon maître n'arrivait que par une suprême habileté à écrire sans manchette : ainsi les danseurs de corde qui finissent par se passer de balancier. Je cherchai anxieusement des manchettes et j'étais sur le point de déchirer la dormeuse de la vieille gouvernante, lorsque soudain, en un de ces moments inspirés que connaissent les grands génies, je conçus l'idée admirable qui fut la solution de tout le problème. Je supposai que l'impossibilité où je me trouvais de tenir la plume ou le crayon comme mon maître pouvait bien provenir de la différente construction de nos mains ; et cette supposition se vérifia. Il fallait trouver une autre façon d'écrire, conforme à la consti-

tution de ma patte droite, et l'on pense bien que je la trouvai.. Ainsi naissent les nouveaux systèmes, de la complexion particulière des individus.

Mais il y eut une autre difficulté dans la manière de plonger la plume dans l'encrier. Je ne parvenais point à protéger ma patte qui trempait toujours dans l'encre, et mes premiers traits d'écriture, tracés avec la patte autant qu'avec la plume, ne manquèrent pas d'être un peu épais. Des gens mal informés pourraient ainsi voir dans mes manuscrits du papier taché d'encre. Mais les génies devineront sans peine le matou génial dans ses premières œuvres ; ils s'étonneront, que dis-je ! ils perdront leur sang-froid devant la profondeur, la plénitude de l'esprit, lorsqu'ils verront les premiers jaillissements d'une source féconde. Afin qu'un jour le monde n'aille pas se disputer sur la chronologie de mes immortels ouvrages, je dirai ici que j'écrivis d'abord le roman philosophico-didactico-sentimental intitulé : *Pensée et pressentiment ou chat et chien*. Cette œuvre déjà eût pu faire sensation. Puis, maître en tous domaines, j'écrivis un traité politique : *Des trappes à souris et de leur influence sur l'âme et l'activité des chats*. Ensuite, l'inspiration me dicta la tragédie : *Cawdallor, roi des rats*. Cette tragédie eût pu être donnée sur toutes les scènes du monde, connaître d'innombrables et retentissants succès. Ces produits de mon sublime esprit ouvriront la série de mes œuvres complètes. Quant aux circonstances auxquelles ils doivent leur naissance, je m'y étendrai en temps et lieu.

Lorsque j'eus appris à tenir assez bien la plume pour ne plus souiller ma patte, mon style se fit aussi plus agréable, plus charmeur, plus clair : j'écrivis surtout pour les *Almanachs des Muses*, composai plusieurs écrits plaisants et devins bientôt l'homme affable et doux que je suis encore aujourd'hui. Je faillis alors faire une épopée en vingt-quatre chants, mais lorsque je l'eus achevée, c'était devenu tout autre chose, ce dont le Tasse et l'Arioste, du fond de leurs tombes, peuvent remercier le ciel. Car si jamais une épopée était sortie de mes griffes, ils n'eussent plus trouvé un seul lecteur.

J'en viens maintenant à...

(PLACARDS)

... nécessaire, cependant, pour la compréhension de ce qui suit, que je t'expose, bienveillant lecteur, aussi clairement que possible. toute la situation.

Quiconque est descendu, ne fût-ce qu'une seule fois, à l'auberge du charmant bourg campagnard qui s'appelle Sieghartsweiler, a entendu parler bientôt du duc Irénéus. S'il a commandé un plat de ces truites qui sont remarquables dans la région, l'aubergiste lui aura répondu : « Vous avez raison, Monsieur. Notre gracieux souverain les adore aussi, et je puis vous préparer ces poissons exquis selon la recette de la Cour. » Cependant les récents livres de géographie, les cartes, les statistiques avaient appris au voyageur, pour tout renseignement, que la ville de Sieghartsweiler, le Roc-au-Vautour et tout le pays environnant étaient incorporés depuis de longues années au Grand-Duché qu'il venait de traverser ; quelle est donc sa surprise de trouver ici un Prince et Seigneur, et une Cour ! Voici ce qui s'était passé : le duc Irénéus avait réellement gouverné un petit pays proche de Sieghartsweiler et comme, du belvédère de son château situé dans le bourg agricole, sa capitale, il pouvait avec une bonne lunette voir l'ensemble de ses états, il ne perdait jamais de vue le bien de ses sujets et le bonheur du pays. Il lui était loisible de connaître à toute minute l'état des blés de Pierre, dans les marches extérieures de la principauté, et d'observer si Hans et Kunz soignaient bien leurs vignes. La légende veut que le duc Irénéus ait laissé tomber son petit domaine de sa poche, un jour où il faisait une promenade au delà des frontières ; il est certain, en tous cas, que, dans une nouvelle édition fortement augmentée du Grand-Duché, on encarta et pagina la petite principauté d'Irénéus. On lui ôta la charge du gouvernement tout en lui constituant, des revenus du pays, un apanage rondelet qu'il devait manger dans l'agréable bourgade de Sieghartsweiler.

Outre ce pays, le duc Irénéus possédait encore une considérable fortune en espèces qu'il garda tout entière, et il se vit

ainsi, du rang de petit souverain, passer à celui de grand rentier, libre d'organiser sa vie à son bon plaisir.

Le duc Irénéus passait pour un seigneur cultivé, ouvert aux sciences et aux arts. Ajoutez à cela qu'il avait souvent senti durement peser la lourde charge du pouvoir ; le bruit courait même qu'il avait exprimé en quelques vers charmants le vœu romanesque de mener une vie idyllique et solitaire, *procul negotiis*, dans une maisonnette, au bord d'un ruisseau, avec quelque petit bétail. N'est-on pas tenté de croire que, oubliant vite les soucis du pouvoir, il allait se contenter du modeste et aimable train de vie que peut s'accorder un particulier riche et indépendant ? Mais il en alla tout autrement.

Il est probable que l'amour des grands de ce monde pour les arts et les sciences n'est que partie intégrante de la vie de Cour. Les convenances veulent que l'on possède des tableaux, que l'on entende de la musique ; et puis, serait-il admissible que le relieur de la Cour chômât, au lieu de revêtir de cuir et d'or tous les livres nouveaux ? Mais, si cet amour est partie intégrante de la vie de Cour, il doit disparaître avec elle et ne peut donc, existant désormais par soi-même, consoler un prince d'un trône perdu ou de la petite chaise princière où il avait coutume de s'asseoir.

Le duc Irénéus garda l'un et l'autre, vie de cour, amour des arts et des sciences, il donna corps à un rêve délicieux où il jouait son rôle, ainsi que tout son entourage et les habitants de Sieghartsweiler.

Il se comporta comme s'il eût régné encore, garda toute sa Cour, son chancelier, son collège des finances, etc., etc., distribua des décorations, donna des réceptions, des bals auxquels assistaient douze ou quinze personnes ; car on exigeait pour l'admission plus de quartiers que dans les plus grandes Cours. Et la ville fut assez bienveillante pour considérer comme un honneur le faux éclat de cette Cour de rêves. Les braves gens de Sieghartsweiler appelaient le duc Irénéus leur très-gracieux seigneur, illuminaient la ville au jour de sa fête et des fêtes de sa famille, et se dévouaient généreusement au bon plaisir de la Cour, comme les citoyens d'Athènes dans le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare.

On ne pouvait nier que le duc ne jouât son rôle avec une impressionnant naturel qu'il parvenait à communiquer à tout son entourage... Ainsi, par exemple, un ministre des finances du Duc se montrait au Club de Sieghartsweiler, la mine sombre, absorbé, laconique. Des nuages couvraient son front, il s'abîmait souvent en de profondes réflexions, puis soudain revenait à lui, comme s'il se fût éveillé en sursaut. A peine se risquait-on à parler en sa présence ; on marchait sur la pointe des pieds. Neuf heures sonnent, il se lève brusquement, prend son chapeau ; en vain s'efforce-t-on de le retenir, il affirme, avec un sourire plein d'orgueil et de sous-entendus, que des dossiers l'attendent, qu'il lui faut passer la nuit à se documenter pour la dernière séance trimestrielle du collège, réunion d'une extrême importance qui a lieu le lendemain... et il disparaît, laissant la société immobile de respect devant l'immensité et la difficulté de ses fonctions... Qu'est-ce donc que cet important rapport qui contraindra l'infortuné à passer la nuit ? — Hé mais ! les comptes du blanchissage pour le trimestre sont arrivés de tous les départements, de la cuisine, de la table, de la garde-robe, etc. et c'est lui qui est rapporteur en tout ce qui concerne le blanchissage... La ville s'apitoie sur le sort du pauvre maître de poste du Duc, mais, saisie de respect devant la suprême dignité du collège des finances, elle déclare : « Sévère, mais juste ! » Car ce fonctionnaire a, conformément à ses instructions, vendu un *coupé* hors d'usage ; mais le collège des finances le menace de destitution immédiate si, dans les trois jours, il n'a pu indiquer où a passé l'autre partie du *coupé*, qui peut-être était utilisable encore... (1)

Il y avait à la Cour du duc Irénée une étoile qui jetait un éclat particulier : c'était la conseillère Benzon, une veuve dans la trentaine qui avait été une beauté souveraine et n'était point encore dépourvue de charmes. M^{me} Benzon était la seule personne dont la noblesse fût incertaine et que pourtant le Duc eût admise définitivement à sa Cour. L'intelligence

(1) En allemand, le jeu de mots sur *Halbwagen* = coupé (littéralement demi-voiture) est plus clair encore. (N. d. T.)

claire et pénétrante de la Conseillère, la vivacité de son esprit, son expérience mondaine, mais avant tout certaine sécheresse de cœur indispensable à qui veut régner faisaient leur plein effet, et c'était elle, en réalité, qui conduisait tout le jeu des marionnettes dans cette Cour en miniature. Sa fille, Julia, avait été élevée avec la princesse Hedwiga, et la Conseillère avait si bien modelé l'esprit de celle-ci qu'elle avait l'air d'une étrangère au milieu de la famille ducale. Elle faisait un contraste particulièrement vif avec son frère : le prince Ignaz était en effet condamné à une perpétuelle enfance ; c'est tout juste si on se retenait de l'appeler idiot.

A côté de la Benzon, exerçant autant d'influence, ayant autant d'action sur les plus intimes événements de la maison ducale, mais une action bien différente, nous retrouvons l'étrange personnage que tu connais déjà, bienveillant lecteur, comme le *Maître de plaisir* (1) de la Cour et comme magicien ironique.

Maître Abraham s'était introduit dans la famille ducale d'une façon vraiment assez singulière.

Feu Monseigneur le papa du duc Irénéus était un homme de mœurs simples et douces. Considérant que la moindre manifestation d'activité risquait de briser les faibles rouages de l'État au lieu de leur donner un élan nouveau, il laissa toutes choses suivre le cours qu'elles avaient toujours suivi ; et, n'ayant point ainsi l'occasion de faire montre de sa brillante intelligence ou de tout autre don du Ciel, il était satisfait que tout le monde se trouvât heureux dans sa principauté et que, pour la politique extérieure, il en allât comme des femmes, qui ne sont jamais mieux à l'abri du blâme que lorsqu'on ne parle pas d'elles. La petite Cour du défunt Duc était sans doute roide, cérémonieuse, anachronique ; il n'était guère à même de comprendre mille idées honnêtes que les temps modernes ont lancées dans le monde. Mais cela tenait à l'immutabilité de l'échafaudage que les maréchaux du palais, les grands-maîtres de la Cour, les chambellans avaient péniblement édifié en son cœur. Cependant, au milieu de cette construction tournait

(1) En français dans le texte.

une roue motrice que ni maréchaux ni chambellans n'étaient en mesure d'arrêter. C'était, chez le Duc, certain intérêt inné pour ce qui est mystérieux, étrange, osé. Il avait l'habitude, à l'exemple du digne calife Haroun-al-Rachid, de parcourir sous un déguisement la ville et la campagne, afin de satisfaire ce goût si étrangement contraire à toute l'orientation de son être, ou, du moins, de lui fournir quelque aliment. Il mettait alors un chapeau rond et une redingote grise, et chacun savait au premier regard que le Duc était *incognito*.

Il arriva un jour que le Duc parcourait ainsi, déguisé et méconnaissable, les allées qui, du château, menaient à un endroit écarté où s'élevait, solitaire, une maisonnette habitée par la veuve d'un cuisinier du Duc. Arrivé devant cette maison, le Duc en vit sortir furtivement deux hommes enveloppés dans de grands manteaux. Il se retira de côté et l'historiographe de la maison irénéenne, auquel j'emprunte ce récit, affirme que l'on n'eût pas reconnu le Prince si même il eût porté, au lieu de la redingote grise, son grand uniforme avec la plaque étincelante de son ordre : cela pour cette bonne raison qu'il faisait nuit noire. Comme les deux hommes passaient lentement devant le Duc, il entendit très clairement ce dialogue : l'un d'eux disait : « Excellence, mon frère, réfléchis, je t'en supplie, ne sois pas, cette fois au moins, un âne ! Il faut que cet homme s'en aille avant que le Duc sache sa présence, sinon nous aurons sur le dos ce maudit sorcier et, avec ses pratiques démoniaques, il nous perdra tous. » L'autre : « *Mon cher frère* (1), calme-toi, tu connais ma sagacité, mon *savoir-faire* (1). Demain, je fais verser quelques carolus à cet homme et je le prie d'aller montrer ses talents où il lui plaira. En tous cas, il ne restera pas ici. Du reste, le Duc est un... »

Les voix s'éteignirent et le Duc ne sut pas pour quoi le tenait le maréchal de sa Cour ; car les deux personnes qui étaient sorties de la maisonnette et avaient tenu ces discours n'étaient autres que le maréchal et le grand-veneur, son frère. Le Duc avait fort bien reconnu leurs voix.

On pense bien qu'il n'eut rien de plus pressé que de recher-

(1) En français dans le texte.

cher cet homme, ce dangereux sorcier dont on voulait l'empêcher de faire la connaissance. Il frappa à la porte de la maisonnette, la veuve parut, une lampe à la main et, apercevant la redingote et le chapeau rond du Duc, demanda avec une froide politesse : « Qu'y a-t-il pour votre service, *Monsieur* ? » Car on appelait le Duc Monsieur lorsque son déguisement le rendait méconnaissable.

Le Duc s'informa de l'étranger qui devait se trouver chez la veuve. On lui répondit qu'il s'agissait d'un prestidigitateur fort habile, fort réputé, possesseur de nombreuses attestations, concessions et privilèges, qui désirait montrer ici ses talents. Il n'y avait qu'un instant, ajouta la veuve, deux Messieurs de la Cour étaient venus le voir ; et les choses totalement inexplicables qu'il leur avait montrées les avaient jetés dans un tel étonnement qu'ils s'étaient retirés tout pâles, bouleversés et hors d'eux-mêmes.

Sur-le-champ, le Duc se fit conduire à l'étage. Maître Abraham (car c'était lui, l'illustre prestidigitateur) le reçut comme quelqu'un qu'il eût longtemps attendu et ferma la porte à clef.

Personne ne sait ce que Maître Abraham fit alors, mais il est acquis que le Duc resta chez lui toute la nuit, que le lendemain matin on prépara au château, pour y recevoir Maître Abraham, des appartements auxquels le Duc pouvait atteindre de sa bibliothèque par un couloir dérobé. Il est établi aussi que le Duc cessa d'appeler le maréchal du palais « *mon cher ami* » (1), et que jamais il ne demanda plus au grand-veneur de lui raconter l'admirable histoire du lièvre cornu qu'il avait manqué à sa première expédition cynégétique dans la forêt ; les deux frères en conçurent un tel dépit, un tel désespoir que tous deux ils quittèrent bientôt la Cour. Il est certain enfin que Maître Abraham étonna la ville et la campagne, par ses fantasmagories d'abord, puis par l'ascendant qu'il sut prendre sur l'esprit du Duc.

L'historiographe de la maison irénéenne, mentionné ci-dessus, donne au sujet des tours de Maître Abraham des détails

(1) En français dans le texte.

si peu vraisemblables que je ne pourrais les reproduire sans compromettre toute la confiance que veulent bien m'accorder mes lecteurs. Cependant, le tour que l'historiographe considère comme le plus merveilleux de tous, celui qui, à l'en croire, démontre le commerce dangereux que Maître Abraham entretenait avec des puissances redoutables et mystérieuses, est tout simplement ce jeu d'acoustique si connu plus tard sous le nom de « la fille invisible ». Maître Abraham l'avait réalisé dès lors d'une façon plus frappante, plus fantastique, plus émouvante qu'on ne l'a jamais fait depuis.

On a prétendu d'ailleurs que le Duc lui-même se livrait avec Maître Abraham à certaines opérations magiques, et il s'est fait sur leurs desseins une foule de suppositions absurdes où l'on vit rivaliser les esprits inventifs des dames, des chambellans et d'autres courtisans. Tout le monde s'accordait pour affirmer que Maître Abraham avait enseigné au Duc la fabrication de l'or, et on pouvait le penser à voir la fumée qui s'échappait parfois du laboratoire ; on convenait qu'il l'avait fait pénétrer dans certaines conférences des esprits qui avaient leur utilité. On était persuadé en outre que le Duc n'accordait plus un brevet de bourgmestre ou une augmentation de salaire au chauffeur des poêles ducaux sans consulter l'Agathodémon, le *spiritus familiaris*, ou les constellations.

Lorsque le vieux Duc mourut et qu'Irénéus lui succéda, Maître Abraham quitta le pays. Le jeune souverain, qui n'avait nullement hérité du goût paternel pour tout ce qui est étrange et merveilleux, le laissa partir ; mais il ne tarda pas à se rendre compte que le pouvoir magique de Maître Abraham excellait à conjurer certain esprit malin qui ne vient que trop souvent se nicher dans les petites Cours, à savoir l'inférieur démon de l'Ennui. D'ailleurs, la haute considération où le père du Duc tenait Maître Abraham avait laissé de profondes racines dans l'esprit du fils. Il y avait des instants où le duc Irénéus avait un peu l'impression que Maître Abraham était un être surnaturel, supérieur à tout ce qui est humain, si haut que cela puisse atteindre. On dit que cette sensation si étrange remonte à un instant critique et inoubliable de la jeunesse du Duc. Un jour, garçonnet encore, il avait pénétré, sous l'empire d'une

enfantine et indiscrete curiosité, dans la chambre de Maître Abraham et y avait malencontreusement brisé une machine compliquée que le Maître venait d'achever à grand'peine. Maître Abraham, s'emportant à cette funeste maladresse, avait appliqué au gamin princier une gifle fort sensible et l'avait reconduit jusqu'à la porte avec une rapidité qui pouvait manquer de douceur. Au milieu d'un torrent de larmes, le jeune Duc parvenait à peine à marmonner : « *Abraham... soufflet* » (1), si bien que le grand-maître de la cour, effrayé, jugea imprudent de vouloir pénétrer le terrible secret qu'il avait, bien malgré lui, l'audace de deviner.

Le Duc sentit vivement le besoin de garder auprès de lui Maître Abraham, comme un principe moteur qui pouvait donner une impulsion à la machine de la Cour ; mais tous ses efforts pour le ramener restèrent inutiles. Ce ne fut qu'après la fatale promenade où le duc Irénée perdit son pays, lorsqu'il eut établi la cour chimérique de Sieghartsweiler, que Maître Abraham reparut ; et il faut avouer qu'il ne pouvait arriver en temps plus opportun. Car, outre que...

(MURR) :

...l'événement singulier qui, pour recourir à l'expression favorite de spirituels biographes, inaugura une période nouvelle de mon existence.

Lecteurs !... jeunes gens, hommes, femmes, si un cœur sensible bat sous votre fourrure, si vous savez reconnaître la vertu, si vous respectez les doux liens où nous engage la nature, vous me comprendrez, vous m'aimerez !

La journée était chaude, je l'avais passée à dormir sous le poêle. Le crépuscule descendit, des souffles frais murmuraient dans la fenêtre ouverte. Je m'éveillai, ma poitrine se dilata, pénétrée de cette ineffable émotion, douleur et plaisir tout à la fois, qui enflamme en nous les plus doux pressentiments. En proie à ces pressentiments, je me levai et je fis ce geste expressif que les froids humains appellent « le gros dos » Sortir !

(1) En français dans le texte.

Quelque chose me poussait à sortir dans la libre nature, et je grimpai sur le toit où je me promenai sous les rayons du soleil couchant. J'entendis alors, venant du grenier, des sons si doux, si familiers, si touchants, si séduisants... un mystérieux je ne sais quoi m'attirait avec une force irrésistible. Je quittai la belle nature et, par une lucarne, je me glissai dans le grenier. A peine y étais-je que je vis une grande et belle chatte, tachetée de noir et de blanc ; c'était elle qui, confortablement assise sur son arrière-train, produisait ces accents séducteurs ; son regard m'examinait attentivement. Aussitôt, je m'assis en face d'elle et, obéissant à un instinct spontané, j'essayai de joindre ma voix au chant qu'avait entonné la belle tachetée. J'y parvins, il faut le dire, admirablement et c'est de cet instant (je le note ici pour les psychologues qui étudieront ma vie et mon cœur) que je puis dater ma foi en mon talent musical et, bien entendu, ce talent lui-même. La belle qui fixait sur moi un regard de plus en plus pénétrant, de plus en plus ardent, bondit brusquement... Moi alors, n'en attendant rien de bon, je montrai mes griffes ; mais, les yeux soudain pleins de larmes, elle s'écria : « Mon fils... ô mon fils ! viens !... jette-toi dans mes pattes ! » Et, m'embrassant et me serrant sur son cœur, elle ajouta : « Oui, c'est toi, tu es mon fils, mon brave enfant que j'ai mis au monde sans trop de douleurs. »

Je me sentis ému jusqu'au fond de l'âme, et ce sentiment seul devait me persuader déjà que la tachetée était bien ma mère ; je lui demandai pourtant si elle en était certaine.

« Ah ! répondit-elle, cette ressemblance, ces yeux, ces traits, cette moustache, cette fourrure, tout ne me rappelle que trop l'infidèle, l'ingrat qui m'a abandonnée. Tu es tout le portrait de ton père, mon cher Murr (car c'est là ton nom) ; mais je souhaite qu'avec la beauté paternelle tu aies hérité du caractère plus doux, des mœurs paisibles de Mina, ta mère. Ton père avait le maintien fort noble, une imposante dignité paraît son front, ses yeux verts étincelaient d'intelligence et un sourire charmeur animait souvent ses joues et ses moustaches. Ce fut à ces avantages extérieurs, à son esprit éveillé et à sa gracieuse aisance dans la capture des souris qu'il dut de gagner mon cœur... Mais bientôt apparut certaine disposition tyran-

nique, dure, qu'il avait eu l'habileté de dissimuler jusque-là... Ah ! je n'en parle qu'en tremblant... A peine étais-tu né que ton père conçut le sacrilège appétit de te manger, ainsi que tes frères et sœurs.

— Ma bonne mère, fis-je, l'interrompant, ne condamnez pas trop sévèrement ce penchant. Le peuple le plus civilisé de la terre attribua cet étrange désir de manger ses propres enfants à la race des dieux. Mais un certain Jupiter fut sauvé, tout comme moi...

— Je ne te comprends pas, mon fils, répartit Mina ; mais il me semble deviner que tu dis des absurdités, ou que tu vas même jusqu'à défendre ton père. Ne sois pas ingrat : ce tyran sanguinaire t'aurait égorgé et dévoré si, des griffes que voici, je ne t'avais vaillamment protégé, si je ne t'avais soustrait aux persécutions de ce barbare dénaturé en te cachant au grenier, puis à la cave ou dans l'étable... Il finit par m'abandonner et je ne l'ai jamais revu ! Mais mon cœur n'a cessé de battre pour lui... Ah ! c'était un beau matou !... Bien des gens, à voir son maintien et l'élégance de ses manières, le prenaient pour un comte en voyage... Je jugeai alors que mon devoir de mère me commandait de mener une petite vie tranquille dans le cercle familial, mais je devais voir encore la pire des catastrophes. Un jour, comme je revenais d'une petite promenade, je ne trouvai plus ni toi ni mes autres enfants. La veille, une vieille femme m'avait découverte dans ma cachette et avait murmuré je ne sais quelles menaces où il s'agissait de jeter à l'eau et je ne sais quoi encore. Enfin, c'est une chance que toi, mon fils, tu aies échappé. Ah ! embrasse-moi encore, mon chéri ! »

Ma maman tachetée me prodigua les plus tendres caresses et me questionna ensuite sur le détail de mon existence. Je lui racontai tout, sans oublier ma haute culture et les voies qui m'y avaient mené.

Mina sembla moins sensible qu'on n'eût pu croire aux rares perfections de son fils. Pis encore ! elle me fit entendre assez clairement qu'avec mon esprit extraordinaire et ma science profonde, je m'engageais sur une route où je pouvais trouver ma perte. Elle me conseilla fort de ne rien dire à Maître

Abraham des connaissances que j'avais acquises ; car, à l'en croire, il ne ferait que s'en servir pour me réduire au plus accablant des esclavages.

« Je ne puis, certes, reprit Mina, me vanter d'une culture semblable à la tienne, mais je ne manque point d'agréables capacités naturelles, de talents innés. Je compte dans ce nombre, par exemple, la faculté de faire jaillir de ma fourrure des étincelles que l'on entend craquer lorsqu'on me caresse. Et quels désagréments ne me suis-je attirés déjà par ce simple petit talent ! Enfants et adultes ne cessent de passer leurs mains sur mon dos pour produire ce feu d'artifice, et lorsque, agacée par ce tourment continu, je m'enfuis ou montre mes griffes, on m'appelle bête sauvage, ou on me bat ! Si jamais Maître Abraham s'aperçoit que tu sais écrire, mon cher Murr, il fera de toi son secrétaire et on t'imposera comme un devoir ce que tu fais maintenant de toi-même et pour ton plaisir... »

Mina s'étendit longuement encore sur mes relations avec Maître Abraham et sur la formation de mon esprit. J'ai éprouvé plus tard seulement que ce qui me paraissait alors pure répugnance envers le savoir était une véritable sagesse, une expérience de la vie que ma mère portait en soi.

J'appris que Mina vivait assez misérablement chez la voisine, une vieille femme, et qu'il lui était souvent difficile d'apaiser sa faim. J'en fus profondément ému, mon amour filial s'éveilla dans toute sa force, je me souvins d'une tête de hareng que j'avais mise de côté la veille, et je résolus de l'apporter à cette bonne mère que je venais de retrouver d'une façon si imprévue.

Qui mesurera jamais l'inconstance de ceux qui vivent au clair de lune ? Pourquoi la destinée n'a-t-elle point fermé notre cœur au jeu sauvage des passions impies ! Pourquoi faut-il que, roseaux faibles et chancelants, nous nous inclinions sous l'orage de l'existence ? Ah sort ennemi ! O appétit, ton nom est chat ! Le hareng dans la gueule, je grimpai, *pius Aeneas*, sur le toit... je voulais descendre au grenier par la lucarne... mais je tombai alors dans une disposition de l'âme qui, aliénant mon moi de mon moi, semblait être pourtant mon

moi le plus authentique. Je crois que je me suis exprimé d'une façon assez intelligible, assez nette pour que chacun reconnaisse dans cette description de mon étrange état le psychologue qui perce d'un regard puissant les profondeurs de l'âme... Je poursuis !

Ce singulier sentiment, tissé d'envie et de répulsion, aveugla mon esprit... me terrassa... point de résistance possible... je mangeai la tête de hareng !

J'entendis Mina miauler anxieusement, m'appeler anxieusement par mon nom. Je me sentis pénétré de remords, de honte, je bondis dans la chambre de mon maître, j'allai me tapir sous le poêle. Et les images les plus terrifiantes vinrent me torturer. Je vis Mina, ma chère tachetée et retrouvée, inconsolable, délaissée, soupirant après le régal que je lui avais promis, toute prête à défaillir... Ah ! le murmure du vent dans la cheminée répétait le nom de Mina... Mina, Mina, disaient les papiers de mon maître, les craquements des chaises de jonc vermoulues, Mina, Mina, se lamentait la porte du poêle. Oh le sentiment qui me perçait le cœur était amer, déchirant ! Je résolus d'inviter ma pauvre mère à partager mon lait du petit déjeuner, dès que ce serait possible. A cette pensée, une bienheureuse paix descendit sur moi comme une ombre fraîche et bienfaisante. Je couchai les oreilles et m'endormis...

Ames sensibles qui me comprenez entièrement, vous qui n'êtes point des ânes mais d'honnêtes et authentiques matous, vous aurez deviné que cet orage devait rendre sa sérénité au ciel intérieur de ma jeunesse, comme une salutaire tempête disperse les sombres nuages et jette une clarté nouvelle sur tout le paysage. Oh ! malgré tout le poids sur mon âme de ce hareng saur, j'appris alors ce que c'est qu'appétit, et qu'il y a de l'impiété à résister à notre mère, la Nature. Que chacun cherche ses têtes de hareng et n'aille point au-devant de l'habileté des autres : lorsqu'un véritable appétit les conduira, ils sauront bien s'en tirer seuls !

J'achève ici cet épisode de ma vie qui...

(PLACARDS) :

... rien de plus décourageant, pour un historiographe ou un biographe, que de devoir courir par monts et par vaux, comme s'il chevauchait un poulain sauvage, toujours en pleins champs, sans cesse espérant des chemins frayés que jamais il n'atteint. Or c'est ce qui arrive, cher lecteur, à celui qui a entrepris de noter à ton usage tout ce qu'il sait de l'étrange vie du Maître de chapelle Johannès Kreisler. Il eût volontiers commencé par ces mots : Johannès Kreisler vit le jour dans la petite ville de N., de B., ou de K., le lundi de la Pentecôte ou de Pâques de l'an tant et tant... Mais il ne faut point songer à ce bel ordre chronologique, car l'infortuné narrateur n'a à sa disposition que des traditions orales, fragmentaires, qu'il lui faut rédiger, sous peine d'en oublier la plupart, au fur et à mesure qu'elles lui parviennent. Quant à la façon dont ces nouvelles lui furent communiquées, tu la sauras, cher lecteur, avant la fin de ce livre ; peut-être excuseras-tu alors l'aspect quelque peu rhapsodique de l'ensemble, ou peut-être aussi jugeras-tu que, malgré cette apparente incohérence, un fil conducteur relie ensemble toutes les parties.

Pour l'instant, je n'ai à rapporter que ceci : peu après que le duc Irénéus se fut établi à Sieghartsweiler, Julia et la princesse Hedwiga se promenaient par un beau soir d'été dans le charmant parc de Sieghartshof. Le soleil couchant répandait ses rayons, comme un voile d'or, sur la forêt. Pas une feuille ne bougeait. Arbres et buissons attendaient dans un silence tout chargé d'espoir secret le vent du soir qui viendrait les caresser. Seul le ruisseau qui roulait sur des cailloux blancs interrompait cette paix. Enlacées, les deux jeunes filles s'en allaient sans dire un mot par les étroits sentiers fleuris ; elles passèrent les ponts qui franchissent les méandres du ruisseau et arrivèrent enfin, tout au fond du parc, au grand lac où se reflétait le Roc-au-Vautour, couronné de pittoresques ruines.

« Que c'est beau ! » s'écria Julia d'une voix émue.

« Entrons dans cette cabane de pêcheur, dit Hedwiga. Ce soleil couchant est très brûlant et du reste, la vue sur le Roc-au-Vautour est plus belle encore de l'intérieur, encadrée dans

la fenêtre : au lieu d'un panorama, c'est un véritable tableau, un paysage composé. »

Julia suivit la Princesse qui, à peine de l'intérieur eut-elle jeté un regard par la fenêtre, exprima le désir d'avoir un crayon et du papier pour dessiner ce tableau dans l'éclairage où il se trouvait et qu'elle déclara « extrêmement *piquant* ».

« Pour un peu, fit Julia, j'envierais le talent qui te permet de reproduire d'après nature les arbres, les buissons, les monts et les lacs. Mais je sais bien que, quand je dessinerais aussi joliment que toi, je n'arriverais pas à croquer un paysage d'après nature, que j'y réussirais même d'autant moins aisément que la vue serait plus belle. La joie, l'exaltation de contempler m'empêcherait de me mettre à l'œuvre. »

A ces mots de Julia, un certain sourire passa sur les lèvres de la Princesse, et chez une jeune fille de seize ans, ce sourire avait quelque chose d'étrange. Maître Abraham, qui se servait parfois d'expressions assez originales, disait que ce jeu des muscles sur le visage était comparable au remous qui se dessine à la surface des eaux lorsque quelque mouvement menaçant se prépare dans les profondeurs. Bref, la Princesse sourit ; mais à l'instant où ses lèvres roses s'entr'ouvraient pour répondre à la si douce et si peu artiste Julia, elles entendirent, tout près de la cabane, des accords si vigoureux, si sauvages qu'il ne semblait pas qu'une guitare ordinaire pût les produire.

La Princesse ne dit rien, et les deux jeunes filles sortirent vivement de la maisonnette.

Elles entendirent alors une succession de motifs reliés par les modulations les plus étranges et par des suites d'accords extraordinaires. Une voix d'homme s'y mêlait, sonore, qui tantôt avait toute la suavité du chant italien et tantôt, par de brusques ruptures, passait à des mélodies d'une sombre gravité ; et c'était parfois du récitatif, parfois des paroles vigoureusement accentuées.

On accordait la guitare... puis quelques accords résonnaient... puis interruption nouvelle pour accorder... puis des paroles vives, qui semblaient prononcées dans la colère... puis des mélodies... et de nouveau on accordait.

Curieuses de voir l'original virtuose, Julia et Hedwiga

s'approchèrent à pas de loup ; elles découvrirent un homme vêtu de noir qui était assis, leur tournant le dos, sur un rocher tout au bord du lac et continuait cet extraordinaire jeu de sons et de paroles.

Il venait d'accorder son instrument d'une façon tout à fait inaccoutumée ; il essaya quelques accords, entre lesquels il s'écriait : « Encore faux !... pas la moindre pureté... toujours un comma trop haut ou trop bas. »

Puis, dénouant le ruban bleu qui attachait l'instrument à son épaule, il prit sa guitare à deux mains, l'éleva sous son regard et lui tint ce discours : « Dis-moi, petite obstinée, où est l'harmonie, en quel recoin caché de ton être se tapit la gamme juste ? Ou bien prétends-tu t'insurger contre ton maître, soutenir que son oreille a été martelée à mort dans la température égale et constante des instruments à son fixe, que son enharmonique n'est qu'une attrape pour enfants ? Tu me railles, je crois, bien que ma barbe soit cent fois mieux taillée que celle de Maître *Stefano Paccini, detto il Venetiano*, lequel a mis en ton âme ce don de l'harmonie qui reste pour moi un impénétrable mystère. Et, ma petite, sache bien ceci : si tu ne tolères point le dualisme à l'unisson de sol dièze et la bémol, de do dièze et ré bémol, ou de tout autre couple de sons, je lancerai sur toi neuf bons maîtres allemands qui te sermonneront et t'apprivoiseront par des paroles enharmoniques... Et tu n'iras pas te jeter dans les bras de ton Stefano Paccini, tu n'essaieras pas d'avoir le dernier mot comme une commère qui se chamaille ! Ou bien es-tu bouffie d'orgueil au point de croire que tous les gentils esprits qui t'habitent n'obéissent qu'aux puissants enchantements des magiciens qui ont quitté la terre depuis longtemps, et que, dans les mains d'un freluquet... »

Sur cette dernière parole, l'homme se tut brusquement, bondit et, comme abîmé en de profondes pensées, regarda dans les eaux du lac. Les jeunes filles, effrayées par son étrange comportement, restaient immobiles, comme enracinées derrière les buissons ; à peine osaient-elles respirer.

« La guitare, s'écria enfin cet homme, est bien le plus misérable, le plus imparfait des instruments, tout juste bon à

tomber sous la main de bergers roucoulant leur mal d'amour et qui ont perdu l'embouchure de leur chalumeau ; car sinon, ils préféreraient souffler à pleins poumons, éveiller les échos avec leurs ranz-des-vaches de très douce mélancolie, et envoyer de pitoyables chansons à leurs Emmeline (1) qui, dans les monts lointains, rassemblent leur cher bétail aux claquements joyeux de leur fouet sentimental !... O Dieu ! à ces bergers qui « soupirent comme un tuyau de poêle sur les sourcils de leur bien-aimée »... apprenez-leur que l'accord se compose de trois notes, que l'adjonction d'une septième le détruit comme un coup de poignard, et puis mettez-leur une guitare dans les mains !... Mais des gens graves, à l'esprit suffisamment orné, d'une érudition convenable, qui s'occupent de sagesse hellénique et savent comment les choses se passent à la cour de Nanking ou de Péking, et qui cependant ne comprennent rien de rien aux moutons et aux bergeries, que voulez-vous qu'ils fassent de ces grincements et de ces pincements ?... Freluquet ! de quoi te mêles-tu ? Souviens-toi de feu Hippel, lequel affirmait qu'à voir un homme enseigner le clavecin il avait l'impression que ce beau maître faisait bouillir des œufs à la coque... Et pincer de la guitare, alors ?... Freluquet !... Fi donc ! au diable ! »

Et l'homme jeta l'instrument bien loin dans les buissons ; puis il s'éloigna d'un pas rapide sans s'apercevoir de la présence des jeunes filles.

« Eh bien ! s'écria Julia au bout d'un instant en éclatant de rire. Eh bien, Hedwiga, que dis-tu de cette merveilleuse apparition ? D'où peut venir cet homme bizarre qui commence par adresser de si charmants discours à son instrument et finit par le rejeter avec mépris, comme une boîte brisée ?

— Il est absurde, s'écria Hedwiga que la colère semblait gagner et dont les joues pâles devenaient écarlates, il est absurde que ce parc soit toujours ouvert et que n'importe qui puisse y pénétrer.

(1) Héroïne de « Die Schweizerfamilie », opéra de Weigl. (Note d'Ellinger.)

— Comment ! répondit Julia. Tu trouves que le Duc devrait se montrer si peu libéral envers les gens de Sieghartsweiler et envers tous ceux qui passent par ici, que de leur fermer justement le plus beau coin du pays ? Il est impossible que tu le dises sérieusement.

— Tu ne songes pas, répondit la Princesse sur un ton plus agité encore, à tous les dangers qui nous menacent ainsi. Il nous arrive bien souvent de nous promener seules, comme aujourd'hui, sans domestiques, dans les chemins les plus isolés de la forêt... Et si un jour un malfaiteur...

— Ha ! l'interrompit Julia, tu redoutes, je crois, que de n'importe quel bosquet surgisse un formidable géant sorti des fables, ou un chevalier ravisseur comme dans les contes, qui nous emmènerait dans son donjon ! Pour cela, le Ciel veuille nous en préserver... Mais je t'avoue qu'une petite aventure ici, dans ce bois solitaire et romanesque, me semblerait fort plaisante, fort séduisante. Je pense en cet instant à *Comme il vous plaira* de Shakespeare, que ta mère nous a refusé si longtemps et que Lothario a fini par nous lire. Je gage que tu ne serais pas fâchée de jouer un peu le rôle de Célia, et je voudrais bien être la fidèle Rosalinde... Allons ! et que ferons-nous de notre virtuose inconnu ?

— Oh ! reprit la Princesse, cet inconnu, justement... Écoute, Julia, son aspect, ses discours étranges m'ont donné un frisson que je ne puis m'expliquer. Je suis toute tremblante encore, je crains de défaillir et un bizarre sentiment, nouveau et effrayant à la fois, s'empare de tous mes sens. Dans ce trouble obscur et si profond, je sens s'agiter un souvenir qui s'efforce en vain de prendre une forme précise... J'ai vu déjà cet homme mêlé à je ne sais quel terrible événement qui a fait saigner mon cœur... ou peut-être n'était-ce qu'un rêve dont j'ai gardé le souvenir ? Quoi qu'il en soit, cet homme, avec sa conduite singulière, ses discours confus, m'a semblé être un spectre menaçant qui voulait peut-être nous attirer dans les cercles pernicieux de sa magie.

— Quelles folies ! s'écria Julia. Moi, pour ma part, je transforme le sombre fantôme à la guitare en un Monsieur Jacques, ou en l'honnête Probststein dont la philosophie ressemble fort

aux admirables discours de l'étranger. Mais il importe avant tout de sauver la pauvre petite que ce barbare a si cruellement envoyée dans les bosquets.

— Julia, que vas-tu faire, au nom du Ciel ? cria la Princesse. Mais, sans y prêter attention, Julia se glissa dans les buissons et en revint bientôt, triomphante, la guitare de l'inconnu à la main.

La Princesse, surmontant sa crainte, examina très attentivement l'instrument dont la forme singulière attestait à elle seule l'ancienneté, si même elle n'eût été confirmée par la date et le nom du maître que l'on pouvait lire clairement, à travers les ouïes, au fond de la boîte. Ces mots y étaient gravés en lettres noires : *Stefano Paccini fecit Venet. 1532.*

Julia ne put se tenir de tirer un accord de ce joli instrument, et elle eut un mouvement d'effroi lorsqu'elle entendit le son plein et fort qui sortait de la petite boîte. « Oh merveilleux, merveilleux ! » s'écria-t-elle, et elle continua à jouer. Mais elle ne jouait jamais de la guitare que pour accompagner son chant ; aussi se mit-elle bientôt à chanter, spontanément, tout en marchant. La Princesse la suivait, silencieuse. Julia s'arrêta ; et la Princesse lui dit : « Chante, joue de cet instrument ensorcelé, peut-être parviendras-tu à en chasser les esprits mauvais et hostiles qui ont voulu s'emparer de moi, et à les renvoyer dans l'Orcus.

— Que me parles-tu de méchants esprits ? dit Julia. Ils doivent nous être et nous rester à jamais étrangers ; mais je veux chanter et jouer, car je ne crois pas que jamais un instrument m'ait convenu aussi bien que celui-ci ; il est merveilleusement à ma main. Il me semble même que ma voix en est plus belle qu'à l'ordinaire. » — Elle entonna une célèbre canzonetta italienne, et, donnant libre cours à toute la richesse des harmonies qui reposaient en elle, elle se perdit en mille mélismes ravissants, en traits et en agréments pleins de hardiesse.

La Princesse avait eu peur à la vue de l'inconnu ; mais Julia resta pétrifiée comme une statue lorsque, au moment de s'engager dans une allée, elle le trouva devant elle.

Il pouvait avoir une trentaine d'années et portait un habit

noir coupé à la dernière mode. Rien, dans toute sa mise, n'était étrange, singulier, et pourtant tout son personnage avait quelque chose de bizarre et d'inquiétant. Malgré la propreté de son vêtement, on y sentait je ne sais quelle négligence qui semblait être le fait moins d'un manque de soin que d'un voyage entrepris sans doute à l'improviste et sans pouvoir changer de costume. Le gilet dégrafé, la cravate à peine nouée, les chaussures couvertes d'une poussière si épaisse qu'on devinait tout juste les boucles d'or, il se tenait là. Rien n'était plus drôle que son petit tricorne, fait pour être porté sur le bras et dont il avait rabattu le bord postérieur pour se protéger du soleil. Il avait dû se frayer un chemin dans les fourrés les plus épais du parc, car ses cheveux noirs ébouriffés étaient pleins d'aiguilles de sapin. Il regarda furtivement la Princesse, puis le regard expressif et lumineux de ses grands yeux sombres se posa longuement sur Julia, ce qui augmenta encore son embarras ; et comme cela lui arrivait, en pareil cas, les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes.

« Et ces harmonies célestes, fit enfin l'inconnu d'une voix douce et tendre, ces harmonies se taisent à ma vue et s'évanouissent en pleurs ? »

La Princesse, combattant vivement sa première impression, regarda fixement l'étranger et lui dit sur un ton assez sec : « Assurément, Monsieur, votre soudaine apparition nous surprend ! On ne s'attend pas à rencontrer un inconnu dans le parc ducal à ces heures. Je suis la princesse Hedwiga. »

Lorsque la Princesse s'était mise à parler, l'étranger s'était tourné vers elle ; il la regardait en face, mais tout son visage s'était transformé. Effacée, l'expression de tendre mélancolie, effacée, toute trace révélant une âme profondément émue. un sourire contenu portait jusqu'à la bouffonnerie, jusqu'au grotesque une expression d'amère ironie. La Princesse, comme frappée d'une secousse électrique, s'interrompit au milieu de son discours et, tout le visage en feu, baissa les yeux.

L'inconnu parut sur le point de parler, mais Julia commença au même instant : « Ne suis-je pas une petite sotte de m'effrayer ainsi et de pleurer comme une enfant trois fois enfant que l'on surprend à voler du sucre ? Oui, Monsieur, j'ai volé

ces sons merveilleux, je les ai volés à votre guitare... Toute la faute en est à la guitare, et à notre curiosité. Nous vous guetions, tandis que vous parliez si joliment à votre instrument, nous vous avons vu aussi le jeter de colère, le pauvre, dans les buissons, et nous l'avons entendu soupirer un son plaintif. J'en fus si émue que je ne pus résister à l'envie de courir dans ce bosquet et d'y relever l'adorable instrument. Et puis, vous connaissez les jeunes filles, je touche un peu de la guitare, alors cela m'est monté aux doigts... je n'ai pas pu m'en défendre. Pardonnez-moi, Monsieur, et reprenez votre guitare. »

Et Julia la lui tendit.

« C'est, dit l'étranger, un très précieux instrument, d'un son extraordinaire et qui date du bon vieux temps ; seules mes mains maladroites... mais quoi ! les mains ! les mains ! L'admirable esprit de l'harmonie qui veut du bien à cette petite merveille réside aussi dans mon sein, mais il y est enveloppé comme une chrysalide, incapable de se mouvoir librement ; tandis que, Mademoiselle, il monte de votre cœur vers les lumineux espaces célestes, brillant de mille couleurs, comme l'œil du paon... Ah ! Mademoiselle, tandis que vous chantiez, tous les vœux douloureux de l'amour, tout l'émerveillement des doux songes, l'espoir, le désir flottaient à travers les bois et descendaient comme une fraîche rosée dans les calices odorants des fleurs, dans le sein des rossignols aux écoutes. Gardez cet instrument, vous seule commandez aux esprits qui y sont enfermés.

— Vous l'avez jeté, dit Julia en rougissant.

— C'est vrai, dit l'inconnu, et saisissant vivement la guitare, il la pressa sur son cœur. C'est vrai, je l'ai jeté et il me revient sanctifié. Plus jamais il ne sortira de mes mains. »

Soudain, la physionomie de l'inconnu se transforma et redevint ce masque bouffon de tout à l'heure ; il dit sur un ton bref et hautain : « A vrai dire, le sort, ou bien mon *cacodaemon* m'a joué un très vilain tour en me faisant paraître devant vous, nobles dames, *ex abrupto*, ainsi que disent les Latins et autres honnêtes gens. Oh Dieu ! gracieuse Princesse, enhardissez-vous à me regarder des pieds à la tête. Vous daignerez reconnaître à mon ajustement que je suis en grande tournée

de visites... Hé justement, je pensais passer par Sieghartshof et laisser en cette bonne ville, sinon ma personne, du moins ma carte de visite. Mon Dieu ! gracieuse Princesse, je ne manque pas de relations. Le Maréchal du palais de Son Altesse votre père n'était-il point jadis mon ami intime ? Je sais bien que s'il me voyait ici il me presserait sur sa poitrine d'Atlas et me dirait d'une voix émue en m'offrant une prise : « Nous sommes entre nous, mon cher, je puis m'abandonner doucement aux penchans de mon cœur. » J'aurais obtenu une audience de Son Altesse le duc Irénéus et je vous eusse été présenté aussi, Princesse !... Présenté de telle façon que j'aurais obtenu vos bonnes grâces, j'en gagerais contre un soufflet mon meilleur attelage de septièmes... Mais il en va autrement en réalité, il faut me présenter moi-même ici, au jardin, à l'endroit le moins convenable, entre la mare aux canards et l'étang aux grenouilles !... Dieu ! si seulement je pouvais exercer quelque sortilège, métamorphoser subitement ce noble étui à cure-dents (et il en tira un de sa poche), en faire le plus solennel des chambellans du palais irénéen, qui me prendrait par le revers de mon habit, et dirait : « Gracieuse Princesse, voici tel et tel. » Mais ici, *che far, che dir* !... Grâce !... grâce ! ô Princesse, ô Dames, ô Seigneurs ! »

Et l'inconnu, se jetant aux pieds de la Princesse, chanta d'une voix criarde : « *Ah pietà, pietà Signora !* »

La Princesse prit Julia par le bras et s'enfuit à toutes jambes en criant : « C'est un fou, un fou échappé des petites maisons. »

Tout près du château, les jeunes filles rencontrèrent la conseillère Benzon et, hors d'haleine, faillirent tomber à ses pieds. « Qu'y a-t-il, pour l'amour de Dieu, que vous est-il arrivé ? Pourquoi fuyez-vous ainsi ? s'écria-t-elle. » La Princesse, hors d'elle-même et troublée comme elle l'était, ne put que balbutier quelques mots où il était question d'un fou qui les avait assaillies. Mais Julia raconta calmement, clairement, tout ce qui s'était passé ; elle ajouta qu'à son avis l'inconnu n'était point un dément, mais bien plutôt un ironique farceur, une espèce de Monsieur Jacques, bien fait pour figurer dans la comédie de la forêt des Ardennes.

La conseillère Benzon, lui fit répéter tout son récit, l'inter

rogea sur les moindres détails, se fit décrire la démarche de l'inconnu, ses attitudes, ses gestes, le timbre de sa voix, etc. « Oui, s'écria-t-elle, enfin, c'est lui, ce n'est que trop certain, c'est lui-même, ce ne peut être personne que lui.

— Qui ?... qui est-ce ? demanda la Princesse impatiente.

— Paix, chère Hedwiga, répondit la Benzon. Vous avez perdu votre haleine pour rien. Cet inconnu qui vous a paru si dangereux n'est point un fou. Quelle que soit l'inconvenance de la plaisanterie qu'il s'est permise, et qui est bien dans sa manière baroque, je crois que vous vous réconcilierez avec lui.

— Jamais ! s'écria la Princesse, jamais je ne le reverrai, ce... fou dangereux.

— Hé, hé, Hedwiga, dit la Benzon en riant, quel esprit vous a soufflé le mot « dangereux » qui, à en juger par le passé, est plus juste que vous ne pouvez le croire et le deviner ?

— Je ne sais, d'ailleurs, fit Julia, pourquoi tu es si fort irritée contre cet inconnu, ma chère Hedwiga ? Jusque dans son étrange conduite, dans ses discours confus, il y avait quelque chose qui m'a fait une impression singulière et nullement désagréable.

— Tant mieux pour toi ! fit la Princesse, les larmes aux yeux. Tant mieux si tu peux garder ce calme, cette paix ; moi, le sarcasme de cet homme effroyable me fend le cœur !... Benzon ! qui est-ce ? qui est le fou ?

— En deux mots, dit la Benzon, je vous aurai tout expliqué. Lorsque, il y a cinq ans, je.....

(MURR) :

..... me convainquit, que, dans une âme véritablement, profondément poétique, on trouve aussi de la piété filiale et de la compassion pour ses semblables opprimés.

Certaine mélancolie, pareille à celle qui s'empare parfois des jeunes romantiques menant en leur cœur l'âpre lutte d'où naissent les grandes idées sublimes, me rejeta dans la solitude. Je m'abstins pour quelque temps de fréquenter la cave, le toit et le grenier. Semblable à l'illustre poète dans sa maison-

nette au bord d'un ruisseau gazouillant, sous le feuillage ombreux des bouleaux et des saules pleureurs, je goûtai les douces joies bucoliques et, tout adonné à mes rêveries, je restai tapi sous le poêle. Mais, vivant ainsi, je ne revis jamais Mina, ma douce mère à la belle fourrure tachetée. Je trouvai dans les sciences paix et consolation. Oh l'admirable chose que les sciences ! Je rends grâces au noble génie qui les a inventées. De combien cette invention n'est-elle plus magnifique, plus utile que celle de ce terrible moine qui, le premier, fabriqua de la poudre, substance qui, dans sa nature et ses effets, me paraît mortellement haïssable. Au reste, la postérité, excellent juge, a puni de son mépris railleur ce barbare, cet infernal Berthold : car aujourd'hui encore, lorsqu'on veut mettre bien haut un savant perspicace, un statisticien aux vues larges, bref un homme d'une culture raffinée, on recourt au proverbe : « Il n'a pas inventé la poudre. »

Il faut, pour l'instruction des jeunes matous d'avenir, que je fasse ici une remarque : lorsque je voulais étudier, je sautais les yeux fermés dans la bibliothèque de mon maître, j'en tirais le livre que mes griffes avaient désigné et je le lisais, quel que fût son contenu. Grâce à cette méthode de travail, mon esprit acquit la souplesse et l'universalité, mon savoir la richesse et la variété que la postérité admirera en moi. Je ne veux point énumérer ici les livres que je lus dans cette période de poétique recueillement, soit que je trouve plus tard une meilleure occasion de le faire, soit que j'en aie oublié les titres : et ceci parce que, la plupart du temps, ne lisant pas le titre, je ne l'ai jamais su. Chacun se déclarera satisfait de cette explication, et l'on n'ira pas m'accuser de légèreté biographique.

Mais de nouvelles expériences m'attendaient.

Un jour, mon maître était plongé dans la lecture d'un gros in-folio ouvert devant lui, et moi, couché à ses pieds sous la table, sur une feuille de beau papier royal, je m'exerçais à l'écriture grecque qui semblait être tout à fait à ma patte : un jeune homme entra brusquement, que j'avais déjà vu chez mon maître et qui me donnait toujours des marques de cette affectueuse estime, je puis dire même de cette bienveillante admiration qui est due au talent distingué, au génie reconnu.

Non seulement, après avoir salué Maître Abraham, il me disait : « Bonjour, matou ! » Mais, à chaque fois, il me grattait, d'une main légère entre les oreilles et me caressait doucement le dos : je voyais dans ce geste un véritable encouragement à produire mes lumineux talents devant le monde.

Mais, ce jour-là, tout devait prendre une tournure nouvelle.

Car, pour la première fois, sur les talons du jeune homme un monstre noir et velu, aux yeux brillants, entra dans la chambre, et, lorsqu'il m'aperçut, bondit sur moi. Une terreur indicible m'envahit, d'un saut je fus sur la table de mon maître ; et je fis entendre des gémissements de frayeur et de désespoir, lorsque je vis le monstre qui s'efforçait d'atteindre à la table en faisant un vacarme de tous les diables. Mon bon maître, craignant pour moi, me prit sur le bras et me cacha dans sa robe de chambre. Mais le jeune homme dit : « N'ayez nulle crainte, Maître. Mon caniche n'a jamais rien fait aux chats, il ne veut que jouer. Posez le chat à terre, vous aurez plaisir à voir ces braves petits, mon chien et votre matou, faire connaissance. »

Maître Abraham voulut me mettre à terre mais, m'agrippant à lui, je fis entendre de pitoyables lamentations et j'obtins, au moins, que mon maître, lorsqu'il s'assit, me tolérât auprès de lui sur sa chaise.

Encouragé par sa protection, assis sur mon arrière-train et la queue enroulée, je pris une position dont la noble fierté dut en imposer à mon adversaire. Le caniche s'assit à terre en face de moi, fixa sur moi un regard hardi et m'adressa des paroles entrecoupées dont, évidemment, je ne saisis pas le sens. Ma peur s'évanouit peu à peu, et, tranquilisé, je pus observer que les yeux du caniche n'exprimaient rien que bonhomie et loyauté. Involontairement, je manifestai mes dispositions à la confiance par un gracieux balancement de la queue, et aussitôt, le caniche se mit à agiter aussi, de façon fort plaisante, son petit bout de queue.

Oh ! mon âme lui était sympathique, il ne fallait plus douter de l'accord de nos sentiments !... « Comment donc, me dis-je, les manières, nouvelles pour toi, de cet inconnu, ont-elles pu te causer tant d'effroi ? Qu'exprimaient ces sauts, ces bâille-

ments, ce tapage, ces courses, ces aboiements, sinon la vivacité d'un jeune homme tout débordant d'affection, de liberté et de vie ? Ah cette poitrine couverte de poils noirs cache bien de la vertu, bien des sentiments de noble *canichité*. » Enhardi par ces réflexions, je résolus de faire le premier pas vers une union plus étroite de nos cœurs, et de sauter à terre.

Comme je me levais et m'étirais, le caniche bondit et se mit à courir dans la chambre en jappant à gueule déployée. Expression d'une belle âme pleine de vie ! Il n'y avait plus rien à craindre. Je sautai de ma chaise et, à pas veloutés, m'approchai prudemment de mon nouvel ami. Nous commençâmes ce rite profondément symbolique qui signifie la première approche de deux âmes parentes, la conclusion d'une alliance fondée sur le cœur même, ce rite que l'homme, être borné et impie, désigne par le mot ignoble et bas de *flaïrer*. Mon noir ami manifesta quelque envie de goûter aux os de poulet qui se trouvaient sur mon assiette. Je lui fis entendre de mon mieux que la politesse et les convenances m'invitaient à le régaler, puisqu'il était mon hôte. Il dévora avec un surprenant appétit, tandis que je le regardais de loin. Je me félicitai pourtant d'avoir emmagasiné sous ma couchette un poisson frit. Après ce repas, nous nous livrâmes aux jeux les plus divertissants ; pour finir, devenus intimes, nous nous embrasâmes et, solidement enlacés, nous fîmes trois ou quatre culbutes pour nous jurer éternelle amitié et fidélité.

Je ne vois pas ce que cette rencontre de deux belles âmes, cette reconnaissance mutuelle de deux cœurs juvéniles pouvait avoir en soi de plaisant ; mais il est certain que mon maître et son jeune ami ne cessaient de rire aux éclats, ce qui me causa la plus vive indignation.

Pour moi, cette nouvelle relation m'avait fait une profonde impression et, que ce fût au soleil ou à l'ombre, sur le toit ou sous le poêle, je n'avais plus d'autre pensée, plus d'autre sentiment, plus d'autre rêve que caniche... caniche... caniche... Je vis alors en pleine lumière, parée des plus brillantes couleurs, l'essence intime de la *canichité*, et cette découverte donna naissance à l'œuvre profonde dont j'ai parlé déjà : *Pensée et pressentiment, ou chat et chien*. J'exposai comme es-

sentiellement conditionnés par leur originalité respective les mœurs, les usages et la langue des deux races, et je démontrai qu'il s'agissait là de deux rayons différents issus du même prisme. Je m'attachai surtout aux caractères linguistiques et je prouvai que, le langage en général n'étant que la représentation symbolique du principe naturel sous la forme du son, il ne pouvait donc exister qu'un seul langage : l'idiome félin et l'idiome canin, sous la forme particulière qu'il prend dans la tribu caniche, n'étaient dès lors que deux branches du même arbre, et il s'ensuivait qu'un chat et un caniche inspirés par un esprit supérieur se comprenaient tout naturellement. Pour jeter une pleine clarté sur mon propos, j'empruntais plusieurs exemples aux deux idiomes et j'attirais l'attention sur les radicaux communs tels que *baou-baou* et *miaou-miaou*, *blaf-blaf* et *aou-yoau*, *korr-kourr* et *ptsi-pschrzi*, etc.

Lorsque l'ouvrage fut achevé, je me sentis une irrésistible envie d'apprendre enfin la langue caniche et, grâce à mon nouvel ami, le caniche Ponto, j'y parvins ; non sans peine, il est vrai, car pour nous autres chats, le caniche est une langue fort difficile. Mais les génies viennent à bout de tout, et c'est ce caractère génial que méconnaît un écrivain de l'espèce humaine (1), lorsqu'il affirme que, pour chercher à parler une langue étrangère, avec toutes les particularités du peuple qui s'en sert, il faut un certain degré de sottise. Mon maître était probablement de cet avis et n'admettait sans doute qu'une connaissance savante des langues étrangères ; il opposait cette science au bavardage, par quoi il entendait la faculté de parler pour ne rien dire une langue étrangère. Il allait si loin qu'il voyait dans l'habitude qu'ont nos messieurs et nos dames de la Cour de parler le français une véritable maladie, dont les symptômes lui semblaient aussi effrayants que les accès de la catalepsie ; je l'ai entendu soutenir cette singulière opinion contre le Maréchal du palais lui-même.

« Ayez la bonté, disait Maître Abraham, de vous observer vous-même, Excellence. Le ciel ne vous a-t-il point donné en partage un bel organe sonore ? Or, lorsque vous vous mettez

(1) Lichtenberg (N. d. T.)

à parler français, vous sifflez tout à coup, vous gazouillez, vous nasillez, et vous imprimez aux agréables traits de votre physionomie de bien affreuses contorsions : le maintien distingué, grave et ferme que Votre Excellence s'impose à l'ordinaire est troublé par mille convulsions étranges. Qu'est-ce à dire, sinon qu'un malicieux gnome s'agite et s'insurge en vous ? »

Le Maréchal éclata de rire, et vraiment l'hypothèse de Maître Abraham sur la maladie des langues étrangères était à mourir de rire.

Un savant profond, dans je ne sais plus quel ouvrage, donne le conseil de penser, autant que possible, dans la langue que l'on veut apprendre rapidement. Le conseil est excellent, mais son exécution peut être dangereuse. En effet, si j'arrivai bientôt à penser en caniche, je m'abîmai si bien dans ces idées caniches que ma facilité de parole, elle, ne fit plus aucun progrès et que moi-même je ne compris plus mes pensées. Ces pensées incomprises, je les ai notées pour la plupart, et j'admire la profondeur de cette langue : j'ai réuni mes essais sous le titre de *Feuilles d'acanthé*, et à l'heure qu'il est, je n'y comprends rien encore.

Je crois que ces quelques indications sur l'histoire de mes mois de jeunesse suffiront à donner au lecteur une idée de ce que je suis et de la voie par où j'y parvins.

Mais il m'est impossible de quitter ici le printemps de ma merveilleuse existence sans parler encore d'un événement qui, sous un certain rapport, marque mon passage aux années de la maturité. La jeunesse féline apprendra par là qu'il n'est point de roses sans épines et que bien des obstacles se dressent devant le puissant essor de l'esprit, bien des pierres d'achoppement sèment son chemin, où il s'ensanglante les pattes... La souffrance de ces plaies est sensible, ah ! sensible...

Je ne doute pas, ami lecteur, que tu n'aies envié mon heureuse enfance et l'étoile favorable qui veilla sur moi... Né dans la misère, de parents distingués mais pauvres, échappant à une mort ignominieuse, je me trouve soudain dans le giron de l'abondance, dans le Pérou des lettres... Rien ne traverse l'éducation de mon esprit, rien ne s'oppose à mes penchants,

je m'avance à pas de géant au-devant de la perfection qui m'élève bien haut au-dessus de mon époque. Et voilà que soudain un douanier m'arrête et me réclame le tribut que chacun doit payer ici-bas !

Qui eût cru que les liens de la plus douce, de la plus intime des amitiés cachaient les épines qui devaient me lacérer, me blesser, me mettre en sang ?

Quiconque a comme moi, le cœur sensible, comprendra facilement, d'après ce que j'ai dit de mes relations avec le caniche Ponto, tout ce que cet ami était pour moi ; et pourtant c'est lui qui devait provoquer la catastrophe où j'ai failli périr, si l'esprit de mon grand aïeul n'eût veillé sur moi. Oui, lecteur ! j'ai eu un aïeul, un aïeul sans lequel, probablement, je n'existerais pas, un aïeul vénérable et distingué, homme de qualité, fort considéré, riche, d'un vaste savoir, doué d'une vertu tout à fait hors de pair, d'une humanité vraiment exquise, un homme élégant, de bon goût, au goût du temps... un homme qui... mais je ne dis tout ceci qu'en passant, je parlerai bientôt plus longuement de ce digne personnage qui n'était autre que l'illustre premier ministre Hinz von Hinzenfeld, si aimé, si hautement apprécié de l'univers sous le nom de Chat botté.

Mais, comme je viens de le dire, je reviendrai bientôt sur le plus noble des chats.

Pouvais-je, moi qui m'exprimais avec une si facile élégance en langue caniche, ne pas entretenir mon ami Ponto de ce que je mettais au-dessus de toute chose, c'est-à-dire de moi et de mes œuvres ? Je le mis donc au courant des dons exceptionnels de mon esprit, de mon génie, de mon talent, et je découvris alors, à ma grande douleur, qu'une invincible frivolité, allant jusqu'à la pétulance, empêchait absolument le jeune Ponto de faire aucun progrès dans les arts et dans les sciences. Au lieu d'admirer mes connaissances, il déclara ne pas comprendre que je pusse m'occuper de choses pareilles ; pour lui, en matière d'art, il se bornait à sauter par-dessus un bâton et à rapporter la casquette de son maître lorsqu'elle tombait à l'eau. Quant aux sciences, il tenait que des gens comme lui et moi ne pouvaient que s'y gâter l'estomac et perdre l'appétit.

C'est dans l'une des conversations où je tentais désespéré-

ment d'inculquer de meilleurs principes à mon jeune et futile ami, que se produisit la catastrophe. Car, avant que j'eusse le temps de me retourner....

(PLACARDS) :

— Et, répondit la Benzon, avec votre imagination surexcitée, avec votre ironie corrosive, vous n'arriverez jamais qu'à jeter le trouble partout... le désordre, la dissonance absolue de tous les rapports conventionnels et établis.

— Oh merveilleux chef d'orchestre, celui qui commande de pareilles dissonances ! s'écria Kreisler en riant.

— Soyez sérieux, poursuivit la Conseillère, vous n'en serez pas quitte pour quelques plaisanteries amères. Je vous tiens, mon cher Johannès... mais oui, je veux vous appeler ainsi, par votre doux prénom de Johannès, pour avoir au moins l'espoir que derrière le masque satirique, tout au fond, se tapit une âme douce et tendre. Et puis, jamais je ne croirai que cet étrange nom de Kreisler ne soit pas un nom de contrebande, substitué à un patronyme tout différent.

— Conseillère ! fit Kreisler, et son visage entier, sous un singulier jeu des muscles, vibra de mille plis et de mille rides. Chère Conseillère, qu'avez-vous à objecter à mon honorable nom ? Peut-être en eus-je jadis un autre, mais il y a bien longtemps, et il en va de moi comme du donneur de conseils dans le *Barbe-Bleue* de Tieck, qui dit : « Je portai jadis un nom « fort distingué, mais il y a si longtemps que je l'ai presque « oublié ; je n'en ai qu'un obscur souvenir. »

— Recueillez-vous, Johannès, s'écria la Conseillère qui fixa sur lui un regard pénétrant. Ce nom à demi-oublié ne manquera pas de vous revenir à l'esprit.

— Point ! répondit Kreisler. C'est impossible, et pour un peu je supposerais que ce souvenir confus de l'autre nom, qui fut jadis mon passeport dans la vie, date de l'agréable époque qui précéda ma naissance. Faites-moi la grâce, digne Benzon, de considérer mon simple nom dans l'éclairage convenable, et vous le trouverez délicieux de dessin, de coloris et de physionomie. Bien mieux ! transformez-le, disséquez-le

avec le scalpel anatomique de la grammaire : sa signification profonde vous paraîtra toujours plus belle. Il est impossible, excellente amie, que vous fassiez dériver mon nom du mot *Kraus* et que, par analogie avec le mot *Haarkräusler*, vous me considériez comme un *Tonkräusler*, ou comme un *Kräusler*, quel qu'il soit ; car alors, mon nom devrait s'écrire *Kräusler*, justement. Vous songerez nécessairement au mot *Kreis* (1), et fasse le ciel que vous évoquiez aussitôt les cercles merveilleux dans lesquels se meut toute notre existence, d'où nous ne pouvons sortir, quoi que nous fassions. C'est dans ces cercles que circule Kreisler, et lui arrive souvent, las de la danse de Saint-Guy à laquelle il est contraint, de plaider sa cause devant la puissance sombre, aux desseins impénétrables, qui a tracé ces cercles : il demande à en sortir, il aspire à la pleine liberté avec plus d'ardeur peut-être qu'il ne convient lorsqu'on est déjà de faible constitution. C'est justement de la profonde souffrance causée par cette vaine aspiration que naît, je crois, l'ironie que vous blâmez si sévèrement, Madame. Vous oubliez que cette robuste mère a enfanté un fils, qui est entré dans la vie comme un roi puissant : je veux dire l'humour, qui n'a rien de commun avec son demi-frère, le sarcasme !...

— Oui, fit la Conseillère, cet humour, ce petit démon, enfant d'une imagination atroce et débordante, sans forme et sans couleur, dont vous ignorez vous-mêmes — dures âmes masculines — quel rang et quelles dignités vous devez lui donner, c'est lui que vous voulez nous faire admettre comme quelque chose de grand, de magnifique, lorsque vous cherchez à anéantir par vos amères railleries tout ce qui nous est cher. Savez-vous bien, Kreisler, que la princesse Hedwiga est encore tout émue de votre apparition et de votre conduite dans le parc ? Sensible comme elle l'est, elle est blessée par toute plaisanterie où elle peut voir la moindre moquerie envers sa personne ; et, mon cher Johannès, vous vous êtes complu à lui apparaître sous l'aspect d'un fou et à lui causer une frayeur qui pouvait la rendre malade. Votre action a-t-elle des excuses ?

(1) *Kraus* = frisé ; *Haarkräusler* = coiffeur ; *Tonkräusler* = « frise-notes » ; *Kreis* = cercle. (N. d. T.)

— Pas davantage, répondit Kreisler, que la conduite d'une princesse qui, dans le parc ouvert au public de Monseigneur son père, prétend que sa petite personne en impose à un inconnu d'honnête apparence !

— Quoi qu'il en soit, poursuivit la Conseillère, votre audacieuse apparition dans notre parc pouvait avoir de funestes conséquences. Grâce à ma Julia, elles ont été évitées, et la Princesse s'est faite, du moins, à l'idée de vous revoir. Julia seule prend votre défense et ne voit dans tous vos actes et toutes vos paroles que l'épanchement d'un sentiment excessif, tel qu'en connaissent les âmes profondément blessées ou trop sensibles. Bref, Julia qui vient de lire le *Comme il vous plaira* de Shakespeare, vous compare au mélancolique Monsieur Jacques.

— Oh divination ! oh céleste enfant ! s'écria Kreisler, les larmes aux yeux.

— Et puis, reprit la Benzon, tandis que vous improvisiez sur votre guitare et que vous mêliez, à ce que raconte Julia, chants et discours, elle a reconnu en vous un musicien, un merveilleux compositeur. Elle dit qu'à l'instant même un singulier esprit musical s'éveilla en elle, qu'une force invisible l'obligea à jouer et à chanter, et qu'elle y réussit mieux que jamais... Sachez-le, Julia ne pouvait se résigner à l'idée de ne jamais revoir l'original du parc, de n'en garder que l'image d'un fantôme aimable et merveilleusement musicien. La Princesse, cependant, affirmait avec toute sa vivacité habituelle qu'une seconde visite du spectre dément causerait sa mort immédiate. Comme les deux jeunes filles ont toujours été intimement unies, sans jamais la moindre querelle, je vis là se renouveler, renversée, une scène de leur petite enfance : Julia voulait jeter au feu un polichinelle assez bizarre qu'on lui avait donné, mais la Princesse le prit sous sa protection, le déclarant pour son favori.

— Eh bien ! fit en riant Kreisler ; je veux, second polichinelle, être jeté au feu par la Princesse, et je m'en remets à la douce protection de la toute charmante Julia.

— Ce souvenir du polichinelle, reprit la Benzon, doit vous apparaître comme une idée pleine d'humour et, selon vos principes, vous ne pouvez le prendre mal. D'ailleurs, faut-il vous

le dire ? au récit que me firent les jeunes filles, je vous reconnus aussitôt, et il n'était pas besoin que Julia exprimât le désir de vous revoir. Même sans cela, j'aurais mis en branle tous les gens dont je dispose, et j'aurais fait fouiller tout le parc, tout Sieghartshof pour retrouver un homme que les brefs instants d'une rencontre m'ont rendu si cher. Toutes les recherches restèrent vaines, je vous croyais perdu, et vous concevez ma surprise lorsque je vous vis entrer chez moi ce matin. Julia est chez la Princesse ; imaginez les sentiments divers que peut provoquer maintenant, chez les deux amies, la nouvelle de votre arrivée. Je vous croyais bien établi, comme maître de chapelle, à la cour du Grand-Duc ; mais je ne vous demanderai ce qui vous amène si brusquement que s'il vous est agréable de me répondre... »

Tandis que la Conseillère parlait, Kreisler était tombé dans une profonde méditation. Les yeux fixés au sol, il tapotait des doigts son front, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler une chose oubliée.

« Hélas ! fit-il lorsque la Conseillère se tut, c'est une absurde histoire qui mérite à peine d'être dite. Mais il est une chose sûre : c'est que les discours que la petite Princesse a daigné prendre pour les paroles désordonnées d'un fou sont fondés en vérité. J'étais réellement en tournée de visites lorsque j'eus l'infortune d'effrayer cette charmante enfant dans le parc ; car je venais de me rendre chez un non moindre personnage que Son Altesse le Grand-Duc lui-même ; et je me disposais à poursuivre ici, à Sieghartshof, la série de ces visites solennelles et agréables.

— O Kreisler, s'écria la Benzon avec un léger sourire (car jamais elle ne riait franchement), ô Kreisler, ce doit être encore une de vos idées bizarres, à laquelle vous donnez libre cours. Si je ne me trompe, la résidence est bien à trente lieues de Sieghartshof ?

— En effet, répondit Kreisler. Mais on fait toute la promenade dans un jardin d'un si beau style que Lenôtre lui-même, je crois, en serait dans l'admiration. Cependant, chère Conseillère, si vous ne croyez pas à ma tournée de visites, songez qu'un maître de chapelle sentimental, sa guitare à la main, sa voix

dans la gorge et dans les poumons, se promenant à travers des forêts odorantes, des prairies de jeune verdure, passant des gorges sauvages et rocheuses, suivant des sentiers étroits d'où l'on entend murmurer les torrents écumeux... songez que ce maître de chapelle, joignant son solo aux chœurs qu'il entend de toutes parts dans la nature, peut fort bien s'égarer, sans intention, malgré lui, dans un coin du jardin. C'est ainsi, sans doute, que je suis entré dans le parc ducal de Sieghartshof, qui est tout simplement une très petite partie du grand jardin qu'a ordonné la Nature... Et pourtant, non ! ce n'est pas ainsi que les choses se passèrent... Tout à l'heure, lorsque vous parliez de cette troupe d'alertes chasseurs qu'on envoya à ma poursuite, pour me capturer comme un pauvre gibier égaré, je me suis senti soudain persuadé de la nécessité de ma présence. Nécessité qui, eussé-je voulu poursuivre ma course errante, m'eût ramené pourtant dans votre piège. Vous avez bien voulu me dire que vous gardiez bon souvenir de notre première rencontre ; ne devais-je pas me rappeler aussitôt les jours de fatal bouleversement, de misère générale, où le sort nous réunit ? Vous m'avez vu alors hésitant, incapable de prendre une décision, déchiré au fond de l'âme. Vous m'avez recueilli avec bienveillance et, m'ouvrant le ciel pur et sans nuages d'un cœur féminin, paisible et secret, vous blâmez et pardonnez ensemble la folle extravagance de mes actes, vous vouliez bien les attribuer à un profond désespoir, provoqué par de pénibles circonstances. Vous m'éloignâtes d'une société qui, je devais l'avouer moi-même, était équivoque ; votre maison fut l'asile calme et accueillant où, respectant votre silencieuse souffrance, j'oubliai la mienne. Votre conversation pleine de douce sérénité opéra, bienfaisant remède, sur mon mal que vous ignoriez. Ce qui faisait sur moi un si triste effet, ce n'étaient point les événements qui menaçaient d'anéantir ma situation dans la vie. Depuis longtemps, je désirais échapper à une existence qui me pesait et m'angoissait : je ne pouvais donc m'irriter contre le sort qui réalisait ce que, longtemps, je n'avais eu ni la force ni le courage d'exécuter moi-même. Non ! Lorsque je me sentis libre, je fus repris de cette ineffable inquiétude qui, dès ma première jeunesse, m'a si souvent divisé contre moi-même.

Il ne s'agit point de cette aspiration qui, comme le dit si bien un profond poète (1), jaillit d'un autre monde, dure éternellement parce qu'éternellement elle reste inassouvie, — ni trompée ni déçue, mais seulement inapaisée, car elle ne doit pas mourir. Non !... mais souvent je sens éclore en moi un désir sauvage, dément, de quelque chose que je cherche hors de moi avec une ardeur toujours insatisfaite, puisque ce quelque chose est en réalité dans mon propre cœur : c'est un obscur mystère, le rêve énigmatique et confus d'un paradis de suprême paix, que le rêve lui-même peut pressentir, non pas nommer ; et ce pressentiment m'inflige les angoissantes tortures de Tantale. Dès mon enfance, cet émoi s'emparait de moi si brutalement, parfois, qu'au milieu des jeux les plus vifs de mes camarades, je m'enfuyais dans les bois, sur les montagnes, je me jetais sur le sol, pleurant et sanglotant, inconsolable ; et pourtant, je venais d'être le plus turbulent, le plus exubérant de tous. Plus tard, j'appris à me dominer mieux, mais je ne puis exprimer le martyre que je souffrais parfois ; cela arrivait lorsque j'étais entouré de bons et charmants amis, au moment même d'une jouissance esthétique, ou bien lorsque, de façon ou d'autre, ma vanité était en jeu ; soudain, toutes choses me paraissaient lamentables, décolorées, fades, mortes et je me sentais transporté dans une désespérante solitude. Seul un ange lumineux a quelque pouvoir sur ce malin démon : c'est l'esprit de la musique qui souvent se lève, vainqueur, en moi-même, et dont la voix puissante fait taire toutes les douleurs des misères terrestres.

— J'ai toujours pensé, l'interrompit la Conseillère, que la musique avait sur vous trop de pouvoir et vous faisait un effet souvent néfaste ; car, lorsqu'on jouait quelque chef-d'œuvre, tout votre être en semblait pénétré, et les traits de votre visage changeaient. Vous pâlisiez, vous ne pouviez plus dire un mot, vous n'étiez plus que larmes et soupirs. Puis vous décochiez les plus amères railleries, les plus blessants sarcasmes à quiconque voulait dire deux mots du chef-d'œuvre qu'on venait d'entendre. Et même...

(1) Tieck. (N. d. T.)

— O chère Conseillère ! s'écria Kreisler qui passa brusquement du ton grave et profondément ému à l'étrange ironie qui lui était particulière. Tout cela a bien changé. Vous ne pouvez imaginer à quel point je suis devenu doux et raisonnable à la Cour du Grand-Duc. Je puis en toute tranquillité d'âme, sans le moindre trouble, diriger *Don Juan* ou *Armide*, je puis faire un signe amical à la *prima donna*, lorsqu'elle sautille, selon une cadence bien surprenante, sur les degrés de l'échelle harmonique ; je puis en souriant hocher la tête et priser d'une façon significative lorsque le Maréchal du palais, après les *Saisons* de Haydn, me glisse à l'oreille : « *C'étoit bien ennuyant, mon cher maître de chapelle* (1). » Je puis même supporter sans impatience les discours du chambellan et directeur des spectacles me démontrant longuement que Mozart et Beethoven ne comprennent rien au chant, que Rossini, Pucitta, et je ne sais quels homoncles encore, se sont élevés à la hauteur (1) de la plus belle musique d'opéra. — Ah ! ma digne amie, vous ne pouvez croire à tous les progrès que j'ai faits pendant mon temps de direction ; mais surtout, je suis parvenu à cette belle conviction qu'il est excellent pour un artiste d'avoir une fonction précise, car sinon, le diable et sa séquelle auraient trop beau jeu avec ces orgueilleux et ces suffisants. Faites du brave compositeur un maître de chapelle, du peintre un portraitiste officiel, appelez-le poète à la Cour, chargez le sculpteur de faire les bustes de la famille régnante, et bientôt vous n'aurez plus sur vos terres, au lieu d'inutiles fantaisistes, qu'autant de bons bourgeois, bien élevés et de mœurs douces !...

— Paix ! paix ! s'écria la Conseillère mécontente. Arrêtez-vous, Kreisler ! votre cheval de bataille recommence à se cabrer, selon sa coutume. D'ailleurs, je soupçonne quelque chose, et je voudrais vraiment savoir quelle est la funeste conjoncture qui vous a contraint à fuir si hâtivement la capitale. Car tous les détails de votre apparition dans le parc dénoncent une fuite rapide.

— Et moi, fit tranquillement Kreisler en fixant ses regards sur la Conseillère, je puis affirmer que la conjoncture qui me

(1) En français dans le texte.

chassa existe uniquement en moi-même, indépendante de toutes circonstances extérieures.

« Cette inquiétude, justement, dont je viens de vous parler trop longuement peut-être, et trop gravement, s'est emparée de moi avec plus de force que jamais, il m'était impossible d'y tenir davantage... Vous savez combien je fus heureux de devenir maître de chapelle auprès du Grand-Duc. J'avais la folie de croire que, lorsque je vivrais uniquement dans mon art, ma position même m'apaiserait, que mon démon intérieur serait vaincu. Mais le peu que je vous ai dit tout à l'heure de mon éducation forcée à la Cour du Grand-Duc vous montre déjà, chère Conseillère, à quel point je me trompais. Dispensez-moi de vous dépeindre l'inepte badinage avec l'art auquel il me fallut bien prêter la main, les sottises de bousilleurs dépourvus de tout sentiment et de dilettautes sans goût, les absurdes manigances d'un monde de pantins ; tout cela finit par me mettre sous les yeux la lamentable vanité de mon existence. Un matin, je dus me rendre chez le Grand-Duc pour savoir quel serait mon rôle dans les fêtes qui se préparaient. Le directeur des spectacles était là, naturellement, et il déversa sur moi mille décisions idiotes et de mauvais goût dont j'avais à m'accommoder. Il y avait surtout un prologue qu'il avait écrit lui-même et pour lequel, le considérant comme le suprême sommet des représentations, il voulait que je fisse de la musique. « Comme cette fois-ci, dit-il au Prince en jetant sur moi un regard significatif, il ne s'agit pas de savante musique allemande, mais d'aimable « musique italienne, j'ai composé moi-même quelques mélodies délicates qui seront employées aux endroits convenables. » Le Grand-Duc ne se borna pas à tout approuver : il profita de l'occasion pour me faire entendre qu'il espérait, qu'il souhaitait me voir parfaire mon instruction par l'étude des Italiens modernes... Ah ! ma position était bien pitoyable. Je me méprisais profondément, toutes les humiliations me semblaient être le juste châtiment de ma stupide et puérile patience. Je quittai le château pour n'y plus jamais rentrer. Je voulais donner ma démission le soir même, mais cette décision ne suffisait pas encore à me rassurer sur moi-même,

puisque je me voyais exilé déjà par un sourd ostracisme. Arrivé aux portes de la ville, je pris ma guitare, que j'avais emportée à d'autres fins, je renvoyai la voiture et je me mis à courir la campagne, loin, toujours plus loin. Le soleil déjà descendait à l'horizon, les ombres des monts et des forêts se faisaient plus larges et plus noires. La seule pensée de rentrer dans la capitale m'était insupportable, m'anéantissait... « Quelle puissance peut me contraindre à y retourner ? » m'écriai-je à haute voix. Je savais que j'étais sur la route de Sieghartshof, je me souvins de Maître Abraham, mon vieil ami dont j'avais reçu une lettre la veille : devinant ma situation, et me souhaitant d'en sortir, il m'invitait à venir chez lui...

— Comment ! l'interrompit la Conseillère. Vous connaissez donc cet extraordinaire vieillard ?

— Maître Abraham, répondit Kreisler, était le meilleur ami de mon père, il fut mon maître et un peu mon précepteur. Vous savez maintenant, chère Conseillère, comment j'entrai dans le parc du valeureux duc Irénéus, et vous ne pouvez plus douter que je ne sache, lorsqu'il le faut, raconter tranquillement avec l'exactitude historique désirable et d'une façon si agréable que moi-même j'en tremble. D'ailleurs, l'histoire de ma fuite me paraît, je vous l'ai dit, si absurde, d'une sottise si contraire à toute lueur d'esprit qu'on ne peut en parler sans être aussitôt d'une pitoyable faiblesse. Mais, chère amie, rapportez cette aventure à la Princesse, comme une eau sédative : qu'elle se tranquillise et qu'elle veuille considérer qu'un honnête musicien allemand, mis en fuite par Rossini, Pucitta, Pavesi, Fioravanti et je ne sais encore quels *ini* ou *itta* au moment où il vient de mettre des bas de soie et de prendre une attitude distinguée dans une élégante calèche, que cet homme ne peut avoir une conduite bien raisonnable. Je veux espérer son pardon... Mais, chère Conseillère, entendez encore un poétique écho de mon ennuyeuse aventure : au moment où, fouetté par mon démon, je résolu de fuir, je fus retenu par le plus doux des enchantements. Le démon, dans sa joie mauvaise, allait abîmer le plus mystérieux trésor de mon cœur, lorsque le puissant esprit de la musique agita ses ailes ;

à ce bruissement harmonieux, s'éveilla la consolation, l'espoir, le désir même qui est l'impérissable amour et les délices de l'éternel jeunesse... Julia chantait ! »

Kreisler se tut. La Benzon resta muette, curieuse de ce qui allait suivre. Mais comme le maître de chapelle semblait se perdre en une rêverie silencieuse, elle lui dit avec une froide amabilité : « Vous trouvez vraiment que ma fille chante agréablement, mon cher Johannès ? »

Kreisler sursauta, mais un soupir monté du fond de son cœur étouffa ce qu'il voulait dire.

« Eh bien, poursuivit la Conseillère, j'en suis fort aise. Julia a beaucoup à apprendre de vous, pour le chant ; car, n'est-ce pas, mon cher Kreisler, il est entendu que vous restez ici ?

— Chère amie, commença Kreisler... » Mais à cet instant, la porte s'ouvrit, et Julia parut.

Lorsqu'elle aperçut le maître de chapelle, un doux sourire éclaira son pur visage et ses lèvres laissèrent échapper un léger : « Ah ! »

La Benzon se leva, prit le maître de chapelle par la main et, l'emmenant au-devant de Julia, elle dit : « Eh bien, mon enfant, voici l'étrange....

(MURR) .

..... le jeune Ponto bondit sur mon dernier manuscrit, déposé à côté de moi, s'en empara avant que je pusse m'y opposer et, le tenant dans sa gueule, s'enfuit à toutes jambes avec un grand éclat de rire où perçait une joie mauvaise. Cela seul devait me dire que l'exubérance de la jeunesse ne l'excitait pas seule à cette mauvaise action, et qu'autre chose encore entraînait en jeu. J'eus bientôt la révélation de la triste réalité.

Quelques jours après, le jeune homme qui avait Ponto à son service entra chez mon Maître. C'était, je l'ai appris depuis, M. Lothario, professeur d'esthétique au lycée de Sieghartsweiler. Après les salutations d'usage, le professeur parcourut la pièce du regard et, m'apercevant, s'écria :

« Cher Maître, auriez-vous la bonté d'éloigner cette bestiole ?

— Pourquoi donc ? fit mon maître. Vous avez toujours toléré les chats, Monsieur le professeur; et vous aimiez bien mon favori, le gracieux et intelligent Chat Murr.

— Oui, reprit le professeur sur un ton de sous-entendu, et avec un rire mauvais. C'est vrai, mais faites-moi le plaisir d'éloigner votre protégé, car j'ai à vous entretenir de certaines choses qu'il ne doit point entendre.

— Qui donc ? s'écria Maître Abraham, en dévisageant le professeur.

— Hé ! votre matou, répondit l'autre. Je vous en prie, ne me posez pas de questions et faites ce que je vous demande.

— Voilà qui est singulier ! » dit mon maître et, ouvrant la porte du cabinet voisin il m'invita à y entrer. Je feignis d'obéir, mais je me glissai subrepticement dans la pièce et me cachai sur le dernier rayon de la bibliothèque ; de là je pouvais voir toute la chambre et écouter, sans qu'on me vît, ce que l'on dirait.

« Eh bien ! fit Maître Abraham, en s'asseyant dans son fauteuil en face du professeur, je voudrais bien savoir maintenant quel est ce secret que vous voulez me découvrir et qui doit rester ignoré de mon honorable matou ?

— Dites-moi d'abord, répondit le professeur d'un air grave et soucieux, ce que vous pensez, cher Maître, de cette proposition : qu'en présupposant seulement la santé physique et sans songer ni aux facultés intellectuelles innées, ni au talent, ni au génie, on peut, par une éducation particulièrement bien ordonnée et commencée dès la toute première jeunesse, faire rapidement de n'importe quel enfant un prodige des arts et des sciences (1).

— Hé ! répondit Maître Abraham, que voulez-vous que je pense de ce principe, sinon qu'il est inepte et absurde ? Il

(1) Ce principe, assez répandu dans les ouvrages de l'époque, se trouve entre autres dans les mémoires (parus en 1819) de Karl Witte, enfant prodige dont l'Allemagne s'occupa fort et qui, à l'âge de 17 ans était chargé de cours à l'Université de Berlin. C'est à lui que fait allusion Maître Abraham dans la suite de la conversation. (N. d. T. d'après Ellinger.)

est bien possible, il est facile même d'ingurgiter systématiquement à un enfant doué d'une bonne mémoire et de la compréhension que l'on trouve, par exemple, chez les singes, une foule de choses qu'ensuite il ira dégoïser devant les gens ébahis ; mais cela à condition que cet enfant manque complètement de génie naturel, car sinon quelque chose en son esprit, une part meilleure de lui-même répugnera à cette infâme méthode. Mais qui songera jamais à honorer du nom de savant, pris dans son vrai sens, un jeune niais gavé de mille bribes de science ?

— Mais le monde ! s'écria vivement le professeur, le monde entier ! Ah ! c'est affreux... Toute foi dans la force intérieure, innée, supérieure de l'esprit, seule capable de faire un savant, un artiste, s'en va à tous les diables avec toute cette théorie détestable, imbécile...

— Ne vous emportez pas, fit Maître Abraham, en souriant ; jusqu'ici, que je sache, on n'a vu encore dans notre bonne Allemagne qu'un seul produit de cette méthode pédagogique ; le monde en parla quelque temps, et puis l'oublia lorsqu'il s'aperçut que ce produit n'était pas précisément parfait. D'ailleurs, la floraison de ce sujet coïncida avec la période où l'on vit la mode des enfants prodiges ; ils montraient leurs talents pour un prix raisonnable, tout comme les singes ou les chiens instruits à grand'peine.

— Il vous plaît à dire, Maître Abraham ! reprit le professeur. Et on vous croirait si l'on ne connaissait pas certain farceur qui se cache en vous, si l'on ne savait pas que votre vie offre toute une série des plus singulières expériences. Avouez donc, Maître, que vous avez voulu, dans le plus grand mystère, dans le secret des secrets, tenter une expérience de cette méthode ; vous avez eu l'ambition de surpasser celui qui a créé le produit dont nous venons de parler. Vous vouliez, parvenu au terme de votre effort, exhiber votre pupille, jetant ainsi dans l'étonnement et le désespoir tous les professeurs du monde ; vous vouliez renverser définitivement le bel axiome : *Non ex quovis ligno fit Mercurius*. Bref, le *quovis* est là, ce n'est point un *Mercurius*, mais un matou !

— Que dites-vous ? Un matou ? s'écria Maître Abraham en éclatant de rire.

— Ne le niez point, reprit le professeur. Vous avez voulu appliquer cette méthode d'éducation au petit chat qui est là, dans ce cabinet, vous lui avez appris à lire, à écrire, vous lui avez inculqué les sciences, et il en est déjà à jouer les auteurs, à faire même des vers.

— Vrai, dit Maître Abraham, voilà bien la chose la plus folle qui me soit jamais arrivée ! Moi ! instruire mon chat, lui enseigner les sciences ! Dites donc, professeur, quels rêves hantent votre esprit ?... Je vous assure que j'ignore tout de la science de mon chat, et que je n'y crois guère.

— Vraiment ? » fit le professeur en traînant les syllabes. Et, tirant de sa poche un cahier que je reconnus aussitôt pour celui que m'avait volé Ponto, il lut :

ASPIRATION VERS LE SUBLIME

*Ha ! quelle ardeur s'émeut en mon cœur frémissant,
Que viens-tu m'annoncer, émoi insaisissable ?
L'esprit tentera-t-il un envol ineffable,
Piqué par l'éperon de mon génie puissant ?*

*A l'esprit de l'esprit tout à coup surgissant,
Que vient dire à mon cœur, par l'amour inflammable,
La délicieuse ardeur d'un feu inapaisable ?
Qu'est-ce donc qui palpite en mon cœur blêmissant ?*

*Je me sens transporté aux magiques contrées,
Pas un mot, pas un son, mes lèvres sont scellées.
Un nostalgique espoir s'étend comme une brume,*

*Et va me délivrer de mes chaînes serrées.
Révé... flairé... trouvé sous la verte feuillée !
Ah ! lève-toi, mon cœur, saisis-le par ses plumes !*

J'espère que tous mes bienveillants lecteurs reconnaîtront la perfection de ce beau sonnet, jailli des profondeurs dernières de mon âme, et qu'ils m'admireront d'autant plus que je

puis affirmer qu'il s'agit d'un des tout premiers sonnets que j'aie composés. Mais le professeur, dans sa malignité, le lut avec si peu d'expression, le défigura si bien qu'à peine je me reconnus moi-même : gagné par une brusque colère, ainsi qu'il arrive à tous les jeunes poètes, je faillis bondir de mon coin à la figure du professeur et lui faire sentir la solidité de mes griffes. Je me souvins à temps que, si mon maître et le jeune homme s'alliaient contre moi, j'aurais forcément le dessous, et je luttai de toutes mes forces contre ma colère. Mais je laissai échapper un miaulement indigné qui m'eût infailliblement trahi si Maître Abraham, le sonnet terminé, n'eût éclaté d'un rire retentissant ; j'en fus plus offensé encore, s'il est possible, que de la malencontreuse lecture du professeur.

« Oh ! vraiment, s'écria Maître Abraham, ce sonnet est entièrement digne d'un matou, mais je ne comprends pas encore votre plaisanterie, professeur, dites-moi plutôt franchement où vous voulez en venir. »

Le professeur, sans répondre, feuilleta le manuscrit et se remit à lire :

GLOSE

*L'amour s'enflamme par tous chemins,
L'amitié s'envole et se renferme.
L'amour vient au-devant de nous,
L'amitié veut être recherchée (1).
Des plaintes d'angoisse poignante
Montent sans cesse à mes oreilles.
Faut-il que l'âme s'épouvante,
— Je ne sais — ou bien s'émerveille ?
Et je me demande à part moi
Si je rêve ou bien si je veille ?
A ce sentiment, cet émoi,
Prête, mon cœur, son vrai langage !
Oui, à la cave et sur le toit,
L'amour s'enflamme en tous parages !*

(1) Le texte que le matou commente est emprunté à Goethe (N. d. T.)

*Et pourtant, toutes plaies guérissent
Que font les peines amoureuses ;
Et dans les journées silencieuses,
Bientôt tous les tourments finissent,
Le cœur et l'esprit cicatrisent.
Les caresses des chatt's mignonnes,
Point ne faut qu'elles s'éternisent !
Non !... fuyons cette gent friponne !
Sous le poêle, avec le caniche,
L'amitié, seule, fait sa niche.*

Ah ! je sais bien.....

— Non, s'écria Maître Abraham, interrompant le lecteur ; vraiment, mon ami, vous m'impatientez. Vous vous serez amusé, vous ou quelque autre farceur, à faire des vers dans l'esprit d'un matou qui est censé être mon brave Murr, et vous venez maintenant m'importuner toute une matinée de cette plaisanterie. Elle n'est pas mauvaise, d'ailleurs, et plaira fort à Kreisler ; il devrait bien organiser une petite chasse à courre où vous finiriez probablement par être vous-même le gibier pourchassé. Mais quittez ce déguisement symbolique, dites-moi sincèrement et en peu de mots où vous en voulez venir avec votre singulière farce. »

Le professeur ferma le cahier, regarda gravement Maître Abraham et dit : « Ces feuillets, c'est Ponto, mon caniche, qui me les a apportés, il y a quelques jours ; vous savez qu'il est en relations amicales avec votre Murr. Il portait ce manuscrit entre ses dents, ainsi qu'il a coutume de porter toutes choses, mais il le déposa intact sur mes genoux et me donna clairement à entendre qu'il le tenait de son ami Murr. Lorsque j'y jetai un coup d'œil, je fus frappé par la singularité de l'écriture ; mais lorsque j'eus parcouru quelques pages, l'étrange idée me vint, je ne sais trop comment, que Murr avait pu écrire tout cela lui-même. La raison, et une certaine expérience de la vie, à laquelle nul de nous n'échappe et qui, en dernière analyse, n'est autre chose que précisément la raison, a beau me dire que cette idée est absurde, puisque les chats

n'écrivent ni ne composent de vers ; malgré tout, je ne pus me défaire de cette pensée. Je résolus d'observer votre matou, et sachant par Ponto qu'il fréquente beaucoup votre grenier, je montai dans le mien, j'ôtai quelques tuiles, et pus ainsi voir tout à mon aise dans vos lucarnes. Que vis-je alors !... Écoutez bien ! Dans le coin le plus retiré, votre chat est assis... assis devant une petite table où se trouvent du papier et une écritoire... il est assis, et tantôt il se gratte la nuque et le front, se passe la patte sur le visage, tantôt il plonge sa plume dans l'encrier, écrit, s'interrompt, écrit de nouveau, relit ce qu'il vient d'écrire, grogne (je l'entendais) et ronronne de satisfaction. Et tout autour de lui il y a des livres qui, à en juger par la reliure, proviennent de votre bibliothèque.

— Ah par exemple ! s'écria Maître Abraham. Voyons tout de suite s'il me manque des livres. »

Et, se levant, il s'approcha de la bibliothèque. Lorsqu'il m'aperçut, il fit trois pas en arrière et me regarda avec étonnement. Mais le professeur s'écria : « Vous voyez bien, Maître ! Vous croyez que ce brave petit est innocemment dans le cabinet où vous l'avez enfermé, et il s'est glissé dans la bibliothèque pour étudier, ou plutôt pour surprendre nos paroles. Il a tout entendu, et il peut en tirer sa règle de conduite.

— Chut, fit mon maître dont le regard plein de surprise ne me quittait pas, si je savais que, reniant ton honnête et naturelle nature, tu te mêles vraiment de composer de méchants vers comme ceux que le professeur vient de me lire, si je pouvais croire que tu poursuivies vraiment les sciences au lieu des souris, il me semble que je te tirerais les oreilles jusqu'au sang, ou même... »

Pris d'une peur affreuse, je fermai les yeux et fis semblant de dormir profondément.

« Mais non, non, poursuivit mon maître. Regardez, professeur, mon honnête matou qui dort du sommeil du juste ; et dites vous-même s'il y a sur son bon visage rien qui trahisse les étranges et secrètes infamies dont vous l'accusez. Murr !... Murr ! »

A cet appel de mon maître, je ne manquai pas de répondre

comme toujours : « Krr... Krr... », d'ouvrir les yeux, de me lever et de faire le gros dos avec toute la grâce que je pus.

Le professeur, au comble de la colère, me jeta mon manuscrit à la tête, mais, obéissant à ma ruse naturelle, je fis comme s'il eût voulu jouer avec moi et, sautant et dansant, je déchirai les feuillets et en envoyai les morceaux aux quatre vents.

« Eh bien, s'écria Maître Abraham, voilà qui démontre votre erreur, et prouve que Ponto vous a raconté quelque mensonge. Voyez donc la façon dont Murr remanie ces poèmes : quel est le poète qui traiterait ainsi son manuscrit ?

— Je vous ai mis en garde, Maître, agissez comme bon vous semblera ! répondit le professeur, et il quitta la chambre.

Je crus alors que l'orage était passé, mais je me trompais fort. Maître Abraham, à mon grand dépit, s'était prononcé contre ma culture scientifique et, quoiqu'il eût semblé n'attacher nulle créance aux paroles du professeur, je m'aperçus bientôt qu'il observait chacune de mes actions ; il m'empêcha d'utiliser sa bibliothèque, la ferma soigneusement à clef, et m'interdit absolument, désormais, de m'asseoir sur sa table parmi les papiers.

C'est ainsi que la douleur et les soucis envahirent ma jeunesse en herbe ! Y a-t-il, pour un génie, souffrance plus grande que de se voir méconnu, raillé même ? Y a-t-il, pour un grand esprit, amertume plus sévère que de buter contre des obstacles, lorsqu'il espérait trouver tous les encouragements ? Mais plus l'oppression est forte et plus est puissante la violence de la révolte ; plus l'arc est tendu et plus la flèche est rapide ! On m'interdisait la lecture, mon propre esprit n'en travailla que plus librement, puisant à ses propres ressources.

Infortuné comme je me sentais à cette époque, je passai bien des nuits, bien des journées dans les caves de la maison où l'on avait tendu des trappes à souris, et où s'assemblaient quelques matous de tout âge et de toute condition.

Une bonne tête philosophique n'est pas fermée aux plus secrets mystères de la vie vivante ; elle observe comment cette vie se transforme sous les espèces de la réflexion et de l'action. Ainsi découvris-je, dans les caves, l'influence réciproque des chats et des trappes à souris. J'avais le sens de ce que se doit

un véritable matou, et mon cœur s'échauffa lorsque je fus amené à constater que ces machines inanimées, avec leurs actions ponctuelles, font naître chez les jeunes chats une répréhensible mollesse. Je pris la plume et j'écrivis cet ouvrage immortel dont j'ai parlé déjà plus haut : *Des trappes à souris et de leur influence sur l'âme et l'activité des chats*. Dans cet ouvrage, je tendais un miroir aux jeunes chats amollis, afin qu'ils s'y vissent, renonçant à tout effort personnel, indolents, paresseux, regardant paisiblement les souris courir vers le lard des pièges. Je les secouai dans leur sommeil par le tonnerre de mes paroles. Outre l'utilité que pouvait avoir cette œuvre, j'en tirai encore un grand avantage : tandis que j'y travaillais, je me sentais dispensé de capturer moi-même des souris, et plus tard, après mes vigoureux discours, il ne fût venu à l'esprit de personne de me réclamer un acte à l'appui de l'héroïsme que j'avais si bien prôné.

Je pourrais clore ici la première période de mon existence et passer aux mois de mon adolescence proprement dite. Mais je ne puis priver le lecteur de ces deux dernières strophes de l'admirable *Glose* que mon maître ne voulut point entendre. Les voici :

*Ah ! je le sais bien ! Ah ! comment
Résister aux douces caresses,
Quand montent des buis odorants
Des chants d'amour et de tendresse ?
L'œil enivré veut contempler,
Qui vient en bondissant, la belle
Dans les buissons en sentinelle.
L'appel ardent vient de monter :
Il l'a rejointe d'un bond fou.
L'amour vient au-devant de nous.*

*Cette aspiration, ce désir
Peut bien vous enchanter souvent ;
Mais combien dure le plaisir
De voir ces sauts, ces yeux troublants ?
L'instinct de l'amitié, s'éveille,*

*Montant jusqu'à la Voie Lactée.
Et pour le rejoindre — ô merveille ! —
L'ami vers qui vont mes pensées,
Je franchis les murs et les perches :
L'amitié veut qu'on la recherche.*

(PLACARDS) :

..... ce soir-là, justement, d'une humeur plus gaie, plus se-reine qu'on ne l'avait vu depuis bien longtemps. Et ce fut cette humeur qui provoqua l'événement inouï que je rapporte. Car, au lieu de se lever brusquement et de fuir, éperdu, comme il faisait souvent en pareille circonstance, il écouta calmement, et même avec un sourire bienveillant, le premier acte, aussi ennuyeux que long, d'une pitoyable tragédie. L'auteur, un jeune lieutenant aux joues rouges et aux cheveux agréablement crépelés, dont on attendait une brillante carrière, lisait son œuvre avec toute la prétention d'un poète satisfait. Et même lorsque ce lieutenant, ayant achevé sa lecture, lui demanda arrogamment ce qu'il pensait de son poème, une très douce expression de joie intérieure illumina son visage ; il se contenta d'affirmer au jeune héros des lettres et des guerres que cet acte-échantillon, ce bon morceau offert aux avides gourmets esthétiques contenait des pensées vraiment sublimes : la géniale originalité en était attestée, selon lui, par ce fait déjà que de grands poètes tels que Caldéron, Shakespeare et, parmi les modernes, Schiller, avaient trouvé ces mêmes idées. Le lieutenant l'embrassa et déclara avec des airs mystérieux qu'il pensait, le soir même, régaler de ce premier acte des premiers actes une société fort choisie, composée de demoiselles et qui comptait parmi ses membres une comtesse qui lisait l'espagnol et faisait de la peinture à l'huile. Ayant reçu l'assurance que ce serait fort bien à lui, il s'en fut tout plein d'enthousiasme.

« Mon cher Johannès, dit alors le petit Conseiller Intime, je ne comprends rien à l'incroyable douceur que tu as montrée aujourd'hui. Comment as-tu pu écouter si calmement, si attentivement cette pauvre chose ? J'avoue que j'eus peur lorsque le lieutenant nous surprit sans défense et nous embobina dans

les mille tours et détours de ses interminables vers ! Je pensais que, d'un instant à l'autre, tu allais intervenir, comme tu le fais souvent pour bien moins que cela ; mais tu restes là, tranquille, ton regard exprime le contentement, et à la fin, tandis que moi, je me sentais épuisé et près de tomber en faiblesse, tu expédies le pauvre diable avec une ironie qu'il n'est pas même capable de saisir ; tu aurais pu lui dire, quand ce n'eût été que pour nous garantir de ses récidives, que son histoire est beaucoup trop longue et qu'il devrait l'amputer sérieusement.

— Bah ! répondit Kreisler. A quoi eût pu servir ce conseil ? Est-ce qu'un poète de la valeur de notre cher lieutenant peut utilement pratiquer une amputation sur ses vers ? est-ce qu'ils ne lui poussent pas sous les doigts ? Et ne sais-tu pas que les vers de nos jeunes poètes, en général, possèdent la faculté de reproduction des lézards, dont la queue se remet à courir allègrement quand même on la coupe à la racine ? ... Mais, si tu crois que j'ai écouté paisiblement la misérable lecture du lieutenant, tu te trompes fort !... L'orage était passé, les herbes et les fleurs, dans le petit jardin, relevant leurs têtes inclinées, buvaient avidement le nectar céleste qui tombait en gouttelettes des nuages. Je me plaçai sous le grand pommier fleuri et j'écoutai la voix du tonnerre résonnant encore dans le lointain ; elle suscitait un écho en mon âme, comme la prophétie de choses ineffables. Parfois je regardais l'azur du ciel qui apparaissait çà et là, faisant comme des yeux lumineux dans les nuages qui fuyaient... Cependant, mon oncle m'appela : je devais rentrer gentiment, de peur qu'une fâcheuse humidité n'allât gâter ma robe de chambre à fleurs, toute neuve, et que je ne prisse un rhume dans l'herbe mouillée. Puis, ce n'était plus mon oncle qui parlait, mais je ne sais quel coquin de perroquet ou de pie, caché derrière la haie, ou dans la haie, ou Dieu sait où, se livrait à l'inutile plaisir de m'agacer en me criant à sa manière toute espèce de merveilleuses pensées tirées de Shakespeare. Et c'était de nouveau le lieutenant avec sa tragédie !... mon cher Conseiller Intime, prends la peine d'observer que ce fut un souvenir, d'enfance qui m'enleva loin de toi et du lieutenant. J'étais vraiment, jeune garçon de douze ans tout au plus, dans le petit jardin de mon

oncle, j'avais une robe de chambre de la plus belle indienne qu'ait jamais inventée un imprimeur d'étoffes, et c'est en vain, Conseiller, que tu as dépensé aujourd'hui ton encens : car je n'ai rien senti que l'arome de mon pommier en fleurs, je n'ai pas même perçu l'huile parfumée dont le versificateur oint sa chevelure, bien qu'il ne puisse, contre vent et tempête, donner à son chef la protection d'une couronne ; il ne lui est permis de le couvrir que de feutre et de cuir, consacrés shako par le règlement... Bref, mon ami, tu étais de nous trois le seul agneau offert en holocauste à l'inferral glaive tragique du héros-poète. Car tandis que, rassemblant soigneusement mes membres, je m'étais enveloppé dans ma robe de chambre, et qu'avec une légèreté de douze ans j'avais sauté dans le jardin plusieurs fois mentionné, Maître Abraham se servait, tu le vois, de trois ou quatre feuilles de beau papier à musique pour découper mille figures amusantes. Lui aussi a donc échappé au lieutenant. »

Kreisler avait raison, Maître Abraham découpait fort habilement le carton ; on ne trouvait d'abord, dans ce désordre de taches à peine distinctes, rien qui apparût clairement ; mais si l'on mettait une lampe derrière la feuille, les figures les plus étranges se projetaient sur le mur. Or Maître Abraham avait une aversion instinctive contre toute lecture à haute voix, les rimaileries du lieutenant lui déplaisaient souverainement ; aussi, à peine la lecture commencée, Maître Abraham s'était-il emparé du fort papier à musique qui se trouvait par hasard sur la table du Conseiller Intime ; et, tirant de sa poche une paire de petits ciseaux, il s'était absorbé dans cette occupation qui le protégeait contre l'attentat du lieutenant.

« Écoute, Kreisler, dit alors le Conseiller Intime, c'est donc un souvenir d'enfance qui t'est revenu et c'est à lui que je dois attribuer ta singulière douceur, ta gentillesse d'aujourd'hui... Écoute, très cher ami, ainsi que tous ceux qui t'aiment et t'admirent, je souffre de ne rien savoir, absolument rien, de ton existence passée ; tu éludes sans douceur la question la plus discrète, tu jettes volontairement sur le passé des voiles, mais qui parfois sont trop légers et laissent apercevoir des images lumineuses, étrangement morcelées, qui excitent

fort la curiosité. Épanche-toi donc devant des gens à qui tu accordes depuis longtemps ta confiance. »

Kreisler regarda le Conseiller Intime avec de grands yeux pleins d'étonnement, comme quelqu'un qui, sortant d'un profond sommeil, aperçoit devant lui un visage singulier, inconnu. Puis il commença sur un ton très grave :

« Le jour de la Saint-Jean-Chrysostome, soit le 24 janvier de l'an de grâce mille sept cent et quelques, à midi, naquit un être qui avait un visage, des mains et des pieds. Son père, à cet instant, mangeait de la soupe aux pois et, de joie, s'en versa une pleine cuillerée sur la barbe, ce qui fit tant rire la sage-femme, quoiqu'elle ne l'eût point vu, que la vibration de ce rire fit sauter les cordes du luth sur lequel un musicien jouait au nouveau-né son dernier *murki* ; il jura sur le monumental bonnet de nuit de sa grand'mère qu'en fait de musique ce petit lièvre de Johannès serait et resterait toute sa vie un misérable bousilleur. Mais là-dessus, le père s'essuya le menton et déclara sur un ton pathétique : « Il s'appellera Johannès, certes, mais ne sera pas un lièvre. » Le joueur de luth...

— Je t'en prie, Kreisler ! l'interrompit le Conseiller Intime. Ne tombe pas dans ce maudit humour qui, je t'assure, me coupe la respiration. Si je te demande de me donner une auto-biographie authentique, je désire simplement que tu me permettes de jeter quelques regards sur ta vie passée, sur l'époque où je ne te connaissais pas. Tu as tort de narguer une curiosité qui n'a d'autre source que la plus tendre affection, venue du fond du cœur. Et puis, l'étrangeté actuelle de ta personne fait croire à chacun, il faut bien l'admettre, que seule une vie agitée, une série d'événements plus fabuleux les uns que les autres ont pu pétrir une forme d'âme telle que la tienne.

— Grossière erreur ! s'écria Kreisler, avec un profond soupir. Mon enfance ressemble à une lande déserte, sans fleurs, sans arbres, abrutissant par sa désolante monotonie l'esprit et le sentiment.

— Non, non ! fit le Conseiller Intime. Ce n'est pas vrai, car je sais qu'il y eut du moins dans cette lande un charmant petit jardin, avec un pommier fleuri dont l'arome l'emporte sur ma poudre royale... Allons ! Johannès, tu vas nous livrer

maintenant ces souvenirs de ta première enfance qui, aujourd'hui, tu viens de nous le dire, ont envahi ton âme.

— Il me semble aussi, fit Maître Abraham, en tonsurant un capucin qu'il achevait de découper, il me semble, Kreisler, que, vous trouvant aujourd'hui d'une humeur passable, vous ne pouvez faire mieux que d'ouvrir votre cœur, ou votre âme, ou, quelque nom que vous lui donniez, votre trésor intérieur. Vous avez avoué déjà que vous couriez sous la pluie malgré l'oncle soucieux, et que vous écoutiez superstitieusement les prophéties du tonnerre mourant ; vous devriez bien nous donner plus de détails sur tout ce qui vous entourait alors. Mais ne mentez pas, Johannès, car vous savez que, pour l'époque du moins où vous portiez votre première culotte et celle, ensuite, où l'on vous fit votre première tresse, je puis contrôler votre récit. »

Kreisler allait répondre ; mais Maître Abraham se tourna vivement vers le petit Conseiller Intime et dit : « Vous ne pouvez imaginer à quel point notre Johannès s'abandonne au démon du mensonge lorsque — ce qui est si rare, d'ailleurs — il parle de son enfance. Il prétend avoir tout observé et jeté de profonds regards sur le cœur humain à l'âge où les enfants ne disent encore que papa et maman, et tentent de prendre la flamme avec les doigts.

— Vous me faites tort, Maître, dit Kreisler avec un gentil sourire et d'une voix douce. Est-il même possible que je cherche à vous en conter sur les précoces facultés de mon esprit, à la manière des fats ? Et je te demande, Conseiller, s'il ne t'arrive pas, à toi aussi, que reparaissent, lumineux, devant ton âme, des instants d'une époque que des gens d'une surprenante sagesse appellent l'époque de la vie purement végétative, n'y voulant admettre que le seul instinct dont nous devons céder l'excellence aux bêtes ? Pour moi, je crois qu'il y a là quelque chose de tout à fait particulier. Notre premier éveil à la conscience claire échappe à tout examen. S'il était possible que nous y parvenions tout à coup, je crois que nous en mourrions de peur. Qui n'a ressenti déjà l'angoisse des premiers instants du réveil, après un rêve profond, un sommeil sans conscience, ces instants où, se sentant soi-même, il faut arriver à se concevoir

soi-même ? Bref, pour ne pas m'égarer trop loin, je crois que toute impression physique un peu forte, en ces temps de la croissance, laisse en nous un germe qui précisément se développe avec l'éclosion des facultés intellectuelles ; c'est ainsi que toutes les souffrances, tous les plaisirs de ces heures matinales continuent à vivre en nous ; ce sont vraiment les voix doucement mélancoliques des êtres aimés qui retentissent encore en nous : et pourtant, lorsqu'ils nous éveillaient de notre sommeil, nous avions cru ne les percevoir qu'en rêve... Oh je sais à quoi maître Abraham fait allusion : à l'histoire de ma défunte tante, qu'il prétend contester et que je vais précisément te raconter, Conseiller, pour l'irriter un peu. Mais promets-moi de me pardonner un peu de sentimentalisme enfantin. Ce que je te disais de la soupe aux pois et du joueur de luth...

— Oh assez ! s'écria le Conseiller Intime, interrompant le maître de chapelle. Tais-toi, je vois bien que tu veux me bernier, et c'est contraire à tout ordre, à toute bonne tenue...

— Pas le moins du monde, mon ami ! reprit Kreisler. Mais je dois commencer par le joueur de luth, car il me fournit la transition la plus naturelle pour parler du luth dont les accords divins jetaient l'enfant dans de douces rêveries. La sœur cadette de ma mère jouait en virtuose de cet instrument que l'on relègue maintenant dans le grenier de la musique. Des hommes posés, sachant écrire, compter et davantage encore, ont versé des larmes en ma présence au seul souvenir du luth de Mademoiselle Sophie ; on ne peut donc me condamner si, enfant désarmé, pas encore maître de moi-même, pas encore parvenu à une conscience claire, développée en mots et en phrases, je humais à longs traits avides toute la mélancolie de ce mélodieux sortilège que la joueuse de luth puisait au fond de son cœur. — Quant à celui qui jouait auprès de mon berceau, c'était le maître de ma tante, un petit homme aux jambes passablement torses, qui s'appelait Monsieur Turtel, portait un manteau rouge et une perruque blanche, très soignée, avec une large bourse. Je ne vous donne ces détails que pour vous prouver combien clairement me reviennent à la mémoire les personnages de mon enfance ; ni Maître Abraham, donc, ni personne, n'a le droit de mettre mes paroles en doute lorsque

j'affirme que, âgé de trois ans à peine, je me revois assis sur les genoux d'une jeune fille dont les doux regards jettent une clarté en mon âme — que j'entends encore sa voix exquise qui me parlait, qui chantait pour moi, — que je me rappelle très bien avoir voué à cette aimable personne toute mon affection, toute ma tendresse. Et c'était tante Sophie, celle à qui l'on donnait le singulier petit nom de *Füsschen* (1). Un jour, je pleurais très fort parce que je n'avais pas vu tante Füsschen. La garde me porta dans une chambre : tante Sophie était couchée dans un lit, mais un vieillard qui était assis à son chevet se leva vivement et, en grondant, chassa la gouvernante qui me tenait dans ses bras. Bientôt après, on m'habilla, on m'enveloppa dans une couverture et on me transporta dans une autre maison, chez des gens qui, prétendant être tous mes oncles et mes tantes, affirmaient que tante Füsschen était très malade et que, si j'étais resté auprès d'elle, je le serais devenu aussi. Au bout de quelques semaines, on me ramena dans l'ancienne demeure. Je pleurais, je criais, je voulais voir tante Füsschen. Dès que je fus entré dans la chambre où je l'avais vue, je courus vers le lit dont je tirai les rideaux : le lit était vide, une personne qui, elle aussi, était ma tante, me dit les larmes aux yeux : « Tu ne la reverras pas, Johannès, elle est « morte, elle est sous la terre... »

« Je sais bien que je ne pouvais comprendre le sens de ces paroles, mais aujourd'hui encore, au souvenir de cet instant, je tressaille sous le même sentiment qui me saisit alors. La mort elle-même me serrait sur sa cuirasse glacée, un frisson affreux pénétrait mon cœur et toute la joie de mes premières années s'écroula. Ce que je fis, je ne le sais plus, je ne l'ai jamais su peut-être ; mais on m'a raconté souvent que je laissai lentement tomber le rideau, que je restai quelques instants immobile et grave, puis que je m'assis sur une petite chaise cannée qui se trouvait là, semblant réfléchir profondément. On ajoutait que ce deuil silencieux, chez un enfant habituellement enclin aux plus violents éclats, avait eu quelque chose d'infiniment émouvant ; on craignit des suites funestes pour

(1) Petit-pied.

ma santé, car je restai des semaines dans cet état, sans pleurer comme sans rire, ne montrant aucune envie de jouer, ne répondant jamais aux gentilleses qu'on me disait, ne faisant plus aucune attention à rien de ce qui m'entourait... »

A cet instant, Maître Abraham prit un carton où s'entremêlaient les plus singulières découpures, il l'éleva devant la chandelle allumée et l'on vit sur la paroi se projeter tout un chœur de nonnes jouant d'étranges instruments.

« Oho ! s'écria Kreisler en apercevant le groupe gracieux des sœurs. Je sais bien, Maître, ce que vous voulez me rappeler... Et, à l'heure qu'il est, je soutiens encore que vous eûtes tort de me gronder, de me déclarer que j'étais un mauvais sujet et un sot dont la folie pouvait, par sa voix discordante, faire perdre la mesure et le ton à tout un couvent de nonnes concertantes. A l'époque où vous m'emmenâtes, à vingt ou trente milles de ma ville natale, entendre au monastère des Clarisses ma première véritable messe catholique, n'avais-je point le droit de commettre de brillantes espiègleries, étant justement à l'âge espiègle ? N'est-il pas plus surprenant encore que la douleur longtemps calmée de mes trois ans se soit réveillée avec une force nouvelle, ait fait naître une illusion qui m'enleva dans l'ivresse d'une mélancolie, la plus déchirante qui soit ?... J'affirmai en effet, persistant contre toute objection, que la personne qui jouait du merveilleux instrument appelé *trompette marine* était tante Füsschen elle-même, bien qu'elle fût morte depuis des années... Pourquoi m'avez-vous empêché de m'élancer dans le chœur où je l'aurais retrouvée avec sa robe verte à rayures roses ? »

Kreisler, fixant du regard la paroi, poursuivit d'une voix tremblante d'émotion : « En vérité... tante Füsschen reparait parmi les nonnes... Elle est montée sur un petit banc pour mieux avoir en main son lourd instrument. »

Mais le Conseiller Intime se plaça devant lui, lui ôtant la vue de la silhouette et, le prenant par les épaules, il lui dit : « Vraiment, Johannès, il serait plus sage de ne pas t'abandonner à tes singulières rêveries, de ne pas parler d'instruments qui n'existent pas ; car de ma vie je n'ai entendu parler d'une *trompette marine*.

— Oho ! s'écria Maître Abraham en riant ; et il jeta sous la table la feuille découpée, faisant disparaître ainsi le couvent tout entier, l'illusoire image de tante Füsschen et sa trompette marine. Mon cher et digne Conseiller, monsieur le maître de chapelle est maintenant, comme toujours, un homme raisonnable et calme, point du tout un fantaisiste et un farceur comme bien des gens voudraient le faire croire. N'est-il pas possible que la joueuse de luth, après sa mort, se soit mise à jouer avec succès de ce merveilleux instrument que l'on peut encore entendre parfois dans les couvents de femmes, et qui vous étonnerait fort ? Comment donc ? la trompette marine n'existe pas ? Ouvrez plutôt à cet article, je vous prie, le *Dictionnaire musical* de Koch que vous possédez, il me semble ? »

Le Conseiller le fit et lut :

« Cet ancien instrument à archet, très simple, se compose
« de trois minces planchettes, longues de sept pieds, qui sont
« larges, en bas, où l'instrument repose à terre, de six à sept
« pouces, mais en haut de deux à peine ; elles sont assemblées
« en forme de triangle, de sorte que le corps de l'instrument,
« terminé en haut par une espèce de volute, va en se rétré-
« cissant de bas en haut. L'une des planches sert de table
« d'harmonie ; elle est percée d'ouïes et pourvue d'une unique
« corde à boyau, assez forte. Pour jouer, on place l'instrument
« incliné devant soi et on appuie la partie supérieure contre
« la poitrine. On touche la corde avec le pouce de la main
« gauche, très légèrement et à peu près comme au *flautino*.
« ou flageolet, sur le violon, à l'endroit où sont les notes à pro-
« duire ; cependant, la main droite passe l'archet sur la corde.
« Le son tout particulier de cet instrument, assez semblable
« à celui d'une trompette étouffée, est produit par le chevalet
« spécial qui soutient la corde dans le bas de la table de réso-
« nance. Ce chevalet a à peu près la forme d'un petit soulier,
« très bas et très étroit en avant, mais haut et large en arrière.
« La corde repose sur sa partie supérieure et ses vibrations
« sous l'archet font monter et descendre sur la table la partie
« antérieure, plus légère ; c'est ce mouvement qui produit le
« son grondant et étouffé qui fait songer à la trompette. »

« Construisez-moi un instrument comme celui-là, Maître Abraham ! s'écria le Conseiller, les yeux étincelants ; et je mets au rancart ma *Nagelgeige* (1), je renonce à toucher à l'*euphone* (2), pour étonner la Cour et la ville en jouant sur la trompette marine les airs les plus merveilleux.

— Entendu, répondit Maître Abraham. Et, mon cher Conseiller, puisse l'esprit de tante Füsschen, vêtu de sa robe verte, descendre en vous et, en sa qualité d'esprit, vous inspirer ! »

Le Conseiller, ravi, embrassa Maître Abraham, mais Kreisler les sépara en disant sur un ton où perçait la colère : « Hé ! n'êtes-vous pas plus fous que je ne l'ai jamais été, et cruels en outre envers celui que vous prétendez aimer ? Contentez-vous donc d'avoir, avec votre description d'un instrument dont le son a fait tressaillir mon âme, versé de l'eau glacée sur mon front ; et ne parlez pas de la joueuse de luth !... Eh ! Conseiller, tu voulais m'entendre parler de ma jeunesse, il me semble ; et puisque Maître Abraham a découpé cependant des silhouettes qui s'adaptaient à tel moment de mon récit, tu devais être enchanté de cette belle édition, illustrée de gravures sur cuivre, de mes *Esquisses biographiques*. Mais, lorsque tu t'es mis à lire l'article de Koch, j'ai songé à Gerber, son collègue en lexicologie, et je me suis vu moi-même, cadavre étendu sur la table des dissections biographiques... Le préparateur pourrait dire : « Il n'est point surprenant que, dans le « corps de ce jeune homme, mille veines et mille artères soient « parcourues par un sang purement musicien ; car ce cas se « reproduit chez beaucoup de ses consanguins, et c'est même « la raison pour laquelle il leur est consanguin. » Je veux dire que la plupart des mes oncles et de mes tantes — et, Maître Abraham le sait tandis que tu viens de l'apprendre, ils étaient nombreux — s'occupaient de musique ; beaucoup d'entre eux

(1) Instrument en faveur au XVIII^e siècle. Sur une caisse de résonance en forme de demi-lune étaient fixées 16 à 20 chevilles de métal de différentes longueurs. On faisait vibrer ces chevilles, comme des cordes, avec un archet fort. (N. d. T. d'après Ellinger.)

(2) L'euphone, inventé en 1790, ressemblait à l'instrument précédent. Mais les sons étaient produits par des tubes de verre sur lesquels on passait le doigt humide. (N. d. T. d'après Ellinger.)

jouaient d'instruments qui dès lors étaient très rares et qui aujourd'hui ont presque disparu. Ainsi s'explique que je n'entende plus qu'en rêve les concerts aux merveilleuses harmonies qui m'ont enchanté jusqu'à ma onzième ou douzième année. Peut-être mon talent musical tient-il de ce fait, dès sa première éclosion, certaine tendance qui se manifeste, paraît-il, dans mon instrumentation et que l'on condamne comme trop fantastique. Ah ! Conseiller, si tu peux retenir tes larmes lorsque tu entends quelqu'un jouer vraiment bien de cet antique instrument qu'on nomme la *viola d'amore*, remercie le Créateur de t'avoir accordé une si robuste constitution. Moi, je sanglotais déjà assez fort lorsque le Chevalier Esser en jouait au concert, mais bien plus encore lorsque j'entendais jouer pour moi un homme d'imposante stature, auquel l'habit ecclésiastique seyait à merveille et qui était encore un de mes oncles. Le jeu d'un autre de mes parents sur la *viola da gamba* était également agréable et séduisant, bien que celui de mes oncles qui m'éleva, ou plutôt qui ne m'éleva pas, et qui maniait l'épinette avec une barbare virtuosité, lui reprochât de manquer de mesure. Le pauvre homme, d'ailleurs, fut en butte au mépris de toute la famille lorsqu'on apprit qu'il avait fort allègrement dansé un menuet à la Pompadour sur la musique d'une sarabande. Je pourrais vous faire mille récits des réjouissances musicales de ma famille, lesquelles vous paraîtraient souvent uniques en leur genre ; mais il m'échapperait bien des traits grotesques qui vous feraient rire, et le *respectus parentelae* m'interdit d'offrir à votre amusement mes dignes oncles et cousins.

— Johannès ! fit le Conseiller Intime. Tu ne m'en voudras pas, je t'en prie, si je touche en ton cœur une corde peut-être douloureuse. Tu parles toujours d'oncles, de tantes, jamais de ton père, de ta mère ?

— O mon ami, répondit Kreisler sur un ton de profonde émotion, aujourd'hui, justement, j'ai pensé... Mais non ! assez de souvenirs, de rêves, ne parlons plus de cet instant qui vient de réveiller toutes les souffrances seulement ressenties, jamais comprises, de mon enfance ; un grand calme a gagné mon cœur, semblable au silence plein d'attente de la forêt après l'orage...

Oui, Maître, vous avez raison, j'étais sous le pommier et j'écoutais la voix prophétique du tonnerre mourant. Tu imagineras mieux la sorte d'épaisse surdité où je vécus quelques années, après avoir perdu tante Füsschen, si je te dis que la mort de ma mère, qui survint à cette époque, me fit peu d'impression. Quant aux raisons pour lesquelles mon père me remit entièrement aux soins d'un frère de ma mère, je ne puis te les dire ; tu trouves des choses semblables dans tous les plats romans familiaux, ou dans telle comédie domestique d'Iffland.

« Il suffira de te dire que, si je vécus mes années d'enfance et une bonne part de mon adolescence dans une monotonie désolante, la faute en fut surtout au fait que j'étais orphelin. Un mauvais père vaut toujours mieux qu'un bon tuteur, je crois, et j'ai la chair de poule lorsque je vois des parents, par incompréhension et sécheresse de cœur, se séparer de leurs enfants, les envoyer dans n'importe quel institut d'éducation, où les pauvres petits sont taillés et apprêtés selon une norme définie, sans aucun égard à leur personnalité ; car précisément, les parents seuls peuvent la deviner avec certitude. Pour tout ce qui est éducation, personne au monde n'a le droit de s'étonner que je sois mal élevé, car mon oncle ne m'éleva pas le moins du monde, m'abandonnant au bon plaisir de maîtres qui venaient me donner des leçons à la maison ; je ne devais pas fréquenter l'école, ni, en liant connaissance avec un enfant de mon âge, troubler la paix d'une demeure dont mon oncle et un vieux domestique grognon étaient les seuls habitants. Je ne me souviens que de trois cas où mon paisible oncle, dont l'indifférence allait presque jusqu'à l'abrutissement, fit acte d'éducateur en me souffletant : de sorte que, de toute mon enfance, je n'ai reçu que trois gifles. Je pourrais, mon cher Conseiller, enclin au bavardage comme me voici, te monter en un trèfle romantique l'histoire des trois soufflets. Mais je ne garde que celle du milieu, car je sais que rien ne t'intéresse autant que l'histoire de mes études musicales, et que donc tu ne peux rester indifférent à mon premier essai de composition. Mon oncle avait une assez riche bibliothèque où il me laissait fouiller à ma guise et lire ce que je voulais ; les *Confessions* de Rousseau, dans la traduction allemande, me tombèrent sous

la main. Je dévorai cet ouvrage. qui n'a pas été écrit précisément pour un enfant de douze ans et qui eût pu jeter en moi la semence de bien des erreurs. Mais, parmi les événements, parfois très équivoques, qui y sont racontés, un seul instant emplît si bien mon âme que j'oubliai tout le reste. Ce récit fut pour moi comme une secousse électrique : c'est celui où Rousseau raconte comment, enfant encore et poussé par le puissant démon de sa musique intérieure, sans aucune connaissance de l'harmonie, du contrepoint, ni des autres moyens techniques, il résolut de composer un opéra : il tire les rideaux de sa chambre, se jette sur son lit pour se livrer tout entier à son imagination inspirée, et son œuvre surgit, semblable à un rêve magnifique... Jour et nuit, j'avais l'esprit tout occupé de ce moment où, me semblait-il, la félicité suprême avait visité Rousseau enfant. Souvent, je croyais avoir moi-même participé déjà à cette félicité ; il ne dépendait que de ma volonté, de ma décision, de prendre aussi mon essor vers ce paradis : car le génie de la musique avait en moi ces mêmes ailes puissantes. Bref, j'en vins à vouloir imiter mon modèle. Par un soir de grand vent, en automne, mon oncle sortit, contrairement à son habitude ; à peine s'était-il éloigné que je baissai mes rideaux et me jetai sur le lit de mon oncle pour, semblable à Rousseau, ouvrir mon esprit à l'inspiration qui me ferait présent d'un opéra. Mais, malgré le soin de mes préparatifs, malgré tous mes efforts pour appeler sur moi l'esprit poétique, il eut le caprice de ne point paraître. Au lieu de toutes les belles pensées que j'attendais, je n'entendis bourdonner à mes oreilles qu'une vieille et misérable chanson dont le texte larmoyant commençait ainsi : « *Je n'aimais qu'Ismène, Ismène m'aimait...* » Et, malgré toutes mes tentatives, je ne pus m'en débarrasser. « Voici maintenant le sublime chœur des prêtres : *Du haut du mont Olympe* », me disais-je à moi-même sur un ton encourageant. Mais : *Je n'aimais qu'Ismène...* répondait la mélodie, sempiternellement, si bien qu'à la fin je m'endormis. Je fus réveillé par des voix sonores, tandis qu'une odeur insupportable me coupait la respiration. Toute la chambre était remplie d'une épaisse fumée ; au milieu de ce nuage, j'aperçus mon oncle en train de piétiner les débris en flammes du rideau qui

dissimulait la garde-robe ; il criait : « De l'eau !... de l'eau ! » Le vieux domestique en apporta plusieurs seaux qu'il versa sur le plancher, éteignant ainsi l'incendie. La fumée s'échappa lentement par la fenêtre. « Où se cache l'oiseau de malheur ? » fit l'oncle en soulevant une lampe. Je savais bien de quel oiseau il était question, aussi restai-je tapi comme une souris dans le lit jusqu'à ce que l'oncle s'approchât et, criant avec colère : « Veux-tu bien sortir de là ! » m'aidât à me mettre sur mes jambes. « Ce garnement mettra le feu à la maison ! » grondait-il. A ses questions, je répondis très calmement quet comme Rousseau l'avait fait si l'on en jugeait par ses *Confessions*, j'avais composé sur ce lit un *opera seria*, et que j'ignorais totalement comment le feu avait pris. « Rousseau ? Composé ? un opéra ?... Petit serin ! » marmottait mon oncle dans sa colère ; et il m'appliqua le vigoureux soufflet qui n'était que le second de ma vie. Muet de frayeur, je restais là, incapable de dire un mot, lorsque j'entendis très distinctement un écho de la ritournelle : *Je n'aimais qu'Ismène*... Dès cet instant, je conçus contre cet air, aussi bien que contre l'enthousiasme de la composition, une vive aversion.

— Mais comment le feu avait-il pris ? demanda le Conseiller.

— Aujourd'hui encore, répondit Kreisler, je ne comprends pas par quel hasard le rideau prit feu, entraînant dans sa perte une belle robe de chambre et trois ou quatre toupets bien frisés que l'oncle ajoutait à sa coiffure comme des suppléments, ou comme les ébauches d'une perruque complète. Pour moi, j'ai toujours gardé l'impression que le soufflet ne me punissait pas tant de l'incendie, dont j'étais innocent, que d'avoir entrepris de composer un opéra. Il est assez étrange que la musique fût la seule occupation que m'imposât sérieusement mon oncle, quoique le maître qui me l'enseignait, trompé par mon aversion momentanée, me considérât comme un être essentiellement amusical. Pour le reste, mon oncle ne se souciait nullement de ce que je pouvais apprendre ou ne pas apprendre. Comme il exprimait souvent son vif mécontentement, de la résistance que j'opposais à l'étude de la musique, on pourrait croire que, quelques années plus tard, il fut pénétré de joie lorsque le démon musical s'empara de moi et l'emporta

sur tout autre penchant. Mais il n'en fut rien. L'oncle se contenta de sourire lorsqu'il remarqua qu'en peu de temps j'avais atteint à une certaine virtuosité sur divers instruments, que même de petits morceaux de mon cru avaient les suffrages des maîtres et des amateurs. Oui, il se contenta de sourire, et lorsqu'on lui faisait de grands éloges de moi, il déclarait d'un air malin : « Oui, oui, mon petit neveu est passablement timbré ! »

— Mais, fit le Conseiller Intime, je ne comprends pas pourquoi ton oncle ne laissait pas libre cours à ton penchant, pourquoi il te contraignit à suivre une autre voie. Car, que je sache, ta carrière de maître de chapelle ne date pas de bien longtemps...

— ... et ne vaut pas lourd ! s'écria Maître Abraham en riant. Puis, projetant sur la paroi la silhouette d'un petit homme d'étrange tournure, il reprit : « Mais il faut maintenant que je prenne la défense du brave oncle que certain neveu irrévérencieux appelait *l'oncle O-Weh*, parce que ses prénoms étaient Oskar-Wenzel (1) ; il me faut attester ici que, si le maître de chapelle Johannès Kreisler eut la singulière idée de se faire Conseiller de Légation et de se tourmenter de choses parfaitement contraires à sa nature, personne n'en est moins coupable que, justement, l'oncle O-Weh.

— Oh assez ! s'écria Kreisler. Ne parlez plus de cela, Maître ! et ôtez mon oncle de cette paroi. Car, si ridicule qu'il fût en réalité, je ne me sens nullement en humeur, aujourd'hui, de rire de ce vieillard qui repose depuis longtemps dans la tombe.

— Hé, hé ! vous vous surpassez aujourd'hui en sentiments convenables, fit Maître Abraham. Mais Kreisler, sans y prendre garde, se tourna vers le petit Conseiller Intime et lui dit :

« Tu regretteras de m'avoir fait parler, car tu t'attendais sans doute à des récits extraordinaires, et je ne puis t'apporter que des histoires très communes, telles qu'elles se répètent à l'infini dans la vie. Ainsi, par exemple, il est certain que ce ne fut ni la contrainte de l'éducation, ni un caprice particulier

(1) Les initiales O. W. se prononcent comme *O Weh* ! qui signifie *Malheur* ! ou *Juste Ciel* ! (N. d. T.)

du sort, que ce fut au contraire la plus banale marche des choses, qui m'entraîna et fit que je me trouvais bientôt, malgré moi, tout ailleurs qu'où je voulais aller. N'as-tu pas remarqué que, dans chaque famille, il y a quelqu'un qui, soit par un génie singulier, soit par une heureuse rencontre d'événements favorables, s'est élevé à un certain niveau ? Il est désormais comme un héros au centre du cercle, ses chers parents lèvent vers lui d'humbles regards, sa voix autoritaire prononce des oracles décisifs et sans appel. C'était le cas du frère cadet de mon oncle ; il s'était échappé du nid de cette famille musicienne et, devenu Conseiller Intime de Légation, il jouait dans l'entourage du Prince un personnage assez en vue. Son ascension avait jeté toute la famille dans une admiration béate qui ne perdait rien avec les années ; on prononçait avec une gravité solennelle le nom du Conseiller, et lorsque quelqu'un disait : « Le

Conseiller Intime de Légation écrit..., le Conseiller Intime de « Légation a déclaré ceci ou cela », tout le monde écoutait avec un silencieux respect. Habitué, donc, dès ma petite enfance, à considérer cet oncle de la capitale comme un homme parvenu au but suprême de tout effort humain, je devais trouver fort naturel de suivre ses traces. Le portrait de cet oncle distingué était accroché au salon, et je n'avais pas de plus cher désir que d'être frisé et vêtu comme l'oncle du tableau. Mon tuteur réalisa ce désir et, à dix ans, je devais être exquis avec un toupet frisé d'une hauteur énorme, ma tresse serrée dans une petite bourse toute ronde, une redingote verte brodée d'un étroit galon d'argent, des bas de soie et une petite épée. Ce souhait enfantin se fit plus profond avec l'âge et, pour me faire goûter la plus sèche des études, il suffisait de me dire qu'elle était nécessaire si je voulais un jour devenir Conseiller de Légation, comme mon oncle. Que l'art qui emplissait mon cœur pût être mon véritable but, l'effort unique et constant de ma vie, j'y songeais d'autant moins que j'étais habitué à entendre parler de musique, de poésie, de peinture comme de choses fort agréables, faites pour le délassement et le plaisir. Avancant rapidement, sans jamais rencontrer le moindre obstacle, grâce à la science acquise et à la protection de mon oncle, dans une carrière que j'avais en somme choisie

moi-même, je n'avais pas un instant libre pour me retourner et m'apercevoir que la route suivie prenait une direction oblique. Le but était atteint, il n'y avait pas à revenir en arrière, lorsqu'à un moment imprévu l'art se vengea de ma défection ; la pensée d'une vie entièrement perdue m'inspira une douleur inconsolable, quand je me vis rivé à des chaînes qui me semblaient infrangibles.

— Heureuse, s'écria le Conseiller Intime, heureuse et salutaire, donc, la catastrophe qui te délivra !

— Ne dis pas cela, reprit Kreisler, ma libération vint trop tard. Je suis comme ce prisonnier qui, lorsqu'enfin il fut délivré, était si bien désaccoutumé du tourbillon de la vie, de la lumière même du jour que, incapable de goûter la liberté dorée, il désirait rentrer dans son cachot.

— Voilà encore, Johannès, fit Maître Abraham, une de ces idées confuses avec lesquelles vous vous tourmentez, vous-même et les autres... Allez, allez toujours !... Le sort vous a toujours bien traité, mais s'il vous arrive de ne pas pouvoir trotter à votre habitude, de sortir de la route à droite ou à gauche, nul n'en n'est responsable que vous-même. Vous avez raison, d'ailleurs, dans votre enfance, votre étoile veilla particulièrement sur vous, et....

DEUXIÈME PARTIE

EXPÉRIENCES D'UN ADOLESCENT
ET EGO IN ARCADIA

(MURR) :

« Il serait un peu fort, mais admirable en même temps (se disait un jour mon maître, se parlant à lui-même) que ce petit bonhomme gris, là-bas sous le poêle, eût réellement les facultés que lui attribue généreusement le professeur... Hum ! je crois qu'alors il m'enrichirait plus que n'a fait ma « Fille invisible ». Je l'enfermerais dans une cage et il exercerait ses talents en public ; les gens n'hésiteraient pas à payer une lourde contribution pour le voir. Un chat instruit dans les sciences est en effet bien plus intéressant qu'un enfant précoce à qui l'on a ingurgité le rudiment... Et puis je ferais l'économie d'un secrétaire... Il faut examiner cela de plus près. »

En entendant ces menaçantes paroles, je songeai aux avertissements de Mina, ma mère inoubliée, et, me gardant bien de trahir par un signe quelconque que j'eusse compris le maître, je pris la ferme résolution de dissimuler attentivement ma science. Je n'écrivis, ne lus désormais que la nuit, et je reconnus alors avec gratitude la bonté de la Providence qui a donné à ma race bien des avantages sur les créatures bipèdes qui, Dieu sait pourquoi, se croient les maîtres de la création. Je puis certifier que pour mes travaux je ne recourus jamais ni au marchand de chandelles ni au fabricant d'huile : car le phosphore de mes yeux suffit à m'éclairer dans les ténèbres les plus épaisses. Il est certain, par conséquent, que mes œuvres sont au-dessus du reproche que l'on fit à je ne sais trop quel écrivain de l'antiquité : les productions de son esprit, disait-on, sentaient la lampe.

Mais, quoique je sois profondément persuadé de la sublime excellence dont m'a doué la nature, il me faut convenir que toute chose ici-bas porte en elle ses imperfections, trahissant toujours une certaine dépendance. Je ne veux point parler des choses physiques, que les médecins appellent anti-naturelles, et qui à moi me semblent justement fort naturelles ;



je note simplement que dans notre organisme psychique, cette dépendance se marque très clairement. N'est-ce pas une vérité éternelle, que notre essor est souvent empêché par des masses de plomb dont nous ne savons ni ce qu'elles sont, ni d'où elles viennent, ni qui les attache à nos membres ?

Mais il serait plus juste de dire que tout le mal provient des mauvais exemples, et que la faiblesse de notre nature consiste simplement en ceci que nous sommes contraints de suivre ces exemples. Je suis persuadé aussi que le genre humain est particulièrement fait pour donner le mauvais exemple.

Cher jeune chat qui lis ces lignes, n'es-tu jamais tombé dans un état que tu ne pouvais t'expliquer, qui t'a valu partout les pires reproches et, peut-être quelques bons coups de dents de tes congénères ? Tu étais paresseux, querelleur, glouton, grossier, tu ne trouvais de plaisir à rien, tu étais toujours où il ne fallait pas, tu étais à charge partout, en un mot, tu faisais figure d'insupportable individu ! Console-toi, ô chat ! Ce n'est point le fond de toi-même qui se manifestait dans cette époque ingrate de ta vie, non ! c'était le tribut que tu payais au principe qui nous gouverne, en suivant le mauvais exemple des hommes qui ont inventé cet état passager. Console-toi, ô chat, car j'ai connu aussi cette infortune.

Au milieu de mes élucubrations, je sentis un dégoût — un dégoût semblable à l'écœurement que provoquent des matières indigestes : je me pelotonnais et m'endormais sur le livre même que j'étais en train de lire, sur le manuscrit que je rédigeais. Cette paresse gagna de proche en proche, et je finis par être incapable de lire, d'écrire, de sauter, de courir, de m'entretenir avec mes amis de la cave et du toit. Je sentais en moi un irrésistible instinct qui me poussait à faire tout ce qui pouvait être désagréable à mon maître ou à mes amis, me rendre insupportable à leurs yeux. Mon maître, lui, se contenta longtemps de me chasser lorsque je choisisais pour m'y établir la place où il n'aimait pas à me voir ; mais à la fin il fut obligé de m'infliger une petite correction. Sautant toujours sur sa table, je m'y promenais en agitant ma queue, si bien qu'un jour elle trempa dans le grand encrier ; je fis alors sur le parquet et sur le canapé d'admirables dessins. Mon maître,

que cet art semblait laisser insensible, se mit dans une grande colère. Je me sauvai dans la cour, mais ce fut pis encore. Un grand matou, dont la figure inspirait le respect, avait laissé entendre depuis longtemps qu'il désapprouvait ma conduite ; ce jour-là, je voulus lui ôter sous le nez, assez insolemment, un bon morceau qu'il allait manger. Mais il m'administra, sans plus de façons, une telle série de gifles sur les deux joues que j'en fus tout étourdi et que mes deux oreilles saignèrent. Si je ne me trompe, ce digne personnage était mon oncle, car les traits de Mina se retrouvaient en lui, et il y avait dans les moustaches un indéniable air de famille. Bref, j'avoue qu'en ce temps-là je commis tant de sottises que mon maître me dit : « Je ne sais pas ce que tu as, Murr ! je finis par croire que tu es entré dans l'âge ingrat. » Le maître avait raison, ce furent les années ingrates qu'il me fallut passer, selon l'exemple funeste des hommes ; car, comme je l'ai dit, ce sont eux qui, déterminés par leur nature profonde, ont inventé cet état d'âme. Ils appellent cette période les *années* ingrates — quoique bien des gens n'en sortent pas leur vie durant — mais pour nous, nous pouvons parler des semaines ingrates. Quant à moi, je m'en tirai soudain par un bond qui eût pu me coûter une jambe ou quelques côtes. Je *sautai* littéralement hors de ces semaines, d'une manière fort violente.

Il me faut dire comment cela se passa.

Il y avait dans la cour de notre maison une machine sur quatre roues, dont l'intérieur capitonné était fort moelleux ; j'ai appris par la suite que cela s'appelait une calèche anglaise. Rien n'était plus naturel, dans les dispositions où j'étais, que l'envie de grimper dans cette machine et de m'y installer. J'en trouvai les coussins si agréables, si séduisants que dès lors j'y passai la plus grande partie de mon temps à dormir et à rêver.

Une secousse violente, suivie d'un affreux tintamarre, crépitements, vibration, roulement, m'éveilla un jour à l'instant même où mon âme contemplait de douces images, lièvres rôtis et autres. Qui peindra mon effroi lorsque je m'aperçus que toute la machine était en marche, faisant un tapage assourdissant et me bailloitant de-ci de-là sur les coussins. Ma peur, s'ac-

croissant sans cesse, alla jusqu'au désespoir, j'osai faire un bond audacieux pour sortir de là, j'entendis le rire sarcastique et sonore des démons infernaux, j'entendis leurs voix barbares : « Chat ! chat ! hou ! hou ! » Éperdu, je m'enfuis en pleine folie, des pierres me poursuivaient, et je finis par atteindre un endroit sombre et couvert où je tombai sans connaissance.

Il me sembla bientôt qu'on marchait au-dessus de moi, et le son des pas me permit, grâce à une expérience antérieure, de conclure que je devais me trouver sous un escalier. C'était exact.

Mais lorsque j'en sortis, ô Ciel ! partout des rues s'ouvraient devant moi, à perte de vue, et une foule de gens passaient, dont aucun n'était de ma connaissance. Des voitures roulaient, des chiens aboyaient et, pour comble, une troupe nombreuse dont les armes étincelaient au soleil envahit toute la largeur de la chaussée ; soudain, tout près de moi, un de ces hommes frappa sur un grand tambour, faisant un tel vacarme que je fis malgré moi un bond de trois aunes et que, c'était fatal, une peur étrange me serra le cœur. Je voyais bien que j'étais dans le monde, ce monde que j'avais contemplé du haut de mon toit et qui souvent m'avait inspiré une vive curiosité : je me trouvais, étranger et sans expérience, au beau milieu de ce monde. Prudemment, je rasais les murs des maisons, et je finis par rencontrer quelques jeunes gens de ma race. Je m'arrêtai, j'essayai de lier conversation, mais ils se contentèrent de me jeter des regards méprisants et passèrent leur chemin. « Jeunesse frivole, pensai-je, tu ne sais pas qui s'est trouvé « sur ta route !... C'est ainsi que les grands cerveaux traversent « le monde, méconnus et ignorés ! Tel est le sort de la sagesse « parmi les mortels ! » Comptant sur plus de sympathie chez les humains, je sautai sur une branche de bois-gentil qui avançait sur la rue, et je fis entendre quelques *miaou* qui me semblèrent aimables et engageants ; mais tous passaient, froids, sans pitié, détournant à peine la tête. Je remarquai enfin un joli petit garçon aux boucles blondes qui me regardait gentiment et qui, faisant claquer ses doigts, me cria : « Minet, minet. » — « O belle âme, tu me comprends ! » pensai-je et, sautant à terre, je m'approchai de lui avec un ronron. Il se

mit à me caresser, mais au moment où je croyais pouvoir m'abandonner entièrement à sa gentillesse, il me pinça si fortement la queue que je criai de douleur ; cela parut précisément faire le bonheur de ce vilain surnois, car il éclata de rire et, me tenant bien, voulut recommencer sa manœuvre. Saisi alors d'une violente colère, enflammé par l'idée de la vengeance, je plantai profondément mes griffes dans ses mains et dans sa figure, si bien qu'il me lâcha et se mit à hurler. Mais au même instant, j'entendis une voix qui criait : « Tyras !. Cartouche !... sus ! sus ! » et deux chiens jappants se mirent à ma poursuite. Je courus à perdre haleine, ils étaient sur mes talons... plus de salut ! Aveuglé par la peur, je me précipitai dans la fenêtre d'un rez-de-chaussée ; les vitres s'écroulèrent avec fracas et des pots de fleurs tombèrent dans la chambre. Une femme qui travaillait, assise devant une table, sursauta et s'écria, effrayée : « Voyez-vous la sale bête ! » Prenant alors une canne, elle s'élança sur moi. Mais mes yeux étincelants de rage, mes griffes menaçantes, le cri de désespoir que je fis entendre l'arrêtèrent et, comme dans la tragédie, « le bâton levé pour frapper resta suspendu en l'air... elle restait, pareille à un bourreau peint sur un tableau, indécise entre sa volonté et sa force !... » A cet instant, la porte s'ouvrit et, prenant une brusque résolution, je m'enfuis entre les jambes de l'homme qui entra ; j'eus le bonheur de trouver la sortie et de gagner la rue.

Épuisé, à bout de forces, j'atteignis enfin une petite place déserte où je pus me reposer un peu. Mais alors commencèrent les tortures d'une faim dévorante ; pour la première fois, je songeai avec un profond regret à mon bon Maître Abraham, dont le sort cruel m'avait séparé... Mais comment le retrouver ! Je regardai tristement autour de moi, et comme je ne voyais nulle possibilité de demander mon chemin, de grosses larmes brillantes me montèrent aux yeux.

Mais un nouvel espoir se leva en moi lorsque j'aperçus au coin de la rue une jeune fille à l'air aimable, assise devant une petite table où se trouvaient les choses les plus appétissantes, pain et saucisses. Je m'approchai lentement, elle me sourit et, pour bien lui montrer dès l'abord qu'elle avait affaire à un

jeune homme galant et bien élevé, je fis un gros dos, le plus haut, le plus beau de ma vie. Son sourire devint un éclat de rire. « J'ai enfin trouvé une belle âme, un cœur compatissant. O Ciel ! que ceci fait de bien à mon cœur blessé ! » Ainsi pensai-je, et j'attrapai une des saucisses qui se trouvaient sur la table, mais la jeune fille poussa un cri ; en vérité, si le dur morceau de bois qu'elle me jeta m'eût atteint, je n'eusse jamais plus goûté à la saucisse que, me fiant à la loyauté et à la vertueuse humanité de cette jeune fille, j'avais attrapée, — ni d'ailleurs à aucune autre saucisse ! J'employai le reste de mes forces à fuir ce monstre qui se mit à ma poursuite. J'y parvins et atteignis un coin où je pus dévorer ma saucisse à loisir.

Après ce frugal repas, une grande sérénité gagna mon cœur et, le soleil chauffant ma fourrure, je sentis vivement qu'il faisait bon, pourtant, vivre sur la terre. Mais lorsque vint la fraîcheur de la nuit, lorsque je ne pus trouver, comme chez mon maître, une couche molle, lorsque, immobile de froid, tourmenté de nouveau par la faim, je m'éveillai le lendemain matin, je connus une désolation qui touchait au désespoir. « Voilà donc, me dis-je plaintivement et tout haut, voilà ce monde où, du haut de ton toit natal, tu désirais pénétrer ! Oh les barbares sans cœur !... Quelle force ont-ils, à part celle de donner des coups ? Quelle intelligence, sinon celle d'une raillerie mauvaise ? Qu'est-ce que leur activité, sinon la persécution envieuse des tendres cœurs ?... Oh partir ! quitter ce monde d'hypocrisie et de fausseté... Recueille-moi dans ton ombre fraîche, ô douce cave, ma patrie !... ô grenier !... poêle !... ô solitude qui me réjouit, mon cœur te désire douloureusement. »

La pensée de ma misère, de mon état désespéré m'accabla. Je fermai les yeux et versai des larmes abondantes.

Des sons familiers frappèrent mes oreilles. « Murr, Murr ! ami cher ! d'où viens-tu ? Que t'est-il arrivé ? »

J'ouvris les yeux, le jeune Ponto était devant moi.

Quelle que fût son offense, son apparition inespérée me fut une consolation. Oubliant le tort qu'il m'avait fait, je lui racontai mon aventure, lui décrivis en pleurant ma triste situation et, pour finir, je me plaignis à lui de la faim qui me torturait.

Au lieu de me témoigner sa compassion comme je m'y attendais, le jeune Ponto éclata de rire et dit : « N'es-tu pas un grand imbécile, mon pauvre Murr ?... D'abord, mon gaillard s'installe dans une calèche où il n'a que faire, s'endort, prend peur lorsque la voiture l'emporte, saute dans le vaste monde, s'étonne que personne ne le connaisse, lui qui n'a jamais mis le nez hors de sa demeure, ne comprend pas qu'on le reçoive mal lorsqu'il commet des sottises partout et, finalement, est trop bête pour retrouver le chemin qui mène chez son maître... Vois-tu, Murr, mon ami, tu t'es toujours enorgueilli de ta science et de tes lectures, tu as toujours fait l'homme supérieur à mon égard, et te voilà maintenant perdu, inconsolable ; toutes tes belles facultés intellectuelles ne sont pas même capables de te montrer à apaiser ta faim ou à reprendre le chemin de ta demeure ! Si celui que tu as toujours jugé si inférieur à toi ne te prend pas sous sa protection, tu connaîtras une mort misérable ; personne ne va se soucier de ton savoir, de ton talent, aucun des poètes que tu croyais être tes amis ne composera un amical *Hic jacet* à l'endroit où tu seras mort pour avoir eu la vue trop courte !... Tu vois que j'ai fait mes classes aussi et que je suis capable de mêler à mon discours des bribes de latin, ne t'en déplaie !... Mais tu as faim, pauvre matou, et il faut d'abord pourvoir à ce besoin ; viens avec moi. »

Le jeune Ponto me précéda d'un pas alerte, je le suivis, tout abattu et écrasé sous ses discours qui, dans l'état de famine où je me trouvais me semblaient contenir une bonne part de vérité. Mais quel fut mon effroi, lorsque...

(PLACARDS) :

... pour celui qui publie ces pages la plus agréable des surprises que d'apprendre, tout chaud encore, le très admirable entretien de Kreisler avec le petit Conseiller Intime. C'est ainsi, cher lecteur, qu'il se trouve en mesure de te mettre sous les yeux quelques tableaux empruntés à la première jeunesse de l'homme étrange dont il est, en quelque sorte, contraint d'écrire la biographie ; il lui semble que, par leur coloris et leur dessin, ces tableaux méritent d'être appelés caractéris-

tiques et significatifs. Tout au moins, après ce que Kreisler a raconté de tante Füsschen et de son luth, ne peut-on plus douter que la musique n'ait greffé en mille endroits de son cœur toute sa merveilleuse mélancolie, tous ses célestes enchantements ; et l'on ne peut s'étonner que de ce cœur, pour légèrement qu'on le blesse, jaillisse aussitôt un sang ardent. Le dit éditeur était particulièrement curieux de connaître, dans la vie du cher maître de chapelle, deux moments — que dis-je, curieux ? il en brûlait d'envie, comme on dit — : d'abord, de quelle manière Maître Abraham avait-il rencontré la famille et exercé une influence sur le jeune homme ? Et puis, quelle était la catastrophe qui avait chassé l'honorable Kreisler de la capitale et l'avait métamorphosé en maître de chapelle, — ce que d'ailleurs il eût dû être de tout temps ? Mais on peut s'en remettre à la Puissance suprême, elle met chacun, en temps opportun, à la place qui lui convient. J'ai éclairci plusieurs points de cette histoire, et, cher lecteur, je vais te les révéler.

Il est établi, d'abord, qu'à Gœnicœnesmühle, où Johannès Kreisler naquit et fut élevé, il y avait un homme dont toute la personne et tous les actes étaient étranges et singuliers. La petite ville de Gœnicœnesmühle, d'ailleurs, a été de tout temps le paradis des originaux, et Kreisler grandit au milieu des personnages les plus bizarres ; ils devaient faire d'autant plus d'impression sur lui que, pendant toute son enfance, il n'eut point de camarades de son âge. Quant à l'homme dont je parle, il portait le même nom qu'un célèbre humoriste (1) ; il s'appelait en effet Abraham Liscov et était facteur d'orgues, métier que tantôt il affectait de mépriser profondément et que tantôt il portait aux nues. Si bien qu'on ne savait trop à quoi s'en tenir.

Kreisler raconte que dans sa famille on ne parlait qu'avec admiration de M. Liscov. On le tenait pour l'artiste le plus habile du monde et l'on déplorait que ses folles lubies, ses brusques fantaisies le tinssent à l'écart de toute société. Lors que M. Liscov venait réparer et accorder le piano, on s'en van-

(1) Christian-Ludw. Liscov, 1701-1760. (N. d. T.)

tait comme d'une chance et d'une faveur particulières. On rapportait alors certaines fantaisies de Liscov qui faisaient une bien vive impression sur le petit Johannès ; si bien que, sans connaître l'homme, il s'en fit une image très définie, soupira de le rencontrer et, lorsque son oncle annonça que M. Liscov viendrait peut-être réparer le vieux piano délabré, il demanda tous les matins si M. Liscov n'allait pas apparaître enfin. Mais cet intérêt que le garçonnet éprouvait pour le mystérieux M. Liscov s'accrut jusqu'à une vénération béate quand, pour la première fois, à l'église principale où son oncle ne le menait pas habituellement, il entendit les sons puissants des grandes orgues et sut qu'elles étaient l'œuvre de M. Abraham Liscov. Dès cet instant, l'image que Johannès s'était formée de lui disparut pour faire place à une autre, toute différente. Pour l'enfant, M. Liscov devait être maintenant un grand et bel homme, à la mine imposante, qui parlait haut et clair et qui, avant tout, portait une redingote couleur pruneau, à larges galons d'or, toute pareille à celle de son parrain, le Conseiller de Commerce, dont le riche vêtement inspirait à Johannès le plus profond respect.

Un jour, comme Johannès était avec son oncle devant la fenêtre ouverte, un petit homme maigre descendit la rue d'un pas pressé ; il était vêtu d'un manteau de bouracan vert-clair dont les manches à larges parements flottaient au vent d'une façon bizarre. Il était coiffé d'un tout petit tricorne, martialement posé sur sa perruque poudrée de blanc et sa tresse trop longue s'agitait sur son dos. Il marquait le pas, faisant retentir le pavé, et à tout instant il frappait le sol de sa longue canne de jonc. Lorsqu'il passa sous la fenêtre, l'homme jeta sur l'oncle, sans d'ailleurs répondre à son salut, un regard étincelant de ses yeux noirs comme le jais. Le petit Johannès sentit un frisson glacer tous ses membres et, en même temps, il lui sembla qu'il aurait dû rire follement de cet homme, mais que son cœur serré l'en empêchait. « C'est M. Liscov, » dit l'oncle. « Je le savais, » répondit Johannès, et c'était vrai sans doute. M. Liscov n'était pas un homme de haute et imposante stature, il ne portait pas, comme le Conseiller de Commerce, parrain de Johannès, une redingote pruneau à large galon

d'or ; mais, chose étrange et même assez admirable, M. Liscov ressemblait exactement à l'image que l'enfant s'en était faite avant d'avoir entendu l'orgue. Johannès ne s'était pas bien remis encore d'un sentiment proche de la terreur que M. Liscov s'arrêta soudain, fit demi-tour, remonta la rue à grand bruit, jusque sous la fenêtre ; il fit à l'oncle une profonde révérence, puis s'en fut en riant aux éclats.

« Est-ce là, fit l'oncle, la conduite d'un homme posé, qui n'est point ignorant, qui, comme facteur d'orgues patenté, est un véritable artiste, et auquel les lois du pays accordent le port de l'épée ? N'est-on pas tenté de croire que dès le matin il a vidé quelques verres, ou bien qu'il s'est échappé des petites maisons ? Mais maintenant, je sais qu'il va venir réparer le piano. »

L'oncle avait raison. Dès le lendemain, M. Liscov vint, mais au lieu de se mettre à accorder l'instrument, il demanda que le petit Johannès jouât devant lui. On mit l'enfant sur une chaise chargée de livres ; M. Liscov se plaça en face de lui, à l'autre bout du piano à queue, sur lequel il s'accouda, les yeux fixés sur Johannès, — et l'enfant en fut si troublé que menuels et *arie* du vieux cahier d'exercices allèrent tout de travers. M. Liscov resta très grave, mais soudain le garçonnet glissa et disparut sous l'instrument, tandis que le facteur d'orgues, qui lui avait retiré brusquement son tabouret éclatait d'un rire interminable. Honteux, Johannès repartut, mais M. Liscov était déjà assis devant le piano ; il avait tiré un marteau de sa poche et en martelait sans pitié le pauvre instrument, comme s'il eût voulu le réduire en miettes. « Monsieur Liscov, perdez-vous la tête ? » s'écria l'oncle, mais le petit Johannès, complètement désorienté par la conduite du facteur d'orgues, pesa de toutes ses forces sur le couvercle du piano qui se ferma avec fracas, et qui eût atteint M. Liscov à la tête, s'il ne se fût retiré précipitamment. Puis l'enfant cria : « Eh mon oncle ! ce n'est pas là l'artiste ingénieux qui a construit les belles orgues de l'église, ce ne peut être lui ; car celui-ci est un imbécile qui se conduit comme un galopin. »

L'oncle n'en revenait pas de l'audace de l'enfant ; mais

M. Liscov le regarda longuement et fit : « Voilà un curieux bonhomme ! » Puis il ouvrit doucement et précautionneusement le piano, prit ses outils et fit sa besogne en quelques heures, sans prononcer un seul mot.

Dès cet instant, le facteur d'orgues montra une préférence très nette pour l'enfant. Il venait presque chaque jour chez l'oncle, et sut bientôt gagner la sympathie de Johannès en lui ouvrant un monde tout nouveau, chatoyant et coloré, où son esprit vif put se mouvoir plus librement. Sans doute ne peut-on guère approuver Liscov d'avoir poussé Johannès, surtout lorsqu'il fut un peu plus âgé, à oser les pires mystifications, dirigées souvent contre l'oncle lui-même ; il faut avouer cependant que celui-ci y prêtait fort, avec son intelligence limitée et ses manies ridicules. Mais il est certain que les relations avec l'oncle jouèrent leur rôle dans ce désolant abandon de son enfance, dont Kreisler se plaint lorsqu'il fait remonter à cette époque le déchirement intérieur qui a souvent troublé les profondeurs de son être : il ne put avoir aucune estime pour l'homme qui était appelé à jouer envers lui le rôle de père et qui, dans toute sa personne et dans ses actes, ne pouvait que lui paraître ridicule.

Liscov voulut attirer entièrement à lui cet enfant, et il y fût parvenu, si la noble nature de Johannès ne s'en fût défendue. Une intelligence pénétrante, une sensibilité profonde, un esprit extrêmement prompt à s'éveiller, c'étaient là des privilèges que chacun reconnaissait au facteur d'orgues. Mais ce que l'on appelait son humour n'était point cette rare et merveilleuse disposition de l'âme que produisent souvent une profonde intelligence de la vie, et la lutte des principes les plus hostiles. Ce n'était chez lui qu'un sens très aigu, qui lui faisait découvrir partout la note discordante, et un extrême talent qui lui permettait de la faire toujours apparaître ; à cela venait s'ajouter l'étrangeté même de son aspect, qu'il ressentait comme une nécessité absolue. Tels étaient les fondements de cette violente raillerie à laquelle il donnait partout libre cours, de la raillerie maligne avec laquelle il poursuivait dans ses derniers refuges tout ce qui lui semblait incongru. Ce fut ce goût du sarcasme, justement, qui blessa l'âme déli-

cate de l'enfant et qui fit obstacle à l'étroite affection qu'il eût pu vouer à son vieil ami, dont les sentiments véritables et secrets étaient tout paternels. Mais il faut confesser que l'étrange facteur d'orgues était bien fait pour favoriser et entretenir le germe d'un humour plus profond qui était dans le cœur de Johannès, — germe qui, d'ailleurs, prospéra à souhait...

M. Liscov parlait souvent du père de Johannès, qui avait été son ami très intime dans sa jeunesse ; et c'était toujours aux dépens de l'oncle-tuteur, qui rentrait sensiblement dans l'ombre lorsque son frère apparaissait en pleine lumière. C'est ainsi qu'un jour le facteur d'orgues vantait le sens musical du père, et raillait l'absurde façon dont l'oncle avait enseigné le rudiment de la musique à Johannès. Celui-ci, dont toute l'âme était remplie par la pensée de celui qui avait été son parent le plus proche, et qu'il n'avait point connu, voulait toujours en savoir davantage. Mais Liscov se tut brusquement et resta les regards fixés à terre, comme en proie à l'une de ces idées qui vous saisissent tout entier.

« Qu'avez-vous, Maître ? demanda Johannès. Qu'est-ce donc qui vous émeut ainsi ? »

Liscov sursauta comme au sortir d'un rêve et dit avec un sourire : « Te rappelles-tu, Johannès, ce jour où je te retirai ton tabouret, et où tu roulas sous le piano, tandis que tu devais me jouer les effroyables menuets et les murkis imposés par ton oncle ? »

— Ah ! répondit Johannès, c'était la première fois que je vous vis, je n'aime pas à y penser. Vous prîtes un véritable plaisir à jeter le trouble dans le cœur d'un enfant.

— Et l'enfant, fit Liscov, se montra en réponse d'une parfaite grossièreté. Mais jamais je n'aurais deviné alors que se cachait en toi un si bon musicien ; aussi, mon fils, fais-moi le plaisir de me jouer un beau choral sur ton positif (1) de carton. Je soufflerai. »

(1) *Positif* : petit orgue de chambre, de la grandeur d'un clavecin, et sans pédale. Les deux soufflets adaptés au couvercle de l'instrument étaient manœuvrés à la main par un souffleur. Cet orgue atteint à une surprenante richesse de sonorité (N. d. T.)

Il faut rappeler ici que Liscov avait un goût très vif pour toute espèce d'amusements et qu'il faisait ainsi de grands plaisirs à Johannès. Lorsque celui-ci était encore enfant, Liscov lui apportait à chaque visite quelque présent inattendu.

C'était, dans les premières années, tantôt une pomme qui tombait en cent morceaux lorsqu'on la pelait, tantôt une pâtisserie d'une forme étrange. Puis, dans l'adolescence de Johannès, quelque merveilleuse invention de la magie naturelle. Jeune homme, il assista son maître dans la construction de machines optiques, dans la préparation d'encre sympathiques, etc. Mais la merveille des merveilles, parmi ces ouvrages de mécanique que Liscov fit pour Johannès, ce fut un positif dont les tuyaux étaient en carton ; cet instrument était semblable au chef-d'œuvre du vieux maître du dix-septième siècle, Eugenius Casparini, que l'on peut voir au Cabinet impérial de Vienne. Le singulier instrument de Liscov avait un son dont la force et le charme attiraient irrésistiblement, et Johannès affirme encore qu'il n'a jamais pu en jouer sans être saisi de la plus profonde émotion ; c'est ainsi, dit-il, que se sont élevées en lui, éclatantes de lumière, bien des mélodies religieuses empreintes d'une véritable piété.

Johannès, donc, dut jouer devant Liscov. Après avoir exécuté quelques chorals, comme son ami le lui demandait, il passa spontanément à l'hymne : *Misericordias Domini cantabo*, qu'il avait composée quelques jours auparavant. Lorsque Johannès eut achevé, Liscov se leva vivement, le serra violemment sur son cœur et s'écria en riant : « Grand vaurien, prétends-tu m'en faire accroire avec ta lamentable cantilène ? Si je n'avais été toujours ton souffleur, tu n'eusses jamais rien fait de raisonnable... Mais maintenant, je m'en vais et je te laisse te débrouiller, tu peux chercher dans le monde entier un souffleur qui t'aime autant que moi !... » Tandis qu'il prononçait ces mots, des larmes lui vinrent aux yeux. Il s'enfuit et ferma violemment la porte derrière lui. Mais il passa encore sa tête dans l'ouverture et dit d'une voix attendrie : « Il le faut, Johannès !... Adieu. Si ton oncle cherche son gilet de gros-de-Tours à fleurs rouges, dis-lui simplement que je le lui ai volé et que je veux m'en faire faire un turban pour ma pré-

sensation au Grand-Turc !... Adieu, Johannès ! » Personne ne comprit pourquoi M. Liscov avait quitté si brusquement l'aimable ville de Gœnicœnesmühl, ni pourquoi il n'avait confié à personne le lieu de sa retraite.

L'oncle déclara : « Depuis bien longtemps, je pensais que cet esprit inquiet s'en irait, car, quoiqu'il fasse de bien belles orgues, il ne s'accommode guère du dicton : Reste au pays et gagne honnêtement ton pain ! Enfin, heureusement que notre piano est remis en état ; quant à l'homme lui-même, c'était un exalté et je ne le regrette guère. » Johannès ne partageait point cet avis ; Liscov lui manquait partout et Gœnicœnesmühl ne lui semblait plus qu'une prison noire et morne.

Il voulut suivre le conseil de son ami et chercher dans le monde un nouveau souffleur. L'oncle déclara qu'ayant terminé ses études, Johannès pouvait se rendre à la capitale, se mettre sous l'aile du Conseiller Intime de Légation et se laisser couvrir jusqu'à éclosion. C'est ce qu'il fit...

...Parvenu à ce point, le biographe se fâche bien fort ; car au moment de te raconter, ami lecteur, le second événement dont il t'a promis le récit (c'est-à-dire la façon dont Johannès Kreisler perdit son poste mérité de Conseiller de Légation et fut, en quelque sorte, chassé de la capitale) le biographe s'aperçoit que toutes ses informations à ce sujet sont pauvres, sèches, incomplètes et incohérentes...

Après tout, il suffira bien de dire ceci : Kreisler succéda à feu son oncle et devint Conseiller de Légation ; peu de temps après, sans que personne pût s'y attendre, un puissant colosse couronné (1) vint trouver le Prince dans sa capitale et, l'appelant son meilleur ami, le serra si chaleureusement dans son étreinte de fer que le prince en perdit la respiration. Le colosse avait dans sa personne et ses gestes quelque chose de tout à fait irrésistible, et ceci explique qu'il fallût satisfaire à ses désirs, quand bien même — et cela arriva — ils devaient tout jeter dans le désordre et la détresse. Certains trouvaient un peu suspecte cette amitié du colosse et voulaient s'y opposer ; mais ils se jetèrent eux-mêmes dans ce périlleux dilemme :

(1) Allusion à Napoléon (N. d. T.).

ou bien reconnaître l'excellence de cette amitié, ou bien chercher hors du pays un autre point, d'où peut-être le colosse leur apparût sous un jour plus exact !...

Kreisler fut de ces derniers.

Malgré son caractère diplomatique, il avait conservé une certaine naïveté, et il y avait des moments où il ne savait quelle décision prendre. C'est dans un de ces moments-là qu'il demanda à une jolie femme en grand deuil ce qu'elle pensait des Conseillers de Légation en général. Elle répondit par mille paroles aimables et suaves, mais en arriva à cette conclusion qu'elle ne pouvait faire grand cas d'un Conseiller de Légation dès l'instant où il s'occupait de beaux-arts avec enthousiasme, au lieu de lui vouer toutes ses pensées.

« Oh ! vous, la meilleure des veuves ! s'écria Kreisler. Je décampe ! »

Lorsque, en bottes de voyage et le chapeau à la main, il vint prendre congé, non sans quelque émotion, non sans le chagrin qui convient à des adieux, la veuve lui glissa dans sa poche une nomination de maître de chapelle à la Cour du Grand-Duc qui avait avalé la principauté d'Irénus.

A peine est-il besoin d'ajouter que la dame en deuil n'était autre que la conseillère Benzon, qui venait de perdre son Conseiller :... car son mari était mort depuis peu.

Un singulier hasard voulut que la conseillère Benzon, au moment même où....

(MURR) :

....je vis Ponto courir tout droit à la jeune fille qui vendait pain et saucisses et qui, tandis que je lui faisais des avances amicales, avait failli m'assommer. « Ponto, mon cher caniche, que fais-tu ? Prends garde, méfie-toi de cette barbare, de la soif de vengeance qui est au cœur de ces saucisses ! » criai-je à Ponto ; mais, sans y prêter la moindre attention, il poursuivit son chemin et je le suivis de loin ; car, s'il se trouvait exposé à quelque péril, je voulais décamper à toute vitesse. Arrivé devant la table, Ponto se dressa sur ses pattes de derrière et se mit à exécuter une danse gracieuse autour de la

jeune fille qui parut y prendre un vif plaisir. Elle l'invita à s'approcher ; il obéit, posa la tête sur ses genoux, puis bondit de nouveau, aboya joyeusement, se remit à danser autour de la table avec un reniflement plein de réserve, en posant sur la jeune fille un regard affectueux.

« Veux-tu une saucisse, gentil caniche ? » demanda-t-elle, et comme Ponto jappait de joie en remuant aimablement la queue, elle prit, à ma grande surprise, une des plus belles saucisses et la tendit à Ponto ; il exécuta encore un petit ballet pour exprimer sa gratitude, puis accourut et me dit en posant la saucisse devant moi : « Tiens, mange et remets-toi, mon ami ! » Lorsque je l'eus dévorée, Ponto m'invita à le suivre, disant qu'il voulait me ramener chez Maître Abraham.

Nous marchions lentement côte à côte, de sorte que nous pûmes avoir une conversation sérieuse.

« Je vois bien (fis-je), mon cher Ponto, que tu sais beaucoup mieux que moi t'en tirer dans le monde. Jamais je ne fusse parvenu à attendrir le cœur de cette barbare, chose qui t'a été si facile ! Mais permets ! Il y avait pourtant, dans toute ta conduite envers la marchande de saucisses, quelque chose contre quoi mon sens intime et inné se révolte. Certaine flatterie servile, un reniement de l'amour-propre, de la part la plus noble de ta nature... Non ! mon bon caniche, je ne pourrais me résoudre à ces gentilleses, à ces essoufflantes et séduisantes manœuvres, à cette humilité que tu as montrée dans tes prières. Lorsque ma faim est la plus forte, ou qu'un mets particulier excite mon appétit, je me contente de sauter sur la chaise de mon maître et d'exprimer mon désir par un doux ronron. Et même, plutôt que de lui demander un bienfait, je lui rappelle ainsi qu'il a assumé le devoir de mon entretien. »

Ponto éclata de rire et me répondit : « O Murr, mon cher matou, tu es peut-être un excellent lettré, tu t'entends merveilleusement en certaines choses dont je n'ai pas la moindre idée ; mais, pour ce qui s'appelle la vie, tu en ignores tout et ton manque complet de sagesse pratique te conduirait à ta perte. Et d'abord, tu en aurais peut-être jugé autrement avant d'avoir mangé la saucisse, car les gens affamés sont beaucoup plus doux et plus souples que les gens rassasiés ; puis tu com-

mets une grave erreur en parlant de ma prétendue servilité. Je trouve, tu le sais bien, un si grand plaisir à sauter et à danser que souvent je le fais pour moi-même. Lors que j'exerce mes talents, pour ma seule satisfaction, devant les hommes, je m'amuse fort de voir ces fous s'imaginer que je le fais par amitié particulière pour eux, et simplement pour les réjouir. Mais oui, ils le croient, et même quand il est clair que mon intention est tout autre. Mon cher, tu viens d'en voir un vivant exemple. La jeune fille n'eût-elle pas dû s'apercevoir aussitôt que je voulais tout uniment une saucisse ? et pourtant, elle éprouva une joie immense à me voir exhiber mes talents pour elle, que je ne connais pas, comme si j'avais deviné en elle une personne capable de les apprécier ; et c'est à cause de cette joie qu'elle fit précisément ce que j'attendais. Le sage doit avoir la faculté de donner à tout ce qu'il fait par égoïsme l'apparence d'un acte accompli pour d'autres ; ceux-ci, alors, se sentent obligés par un noble devoir et bonnement enclins à faire tout ce que l'on voulait obtenir d'eux. Bien des gens paraissent serviables, complaisants, soucieux seulement des désirs de leur prochain qui n'ont en vue que leur propre moi ; et les autres, sans s'en douter, servent ce moi. Ainsi, ce que tu te plais à nommer servile flatterie n'est rien autre qu'une sage conduite qui trouve son fondement dans la connaissance et l'habile utilisation de la folie d'autrui.

— O Ponto, répondis-je, tu es un homme du monde, j'en conviens, et je répète que tu comprends la vie mieux que moi ; mais malgré tout, j'ai peine à croire que tes étranges tours d'adresse puissent te faire quelque plaisir. Du moins ai-je senti un frisson à voir l'un d'eux, le jour où tu apportas à ton maître un beau morceau de rôti, le tenant délicatement dans ta gueule, et où tu n'y touchas que sur un signe d'assentiment.

— Dis-moi donc, cher Murr, fit Ponto, ce qui se passa ensuite ?

— Ton maître et Maître Abraham, répondis-je, firent de toi les plus beaux éloges et te donnèrent une pleine assiette de rôti que tu dévoras à belles dents.

— Eh bien, reprit Ponto, crois-tu, mon bon Murr, que si j'avais mangé le petit morceau de rôti en l'apportant, j'aurais

reçu ensuite une si belle portion, ou que même on m'eût donné du rôti ? Apprends, ô jeune homme inexpérimenté, qu'il ne faut pas craindre un petit sacrifice pour atteindre à un grand résultat. Je m'étonne qu'au cours de tes vastes lectures tu n'aies pas appris ce que signifie l'adage : jeter la saucisse pour avoir le lard. La patte sur le cœur, je dois t'avouer que si je trouvais dans un coin un beau rôti tout entier, je le mangerais certainement sans attendre la permission de mon maître, pour peu que je pusse le faire sans être vu. La nature veut que l'on agisse dans un coin retiré bien autrement que dans la rue. D'ailleurs, l'honnêteté dans les petites choses est encore un des grands préceptes tirés d'une profonde connaissance du monde. »

Je restai un moment silencieux, méditant les principes de Ponto, et je me souvins d'avoir lu quelque part que chacun doit agir de telle façon que sa conduite ait la valeur d'un principe universel, c'est-à-dire faire à autrui ce que l'on voudrait qu'il vous fit ; je m'efforçai vainement de concilier ce précepte avec la sagesse de Ponto. L'idée me vint que toute l'amitié que me témoignait en ce moment-là le caniche pouvait bien n'avoir d'autre fin que son propre intérêt, aux dépens du mien, et je m'en ouvris franchement à lui.

« Pauvre petit fou ! s'écria-t-il en riant, il n'est pas question de toi. Tu ne peux ni me procurer un avantage, ni me faire du tort. Je ne t'envie point tes sciences mortes, tes occupations ne sont pas les miennes, et si tu en venais à me montrer des dispositions hostiles, je suis plus fort et plus lesté que toi. Un bond, une solide morsure de mes dents pointues te mettraient vite hors de combat. »

Je sentis me gagner une grande crainte de mon ami ; elle s'accrut encore lorsqu'un caniche noir lui adressa aimablement les salutations d'usage et qu'ils se mirent tous deux à parler bas en me regardant de leurs yeux étincelants.

Baissant les oreilles, je m'écartai, mais bientôt Ponto, que le chien noir avait quitté, me rejoignit en criant : « Mais viens donc, mon cher ! »

« Pour l'amour de Dieu ! m'écriai-je dans mon émoi, qui était donc ce monsieur à l'air si grave et qui, sans doute, partage ta sagesse ? »

— Je crois, répondit Ponto, que tu as peur de mon bon oncle, le caniche Scaramouche ? Tu n'es déjà qu'un chat, et tu veux devenir un lièvre...

— Mais, fis-je, pourquoi ton oncle m'a-t-il jeté ces regards ardents, et qu'aviez-vous donc à murmurer de si secret, de si suspect ?

— Je ne veux point, mon cher Murr, répondit Ponto, te cacher que mon vieil oncle est un peu grognon et que, comme c'est souvent le cas des vieilles gens, il a des préjugés bien enracinés. Il s'étonnait de nous voir ensemble, car l'inégalité des rangs devrait interdire tout commerce entre nous. Je lui ai affirmé que tu étais un jeune homme fort cultivé et d'agréables manières, que j'avais plaisir à rencontrer de temps à autre. Il me déclara alors que je pouvais, si je voulais, m'entretenir avec toi en tête-à-tête, mais qu'il ne faudrait pas me hasarder, par exemple, à t'amener dans une assemblée de caniches ; car tu ne peux être reçu à aucune réunion, ne serait-ce que pour la petitesse de tes oreilles qui trahissent ton origine inférieure, et que de bons caniches à longues oreilles considèrent comme peu convenables. — Je lui ai promis de ne pas t'inviter. »

Si j'avais connu dès lors mes nobles ancêtres, et surtout le Chat Botté qui obtint des charges et des dignités, qui fut l'ami intime du roi Gottlieb, j'aurais bien facilement démontré à mon ami Ponto que n'importe quelle assemblée de caniches eût dû considérer comme un honneur la présence du descendant d'une aussi illustre famille ; mais, n'étant pas encore sorti de mon obscurité, je dus souffrir que Ponto et Scaramouche se jugeassent très supérieurs à moi. Nous poursuivîmes notre route. Juste devant nous marchait un jeune homme qui soudain recula si brusquement, en poussant une exclamation joyeuse, qu'il m'eût grièvement blessé sans le bond de côté que je fis. Un autre jeune homme qui descendait la rue à sa rencontre s'exclama de même. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre comme deux amis qui ne se sont pas vus de longtemps, et marchèrent quelque temps devant nous, la main dans la main, puis ils s'arrêtèrent et, s'embrassant avec la même tendresse, se séparèrent. Celui qui allait dans notre direction suivit longtemps son ami du regard,

avant de s'engouffrer dans la porte d'une maison. Ponto s'arrêta, moi aussi. Une fenêtre s'ouvrit alors au second étage de la maison où le jeune homme était entré, une ravissante jeune fille s'y pencha ; le jeune homme se tenait derrière elle, et ils riaient tous deux en regardant s'éloigner l'ami de tout à l'heure. Ponto leva la tête et murmura entre ses dents quelque chose que je ne compris pas.

« Pourquoi restes-tu là, mon cher Ponto, est-ce que nous ne poursuivons pas notre route ? » demandai-je. Mais Ponto ne semblait pas entendre ; enfin, il secoua vivement la tête et reprit son chemin en silence.

« Restons un peu ici, mon cher Murr, me dit-il lorsque nous atteignîmes une charmante place ornée de statues et entourée d'arbres. Je ne puis oublier ces deux jeunes gens qui se sont si tendrement embrassés sous nos yeux. Ce sont des amis comme Damon et Pylade.

— Damon et Pythias, rectifiai-je. Pylade était l'ami d'Oreste ; il le portait fidèlement dans son lit, en robe de chambre, et lui donnait des camomilles chaque fois que les Furies et les Démons avaient trop cruellement tourmenté le pauvre homme. On s'aperçoit, mon brave Ponto, que tu n'as pas trop parcouru l'histoire.

— Possible ! reprit Ponto, mais je connais fort bien l'histoire des deux amis que nous avons vus, et je vais t'en redire tous les détails que j'ai entendu raconter vingt fois par mon maître. Peut-être pourras-tu nommer, troisième paire d'amis après Oreste et Pylade, Damon et Pythias, Walter et Formosus. Formosus en effet est le jeune homme qui a failli t'écraser dans la joie de rencontrer son cher Walter. Là-bas, dans la belle maison aux grandes fenêtres, habite le vieux et richissime Président chez qui Formosus a su si bien s'insinuer, grâce à sa brillante intelligence, à son savoir-faire, à son érudition immense, qu'il fut bientôt comme le fils du vieillard. Il arriva un beau jour que Formosus perdit toute sa gaieté, devint pâle et eut l'air malade, que dix fois par quart d'heure il poussait de profonds soupirs, comme s'il eût rendu le dernier souffle ; entièrement replié sur lui-même, abîmé dans ses pensées, il semblait incapable d'ouvrir ses sens au monde extérieur.

Longtemps, le vieillard pressa vainement le jeune homme de lui révéler la cause de son chagrin. Formosus finit par avouer, pourtant, qu'il était mortellement épris de la fille unique du Président. Celui-ci, qui avait sans doute pour sa fille d'autres vues qu'un mariage avec ce jeune homme sans rang ni situation, s'effraya d'abord de cette révélation ; mais voyant le pauvre soupirant dépérir, il se fit une raison et demanda à Ulrique si Formosus lui plaisait et s'il lui avait parlé déjà de son amour. Ulrique baissa les yeux et dit que le jeune Formosus, timide et réservé, ne s'était point déclaré à elle, mais qu'elle avait remarqué depuis longtemps son amour, car c'était chose remarquable. D'ailleurs, ajouta-t-elle, le jeune Formosus lui plaisait bien ; s'il n'y avait point d'obstacle, si son petit papa chéri ne s'y opposait pas, et... bref, Ulrique dit tout ce que disent en pareille occasion les jeune filles qui ne sont plus de la toute, toute première jeunesse et qui se demandent sans cesse : « Quel est celui qui t'épousera ? » Là-dessus, le Président dit à Formosus : « Relève la tête, mon fils ! sois gai, sois heureux ! mon Ulrique sera à toi. » Et Ulrique devint ainsi la fiancée du jeune Formosus. Tout le monde fut enchanté du bonheur qui survenait à cet aimable et modeste jeune homme ; un seul être en fut chagrin et désespéré, et ce fut Walter, l'ami intime de Formosus. Walter avait vu quelquefois Ulrique, il lui avait parlé, il s'en était épris plus encore que Formosus peut-être... Mais je parle sans cesse d'amour et d'amoureux, et j'ignore, mon bon chat, si tu as déjà été épris, si tu connais ce sentiment ?

— Pour moi, répondis-je, je ne crois pas, mon cher Ponto, que j'aie aimé déjà, ni que j'aime ; car je sais bien que je ne me suis jamais trouvé dans l'état que décrivent certains poètes. Sans doute ne faut-il pas trop se fier aux poètes, mais d'après ce que j'ai lu ou appris à ce sujet, l'amour doit être au fond un certain état de malaise physique qui, dans le genre humain, prend la forme d'une démence partielle et consiste à prendre un objet pour tout autre chose que ce qu'il est en réalité : ainsi, par exemple, une petite boulotte qui reprise des bas pour une déesse. Mais poursuis, mon cher caniche, l'histoire de Formosus et Walter.

— Walter (reprit Ponto) sauta au cou de Formosus et lui dit en pleurant : « Tu me ravis le bonheur de mon existence, « mais que ce soit toi, que toi, tu sois heureux, voilà ma consolation. Adieu, mon ami, adieu pour toujours ! » Et Walter, s'élançant au plus épais d'un fourré, voulut s'y donner la mort. Mais il ne le fit pas, car dans son désespoir il avait oublié de charger son pistolet ; il se contenta donc de quelques accès de folie qui se répétaient chaque jour. Un beau matin Formosus, qu'il n'avait pas vu depuis de longues semaines, entra chez lui à l'improviste, comme il était justement agenouillé, se lamentant horriblement devant un portrait au pastel d'Ulrique qui était accroché, encadré et sous verre, à la paroi. « Non ! « s'écria Formosus en pressant Walter sur son cœur. Je ne « pouvais supporter ta douleur, ton désespoir ; je te sacrifie mon « bonheur avec joie. J'ai renoncé à Ulrique, j'ai amené son « vieux père à t'accepter pour gendre. Ulrique t'aime, sans « peut-être le savoir elle-même. Demande sa main, je m'en « vais !... adieu ! » Il voulut partir, mais Walter le retint. Celui-ci croyait rêver, il n'ajouta foi aux paroles de Formosus que lorsque celui-ci lui montra un billet du vieux Président qui disait à peu près : « Noble jeune homme ! tu l'emportes, « c'est malgré moi que je te rends ta parole, mais j'honore « ton amitié ; elle ressemble aux actions héroïques qu'on lit « dans les écrivains anciens. Si M. Walter, qui est un homme « doué de louables qualités et pourvu d'une bonne charge « rémunératrice, veut demander la main de ma fille, si elle « veut l'épouser, je n'y trouve rien à redire. » Formosus quitta la ville, Walter demanda la main d'Ulrique, Ulrique devint la femme de Walter. Le vieux Président écrivit encore une fois à Formosus, le couvrant d'éloges et lui demandant s'il accepterait avec plaisir trois mille écus, non point en dédommagement, certes, il savait bien qu'il ne saurait y en avoir en pareil cas, mais comme un très modeste signe de sa profonde affection. Formosus répondit que le vieillard connaissait la modestie de ses besoins ; l'argent, disait-il, ne donnait pas, ne pouvait pas lui donner le bonheur ; le temps seul le consolerait d'une perte dont nul n'était coupable, sinon le sort qui avait enflammé au cœur de son ami une passion pour Ulrique ; il

n'avait fait qu'obéir à son destin, il ne pouvait donc être question d'un acte magnifique. D'ailleurs, ajoutait-il, il acceptait le présent, à condition que le vieillard le donnât à une pauvre veuve qui vivait à tel et tel endroit, dans une misère affreuse, avec une vertueuse fille. On trouva la veuve, on lui remit les trois mille écus destinés à Formosus. Peu de temps après, Walter écrivit à Formosus : « Je ne puis plus vivre sans toi, accours dans mes bras. » Formosus le fit et, en arrivant, apprit que Walter avait abandonné son poste rémunérateur à condition qu'on le donnerait à Formosus, qui désirait depuis longtemps une charge de ce genre. Formosus eut ce poste, et, à part l'espoir déçu de son mariage avec Ulrique, il fut dès lors le plus heureux des hommes. Tout le monde admira la joute de noblesse des deux amis, on considéra leurs actions comme un écho d'une époque plus belle et depuis longtemps révolue, on y vit l'exemple d'un héroïsme dont seuls les grands esprits sont capables.

— En vérité, dis-je lorsque Ponto se tut, d'après tout ce que j'ai lu, il faut que Walter et Formosus soient des êtres nobles et forts qui, dans leur fidélité et leur mutuel sacrifice, ignorent tout de ta fameuse sagesse.

— Hem ! reprit Ponto avec un sourire malin, ça dépend ! Il faut ajouter encore quelques détails auxquels la ville n'a pas pris garde et que je tiens en partie de mon maître, en partie de mes propres observations. L'amour de M. Formosus pour la riche fille du vieux Président ne dut pas être aussi violent que le vieillard le crut, car au plus fort de cette mortelle passion le jeune homme ne négligeait pas, après ses journées consacrées au désespoir, d'aller voir chaque soir une charmante petite modiste. Mais lorsqu'Ulrique fut devenue sa fiancée, il trouva bientôt que l'angélique demoiselle possédait le talent tout particulier de se changer, à l'occasion, en un petit Satan. Il eut en outre le malheur d'apprendre de source certaine que M^{lle} Ulrique avait fait à la capitale, en fait d'amour et de bonheur amoureux, des expériences fort exactes ; c'est alors qu'il fut pris soudain d'une irrésistible noblesse de cœur, grâce à laquelle il céda sa riche fiancée à son ami. Walter était réellement épris d'Ulrique, qu'il avait vue dans

le monde, revêtue de tous les artifices éclatants de la toilette ; quant à Ulrique, il lui était assez indifférent de s'adjoindre pour époux Walter ou Formosus. Walter avait, il est vrai, une charge très rémunératrice, mais il l'avait administrée avec tant de fantaisie qu'il se voyait à la veille d'être mis à pied. Il préféra démissionner au profit de son ami et sauver ainsi son honneur par une action qui portait la marque des plus nobles intentions. Les trois mille écus furent remis, en bons et honnêtes billets, entre les mains d'une femme très distinguée qui passait tantôt pour la mère, tantôt pour la nourrice de la jolie modiste. En cette affaire, elle joua deux personnages. Elle fut d'abord, pour recevoir l'argent, la mère, puis, pour le transmettre et se faire donner un bon pourboire, la servante de la jeune fille que tu connais, cher Murr, puisque c'est elle qui vient d'apparaître à la fenêtre avec Formosus. D'ailleurs, les deux amis, Walter et Formosus, savent depuis longtemps de quelle façon ils ont rivalisé de générosité ; ils se sont longtemps évités pour s'épargner des louanges réciproques, et c'est pourquoi ils se sont salués si chaleureusement tout à l'heure, lorsque le hasard les a fait se rencontrer dans la rue. »

A cet instant, il se fit un bruit affreux. Des gens couraient en tous sens, criant : « Au feu ! au feu ! » Des cavaliers galo-paient dans la rue, des voitures passaient à toute vitesse. Des nuages de fumée et des flammes jaillissaient des fenêtres d'une maison, non loin de nous. Ponto se mit à courir en avant, tandis que, dans mon effroi, je grimpais à une grande échelle qui était appuyée à une maison. Je me trouvai bientôt en sécurité sur le toit. Soudain, tout me...

(PLACARDS) :

.....au cou sans que je m'y attendisse, 'dit le duc Irénus, sans démarche du Maréchal du palais, sans introduction du Chambellan de service, presque — je vous dis cela entre nous, Maître Abraham, n'allez pas le répéter — presque sans être annoncé : point de livrée dans les antichambres ! Ces ânes jouaient à *Brausebart* dans le vestibule. Jouer est un vice

terrible. Dès la porte, j'attrapai par le revers de sa redingote l'officier du couvert, qui heureusement passait en cet instant ; je lui demandai qui était le maître ici et comment il avait à servir son souverain. Mais l'homme m'a plu, il est parfaitement aimable. Ne disiez-vous pas qu'il avait été jadis tout autre chose qu'un simple musicien ? que même il avait tenu un certain rang ? »

Maître Abraham affirma que Kreisler avait vécu, en effet, dans une tout autre condition, qui lui permettait même de s'asseoir à la table de son Prince, et que seuls les orages d'une époque troublée l'avaient chassé. Mais il désirait que la voile jeté sur son passé ne fût pas soulevé.

« Ainsi, reprit le Duc, il est de qualité, peut-être baron, comte... plus encore... Enfin, il ne faut pas s'égarer en de vaines espérances ! J'ai un faible pour cette sorte de mystères. Il y eut une belle époque après la Révolution française, lorsque des marquis fabriquaient de la cire à cacheter, lorsque des comtes tricotaient des bonnets de nuit et ne voulaient être que de simples *Monsieur* ; et on s'amusait dans ce vaste bal masqué... Enfin, pour ce qui est de M. von Kreisler, la Benzon s'entend à ces choses-là ; elle me l'a vanté et recommandé, elle a eu raison. A sa manière de porter son chapeau sous le bras, j'ai reconnu aussitôt l'homme bien élevé, l'homme de bon ton. »

Le Duc ajouta encore quelques éloges sur la personne de Kreisler, et Maître Abraham se convainquit que son plan pouvait réussir. Il s'était mis dans la tête, en effet, d'introduire son ami, en qualité de maître de chapelle, dans la maison du Duc et de le retenir ainsi à Sieghartsweiler. Mais lorsqu'il en reparla, le Duc lui répondit, sur un ton définitif, qu'il n'y fallait pas songer.

« Dites-le vous-même, Maître Abraham, ajouta-t-il, serait-il possible d'attirer cet homme agréable dans le cercle de ma famille, si je faisais de lui mon maître de chapelle, et donc un de mes serviteurs ? Je pourrais lui donner une des charges de la Cour, le nommer *maître des plaisirs* ou *des spectacles*, mais cet homme sait à fond la musique et, à ce que vous dites, il a de l'expérience en matière de théâtre. Or, je ne m'écarte jamais

du principe de feu mon vénérable père, lequel disait qu'il ne fallait pour rien au monde que le dit maître s'entendît aux choses dont il assume la maîtrise ; car alors il en prend un soin exagéré et s'intéresse bien trop aux gens qu'on y emploie, tels qu'acteurs, musiciens, etc. Que M. von Kreisler garde donc son masque de maître de chapelle étranger, et qu'il pénètre ainsi dans les appartements intérieurs de ma maison, suivant en ceci l'exemple récent d'un homme, fort de qualité, qui amusa les cercles les plus distingués en faisant toute sorte de farces charmantes sous le masque, certes damnable, d'un vil histrion.

« Et, cria le Duc à Maître Abraham qui voulait se retirer, puisque vous semblez être le chargé d'affaires de M. von Kreisler, je vous avouerai que deux choses en lui ne me plaisent guère, qui sont peut-être des habitudes plutôt que des défauts réels. Vous entendez déjà ce que je veux dire. D'abord, quand je lui parle, il me regarde fixement dans les yeux. J'ai pourtant des yeux qui inspirent le respect, j'en puis faire jaillir des éclairs terribles comme feu Frédéric-le-Grand ; il n'est pas un chambellan, pas un page qui ose lever les yeux lorsque, dardant sur lui mon terrible regard, je lui demande si le *mauvais sujet* (1) a de nouveau fait des dettes ou volé du massepain ; mais M. von Kreisler, je puis le foudroyer tant que je veux, il ne s'en inquiète pas, il me sourit au contraire de telle sorte que... je suis moi-même obligé de baisser les yeux. Puis cet homme a une façon particulière de parler, de répondre, de continuer la conversation, qui vous ferait croire parfois que ce que vous venez de dire vous-même n'était pas si remarquable que ça, et que vous n'êtes qu'une bête... (1). Par saint Janvier, Maître, c'est insupportable ; faites en sorte que M. von Kreisler se défasse de ces deux défauts ou habitudes. »

Maître Abraham promit de faire ce que lui demandait le duc Irénéus, et voulut de nouveau se retirer, mais le Duc parla encore de l'antipathie que la princesse Hedwiga avait marquée envers Kreisler ; il dit que depuis quelque temps cette enfant était tourmentée par des rêves et des imagina-

(1) En français dans le texte.

tions étranges, et que le médecin de la cour lui avait prescrit, pour le printemps prochain, une cure de petit-lait. En particulier, Hedwiga était tourmentée maintenant de l'étrange idée que Kreisler, échappé des petites-maisons, serait à la première occasion la cause de mille malheurs.

« Dites-moi, Maître Abraham, conclut le duc Irénéus, cet homme raisonnable a-t-il en sa personne la moindre trace d'un désordre de l'esprit ? » Maître Abraham répondit que Kreisler, sans doute, n'était pas plus fou que lui-même, mais que parfois il avait un maintien singulier et se mettait dans certain état qui ressemblait assez à celui du prince Hamlet ; il n'en était que plus intéressant.

« Autant que je sache, reprit le Duc, le jeune Hamlet était un prince distingué, issu d'une vieille et vénérable maison régnante, et qui simplement allait parfois répétant cette singulière idée : que tous les courtisans devaient savoir jouer de la flûte. Il convient assez aux personnes d'un rang élevé d'avoir quelques bizarreries : cela augmente le respect. Ce qui n'est, chez l'homme sans rang ni qualité, qu'une absurdité, est chez ces personnes l'agréable cabriolet d'un esprit peu ordinaire, qui doit éveiller la surprise et l'admiration. M. von Kreisler devrait rester gentiment dans le droit chemin, mais s'il veut absolument imiter le prince Hamlet, c'est là un louable effort vers en haut, causé sans doute par son excessif penchant aux études musicales. On peut lui pardonner d'avoir parfois une conduite extravagante. »

Il semblait que Maître Abraham, ce jour-là, ne pourrait pas quitter la chambre du Duc, car celui-ci le rappela encore, comme il ouvrait déjà la porte, et lui demanda d'où pouvait bien venir l'étrange antipathie de la princesse Hedwiga envers ce Kreisler. Maître Abraham raconta de quelle façon Kreisler était apparu d'abord à la Princesse et à Julia dans le parc de Sieghartshof, et ajouta qu'à son avis l'état d'excitation où se trouvait alors Kreisler avait pu faire une impression pénible sur une dame aux nerfs délicats.

Le Duc déclara avec quelque vivacité qu'il espérait bien que M. von Kreisler n'était pas réellement venu à pied jusqu'à Sieghartshof, et qu'il avait plutôt quitté sa voiture quelque

part, dans la grande allée : car seuls, disait-il, les vulgaires aventuriers voyagent à pied.

Maître Abraham répondit que l'on connaissait, certes, l'exemple d'un vaillant officier qui avait marché de Leipzig à Syracuse sans faire ressemeler une seule fois ses bottes, mais que, pour Kreisler, il était persuadé qu'une voiture, en effet, s'était arrêtée dans le parc. Le Duc se déclara satisfait.

Tandis que cette conversation se tenait chez le Duc, Johannès était assis, chez la conseillère Benzon, devant le plus beau piano qu'ait jamais construit Nanette Streicher, cette grande artiste ; il accompagnait Julia qui chantait le récitatif passionné de Clytemnestre dans l'*Iphigénie à Aulis* de Gluck.

L'auteur de cette biographie se voit malheureusement contraint, pour la ressemblance du portrait, de dépeindre son héros comme un être extravagant et qui, aux yeux d'un calme observateur, a souvent l'air d'un fou, particulièrement dans son enthousiasme de musicien. Le biographe a dû transcrire ces tournures amphigouriques de Kreisler : « Lorsque Julia chantait, tous les vœux douloureux de l'amour, tout l'émerveillement des doux songes, l'espoir, le désir flottaient à travers les bois et descendaient comme une fraîche rosée dans les calices odorants des fleurs, dans le sein des rossignols aux écoutes. » A en juger par ces lignes, l'opinion de Kreisler sur le chant de Julia ne semble pas avoir bien grande valeur. Pourtant, à ce propos, le biographe peut affirmer au bienveillant lecteur que le chant de Julia — qu'il n'a jamais, hélas ! entendu lui-même — devait avoir en soi quelque chose d'étrange et de tout à fait mystérieux. Des gens extrêmement rangés, de ceux qui n'ont consenti que tout récemment à couper leur tresse, qui, après avoir bien et dûment examiné un point de droit, une maladie rare et maligne, ou un pâté de Strasbourg du dernier arrivage, n'ont rien perdu de leur tranquillité d'âme en écoutant le soir au théâtre Gluck, Mozart, Beethoven ou Spontini — ces gens-là ont affirmé souvent que, lorsque M^{lle} Julia Benzon chantait, ils se sentaient dans un état d'esprit singulier, indéfinissable. Une certaine angoisse, qui pourtant leur procurait en même temps un plaisir ineffable, s'em-

paraît d'eux ; ils en arrivaient souvent à commettre des sottises et à se comporter comme de jeunes fantaisistes ou des faiseurs de vers. Il faut rappeler aussi qu'une fois, comme Julia chantait à la Cour, le duc Irénée fit entendre un gémissement assez fort et, dès qu'elle se tut, courut à elle, posa ses lèvres sur sa main et dit d'un ton geignard : « Chère Demoiselle ! » Le Maréchal du palais osa prétendre que le Prince avait réellement baisé la main de la petite Julia et qu'à cet instant deux ou trois larmes avaient jailli de ses yeux. Mais, sur l'initiative de la Grande-Maîtresse, ces bruits furent étouffés comme inconvenants et contraires au bon ordre de la Cour.

Julia, dont la voix était sonore et pure comme le métal d'une cloche, chantait avec ce sentiment, cette exaltation qui jaillissent d'un cœur profondément ému ; c'est là que gisait le secret de ce charme irrésistible qui agit aussi ce jour-là. Tant qu'elle chanta, les auditeurs retinrent leur souffle, le cœur serré par une douce et indicible angoisse ; et lorsqu'elle se tut, quelques instants passèrent avant qu'éclatât le chœur immodéré des louanges. Kreisler seul restait assis, muet, le regard fixe, rejeté contre le dossier de son fauteuil ; puis il se leva lentement, sans bruit. Julia tourna vers lui des yeux qui demandaient clairement : « Était-ce vraiment bien ainsi ? » Mais elle rougit et baissa les yeux lorsque Kreisler, mettant la main sur son cœur, dit d'une voix tremblante : « Julia ! » puis, tête basse, se glissa hors du cercle formé par les dames.

La conseillère Benzon avait à grand'peine convaincu la princesse Hedwiga d'apparaître à cette soirée où elle devait rencontrer le maître de chapelle Kreisler. La Princesse ne céda que lorsque la Conseillère lui représenta très sérieusement combien il serait puéril d'éviter un homme pour la simple raison qu'il n'était pas frappé à l'empreinte commune, comme les pièces de monnaie, et qu'il avait une originalité parfois un peu bizarre, c'est vrai. D'ailleurs, ajoutait la Benzon, Kreisler avait trouvé audience auprès du Duc, et il serait impossible de suivre ce singulier caprice.

Toute la soirée, la princesse Hedwiga évolua si habilement que Kreisler ne put l'approcher, malgré tous ses efforts et la bonne volonté qu'il mettait, dans son innocence, à se concilier

la Princesse. Ses manœuvres les plus savantes se heurtèrent à une tactique de renard. La Benzon, qui avait tout observé, n'en fut que plus frappée, lorsqu'elle vit soudain la Princesse se frayer un chemin à travers le cercle des dames et courir droit au maître de chapelle. Kreisler était si absorbé dans ses réflexions qu'il ne fut tiré de son rêve que par les paroles de la Princesse : elle lui demandait si, seul entre tous, il ne pouvait trouver un signe, un mot, pour féliciter Julia de son succès.

« Madame, repartit Kreisler sur un ton qui trahissait son agitation intérieure, selon l'opinion autorisée d'illustres écrivains, les bienheureux n'ont d'autre langage que la pensée et le regard... Je crois que j'étais au ciel.

— Alors, répondit la Princesse avec un sourire, notre Julia est un ange de lumière puisqu'elle a eu le pouvoir de vous ouvrir le Paradis... Mais je vous prie maintenant de quitter le ciel pour quelques instants et d'écouter une pauvre enfant de la terre.

La Princesse s'interrompit comme si elle eût attendu que Kreisler parlât. Mais comme il se taisait et la regardait de ses grands yeux vifs, elle baissa la tête et se retourna si brusquement que le châle jeté sur ses épaules glissa. Kreisler le saisit au vol. La Princesse s'arrêta. « Parlons, dit-elle d'une voix mal assurée, hésitante, comme si elle eût combattu une résolution et qu'il lui fût difficile de dire ce qu'elle avait sur le cœur. Parlons très prosaïquement de choses poétiques. Je sais que vous donnez à Julia des leçons de chant, et je dois confesser que sa voix et sa diction ont infiniment gagné. Cela m'a donné l'espoir que vous pourriez faire quelque chose même pour un talent très médiocre, comme le mien. Je veux dire que... »

La Princesse s'arrêta, rougissant jusqu'aux oreilles. La Benzon s'approcha et affirma que la Princesse se calomniait, en nommant médiocre son talent musical ; car elle jouait remarquablement du piano, et chantait avec beaucoup d'expression. Kreisler, à qui la Princesse dans son embarras parut soudain infiniment charmante, se répandit en phrases aimables, et conclut en disant qu'il ne pouvait lui arriver plus grand bonheur que cette grâce que lui faisait la Princesse d'invoquer ses conseils et son assistance.

La Princesse écoutait le maître de chapelle avec un plaisir visible ; lorsqu'il se tut et que la Benzon, d'un regard, reprocha à Hedwiga l'étrange crainte qu'elle avait eue de cet homme si plaisant, elle dit à mi-voix : « Oui, oui, Benzon, vous avez raison, je suis le plus puéril des enfants. » Puis, sans lever les yeux, elle tendit la main vers le châle que Kreisler tenait encore et qu'il lui présentait. Sans qu'il sût lui-même comment cela se fit, il toucha la main de la Princesse. Mais un violent battement de cœur gronda dans tous ses nerfs, et il crut qu'il allait perdre connaissance...

Telle un rayon de soleil perçant les nuages, la voix de Julia s'éleva à ses oreilles : « On veut que je chante encore, cher Kreisler ! disait-elle. On ne me laisse pas en paix. J'aimerais bien essayer le beau duo que vous m'avez apporté l'autre jour. » — « Vous ne pouvez refuser cela à ma Julia chérie, ajouta la Benzon. Au piano, mon cher maître de chapelle. »

Kreisler, incapable de prononcer un mot, joua les premiers accords du duo, comme envahi et transporté par une étrange ivresse. Julia commença : *Ah che mi manca l'anima in si fatal momento...* (1). Il faut dire que les paroles de ce duo, selon la manière italienne, exprimaient très simplement la séparation d'un couple amoureux, qu'à *momento* rimaient naturellement *sento* et *tormento*, et qu'il n'y manquait pas davantage qu'à cent duos semblables le *Abbi pietade o cielo* et la *pena di morir*. Kreisler, cependant, avait composé sur ces paroles, dans la plus grande exaltation, une musique d'une telle ardeur qu'elle gagnait irrésistiblement quiconque avait reçu du ciel des oreilles simplement passables. Le duo était l'un des plus passionnés du genre et, comme Kreisler n'avait visé qu'à exprimer toute l'intensité de l'instant, sans songer à en faciliter l'exécution à la cantatrice, il en était résulté une certaine difficulté dans l'intonation. Aussi Julia commença-t-elle timidement, avec un peu d'incertitude dans la voix, et l'entrée de Kreisler ne fut-elle guère plus assurée. Mais bientôt les deux voix s'élevèrent sur les ondes du chant, comme deux cygnes éclatants, tentés parfois de s'élancer à grand bruissement

(1) Duo composé par Hoffmann, en 1812, pour Julia Marc (N. d. T.)

d'ailes vers les nuages illuminés d'or, et parfois sur le point de défaillir en une douce étreinte d'amour parmi le fleuve mugissant des accords ; enfin de profonds soupirs annoncèrent la mort prochaine, le dernier *addio* jaillit d'un cœur déchiré dans un cri de sauvage douleur, pareil à une source de sang.

Personne, dans toute la société, qui ne fût profondément saisi par ce duo ; beaucoup avaient les larmes aux yeux, la Benzon même avoua que jamais scène d'adieux au théâtre, si bien jouée fût-elle, ne lui avait fait éprouver rien de semblable. On couvrit d'éloges Julia et le maître de chapelle, on parla de l'exaltation sincère qui les avait enflammés tous deux, et l'on mit cette œuvre plus haut encore qu'elle ne le méritait sans doute.

On avait bien observé, pendant ce chant, la profonde émotion de la princesse Hedwiga, malgré ses efforts pour paraître calme et cacher tout sentiment. A ses côtés se trouvait une jeune dame de la Cour, aux joues rouges, petit être également enclin aux pleurs et aux rires ; la Princesse lui glissa à l'oreille mille remarques, sans en tirer que des réponses monosyllabiques, tant la jeune dame craignait de blesser les convenances. Hedwiga adressa de même des paroles indifférentes à la Benzon, qui était assise de l'autre côté, pour faire croire qu'elle n'écoutait pas ; mais la Conseillère, sur le ton sévère qui lui était habituel, pria l'Altesse de lui épargner toute conversation jusqu'à la fin du duo. Et maintenant, la Princesse, le visage en feu, les yeux brillants, parlait si haut que sa voix couvrait tous les compliments des auditeurs :

« On me permettra bien de dire aussi mon opinion. Je concède que ce duo, en tant que composition, a sa valeur ; que ma chère Julia l'a admirablement chanté ; mais nous sommes ici dans une petite réunion familière, où la conversation doit tenir le premier rang, où chacun doit apporter sa part, où le discours et le chant ne doivent être que le doux murmure d'un ruisseau entre des parterres de fleurs. Est-ce l'endroit convenable pour produire des œuvres extravagantes, qui déchirent le cœur, dont on ne peut surmonter le troublant pouvoir ? J'ai voulu fermer mes oreilles et mon cœur à la sauvage et infernale douleur que Kreisler a enfermée dans sa musique, avec

un art qui insulte à nos âmes sensibles ; mais personne n'a eu la bonté de me venir en aide. Je consens à exposer ma faiblesse aux coups de votre ironie, maître de chapelle, j'avoue sans peine que la terrible impression de votre duo m'a rendue malade... Cimarosa, Paesiello n'existent-ils donc pas, qui ont écrit des œuvres mieux faites pour la société ?

— O Dieu ! s'écria Kreisler, tandis que tous les muscles de son visage tressaillaient, comme il arrivait chaque fois que l'humour montait en lui. O Dieu ! Princesse... Je souscris de tout cœur à l'opinion que vous voulez bien condescendre à exprimer, humble maître de chapelle que je suis !... N'est-il pas contraire à la morale, et aux ordonnances sur la bonne tenue, de porter dans la société un cœur rempli de toute la mélancolie, de toute la souffrance, de toutes les extases qui s'y cachent, sans le voiler soigneusement sous le fichu des aimables convenances ? Les pompes à incendie que le bon ton installe partout ont-elles quelque effet, parviennent-elles à étouffer ce feu de naphte prêt à jaillir ? On a beau répandre le thé, l'eau sucrée, les honnêtes conversations, les agréables verbiages, il se trouve toujours un criminel incendiaire pour jeter dans notre sein une de ces fusées, inventées par Congreve ; alors la flamme surgit, illumine et brûle même, ce que ne fait jamais l'innocent clair-de-lune. Oui, Princesse... oui, moi !... le plus infortuné des maîtres de chapelle, j'ai commis un crime scandaleux : mon duo a éclaté dans la société comme un infernal feu d'artifice, avec mille fusées, serpenteaux, comètes et mortiers, et j'ai la douleur de constater qu'il a bouté le feu presque partout... Ah !... feu... feu... *mordio!*... au feu !... ouvrez l'arsenal aux pompes... de l'eau... de l'eau... au secours ! »

Kreisler se précipita vers le casier à musique, qui était sous le piano, le tira, l'ouvrit, dispersa les cahiers, en sortit une partition. C'était la *Molinaria* de Paesiello ; il se mit au piano, commença la ritournelle de la jolie et célèbre ariette : *La rachelina molinarina*, que la meunière chante à son entrée en scène...

« Mais, mon cher Kreisler ! » s'écria à mi-voix Julia, tout effrayée.

Mais Kreisler se jeta à genoux devant Julia et la supplia :

« Chère, très charmante Julia ! Ayez pitié de l'honorable compagnie, versez une consolation dans ces cœurs désespérés, chantez *là rachelina*... Si vous vous y refusez, il ne me reste qu'à me jeter ici-même, sous vos yeux, dans le désespoir au bord duquel je me trouve, et vous aurez beau retenir par le pan de sa redingote le maître de chapelle emporté par sa douleur, tandis que vous direz avec bonté : « Reste avec nous, ô Johannès ! » il se sera déjà précipité dans l'Achéron et, en une démoniaque danse du châte, il exécutera les bonds les plus gracieux. Ainsi chantez, chère amie ! »

Julia fit, bien à contre-cœur semblait-il, ce que lui demandait Kreisler.

Dès que l'ariette fut finie, Kreisler entonna le fameux duo comique du notaire et de la meunière.

Le chant de Julia, voix et méthode, était enclin au sérieux et au pathétique ; mais il y avait en elle, lorsqu'elle chantait des airs comiques, un esprit adorable, qui était la gentillesse même. Kreisler s'était assimilé le style des *buffi* italiens, ce style étrange, mais qui séduit irrésistiblement ; et ce jour-là, il le poussa peut-être à quelque exagération : tandis que sa voix, absolument transformée, s'adaptait à mille nuances pour parvenir au plus haut effet dramatique, sa figure grimait de façon si originale qu'il eût fait rire un Caton.

Tout le monde, c'était inévitable, s'exclama d'admiration joyeuse, et l'on entendit des rires clairs.

Kreisler ravi baisa la main de Julia, mais celle-ci la retira vite, d'un geste mécontent. « Hé, maître de chapelle, dit-elle, je n'arrive pas à comprendre vos humeurs singulières, aventureuses, voudrais-je dire. Ce saut-de-la-mort d'un extrême à l'autre me fend le cœur ! Je vous en prie, Kreisler, ne me demandez plus de chanter des airs comiques, si jolis et plaisants soient-ils, au moment où mon âme est émue encore, où résonnent en moi les échos de la plus profonde mélancolie. Je sais bien que j'y arrive, que je m'en tire, mais j'en suis tout épuisée, malade... Ne me le demandez plus. Vous le promettez, n'est-ce pas, mon cher Kreisler ? »

Le maître de chapelle voulut répondre, mais à cet instant la Princesse embrassa Julia en riant plus fort et plus franche-

ment qu'aucune Grande Maîtresse ne peut le permettre ou le trouver convenable.

« Viens sur mon cœur, s'écria-t-elle, ô la plus jolie des meunières, la plus spirituelle, celle qui a la plus belle voix... Tu peux mystifier tous les barons du monde, tous les vicaires, tous les notaires, et même... » Le reste de ses paroles se perdit dans le roulement de son rire.

Puis, se tournant brusquement vers le maître de chapelle : « Vous m'avez entièrement réconciliée, mon cher Kreisler !... Ah maintenant, je comprends votre humour jaillissant. Il est exquis, vraiment exquis... C'est de la seule discordance des impressions contraires, des sentiments hostiles, que naît la vie supérieure !... Merci, merci, du fond de mon cœur !... là !... je vous permets de me baiser la main. »

Kreisler prit la main qu'on lui tendait, et de nouveau, moins violemment pourtant que la première fois, le battement du poulx lui donna une secousse ; il dut attendre un instant avant de presser sur ses lèvres cette tendre main dégantée, avec une révérence aussi convenable que s'il eût été encore Conseiller de Légation. Sans qu'il sût lui-même pourquoi, cette sensation physique, au contact de la main princière, lui parut soudain extraordinairement comique : « En somme, se dit-il lorsque la Princesse se fut éloignée, cette Altesse est une espèce de bouteille de Leyde, elle frappe les honnêtes gens de décharges électriques, chaque fois que cela plaît à sa princière volonté. »

La Princesse se mit à danser, à sauter autour de la salle, riant et trillant la *rachelina molinarina*, embrassant et baisant les dames à la ronde, assurant que de sa vie elle ne s'était senti l'humeur aussi joyeuse, et qu'elle le devait à cet excellent maître de chapelle. La grave Benzon, extrêmement contrariée de tout cela, ne put s'empêcher de prendre la Princesse à part et de lui glisser à l'oreille : « Hedwiga, je vous en prie, quelle conduite ! »

— Je suis d'avis, chère Benzon, lui répondit la Princesse avec un regard étincelant, que nous laissions là pour aujourd'hui les réprimandes et que nous allions tous nous coucher... Oui... au lit... au lit ! » Et elle appela sa voiture.

Tandis que la Princesse débordait de joie nerveuse, Julia était d'instant en instant plus silencieuse et plus émue. La tête appuyée sur la main, elle restait assise devant le piano, et ses couleurs soudain disparues, ses yeux cernés montraient que son désespoir allait jusqu'à la douleur physique.

Chez Kreisler aussi, le feu étincelant de l'humour s'était éteint. Évitant toute conversation, il s'en alla sur la pointe des pieds vers la porte. La Benzon lui coupa la retraite. « Je ne sais, dit-elle, quelle étrange tristesse, aujourd'hui, m'a.....

(MURR) :

..... parut si familier, si natal, un doux arôme de je ne sais quel excellent rôti se traînait en nuages bleutés sur les toits, et comme venues d'un lointain profond, très profond, de douces voix murmuraient dans les souffles du soir : « Murr, mon ami, où es-tu resté si longtemps ? »

*Ah ! qu'est-ce donc en mon cœur tourmenté,
Que ce tressaillant frisson de bien-être
Qui élève jusqu'au ciel tout mon être ?
Est-ce un message de félicité ?
Ah ! ressaisis-toi, mon pauvre courage,
Prépare-toi à être audacieux !
La douleur aiguë, ses cruels ravages
Se sont changés en allégresse, en jeux,
L'espoir revit : l'odeur du rôti m'émeut !*

Ainsi chantai-je, et, sans prendre garde aux bruits affreux de l'incendie, je me perdis dans des rêves délicieux. Mais les terrifiantes figures de ce monde grotesque où je m'étais égaré devaient me poursuivre jusque sur le toit. Au moment où je m'y attendais le moins, je vis surgir de la cheminée un de ces étranges monstres que les hommes appellent ramoneurs. Sitôt qu'il m'aperçut, le vilain drôle noir me cria : « Prchch ! le chat ! » et me jeta son balai. J'esquivai le coup en sautant sur le toit voisin et en disparaissant dans la gouttière. Mais qui peindra mon joyeux étonnement, mon heureux effroi même,

lorsque je vis que j'étais sur le toit de mon bon maître ? Bien vite, je courus à toutes les lucarnes, mais elles étaient toutes fermées. J'appelai ; en vain, personne ne m'entendit. Cependant des tourbillons de fumée montaient de la maison en feu, des jets de pompe sifflaient, mille voix criaient à la fois, le feu semblait gagner du terrain. Soudain, une lucarne s'ouvrit, et Maître Abraham apparut dans sa robe de chambre jaune. « Murr, mon bon Murr, te voilà enfin !... viens vite, viens, entre, mon petit gris ! » s'écria joyeusement mon maître, lorsqu'il m'aperçut. Je ne laissai pas de lui manifester, par tous les signes dont je disposais, ma propre joie : ce fut un beau, un merveilleux revoir que nous fîmes. Maître Abraham me caressa, lorsque je l'eus rejoint dans le grenier, et je fis entendre ce doux et tendre ronron que les hommes désignent de ce mot railleur : « filer ». — « Ah ah ! jeune homme, s'écria mon maître en riant, tu te sens heureux parce que te voilà revenu dans ta patrie, après un voyage sans doute lointain ; et tu ne te rends pas compte du danger où nous sommes. J'aimerais bien être comme toi un chat heureux et innocent, qui ne se soucie ni du feu ni des pompiers, qui n'a pas de mobilier menacé d'incendie. étant lui-même l'unique mobilier que possède son âme immortelle. »

Et mon maître, me prenant dans ses bras, descendit dans sa chambre.

A peine y étions-nous que le professeur Lothario entra en coup de vent, suivi de deux hommes.

« Je vous en supplie, Maître Abraham, s'écria le professeur au nom du Ciel ! Vous êtes en grand péril. Le feu gagne déjà votre toit... laissez-nous emporter vos affaires. »

Maître Abraham déclara très sèchement qu'en pareil danger, le zèle immodéré des amis était plus redoutable encore que le péril lui-même ; car ordinairement ce que l'on enlevait par peur du feu s'en allait au diable, bien que ce fût par une voie plus belle. Lui-même, dit-il, se souvenait d'avoir obéi à un excès de bonne volonté envers un ami que l'incendie menaçait, et d'avoir jeté par la fenêtre, pour qu'elle ne fût pas la proie des flammes, une magnifique porcelaine de Chine. Que si pourtant ils voulaient bien sagement serrer dans une malle trois bonnets

de nuit, deux ou trois redingotes grises, et d'autres vêtements parmi lesquels il leur recommandait tout particulièrement une culotte de soie, un peu de linge aussi ; s'ils voulaient remplir quelques paniers de livres, mais ne pas toucher à ses machines, il leur en saurait gré. Si à ce moment-là le toit était en flammes, il s'arrangerait bien à sauver son mobilier.

« Mais d'abord (dit-il en terminant), permettez que je donne quelque rafraîchissement, nourriture et boisson, à mon ami et camarade qui vient d'arriver, fatigué, d'un long voyage ; ensuite, vous pourrez faire ce que je vous dis ! »

Tout le monde rit très fort, car on comprit que le maître parlait de moi.

Je trouvai tout excellent, et le doux espoir que j'avais exprimé sur le toit par de beaux accents pleins d'une tendre ardeur fut comblé.

Lorsque je me fus restauré, mon maître me mit dans un panier ; à côté de moi — il y avait assez de place — il déposa une tasse de lait, puis couvrit soigneusement le panier.

« Attends bien tranquillement, mon chat, dit-il, attends dans ton séjour obscur le sort qui nous est réservé, goûte pour te faire passer le temps à ta boisson favorite ; car si tu te mets à sauter et à trotter par la chambre, ils te marcheront sur la queue, ils t'écraseront les pattes dans le désordre du sauvetage. S'il faut nous enfuir, je t'emporterai moi-même, de peur que tu n'aïlles encore t'égarer. Vous ne pouvez croire, Messieurs et nobles aides dans le danger (ajouta-t-il en se tournant vers les autres), quelle merveilleuse sagesse possède ce petit chat gris. Les Gall de l'histoire naturelle prétendent que certains chats, doués des organes les plus parfaits, tels que l'instinct meurtrier, la bosse du vol, la friponnerie, etc., et très joliment éduqués, manquent à ce point du sens de l'orientation qu'ils s'égarent et ne retrouvent jamais leur foyer. Mais mon brave Murr fait en ceci une brillante exception. Il avait disparu depuis quelques jours, et je déplorais sincèrement sa perte ; mais il y a un instant, le voilà qui rentre, et j'ai tout lieu de croire qu'il est venu par les toits qui lui ont agréablement servi de grand'route. Cette bonne âme a montré de l'intelligence, de la raison, et en outre le plus fidèle attachement

à son maître ; aussi m'est-il plus cher encore qu'auparavant. » Les éloges de mon maître me firent un plaisir immense, je sentis délicieusement combien j'étais supérieur à tous mes congénères, à toute une armée de chats perdus, dépourvus du sens de l'orientation, et je m'étonnai de n'avoir pas reconnu moi-même depuis longtemps tout ce que mon intelligence avait d'extraordinaire. Sans doute me souvenais-je que le jeune Ponto m'avait mis sur la bonne voie, et le balai du ramoneur sur le bon toit ; mais je ne crus pas devoir douter un instant de ma sagacité ou de la vérité contenue dans les louanges de mon maître. Ainsi que je viens de le dire, je sentais ma force intérieure, et ce sentiment me garantissait l'exactitude de ces paroles. J'ai lu quelque part, ou entendu dire à je ne sais qui, que les éloges immérités réjouissent beaucoup plus et inspirent plus d'orgueil que les éloges mérités ; cela peut s'appliquer aux hommes seulement, les libres matous sont exempts de pareille folie, et je suis persuadé que j'aurais retrouvé sans Ponto et sans ramoneur le chemin de ma demeure. Il me semble même qu'ils n'ont fait tous deux que troubler en mon esprit la juste suite des idées. La pauvre sagesse dont Ponto se montrait si fier me fût venue, sans doute, d'autre façon, quoique les diverses expériences que je fis en compagnie du charmant Ponto, — cet *aimable roué* (1) — m'aient fourni une riche matière pour les *Lettres à un ami*, où je racontai mon voyage. Tous les journaux du soir ou du matin, toutes les *Gazettes des élégances* ou les *Libre-penseur* pourraient imprimer ces lettres avec succès, car les côtés les plus brillants de mon être y sont intelligemment mis en valeur, et c'est là ce qui doit intéresser avant tout le lecteur. Mais, je le sais bien, Messieurs les rédacteurs et les éditeurs demanderont : « Qui est ce Murr ? » et s'ils apprennent que je suis un chat, le meilleur de tous les chats, ils déclareront avec mépris : « Un chat ! et ça se mêle d'écrire !... » Je pourrais avoir l'esprit de Lichtenberg et la profondeur de Hamann — j'ai entendu dire beaucoup de bien de l'un et de l'autre, il paraît que leurs écrits passent pour bons parmi les hommes, mais ils

(1) En français dans le texte.

sont morts, ce qui, pour un écrivain ou un poète qui a l'ambition de survivre, est toujours une fâcheuse circonstance, — eussé-je donc l'esprit de Lichtenberg et la profondeur de Hamann, on me renverrait pourtant mon manuscrit, parce que simplement j'ai des griffes et qu'on n'en attend pas un style élégant. De pareilles choses attristent !... O préjugé, préjugé eriant ! comme tu règues encore sur les hommes, et surtout sur ceux d'entre eux que l'on appelle éditeurs !

Le professeur et ses compagnons firent dans la chambre un affreux désordre qui, à mon avis, n'était pas nécessaire pour envelopper quelques bonnets de nuit et des redingotes grises.

Soudain, une voix caverneuse cria dehors : « La maison brûle ! » — « Oh oh ! fit Maître Abraham, il faut que j'y aille, restez bien tranquillement ici, Messieurs ; lorsqu'il y aura du danger, je serai de retour et nous emporterons tout. »

Et il quitta vivement la chambre.

Un sentiment de peur profonde me pénétra, dans ma corbeille. Le tumulte sauvage, la fumée qui commençait à envahir la pièce, tout augmentait mon angoisse. Mille idées noires se levèrent en moi... Si mon maître allait m'oublier, si j'allais connaître dans les flammes un sombre trépas ! Je sentis — sans doute était-ce l'effet de ma peur affreuse, — une pensée horrible me pincer au cœur : ha ! me dis-je, si mon maître, hypocritement jaloux de ma science, m'avait enfermé dans ce panier pour se défaire de moi et se délivrer de tout souci !... Et si ce breuvage même, candide comme l'innocence... si c'était

*Pour me donner la mort par un projet bien vil,
Un poison préparé avec un art subtil !...*

Admirable Murr ! jusque dans cette mortelle angoisse, tu penses en vers, tu n'oublies pas ce que tu as lu dans le Shakspeare de Schlegel.

Maître Abraham passa sa tête dans la porte et dit : « Le danger est passé, Messieurs. Asseyez-vous tranquillement devant cette table et buvez les quelques bouteilles de vin que vous avez dénichées dans mon armoire. Pour moi, je vais encore un peu sur le toit, l'asperger comme il convient. Mais

attendez ! il me faut voir d'abord ce que devient mon bon matou. »

Mon maître s'avança, ôta le couvercle de mon panier, me demanda aimablement comment je me sentais, si peut-être je voulais manger encore un oiseau rôti ; je répondis à tout par des *miaou* doux et répétés, et je m'étirai bien confortablement. Mon maître y vit avec raison le signe que j'étais rassasié et que je désirais rester dans le panier ; il remit le couvercle.

J'étais bien persuadé maintenant des bonnes intentions de Maître Abraham à mon égard. J'aurais dû avoir honte de ma vile méfiance, s'il convenait à un être raisonnable d'avoir honte. « Après tout, me dis-je, cette angoisse terrible, cette méfiance, cette attente des pires infortunes n'étaient rien qu'une exaltation poétique, semblable à celle des jeunes enthousiastes de génie, qui s'en servent souvent comme d'un enivrant opium. » Cela me tranquillisa parfaitement.

A peine Maître Abraham avait-il quitté la chambre que le professeur, — je pouvais l'observer par une fente de ma corbeille, — tourna vers mon panier un regard méfiant et, d'un signe, indiqua aux autres qu'il avait un secret important à leur révéler. Puis il parla si bas que je n'eusse pas compris le moindre mot si le ciel n'eût doué mes oreilles pointues d'une ouïe incroyablement fine.

« Savez-vous bien de quoi j'ai envie ? disait le professeur. Savez-vous que j'aimerais m'approcher de ce panier, l'ouvrir, et planter ce bon couteau dans la gorge du damné matou qui s'y trouve et qui, en cet instant, se raille sans doute de nous tous, dans son orgueilleuse suffisance.

— Qu'est-ce qui vous prend, Lothario ? répondit l'un de ses compagnons ; vous voulez tuer ce joli chat, le favori de notre excellent maître ? Et pourquoi donc parlez-vous si bas ? »

Le professeur, sans élever la voix plus qu'auparavant, expliqua que je comprenais tout, que je savais lire et écrire, que Maître Abraham m'avait enseigné les sciences d'une façon assurément inexplicable et mystérieuse ; si bien que, — son caniche Ponto le lui avait révélé, — je composais des

écrits et des poèmes ; tout cela, ajouta-t-il, n'avait d'autre but que de permettre à Maître Abraham les pires railleries envers les dignes savants et les bons poètes.

« Oh ! dit Lothario avec une colère contenue, je vois venir le moment où Maître Abraham, qui possède déjà la confiance du Duc, fera avec son chat tout ce qu'il voudra. Cette sale bête deviendra *magister legens*, obtiendra le titre de Docteur, finira par être professeur d'esthétique et par faire des cours sur Eschyle... sur Corneille... sur Shakespeare... c'est à en perdre la tête !... le chat ravagera mes récoltes, il a des griffes épouvantables. »

A ce discours du professeur d'esthétique, les deux autres furent pénétrés de stupeur. L'un dit qu'il lui semblait tout à fait impossible qu'un chat apprit à lire et à écrire, puisque ces éléments de toute science, outre une habileté dont l'homme seul est capable, réclament une certaine supériorité, on pourrait dire une intelligence, qui ne se trouve même pas toujours chez l'homme, ce chef-d'œuvre de la création, — et moins encore chez les vulgaires animaux.

« Mon cher, répartit l'autre qui, à ce qui me sembla au fond de mon panier, était un homme très sérieux. Qu'appellez-vous de vulgaires animaux ? Il n'y a pas de simples animaux. Souvent, abîmé dans une tranquille réflexion sur moi-même, je ressens un profond respect pour les ânes et autres bêtes utiles. Je ne comprends pas pourquoi on n'enseignerait pas la lecture et l'écriture à un charmant animal familier doué d'heureuses dispositions naturelles, pourquoi même il ne pourrait pas devenir savant ou poète ?... N'y en a-t-il donc point d'exemples ? Je ne veux pas me référer aux *Mille-et-une-Nuits* comme à une source historique d'une authenticité absolue, mais, mon cher, je vous rappellerai seulement le Chat Botté, qui fut un chat plein de noblesse, de pénétrante intelligence et de profonde érudition. »

Ravi à cet éloge d'un chat qui — une voix intérieure me le disait clairement — devait être mon vénérable aïeul, je ne pus me tenir d'éternuer assez fort deux ou trois fois de suite. Le discoureur se tut, et tous se retournèrent, intimidés, vers mon panier.

« *Contentement, mon cher* (1), s'écria enfin l'homme sérieux qui venait de parler et qui poursuivit : Si je ne me trompe, mon cher esthéticien, vous avez parlé tout à l'heure d'un certain caniche, nommé Ponto, qui vous a révélé l'activité littéraire et scientifique du chat. Cela me remet en mémoire l'admirable Berganza de Cervantès, dont les dernières aventures nous ont été rapportées dans un livre récent et fort romanesque (2). Ce chien-là aussi donne un exemple décisif des dons innés et des possibilités de culture qu'il y a chez les animaux.

— Mais, reprit l'autre, quels exemples nous donnez-vous là, mon cher ami ? Le chien Berganza nous est connu par Cervantès qui était, on le sait, un romancier, et l'histoire du Chat Botté est un conte pour enfants que M. Tieck a remis sous nos yeux, je le veux bien, avec tant de vie qu'on est tenté d'être assez fou pour y croire. Mais enfin, vous alléguez ici deux poètes, comme si c'étaient de graves naturalistes et des psychologues ; or, les poètes ne sont rien moins que cela, ce sont des fantaisistes achevés, qui nous servent des histoires parfaitement imaginaires. Voyons ! Un homme raisonnable peut-il s'en référer à des poètes pour appuyer la vérité de choses qui sont contraires à la raison et au bon sens ? Lothario est professeur d'esthétique, et il est admissible que parfois, en cette qualité, il passe un peu la mesure, mais vous...

— Permettez, fit l'homme sérieux. Permettez, mon cher, ne vous emballez pas. Rendez-vous compte que, lorsqu'il s'agit du merveilleux, de l'incroyable, on peut parfaitement alléguer les poètes, car les simples historiens n'y voient goutte. Et même si l'on veut mettre le merveilleux en formules et le traiter comme un pur objet de science, c'est aux poètes illustres, sur qui l'on peut tabler, qu'il faut emprunter ses preuves expérimentales. Je vous donne l'exemple, — et, savant médecin vous-même, vous en serez enchanté, — d'un

(1) En français dans le texte.

(2) Les *Dernières aventures du chien Berganza* figurent dans le premier livre d'Hoffmann, les *Fantaisies à la manière de Callot* (1814). On y voit apparaître pour la première fois le thème de l'amour pour Julia. (N. d. T.)

médecin célèbre (1) qui, dans son exposé du magnétisme animal, pour mettre bien en lumière nos relations avec l'Esprit universel, pour rendre indéniable et évidente l'existence d'une divination occulte, invoque Schiller, qui dit dans *Wallenstein* : « Il est des instants dans la vie humaine... » et « Il y a de ces voix, point de doute possible... » Vous pouvez lire la suite vous-même dans la tragédie.

— Oho ! répliqua le médecin, vous vous égarez... vous en êtes au magnétisme, et vous êtes capable de conclure qu'à voir tous les miracles accomplis par le magnétiseur, il pourrait bien jouer aussi le rôle d'instituteur pour matous à l'esprit ouvert.

— Eh qui sait, reprit l'homme sérieux, quel est l'effet mystérieux du magnétisme sur les bêtes ? Les chats, qui portent déjà en eux le fluide électrique, comme vous pouvez vous en convaincre sur-le-champ... »

Songeant soudain à Mina, qui s'était plainte amèrement des expériences de ce genre qu'on avait faites sur elle, je fus si effrayé que je poussai un *miaou* sonore.

« Par l'Enfer ! s'écria le professeur sur un ton apeuré. Par l'Enfer et ses paniques ! ce maudit chat nous entend, nous comprend... Courage ! je vais le tuer des mains que voici !

— Vous n'êtes vraiment pas raisonnable, professeur, fit l'homme sérieux. Jamais je ne tolérerai que vous fassiez le moindre mal à ce chat qui déjà m'est si cher, quoique je n'aie pas eu encore le bonheur de faire plus ample connaissance avec lui. Je finirai par croire que vous êtes jaloux de lui parce qu'il fait des vers ? Professeur d'esthétique, le petit chat gris ne le deviendra pas, soyez tranquille. N'est-il pas dit clairement dans les très vieilles Constitutions académiques, qu'ensuite d'abus croissants, aucun âne ne pourra plus parvenir à une chaire ? et cette ordonnance ne doit-elle pas s'étendre à toutes les espèces animales, y compris les chats ?

— Il est bien possible, fit le professeur avec mauvaise

(1) Il s'agit ici de Kluge, médecin avec lequel Hoffmann fut personnellement en rapports à Leipzig, et qui avait publié en 1811 un livre sur le magnétisme (N. d. T.)

humeur, que le chat ne devienne ni *magister legens* ni professeur d'esthétique, mais il ne tardera guère à publier ses œuvres, la nouveauté de son cas lui fera trouver des éditeurs et des lecteurs, et il nous prendra sous le nez des honoraires considérables.

— Je ne vois nulle raison, reprit l'homme sérieux, pour que l'on empêche ce brave matou, l'aimable favori de notre maître, de suivre une carrière où tant de gens s'aventurent, sans trop de talent ni de bonne éducation. L'unique condition qu'il y faudrait poser serait qu'il se fit couper les griffes, et c'est peut-être la seule chose que nous puissions exécuter tout de suite ; ainsi, lorsqu'il sera devenu auteur, nous serons sûrs qu'il ne pourra nous blesser. »

Ils se levèrent tous. L'esthéticien prit les ciseaux. On imagine mon état ; je résolus de me défendre comme un lion contre l'affront qu'on me destinait, et de marquer pour l'éternité des temps le premier qui oserait m'approcher. Je me mis en posture de bondir dès qu'on ouvrirait mon panier.

Mais à cet instant, Maître Abraham entra et mon angoisse qui touchait au désespoir se calma. Il ouvrit ma corbeille et, tout bouleversé encore, je courus me réfugier sous le poêle en passant devant mon maître.

« Qu'est-il arrivé à cet animal ? » s'écria Maître Abraham, jetant un regard méfiant sur les autres qui restaient là, embarrassés et, dans leur mauvaise conscience, incapables de répondre.

Si menacé que je fusse dans ma prison, j'avais ressenti un grand plaisir à entendre l'avenir que m'avait prédit le professeur ; et sa jalousie déclarée m'avait fort amusé. Je sentais déjà sur mon front le bonnet de docteur, je me voyais déjà en chaire !... Mes cours ne seraient-ils pas ceux que viendrait entendre en masse la jeunesse désireuse d'apprendre ? Y aurait-il un seul étudiant bien élevé qui pût mal interpréter la prière du maître, de ne pas amener de chiens dans l'auditoire ? Car tous les chiens n'ont pas l'amabilité de mon ami Ponto, et il ne faut jamais se fier aux chasseurs à longues oreilles, car ils entreprennent toujours avec les gens les plus cultivés de ma race des conversations oiseuses, les forçant à toutes les mani-

festations les moins affables de la colère, telles que féliner... griffer... mordre, etc...

Et ne serait-ce pas la pire fatalité que...

(PLACARDS) :

.....ne pouvait s'adresser qu'à la petite dame aux joues rouges que Kreisler avait vue chez la Benzon. « Faites-moi le plaisir, Nanette, dit la Princesse, de descendre vous-même, et ayez soin que l'on porte les plants d'œILLETS dans mon pavillon. Nos gens sont assez négligents pour ne rien préparer. » La dame se leva, fit une cérémonieuse révérence, puis quitta la chambre en courant comme un oiseau à qui on ouvre la porte de sa cage.

« Je n'arrive à rien, dit alors la Princesse en se tournant vers Kreisler, tant que je ne suis pas seule avec mon maître, qui est pour moi comme un confesseur auquel on peut sans gêne confier tous ses péchés. D'ailleurs, mon cher Kreisler, vous trouverez sans doute étrange et pénible l'étiquette rigide qui règne ici et qui m'oblige à être toujours entourée de mes femmes, gardée comme la reine d'Espagne. On devrait être un peu plus libre, du moins dans ce beau Sieghartshof. Si le Duc était au palais, je n'aurais pas pu renvoyer Nanette qui s'ennuie autant qu'elle me gêne pendant nos leçons de musique. Re commençons, cela ira mieux maintenant. » Kreisler qui, dans les leçons, était la patience même, recommença le morceau pour chant que la Princesse étudiait ; mais, malgré les efforts visibles d'Hedwiga, malgré la bonne volonté que Kreisler mettait à la seconder, elle brouillait la mesure et la tonalité, faisait faute sur faute ; enfin, tout le visage en feu, elle se leva, courut à la fenêtre et resta là, le regard perdu dans le parc. Kreisler crut observer que la Princesse sanglotait et songea que cette première leçon donnait lieu à une scène bien désagréable. Que faire, sinon essayer de chasser par la musique même le démon antimusical qui semblait s'être emparé de la Princesse. Il se mit à jouer, faisant se succéder d'agréables mélodies, improvisant sur des airs en vogue mille variations de contrepoint, mille agréments mélodiques ; il finit par être

étonné lui-même de savoir jouer d'une façon si charmante, et il oublia la Princesse, son lied et son impatience inconsidérée.

« Que le Roc-au-Vautour est beau sous le soleil du soir ! » dit la Princesse, sans se retourner.

Kreisler en était justement à une dissonance et, naturellement, il lui fallait la résoudre ; il ne pouvait par conséquent admirer avec la Princesse le Roc-au-Vautour et le soleil du soir.

« Est-il bien loin à la ronde un endroit plus délicieux que notre Sieghartshof ? » fit Hedwiga d'une voix plus forte que tout à l'heure. Il fallut bien que Kreisler, après avoir frappé un bel accord final, rejoignît la Princesse près de la fenêtre et acceptât poliment la conversation qu'on lui offrait.

« En effet, Madame, dit le maître de chapelle, le parc est magnifique, et ce qui me plaît surtout ici, c'est que tous les arbres portent des feuilles vertes, chose que j'admire fort en général, et que je respecte chez les arbres, les buissons et les herbes ; chaque printemps je remercie le Tout-Puissant de ce que tout soit vert de nouveau, et non pas rouge, couleur qu'il faut blâmer en tout paysage et qui ne se trouve jamais chez les meilleurs peintres, tels que Claude Lorrain ou Berghem, pas même chez Hackert, lequel se contente de poudrer un peu ses fonds de prairies. »

Kreisler allait poursuivre, mais, apercevant, dans un petit miroir fixé au cadre de la fenêtre, le visage de la Princesse pâle comme la mort et étrangement bouleversé, il se tut et un frisson glacial le secoua.

La Princesse rompit enfin le silence et, sans se retourner, le regard toujours plongé dans le lointain, elle dit sur le ton émouvant de la plus profonde tristesse : « Kreisler, le sort veut que vous me voyiez toujours tourmentée de singulières imaginations, nerveuse et, en quelque sorte, absurde, que je vous donne toujours l'occasion d'exercer sur moi votre mordante ironie. Il est temps de vous expliquer que c'est votre vue, et pourquoi c'est votre vue qui me met dans un état comparable aux attaques d'une violente fièvre nerveuse. Sachez tout, un aveu sincère allègera mon cœur et me permettra de supporter votre présence... Lorsque je vous rencontrai pour la première

fois, là-bas, dans ce parc, vous me remplîtes, toute votre conduite me remplit d'une profonde terreur, et je ne savais pas pourquoi... Mais c'était un souvenir de ma première enfance qui remonta soudain en moi avec tout son effroi ; il ne devait reprendre forme claire que plus tard, dans un rêve étrange... Il y avait jadis, à notre Cour, un peintre nommé Ettlinger, dont le Duc et la Duchesse faisaient grand cas, car son talent était admirable. Vous pourrez voir dans la galerie de très belles œuvres de lui, et dans chacun de ses tableaux, parmi les personnages historiques, vous verrez qu'il a toujours représenté la Duchesse. Mais la plus belle de ces compositions, qui suscite l'admiration de tous les connaisseurs, se trouve dans le cabinet du Duc. C'est un portrait de la Duchesse qu'il peignit alors qu'elle était encore dans la fleur de ses jeunes ans ; sans qu'elle lui eût accordé une seule séance de pose, il atteignit à une telle ressemblance qu'il semble avoir volé son reflet au miroir. Léonard — ainsi appelait-on le peintre à la Cour — était un homme doux et bon. J'étais âgée de trois ans à peine, et je lui avais voué tout l'amour dont mon cœur d'enfant était capable ; je ne voulais plus qu'il me quittât. Et lui ne se lassait pas de jouer avec moi, il me peignait de petites images aux couleurs vives, me découpait des silhouettes. Soudain, après un an peut-être de cette vie, il disparut. La femme à qui l'on avait confié mon éducation me dit, les larmes aux yeux, que M. Léonard était mort. J'étais inconsolable, je ne voulais plus rester dans la chambre où j'avais joué avec lui. Toutes les fois que je le pouvais, échappant à la surveillance de ma gouvernante et des femmes, je courais dans le château en appelant à grands cris : « Léonard ! » Car je m'obstinais à croire qu'il n'était pas mort, mais caché quelque part dans le palais. C'est ainsi qu'un soir, comme ma gouvernante s'était éloignée un instant, je partis à la recherche de la Duchesse, ma mère. J'étais persuadée qu'elle me dirait où se cachait Léonard et qu'elle me le rendrait. Les portes du vestibule étaient ouvertes, je parvins au grand escalier que je montai en courant et j'entrai au hasard dans la première pièce venue. Après avoir examiné les lieux, j'étais sur le point de frapper à une porte qui, croyais-je, devait conduire aux appartements de la Du-

chesse ; mais cette porte s'ouvrit brusquement, et un homme en surgit, les vêtements en lambeaux, les cheveux en désordre. C'était Léonard, qui fixait sur moi des yeux terrifiants. Son visage était d'une pâleur mortelle, amaigri, à peine reconnaissable. « Ah ! Monsieur Léonard, m'écriai-je, comme te voilà ! » « pourquoi es-tu si pâle, pourquoi as-tu des yeux si brillants, » « pourquoi me regardes-tu ainsi ?... Tu me fais peur !... Oh » « sois bon, comme autrefois !... peins-moi encore de jolies » « images. » Léonard alors bondit sur moi avec un rire sauvage, sonore... une chaîne qui semblait rivée à son corps traînait bruyamment derrière lui ; il s'accroupit à terre et dit d'une voix rauque : « Ha ! petite Princesse, des images ?... » « Oui, oui, c'est aujourd'hui seulement que je sais vraiment peindre, peindre... Je vais te faire une image, un portrait de ta » « jolie maman. N'est-ce pas, ta mère est belle ?... Mais demande-lui de ne plus me métamorphoser, je ne veux plus être ce » « pauvre diable de Léonard Ettlinger... il est mort depuis » « longtemps. Je suis le vautour rouge et je peins lorsque j'ai fait » « un repas de rayons colorés. Je sais peindre lorsque j'ai pour » « vernis du sang chaud... et c'est ton sang qu'il me faut, petite Princesse ! »

« Et, me saisissant, il m'attira à lui, dégagea mon cou, je crus voir étinceler dans ses mains un petit couteau. Au cri perçant que je poussai dans ma terreur, des domestiques se précipitèrent dans la pièce et bondirent sur le fou. Mais avec une force de géant, il les terrassa. A cet instant, un pas sonore retentit dans l'escalier, accompagné d'un bruit de chaînes, et un homme de haute et forte stature entra, qui s'écria : « Jesus ! il m'a échappé. Jésus ! quel malheur ! Attends. » « attends, suppôt du diable ! » Dès que le fou aperçut cet homme, ses forces semblèrent l'abandonner, et il se roula à terre en gémissant. On lui mit les fers que l'homme avait apportés, et on l'entraîna, tandis qu'il poussait les hurlements affreux d'un fauve enchaîné.

« Vous pensez avec quelle violence cette scène put bouleverser une enfant de quatre ans. On chercha à me consoler, à me faire comprendre ce qu'était la folie. Sans le concevoir bien clairement, je sentis en tout mon être une épouvante

profonde, indicible, qui reprend possession de moi, lorsque, aujourd'hui encore, j'aperçois un dément, ou lorsque simplement je pense à cet affreux état, comparable à une agonie douloureuse, ininterrompue, perpétuelle. — Kreisler, vous ressemblez à ce malheureux comme un frère. Votre regard surtout qui, permettez-moi de vous l'avouer, me paraît souvent étrange, ne me rappelle que trop Léonard ; et c'est là ce qui me fit perdre mon sang-froid lorsque je vous vis pour la première fois, ce qui aujourd'hui encore, en votre présence, me donne cette inquiétude, cette anxiété. »

Kreisler l'écoutait, immobile, profondément troublé, incapable de répondre un seul mot. Il avait toujours eu l'idée fixe que la folie le guettait, telle une bête cherchant sa proie et qu'un jour, brusquement, elle le mettrait en pièces ; il tressaillait maintenant sous la même horreur de lui-même qui s'emparait de la Princesse à sa vue ; il luttait contre l'affreuse pensée que c'était lui qui avait voulu, dans un accès d'aliénation mentale, égorger la Princesse.

Après un silence prolongé, la Princesse reprit :

« L'infortuné Léonard aimait secrètement ma mère, et cet amour, qui était déjà de la folie, se transforma brusquement en démence furieuse.

— C'est donc, fit Kreisler d'une voix très douce, très tendre, qu'il avait toujours lorsqu'un orage intérieur venait de s'apaiser ; c'est donc qu'au cœur de Léonard n'était pas né l'amour de l'artiste.

— Qu'entendez-vous par là, Kreisler ? demanda la Princesse en se retournant vivement.

— Un jour, reprit Kreisler avec un doux sourire, après un spectacle d'une gaieté vraiment folle, j'entendis un farceur de valet honorer les musiciens de cette douce apostrophe : « O braves gens et mauvais musiciens ! » Aussitôt, pareil au Juge Suprême, je répartis tout le genre humain en deux classes : l'une se composait des braves gens qui sont mauvais musiciens, ou qui plutôt ne le sont pas du tout ; l'autre, des véritables musiciens. Pourtant, je ne voulais damner personne, tous devaient faire leur salut, mais par des voies diverses..... Les braves gens s'énamourent aisément de deux beaux yeux, tendent

les bras vers l'aimable personne sur le visage de laquelle rayonnent ces yeux, enferment l'idole dans des cercles qui, de plus en plus étroits, finissent par se réduire aux dimensions d'un anneau de fiançailles qu'ils mettent au doigt de la bien-aimée, *pars pro toto*... Vous savez un peu de latin, Altesse... *pars pro toto*, dis-je, anneau de la chaîne par laquelle ils emmènent dans la prison du mariage la captive de leur amour. Et ils s'écrient alors d'une voix extasiée : « O Dieu !... » ou bien : « O Ciel !... » ou encore, s'ils savent l'astronomie : « O constellations !... » ou, s'ils inclinent au paganisme : « O dieux immortels !... Elle est à moi, la Très-belle, tout mon espoir est comblé !... » En faisant ce vacarme, les braves gens pensent imiter les musiciens, mais en vain, car l'amour de ceux-ci est tout autre chose. Il arrive sans doute que des mains invisibles fassent tomber soudain le voile qui couvre les yeux des musiciens ; ils aperçoivent alors, errant sur la terre, l'ange idéal qui reposait silencieusement en leur cœur, comme un doux mystère inexploré. Et voici que jaillit, pur feu céleste qui éclaire et réchauffe sans consumer, tout l'enthousiasme, toute la félicité ineffable de la vie supérieure, germée au plus secret de l'âme. L'esprit déploie mille antennes, toutes vibrantes de désir, tisse son filet autour de celle qui est apparue, et elle est à lui,... et elle n'est jamais à lui, car la soif de son aspiration est à jamais insatisfaite... C'est Elle, elle-même, l'adorée, pressentiment devenu forme vivante, qui s'élève de l'âme de l'artiste, comme une lumière, c'est elle qui est le chant, le tableau, le poème... Ah Altesse, croyez-moi, les vrais musiciens, ceux qui n'emploient les bras de leur corps et les mains qui les terminent, qu'à faire une musique passable — que ce soit avec la plume, le pinceau, ou autrement —, ces artistes ne tendent vers leur véritable Aimée que des antennes spirituelles, et il n'y a ni mains ni doigts capables de saisir avec toute la grâce convenable un anneau pour le passer à l'annulaire de l'Adorée. On ne peut donc craindre qu'ils s'abaissent à des mésalliances, et il semble fort indifférent que l'aimée qui vit au cœur de l'artiste soit une princesse ou une fille de boulanger, pourvu qu'elle ne soit pas une chouette. Ces musiciens, lorsqu'ils sont épris, créent avec un enthousiasme divin des

œuvres merveilleuses ; ils ne meurent donc point, misérablement, de langueur, ils ne deviennent pas fous. Aussi en veux-je fort à M. Léonard Ettlinger de s'être abandonné à quelque démente ; il eût très bien pu, à la façon des vrais musiciens, aimer à sa guise et sans aucun dommage la royale personne de la Duchesse. »

Les notes humoristiques que faisait retentir le maître de chapelle effleuraient sans y pénétrer les oreilles de la Princesse, car elles étaient couvertes par les dernières vibrations de la corde qu'il avait touchée d'abord, vibrations plus fortes qu'ailleurs dans un cœur féminin où cette corde était trop tendue.

« L'amour de l'artiste !... fit-elle, et, se laissant tomber dans un fauteuil, elle parut s'abandonner à une profonde méditation, la tête appuyée sur la main. Etre aimée ainsi !... oh le beau rêve !... le rêve céleste !... mais ce n'est qu'un rêve, un rêve vain !

— Vous paraissez, reprit Kreisler, n'être pas très favorablement disposée envers les rêves ; et pourtant, c'est dans les rêves uniquement que nous poussent des ailes de papillon, que nous sommes capables, pour échapper à notre étroite prison, de nous envoler, chatoyants et lumineux, dans les airs, bien haut ! Tout homme, au fond, a un désir inné de voler, et j'ai connu d'honnêtes gens, fort graves, qui le soir s'emplissaient de champagne comme d'un gaz propice, afin de pouvoir monter dans la nuit, ballons et passagers à la fois.

— Ah ! être aimée ainsi et le savoir ! répéta la Princesse sur un ton plus ému encore.

— Et, reprit Kreisler, pour l'amour de l'artiste tel que j'ai tenté de vous le dépeindre, vous avez sans doute sous les yeux le triste exemple de M. Léonard Ettlinger qui, étant musicien, a voulu aimer comme les braves gens ; sa belle intelligence put en être quelque peu ébranlée, mais à mon avis cela prouve précisément que M. Léonard n'était pas un vrai musicien. Les artistes portent en leur cœur l'élue de leurs pensées, ils ne souhaitent rien autre que de peindre, chanter et écrire en son honneur ; on peut, pour leur suprême courtoisie, les comparer aux galants chevaliers, les leur préférer même, car jamais

ils n'agissent comme les êtres sanguinaires qui, pour honorer leur Dame, faisaient mordre la poussière à des gens fort estimables, lorsqu'ils n'avaient sous la main ni géants ni dragons.

— Non, s'écria la Princesse comme au sortir d'un rêve ; il est impossible qu'un feu de Vesta s'allume avec cette pureté dans le cœur d'un homme... L'amour d'un homme est-il autre chose que l'arme traîtresse d'une victoire qui fait l'infortune de la femme, sans même donner le bonheur à son vainqueur ?...

Kreisler allait exprimer son étonnement de voir de si étranges pensées chez une princesse de dix-sept ou dix-huit ans, lorsque la porte s'ouvrit et que parut le Prince Ignace.

Le maître de chapelle se réjouit de voir s'achever un entretien qu'il comparait fort justement à un duo bien composé, où chaque voix doit rester fidèle à son caractère particulier. Tandis que la Princesse, disait-il, poursuivait un mélancolique adagio où il y avait à peine, çà et là, un trille ou un mordant, lui-même, Kreisler, excellent *buffo* ou chanteur comique, y avait mêlé toute une légion de notes brèves, *parlando* ; et, comme l'ensemble était vraiment un chef-d'œuvre de composition et d'exécution, il n'avait plus d'autre désir que de pouvoir, du fond d'une loge ou dans un élégant fauteuil d'orchestre, écouter son propre dialogue avec la Princesse.

Le Prince Ignace donc, entra, une tasse brisée à la main, pleurant et sanglotant.

Il faut dire que le prince, quoiqu'il approchât de la trentaine, ne pouvait renoncer aux jeux favoris de l'enfance. Il vouait un amour particulier aux tasses, avec lesquelles il pouvait jouer des heures durant, les mettant devant lui sur la table dans un ordre qu'il modifiait sans cesse, la tasse rouge près de la jaune, puis la verte près de la rouge, etc. Il y prenait la même joie sans mélange qu'y eût trouvée un enfant d'humeur gaie.

Il se lamentait maintenant sur un grand malheur : le petit chien avait sauté sur la table et fait tomber les plus belles tasses !

La Princesse lui promit une tasse à la dernière mode de Paris. Il se déclara satisfait, et un sourire éclaira tout son vi-

sage. A cet instant, seulement il parut remarquer la présence du maître de chapelle, se tourna vers lui et lui demanda s'il possédait, lui aussi, une belle collection de tasses. Maître Abraham avait appris à Kreisler ce qu'il convenait de répondre à cette question ; il affirma donc qu'il n'avait certes point d'aussi belles tasses que Son Altesse, et que, d'ailleurs, il ne serait pas en mesure d'y consacrer autant d'argent que le faisait Son Altesse.

« C'est que, voyez-vous, répondit Ignace, d'un ton satisfait, je suis Prince, et je puis, par conséquent, avoir autant de belles tasses qu'il me plaît, tandis que vous, vous ne le pouvez, n'étant pas Prince, car, du moment que de toute évidence je suis un Prince, les belles tasses sont... » Tasses et prince, prince et tasses se succédaient dans ce discours qui s'embrouillait de plus en plus. Cependant, le prince Ignace riait et sautillait, battant des mains dans l'excès de son bonheur... Hedwiga rougissait, baissait les yeux ; elle avait honte de ce frère idiot et redoutait, bien à tort, les railleries de Kreisler qui, fidèle à ses sentiments profonds, considérait l'imbécillité du Prince comme un véritable état de démence. Il éprouvait envers lui une pitié qui, d'ailleurs, bien loin de remédier au malaise de ces instants, ne faisait que l'accroître. Pour détourner le pauvre Prince de ses fatales tasses, sa sœur lui demanda de mettre en ordre la petite bibliothèque que renfermait une jolie armoire. Enchanté, riant sans cesse, le Prince se mit aussitôt à ôter des rayons les livres bien reliés et, les classant soigneusement selon leurs formats, il les remplaça de telle façon que les tranches dorées, tournées vers l'extérieur, fissent une longue bande brillante, qui parut le réjouir au delà de toute mesure.

M^{lle} Nanette entra précipitamment et s'écria : « Le Duc, le Duc, avec le Prince ! — Oh mon Dieu ! fit la Princesse. Ma toilette ! En vérité, Kreisler ! nous avons passé des heures à bavarder sans y penser... Je me suis oubliée complètement, moi-même, et le Duc, et le Prince ! » Elle disparut avec Nanette dans la pièce voisine. Le prince Ignace ne se laissa pas déranger dans sa besogne.

Déjà le carrosse du Duc roulait devant la porte ; comme

Kreisler se trouvait au bas de l'escalier d'honneur, deux coureurs en livrée descendirent d'une vourste. Ceci demande quelques explications.

Le duc Irénée ne s'écartait pas des antiques usages et, à une époque où personne n'obligeait plus quelque polisson à courir en livrée de couleur vive devant les chevaux, comme un fauve traqué, il avait conservé, parmi ses nombreux domestiques de tout poil, deux coureurs. C'étaient de braves gens d'une jolie stature, d'âge mûr déjà, gros et gras, dont le seul tourment consistait en douleurs abdominales, provoquées par leur vie assise. Le Duc, en effet, était bien trop humain pour exiger jamais qu'un de ses serviteurs se métamorphosât en levrette ou en alerte roquet. Cependant, pour sauvegarder l'étiquette, lorsque le Duc faisait une sortie de gala, ses deux coureurs le précédaient sur une vourste sans apparence ; aux endroits indiqués, — par exemple quand ils passaient devant un groupe de badauds, ils agitaient les jambes pour signifier qu'ils couraient... C'était ravissant à voir...

Donc, à peine les coureurs descendus, les chambellans s'avancèrent sous le porche ; le duc Irénéus les suivit, accompagné d'un jeune homme de belle taille qui portait l'uniforme de la garde napolitaine, étoiles et croix sur la poitrine... « *Je vous salue, Monsieur de Kræsel* », dit le Duc lorsqu'il aperçut Kreisler. Il avait l'habitude de le nommer Kræsel lorsque, aux occasions solennelles, il s'exprimait en français et se trouvait par conséquent dans l'impossibilité de retenir exactement les noms allemands. Le Prince étranger — car c'était ce jeune homme qu'avait désigné M^{lle} Nanette en annonçant que le Duc arrivait avec le Prince — adressa au passage un petit signe de tête à Kreisler ; c'était un genre de salut que celui-ci trouvait insupportable, même de la part des gens du plus haut rang. Il fit donc une révérence, se courbant jusqu'à terre de si burlesque façon que le gros Maréchal du palais ne put se tenir de rire sous cape ; il considérait d'ailleurs Kreisler comme un farceur fini, et comme des plaisanteries tout ce qu'il pouvait dire ou faire. Le jeune Prince jeta sur Kreisler un regard étincelant de ses yeux noirs, grommela : « Polisson ! » et rejoignit vivement le Duc qui se retournait vers lui avec

une gravité toute pleine de douceur. « Pour un garde italien, cria Kreisler au Maréchal du palais, en éclatant de rire, l'Altesse parle un allemand fort passable. Dites-lui, Excellence, qu'en échange je veux lui servir le plus pur napolitain, sans y mêler trace de gentillesse romaine, ni surtout de grossier vénitien à la façon des masques de Gozzi : bref, que je ne lui dirai pas tare pour bare. Dites-le-lui, Excellence. » Mais l'Excellence montait l'escalier, faisant de ses épaules levées un rempart et une muraille protectrice à ses oreilles.

La voiture ducale qui amenait toujours Kreisler à Siegharts. hof s'arrêta, le vieux chasseur ouvrit la portière et pria Kreisler de monter. Mais à cet instant, un marmiton accourut en hurlant : « Ah quel malheur ! quelle catastrophe ! » — « Qu'est-il arrivé ? » lui cria Kreisler. — « Ah quel malheur ! reprit le marmiton, pleurant encore plus fort, le grand maître-queux est au désespoir, fou de rage, il veut se passer le couteau à ragoût au travers du corps parce que Monseigneur le Duc a ordonné de servir le souper, et qu'il manque les moules pour la salade à l'italienne. Il veut aller lui-même en ville, mais le grand-écuyer se refuse à faire atteler sans en avoir l'ordre du Duc. » — « Il y a une solution, fit Kreisler. Que le maître-queux monte dans la voiture que voici et qu'il aille quérir à Sieghartsweiler les plus belles moules ; moi, cependant, je m'en irai tranquillement à pied jusqu'à la ville. » Et il disparut dans le parc...

« Grande âme !... noble cœur !... charmant maître ! » lui cria le vieux chasseur, les larmes aux yeux.

Les flammes du couchant embrasaient les monts lointains et jetaient une lueur dorée sur les prairies, dans les feuillages, dans les bosquets, comme si les souffles du soir qui venaient de se lever eussent dispersé cet éclat.

Kreisler s'arrêta au milieu du pont jeté sur un large bras du lac et qui mène à la cabane de pêcheur ; il regarda l'eau où se reflétaient dans un éclairage magique les admirables groupes des arbres, le Roc-au-Vautour qui montait tout droit vers le ciel et portait comme une étrange couronne ses ruines d'un blanc éblouissant. Le cygne domestique, que l'on appelait Blanche, barbotait dans l'eau, son beau cou fièrement levé,

agitant ses plumes éclatantes. « Blanche, Blanche, s'écria Kreisler en tendant les bras, chante ton plus beau chant et ne crois pas que tu doives mourir ensuite ! Viens chanter sur mon cœur, tes plus beaux accents seront miens alors, et c'est moi seul qui mourrai d'ardente nostalgie, tandis que, plein de vie et d'amour, tu reprendras ta course légère sur la caresse des ondes ! » Kreisler ne savait pas lui-même ce qui, soudain, avait pu l'émouvoir si fort ; il s'appuya à la balustrade, ferma les yeux. Il entendit alors le chant de Julia et une souffrance indiciblement douce fit tressaillir son cœur.

Des nuages passaient, jetant de larges ombres sur les monts et sur la forêt, comme des voiles noirs. Un sourd roulement de tonnerre retentit à l'orient, le vent du soir gronda plus fort, les ruisseaux firent entendre plus haut leur murmure ; et la harpe éolienne vint mêler à ces bruits des notes isolées, semblables aux accents d'orgues lointaines, tandis que les oiseaux de nuit, effrayés, prenaient leur vol et passaient en sifflant à travers les fourrés.

Kreisler sortit soudain de sa rêverie et aperçut son reflet dans l'onde obscure. Il lui sembla alors qu'Ettlinger, le peintre fou, le regardait du fond des eaux. « Oho ! lui cria-t-il, es-tu là, double aimé, vaillant compagnon ?... Écoute, digne jeune homme, tu n'as pas mauvaise apparence pour un peintre qui a quelque peu perdu la tête et qui, dans son orgueilleuse arrogance, a voulu prendre pour vernis du sang princier... Je finis par croire, mon cher Ettlinger, que tu as berné d'illustres familles en jouant la folie... Plus je t'observe et plus je remarque en toi des manières fort distinguées ; si tu veux, j'irai dire à la duchesse Marie que, pour le rang et la situation que tu occupes dans les eaux, ils sont d'un homme de très haute naissance ; que donc elle peut t'aimer sans plus de façons... Mais, compagnon, si tu veux que la Duchesse ressemble encore aux portraits que tu as faits d'elle, il te faudra imiter ce prince dilettante qui obtenait la ressemblance de ses tableaux avec leurs modèles en passant habilement ses pinceaux sur... les modèles ! Enfin ! puisqu'on t'a cruellement envoyé aux enfers, je t'apporte ici mille nouvelles. Sache-le, vénérable hôte des petites-maisons, la blessure que tu as faite à la belle princesse

Hedwiga, — pauvre enfant ! — n'est pas encore bien guérie, et la douleur lui fait faire parfois d'étranges grimaces. As-tu donc si durement, si douloureusement touché son cœur, que maintenant encore son sang coule lorsqu'elle aperçoit ton fantôme, de même que ces cadavres qui saignent à l'approche de leur meurtrier ? Ne m'en veuille pas, mon cher, si elle me prend pour un spectre, et même pour ton spectre... Mais aussi, à l'instant même où je vais lui démontrer que je ne suis point un affreux revenant, mais bien le maître de chapelle Johannès Kreisler, voilà que se met en travers de ma route le prince Ignace, lequel est visiblement atteint d'une *paranoia*, d'une *fatuitas*, d'une *stoliditas*, qui, selon Kluge, est une variété fort agréable de la démence proprement dite... N'imites pas tous mes gestes, peintre ! lorsque je te parle sérieusement !... tu recommences ? Si je ne craignais de m'enrhumer, je plongerais et je t'infligerais une sérieuse correction... Va-t-en au diable, coquin de mime ! »

Et Kreisler s'enfuit en courant.

Il faisait tout à fait nuit maintenant, des éclairs perçaient les nuages sombres, le tonnerre roulait, et la pluie se mit à tomber à grosses gouttes. Une lumière éblouissante brillait dans la hutte de pêcheur ; Kreisler y courut.

Tout près de la porte, en pleine lumière, Kreisler vit sa propre image, son double qui courait à ses côtés. Saisi d'une frayeur profonde, Kreisler se précipita dans la maisonnette et tomba, à bout de souffle, pâle comme la mort, sur un fauteuil.

Maître Abraham, assis devant une petite table où une lampe astrale jetait ses rayons aveuglants, lisait dans un grand in-folio ; il sursauta, s'avança vers Kreisler et lui dit : « Au nom du Ciel, qu'avez-vous, Johannès ? d'où venez-vous si tard ? que signifie cet effroi ? »

Kreisler se ressaisit à grand'peine, puis prononça d'une voix sourde : « Il n'y a pas à le nier, nous sommes deux maintenant... je veux dire moi et mon double qui a surgi du lac et qui m'a poursuivi jusqu'ici... Ayez pitié, Maître, prenez votre canne-épée et tuez ce coquin... il est fou, il croit que je le suis et il peut nous perdre tous deux. C'est lui qui a, par ses conjurations, provoqué l'orage, dehors... les esprits se meuvent

dans les airs et leur chœur déchire les entrailles de l'homme... Maître, Maître ! appelez ici le cygne... qu'il chante... Mon chant est mort, car l'autre Moi a posé sa main blanche et froide comme la mort sur ma poitrine, et il devra la retirer lorsque le cygne chantera... il sera forcé de replonger dans le lac... » Maître Abraham, empêchant Kreisler de poursuivre, lui adressa des paroles amicales, l'obligea à boire quelques verres d'un vin italien, plein de chaleur, qu'il avait là, puis se fit raconter peu à peu tout ce qui s'était passé.

Mais Kreisler avait à peine achevé que Maître Abraham éclata de rire et s'écria : « Je reconnais bien là mon imaginaire indéracinable, mon visionnaire fini... Pour l'organiste qui vous a joué un choral effrayant dans le parc, c'est tout simplement le vent nocturne qui passait dans les airs en grondant et faisait vibrer les cordes de la harpe des tempêtes. Mais oui, Kreisler vous avez oublié la harpe tendue entre les deux pavillons, au fond du parc (1). Et quant à votre double, qui courait à vos côtés dans la lueur de ma lampe astrale, je vais vous démontrer que, sitôt que je sors sur le seuil, mon double aussi apparaît et que quiconque s'approche de ma maisonnette doit souffrir la présence, à ses côtés, d'un chevalier d'honneur de son moi. »

Maître Abraham sortit et, aussitôt, dans la lueur, il y eut auprès de lui un second Maître Abraham.

Kreisler vit que c'était l'effet d'un miroir concave caché, et s'irrita comme tous ceux qui voient se dissiper en fumée le merveilleux auquel ils ont ajouté foi. L'homme préfère la pire frayeur à l'explication naturelle de ce qui lui a semblé appartenir au monde des fantômes ; il ne veut à aucun prix se satisfaire de notre univers ; il désire voir quelque chose qui relève d'un autre monde, capable de se manifester sans l'intermédiaire du corps.

(1) L'abbé Gattoni de Milan fit tendre entre deux tours quinze fils de fer accordés de façon à donner la gamme diatonique. A tous les changements atmosphériques, ces cordes résonnaient plus ou moins haut, selon l'intensité de leurs modifications. Cette harpe éolienne en grand portait le nom de *harpe géante* ou *harpe des tempêtes* (Note d'Hoffmann).

« Je ne puis concevoir, dit Kreisler, votre goût étrange pour ce genre de mystification. Vous préparez le merveilleux à la façon d'un habile cuisinier, à l'aide d'épices fortes, et vous pensez que les hommes dont l'imagination s'est émoussée comme l'estomac des viveurs seront chatouillés par de semblables extravagances. Rien n'est plus déplaisant que de découvrir, à propos d'un de ces maudits artifices qui vous serrent le cœur, que tout s'est passé le plus naturellement du monde.

— Naturellement, naturellement ! s'écria Maître Abraham. Vous qui êtes un homme assez raisonnable, vous devriez vous apercevoir que rien n'est naturel en ce monde, rien du tout ! Ou bien croyez-vous, digne maître de chapelle, que pour cette simple raison que nous pouvons amener un effet déterminé avec les moyens qui sont en notre pouvoir, nous ayons clairement sous les yeux la cause véritable de cet effet, celle qui a son origine dans le grand organisme mystérieux ?... Vous avez toujours eu du respect pour mon art, bien que vous n'en ayez jamais vu le chef-d'œuvre...

— Vous voulez dire la *fille invisible* ? fit Kreisler.

— Assurément, répartit Maître Abraham. Ce tour — et c'est mieux qu'un tour — vous eût prouvé, justement, que la machine la plus simple, la plus facile à combiner peut souvent entrer en relations avec les mystères les plus secrets de la nature, et produire alors des effets qui restent inexplicables... en prenant même ce mot dans son sens courant.

— Hem ! fit Kreisler, si vous procédiez selon la fameuse théorie du châte, si vous cachiez habilement l'appareil, si vous aviez sous la main une personne habile et souple...

— O Chiara ! s'écria Maître Abraham, et des larmes perlèrent à ses yeux. O Chiara ! ma douce, ma chère enfant ! »

Kreisler n'avait jamais vu le vieillard aussi ému et d'ailleurs, depuis bien longtemps, Maître Abraham se refusait à toute impression mélancolique, la chassant sous ses railleries.

« Qu'est-ce donc que Chiara ? demanda le maître de chapelle.

— Il est stupide, dit Maître Abraham avec un sourire, que je doive vous apparaître aujourd'hui comme un vieux fat larmoyant ; mais les constellations veulent que je vous parle enfin d'un moment de mon passé sur lequel j'ai longtemps

gardé le silence... Venez ici, Kreisler, regardez ce grand livre, c'est le plus merveilleux de ceux que je possède, je l'ai hérité d'un magicien qui s'appelait Severino ; j'étais assis là, tout à l'heure, j'y lisais les histoires les plus étranges, je regardais la petite Chiara qui y est peinte, et voilà que vous entrez brusquement, hors de vous-même, que vous exprimez votre mépris pour ma magie à l'instant précis où je m'abandonne délicieusement au souvenir de mon plus beau miracle, que je réalisai dans la fleur de l'âge !

— Eh bien, racontez-le-moi, s'écria Kreisler, afin que je puisse sans retard joindre mes pleurs aux vôtres...

— J'étais un jeune homme robuste et d'aimable apparence, commença Maître Abraham, mais il n'est point surprenant que, dans mon zèle exagéré et mon désir de gloire, je me sois usé de travail et rendu malade en construisant les grandes orgues de Gœnicenesmühl. Le médecin déclara : « Courez le monde, digne organiste, allez longtemps par monts et par vaux ! » Je lui obéis et me présentai de ville en ville, m'amusant à faire le « mécanicien », et à montrer aux braves gens de jolis tours d'adresse. Tout alla bien, je gagnai beaucoup d'argent, jusqu'au jour où je rencontrai ce Severino qui railla cruellement mes petits escamotages et me fit voir de tels talents que pour un peu j'aurais cru comme le peuple qu'il avait commerce avec le diable ou, du moins, avec d'autres esprits plus honnêtes. Son plus grand succès était sa femme-oracle, et c'est ce même tour qui fut connu par la suite sous le nom de la *fille invisible*. Une boule du verre le plus fin et le plus transparent était suspendue au milieu de la pièce, et on entendait sortir de cette boule, comme un souffle léger, les réponses aux questions que l'on adressait à la fille invisible. La foule venait nombreuse, attirée par l'apparence inexplicable de ce phénomène, et plus encore par la voix spectrale de l'Invisible qui vous pénétrait le cœur et le saisissait profondément, grâce à l'exactitude de ses réponses et à son véritable don prophétique. Je m'attachai à Severino, je lui parlai beaucoup de mes tours et de mes machines, mais il ne montra que du mépris — un autre mépris que le vôtre, Kreisler, — pour tout mon savoir ; il voulut absolument que je lui construisisse un orgue hydraulique,

bien que je lui eusse prouvé, m'appuyant sur la démonstration du Conseiller aulique Meister de Goettingue, dans son traité *De veterum Hydraulo*, que ce genre d'*hydraulos* n'était bon à rien, puisqu'il économisait tout au plus quelques livres d'air ; or, grâce au ciel, on peut encore se procurer gratuitement cette matière. Severino m'affirma enfin qu'il avait besoin des sons plus doux de cet instrument pour venir en aide à la fille invisible ; il promit de me découvrir son secret si je jurais de ne point l'utiliser moi-même et de ne le révéler à personne, bien qu'il jugeât presque impossible d'imiter son chef-d'œuvre sans... Mais là, il s'interrompit et prit un visage plein de douceur et de mystère, comme feu Cagliostro lorsqu'il parlait à des femmes de ses extases magiques. Dans mon désir de voir la fille invisible, je promis de bâtir l'orgue hydraulique aussi bien que je le pourrais, et il me donna toute sa confiance ; il se prit même d'affection pour moi lorsque je pus l'assister dans ses travaux. Un jour, comme je voulais aller chez Severino, je trouvai la foule assemblée dans la rue. On me dit qu'un homme de bonne mine était tombé sans connaissance. Je me frayai un passage et reconnus Severino que l'on relevait pour le transporter dans une maison voisine. Un médecin qui passait par là lui donna des soins. Après qu'on eût essayé de divers remèdes, Severino ouvrit enfin les yeux avec un profond soupir. Le regard qu'il fixa sur moi en fronçant convulsivement les sourcils était terrible à voir, toutes les affres de l'agonie y allumaient un sombre éclat. Ses lèvres tressaillirent, il voulut parler, mais n'y parvint pas. Enfin, il frappa quelques coups violents sur sa poche de gilet. J'y mis la main et en tirai des clefs. « Ce sont les clefs de votre « demeure ? » dis-je, et il fit un signe de tête affirmatif. « Celle-
« ci, ajoutai-je en lui en montrant une, est la clef du cabinet
« où vous n'avez jamais voulu me laisser pénétrer ? » De nouveau, il fit un signe. Mais, lorsque je voulus le questionner encore, il se mit à soupirer et à gémir, comme sous l'empire d'une angoisse terrible ; des gouttes de sueur froide perlaient sur son front, il étendait les bras et les refermait comme lorsqu'on étreint quelqu'un, tout en me désignant du regard. « Il veut, dit le médecin, que vous mettiez en sécurité ses

« affaires et ses appareils, peut-être même, s'il meurt, que « vous les gardiez ? » Severino fit un signe de tête plus marqué, cria : « *Corre !* » et retomba évanoui. Je courus donc à sa demeure, tremblant d'impatiente curiosité, j'ouvris le cabinet où devait être enfermée la mystérieuse fille invisible ; quel ne fut pas mon étonnement de le trouver absolument vide ! L'unique fenêtre était couverte d'un épais rideau, de sorte qu'il n'y pénétrait qu'une très faible lueur, et une grande glace était accrochée au mur, en face de la porte. Comme je m'avançais par hasard devant la glace et que j'y apercevais mon image dans la pénombre, je me sentis envahi par un étrange sentiment, comme si je me fusse trouvé sur le tabouret isolateur d'une machine électrique. Au même instant, la voix de la fille invisible prononça en italien : « Épargnez-moi aujourd'hui « seulement, père !... ne me fouettez pas si cruellement. « D'ailleurs, maintenant, vous êtes mort ! » J'ouvris vivement la porte de la chambre pour y faire pénétrer la pleine lumière du jour, mais je n'aperçus pas âme qui vive. « C'est bien à « vous, père, dit la voix, d'avoir envoyé M. Liscov, mais il ne « permettra plus que vous me battiez, il brisera l'aimant et « vous ne pourrez pas ressortir de votre tombeau où il vous « laissera, vous pourrez vous en défendre tant que vous « voudrez ; car vous êtes mort maintenant, et vous n'appar- « tenez plus à la vie. »

« Vous imaginez, Kreisler, quels frissons me secouèrent tandis que, sans rien voir, j'entendais tout près de moi cette voix. « Diable ! criai-je très fort pour me donner du courage. « Si seulement je voyais quelque part un misérable flacon, « je le briserais et le *diable boiteux* (1) échappé de sa prison « paraîtrait devant moi en chair et en os, mais je ne vois rien... » Alors, soudain, je crus remarquer que les soupirs qui passaient dans l'air venaient de derrière une cloison qui séparait de la pièce un coin trop petit, me semblait-il, pour cacher un être humain. J'y bondis pourtant, j'ouvris le vantail et j'aperçus, recroquevillée comme un ver, une jeune fille qui fixait sur moi de grands yeux d'une admirable beauté, et me tendait les bras :

(1) En français dans le texte.

je m'écriai : « Viens, mon agneau, viens ma petite invisible ! » Je pris la main qu'elle me tendait et une secousse électrique parcourut tous mes membres...

— Halte ! s'écria Kreisler. Halte, Maître Abraham ! qu'est-ce donc ? lorsque pour la première fois je touchai par hasard la main de la princesse Hedwiga, il m'arriva la même chose, et chaque fois qu'elle me fait la grâce de me tendre la main, cela se reproduit, quoique plus faiblement.

— Oho ! répondit Maître Abraham, notre petite Princesse, à tout prendre, n'est qu'une espèce de *Gymnotus electricus*, de *Raja torpedo* ou de *Trichiurus indicus*, comme l'était jusqu'à un certain point, ma douce Chiara, ou bien elle est peut-être une vive souris domestique, comme celle qui appliqua un vigoureux soufflet au Signor Cotugno lorsqu'il la prit par la peau du cou pour la disséquer, intention que certes vous n'aviez pas envers la Princesse !... Mais nous parlerons une autre fois de la Princesse, occupons-nous pour l'instant de mon invisible... Comme, effrayé par la secousse inattendue de la petite *torpedo*, je reculai, la jeune fille me dit en allemand, sur un ton d'une extrême douceur : « Ah ! ne m'en veuillez pas, « monsieur Liscov, je ne puis m'en empêcher, ma douleur est « trop forte. » Sans m'attarder davantage à ma surprise, je pris la petite par les épaules et la retirai de son affreuse prison : j'eus alors devant moi une créature charmante et délicate, dont la taille était d'une fillette de douze ans, mais qui, à en juger par le développement de son corps, devait en compter seize au moins. Regardez donc dans ce livre, là, le portrait est ressemblant, et vous avouerez qu'il ne peut se trouver visage plus exquis, plus expressif ; mais songez que s'y ajoutait encore l'éclat admirable de deux beaux yeux noirs qui vous enflammaient le cœur et que nul peintre ne peut rendre. Quiconque n'est pas féru de teints de lis et de cheveux d'or doit reconnaître la parfaite beauté de ma Chiara, mais j'avoue que sa peau était peut-être un peu brune et que sa chevelure noire avait des reflets flamboyants. Chiara — vous savez maintenant que c'était le nom de la petite invisible — Chiara se jeta à mes pieds, toute tristesse et douleur, un torrent de larmes jaillit des ses yeux, et elle s'écria avec une expression

indescriptible : « *Je suis sauvée* » (1). Je me sentis pénétré de la plus profonde compassion, et je crus deviner des choses redoutables...

« On ramena alors la dépouille de Severino qui avait succombé à une seconde attaque aussitôt après mon départ. Dès que Chiara vit le cadavre, ses larmes cessèrent de couler, elle regarda gravement le mort puis s'éloigna lorsqu'elle s'aperçut que les gens qui avaient apporté le corps l'examinaient avec curiosité, et disaient en souriant qu'après tout elle pouvait bien être la fille invisible du cabinet. Je jugeai impossible de laisser la jeune fille seule avec le corps ; les hôtes, braves gens, se déclarèrent prêts à la recueillir. Mais lorsque tout le monde se fut éloigné et que je pénétrai dans le cabinet, j'y trouvai Chiara dans l'état le plus singulier. Les yeux fixés sur le miroir, elle semblait ne pas le voir, pareille à une somnambule.

« Elle murmurait des paroles inintelligibles, qui pourtant se firent de plus en plus distinctes, et elle finit, mêlant le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol, par parler de certaines choses qui semblaient se rapporter à des personnes lointaines. Je remarquai, à mon grand étonnement, qu'il était l'heure exacte où d'ordinaire Severino faisait parler l'oracle... Chiara, à la fin, ferma les yeux et parut tomber dans un profond sommeil. Je pris la pauvre enfant dans mes bras et la transportai chez les hôtes. Le lendemain matin, je la retrouvai calme et sereine ; elle sembla comprendre alors seulement qu'elle était libre et me raconta tout ce que je voulus savoir... Vous ne serez point choqué, maître de chapelle, quoique vous accordiez quelque valeur à une bonne naissance, en apprenant que ma Chiara n'était qu'une pauvre petite Tzigane qui un jour, comme Severino passait sur la place du marché dans une grande ville, s'y chauffait au soleil avec toute une troupe de ses sordides compagnons, sous l'œil des gens d'armes. « Beau « jeune homme, lui cria l'enfant de huit ans, puis-je te prédire « l'avenir ? » Severino regarda longuement l'enfant dans les yeux, puis se fit lire les lignes de la main et manifesta une grande surprise. Il faut qu'il ait trouvé à la fillette quelque

(1) En français dans le texte.

chose de bien singulier, puisqu'il alla aussitôt parler au lieutenant de police qui conduisait les Bohémiens prisonniers, et lui proposa une bonne récompense s'il l'autorisait à emmener la petite Tzigane. Le lieutenant répondit sur un ton bourru qu'on n'était point au marché aux esclaves, mais ajouta que la fillette ne comptait point encore pour un être humain et ne serait qu'une charge pour le pénitencier ; il la mettait donc à la disposition du Monsieur, s'il voulait verser dix ducats au fonds des indigents. Chiara et sa grand'mère, qui avaient entendu toute la négociation, se mirent à hurler et à pleurer, refusant de se séparer. Mais les gens d'armes s'approchèrent et jetèrent la vieille dans un chariot qui allait partir ; le lieutenant de police, qui sans doute confondit pour un instant le fonds des indigents avec sa propre bourse, empocha les ducats brillants, et Severino entraîna la petite Chiara ; il chercha à l'apaiser de son mieux en lui achetant à ce même marché d'où il l'emmenait une jolie robe neuve et des sucreries... Il est certain que Severino songeait dès lors au tour de la fille invisible, et qu'il trouva chez la petite Tzigane toutes les qualités requises pour jouer ce rôle. Il lui donna une éducation soignée, et chercha en outre à exercer une influence sur son organisation nerveuse qui paraissait singulièrement apte à atteindre des états extatiques. Il sut produire ces états par des moyens artificiels — songez à Mesmer et à ses terribles opérations — tandis que se développait chez la jeune fille un esprit prophétique ; et chaque fois qu'elle devait jouer son rôle de devineresse, il la plongeait dans cet état. Un hasard malheureux lui fit remarquer que la petite était plus sensible après avoir ressenti une douleur, et qu'alors son don de lire dans le cœur d'autrui se manifestait au delà de toute croyance ; à ces moments-là, elle semblait entièrement « spiritualisée ». Dès lors, cet homme effroyable la fouetta cruellement avant l'opération qui devait la mettre en état d'extase. Autre torture encore, la pauvre Chiara devait, lorsque Severino s'absentait, se pelotonner durant des journées entières derrière la cloison, de façon à ce que la présence de l'enfant ne fût pas dévoilée si quelqu'un parvenait à entrer dans le cabinet. Et elle accompagnait Severino dans ses voyages, enfermée dans cette même

caisse. Le sort de Chiara était plus misérable, plus atroce que celui de ce nain que le célèbre Kempelen traînait à sa suite et qui, caché dans le mannequin du Turc, devait jouer aux échecs...

« Je trouvai dans le pupitre de Severino une somme considérable en or et en papier, et je pus ainsi assurer à la petite Chiara un bon revenu ; je détruisis l'appareil qui servait à l'oracle, c'est-à-dire tous les dispositifs acoustiques du cabinet et de la chambre, ainsi que d'autres instruments difficilement transportables ; je m'appropriai, conformément au vœu clairement exprimé par Severino, bien des secrets qui se trouvèrent parmi ses papiers. Tout cela accompli, je pris fort tristement congé de la petite Chiara que les hôtes promirent de soigner comme leur propre enfant, et je quittai la ville...

« Un an s'était écoulé, je voulus revenir à Gœnïcœnesmühl où les vénérables magistrats m'appelaient pour réparer mon orgue ; mais le Ciel, qui prenait un plaisir particulier à me faire jouer le rôle de prestidigitateur, donna à un maudit coquin le pouvoir de me voler ma bourse où se trouvait ma fortune entière ; je fus donc contraint, pour subsister, de reprendre ma qualité de magicien célèbre, pourvu de certificats et de nombreuses concessions. Cela se passa dans un bourg, non loin de Sieghartsweiler... Un soir, j'étais assis, sciant et clouant un coffret magique, lorsque ma porte s'ouvrit, livrant passage à une femme : « Non ! je ne pouvais pas y tenir plus longtemps, « Monsieur Liscov, il me fallait vous rejoindre... je serais « morte de nostalgie... Vous êtes mon maître, faites de moi « ce qui vous plaira. » Elle se précipita vers moi, voulut se jeter à mes pieds ; je la reçus dans mes bras... c'était Chiara. Je reconnus à peine l'enfant qui avait grandi d'un pied au moins, qui s'était développée sans que ses formes eussent rien perdu de leur délicatesse. « Ma douce et chère Chiara ! » m'écriai-je, dans le plus vif émoi, en la pressant sur mon cœur. « N'est-ce pas, me dit-elle alors, vous voulez bien me garder « auprès de vous, monsieur Liscov, vous ne repousserez pas « la pauvre Chiara, qui vous doit la liberté et la vie ? »... Et, sautant rapidement vers la malle qu'un postillon avait apportée, elle lui mit dans la main tant d'argent que, franchissant la

porte d'un bond, il s'écria : « Ah le bon petit démon, la « bonne moricaude ! » Puis, ouvrant la malle, elle en tira le livre que voici, me le donna en disant : « Voici, monsieur Lis-cov, prenez la meilleure part de l'héritage de Severino, « vous l'aviez oubliée » et, tandis que je feuilletais le livre, elle se mit à défaire tranquillement ses bagages. Vous pensez bien, Kreisler, que cette petite Chiara me mettait dans un grand embarras... Mais il est temps, mon garçon, que tu apprennes à m'estimer un peu ! Car sans doute, je t'ai aidé à voler à ton oncle les poires mûres de son jardin, en les remplaçant par des fruits de bois fort proprement coloriés ; ou bien à lui mettre pour fleur d'oranger du purin dans l'arrosoir avec lequel il aspergeait ses culottes blanches brodées, étendues sur le gazon, pour les nettoyer : il obtenait alors, sans se donner le moindre mal, les plus belles marbrures du monde... Bref, je t'ai incité à lui jouer mille tours hardis, et tu ne m'as jamais pris pour mieux qu'un pur farceur, qui ne pouvait avoir de cœur, ou qui du moins l'avait enveloppé d'une si épaisse tunique de bouffon qu'il n'en sentait plus les battements... Ne te rengorge point de ta sensibilité, mon cher, de tes larmes, car vois : je ne puis m'empêcher de pleurnicher lamentablement, comme il ne t'arrive que trop souvent... Mais que le diable emporte tout si l'on doit, parvenu à un âge avancé, ouvrir son cœur aux jeunes gens, comme une vulgaire *chambre garnie* (1)... »

Maître Abraham s'approcha de la fenêtre et regarda dans la nuit. L'orage était passé, on entendait sous le souffle d'un vent léger tomber les gouttelettes des arbres parmi le bruissement des feuilles. Du château lointain, parvenait une joyeuse musique de danse.

« Le prince Hector, fit Maître Abraham, ouvre la *partie à la chasse* (1) par quelques bonds, je crois...

— Et Chiara ? dit Kreisler.

— Tu fais bien de me rappeler Chiara, répondit Maître Abraham qui, à bout de forces, se laissa tomber dans un fauteuil, car je dois, en cette nuit fatale, boire jusqu'à la lie le calice des souvenirs amers... Ah ! dès que je vis Chiara s'affai-

(1) En français dans le texte.

rer, sauter d'un endroit à l'autre, les regards rayonnant de pure joie, je sentis qu'il me serait impossible de jamais me séparer d'elle, qu'elle devait être ma femme... Et pourtant, je lui dis : « Mais, Chiara, que ferai-je de toi, si tu restes ici ? » Chiara s'approcha de moi et me dit très gravement : « Maître, « vous trouverez dans le livre que je vous ai apporté la description très exacte de l'oracle, et d'ailleurs, vous avez vu tout « le dispositif... Je veux être votre fille invisible. — Chiara ! « m'écriai-je, bouleversé. Que dis-tu là ? Me prends-tu pour « un Severino ? — Oh ne parle pas de Severino », répondit Chiara. Enfin, pourquoi vous redire tous ces détails, Kreisler ? vous savez bien que je provoquai l'étonnement du monde entier avec ma fille invisible, et vous me ferez l'honneur de croire que je ne voulus jamais recourir à aucun moyen artificiel pour provoquer l'état nécessaire chez Chiara, que je ne fis rien qui pût restreindre sa liberté... Elle-même m'indiquait les moments où elle se sentait, ou plutôt où elle se sentirait à même de jouer le rôle de l'invisible, et mon oracle ne parlait qu'à ces heures-là. D'ailleurs, ce rôle était devenu un besoin pour ma chère enfant. Certaines circonstances que vous saurez un jour m'amènèrent à Sieghartsweiler. Mon plan était d'y apparaître très mystérieusement. Je pris un logement isolé, chez la veuve du cuisinier de la Cour, et grâce à elle, je fis parvenir aux oreilles du Duc la renommée de mes talents. Ce que j'attendais se produisit. Le Duc — le père du duc Irénus — vint me trouver, et ma Chiara, avec ses prophéties, fut la magicienne qui, comme possédée d'une force surnaturelle, lui découvrit souvent son propre cœur et lui permit de voir clairement en lui-même certaines choses qui lui étaient restées voilées. Chiara, qui était devenue ma femme, habitait chez un homme de confiance, à Sieghartshof, et venait chez moi à la nuit tombée, de sorte que son existence restait un secret. Car, voyez-vous, Kreisler, les hommes sont si férus de merveilleux que, devant un tour de force comme celui de la fille invisible, impossible sans la collaboration d'un être vivant, ils eussent jugé que tout n'était qu'une sotte ineptie, s'ils avaient su que la fille invisible était un être en chair et en os. C'est ainsi que dans la ville où mourut Severino, on ne parla plus de lui que

somme d'un imposteur, lorsqu'on sut qu'une petite Tzigane parlait dans le cabinet ; et on ne fit plus la moindre attention à l'admirable dispositif acoustique qui faisait sortir la voix de la boule de verre... Le vieux Duc mourut, j'étais las de mes escamotages et de tout ce mystère dont il fallait entourer ma Chiara ; je voulus me retirer à Gœnicœnesmühl avec ma chère femme et y reprendre mon métier de facteur d'orgues. Mais une nuit où Chiara devait jouer pour la dernière fois le rôle de la fille invisible, elle ne vint pas, et je dus renvoyer les spectateurs sans pouvoir satisfaire leur curiosité. Mon cœur battait, en proie à d'affreux pressentiments. A l'aube, je courus à Sieghartshof, Chiara était partie à l'heure habituelle... Eh bien ! mon garçon, qu'as-tu à me regarder ainsi ? J'espère bien que tu ne vas pas me poser d'absurdes questions !... Tu le sais, Chiara avait disparu sans laisser de traces... jamais, jamais je ne l'ai revue ! »

Maître Abraham se leva brusquement et bondit à la fenêtre. Un profond soupir donna de l'air à son cœur lacéré d'où jaillissaient des gouttes de sang. Kreisler respecta par son silence la profonde douleur du vieillard.

« Vous ne pouvez plus rentrer en ville ce soir, maître de chapelle, dit enfin Maître Abraham. Il est minuit ; dehors, vous le savez, errent des doubles méchants et toute espèce d'autres fantômes pourraient nous jouer des tours. Restez avec moi !... Il serait fou, complètement fou....

(MURR) :

.....de pareilles incongruités se produisirent en un lieu saint, — je veux dire à l'auditoire... Cette pensée me serre le cœur, je me sens étouffer... Bien que m'habitent les plus sublimes pensées, je suis incapable d'écrire plus avant... Il faut m'arrêter et faire une petite promenade !...

Je reviens à ma table, cela va mieux. Mais lorsque quelque chose emplit le cœur, les lèvres en débordent, et aussi la plume du poète. J'ai entendu raconter un jour par Maître Abraham l'histoire, empruntée à un vieux livre, d'un homme étrange dont le corps était rempli d'une *materia peccans* d'espèce par-

ticulière : rien ne s'en échappait que par ses doigts. Mais il plaçait sous sa main une feuille de beau papier blanc, recueillant ainsi tout ce qui, de la méchante humeur, voulait bien sortir ; et il nommait « poèmes jaillis de ses entrailles » ces horribles déjections. Je crois que cette histoire n'est qu'une méchante satire, et pourtant je suis pris parfois d'une singulière sensation, que je voudrais appeler colique spirituelle, et qui gagne jusqu'à mes pattes ; il me faut alors écrire tout ce qui me vient à l'esprit... C'est précisément ce qui m'arrive en ce moment. Cela peut me faire du tort, des chats mal avisés peuvent dans leur aveuglement s'irriter contre moi et me faire sentir même leurs griffes, mais il faut que ça sorte !...

Ce matin, mon maître a lu longtemps dans un grand in-quarto relié en parchemin ; lorsqu'enfin il s'en alla, à son heure habituelle, il laissa le livre ouvert sur la table. J'y sautai lestement, curieux comme toujours et féru de science, pour savoir ce que pouvait bien être l'ouvrage que Maître Abraham avait étudié avec tant d'ardeur. C'était l'œuvre magnifique du vieux Johannès Kunisperger sur l'influence naturelle des astres, des planètes et des douze signes. Ah certes ! j'ai mes raisons pour appeler magnifique cet ouvrage : n'ai-je pas, en le lisant, compris clairement les mystères de mon existence, de ma vie terrestre ?... Ah ! tandis que j'écris ceci, je vois flamboyer au-dessus de ma tête l'astre splendide qui, par une intime affinité, jette sa lumière dans mon âme et rayonne au centre même de mon être... Je sens sur mon front la brûlure ardente de la comète chevelue... Ah ! je suis moi-même l'astre à longue queue, le céleste météore qui traverse le ciel dans toute sa gloire, comme une menaçante prophétie. De même que l'éclat de la comète éteint toutes les étoiles, vous disparaissiez dès que je ne mets plus ma lumière sous le boisseau, dès que je laisse resplendir librement mon feu, ce qui ne dépend que de moi, — vous disparaissiez dans les ténèbres absolues, ô chats, autres animaux et hommes !... Mais malgré la divine nature qui rayonne en moi, esprit de lumière, astre à longue queue, ne partagé-je pas le sort de tous les mortels ? Mon cœur est trop bon, je suis un matou trop sentimental, je voudrais bien lier des rapports aimables et simples avec mes inférieurs, et

toujours ce désir trompé me rejette dans la souffrance et la peine. Car partout je suis contraint de voir que je me trouve comme dans le désert ; c'est que je n'appartiens pas à ce siècle, mais à un siècle à venir, à un siècle de culture supérieure, et c'est qu'il n'y a pas une seule âme qui puisse m'admirer selon mon mérite. J'ai tant de joie pourtant à être vivement admiré que même les éloges de jeunes chats communs et ignorants me font un bien immense. Je puis facilement les transporter d'étonnement, mais à quoi bon ? Malgré tous leurs efforts, il leur est impossible de trouver la note juste sur la trompette de la Renommée, ils ont beau crier à perdre la voix : *Miaou, miaou...* Il me faut penser à la postérité qui saura m'apprécier. Si j'écris maintenant une œuvre philosophique, qui donc ira pénétrer les profondeurs de mon esprit ? Si je condescends à faire une tragédie, où sont les acteurs capables de la jouer ? Si je me mets à d'autres travaux littéraires : si, par exemple, j'écris des critiques, genre qui me convient déjà du fait que je transcende tout ce qui s'appelle poète, écrivain, ou artiste, que je puis me donner en tous les genres pour le modèle, d'ailleurs inimitable, pour l'idéal de toute perfection, ce qui m'autorise à prononcer des jugements compétents, — qui donc pourra s'élever jusqu'à mon point de vue, partager avec moi mes opinions ?... Y a-t-il des pattes, ou des mains qui soient dignes de poser sur mon front la couronne de laurier ?

Mais il est un remède à cela : je poserai le laurier moi-même et je ferai sentir mes griffes à quiconque aurait l'audace d'y toucher. Il existe, sans doute, de ces bêtes envieuses, je ne les connais que par des rêves fréquents où elles s'attaquent à moi ; et, m'imaginant que je me défends, je me donne à moi-même de grands coups de griffe dans le visage, lacérant affreusement ma noble physionomie !... Dans le sentiment que l'on a de sa propre valeur, on finit par devenir un peu méfiant, mais il ne peut en être autrement. Naguère encore, j'ai interprété comme une attaque dissimulée la conduite du jeune Ponto qui, passant dans la rue avec quelques jeunes caniches, parla des nouveautés littéraires sans faire mention de mes œuvres, bien que je fusse à six pas de lui, au soupirail de ma cave natale. Et je fus fort contrit lorsque ce fat, comme

je lui en faisais le reproche, prétendit qu'il ne m'avait pas vu.

Mais il est temps, ô âmes-sœurs d'un avenir plus beau, — oh ! je voudrais que cette postérité fût déjà au milieu de l'époque présente, qu'elle eût sur la grandeur de Murr des pensées judicieuses et qu'elle les exprimât bien haut, d'une voix si claire qu'on n'entendrait plus rien, sauf cette clameur — il est temps que vous sachiez tout ce qui arriva à ce grand Murr dans la suite de ses ans... Écoutez bien, bonnes âmes, une merveilleuse époque de ma vie va commencer...

On était aux ides de mars, les doux rayons du soleil printanier tombaient sur mon toit, une ardeur exquise enflammait mon cœur. Depuis quelques jours déjà, une inquiétude ineffable, un étrange vœu, tout nouveau pour moi, m'avait tourmenté ; je m'apaisai un peu, mais ce ne fut que pour tomber bientôt dans un état dont je n'avais jamais eu le moindre pressentiment !

D'une lucarne, non loin de moi, je vis sortir d'un pas léger et souple un être — oh puissé-je décrire cette divine créature ! — Elle était vêtue de blanc, sauf un petit chaperon de velours noir qui couvrait son joli front, et des bas, noirs aussi, à ses jambes délicates. Un doux éclat rayonnait de ses beaux yeux, qui étaient du vert le plus tendre, les mouvements délicieux de ses fines oreilles permettaient de deviner qu'en elle habitaient la vertu et la raison ; et les cercles, pareils à des vagues, que traçait sa queue, exprimaient l'amabilité et la tendresse féminines.

La pure enfant ne semblait point me voir ; elle regarda le soleil, clignota, éternua. Oh ! le son de cet éternuement me fit tressaillir jusqu'au fond de l'âme, un doux frisson me pénétra, mon poulx battit, mon sang bouillonna dans mes veines, mon cœur était près d'éclater, toute l'exaltation ineffablement douloureuse qui me mettait hors de moi s'épancha dans un *miaou* soutenu. La petite tourna la tête vers moi, me regarda ; la crainte, une adorable timidité enfantine se peignit dans ses yeux... Des pattes invisibles m'entraînèrent vers elle avec une irrésistible puissance... mais, comme je sautais vers la belle pour l'embrasser, elle disparut derrière la cheminée avec la vitesse d'une pensée. Fou de rage et de dé-

sespoir, je courus partout sur le toit en poussant des plaintes pitoyables, mais en vain... elle ne reparut pas ! Ah ! en quel état me trouvais-je !... aucune nourriture ne me tentait plus, les sciences me dégoûtaient, j'étais incapable de lire et d'écrire. « Ciel !... » m'écriai-je le lendemain après avoir cherché partout mon idole, sur le toit, au grenier, à la cave, dans tous les couloirs de la maison. J'étais rentré, inconsolable et, comme la petite ne sortait point de ma pensée, le poisson frit que mon maître m'avait préparé sur une assiette me regarda avec les yeux de la belle et, disant dans la joie folle de mon illusion : « Est-ce toi que j'ai si longtemps attendue ? » j'avalai le poisson d'une seule bouchée. C'est alors que je m'écriai : « Ciel ! ô ciel ! serait-ce l'amour ? » Je m'apaisai un peu, je résolus, en ma qualité de jeune érudit, de tirer au clair mon état, et je me mis aussitôt à étudier, non sans peine, de *De arte amandi* d'Ovide, puis *l'Art d'aimer* de Manso ; mais aucun des signes caractéristiques de l'amoureux, tel que le décrivent ces ouvrages, ne répondait à l'état de mon cœur. Enfin, il me revint à l'esprit que j'avais lu dans je ne sais quelle comédie (1) ceci : « Une indifférence générale et une barbe en désordre sont les marques certaines de l'amour. » Je me regardai au miroir : ciel ! ma barbe était en désordre !... ciel ! j'étais indifférent à toutes choses !

Sachant désormais que j'étais effectivement amoureux, je sentis quelque consolation en mon âme. Je résolus de me fortifier par une bonne nourriture et une boisson convenable, puis de me mettre en quête de la jeune beauté à qui j'avais donné mon cœur. Un doux pressentiment me dit qu'elle était sur le seuil de la maison, je descendis l'escalier et l'y trouvai en effet. Oh douceur du revoir ! je sentis bouillonner en moi la joie suprême, l'ineffable félicité de l'amour. Mimine (c'était son nom, je le sus bientôt) était assise sur son arrière-train, en une posture charmante, et faisait sa toilette, passant et repassant sa patte sur ses joues et ses oreilles. Avec quelle grâce indicible elle prenait sous mes yeux les soins qu'exigent la

(1) Le chat pense à *Comme il vous plaira* de Shakespeare, acte III, scène 2 (Note d'Hoffmann).

propreté et l'élégance ! elle n'avait nul besoin des artifices de la toilette pour accroître les charmes que lui avait prêtés la Nature. Je m'approchai d'un pas plus modéré que la première fois et m'assis auprès d'elle. Elle ne s'enfuit pas, elle m'examina attentivement puis baissa les yeux. « Reine de beauté, dis-je doucement, sois à moi. — Hardi matou, répondit-elle d'une voix troublée, qui es-tu ? me connais-tu donc ? Si tu es comme moi sincère et véridique, dis-moi, jure-moi, que tu m'aimes vraiment ! — Oh ! m'écriai-je avec exaltation, oui, par les terreurs de l'Orcus, par la lune sacrée, par toutes les étoiles et les planètes qui luiront la nuit prochaine si le ciel est clair, je te jure que je t'aime ! — Moi aussi », murmura la petite, et avec une adorable confusion, elle pencha la tête vers moi. Dans mon ardeur, je voulus l'embrasser, mais deux matous gigantesques se précipitèrent sur moi en poussant des grognements diaboliques ; ils me mordirent, me griffèrent effroyablement et, pour comble d'infortune, me jetèrent dans le ruisseau où l'eau sale se referma sur moi. C'est à peine si je pus échapper aux griffes de ces bêtes sanguinaires, dépourvues de respect pour mon rang ; et je montai l'escalier en poussant d'affreux cris d'angoisse. Lorsque mon maître m'aperçut, il s'écria en éclatant de rire : « Murr, Murr, comme te voilà ! Ah ah ! je vois bien ce qui s'est passé, tu as voulu te livrer à des exploits, comme le *Chevalier errant dans le jardin enchanté de l'Amour* (1) et cela ne t'a guère réussi. » Et mon maître, à mon grand dépit, fit un nouvel éclat de rire sonore. Il avait fait remplir cependant un bassin d'eau tiède, et il m'y plongea deux ou trois fois, sans plus de cérémonies, de sorte que, éternuant et crachant, je perdis la vue et l'ouïe ; puis il m'enveloppa de flanelle et me coucha dans ma corbeille. J'étais presque anéanti de rage et de douleur, incapable de remuer un seul membre. Mais la chaleur me fit un effet bienfaisant et je sentis mes pensées se mettre en ordre. « Ah, me lamentais-je, encore

(1) Titre d'un roman de Schnabel (1738) qui portait en sous-titres : *Voyages et amours d'un gentilhomme allemand, Monsieur de St., qui, après bien des excès amoureux, dut apprendre enfin que le Ciel a coutume de châtier dans la vieillesse les péchés de la jeunesse* (N. d. t.).

une amère illusion de l'existence ! C'est donc là cet amour que j'ai déjà si bien chanté dans mes poèmes ! qui devrait être le bien suprême, nous remplir d'une ineffable béatitude et nous transporter au ciel !... Ha !... moi, il m'a jeté au ruisseau !... je renonce à un sentiment qui ne m'a valu que des morsures, un bain détestable et un humiliant emmaillottage dans une horrible flanelle ! »

Mais à peine eus-je recouvré la santé et la liberté que de nouveau l'image de Mimine fut sans cesse devant mes yeux et que, gardant un vif souvenir de la catastrophe, je ne remarquai pas sans effroi que j'étais encore amoureux. Je me ressaisis énergiquement et, en ma qualité de matou raisonnable et instruit, je relus Ovide, car je me souvenais d'avoir rencontré dans son *Ars amandi* des recettes contre l'amour.

J'y lus ces vers :

*Venus otia amat. Qui finem quaeris amoris,
Cedit amor rebus, res age, tutus eris.*

Je voulus, selon cette prescription, m'adonner aux études avec un zèle renouvelé, mais Mimine sautait sur la page que je lisais ; je pensais Mimine, je lisais, j'écrivais Mimine... L'auteur, me dis-je, songe à d'autres travaux, et comme j'avais entendu dire à certains chats que la chasse aux souris était une distraction plaisante, j'en conclus que cette chasse était probablement comprise parmi les *rebus*. J'allai donc, à la nuit tombée, dans la cave et je parcourus les couloirs en chantant : « *Je me glissai dans la forêt, furtif et vif, mon fusil bien armé... (1).* »

Ah !... au lieu du gibier que je voulais chasser, je voyais l'image adorée qui partout surgissait des profondeurs sombres. Et la cruelle douleur d'amour déchirait mon trop vulnérable cœur. Je disais : « Tourne vers moi tes purs regards, ô virginale aurore ! et puis Murr et Mimine s'en retourneront fiancés et heureux. » Ainsi parlais-je, matou joyeux espérant le prix de sa victoire... Pauvre matou ! Elle fuyait, les yeux fermés, la chatte timide !...

(1) Début du *Jägers Abendlied* de Goëthe. (N. d. t.).

Ainsi tombai-je, déplorable victime, dans un amour toujours plus vif qu'une mauvaise étoile semblait avoir enfermé en mon cœur pour me perdre. Fou de rage, me révoltant contre mon sort, je revins à mon Ovide et j'y lus :

*Exige quod cantet, si qua est sine voce puella,
Non didicit chordas tangere, posce lyram.*

« Ah ! m'écriai-je, montons vivement sur le toit. Ah ! je vais la retrouver, ma douce idole, à l'endroit où je l'ai vue pour la première fois ; mais il faudra qu'elle chante, oui, qu'elle chante, et si elle fait une seule fausse note, c'en est fait, je suis guéri, sauvé ! » Le ciel était pur, la lune qui avait éclairé mon serment d'amour était là de nouveau, lorsque j'arrivai sur le toit pour y chercher ma bien-aimée. Je restai longtemps sans la voir paraître, et mes soupirs devinrent des plaintes d'amour.

J'entonnai enfin, sur un ton fort mélancolique, une chanson dont voici à peu près les paroles :

*« Murmures des sources, des forêts, bruissements,
Vous, ondes folâtres, toutes pressentiment;
Oh ! pleurez avec moi !
Dites, oh dites-moi !
La très-belle, Mimine, où est-elle en allée ?
Jeune homme épris d'elle... où a-t-il, ô mon cœur,
Emprisonné Mimine, ma douce bien-aimée ?
Consolez
L'accablé,
Consolez un matou torturé de douleur !
O lune ! clair-de-lune !
Dis-moi où elle trône,
Cette gentille enfant, celle que mon cœur prône ?
Rien ne peut me guérir de pareille infortune.
O sage conseiller des amants désolés,
Brise par ton secours
Les chaînes de l'amour,
Apporte ton aide au matou désespéré ! »*

Vous voyez, chers lecteurs, qu'un bon poète n'a pas besoin de se trouver dans la forêt bruissante, au bord de la source qui murmure, pour que les ondes folâtres du pressentiment lui parlent ; et pourtant, dans ces ondes, il voit tout ce qu'il veut, il peut les chanter de la manière qui lui plaît. Si quelqu'un éprouvait trop de surprise devant la sublime excellence de ces vers, j'attirerai modestement son attention sur ce fait que je me trouvais en extase, dans une exaltation amoureuse ; or, chacun sait que quiconque est en proie à la fièvre d'amour se trouve soudain poète, — fût-il sinon à peine capable de faire rimer *ombre* et *sombre*, *amours* et *toujours*, fût-il impuissant même à se rappeler ces rimes qui ne sont pas précisément rares, — les meilleurs vers du monde jaillissent irrésistiblement de lui, comme, lorsqu'on est enrhumé, on ne peut s'empêcher d'éternuer bruyamment. Nous devons déjà des œuvres remarquables à ces extases des natures prosaïques ; et il est beau de penser que souvent des Mimines humaines, dont la beauté n'était point extraordinaire, sont parvenues ainsi, pour un temps, à une espèce de gloire. Si cela se produit pour le bois mort, comment n'en ira-t-il d'une branche de bois vert ? Je veux dire : si ces chiens de prosaïques deviennent poètes grâce à l'amour, que doit-il arriver aux vrais poètes en ce stade de l'existence ?... Bref ! je n'étais point assis dans la forêt bruissante, au bord d'une source murmurante, j'étais assis sur un toit chauve, le faible clair de lune comptait pour presque rien, et pourtant, dans ces vers magistraux, j'implorais dans mon chagrin d'amour l'assistance des forêts, des sources, des ondes, et enfin de mon ami Ovide. Il me fut assez difficile de trouver des rimes au nom de mon espèce : *Kater* ; dans mon exaltation, je ne sus pas même employer la rime habituelle : *Vater*. Mais je trouvai pourtant des rimes, et cela me démontra la supériorité de ma race sur le genre humain ; car il est bien connu qu'il n'y a pas de rime au mot *Mensch*, et c'est pourquoi, comme l'a dit je ne sais plus quel farceur d'auteur comique, l'homme est un animal sans rime ni raison... Moi, par contre, je suis un animal qui possède rime et raison...

Ce n'était pas en vain que j'avais fait retentir les accents du plus anxieux désir, que j'avais conjuré les forêts, les sources

et le clair de lune, de m'amener la dame de mes pensées : derrière la cheminée, je la vis paraître, marchant à pas légers et gracieux. « Est-ce toi, cher Murr, qui chantes si bien ? » me dit Mimine. — Comment ? lui dis-je avec un étonnement joyeux, tu connais mon nom, douce créature ? — Ah ! dit-elle, oui, tu me plus au premier regard, et vraiment mon âme a souffert lorsque mes deux méchants cousins t'ont impitoyablement jeté dans... — N'en parlons plus, l'interrompis-je. Mon enfant, dis-moi... dis-moi si tu m'aimes ? — Je me suis informée de ta vie, répondit-elle, j'ai appris que tu t'appelais Murr et que, vivant chez un très brave homme, tu jouissais d'une belle aisance, que même tu disposais de toutes les facilités de l'existence et que tu pourrais les partager avec une tendre épouse... Oh je t'aime tant, mon cher Murr ! — Oh Ciel ! m'écriai-je au comble de la joie, est-ce possible ? est-ce un songe ? est-ce la vérité ? Oh sois ferme, ma raison, sois ferme et ne te trouble pas ! Ah suis-je encore sur la terre ? suis-je encore sur le toit ? ou bien est-ce que je plane dans les nuées ? Suis-je encore le chat Murr ? ne suis-je pas le bonhomme dans la lune ?... Viens sur mon cœur, mon aimée... mais dis-moi d'abord ton nom, ma toute-belle. — Je m'appelle Mimine, répondit la petite, murmurant délicieusement dans son exquise pudeur, et elle s'assit, pleine de confiance, à mes côtés. Qu'elle était belle ! Sa fourrure blanche avait sous la lune un éclat argenté, les doux feux du désir étincelaient dans ses yeux verts. « Oh tu....

(PLACARDS) :

..... aurais certes pu, cher lecteur, apprendre tout cela un peu plus tôt, mais fasse le ciel que je n'aie pas désormais à suivre une marche plus capricieuse encore. Donc, comme je l'ai dit, le père du prince Hector avait eu le même malheur que le duc Irénéeus : son pays, sans qu'il sût trop comment, lui était tombé de la poche. Le prince Hector n'était nullement fait pour une vie calme et paisible et, quoiqu'on lui eût retiré le trône de sous lui, il aimait assez rester debout et, faute de pouvoir régner, exercer au moins un commandement ;

aussi, entré au service de France, y avait-il montré une bravoure exceptionnelle. Mais un jour, un joueur de guitare ayant braillé à ses oreilles : « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ? » il partit aussitôt pour le pays où poussent en effet les oranges, c'est-à-dire pour Naples ; il y échangea l'uniforme français pour l'uniforme napolitain. Il devint général avec une promptitude qui n'est donnée qu'aux princes. Lorsque le père du prince Hector mourut, le duc Irénée ouvrit le grand livre où il avait inscrit lui-même toutes les têtes couronnées d'Europe, et y nota la mort de son princier ami et compagnon d'infortune. Cela fait, il considéra longuement le nom du prince Hector, puis s'écria très haut : « Prince Hector », et ferma si brusquement le livre que le maréchal du palais, effrayé, fit trois pas en arrière. Le Duc alors se leva, arpenta lentement la pièce et pris du tabac espagnol en quantité suffisante pour mettre en ordre tout un monde d'idées. Le Maréchal du palais parla longuement de l'auguste défunt qui, outre de vastes richesses, avait possédé un cœur aimable, puis du jeune prince Hector qu'idolâtraient à Naples le monarque et la nation, etc. Le duc Irénée ne parut prêter nulle attention à ces discours mais, s'arrêtant brusquement en face du Maréchal, il fixa sur lui son terrible regard à la Frédéric et lui cria au visage : « *Peut-être !* (1) », puis il disparut dans le cabinet voisin.

« Dieu ! se dit le Maréchal, Son Altesse a certainement des pensées fort considérables... peut-être même des plans ? »

Il avait raison. Le duc Irénée pensait à la richesse du Prince, à sa parenté avec de puissants souverains, il se persuadait que le prince Hector changerait encore l'épée pour le sceptre ; l'idée lui vint alors que le mariage de ce Prince avec la Princesse Hedwiga pourrait avoir les plus salutaires conséquences. Dans le plus mystérieux des mystères, le chambellan que le Duc envoya aussitôt porter au Prince ses condoléances personnelles mit en poche un portrait en miniature de la Princesse, qui était d'une fidélité parfaite, sauf pour le teint. Il faut noter ici que la princesse Hedwiga eût été une beauté accomplie

(1) En français dans le texte.

si son teint eût moins tiré sur le jaune. Aussi l'éclairage des chandeliers lui était-il favorable.

Le chambellan s'acquitta fort habilement de sa mission secrète ; le Duc n'avait parlé de son intention à personne, pas même à la Duchesse. Lorsque le prince Hector vit le portrait, il tomba dans une extase semblable à celle de son collègue princier dans la *Flûte enchantée*. Comme Tamino, il eût pour un peu, sinon chanté, du moins proclamé : « Ce portrait est d'une ravissante beauté... » et la suite : « Ce sentiment est-il de l'amour ? Oui, oui, c'est de l'amour uniquement. » Chez les princes, en général, ce n'est pas « l'amour uniquement » qui leur fait rechercher une belle ; pourtant, le prince Hector ne pensa point à autre chose lorsqu'il se mit à sa table et écrivit au duc Irénéus, implorant l'autorisation de prétendre au cœur et à la main de la princesse Hedwiga.

Le Duc répondit qu'il n'était point besoin d'autre démarche, puisqu'il approuvait avec joie une union qu'il souhaitait déjà du fond de son cœur en mémoire de feu son ami, le père d'Hector. Mais, puisqu'il fallait sauvegarder les formes, il pria le Prince d'envoyer à Sieghartsweiler un aimable messenger, du rang qui convenait ; il pouvait d'ailleurs lui donner pleins pouvoirs pour conclure le mariage. Le Prince répondit : « Je viens moi-même, mon Prince ! »

Cela ne plut guère au Duc qui jugeait plus beau, plus noble, plus princier le mariage par procuration ; il s'était fort réjoui de cette fête et ne s'apaisa qu'à l'idée de donner, avant les noces, une fête de son Ordre. Il se proposait en effet de remettre au Prince, le plus solennellement du monde, la grande croix d'un Ordre que son père avait fondé et qu'aucun chevalier ne portait ni n'avait le droit de porter.

Le prince Hector vint donc à Sieghartsweiler pour épouser la princesse Hedwiga et pour recevoir en outre la grande croix d'un Ordre éteint. Il lui parut heureux que le Duc eût gardé le secret sur ses vues, et il le pria très particulièrement de n'en rien dire encore à la princesse Hedwiga ; car il voulait se persuader de son amour avant de faire aucune démarche pour obtenir sa main.

Le Duc ne comprit pas trop ce que le Prince voulait dire,

et répondit que, pour autant qu'il sût et se souvînt, cette forme — l'assurance de l'amour avant les noces — n'avait jamais été en usage dans les maisons régnautes. Si pourtant, ajouta-t-il, le Prince n'entendait par là que l'expression d'un certain attachement, cela ne pouvait absolument pas se passer pendant l'époque des fiançailles ; malgré tout, la jeunesse insouciante ayant quelque penchant à sauter par-dessus les commandements de l'étiquette, on pourrait placer cet aveu trois minutes avant l'échange des anneaux. Il serait certes très beau et très noble que les augustes fiancés manifestassent à cet instant quelque éloignement mutuel, mais hélas ! les règles de la suprême convenance étaient devenues de vains songes dans les temps modernes !

Lorsque le Prince vit pour la première fois la princesse Hedwiga, il murmura à l'oreille de son adjudant, en dialecte napolitain : « Par tous les saints, elle est belle, mais elle est née bien près du Vésuve, et le feu du volcan étincelle dans ses yeux. »

Le prince Ignace venait de demander minutieusement au prince Hector s'il y avait de belles tasses à Naples et combien il en possédait lui-même ; le prince Hector, ayant gravi toute la gamme des salutations, allait se tourner de nouveau vers Hedwiga, lorsque les portes s'ouvrirent ; le Duc invita le Prince à la solennité qu'il avait préparée dans la grande salle d'apparat, convoquant pour l'occasion toutes les personnes qui avaient le moindre droit à être admises. On avait choisi cette fois-ci avec moins de sévérité qu'à l'ordinaire, car le cercle de Sieghartshof devait être considéré comme une partie de campagne. La Benzon était là aussi, avec Julia.

La princesse Hedwiga était calme, distraite, ne manifestait aucun intérêt et semblait n'accorder ni plus ni moins d'attention au bel étranger qu'à n'importe quel nouveau venu ; elle demanda sur un ton fort bougon à Nanette, sa dame d'honneur aux joues rouges, si elle était devenue folle, car elle ne cessait de lui souffler à l'oreille que le prince étranger était bien joli et que de sa vie elle n'avait vu un plus bel uniforme.

Le prince Hector déployait maintenant devant la Princesse l'éblouissante queue de paon de sa galanterie ; elle, presque offensée par la fougue de ce trop suave ravissement, l'interro-

geait sur l'Italie, sur Naples. Le Prince lui fit la description d'un paradis dont elle était la déesse souveraine. Il se révéla passé maître dans l'art de parler à une dame de telle sorte que tout devienne un hymne célébrant sa grâce et sa beauté. Mais, au beau milieu de cet hymne, la Princesse s'enfuit vers Julia qu'elle avait aperçue dans un groupe voisin. Elle la serra sur son cœur, lui donnant mille petits noms d'amitié, et enfin, lorsque le Prince, un peu désarçonné par sa fuite, s'approcha d'elle, elle s'écria : « C'est ma sœur, chérie, chérie, ma douce Julia. » Le prince Hector fixa sur Julia un long regard, fort étrange, qui la fit rougir, baisser les yeux et se tourner timidement vers sa mère qui était derrière elle. Mais la Princesse l'embrassa encore en disant : « Ma chère, chère Julia ! » tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. « Princesse, dit la Benzon à voix basse, pourquoi cette agitation ? » La Princesse, sans prendre garde à la Benzon, se tourna vers le Prince dont toute cette scène avait tari l'éloquence ; et autant elle s'était montrée d'abord tranquille, grave, mélancolique, autant elle débordait maintenant d'une gaieté étrangement exagérée et nerveuse. Enfin, les cordes trop tendues se relâchèrent, et les mélodies qui montaient de son cœur se firent plus douces, plus tendrement virginales. Elle fut plus aimable que jamais, et le Prince parut absolument ravi. On se mit enfin à danser. Le Prince, bientôt, demanda l'autorisation de montrer à la société une danse nationale napolitaine ; il parvint à en donner une idée si exacte que tout le monde se prit à l'imiter fort gentiment et que même on rendit assez bien le caractère tendre et passionné de cette danse.

Mais personne n'avait aussi bien saisi ce caractère que la princesse Hedwiga, qui dansait avec le Prince. Elle voulut recommencer et, lorsque la danse s'acheva pour la seconde fois, elle s'obstina à la répéter encore, affirmant que cette fois-ci elle y réussirait tout à fait ; et elle ne prêta nulle attention aux admonitions de la Benzon qui remarquait déjà sur ses joues une pâleur suspecte. Le Prince, ravi, évoluait avec Hedwiga dont tous les mouvements étaient la grâce même. Dans un des fréquents rapprochements que prescrivait la danse, le Prince pressa vivement la belle princesse sur son cœur,

mais à cet instant même, Hedwiga tomba évanouie dans ses bras.

Le Duc déclara que cet accident était bien le plus inconvenant qui pût troubler un bal de la Cour, mais qu'enfin on était à la campagne où il ne fallait pas se montrer trop sévère.

Le Prince avait transporté lui-même la Princesse évanouie dans un salon voisin ; on l'étendit sur un sofa et la Benzon lui frotta les tempes avec une eau de senteur que le médecin de la Cour avait sur lui. Celui-ci déclara qu'il s'agissait d'un accident nerveux, causé par l'échauffement de la danse et qui serait de courte durée.

Le médecin avait raison, au bout de quelques secondes la Princesse ouvrit les yeux et soupira profondément. Dès que le prince Hector apprit qu'Hedwiga était revenue à elle, il se fraya un passage à travers le cercle des dames qui l'entouraient, s'agenouilla auprès du sofa et s'accusa humblement d'être le seul coupable d'un incident qui lui déchirait le cœur. Mais dès que la Princesse l'aperçut, elle s'écria en donnant tous les signes de la plus vive répulsion : « Allez-vous-en ! allez-vous-en ! » puis elle retomba sans connaissance.

« Venez, mon Prince, dit le Duc en prenant la main d'Hector. Vous ne savez pas que la Princesse est souvent victime des plus étranges rêveries. Dieu sait sous quel étrange aspect vous lui êtes apparu tout à l'heure !... Imaginez, mon Prince, qu'une fois — *entre nous soit dit* (1), — la Princesse, tout enfant encore, me prit pendant toute une journée pour le Grand-Mogol, et voulut absolument que je montasse à cheval en pantoufles de velours ; je finis par m'y résigner, mais sans sortir du parc. »

Le prince Hector, sans plus de façons, éclata de rire au nez du Duc, et appela sa voiture.

La Duchesse, inquiète pour Hedwiga, demanda à la Benzon de rester au château avec Julia. Elle savait quel pouvoir psychique la Conseillère exerçait habituellement sur la Princesse, et que des accidents nerveux comme celui-là cédaient souvent à cette influence. Cette fois encore, Hedwiga, transportée dans sa chambre, se remit bientôt sous l'action des douces paroles

(1) En français dans le texte.

que l'infatigable Benzon lui prodigua. La Princesse soutint tout uniment que pendant la danse, le Prince s'était changé en une espèce de dragon et, de sa langue ardente et affilée, lui avait donné un coup au cœur. « Dieu nous protège ! s'écria la Benzon, le prince Hector n'est autre que le *mostro turchino* des fables de Gozzi !... Quelle imagination ! tout cela se passera comme avec Kreisler, que vous preniez pour un fou dange-reux ! — Jamais ! » s'écria vivement la Princesse, et elle ajouta en souriant : « Vraiment, je ne voudrais pas que mon cher Kreisler se changeât brusquement en *mostro turchino* comme le prince Hector ! »

Lorsque, à l'aube, la Benzon, qui avait veillé la Princesse, entra dans la chambre de Julia, celle-ci vint à elle, pâle de n'avoir pas dormi, sa petite tête inclinée comme une colombe malade. « Qu'as-tu, Julia ? » s'écria la Benzon qui n'était pas habituée à voir sa fille dans un pareil état et qui prit peur. « Ah ! mère, dit Julia sur un ton de profonde désolation, je ne veux plus jamais me trouver avec ces gens, mon cœur tremble lorsque je pense à cette nuit. Il y a quelque chose de terrible dans ce Prince ; je ne puis décrire le sentiment qui me pénétra lorsque son regard se posa sur moi... Un éclair meurtrier sortait de ses yeux sombres, inquiétants, et, pauvre de moi, s'il m'eût atteinte, j'en pouvais être anéantie... Ne te moque pas de moi, mère, mais c'était le regard du meurtrier qui a choisi sa victime, et elle est morte déjà d'angoisse avant que le poignard soit sorti de son fourreau... Je le répète, une sensation tout à fait étrange, que je ne peux définir, passa dans tous mes membres comme une secousse convulsive... On parle de basilics dont le regard est un rayon de feu véné-neux, qui tue en un instant lorsqu'on les fixe. Le Prince est sûrement semblable à ces monstres dangereux.

— Eh bien, s'écria la Benzon en éclatant de rire, je finirai par croire que la Princesse n'a pas eu tort, avec son *mostro turchino*, car le Prince, si bel homme et si aimable soit-il, est apparu à deux jeunes filles sous l'aspect d'un dragon, d'un basilic. Je m'attends aux plus folles imaginations chez la Prin-cesse, mais que ma douce, ma calme Julia, ma tendre enfant s'abandonne à des songes absurdes...

— Et Hedwiga ! l'interrompt Julia ; je ne sais quelle puissance hostile et mauvaise veut l'arracher de mon cœur, veut même me précipiter dans la lutte contre cette affreuse maladie qui fait rage en elle... Oui, l'état de la Princesse, contre lequel elle est sans pouvoir, est une maladie. Hier au soir, lorsqu'elle se détourna brusquement du Prince pour m'embrasser et me caresser, je sentis qu'elle était brûlante de fièvre. Puis cette danse, cette effroyable ardeur à la danse ! Tu sais, mère, combien je déteste les danses où il est permis aux hommes de nous enlacer. J'ai l'impression qu'il nous faut renoncer alors à tout ce que commandent la morale et les convenances, et reconnaître aux hommes une puissance qui sera toujours peu agréable à celles d'entre nous qui ont des sentiments délicats... Et Hedwiga ne pouvait plus cesser de danser cette sarabande méridionale, qui me paraissait plus répugnante à mesure qu'elle se prolongeait davantage. Dans les yeux du Prince, j'ai vu briller une joie diabolique, un véritable plaisir au mal...

— Petite folle ! fit la Benzon. Quelles idées !... Je ne puis blâmer ta façon de penser sur tout ceci, conserve-la pieusement ; mais ne sois pas injuste envers Hedwiga, ne cherche plus à savoir ce qui se passe chez elle et chez le Prince, chasse ces pensées. Si tu veux, je ferai en sorte que tu ne voies ni Hedwiga, ni le Prince de quelque temps, Je ne veux pas que ta paix soit troublée, ma chère enfant. Viens sur mon cœur. » Et la Benzon embrassa Julia avec toute la tendresse d'une mère.

« Et, reprit Julia en pressant son visage rouge d'émotion dans le sein de sa mère, ce sont sans doute ces affreuses impressions qui m'ont donné les rêves étranges qui ont achevé de me troubler.

— Qu'as-tu donc rêvé ? demanda la Benzon.

— Il me semblait, reprit Julia, que je me promenais dans un jardin merveilleux où fleurissaient, dans l'ombre épaisse des buissons, les juliennes et les roses dont les doux parfums emplissaient l'air. Une lueur étrange, comme un clair de lune, monta, accompagnée de musique et de chants ; et lorsque ses rayons dorés touchaient les arbres et les fleurs, ils tressaillaient de joie, les buissons murmuraient, les sources soupiraient

tout bas d'ardent désir. Mais je remarquai bientôt que j'étais moi-même le chant qui passait sur le jardin, et je sus qu'à l'instant où l'éclat des sons pâlirait, il me faudrait mourir aussi en une douloureuse tristesse. Mais une douce voix prononça : « Non ! le son est le bonheur, non point l'anéantissement ; « je te tiens de mes bras vigoureux, et dans ton être repose « mon chant, mais il est éternel comme les vœux de l'âme. » C'était Kreisler qui était devant moi et disait ces paroles. Un divin sentiment de consolation et d'espoir pénétra mon âme, et je ne sais moi-même comment il se fit — ô maman, je te dis tout — que je tombai dans les bras de Kreisler. Mais alors, je sentis soudain une étreinte de fer m'enlacer, et une horrible voix railleuse me dit : « A quoi bon te défendre, « malheureuse ! tu es déjà morte, et désormais tu dois être « à moi. » C'était le Prince qui me tenait embrassée... Je poussai un cri de terreur et je m'éveillai ; jetant sur moi ma robe de chambre, je courus à la fenêtre que j'ouvris, car l'air était lourd et étouffant dans la chambre. Je vis au loin un homme qui regardait avec une lorgnette les fenêtres du château ; puis il descendit l'allée en sautant d'une manière étrange et vraiment folle, exécutant mille entrechats et autres pas de danse, battant l'air de ses bras, et, me sembla-t-il, chantant à pleine voix. Je reconnus Kreisler et, quoique sa conduite me fît rire, je vis en lui l'esprit bienfaisant qui me protégerait contre le Prince. Même, il me sembla que pour la première fois je comprenais clairement l'âme de Kreisler ; je voyais enfin que son humour apparemment railleur, dont certaines gens se sentent blessés, jaillit du cœur le meilleur, le plus fidèle. J'avais envie de courir dans le parc, de dire à Kreisler toute l'angoisse de mon rêve affreux.

— Ce rêve, fit sérieusement la Benzon, est parfaitement niais, et plus niaise encore la suite !... Tu as besoin de repos, Julia, un bon sommeil matinal te fera du bien ; et moi-même, je compte dormir quelques heures. »

Là-dessus, la Benzon quitta la chambre, et Julia fit ce qu'on lui avait dit.

Lorsqu'elle s'éveilla, le soleil de midi éclairait la chambre, un fort parfum de jûliennes et de roses pénétrait par la fe-

nêtre. « Qu'est-ce donc ? s'écria Julia, surprise. Mon rêve !... » Mais elle regarda autour d'elle et vit sur le sofa où elle avait dormi un beau bouquet de ces fleurs.

« Kreisler, mon cher Kreisler ! » dit-elle avec douceur en prenant le bouquet, et elle tomba en une profonde rêverie.

Le prince Ignace fit demander à Julia si elle lui permettait de lui faire une petite visite. Elle s'habilla en hâte et courut à la chambre où le prince Ignace l'attendait déjà avec toute une corbeille pleine de tasses de porcelaines et de poupées chinoises. Julia, bonne enfant, avait la gentillesse de jouer des heures durant avec le Prince qui lui inspirait une pitié profonde. Il ne lui échappait jamais un mot railleur ou méprisant, comme il arrivait parfois aux autres, et en particulier à la princesse Hedwiga ; aussi le Prince préférait-il à toute autre compagnie celle de Julia et l'appelait-il parfois sa petite fiancée. Les tasses étaient rangées sur la table, les poupées mises en ordre, Julia adressait, au nom d'un petit Arlequin, un grand discours à l'Empereur du Japon (elle tenait face à face les deux poupées) lorsque la Benzon entra.

Elle regarda un moment les jeux, mit un baiser sur le front de Julia et dit : « Tu es tout de même ma bonne petite fille chérie ! »

Il se faisait tard, le crépuscule était venu. Julia, comme elle l'avait souhaité, n'avait pas paru au dîner ; elle était seule dans sa chambre et attendait sa mère. Des pas furtifs s'approchèrent, la porte s'ouvrit et la Princesse parut, pâle comme la mort, les yeux fixes. « Julia ! dit-elle d'une voix faible et étouffée, Julia !... dis-moi que je suis folle, extravagante, démente, mais ne me retire pas ton cœur, j'ai besoin de tes consolations, de ta compassion. C'est le dangereux épuisement de cette affreuse danse qui m'a rendue malade, mais c'est passé, je vais mieux !... Le Prince est parti pour Sieghartsweiler. Il me faut prendre l'air, allons nous promener dans le parc. »

Comme Julia et la Princesse se trouvaient au bout de l'allée, elles aperçurent une vive lumière dans l'épaisseur d'un fourré et entendirent de pieux cantiques.

« Ce sont les litanies de vêpres à la chapelle de la Vierge, dit Julia.

— Oui, dit la Princesse, allons-y et prions. Prie aussi pour moi, Julia.

— Nous prierons, répondit Julia qui ressentait douloureusement l'état de son amie, et nous demanderons que jamais un esprit malin n'ait de pouvoir sur nous, que notre âme pure et pieuse ne soit pas troublée par les séductions de l'Ennemi. »

Lorsque les jeunes filles arrivèrent à la chapelle qui était tout au fond du parc, les paysans qui avaient chanté les litanies devant l'image de la Vierge ornée de fleurs et illuminée de cierges nombreux, s'en allaient. Elles s'agenouillèrent sur un prie-Dieu. Les chantres entonnèrent alors, dans le petit chœur, à côté de l'autel, l'*Ave Maris stella* que Kreisler avait composé depuis peu (1).

Le chant, très doux d'abord, se faisait plus fort, plus puissant dans le *Dei mater alma* et les sons, mourant peu à peu dans le *felix cœli porta* s'en allaient, emportés sur les ailes du vent vespéral.

Les jeunes filles restèrent longtemps agenouillées, tout entières à la ferveur de leur recueillement. Le prêtre murmurait des prières, et l'on entendait résonner au loin, comme un chœur de voix angéliques descendant du ciel voilé de la nuit, l'hymne *O sanctissima* qu'avaient entonné les chanteurs sur le chemin du retour.

Le prêtre, enfin, leur donna sa bénédiction. Elles se levèrent et s'embrassèrent. Une indéfinissable mélancolie, faite d'exaltation et de douleur mêlées, paraissait prête à jaillir vivement de leurs cœurs, et les larmes brûlantes qui ruisselaient de leurs yeux étaient des gouttes de sang échappées de leurs âmes meurtries. « C'était lui », murmura très bas la Princesse. « Lui », répondit Julia. Elles se comprirent.

La forêt immobile et silencieuse attendait le lever de la lune qui la baignerait de son éclat doré. Le chœur des chanteurs que l'on percevait encore dans le calme de la nuit semblait monter vers les nuages qui s'embrasaient et reposaient sur les

(1) L'*Ave maris stella*, et le *O sanctissima* dont il est question plus bas font partie des six *Hymnes à la Vierge* composés par Hoffmann. (N. d. T.)

montagnes, ouvrant la voie à l'astre brillant qui faisait pâlir déjà les étoiles.

« Ah ! fit Julia, qu'est-ce donc qui nous émeut ainsi, qui déchire notre âme de mille souffrances ? Écoute ce chant lointain dont les échos nous parviennent, si consolants ! Nous avons prié, et du haut des nuages, des esprits pieux nous parlent de célestes félicités.

— Oui, ma Julia, répondit la Princesse sur un ton ferme et grave. Au-dessus des nuages règnent le salut et la béatitude, et je voudrais qu'un ange du ciel m'enlevât parmi les étoiles avant que la sombre puissance ne s'empare de moi. Je voudrais mourir, mais alors, je le sais, on me déposerait dans le caveau princier, et les aïeux qui y sont ensevelis ne croiraient pas que je suis morte ; ils se réveilleraient de leur immobilité, reprendraient une vie épouvantable et me chasseraient. Et alors je n'appartiendrais plus ni aux morts ni aux vivants, je ne trouverais nulle part un asile.

— Que dis-tu, Hedwiga, par tous les saints, que dis-tu là ? s'écria Julia effrayée.

— J'ai rêvé ces choses, reprit la Princesse, toujours sur le même ton ferme et presque indifférent. Mais il se peut aussi qu'un de mes ancêtres, devenu vampire dans la tombe, boive mon sang ; c'est peut-être la raison de mes fréquents évanouissements.

— Tu es malade, s'écria Julia, très malade, Hedwiga, l'air nocturne te fait du mal, rentrons bien vite.

Et elle enlaça la Princesse qui se laissa emmener sans un mot.

La lune était très haut, maintenant, sur le Roc-au-Vautour, et une lueur magique enveloppait les taillis et les arbres qui bruissaient et murmuraient, échangeant mille caresses amoureuses avec le vent nocturne.

« Que tout est beau, pourtant, sur terre, dit Julia ; la Nature ne nous offre-t-elle pas ses plus belles merveilles, comme une bonne mère à ses enfants chéris ?

— Crois-tu ? répondit la Princesse, et elle reprit après un silence :

« Je ne voudrais pas que tu m'eusses trop bien comprise

tout à l'heure ; je t'en prie, considère tout cela comme l'épanchement d'une méchante humeur. Tu ne connais pas encore l'anéantissante souffrance de la vie. La Nature est cruelle, elle ne soigne et n'élève que les enfants robustes, elle abandonne les malades et tourne même contre eux des armes menaçantes. Ah ! tu sais que naguère la Nature n'était pour moi qu'une galerie de tableaux, instituée pour exercer les forces de l'esprit et de la main ; mais aujourd'hui tout a changé ; je n'éprouve, je ne pressens plus que sa menace. J'aimerais mieux être au milieu d'une élégante société, dans des salons illuminés que de me promener avec toi en cette nuit de lune... »

Julia fut prise d'une grande angoisse, elle remarqua qu'Hedwiga devenait toujours plus faible ; la pauvre enfant dut employer toutes ses faibles forces à soutenir son amie à travers le parc.

Elles arrivèrent enfin au château. Non loin de là, elles aperçurent une forme humaine voilée de noir sur le banc de pierre qui se trouvait sous un buisson de sureau. Dès qu'Hedwiga la vit, elle s'écria avec joie : « Grâce à la Vierge et à tous les saints, la voilà ! » et, soudain retrouvant ses forces, elle quitta le bras de Julia et courut à l'inconnue qui se leva et dit d'une voix étouffée : « Hedwiga, ma pauvre enfant ! » Julia vit alors que c'était une femme enveloppée des pieds à la tête dans des vêtements sombres ; mais l'obscurité ne lui permit pas de distinguer les traits de son visage. Frissonnant de peur, Julia attendit.

La femme et la Princesse s'assirent sur le banc. L'inconnue rejeta doucement en arrière les cheveux qui couvraient le front d'Hedwiga, elle y posa sa main et se mit à parler lentement, tout bas, dans une langue étrangère que Julia ne se rappelait pas avoir jamais entendue. Cela dura quelques minutes, puis la femme cria à Julia : « Jeune fille, cours au château, appelle les femmes, et ordonne qu'on vienne chercher la Princesse. Elle est tombée dans un doux sommeil d'où elle s'éveillera heureuse et guérie. »

Julia, sans s'attarder à sa surprise, fit bien vite ce qu'on lui disait. Lorsqu'elle revint avec les femmes, on trouva la

Princesse sommeillant paisiblement, enveloppée avec soin dans son châle ; l'inconnue avait disparu.

« Dis-moi, pour l'amour de Dieu, qui était cette femme étrange ? dit Julia à la Princesse, le lendemain matin, lorsqu'elle se fut éveillée, tout-à-fait remise et sans la moindre trace de cet ébranlement intérieur que Julia avait redouté.

— Je l'ignore, répondit la Princesse. Je ne l'ai vue qu'une fois en ma vie. Tu te rappelles cette maladie mortelle que j'eus, enfant, et où les médecins m'avaient abandonnée. Une nuit, je la vis soudain, assise à mon chevet ; elle me chanta une berceuse et me plongea, comme aujourd'hui, dans un délicieux sommeil d'où je m'éveillai guérie. Hier soir pour la première fois, l'image de cette femme reparut à mes yeux, j'eus l'impression qu'elle allait venir me sauver, et c'est ce qui est arrivé. Pour l'amour de moi, ne parle pas de cette apparition, ne laisse pas échapper un mot ou un signe trahissant qu'il nous est arrivé quelque chose d'étrange. Souviens-toi d'Hamlet, et sois mon Horatio. Il est certain que cette femme joue un rôle mystérieux, mais si même ce secret doit rester obscur pour toi et pour moi, toute recherche me paraît dangereuse. Ne suffit-il pas que je sois guérie, heureuse, délivrée de tous les fantômes qui me poursuivaient ? »

Tout le monde s'étonna de la brusque guérison de la Princesse. Le médecin de la Cour affirma que la promenade nocturne avait produit, par l'ébranlement de tous les nerfs, cet effet radical,... et qu'il avait simplement oublié de prescrire expressément cette promenade. Mais la Benzon se dit à part soi : « Hum !... la vieille est venue. Passe pour cette fois ! » Il est temps maintenant que cette fatale question du biographe : « Tu...

(MURR) :

..... m'aimes donc, jolie Mimine ? Oh répète-le, répète-le mille fois, afin que mon ravissement s'accroisse encore et que je puisse dire autant de sottises que le doit un héros amoureux créé par le meilleur des romanciers. Mais, mon amie, tu as déjà remarqué mon goût extrême pour le chant et la perfection

où j'atteins dans cet art : te plairait-il, Amie, de me chanter un petit air ?

— Ah ! cher Murr, répondit Mimine, je ne suis point, certes, inexperte dans l'art du chant, mais tu sais ce qui arrive à une jeune cantatrice qui, pour la première fois, doit chanter devant un maître, un connaisseur. La peur, la timidité lui serrent la gorge, les plus beaux accents, les trilles et les mordants lui restent misérablement au gosier, comme des arêtes de poisson. Chanter un air est alors impossible, et c'est pourquoi, dans la bonne règle, on commence par un duo. Essayons un petit duo, mon cher, si tu le veux bien. »

J'y consentis bien volontiers, et nous entonnâmes le tendre duo : « *Dès le premier regard, mon cœur vola vers toi, etc...* » Mimine, intimidée d'abord, fut encouragée par ma puissante voix de tête. Son organe était adorable, sa diction douce, délicate, coulante ; bref, elle se révéla excellente cantatrice. J'étais ravi, bien que je dusse convenir que l'ami Ovide m'avait de nouveau induit en erreur. Mimine avait si merveilleusement subi l'épreuve du *cantare* que le *chordas tangere* devenait superflu, et je n'eus pas à demander la guitare.

Mimine chanta ensuite, avec une rare aisance, une expression peu commune et une suprême distinction, l'air connu : *Di tanti palpiti...* Elle passa facilement de la vigueur héroïque du récitatif à la douceur vraiment féline de l'andante. L'air semblait avoir été écrit pour elle et, le cœur débordant, je ne pus retenir mes exclamations joyeuses. Ah ! Mimine chantant cet air eût transporté un monde entier de matous à l'âme sensible. Puis nous chantâmes encore un duo tiré d'un opéra très récent, et nous l'exécutâmes d'autant mieux qu'il semblait écrit exprès pour nous. Les roulades divines jaillissaient, éclatantes, de notre cœur, car elles étaient presque toutes faites de passages chromatiques. A ce propos, je dois noter ici que notre espèce est essentiellement chromatique : aussi tout musicien qui désire écrire des œuvres à notre usage fera-t-il bien de composer chromatiquement les mélodies et tout le reste. Malheureusement, j'ai oublié le nom du grand maître qui a fait ce duo, c'est un homme capable et sympathique, un compositeur selon mon goût.

Tandis que nous chantions, un chat noir était monté sur le toit et fixait sur nous des yeux étincelants. « Veuillez rester à distance, mon cher, lui criai-je, sinon je vous arracherai les yeux et vous jetterai à bas du toit ; mais si vous voulez chanter avec nous, je vous y autorise. » Je savais que ce jeune homme vêtu de noir était une excellente basse, et je lui proposai de chanter un air que je n'aime pas trop mais qui exprimait bien ce moment où j'allais me séparer de Mimine. Nous chantâmes : *Ami, si je ne dois pas te revoir...* (1) Mais, à l'instant où j'affirmais avec le jeune homme en noir que les dieux confirmeraient mes serments, une tuile jetée avec force passa tout près de nous, et une voix épouvantable cria : « Ces maudits chats feraient mieux de fermer leur gueule ! » Morts de frayeur, nous nous précipitâmes dans les greniers. Oh ! les barbares sans cœur, dépourvus de sens artistique, capables de rester insensibles devant les plaintes émouvantes d'une ineffable mélancolie amoureuse, oh ! ces gens ne méditent que vengeance, mort et perdition !

Je l'ai dit, ce qui devait me tirer des angoisses de l'amour ne fit que m'y jeter plus profondément. Mimine était si musicienne que nous pûmes nous livrer ensemble à de ravissantes improvisations. Elle finit par chanter à merveille des mélodies de mon cru, ce qui faillit me faire perdre complètement la raison et m'infligea de si cruels tourments amoureux que je devins tout pâle, maigre et misérable... Enfin, enfin, après m'être trop longtemps consumé de chagrin, j'eus l'idée d'un moyen suprême et désespéré pour me guérir de ma passion. Je résolus d'offrir à Mimine mon cœur et ma patte. Elle les accepta, et dès que nous fûmes unis, je vis disparaître tout à fait mes souffrances. Je repris goût à la soupe au lait et au rôti, je retrouvai mon humeur joyeuse, ma barbe de nouveau fut bien soignée, ma fourrure reprit son éclat d'antan, car je donnais plus d'attention que naguère à ma toilette. Mimine, au contraire, renonça à tout soin de sa personne ; malgré tout, je fis après comme avant quelques poèmes sur ma Mimine, qui se trouvèrent d'autant plus jolis, d'autant plus vrais et plus

(1) Trio de la *Flûte enchantée*. (N. d. t.).

sentis que je haussais sans cesse le ton et que je forçais l'ardeur de ma tendresse jusqu'à ce qu'elle me parût atteindre au comble de l'exaltation. Ayant dédié à ma chère Mimine un gros livre, je jugeai que j'avais fait, sur le plan littéraire, tout ce que l'on peut exiger d'un honnête matou épris de sa digne épouse. D'ailleurs, nous menions, Mimine et moi, sur le paillason de mon maître, une existence heureuse, paisible et domestique...

Mais quel est ici-bas le bonheur qui dure ? Je remarquai bientôt que Mimine était souvent distraite en ma présence, que, lorsque je lui parlais, elle répondait à tort et à travers, qu'il lui échappait de profonds soupirs, qu'elle ne voulait plus chanter que de languissantes romances amoureuses ; elle finit par faire la malade et la fatiguée. Si je cherchais à savoir ce qui lui manquait, elle me caressait les joues et me répondait : « Rien, rien du tout, mon chéri, mon bon petit papa ! » Mais je sentais bien que ça n'allait pas. Souvent, je l'attendais vainement sur notre paillason, je la cherchais sans la trouver de la cave au grenier. Lorsqu'enfin je la découvrais et lui adressais de tendres reproches, elle s'excusait sur ce que sa santé exigeait de longues promenades ; un chat-médecin, même, lui aurait conseillé une cure balnéaire. De nouveau, cela me déplut. Elle remarqua sans doute mon secret mécontentement et fut attentive à me combler de caresses, mais jusque dans ces caresses il y avait quelque chose d'étrange ; je ne sais comment dire, elles me glaçaient au lieu de me reconforter, et cela encore me déplut. Sans supposer que cette conduite de ma Mimine pût avoir une cause particulière, je m'aperçus que mon amour pour la belle s'éteignait peu à peu jusqu'à la dernière étincelle, et qu'en sa présence j'étais envahi d'un ennui mortel. Aussi suivîmes-nous chacun notre voie ; mais s'il arrivait que par hasard nous nous retrouvions sur le paillason, nous nous faisons les plus tendres reproches, nous étions les plus amoureux des époux et nous célébrions la paix domestique dans laquelle nous vivions.

Un jour, le jeune chanteur au manteau noir vint me trouver dans la chambre de mon maître. Il me tint des discours incohérents, mystérieux, puis soudain me demanda en quels

termes j'étais avec Mimine... Bref, je remarquai qu'il avait quelque chose sur le cœur et qu'il voulait me le dire. Il finit par parler ouvertement : un jeune homme qui avait servi aux armées était rentré au pays et vivait, dans le voisinage, d'une petite pension qu'un aubergiste lui payait en arêtes de poisson et autres reliefs. Beau, taillé en Hercule et portant un riche uniforme étranger, noir, gris et jaune, décoré de la croix du Lard-brûlé pour la bravoure qu'il avait montrée, lorsque, avec une poignée de camarades, il avait entrepris de chasser les rats d'un grenier à blé, ce matou attirait l'attention de toutes les femmes et de toutes les jeunes filles du quartier. Les cœurs battaient lorsqu'il paraissait, insolent et fier, la tête haute, jetant autour de lui des regards de feu. C'était lui, assurait le noir, qui s'était épris de ma Mimine, elle avait répondu à son amour, et il était, hélas ! trop certain qu'ils avaient toutes les nuits des entrevues passionnées et mystérieuses derrière la cheminée ou à la cave.

« Je suis surpris, cher ami, me dit le noir, qu'avec toute votre sagacité vous n'ayez point encore remarqué cela, mais les maris amoureux sont souvent aveugles, et je suis désolé qu'un devoir d'amitié m'ait contraint à vous ouvrir les yeux ; car je sais que vous êtes absolument toqué de votre belle épouse.

— « O Muzius ! m'écriai-je (c'était le nom du noir). Si je l'aime, si j'en suis fou, de cette exquise traîtresse ! Je l'idolâtre, tout mon être lui appartient !... Non, elle ne peut me jouer ce tour, cette âme fidèle... Muzius, noir calomniateur, voici le salaire de ton acte ignoble ! » Je levai ma patte griffue, mais Muzius me regarda amicalement et me dit avec le plus grand calme :

« Ne vous emportez pas, mon ami, vous partagez le sort de beaucoup de très braves gens ; on trouve partout une misérable inconstance, et particulièrement, hélas ! dans notre espèce. »

Je laissai retomber ma patte, fis quelques bonds qui exprimaient mon désespoir, et je m'écriai avec rage : « Serait-ce possible ! serait-ce possible !... O Ciel !... terre !... et quoi encore ? Invoquerai-je aussi l'Enfer ?... Qui m'a fait cette offense ? Le matou jaune, gris et noir ?... Et elle, ma douce

compagne, naguère pure et fidèle, elle a pu, par une infernale tromperie, bafouer celui qui souvent, bercé sur son sein, s'est senti délicieusement fondre en doux rêves d'amour !... Oh coulez, mes pleurs, coulez sur cette ingrate !... Mille millions de tonnerres ! ça ne se passera pas comme ça ! Ce gaillard bigarré, derrière la cheminée... que le Diable l'emporte !

— Calmez-vous, dit Muzius, calmez-vous donc, vous vous abandonnez par trop à la violence de votre douleur. Je serai un vrai ami et je ne vous troublerai pas plus longtemps dans votre aimable désespoir. Si, inconsolable, vous voulez vous tuer, je pourrais vous procurer une très efficace mort-aux-rats ; mais je ne le ferai pas, car vous êtes un charmant matou, et ce serait une perte déplorable que celle de votre jeune existence. Consolez-vous, laissez courir Mimine, il y a bien d'autres chattes exquises au monde... Adieu, mon cher ! » Et Muzius disparut.

Lorsque, couché sous le poêle, je pus réfléchir plus calmement aux révélations que venait de me faire le matou Muzius, je sentis en moi un mouvement qui ressemblait à une secrète joie. Je savais enfin ce qui se passait entre Mimine et moi, et les tourments du doute étaient finis. Mais de même que, me conformant aux convenances, j'avais exprimé d'abord tout le désespoir voulu, ces mêmes convenances me parurent exiger que j'attaquasse le noir-gris-et-jaune.

Je surpris, à la tombée de la nuit, les deux amants derrière la cheminée, et je m'élançai furieusement sur mon rival en criant : « Sale bête !... traître ! » Mais lui, beaucoup plus fort que moi — à ce que je vis, hélas, trop tard ! — m'empoigna, me souffleta horriblement et s'enfuit. Je perdais dans ce combat de bonnes pièces de ma pelleterie. Mimine était tombée évanouie, mais lorsque je m'approchai d'elle, elle bondit aussi agilement que son amant et le suivit dans le grenier.

Ereinté, les oreilles en sang, je me traînai jusque chez mon maître, et je maudis l'idée que j'avais eue de vouloir sauver mon honneur ; je ne jugeai point honteux, désormais, d'abandonner Mimine au noir-jaune-gris.

« Oh sort ennemi ! pensai-je. Pour l'amour romantique et céleste, je suis jeté au ruisseau, et le bonheur domestique ne me mène à rien qu'à me faire indignement rosser. »

Le lendemain matin, je ne fus pas peu étonné, en sortant de chez mon maître, de trouver Mimine sur le paillason. « Mon bon Murr, dit-elle avec calme et douceur, je crois sentir que je ne t'aime plus comme naguère, ce qui me peine fort.

— Ma chère Mimine, lui répondis-je tendrement, cela me fend le cœur, mais il me faut avouer que, depuis le temps où de certaines choses se passent, tu m'es devenue indifférente aussi.

— Ne m'en veuille pas, mon doux ami, reprit Mimine, mais il me semble maintenant que depuis longtemps je ne puis plus te supporter.

— Dieu du ciel ! m'écriai-je avec exaltation, quelle sympathie des âmes ! je sens tout comme toi. »

Après avoir ainsi convenu que nous ne pouvions nous tolérer et qu'il fallait de toute nécessité nous séparer à jamais, nous nous « empattâmes » le plus tendrement du monde et versâmes d'ardentes larmes de joie et de bonheur.

Puis nous nous séparâmes, chacun fut persuadé désormais de la perfection, de la grandeur d'âme de l'autre, et chacun en fit l'éloge à qui voulait l'entendre.

« *Moi aussi j'ai été en Arcadie !* » m'écriai-je, et je me vouai avec plus de zèle que jamais aux sciences et aux beaux-arts.

(PLACARDS) :

« A vous, dit Kreisler, à vous je puis le dire ouvertement, ce calme me semble plus chargé de menaces que la plus terrible tempête. La touffeur sourde et lourde qui précède l'orage destructeur enveloppe toute la vie de cette Cour que le duc Irénée a fait paraître au jour comme un almanach in-12, doré sur tranches. C'est en vain que Son Altesse, nouveau Franklin, donne sans cesse, en guise de paratonnerres, des fêtes brillantes, la foudre tombera pourtant et risque fort de détruire son bel habit de cérémonie. La princesse Hedwiga, il est vrai, ressemble maintenant, dans toute sa manière d'être, aux flots clairs d'une mélodie sereine, tandis que naguère des accords sauvages, inquiets, jaillissaient en désordre de son cœur blessé, mais... Et enfin ! Hedwiga s'en va maintenant, pleine d'un

radieux et souriant orgueil, au bras du beau prince napolitain ; Julia lui sourit avec toute la grâce de sa pureté et tolère fort bien les galanteries que le Prince, sans quitter de l'œil sa future fiancée, lui adresse avec une habileté suprême : ce sont de ces coups par ricochet qui atteignent plus profondément un jeune cœur inexpérimenté que si l'arme redoutable les menaçait directement... Et pourtant, à ce que m'a raconté la Benzon, Hedwiga fut terrifiée d'abord par ce *mostro turchino*, la douce et calme Julia, cette divine enfant, vit dans le beau *général en chef* (1) un horrible basilic... Oh âmes divinatrices, vous aviez raison... Par le diable, n'ai-je point lu dans l'*Histoire universelle* de Baumgarten que le serpent qui nous coûta le paradis se pavanait sous un éclatant pourpoint d'écailles dorées ?... J'y songe chaque fois que je revois le beau prince chamarré d'or... D'ailleurs, Hector était le nom d'un magnifique bouledogue, qui m'aimait d'un amour incomparable et fidèle... Je voudrais qu'il fût ici, je l'enverrais mordre les basques de son auguste homonyme, lorsqu'il parade si fièrement entre les deux amies. Ou bien dites-moi, Maître, vous qui connaissez tant de tours, comment faut-il m'y prendre pour me changer, au bon moment, en guêpe et tourbillonner si bien autour de ce chien de prince qu'il en perde sa maudite contenance ?

— Je vous ai laissé parler, fit alors Maître Abraham, et je vous demande maintenant si vous êtes disposé à m'écouter calmement : je pourrais alors vous révéler certains faits qui confirmeraient toutes vos inquiétudes.

— Ne suis-je point, reprit Kreisler, un maître de chapelle posé ; je ne l'entends pas au sens philosophique, insinuant que j'ai posé mon moi en tant que maître de chapelle ; je ne prétends désigner par là que la faculté spirituelle de rester impassible, en bonne société, lorsqu'une puce me mord.

— Sachez donc, Kreisler, reprit Maître Abraham, qu'un hasard singulier m'a permis de jeter un coup d'œil sur la vie secrète du prince Hector. Vous avez raison lorsque vous le comparez au serpent du paradis. Sous une belle enveloppe — que

(1) En français dans le texte.

vous ne lui refuserez pas — se cache une venimeuse perversité, une véritable scélératesse... Il nourrit quelque dessein mauvais ; mille indices me persuadent qu'il a jeté les yeux sur la pure Julia.

— Oho ! s'écria Kreisler qui se mit à faire des bonds à travers la chambre, oho ! bel oiseau, sont-ce là tes doux chants ? Diantre, diantre ! le Prince est un rude gaillard, il tend ses deux serres ensemble vers les fruits permis et défendus !... Holà ! doux Napolitain ! tu ne sais pas que Julia est protégée par un vaillant maître de chapelle, qui a pas mal de musique dans le ventre ; essaie de l'approcher, il te tiendra pour un maudit accord de quarte et quinte qu'il faut *résoudre* : le maître de chapelle fera ce que veut sa profession, c'est-à-dire qu'il te résoudra, ou te dissoudra, si tu préfères, en t'envoyant une balle dans la cervelle ou en faisant passer l'épée que voici au travers de ton corps ! »

Kreisler, dégainant sa canne-épée, se mit en posture de combat et demanda à Maître Abraham s'il avait assez de tenue pour qu'on lui permît de transpercer un chien de prince.

« Calmez-vous donc, Kreisler, répondit Maître Abraham, il n'est nul besoin de tels exploits pour traverser le jeu du Prince. Il existe d'autres armes contre lui, et je les mettrai à votre portée. Hier, comme j'étais dans ma hutte de pêcheur, le Prince vint à passer avec son adjudant. Ils ne me virent pas. « La Princesse est belle, disait le Prince, mais la petite Benzon est divine ! Tout mon sang s'est mis à bouillonner lorsque je l'ai aperçue... ha ! il faut qu'elle soit à moi avant que j'épouse la Princesse. Crois-tu qu'elle se montrera impitoyable ? — Quelle est la femme qui vous a résisté, Altesse ? » répondit l'adjudant. — Mais que diable ! reprit le Prince, elle a l'air d'une enfant pieuse... — ... et candide, dit l'adjudant avec un éclat de rire ; mais ce sont justement les enfants pieuses et candides qui, surprises par l'attaque d'un homme accoutumé aux triomphes, succombent avec résignation et puis, voyant dans toute l'histoire la volonté de Dieu, s'enflamment d'un ardent amour pour leur vainqueur ! Cela peut vous arriver, Altesse. — Ce serait vraiment drôle ! » s'écria le Prince. Mais il me faudrait la voir en tête-à-tête...

« comment y parvenir ? — Rien de plus facile, dit l'adjudant. « J'ai remarqué que la petite se promène souvent seule dans le « parc. Si donc... » Mais les voix se perdirent dans le lointain et je ne pus pas saisir la suite. Il est probable qu'ils exécuteront dès aujourd'hui leur infernal projet, et il faut l'empêcher. Je pourrais le faire moi-même, mais j'ai certaines raisons pour ne pas me trouver en face du Prince pour l'instant ; aussi faut-il, Kreisler, que vous partiez sur-le-champ pour Sieghartshof, et que vous guettiez le moment où Julia fera sa promenade au bord du lac et ira, selon son habitude, donner à manger au cygne. C'est sans doute l'instant qu'a choisi le maudit Italien. Mais, Kreisler, je vais vous remettre l'arme et les instructions indispensables pour que, dans votre lutte contre le dangereux Prince, vous puissiez vous montrer bon stratège. »

Le biographe est effaré des brusques lacunes qu'il rencontre dans les rapports d'après lesquels il compose cette histoire. Il eût fallu reproduire ici les instructions données à Kreisler par Maître Abraham ; car l'arme elle-même apparaîtra plus loin, et, mon cher lecteur, tu ne pourras comprendre de quoi il s'agit. Malheureusement, l'infortuné biographe ne sait pas un traître mot de ces instructions qui (cela du moins semble certain) initièrent Kreisler à un secret fort singulier... Enfin, encore un peu de patience, bienveillant lecteur, le biographe met le pouce avec lequel il écrit en gage que, avant la fin de cet ouvrage, le mystère sera éclairci.

Il me faut raconter maintenant qu'à l'heure où le soleil décline, Julia, un panier de pain blanc au bras, s'en alla en chantant à travers le parc, jusqu'au lac ; elle s'arrêta sur le pont, tout près de la cabane de pêcheur. Mais Kreisler, embusqué dans les buissons, pouvait voir clairement, avec une bonne lorgnette, tout ce qui se passait. Le cygne s'approcha en battant l'eau, Julia lui lança des miettes de pain qu'il attrapait avidement. La jeune fille, chantant toujours, ne remarqua pas que le prince Hector s'approchait d'un pas rapide. Lorsque soudain il fut auprès d'elle, elle sursauta, comme prise d'une vive frayeur. Le Prince lui prit les mains qu'il pressa sur son cœur et sur ses lèvres, puis il s'appuya au garde-fou, tout près de Julia. Elle continua à jeter du pain au cygne, les yeux

baissés vers le lac, tandis que le Prince lui parlait avec ardeur. « Hé ! potentat ! ne fais pas tant de doucereuses grimaces ! ne vois-tu pas que je suis droit devant toi, et que je pourrais te souffleter fort à propos ?... O Dieu, pourquoi tes joues se colorent-elles d'une pourpre toujours plus intense, divine enfant ? Pourquoi ce regard étrange que tu jettes au méchant ?... Tu souris ?... Oui, c'est le souffle vénéneux auquel ton sein doit s'ouvrir, de même que sous la brûlure du soleil le bouton de rose épanouit ses pétales merveilleux, pour, ensuite, mourir plus misérablement encore ! » Ainsi parlait Kreisler, en observant le couple que sa bonne lorgnette plaçait tout près de lui...

Le Prince maintenant jetait aussi du pain au cygne, mais celui-ci qui n'en voulait point se mit à pousser des cris affreux. Le Prince passa son bras autour de la taille de Julia et jeta le pain de façon à faire croire au cygne que c'était la jeune fille qui le faisait. Cependant, sa joue effleurait celle de Julia. « Très bien ! dit Kreisler. Très bien ! coquin d'Altesse ! digne oiseau de proie, assure bien tes serres sur ta victime. Mais ici, dans les buissons, un chasseur déjà te vise, il tirera et son coup paralysera ton aile étincelante ; pauvre de toi, alors, et de ton braconnage ! »

Le Prince prit le bras de Julia et ils s'en allèrent tous deux vers la maisonnette. Mais, à deux pas de celle-ci, Kreisler surgit d'un bosquet, s'avança vivement vers le couple et dit en faisant une profonde révérence au Prince : « Belle soirée ! l'air est extraordinairement pur, il y flotte des aromes exquis, et sans doute vous trouvez-vous ici comme à Naples, Monseigneur ? — Qui êtes-vous, Monsieur ? » lui lança le Prince sur un ton fort rude. Mais à cet instant, Julia dégagea son bras, s'avança gentiment vers Kreisler et dit en lui tendant la main : « Ah comme c'est bien, mon cher Kreisler, que vous soyez revenu. Savez-vous que j'ai eu sérieusement l'ennui de vous ? Mais oui, et ma mère m'a reproché de me conduire comme une enfant gâtée et pleurnicheuse dès que vous restez un jour absent. Je pourrais me rendre malade de dépit lorsque je crois que vous me négligez, moi et mon chant. — Ha ! s'écria le Prince en jetant des regards venimeux sur Kreisler,

vous êtes *Monsieur de Kroesel* ! Le Duc m'a parlé de vous en termes fort élogieux. — Le Ciel le bénisse, ce bon Duc ! dit Kreisler dont tout le visage se plissa en mille petites rides vibrantes, en mille fossettes étranges. Peut-être pourrai-je, grâce à lui, obtenir ce que je voulais vous demander bien humblement, Altesse, c'est-à-dire votre gracieuse protection. J'ai l'audace de croire que vous m'avez accordé dès l'abord votre bienveillance, car en passant devant moi vous avez daigné, cédant à un mouvement spontané, m'élever au rang des polissons ; or, les polissons étant bons à tous les emplois imaginables....

— Vous êtes un plaisantin, l'interrompt le Prince.

— Pas le moins du monde, reprit Kreisler ; j'aime, certes, la plaisanterie, mais la mauvaise seulement ; et la mauvaise plaisanterie n'a rien de plaisant. Pour le moment, je voudrais bien aller à Naples et noter sur le Môle quelques jolies chansons de pêcheurs et de brigands *ad usum delphini*. Vous êtes, Altesse, un seigneur bienveillant et ami des arts, peut-être quelques mots d'introduction...

— Vous êtes un plaisantin, *Monsieur de Kroesel*, interrompt encore le Prince ; j'aime cela, j'aime vraiment cela, mais pour l'instant, je ne voudrais point vous retenir et interrompre votre promenade... Adieu !

— Non, Altesse, s'écria Kreisler, je ne puis laisser passer cette occasion sans me montrer à vous dans tout mon lustre. Vous alliez entrer dans cette maisonnette, il s'y trouve un petit piano et M^{lle} Julia aura certainement la bonté de chanter un duo avec moi.

— Avec joie ! » s'écria Julia, et elle prit le bras de Kreisler. Le Prince se mordit les lèvres et les précéda fièrement. Tout en marchant, Julia chuchota à l'oreille de Kreisler :

« Kreisler, quelle étrange humeur !

— O Dieu ! fit Kreisler tout bas. Tu te laisses bercer et aveugler par de doux rêves, lorsque le serpent rampe vers toi pour te tuer de sa morsure venimeuse ! »

Julia le regarda, au comble de la surprise. Une seule fois, en un moment de suprême exaltation musicale, Kreisler l'avait tutoyée.

Lorsque le duo fut achevé, le Prince qui pendant le chant avait déjà crié plusieurs fois *brava ! bravissima !* éclata en éloges désordonnés. Il couvrit d'ardents baisers les mains de Julia, jurant que jamais chant n'avait ainsi pénétré son âme, et il pria la jeune fille de permettre qu'il mît un baiser sur les lèvres divines où avait coulé le nectar de ces accents paradisiaques.

Julia recula avec effroi. Kreisler s'avança vers le Prince et dit :

« Altesse ! puisque vous ne voulez pas m'accorder le moindre mot des louanges qu'en ma qualité de compositeur et de chanteur j'estime mériter aussi bien que M^{lle} Julia, je vois que mes humbles connaissances musicales ne suffisent point à vous impressionner. Mais j'ai quelque talent aussi en peinture, et j'aurai l'honneur de vous montrer un petit portrait ; l'existence et la fin de la personne qu'il représente me sont si bien connues que je puis tout raconter à qui voudra m'entendre.

— Maudit importun ! » grommela le Prince. Kreisler sortit de sa poche une petite boîte, en tira une miniature et la mit sous les yeux du Prince. Celui-ci y jeta un coup d'œil, son visage devint exsangue, ses yeux immobiles, ses lèvres tressaillirent et, murmurant entre ses dents : *Maledetto !* il prit la fuite.

« Qu'est-ce donc ? » s'écria Julia mortellement effrayée. Pour l'amour de Dieu, Kreisler, qu'est-ce donc ?... dites-moi tout !

— Des folies ! répondit Kreisler, des farces excellentes, des exorcismes. Voyez-vous, chère demoiselle, comme le Prince franchit le pont, en faisant les plus longs pas dont soient capables ses gracieuses jambes... Dieu ! il renie tout à fait son idyllique nature, il n'a pas un regard pour le lac, il ne demande plus à nourrir le cygne, le bon, l'excellent... diable !

— Kreisler ! dit Julia, votre ton glace mon âme, je crains d'affreuses catastrophes... que voulez-vous au Prince ? »

Le maître de chapelle, s'éloignant de la fenêtre, regarda la jeune fille avec une profonde émotion : elle se tenait devant lui, les mains jointes, comme si elle eût voulu supplier son bon génie de chasser la frayeur qui faisait jaillir ses larmes.

« Non, dit Kreisler, aucune dissonance ennemie ne viendra

troubler la céleste harmonie qui habite ton cœur, pieuse enfant ! Les esprits de l'Enfer courent le monde sous des déguisements hypocrites, mais ils n'ont aucun pouvoir sur toi ; tu ne dois pas connaître leurs noirs comportements... Calmez-vous, Julia... permettez que je me taise, tout est fini maintenant. »

A cet instant, la Benzon entra, tout agitée.

« Que s'est-il passé ? s'écria-t-elle. Le Prince vient de passer devant moi comme un fou, sans me voir. Tout près du château, son adjudant l'a rejoint, ils ont parlé avec agitation, puis j'ai cru voir que le Prince donnait un ordre important à l'adjudant. Car, tandis que le Prince s'en allait au château, l'adjudant a couru à toutes jambes vers le pavillon où il habite... Le jardinier m'a dit que tu avais été avec le Prince sur le pont, j'ai eu alors, je ne sais pourquoi, l'idée qu'il s'était passé quelque chose de terrible... Je suis accourue... Dites-moi, qu'est-il arrivé ? »

Julia lui raconta tout. « Des mystères ? » dit la Benzon d'un ton tranchant en jetant à Kreisler un regard incisif.

« Chère Conseillère, répondit Kreisler, il est des instants, des conjonctures,... des situations veux-je dire, où l'homme doit tenir sa langue, car s'il ouvre la bouche il n'en peut sortir que des paroles confuses qui irritent les gens de bon sens ! »

Les choses en restèrent là, bien que la Benzon parût offensée du silence de Kreisler.

Le maître de chapelle accompagna la Conseillère et Julia jusqu'au château, puis il reprit le chemin de Sieghartsweiler. A peine avait-il disparu dans les allées du parc que l'adjudant sortit du pavillon et prit le même chemin que lui. Quelques instants plus tard, un coup de feu retentit dans les profondeurs de la forêt.

La même nuit, le Prince quitta Sieghartsweiler, après avoir écrit au Duc pour prendre congé et promettre un prompt retour. Lorsque, le lendemain, le jardinier fouilla le parc avec ses gens, il trouva le chapeau de Kreisler et y releva des taches de sang. Quant au maître de chapelle, il avait disparu et on ne le revit pas... On...

TROISIÈME PARTIE

*LES MOIS D'APPRENTISSAGE
JEUX ET CAPRICES DU HASARD*

(MURR) :

Un ardent désir, un appel emplit le cœur, mais à peine a-t-on obtenu ce que l'on poursuivait au prix de tant de travaux et de misères, que le désir se glace, se change en une mortelle indifférence ; et l'on rejette loin de soi le bien précieux que l'on vient d'atteindre, comme un jouet qui a perdu son charme. Et ce geste à son tour n'est pas achevé qu'un amer remords vous vient de tant de hâte ; on recommence à se débattre, et la vie s'en va ainsi, de désir en dégoût. Tel est le chat ! Ce mot désigne avec beaucoup de justesse mon espèce, à laquelle appartient le lion orgueilleux ; aussi le célèbre Hornvilla, dans l'*Octavien* de Tieck, l'appelle-t-il un grand chat... Oui, je le répète, tel est le chat, et le cœur félin est bien inconstant.

Le premier devoir de l'honnête biographe est d'être véridique et de n'avoir pas le moindre ménagement pour lui-même. Très sincèrement, la patte sur le cœur, j'avouerai donc que, malgré mon zèle incroyable pour les sciences et les lettres, le souvenir de la belle Mimine se leva souvent en moi, interrompant brusquement mon étude.

Il me semblait que je n'eusse pas dû la laisser partir, que j'eusse repoussé un cœur fidèle, aveuglé seulement par un instant d'illusion. Ah ! bien souvent, comme je voulais faire mes délices du grand Pythagore (j'étudiais alors les mathématiques) une patte mignonne, revêtue de bas noirs, dispersait soudain les hypothénuses et les petits côtés ; je la voyais alors, la belle Mimine, son petit chaperon de velours adorablement posé sur sa tête, et ses beaux yeux verts me décochaient un regard étincelant de tendre reproche. Qu'elle sautait gracieusement, qu'elle faisait tourner et sinuer gentiment sa queue !... Je voulais l'embrasser, dans l'extase d'un amour rallumé, mais l'image illusoire et trompeuse avait disparu...

Ces rêveries où me réapparaissait l'Arcadie de l'amour ne pouvaient manquer de me jeter dans une certaine tristesse,

forcément nuisible à la carrière de poète et de savant que j'avais choisie ; d'autant plus que cette mélancolie prit bientôt la forme d'une invincible paresse. Je voulus, rassemblant ma volonté, m'arracher à cet état méprisable, prendre bien vite la décision de retrouver Mimine. Mais, la patte déjà posée sur la première marche de l'escalier pour grimper aux régions supérieures où je pouvais espérer la trouver, j'étais saisi de honte et de crainte, je retirais ma patte et m'en allais tristement sous le poêle.

Malgré ces afflictions morales, je jouissais d'un extrême bien-être physique ; je progressais sensiblement, sinon dans les sciences, du moins dans mes dimensions corporelles. Et en me regardant dans le miroir, je constatais avec plaisir que mon visage joufflu commençait à prendre, outre sa fraîcheur juvénile, quelque chose de respectable.

Mon maître lui-même remarqua mon changement d'humeur. Jadis, il est vrai, je ronronnais et je faisais des bonds joyeux lorsqu'il m'offrait quelque mets savoureux, je me roulais à ses pieds, je faisais la culbute et je sautais parfois sur ses genoux lorsque, le matin, à peine levé, il m'appelait : « Bonjour, Murr ! »... Maintenant, je m'abstenais de toutes ces manifestations et je me contentais d'un *miaou* amical et de cet agréable et fier mouvement de l'échine que le bienveillant lecteur connaît sans doute sous le nom de *gros dos*. Je méprisais alors jusqu'au jeu de l'oiseau que j'avais tant aimé. Il ne sera pas inutile de dire ici, pour la gouverne des jeunes gymnastes de mon espèce, en quoi consistait ce jeu. Mon maître attachait quelques plumes à une longue ficelle et les faisait évoluer comme un oiseau qui vole dans les airs. Tapi dans mon coin, je guettais et observais le rythme de ces mouvements, puis je bondissais sur les plumes jusqu'à ce que je parvinsse à les attraper et à les mettre en pièces. Ce jeu m'absorbait si bien que parfois je prenais vraiment les plumes pour un oiseau ; je devenais alors tout feu tout flammes, mon esprit et mon corps, exercés ensemble, y prenaient force et souplesse... Eh bien, même ce jeu, je le méprisais maintenant et je restais bien tranquillement sur mon coussin, laissant mon maître agiter les plumes tant qu'il voulait. « Chat, me dit-il un jour, comme

les plumes, me frôlant le nez, sautaient sur mon coussin et qu'à peine je tendais la patte en clignotant, chat, tu n'es plus du tout le même, tu deviens de jour en jour plus paresseux. Je crois que tu manges et que tu dors trop. »

A ces mots de mon maître, un rayon de lumière tomba dans mon âme ! Je n'avais attribué ma triste paresse qu'au souvenir de Mimine et du paradis bafoué de l'amour ; mais je remarquai alors pour la première fois que la vie terrestre, en réclamant ses droits, m'avait éloigné de mon essor vers les études. Certaines choses, dans la nature, montrent clairement que la psyché enchaînée doit sacrifier sa liberté au tyran nommé corps. Je compte au premier rang de ces choses la savoureuse bouillie de farine, de lait sucré et de beurre, ainsi qu'un coussin large et moelleux, fourré de crin de cheval. La gouvernante de mon maître préparait à merveille cette bouillie et chaque matin j'en dévorais deux assiettées avec le plus grand appétit. Mais, lorsque j'avais aussi bien déjeuné, les sciences n'avaient plus aucun attrait pour moi, elles me semblaient être un mets trop sec, et c'est en vain que, renonçant aux sciences, je tentais de me rejeter bien vite vers la poésie. Les œuvres les plus estimées des auteurs en vogue, les tragédies les plus célèbres des poètes illustres n'arrivaient point à retenir mon attention, je tombais dans un jeu d'idées vagues, l'habile gouvernante de mon maître entraînait involontairement en conflit avec l'auteur, et il me semblait qu'elle s'entendait bien mieux que lui en matière de gradation et de mélange de la graisse, du sucre et du sel. Malencontreuse confusion, dans ma rêverie, des jouissances spirituelles et corporelles ! Oui, je puis parler de rêverie, car des songes surgissaient et me faisaient rechercher cet autre objet dangereux, le large coussin fourré de crin où je m'assoupissais doucement. C'est alors qu'apparaissait la délicieuse image de Mimine... Ciel ! tout se tenait donc, la bouillie au lait, le mépris des sciences, la mélancolie, le coussin, ma nature anti-poétique et le souvenir amoureux ! Mon maître avait raison, je mangeais trop, je dormais trop ! Avec une gravité vraiment stoïque, je me promis d'être plus modéré, mais la nature du chat est faible ; les meilleures, les plus magnifiques résolutions étaient ébranlées par les doux effluves de la

bouillie au lait, par l'invitation du coussin rembourré... Un jour, j'entendis mon maître, qui venait de quitter la chambre, dire à quelqu'un sur le palier : « Possible, après tout, que la société chasse son humeur noire. Mais si vous me jouez des tours, si vous sautez sur les tables, si vous renversez mon encrier ou tout autre objet, je vous chasse tous deux du temple ! »

Là-dessus, Maître Abraham entr'ouvrit la porte pour faire entrer quelqu'un. Or, ce quelqu'un n'était autre que l'ami Muzius. Pour un peu, je ne l'eusse pas reconnu. Ses poils, lisses et luisants naguère, étaient ébouriffés et désordonnés, il avait les yeux caves, et toutes ses manières, supportables d'ordinaire quoiqu'un peu rudes, avaient pris quelque chose de brutal et d'effronté. « Hé hé ! me dit-il avec un éternuement, on finit par vous dénicher. Faut-il aller vous chercher derrière votre maudit poêle ?... Mais, avec votre permission. » Il s'approcha de mon assiette et dévora les poissons frits que j'avais mis de côté pour mon repas du soir. « Dites-moi donc, que diable ! fit-il tout en mangeant. Où vous cachez-vous ? Pourquoi ne paraissez-vous plus sur le toit ? pourquoi n'êtes-vous jamais d'aucune fête ? »

Je déclarai qu'ayant renoncé à l'amour de la belle Mimine, je m'étais entièrement voué aux sciences et que je n'avais point eu le temps de songer à la promenade. D'ailleurs, je ne sentais aucun besoin de société, ayant chez mon maître tout ce que pouvait souhaiter mon cœur, bouillie au lait, viande, poisson, couche molle, etc. Une vie paisible et sans soucis était, pour un matou ayant mes goûts et mes penchants, le bien suprême et je craignais que cette existence ne fût troublée si je sortais de ma retraite : d'autant que mon inclination pour Mimine, — je l'avais bien remarqué, — n'était point encore éteinte, hélas ! et que le revoir pouvait m'entraîner à des actes précipités que j'aurais à regretter amèrement par la suite.

« Vous pourrez me servir encore un poisson tout à l'heure ! » dit Muzius, puis il fit avec sa patte recourbée une toilette complète, museau, barbe et oreilles, et prit place tout contre moi sur le coussin.

« Estimez-vous heureux, fit-il d'une voix et avec une mine

doucereuses, après avoir ronronné un instant en signe de satisfaction. Estimez-vous heureux, mon brave frère Murr, que j'aie eu l'idée de venir vous voir dans votre ermitage, et que votre maître m'ait laissé entrer sans objection. Vous êtes exposé au plus grave péril qui puisse menacer un brave gaillard de matou qui a de la cervelle dans la tête et de la force dans les muscles. Je veux dire que vous êtes en passe de devenir un effroyable *philistin* (1). Vous dites que les sciences ne vous laissent point le temps de fréquenter les chats. Pardonnez-moi, mon frère, ce n'est pas vrai ; luisant, gros et gras comme vous voilà, vous n'avez point l'air d'un rat de bibliothèque usé par ses veilles studieuses. Croyez-moi, c'est la vie trop confortable qui vous rend paresseux et mou. Il en irait tout autrement si vous deviez, comme nous, vous exténuer pour accrocher une arête de poisson ou capturer un oiseau...

— Je croyais, Monsieur, fis-je, interrompant cet ami, que votre situation était bonne et heureuse ; vous étiez naguère...

— Nous en parlerons une autre fois, cria Muzius avec colère ; mais ne m'appellez pas *Monsieur*, dites simplement *vous*, jusqu'à ce que nous ayons bu le coup de l'amitié... Mais vous n'êtes qu'un philistin, et vous ignorez tout du *Comment* (2). »

J'essayai de m'excuser auprès de cet ami irrité, et il poursuivit sur un ton plus doux :

« Ainsi donc, frère Murr, votre façon de vivre ne vaut rien. Il vous faut sortir, aller dans le monde.

— Ciel ! m'écriai-je tout effrayé, que dites-vous, frère Muzius ? dans le monde, moi ? Avez-vous donc oublié ce que je vous racontai, il y a quelques mois, à la cave : comment j'ai fait une fois, du haut d'une calèche anglaise, un saut dans le monde ? quels dangers m'assaillirent de toutes parts ? comment le brave Ponto finit par me sauver et me ramener chez mon maître ? »

(1) Ce mot est pris dans le sens qu'il avait alors dans le langage des étudiants de la Jeune Allemagne ; il désignait tout ce qui était bourgeois, béotien, opposé à l'idéal des « Corps » ou Corporations estudiantines. (N. d. T.)

(2) Ensemble des règles qui président, aujourd'hui encore, à la vie des étudiants dans les « Corps ». (N. d. T.)

Muzius fit entendre un rire blessant : « Oui, dit-il, justement ! c'est justement la question. Le brave Ponto ! Cet hypocrite, ce petit-maître, cette super-intelligence, ce farceur plein de suffisance, qui vous recueillit parce qu'il se trouvait n'avoir rien de mieux à faire, parce que ça l'amusait à ce moment-là, qui, si vous alliez le chercher dans ses assemblées et ses coteries, ne vous reconnaîtrait pas, irait jusqu'à vous chasser à coups de dents, parce que vous n'êtes pas de son espèce ! le brave Ponto, qui au lieu de vous introduire dans la véritable vie du monde, vous a amusé d'absurdes histoires humaines !... Non, mon bon Murr, cette aventure vous a fait voir un tout autre monde que celui où vous avez votre place ! Croyez-moi sur parole, toutes vos études solitaires ne sont bonnes à rien du tout, sont plutôt nuisibles même. Car vous restez un philistin, et il n'y a rien sur la terre de plus ennuyeux, de plus laid qu'un philistin savant. »

J'avouai très franchement à Muzius que je ne comprenais bien clairement ni le mot *philistin* ni son opinion personnelle.

« Oh mon frère ! me répondit-il avec un aimable sourire où je reconnus le Muzius charmant et élégant de naguère, c'est en vain que j'essaierais de vous expliquer tout cela, car jamais vous ne pourrez comprendre ce qu'est un philistin tant que vous en serez un vous-même. Cependant, si vous voulez vous contenter en attendant de quelques traits fondamentaux du chat-philistin, je puis...

(PLACARDS) :

..... bien étrange spectacle. Au milieu de la pièce se tenait la princesse Hedwiga ; son visage était d'une pâleur cadavérique, son regard d'une fixité mortelle. Le prince Ignace jouait avec elle comme avec une poupée articulée. Il lui levait un bras, qui restait en l'air et retombait lorsqu'il le touchait. Il lui donnait une impulsion, elle marchait ; il la lâchait, elle s'arrêtait ; il la mettait sur un fauteuil, elle restait assise. Le Prince était si bien absorbé dans son jeu qu'il ne vit point les personnes qui entraient.

« Que faites-vous là, Prince ? » C'était la Duchesse qui l'in-

terpellaient ainsi ; il affirma, en s'esclaffant et se frottant les mains, que sa sœur Hedwiga était devenue gentille et bonne, qu'elle faisait tout ce qu'il désirait, qu'elle ne le contredisait et ne le grondait plus comme auparavant. Et il recommença à mettre la Princesse dans toutes les postures possibles, en lui donnant des ordres militaires ; chaque fois qu'elle restait, comme sous l'empire d'un charme, dans l'attitude qu'il lui avait donnée, il éclatait de rire et sautait de joie. « C'est insupportable ! » dit tout bas la Duchesse, d'une voix tremblante, les larmes aux yeux. Mais le médecin de la Cour, s'approchant du Prince, lui dit sur un ton dur et autoritaire : « Laissez cela, Altesse ! » Puis il prit la Princesse dans ses bras, la coucha délicatement sur l'ottomane et tira les rideaux. Il dit alors, tourné vers la Duchesse : « La Princesse a besoin du repos le plus complet, je prie qu'on éloigne le Prince. »

Le prince Ignace se montra fort récalcitrant et se plaignit, avec des sanglots dans la voix, qu'une foule de gens qui n'étaient pas princes du tout, pas même nobles, se permissent maintenant de le contredire. Il voulait rester auprès de la Princesse, sa sœur, qui lui était plus chère désormais que ses plus belles tasses ; et M. le médecin de la Cour n'avait point d'ordre à lui donner.

« Allez, mon cher Prince, lui dit la Duchesse d'une voix amène, allez dans votre chambre, il faut que la Princesse dorme ; et, après le dîner, M^{lle} Julia viendra.

— M^{lle} Julia ! s'écria le Prince, riant et sautant comme un enfant. Ha ! ça c'est bien ! je lui montrerai les nouvelles gravures, l'image où l'on voit mon portrait, dans l'histoire du Roi des Eaux, sous les traits du Prince Saumon, avec le grand cordon de l'Ordre. » Puis il baisa cérémonieusement la main de la Duchesse et, avec un regard fier, tendit la sienne à baiser au médecin. Mais celui-ci prit la main du Prince et le conduisit jusqu'à la porte qu'il ouvrit avec une profonde révérence. Le Prince daigna se laisser chasser de cette façon.

La Duchesse, toute à sa douleur et à son abattement, se laissa tomber sur un fauteuil, appuya sa tête sur sa main et dit à voix basse, se parlant à elle-même avec l'expression de la plus profonde souffrance : « Quel péché mortel pèse sur moi,

pour que le Ciel me châtie si durement ?... Ce fils condamné à une éternelle enfance... et puis, Hedwiga... mon Hedwiga ! » La Duchesse s'abîma dans une profonde rêverie.

Le médecin, cependant, était parvenu, non sans peine, à introduire quelques gouttes d'un remède entre les lèvres de la malade ; puis il avait appelé les femmes qui transportèrent dans sa chambre la Princesse, dont l'état d'automatisme ne s'améliorait nullement ; le médecin leur ordonna de le mander au moindre incident.

« Altesse, dit-il ensuite à la Duchesse, si étrange, si profondément inquiétant que puisse paraître l'état de la Princesse, je crois pouvoir affirmer avec certitude qu'elle en sortira bientôt et n'en sentira pas la moindre suite funeste. La Princesse souffre d'une espèce singulière de spasme ; on la rencontre si rarement au cours de la pratique médicale que bien des médecins illustres n'ont jamais eu l'occasion de l'observer. Je dois donc m'estimer réellement heureux... » Le médecin s'arrêta net.

« Ha ! dit la Duchesse avec amertume, je reconnais bien là le praticien qui ne prête nulle attention à des souffrances sans bornes, pourvu qu'il enrichisse ses connaissances.

— Il y a quelques jours à peine, reprit le médecin sans prendre garde au reproche de la Duchesse, j'ai trouvé dans un ouvrage scientifique la description d'un cas tout à fait semblable à celui de la Princesse. Une dame (raconte mon auteur) vint de Vesoul à Besançon pour s'occuper d'un procès. L'importance de l'affaire, l'idée que la perte de ce procès serait le suprême degré des adversités affreuses qu'elle avait eu à subir, et la jetterait dans la misère, tout cela lui inspira une très vive inquiétude qui devint bientôt une exaltation de toute l'âme. Elle passait ses nuits sans sommeil, mangeait peu, on la voyait à l'église se livrer à des prosternements singuliers et à des prières d'une ferveur insolite. Bref, mille symptômes dénonçaient son état anormal. Mais à la fin, le jour même où son procès devait être jugé, elle eut une atteinte que les personnes présentes prirent pour un coup de sang. Les médecins appelés trouvèrent cette dame immobile dans un fauteuil, les yeux étincelants et levés au ciel, les paupières ouvertes et

fixes, les bras levés et les mains jointes. Son visage, naguère triste et pâle, était plus coloré, plus gai, plus souriant que jamais, sa respiration régulière et aisée, son pouls lent, léger, assez plein, à peu près comme celui d'une personne qui dort paisiblement. Ses membres étaient souples, on pouvait leur faire prendre sans résistance toutes les positions. Mais la maladie se manifestait, éloignant tout soupçon d'imposture, dans le fait que les membres ne quittaient pas d'eux-mêmes la position qu'on leur avait donnée. On pressait sur le menton, la bouche s'ouvrait et restait ouverte. On levait un bras, puis l'autre, ils ne retombaient pas ; on les inclinait en arrière, on les tendait en l'air, leur donnant des poses que personne n'eût pu tenir longtemps, elle demeurait ainsi. On pouvait pencher son corps tant qu'on le voulait, il gardait son équilibre. Elle semblait privée de toute sensation, on la secouait, on la pinçait, on la tourmentait, on lui mit les pieds sur un réchaud à charbons ardents, on lui cria aux oreilles qu'elle allait gagner son procès, tout resta inutile, elle ne donna pas un seul signe de vie consciente. Peu à peu elle revint à elle, mais elle tenait des discours incohérents... Enfin...

— Poursuivez, fit la Duchesse, comme le médecin se taisait. Ne me cachez rien, si horrible que ce soit... N'est-ce pas ? cette dame perdit la raison ?

— Il suffira, dit le médecin, d'ajouter que la dame ne resta que quatre jours dans un état très grave, et que, rentrée à Vesoul, elle guérit complètement ; elle ne sentit jamais le moindre contre-coup de son étrange et terrible maladie. »

Tandis que la Duchesse retombait dans sa triste méditation, le médecin s'étendit longuement sur les remèdes qu'il pensait employer pour secourir la Princesse, et il s'égara finalement en des démonstrations scientifiques, comme il eût pu les développer, dans une consultation, devant les plus savants de ses confrères.

« A quoi servent, fit la Duchesse, interrompant le prolix docteur, tous les remèdes que nous offrent les recherches scientifiques, si la santé de l'esprit est mise en péril ? »

Le médecin se tut un instant, puis reprit : « Madame. l'exemple de l'étrange paralysie dont fut atteinte cette dame

de Besançon démontre que sa maladie avait des causes psychiques. Lorsqu'elle eut quelque peu retrouvé ses sens, on commença la cure en lui donnant des encouragements et en lui annonçant qu'elle avait gagné son procès. Les médecins les plus expérimentés s'accordent d'ailleurs à déclarer qu'une émotion forte et soudaine, quelle qu'elle soit, est à la racine de ces accidents. La princesse Hedwiga est sensible à un point extraordinaire, et je suis tenté de croire que l'organisation même de son système nerveux est anormale déjà. Il paraît certain qu'une impression vive et brusque, je ne sais laquelle, a provoqué son état pathologique. Il faut chercher à déceler cette cause, afin de pouvoir agir utilement sur elle par des moyens moraux... Le brusque départ du prince Hector... Enfin, Altesse, la mère de la malade pourrait sans doute y voir plus clair qu'un médecin et lui permettrait de trouver les remèdes nécessaires à sa cure. »

La Duchesse, se levant, dit sur un ton sec et fier : « La bourgeoisie elle-même préserve les secrets d'un cœur féminin, et une famille princière n'ouvre son âme qu'à l'Église et aux domestiques, au nombre desquels un médecin ne peut se compter.

— Comment ! s'écria vivement le médecin. Peut-on séparer si nettement la santé physique et la santé morale ? Le médecin est un second confesseur, on doit lui permettre d'apercevoir les profondeurs de la vie morale, s'il ne veut pas courir le risque de se tromper sans cesse. Pensez, Altesse, à l'histoire de ce prince malade...

— Assez ! fit la Duchesse, interrompant le médecin sur un ton presque violent. Jamais on ne me persuadera de manquer aux bons usages, pas plus qu'on ne me fera admettre qu'une inconvenance ait pu provoquer la maladie de la Princesse.

Et la Duchesse se retira, laissant là le médecin.

« L'étrange femme que cette Duchesse, se dit-il. Elle voudrait bien se persuader et persuader les autres que le ciment employé par la Nature pour retenir ensemble l'âme et le corps est d'une espèce toute particulière lorsqu'il s'agit de former un être princier, que ce mastic n'a rien à voir avec celui que la Nature utilise pour nous autres, pauvres mortels de naissance bour-

geoise ! Il est interdit de se rappeler que la Princesse a un cœur. Elle me fait songer à ce courtisan espagnol qui refusa les bas de soie que de braves bourgeois hollandais voulaient offrir en présent à sa souveraine, sous prétexte qu'il était inconvenant de se souvenir qu'une reine d'Espagne a des pieds tout comme les honnêtes gens ! Et pourtant ! je parierais qu'il faut chercher dans le cœur, ce laboratoire de toutes les souffrances féminines, la cause de ces effroyables troubles nerveux dont la Princesse est atteinte. »

Le médecin pensait au brusque départ du prince Hector, à la sensibilité anormale, excessive de la Princesse, à la passion qu'elle avait montrée, disait-on, dans sa conduite envers le Prince ; et il lui paraissait certain qu'une soudaine querelle amoureuse avait blessé la Princesse jusqu'à lui donner ce mal affreux. On verra par la suite si les suppositions du médecin étaient fondées ou non. Pour la Duchesse, elle en faisait sans doute de semblables, et c'est là justement ce qui lui faisait trouver inconvenantes les questions du médecin : car la Cour, en général, rejette comme défendu et commun tout sentiment un peu profond. La Duchesse, d'ailleurs, avait du cœur, mais l'étrange monstre, mi-ridicule, mi-horrible, qu'on nomme étiquette s'était posé sur son sein comme un incube menaçant, et nul soupir, nul signe d'une vie intérieure ne pouvait plus monter de son cœur. Elle devait donc triompher même de scènes comme celle qui venait de se passer avec le Prince et la Princesse et repousser fièrement celui qui n'avait d'autre but que de lui venir en aide.

Tandis que tout ceci se passait au château, des événements qu'il me faut rapporter aussi se déroulaient dans le parc.

Le gros Maréchal du palais était dans le bosquet que l'on voit à gauche de l'entrée ; il sortit de sa poche une petite tabatière d'or, l'essuya soigneusement avec la manche de sa redingote, en tira une prise et tendit la boîte au valet de chambre particulier du Duc en disant : « Estimable ami, je sais que vous aimez les jolis bibelots comme celui-ci, acceptez cette tabatière en faible signe de ma gracieuse bienveillance, sur laquelle vous pouvez compter à jamais... Mais dites-moi, mon ami ! qu'en est-il de cette singulière promenade ?

— Mes plus humbles remerciements ! » fit le valet de chambre en empochant la boîte d'or. Puis il toussota et reprit : « Je puis vous assurer, généreuse Excellence, que notre gracieux maître est fort alarmé depuis l'instant où la princesse Hedwiga, on ne sait trop comment, a perdu l'usage de ses cinq sens. Aujourd'hui, notre souverain se tenait devant la fenêtre, roide et immobile ; les très gracieux doigts de sa main droite tambourinaient si violemment sur la vitre qu'ils faisaient un tintement fort sonore. Mais c'étaient sans cesse de jolies marches, « aux agréables mélodies et toutes pleines d'allégresse » ainsi que s'exprimait mon défunt beau-frère, le trompette de la Cour... Votre Excellence se le rappelle, mon défunt beau-frère, le trompette de la Cour, était un habile homme, il produisait les trémolos comme un bon petit démon, les parties en sourdine avaient le son d'un chant de rossignol, et pour ce qui est du phrasé...

— Je sais tout cela, tout, mon brave ! dit le maréchal, interrompant le bavard. Votre défunt beau-frère était un excellent trompette de la Cour, mais dites-moi plutôt ce que fit, ce que dit son Altesse, lorsqu'elle eut daigné tambouriner ces marches ?

— ... fit ? dit ? reprit le valet de chambre particulier. Hum !... Hé !... pas grand'chose. Son Altesse se retourna, fixa sur moi des yeux étincelants, tira furieusement la sonnette et cria d'une voix retentissante : « François !... François ! — Altesse, me voici » répondis-je. Mais alors, notre très-gracieux maître me dit sur un ton de vive colère : « Espèce d'âne ! « pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite ? » Puis : « Mon « habit de promenade ! » Je fis ce qu'on m'ordonnait. Son Altesse daigna revêtir la redingote de taffetas vert sans décoration et se rendre au parc. Elle m'interdit de la suivre, mais... vénérable Excellence, il faut bien qu'on sache où se trouve notre très-gracieux souverain, si jamais un malheur... Bref ! je le suivis à distance, et je remarquai que notre très-gracieux souverain se rendait à la hutte de pêcheur...

— Chez Maître Abraham ! s'écria le Maréchal stupéfait.

— Mais oui ! répondit le valet de chambre particulier, donnant à son visage une expression d'importance et de mystère.

— A la hutte de pêcheur !... chez Maître Abraham ! répétait le Maréchal. Jamais Son Altesse n'est allée voir Maître Abraham dans sa hutte de pêcheur ! »

Un silence plein de menaces suivit, puis le Maréchal reprit : « Et sinon, Son Altesse ne dit rien ? »

— Rien du tout ! » répondit le valet de chambre particulier sur un ton fort important. « Cependant, ajouta-t-il avec un sourire malin, l'une des fenêtres de la maisonnette ouvre sur des buissons épais, il y a là un renforcement d'où l'on entend tout ce qui se dit dans la hutte... on pourrait...

— Mon ami, voudriez-vous le faire ? s'écria le Maréchal ravi.

— J'y vais », répondit le valet de chambre particulier, et il disparut à pas légers.

Mais, lorsqu'il sortit du bosquet, il se trouva nez à nez avec le Duc qui s'en retournait au château et qu'il faillit heurter au passage. Il recula, plein d'un craintif respect. « *Vous êtes un grand* (1) vaurien ! dit le Duc d'une voix de tonnerre, puis il cria au Maréchal un glacial *Dormez bien !* (1) et s'éloigna avec le valet de chambre particulier qui le suivit au château.

Bouleversé, le Maréchal resta là, debout, murmura : « Maisonnette... Maître Abraham... *Dormez bien !* (1) » et résolut de se rendre aussitôt chez le Chancelier d'État pour conférer avec lui de cet événement extraordinaire et découvrir si possible la constellation nouvelle qui pouvait se former à la Cour ensuite de cette visite.

Maître Abraham avait accompagné le Duc jusqu'au bosquet où justement se tenaient le Maréchal et le valet de chambre particulier, puis il était rentré sur l'ordre du Duc qui ne voulait pas que, des fenêtres du château, on le vît en compagnie du Maître. Le bienveillant lecteur sait déjà comment le Duc avait réussi à cacher sa visite mystérieuse et solitaire. Mais, outre le valet de chambre particulier, une personne encore avait épié le Duc qui ne pouvait s'en douter.

Maître Abraham allait atteindre sa demeure lorsque, soudain, sortant des allées déjà envahies par le crépuscule, la conseillère Benzon parut.

(1) En français dans le texte.

« Ah ah ! s'écria-t-elle avec un rire amer, le Duc est allé vous demander conseil, Maître Abraham. En vérité, vous êtes le soutien de la maison ducale, vous répandez votre sagesse et votre expérience sur le père et sur le fils, et lorsque les bons avis se montrent rares ou nuls...

— Alors, dit Maître Abraham, l'interrompant, alors il y a une conseillère qui est, elle, l'astre brillant dont la lumière éclaire toutes choses ici ; c'est sous sa protection seulement qu'un pauvre vieux facteur d'orgues peut mener sans trouble sa simple existence.

— Ne plaisantez pas si amèrement, Maître Abraham, fit la Benzon, un astre éclatant peut, quittant notre horizon, pâlir très vite, puis disparaître tout à fait. Les événements les plus étranges semblent vouloir s'entremêler dans cette famille solitaire qu'une petite ville et quelques douzaines d'honnêtes gens se plaisent à appeler une Cour... Le brusque départ du fiancé tant attendu !... l'état inquiétant d'Hedwiga !... En vérité, tout cela devrait accabler le Duc, s'il n'était pas absolument dépourvu de sensibilité.

— Ceci n'a pas toujours été votre opinion, Conseillère, interrompit Maître Abraham.

— Je ne vous entends point, fit la Benzon avec mépris, en jetant sur Maître Abraham un regard incisif, puis elle détourna vivement la tête.

Le duc Irénéus, tout pénétré de la confiance qu'il lui fallait bien accorder à Maître Abraham, du pouvoir spirituel qu'il devait lui reconnaître, avait écarté tous ses scrupules premiers ; et dans la maisonnette, il avait épanché son cœur, tandis qu'il avait laissé sans réponse tous les discours de la Benzon sur les événements de cette journée. Maître Abraham, qui le savait, ne s'étonnait pas de voir la Conseillère si susceptible, bien qu'il fût surpris que, froide et renfermée comme elle l'était, elle cachât si mal son émoi.

La Conseillère, pourtant, ne devait pas constater sans douleur que l'ascendant sur le Duc, dont elle s'était approprié le monopole, était remis en péril, et cela dans un moment critique.

Pour des raisons qui peut-être apparaîtront clairement dans

la suite, l'union de la princesse Hedwiga avec le Prince était le vœu le plus cher de la Conseillère. Cette union était menacée, lui semblait-il, et toute intervention d'un tiers en cette affaire devait lui paraître dangereuse. En outre, elle se voyait pour la première fois entourée de mystères impénétrables, pour la première fois le Duc se taisait. Quelle pire offense pour elle, qui était habituée à gouverner tout le jeu de cette cour-fantôme ?

Maître Abraham savait qu'à une femme irritée on ne peut opposer de meilleure arme qu'un calme inébranlable ; sans prononcer une syllabe, il s'en alla donc aux côtés de la Benzon. Absorbée dans ses réflexions, elle dirigeait ses pas vers le pont que connaît déjà mon bienveillant lecteur. La Conseillère, s'accoudant à la balustrade, laissa errer ses yeux sur les buissons lointains, auxquels le soleil dans sa chute envoyait comme un adieu des regards tout illuminés d'or.

— Belle soirée ! fit-elle sans se retourner.

— Certes, répondit Maître Abraham, calme, paisible, se-reine comme un cœur sans trouble ni préoccupation.

— Ne m'en veuillez pas, reprit la Conseillère, renonçant au ton de confiante amitié qu'elle adoptait d'ordinaire envers Maître Abraham. Mais je me sens naturellement blessée, je souffre de voir que le Duc, tout à coup, ne donne qu'à vous sa confiance, ne demande conseil qu'à vous, en une circonstance où les avis d'une femme d'expérience vaudraient mieux. Mais le petit mouvement de susceptibilité que je n'ai pu cacher est passé. Tout à fait passé. Je suis parfaitement tranquille, car les formes seules n'ont pas été respectées. Le Duc devait me dire lui-même ce que j'ai appris par ailleurs et, cher Maître Abraham, je ne puis qu'approuver hautement tout ce que vous lui avez répondu. J'avouerai moi-même que j'ai fait une chose peu louable. J'ai pour excuse d'avoir agi moins par curiosité féminine que par un profond intérêt pour tout ce qui concerne la famille ducale. Sachez, Maître, que je vous ai épiés, que j'ai entendu toute votre conversation avec le Duc, saisi le moindre mot...

A ces paroles de la Benzon, Maître Abraham fut pris d'un étrange sentiment, fait de railleuse ironie et de profonde amer-

tume. Il avait remarqué comme le valet de chambre qu'en se cachant dans les buissons on pouvait entendre tout ce qui se disait dans la cabane. Mais, par un habile dispositif acoustique, il avait fait en sorte que ne parvînt à l'espion qu'un murmure confus, inintelligible, où l'on ne pouvait distinguer une syllabe. Il jugea donc misérable l'acte de la Benzon, qui recourait à un mensonge pour percer des mystères qu'elle pouvait deviner, elle, mais non pas le Duc ; celui-ci, par conséquent, n'avait pu les confier à Maître Abraham. On saura par la suite ce que le Duc avait débattu avec lui dans la maisonnette.

« Oh ! chère Madame ! s'écria Maître Abraham, c'est l'esprit actif de la femme entreprenante qui vous conduisit à ma hutte. Comment puis-je, pauvre homme chargé d'ans mais sans expérience, m'orienter dans tout ceci sans votre assistance ? J'allais vous dire tout au long ce que m'a confié le Duc, mais vous savez tout et il n'est pas besoin de plus longues explications. Puissiez-vous, Madame, me juger digne de vous entendre, et veuillez parler bien sincèrement de tout cela, qui est peut-être moins grave qu'il ne me semble. »

Maître Abraham prit si bien le ton de la plus naïve confiance que la Benzon, malgré sa perspicacité, ne put distinguer aussitôt si l'on voulait la mystifier ou non ; et son embarras trancha tous les fils qu'elle eût pu saisir pour prendre au piège le vieux maître. Cherchant en vain ses mots, elle restait comme figée sur le pont, les regards perdus dans l'eau.

Maître Abraham jouit un instant de cette confusion, puis sa pensée revint aux événements de la journée. Il savait bien que Kreisler avait été au centre de ces événements, une douleur profonde le saisit lorsqu'il songea à la perte de cet ami si cher et, malgré lui, il s'écria : « Pauvre Johannès ! »

La Benzon se tourna vivement vers lui et dit avec une impétuosité soudaine : « Comment, Maître Abraham, vous n'êtes pas assez fou pour croire à la mort de Kreisler ? Que prouve un chapeau taché de sang ?... Comment en fût-il venu, tout à coup, à l'horrible résolution de se suicider ? Et puis, on aurait trouvé son corps. »

Maître Abraham fut surpris d'entendre la Benzon parler

de suicide, quand un autre soupçon semblait naturel ; mais avant qu'il pût répondre, la Conseillère reprit : « Tant mieux pour nous ! Félicitons-nous qu'il ait disparu, cet infortuné qui, partout où il passe, ne suscite que malheur. Son attitude passionnée, son amertume — je ne puis désigner autrement cet humour tant vanté — contamine toutes les âmes un peu sensibles qu'il prend pour objets de son jeu cruel. Si le mépris sarcastique de tous les rapports conventionnels, la révolte contre toutes les formes habituelles témoigne d'un excès d'intelligence, fléchissons tous le genou devant ce maître de chapelle. Mais, qu'il nous laisse en paix et cesse de s'élever contre tout ce qui est établi par une juste vue de la vie réelle, reconnu pour fondement de notre bien-être. Aussi, rendons grâces au Ciel qu'il ait disparu, je souhaite ne jamais le revoir.

— Et pourtant, Madame, dit doucement Maître Abraham, vous étiez naguère l'amie de mon cher Johannès, vous avez pris soin de lui en des temps difficiles, vous l'avez ramené vous-même sur la voie d'où l'avaient détourné justement ces seules conventions sociales que vous défendez maintenant avec tant d'ardeur. Quel reproche avez-vous à faire, soudain, à mon bon Kreisler ? Quel est le mal issu de son cœur ? Veut-on le haïr parce que, aux premiers instants où le sort le jeta dans une région nouvelle, la vie lui parut hostile, parce qu'il... fut poursuivi par un bandit italien ? »

A ces mots, la Conseillère tressaillit visiblement et dit d'une voix tremblante : « Quelle infernale pensée s'agite en vous, Maître ?... Mais, en fût-il ainsi, Kreisler fût-il mort, la fiancée à laquelle il a fait tant de mal serait vengée. Une voix intérieure me dit qu'il est seul responsable de l'état affreux où se trouve la Princesse. Il a tendu sans ménagements les cordes délicates de son cœur malade, jusqu'à les faire sauter.

— Alors, répondit Maître Abraham d'un ton persifleur, alors l'Italien s'est montré homme de décision rapide, car il a exercé sa vengeance avant l'action. Vous avez, Madame, surpris tout ce que nous avons dit, le Duc et moi ; vous savez donc qu'à l'instant où la princesse Hedwiga entendit le coup de feu dans le parc, elle tomba dans cet état d'insensibilité.

— En vérité, dit la Benzon, on est tenté de croire à toutes

ces chimères qu'on nous raconte maintenant, aux communications psychiques et autres choses semblables... Pourtant, encore une fois, tant mieux qu'il soit parti ! L'état de la Princesse peut et doit encore changer. La Providence a écarté celui qui troublait notre paix et, dites-le vous-même, Maître Abraham, notre ami n'est-il pas malade au point de ne pouvoir jamais retrouver la paix de l'âme ? A supposer donc que vraiment... »

La Conseillère n'acheva pas, mais Maître Abraham sentit monter les flammes de la colère qu'il avait contenue à grand-peine.

« Qu'avez-vous donc tous, s'écria-t-il en élevant la voix, contre ce Johannès, quel mal vous-a-t-il fait, que vous ne vouliez pas lui accorder la moindre petite place, le moindre asile en ce monde ? Vous ne le savez pas ? Eh bien ! je vais vous le dire... Voyez ! ce Kreisler ne porte pas vos couleurs, ne comprend pas votre langage ; le siège que vous lui avancez pour qu'il prenne place au-dessous de vous est trop petit, trop étroit pour lui : vous ne pouvez le considérer comme votre égal, et cela vous irrite. Il se refuse à admettre l'éternité des conventions que vous avez conclues sur la forme de l'existence ; bien plus, il pense qu'une profonde démence vous empêche d'entrevoir même la vie véritable ; et la solennité avec laquelle vous prétendez gouverner un monde qui vous est à jamais fermé lui paraît vraiment comique : voilà ce que vous appelez son amertume ! Il aime plus que tout cette ironie qui naît d'un profond regard sur l'humanité et que l'on peut appeler le plus beau don de la Nature : car il provient de ses sources les plus pures. Mais vous êtes des gens distingués, graves, vous ne voulez pas plaisanter... L'esprit du véritable amour habite en lui, mais peut-il réchauffer un cœur à jamais figé dans la mort, où n'a jamais brûlé cette étincelle dont le souffle de l'amour fait jaillir la flamme ? Vous n'aimez pas Kreisler, parce que la supériorité qu'il vous faut bien lui accorder vous gêne, parce que vous craignez cet homme qui s'occupe de choses trop élevées pour pouvoir s'adapter à votre cercle étroit.

— Maître Abraham ! s'écria la Benzon d'une voix sourde, le

zèle avec lequel tu défends ton ami t'emporte trop loin. Tu voulais me blesser ?... Eh bien, tu y es parvenu, car tu as éveillé en moi des pensées qui y dormaient depuis bien, bien longtemps... Tu dis que mon cœur est figé dans la mort ? Sais-tu si jamais l'esprit d'amour lui a parlé doucement, si je n'ai pas trouvé ma seule paix, ma seule consolation dans ces rapports conventionnels de l'existence que Kreisler, avec l'excessive tension où il vit, peut bien trouver méprisables ?... Ne crois-tu pas, vieillard, toi qui as connu bien des peines aussi, que ce soit un jeu périlleux que de s'élever au-dessus des conventions et de vouloir approcher de plus près l'Esprit universel, en mystifiant son propre moi ? Je le sais bien, Kreisler m'a reproché la froide et prosaïque inertie de mon existence, et c'est son jugement qui parle à travers tes discours, lorsque tu me prétends figée dans la mort ; mais avez-vous pu jamais pénétrer du regard cette glace qui depuis longtemps est pour mon cœur une cuirasse protectrice ? Peut-être, pour vous autres hommes, n'est-ce point l'amour qui crée votre vie personnelle, il ne fait que la mener sur un sommet d'où descendent encore des chemins sûrs ; mais nous ! notre suprême point lumineux, celui qui crée tout notre être, qui lui donne sa forme, c'est l'instant du premier amour. Si le sort ennemi veut que cet instant soit manqué, c'est la vie entière qui est manquée pour la faible femme, qui sombre désormais dans une existence désespérément terne ; celles qui ont plus de force d'âme, cependant, se relèvent avec vigueur et atteignent, grâce précisément à l'équilibre de la vie banale, une sorte de paix ... Laisse-moi parler, vieillard, dans ces ténèbres qui enveloppent les confidences. Lorsque ce moment-là parut pour moi, lorsque je vis celui qui enflamma en moi toute l'ardeur de l'amour le plus profond dont soit capable le cœur féminin,... j'étais devant l'autel où l'on m'unissait à ce Benzon qui fut le meilleur des maris. Sa parfaite insignifiance me donna tout ce que je pouvais souhaiter pour mener une vie paisible, et jamais mes lèvres n'ont laissé échapper une plainte, un reproche. Je m'enfermai dans les limites de la vie ordinaire ; sans doute, dans ce monde même, bien des choses purent-elles m'égarer malgré moi ; il est des actes apparem-

ment répréhensibles dont la seule excuse me semble être la nécessité du moment. Mais, si quelqu'un me condamne, que ce soit une femme ayant mené comme moi ce dur combat qui vous fait renoncer à tout bonheur un peu élevé, fût-il même une douce et folle illusion du rêve... Le duc Irénéus fit ma connaissance... Mais je n'en dirai pas plus long sur ce qui est passé depuis si longtemps, je ne parlerai plus que du présent. Maître Abraham, je t'ai permis d'entrevoir le fond de mon cœur, tu sais maintenant pourquoi, les choses étant comme elles sont ici, je crains comme une menace terrible toute intervention étrange et inexplicable. Ma propre destinée, en cette heure fatale, me ricane au visage comme un spectre terrible qui me met en garde. Je dois sauver ceux qui me sont chers, mes plans sont faits... Maître Abraham, ne vous opposez pas à mes projets ; ou alors, si vous voulez entrer en lutte avec moi, prenez bien garde que je ne ruine tous vos tours de prestidigitateur !

— Femme infortunée ! s'écria Maître Abraham.

— Infortunée ! répéta la Benzon. Tu m'appelles infortunée, moi qui ai su triompher d'un sort contraire, qui ai conquis paix et satisfaction, alors que tout semblait perdu ?

— Infortunée ? reprit encore Maître Abraham, sur un ton qui trahissait sa profonde émotion. Pauvre femme ! tu crois avoir conquis paix et satisfaction, et tu ne sens pas que ce fut le désespoir, véritable volcan, qui fit jaillir de ton cœur ses ardeurs enflammées ; tu ne sais pas que maintenant, dans ta glaciale folie, tu prends pour le champ fécond de la vie la cendre morte où ne lèvera plus ni fleur ni verger... Tu prétends élever un édifice contre-nature sur la première pierre qu'a broyée la foudre, et tu ne crains pas qu'il ne s'écroule à l'instant où des rubans joyeusement bariolés se berceront sous la couronne fleurie, annonçant le triomphe de l'architecte ?... Julia, Hedwiga,... je le sais, c'est pour elles que furent ourdis ces plans ingénieux... Infortunée ! prends bien garde que ce sentiment néfaste, cette amertume dont tu taxes très injustement mon cher Johannès, ne monte du plus profond de ton cœur : tes sages projets ne seraient alors que ta révolte haineuse contre un bonheur que tu n'as jamais goûté et que tu ne veux point

tolérer chez ceux-là mêmes qui te sont chers... J'en sais plus long que tu ne crois sur tes projets, sur tes fameux rapports ordinaires de la vie, qui doivent t'apporter la paix et qui... t'entraînent à un acte impie, damnable ! »

Un cri sourd, inarticulé, de la Benzon trahit sa profonde émotion. Maître Abraham se tut ; mais, la Conseillère gardant aussi le silence, il reprit plus calmement : « Rien ne me tente moins que d'entrer en conflit avec vous, Madame ! Quant à mes tours de prestidigitation, vous savez fort bien, digne Conseillère, que depuis l'époque où ma fille invisible m'a abandonné... » A cet instant, le souvenir de sa Chiara perdue s'empara de lui avec plus de puissance que jamais, il crut l'apercevoir dans les ténèbres, au loin, il crut entendre sa douce voix. « O Chiara !... ma Chiara ! » s'écria-t-il, au comble de la tristesse.

« Qu'avez-vous ? dit la Benzon, se tournant brusquement vers lui. Qu'avez-vous, Maître Abraham ? quel nom avez-vous prononcé ?... Mais, encore une fois, laissez dormir le passé, ne me jugez pas d'après ces singulières idées sur la vie que vous partagez avec Kreisler, promettez-moi de ne pas abuser de la confiance que vous a accordée le duc Irénéus, de ne pas vous opposer à mes entreprises. »

Maître Abraham était si absorbé par le souvenir de Chiara qu'il comprit à peine ce que disait la Conseillère et ne put répondre que des paroles inintelligibles.

« Ne me repoussez pas, Maître Abraham ! reprit la Conseillère. Il semble qu'en réalité vous soyez plus instruit de certaines choses que je ne le supposais ; mais il se peut que j'aie encore des secrets dont la communication serait pour vous d'une très grande valeur, que je puisse vous rendre un précieux service auquel vous ne pensez point. Gouvernons ensemble cette petite Cour, qui a vraiment besoin d'être tenue en lisière... « Chiara », avez-vous appelé avec un accent de douleur qui... »

Un bruit violent venant du château interrompit la Benzon. Maître Abraham s'éveilla de sa rêverie ; ce bruit.....

(MURR) :

.....dire ceci : un chat-philistin commence, si grande que puisse être sa soif, par lécher tout le bord d'une écuelle de lait, afin de ne pas souiller sa barbe et son museau, afin de rester convenable : car les convenances ont pour lui plus de poids que la soif. Si tu fais visite à un chat-philistin, il te promettra tout au monde, mais à ton départ ne fera que t'assurer de son amitié ; puis il mangera tout seul, en cachette, les bons morceaux qu'il t'avait promis. Un chat-philistin sait, par un tact sûr et infaillible, trouver partout la meilleure place, à la cave, au grenier, etc. ; il s'y étend bien à son aise, aussi confortablement que possible. Il parle beaucoup de ses belles qualités et déclare que, Dieu merci, il n'a point à se plaindre que le Ciel ait négligé de l'en douer richement. Il t'exposera très éloquemment comment il est parvenu à la belle situation à laquelle il prétendait, comment il pense encore l'améliorer par tous les moyens en son pouvoir.

« Mais si tu essayes, à la fin, de dire un mot de toi-même et de ton sort favorable, le chat-philistin baisse aussitôt les oreilles, ferme les yeux, va parfois jusqu'à faire semblant de dormir, ou bien il ronronne. Un chat-philistin lèche soigneusement sa fourrure pour la nettoyer et la faire reluire, et même à la chasse aux souris, il ne traverse pas une place humide sans secouer ses pattes à chaque pas ; il reste ainsi, au risque de perdre la trace du gibier, un homme élégant, convenable et bien mis dans toutes les circonstances de la vie. Un chat-philistin redoute et évite le plus faible danger ; si tu te trouves en péril et implores son aide, il te donne les plus sincères assurances de son amicale sympathie, mais exprime ses regrets : sa situation présente, certaines considérations auxquelles il doit se conformer ne lui permettent point de t'assister. En général, les faits et gestes du chat-philistin dépendent, en toute occurrence, de mille considérations. Ainsi, il reste poli et courtois même à l'égard du petit roquet qui lui a mordu la queue d'une façon fort sensible, afin de ne pas se mettre mal avec le chien courtisan dont il a su se faire un protecteur ; mais il s'embusque de nuit et arrache un œil au roquet. Le lendemain, il plaint de tout son cœur son cher ami, le roquet,

et déclame contre la méchanceté des lâches agresseurs. Toutes ces considérations ressemblent fort à un terrier de renard bien compris, qui donne toujours au chat-philistin la possibilité de s'échapper à l'instant où on croit le tenir. Un chat-philistin préfère à toutes choses rester sous son poêle familial, où il se sent en sécurité ; le libre toit lui donne le vertige... Et réfléchissez bien, ami Murr, c'est votre cas. Si je vous dis maintenant que le chat-étudiant est franc, honnête, désintéressé, généreux, toujours prêt à secourir son ami, qu'il ne connaît d'autres considérations que celles où l'obligent l'honneur et le sens de la justice, bref, que le chat-étudiant est exactement l'antipode du chat-philistin, vous n'hésitez point à vous arracher de votre *philisterium* pour devenir un vrai et vaillant étudiant. »

Je sentis vivement la vérité de ces paroles. Je voyais que j'ignorais seulement le mot philistin, mais que je connaissais ce caractère : j'avais rencontré bien des philistins, c'est-à-dire de tristes sires que j'avais méprisés du fond de mon cœur. Je n'en sentis que plus douloureusement les erreurs qui menaçaient de m'entraîner dans la catégorie de ces gens méprisables, et je résolus de suivre en toutes choses les conseils de Muzius, espérant devenir ainsi un vrai chat-étudiant... Un jeune homme, parlant un jour à mon maître d'un ami infidèle, l'avait désigné par une expression très étrange, inintelligible pour moi. Il l'avait appelé un « être pommadé ». Il me parut que cet adjectif complétait admirablement le substantif philistin, et je consultai Muzius. Mais à peine avais-je prononcé le mot pommadé que Muzius bondit de joie et, m'embrassant vivement, s'écria : « Ami de mon cœur, je vois maintenant que tu m'as bien compris... Oui, philistin pommadé ! c'est bien là la créature méprisable qui combat notre noble Confrérie et qu'il faut houspiller à mort partout où nous la trouverons. Oui, ami Murr, tu as fait preuve de ton sentiment vrai, profond pour tout ce qui est noble et grand. Que je te serre sur ce sein où bat un fidèle cœur allemand ! » Et l'ami Muzius m'embrassa, déclarant que la nuit suivante il m'introduirait chez les étudiants ; je n'avais qu'à me trouver à minuit sur le toit, il viendrait m'y chercher pour me mener à une fête organisée par le matou Puff, *senior* des chats.

Mon maître entra dans la chambre. Je sautai au-devant de lui comme à l'ordinaire, je me frottai à ses jambes, me roulai sur le plancher pour lui témoigner ma joie. L'ami Muzius aussi lui jeta un regard content de ses grands yeux. Mon maître me gratta un peu le cou et la tête, puis regarda autour de lui et, voyant que tout était en ordre dans la chambre, s'écria : « Voilà qui est bien ! votre conversation a été calme, paisible, comme il convient entre gens bien élevés. Cela mérite une récompense. »

Maître Abraham passa la porte qui menait à la cuisine et, devinant sa bonne intention, Muzius et moi, nous le suivîmes avec un joyeux *miaou... miaou... miaou...* Mon maître, en effet, ouvrant le buffet, en tira les carcasses et les reliefs de deux jeunes poulets dont il avait savouré la chair la veille. On sait que mon espèce considère le squelette de poulet comme un des meilleurs plats du monde, aussi les yeux de Muzius rayonnèrent-ils d'un feu extraordinaire ; sa queue décrivit les cercles les plus gracieux et il ronronna très fort lorsque le maître mit l'assiette à terre devant nous. Me souvenant du philistin pommadé, je donnai à l'ami Muzius les meilleurs morceaux, cœurs, ventres, croupions, me contentant des os plus grossiers, ailes et cuisses. Lorsque nous eûmes achevé notre plat de poulet, je voulus demander à l'ami Muzius s'il lui plaisait de boire une tasse de lait sucré. Mais, songeant encore au philistin pommadé et à ses vaines promesses, je gardai le silence et, allant chercher la tasse qui était toujours sous le buffet, j'invitai Muzius à boire et à me faire raison. Il but jusqu'à la dernière goutte, puis me serrant la patte, il me dit, les larmes aux yeux : « Ami Murr, vous vivez comme un Lucullus, mais vous m'avez montré votre cœur fidèle, loyal et noble ; les vains plaisirs du monde ne vous entraîneront pas dans le vil *philisterium*. Merci, mille fois merci ! »

Nous nous quittâmes sur une loyale poignée de pattes à l'allemande, selon l'ancestrale coutume. Muzius, sans doute pour cacher la profonde émotion qui lui faisait monter les larmes aux yeux, avait disparu d'un bond hardi par la fenêtre ouverte sur le toit voisin. Moi-même, à qui la Nature a donné une merveilleuse capacité de sauter, je fus stupéfait de cette audace ;

ce me fut une nouvelle occasion d'admirer mon espèce, composée de gymnastes-nés, qui n'ont besoin ni de perche ni de mât.

En outre, Muzius me donnait la preuve que souvent, sous une enveloppe grossière et rebutante, se cache un cœur tendre et sensible.

Je rentrai dans la chambre de mon maître et me couchai sous le poêle. Considérant alors dans la solitude toute mon existence jusqu'à ce jour, pesant mes dispositions d'humeur et ma façon de vivre, je pris peur à l'idée de l'abîme que j'avais côtoyé, et l'ami Muzius, malgré son aspect ébouriffé, m'apparut comme un bel ange sauveur. J'allais entrer dans un monde nouveau, le vide de mon âme allait être comblé, je deviendrais un tout autre chat ; le cœur me battait d'attente anxieuse et joyeuse à la fois.

Il était bien loin de minuit lorsque, me servant de ma phrase habituelle : *ma...aou*, je priai mon maître de me laisser sortir. « Très volontiers, Murr, me répondit-il en ouvrant la porte. A rester toujours somnolent sous le poêle, tu ne fais rien qui vaille. Va, retourne dans le monde et dans la société des chats. Peut-être trouveras-tu de jeunes matous avec lesquels tu aies des affinités, dont tu puisses partager les occupations et les d'vertissements. »

Ah !... mon maître devinait qu'une nouvelle existence s'ouvrirait devant moi. Enfin, comme j'avais attendu jusqu'à minuit, l'ami Muzius parut et me conduisit de toit en toit. Nous fûmes reçus à grands cris d'allégresse sur un toit plat à l'italienne, par dix jeunes matous de belle taille, mais vêtus avec autant de négligence et d'originalité que Muzius. Celui-ci me présenta à ses amis, vanta mes qualités, ma loyauté, me loua particulièrement de l'avoir traité de façon hospitalière, lui offrant des poissons, du poulet et du lait sucré ; il conclut en disant que j'avais le désir d'être admis au nombre des valeureux étudiants. Tous en furent d'accord.

Il y eut ensuite certaines cérémonies que je passe sous silence, car de bienveillants lecteurs de mon espèce pourraient supposer que je suis entré dans une société secrète, et ils pourraient me demander des comptes aujourd'hui encore. J'af-

firme donc sur ma conscience qu'il ne fut nullement question d'un ordre et de ses règles, statuts, signes mystérieux, etc. ; la société reposait uniquement sur la similitude des opinions. Car nous reconnûmes bientôt que nous préférions tous le lait sucré à l'eau, le rôti au pain sec.

Les cérémonies terminées, je reçus de chacun un baiser fraternel, une poignée de patte, et tous me tutoyèrent. Puis nous nous attablâmes pour un repas simple mais joyeux, qui fut suivi d'une copieuse beuverie. Muzius avait préparé un excellent punch de chats... Si un jeune matou alléché est curieux de connaître la recette de ce précieux breuvage, je ne puis malheureusement lui donner de renseignements complets. Ce qui est certain, c'est que l'agrément du goût et la force irrésistible de cette boisson proviennent de la grande quantité de harengs saurs qu'on y mêle.

D'une voix qui retentissait jusqu'aux toits les plus lointains, le senior Puff entonna alors le beau chœur *Gaudeamus igitur...* (1). J'avais la délicieuse impression d'être, au physique comme au moral, un parfait *juvenis*, et je ne pensais point au *tumulus* qu'une sombre fatalité accorde rarement à notre espèce dans la terre paisible et muette. On chanta d'autres beaux refrains, comme par exemple : *Laissez parler les politiques...* Mais enfin, le senior Puff frappa solennellement de grands coups de patte sur la table et annonça qu'il était temps de chanter le véritable et authentique chœur d'initiation, le *Ecce quam bonum...* (2). Et il entonna aussitôt le refrain : *Ecce...*

Je n'avais jamais entendu ce chant dont la musique est aussi profonde, aussi harmonieuse, mélodieuse et juste qu'étrange et pleine de mystère. On n'en connaît pas l'auteur, que je sache, mais beaucoup attribuent ce chant au grand Haendel, tandis que d'autres affirment qu'il existait bien avant lui ; car, à en croire la Chronique de Wittemberg, on le chantait

(1) Voici la première strophe de ce chant célèbre : *Gaudeamus igitur — juvenes dum sumus. — Post jucundam juventutem, — post molestam senectutem, nos habebit tumulus.* (N. d. t.).

(2) *Ecce quam bonum — bonum et jucundum — habitare fratres — fratres in unum.* (N. d. T.)

déjà lorsque Hamlet était *Fuchs* (1). Quel qu'en soit l'auteur, l'œuvre est grande, immortelle, et il faut admirer surtout les solos entremêlés aux chœurs ; ils permettent aux chanteurs de donner libre cours à des variations inépuisables et toujours exquises. J'ai gardé le souvenir fidèle de certaines variations que j'entendis cette nuit-là.

Lorsque le chœur se tut, un jeune matou tacheté de noir et de blanc, reprit :

*Le roquet a trop rauque voix,
Et le caniche est trop grossier,
L'un n'a que son cul pour s'asseoir
L'autre sa gueule pour gueuler.*

Chœur : *Ecce quam bonum, etc. etc.*

Puis un matou gris :

*Otez poliment vos casquettes,
Voici venir le philistin,
Ce niais a la mine coquette,
Ce brave homme n'a peur de rien !*

Chœur : *Ecce quam bonum, etc.*

Puis un jaune :

*Le poisson frétilant nage,
Et l'oiseau est fait pour voler.
Ailes et nageoires ont poussé :
Nous n'avons pas ces avantages !*

Chœur : *Ecce quam bonum, etc.*

Puis un blanc :

*Miaulez, grognez ; grognez, miaulez,
Mais surtout n'allez pas griffer.
Soyez galants et puis toujours,
Montrez-nous patte-de-velours !*

Chœur : *Ecce quam bonum, etc.*

(1) *Fuchs* (renard) est le nom que porte l'étudiant de première année dans les « Corps », avant de passer au rang supérieur de *Bursch*. (N. d. T.)

Puis l'ami Muzius :

*Monsieur le singe prétendra
Nous étonner de ses grands airs ?
Museau pointu et nez en l'air,
Va ! tu ne nous mangeras pas !*

Chœur : Ecce quam bonum, etc.

J'étais assis à côté de Muzius, mon tour était venu. Tous les solos que je venais d'entendre étaient fort différents des vers que j'avais composés jusque-là ; aussi fus-je pris d'angoisse et craignis-je de ne pas attraper le ton et le style qu'il fallait. Je restai silencieux quelques instants après que le chœur se fût tu. Déjà certains, levant leurs verres, criaient : « *Pro pœna !* » lorsque, rassemblant mes esprits, je chantai :

*Patte à patte, cœur contre cœur,
Rien ne peut nous faire chagrin.
Etre étudiants est notre honneur,
Et braver les chats philistins !*

Chœur : Ecce quam bonum, etc.

Mon improvisation souleva des applaudissements inouïs. Les jeunes gens au grand cœur se précipitèrent vers moi en criant d'allégresse, m'embrassèrent, me pressèrent sur leur sein palpitant. Là aussi, on reconnaissait le génie supérieur qui m'habite. Ce fut un des plus beaux instants de ma vie. On but encore à la santé de quelques grands matous célèbres, de ceux surtout qui malgré leur grandeur et leur gloire avaient su se préserver de tout esprit philistin et le prouver par des actes et des paroles. Puis nous nous séparâmes.

Le punch m'était un peu monté à la tête, je croyais voir tourner les toits ; c'est à peine si, en me servant de ma queue comme d'un balancier, je parvenais à me tenir debout. Le fidèle Muzius, remarquant mon état, prit soin de moi et me ramena heureusement jusqu'à ma lucarne.

La tête bourdonnante comme cela ne m'était jamais arrivé, je fus long à.....

PLACARDS :

.....savais aussi bien que la perspicace M^{me} Benzon ; mais qu'aujourd'hui justement, en ce moment précis, je dusse avoir de tes nouvelles, ami fidèle, mon cœur ne l'avait point deviné. » Ainsi parla Maître Abraham, puis il serra dans le tiroir de sa table la lettre non décachetée qu'il venait de recevoir et sur l'enveloppe de laquelle il avait reconnu avec une joyeuse surprise l'écriture de Kreisler. Il sortit dans le parc... Maître Abraham avait depuis de longues années l'habitude de n'ouvrir une lettre que plusieurs heures, plusieurs jours parfois, après l'avoir reçue. « Si le contenu en est indifférent, disait-il, peu importe ce délai ; si la lettre apporte une mauvaise nouvelle, j'y gagne quelques heures de contentement, ou, du moins, de paix ; si elle renferme quelque chose d'heureux, un homme posé peut bien différer l'instant où la joie viendra le surprendre. »

Cette habitude de Maître Abraham est inadmissible, car d'abord un homme qui laisse traîner ses lettres est absolument inapte au négoce et au journalisme politique ou littéraire ; et ensuite, il saute aux yeux que ce procédé peut attirer bien des infortunes à des gens même qui ne sont ni négociants ni journalistes. Pour l'auteur de cette biographie, il ne croit pas le moins du monde à l'impassibilité de Maître Abraham et préfère voir dans cette habitude certaine crainte, certaine timidité au moment de découvrir le secret d'une lettre cachetée. C'est un plaisir tout particulier que de recevoir des lettres, aussi trouvons-nous singulièrement aimable la personne qui nous donne immédiatement ce plaisir, à savoir le facteur (ainsi que le remarque, je ne sais plus où, un écrivain spirituel). On peut appeler cela une charmante mystification de soi-même. Le biographe se souvient qu'un jour, au temps de ses études, après avoir longuement et vainement attendu, avec une douloureuse impatience, une lettre d'une personne chérie, il supplia le facteur, avec des larmes dans la voix, de lui apporter bientôt une lettre de sa ville natale ; et il lui promit un pourboire considérable. Le brave homme fit une mine fort intelligente et promit ce qu'on lui demandait ; quelques jours après, il apporta triomphalement la lettre, comme s'il n'eût tenu qu'à lui d'exécuter sa promesse, et il empocha le

pourboire... Le biographe pourtant, qui ne s'adonne que trop volontiers à certaines auto-mystifications, ignore si tu es pareil à lui, bienveillant lecteur, si tu ressens aussi, en même temps que ce plaisir, une étrange crainte ; cela vous donne des palpitations au moment d'ouvrir la lettre reçue, même s'il est impossible qu'elle contienne rien qui soit d'une importance vitale. Peut-être le même sentiment d'oppression avec lequel nous jetons les yeux sur les ténèbres de l'avenir intervient-il ici ; et une légère pression des doigts suffisant à dévoiler le mystère, l'instant est à cheval sur une pointe et nous remplit d'angoisse. Et puis !... que de belles espérances déjà se sont brisées en même temps que le cachet fatal ! Les adorables images de nos rêveries, formées de nos propres sentiments, de notre plus profonde aspiration, fondaient alors, réduites au néant ; la petite feuille de papier était la malédiction du sorcier qui suffit à flétrir le jardin merveilleux où nous avions cru nous promener ; la vie n'était plus sous nos yeux qu'un désert inhabitable et désolé... S'il peut paraître bon de se recueillir avant que cette légère pression des doigts dévoile le mystère, ce sera peut-être une excuse à cette habitude, autrement condamnable, de Maître Abraham... habitude dont l'auteur de la présente biographie n'a jamais pu se défaire lui-même depuis une certaine époque funeste où chaque lettre qu'il recevait pour lui était comme une boîte de Pandore : à peine l'ouvrerait-il que jaillissaient dans son existence mille catastrophes et mille désastres.

Mais enfin, quoique Maître Abraham soit allé se promener dans le parc et qu'il ait enfermé la lettre de Kreisler dans le tiroir de sa table, le bienveillant lecteur en pourra connaître sans retard la teneur exacte. Johannès Kreisler avait écrit ce qui suit :

« Mon bien cher Maître.

La fin couronne les œuvres ! (1) eussé-je pu m'écrier comme Lord Clifford dans l'*Henri VI* de Shakspeare, lorsque le très-

(1) En français dans le texte.

auguste duc d'York vient de lui donner le coup de grâce. Car, Dieu m'en soit témoin, mon chapeau alla choir, grièvement blessé, dans les buissons où je le suivis, à la renverse, comme ceux dont on dit dans les batailles : « Il tombe » ou : « Il est tombé. » Mais il est rare que ces gens-là se relèvent, tandis que votre Johannès, cher Maître, le fit sur-le-champ. Je ne pus m'occuper de mon camarade grièvement blessé qui, plutôt encore qu'à mes côtés, était tombé sur ma tête, ou... de ma tête : j'eus assez à faire pour échapper par un bond (je ne prends pas ici le mot *Satz* (1) dans son sens philosophique ou musical, mais exclusivement dans son acception gymnastique) au canon d'un pistolet que l'on braquait sur moi à trois pas de distance. Je fis même mieux encore, je passai brusquement de la défensive à l'offensive, me précipitai sur l'homme au pistolet et, sans autres formalités, lui perçai le corps de mon épée. Vous m'avez toujours reproché, Maître, de manier fort mal le style historique et d'être incapable de raconter sans phrases inutiles ni digressions. Que dites-vous de la description succincte de mon aventure italienne dans ce parc de Sieghartshof qu'un duc magnanime gouverne avec tant de bénignité qu'il y souffre même, pour l'amour des contrastes, la présence des bandits ?

« Veuillez, cher Maître, considérer ce qui précède comme un simple sommaire épitomatique en tête du chapitre d'histoire que je me propose de vous envoyer, au lieu d'une lettre banale, si mon impatience et M. le Prieur me le permettent... Je n'ai pas grand'chose à ajouter sur l'aventure du parc elle-même... A peine le coup parti, j'eus la conviction qu'il fallait mettre l'instant à profit, car dans ma chute je ressentis une brûlante douleur au côté gauche de cette tête que le proviseur de Grœnicenesmühl avait bien raison d'appeler *dure*. Mon va-leureux crâne avait opposé une dure résistance au misérable plomb, et ma blessure était très légère... Mais, cher Maître, dites-moi sur-le-champ, ou ce soir, ou au plus tard demain matin dès l'aube, dans quel corps mon épée s'est engagée ? Il me serait fort agréable d'apprendre que je n'ai point versé

(1) *Satz* signifie bond — proposition — et phrase (N. d. T.)

un vulgaire sang humain, mais bien quelque peu d'ichor princier ; et j'ai comme le sentiment qu'il en est ainsi... Maître ! le hasard m'aurait fait accomplir cet acte que le sombre esprit me prédisait dans votre maisonnette du lac. Ma petite épée, à l'instant où je dus m'en servir contre mon agresseur, a-t-elle été peut-être le glaive terrible de Némésis vengeant un meurtre ?... Écrivez-moi tout, Maître, et particulièrement ce qui en est de l'arme que vous m'avez mise en mains, de ce petit portrait... Ou plutôt... non... non... ne m'en dites rien. Permettez-moi de conserver cette image de Méduse dont la vue glace l'audacieuse impiété et qui doit rester pour moi-même un impénétrable mystère. Il me semble que ce talisman perdrait son pouvoir dès l'instant où je saurais quelle constellation en fait une arme magique. Me croirez-vous ? Maître, si je vous dis qu'à l'heure qu'il est, je n'ai pas encore regardé bien attentivement ce portrait ?... En temps venu, vous me direz tout ce qu'il faut que je sache, et je vous rendrai le talisman. Ainsi, pour l'instant, plus un mot de cela !... Mais je reprends mon chapitre historique.

« Lorsque j'eus fait passer mon épée à travers le corps de ce quelqu'un, de cet homme au pistolet qui s'effondra sans un cri, je m'enfuis avec l'agilité d'un Ajax ; car, entendant des voix dans le parc, je me crus encore menacé. Je voulais aller à Sieghartsweiler, mais l'obscurité m'égara. Je courais, plus vite, toujours plus vite, espérant encore retrouver mon chemin. Je franchis des fossés, je gravis une colline escarpée, et je finis par m'abattre, à bout de forces, dans un buisson. Je crus voir un éclair tout près de mes yeux, je sentis une douleur aiguë à la tête et m'éveillai d'un sommeil profond comme la mort. Ma blessure avait beaucoup saigné, je fis de mon mouchoir un pansement qui eût fait honneur, sur le champ de bataille, au plus habile chirurgien de compagnie, et, tout heureux, ragailardi, j'examinai tout ce qui m'entourait. Non loin de moi s'élevaient les fières ruines d'un château. Vous devinez, Maître, qu'à ma grande surprise j'étais arrivé sur le Roc-au-Vautour.

« Ma blessure ne me faisait plus souffrir, je me sentais frais et dispos ; je sortis des buissons qui m'avaient servi de chambre à coucher ; le soleil montait, jetant sur les prés et sur les bois

d'étincelantes éclaircies, comme de joyeux saluts matinaux. Les oiseaux s'éveillaient, se baignaient en gazouillant dans la rosée fraîche, puis s'envolaient dans les airs. Bien loin au-dessous de moi, Sieghartshof était encore enveloppé dans la brume de la nuit, mais bientôt les voiles tombèrent, les arbres et les bosquets s'embrasèrent d'or. Le lac du parc ressemblait à un miroir et renvoyait des rayons aveuglants ; je distinguais la maisonnette de pêcheur comme un petit point blanc... je crus même voir nettement le pont. La journée de la veille se présenta à moi, mais comme si c'eût été un passé lointain ; seul me restait le mélancolique souvenir de ce qui était à jamais perdu, ce souvenir qui en même temps déchire le cœur et l'emplit d'une douce félicité. « Poule mouillée ! que veux-tu « dire ? qu'as-tu donc perdu à jamais, dans ce passé depuis « longtemps révolu ? » Vous me criez ces paroles, Maître, je les entends... Ah ! Maître, je me transporte une fois encore sur ce sommet du Roc-au-Vautour, une fois encore j'étends les bras, comme un aigle ses ailes, pour regagner cette cime où un doux enchantement régnait, où cet amour qui n'est point limité dans l'espace et dans le temps, qui est éternel comme l'Esprit de l'univers, m'apparut dans les sons divins et prometteurs qui sont notre anxieuse aspiration elle-même et notre vœu profond !... Je sais bien qu'à trois pas de mon nez se lève un sacré diable de contradicteur famélique, qui ne dispute que pour son terrestre pain de seigle, et qui me demande d'un ton railleur : s'il est possible qu'un son ait des yeux bleu foncé ? J'avance cette preuve fort concluante : un son n'est autre chose, au fond, qu'un regard dont le rayon, venu d'un monde de lumière, a déchiré le voile des nuages pour parvenir jusqu'à nous. Mais mon adversaire continue, me questionnant sur le front, les cheveux, la bouche et les lèvres, sur les bras, les mains et les pieds ; avec un sourire sarcastique, il met en doute qu'un pur son puisse être pourvu de tous ces attributs... O Dieu ! je sais bien ce que veut dire le coquin ; tout simplement ceci : tant que je serai un *glebae adscriptus* comme lui et tous les autres, tant que nous ne ferons pas notre unique pâture des rayons du soleil, tant qu'il faudra nous asseoir parfois sur un siège qui n'est pas précisément une chaire, cet amour éternel,

cette aspiration éternelle qui ne veut autre chose que soi-même et dont tous les sots font leur bavardage ne sera... Ah Maître ! je ne voudrais pas que vous prissiez parti pour mon famélique contradicteur... ce me serait désagréable. Et, dites-le vous-même, auriez-vous une seule raison, raisonnable pour le faire ? Ai-je jamais montré du penchant à une triste sottise de collégien ? Parvenu à l'âge mûr, n'ai-je pas su garder tout mon sang-froid ? ai-je jamais souhaité être un gant, simplement pour baiser la joue de Juliette, comme le cousin Roméo ? Croyez-moi, Maître, les gens peuvent dire ce qu'ils veulent, je n'ai rien dans la tête que des partitions, rien dans l'âme et le cœur que les notes qui y répondent ; par tous les diables ! pourrais-je, sinon, composer ces musiques d'église, bien arrangées, bien convenables, telles ces vêpres que voici, achevées, sur mon pupitre ?... Pourtant — de nouveau, j'ai oublié l'Histoire — je reviens à mon récit.

« J'entendis au loin le chant d'une voix mâle et puissante, qui s'approchait de plus en plus. Et j'aperçus bientôt un Bénédictin qui s'en allait sur le sentier, au-dessous de moi, chantant une hymne latine. Il s'arrêta non loin de l'endroit où j'étais, se tut et, ôtant son large chapeau de voyage, s'épongeant le front, il jeta un regard alentour, puis disparut dans les buissons. Je me sentis l'envie de le rejoindre ; l'homme était plus que bien nourri, le soleil devenait très brûlant et je me doutais qu'il aurait su découvrir une bonne petite place à l'ombre. Je ne m'étais pas trompé car, pénétrant sous le feuillage, j'aperçus le respectable moine qui s'était assis sur une pierre abondamment revêtue de mousse. Un bloc de pierre plus élevé, qui se trouvait tout auprès, lui servait de table ; il y avait étendu une nappe blanche et tirait de sa besace du pain et des morceaux de volaille qu'il se mit à dévorer à belles dents. « *Sed praeter omnia bibendum quid* », s'encouragea-t-il lui-même et, prenant sa gourde, il versa du vin dans le petit gobelet d'argent qu'il avait tiré de sa poche. Il allait boire lorsque je m'avançai, le saluant d'un « Loué soit Jésus-Christ ! » Le gobelet sur les lèvres, il leva les yeux et je reconnus aussitôt mon brave vieil ami de l'abbaye bénédictine de Kanzheim, le vénérable Père Hilarius, *praefectus chori*. « Dans les siècles des siècles ! »

murmura le Père Hilarius en fixant sur moi des yeux écarquillés. Je pensai aussitôt à ma coiffure qui pouvait me donner un air étrange et je dis : « O mon très cher et très digne ami
« Hilarius, ne me prenez pas pour un Hindou fugitif et vagabond, ni pour un indigène tombé sur la tête, car je ne suis
« au fond et ne veux être que votre bon ami, le maître de
« chapelle Johannès Kreisler.

— Par saint Benoît ! s'écria joyeusement le Père Hilarius, « je vous avais reconnu au premier regard, admirable compositeur et doux ami, mais *per diem*, dites-moi d'où vous venez, « ce qui vous est arrivé ? je vous croyais *in floribus* à la Cour « du Grand-Duc ? »

« Je n'hésitai pas à raconter brièvement au bon Père tout ce qui m'était advenu : que j'avais été contraint de passer mon épée à travers le corps de quelqu'un qui avait jugé bon de me prendre pour cible de ses exercices de tir ; que ce tireur était probablement un prince italien, nommé Hector comme tant de dignes chiens de chasse... « Que faire maintenant ? « retourner à Sieghartsweiler, ou... ? Donnez-moi un conseil, « Père Hilarius. »

« Ainsi conclus-je mon récit. Le Père Hilarius, qui l'avait entrecoupé de « Hem !... ah... hé !... par saint Benoît !... » baissait les yeux maintenant. Il murmura : « *Bibamus !* » et vida d'un trait son gobelet d'argent.

« Puis il s'écria en riant : « En vérité, maître de chapelle, « le meilleur conseil que je puisse vous donner pour l'instant « est de vous asseoir bien gentiment auprès de moi et de partager mon déjeuner. Je puis vous recommander ces poulets « que notre vénérable frère Macarius a tués hier ; vous vous « en souvenez, il atteint toujours le but, sauf lorsque ce sont « les notes d'un répons. Et si vous sentez déjà les effluves du « vinaigre aromatique qui les baigne, sachez que vous le devez « aux soins de frère Eusebius, qui les a fait rôtir lui-même, « pour l'amour de moi. Quant au vin, est-il digne de chatouiller « le palais d'un maître de chapelle en fuite. Du véritable « Bocksbeutel, de l'Hospice Saint-Jean, à Wurzburg, dont, « très humbles serviteurs du Seigneur, nous recevons les « meilleures bouteilles. *Ergo bibamus.* »

« Il m'en versa un plein gobelet qu'il me tendit. Sans me faire prier, je bus et mangeai comme quelqu'un qui a grand besoin de refaire ses forces.

« Le Père Hilarius avait choisi pour y prendre son déjeuner l'endroit le plus exquis. Un épais feuillage de bouleau jetait son ombre sur le gazon fleuri, et le ruisseau cristallin qui murmurait sur les cailloux augmentait encore l'agréable fraîcheur. L'intimité claustrale de ce lieu m'emplit de calme et de bien-être, et tandis que le Père Hilarius me racontait les nouvelles récentes du monastère, sans oublier d'y mêler ses facéties ordinaires et son charmant latin de cuisine, j'écoutais les voix de la forêt et des eaux dont les consolantes mélodies parlaient à mon cœur.

« Le Père Hilarius attribua sans doute mon mutisme aux amers soucis que devait me donner mon aventure.

— Courage, maître de chapelle ! me dit-il en me tendant « le gobelet qu'il venait de remplir encore. Vous avez versé « du sang, c'est vrai, et verser le sang est un péché ; cependant, « *distinguendum est inter et inter*. Chacun aime plus que tout sa « propre vie, car on n'en a qu'une. Vous avez défendu la vôtre, « et cela, l'Église ne l'interdit point, on peut le démontrer « sans réplique ; ni notre vénérable Prieur, ni aucun autre « serviteur du Seigneur ne vous refusera l'absolution, même « si, sans le savoir, vous avez transpercé des entrailles prin- « cières... *Ergo bibamus !... Vir sapiens non te abhorrebit,* « *Domine !...* Mais, mon cher Kreisler, si vous rentrez à Sie- « gartsweiler, on vous interrogera méchamment sur le *cur,* « *quomodo, quando, ubi* ; et si vous voulez accuser le Prince « d'une tentative de meurtre, vous croira-t-on ? *Ibi jacet* « *lepus in pipere !...* Mais voyez, maître de chapelle,... pour- « tant, *bibendum quid !...* » Il vida son gobelet d'un coup et reprit : « Oui, voyez, maître de chapelle, ce bon vin porte conseil. Sachez que je me rendais au monastère de Tous-les-Saints « pour y demander au *praefectus chori* de la musique pour nos « prochaines fêtes. J'ai tourné et retourné deux ou trois fois « tout ce que nous avons dans nos casiers, tout est vieux, usé, « et quant à la musique que vous nous avez composée pendant « votre séjour à l'abbaye, elle est fort belle, sans doute, et

« originale, mais — ne m'en veuillez pas, maître de chapelle !
 « — si bizarrement écrite qu'il est impossible de quitter des
 « yeux la partition. Si l'on veut jeter un regard à travers la
 « grille, sur l'une ou l'autre des jolies filles qui sont dans la
 « nef, on omet un point d'orgue ou autre chose, on se trompe
 « de mesure et on bouleverse tout... poum ! ça y est ! et tra
 « tra tra la la la laire, fait l'orgue de frère Jakob... *ad patibu-*
 « *lum cum illis*. Je pourrais donc... mais *bibamus !* »

« Nous bûmes tous deux et puis le flot du discours se remit
 à couler ainsi : « *Desunt* ceux qui ne sont pas là, et ceux qui
 « ne sont pas là ne peuvent être consultés, aussi suis-je d'avis
 « que nous reprenions ensemble le chemin de l'abbaye qui,
 « par les raccourcis, n'est pas à deux heures d'ici. Vous y serez
 « en sûreté contre toutes les poursuites, *contra hostium insi-*
 « *dias*, je vous introduirai en qualité de musique vivante, et
 « vous resterez autant qu'il vous plaira, ou autant que vous
 « le jugerez nécessaire. Le vénérable Père-abbé vous donnera
 « tout ce qu'il vous faudra. Vous vous habillerez du linge le
 « plus fin, et vous passerez par-dessus le froc bénédictin qui
 « vous ira très bien. Mais, afin de n'avoir pas l'air, en chemin,
 « du blessé sur l'image du bon Samaritain, mettez mon grand
 « chapeau, je couvrirai ma calvitie de mon capuchon... *Bi-*
 « *bendum quid*, mon cher ! »

« Il vida encore le gobelet, le rinça dans le ruisseau, serra
 tout dans sa besace, me mit le chapeau sur la tête et s'écria
 joyeusement : « Maître de chapelle, mettons bien lentement,
 « bien paisiblement un pied devant l'autre, nous arriverons
 « à l'heure où l'on sonnera *ad conventum conventuales*, c'est-
 « à-dire lorsque le vénérable abbé se mettra à table. »

« Vous pensez bien, cher Maître, que je n'avais pas la moindre
 objection à faire aux propositions du jovial Père Hilarius, et
 qu'au contraire je fus ravi de me rendre en un lieu qui pouvait,
 à bien des points de vue, m'être un bienfaisant asile.

« Nous allâmes doucement, nous entretenant de mille sujets,
 et arrivâmes à l'abbaye, ainsi que l'avait souhaité le Père
 Hilarius, à l'heure exacte où sonnait la cloche du dîner.

« Afin de prévenir toute question, le Père Hilarius dit à l'abbé
 qu'ayant appris par hasard que j'étais à Sieghartsweiler,

il avait préféré quérir, plutôt que la musique du monastère de Tous-les-Saints, le compositeur qui portait en lui une inépuisable réserve de musique.

« L'abbé Chrysostome (je crois vous avoir longuement parlé de lui déjà) me reçut avec cette aimable cordialité qui n'appartient qu'à une véritable bienveillance, et loua fort la décision du Père Hilarius.

« Imaginez-moi maintenant, Maître Abraham, transformé en un fort passable moine bénédictin, assis dans une haute et vaste pièce du bâtiment principal, occupé à écrire force hymnes et vêpres ; je note déjà, au cours de ce travail, des idées qui me viennent pour une messe solennelle ; les Frères chanteurs et instrumentistes, les enfants de chœur se rassemblent, je fais répéter sans cesse, je dirige derrière la grille de l'autel. En vérité, je me sens si bien enseveli dans cette solitude que je pourrais me comparer à Tartini, lequel, craignant la vengeance du cardinal Cornaro, se réfugia au monastère des Minoritains, à Assise ; il y fut retrouvé au bout de longues années par un Padouan qui, se trouvant par hasard dans l'église, aperçut dans le chœur l'ami disparu, au moment où un coup de vent soulevait un peu le rideau qui voilait l'orchestre... Vous eussiez pu vous-même, Maître, me retrouver comme ce Padouan, mais il me fallait vous dire où j'étais, car sinon vous eussiez pu vous demander ce que j'étais devenu. A-t-on trouvé peut-être mon chapeau, s'est-on étonné que la tête l'ait quitté ?... Maître ! une paix singulièrement bienfaisante est descendue sur mon âme ; serais-je parvenu au port ? L'autre jour, comme je me promenais au bord du petit lac qui se trouve au milieu des vastes jardins de l'abbaye, j'aperçus dans l'eau mon image qui me suivait, et je dis : « L'homme qui s'en va là-bas, à mes « côtés, est un homme paisible et recueilli qui, renonçant à « errer comme un insecte bourdonnant dans de vastes espaces « illimités, s'en tient à la voie enfin trouvée ; et c'est un bon- « heur pour moi que cet homme ne soit autre que moi-même... » Dans un autre lac, je vis m'apparaître un jour un fatal double de moi-même... Mais silence !... silence sur tout cela... Maître, ne prononcez aucun nom, ne me racontez rien... pas même qui j'ai percé de mon épée. Mais parlez-moi longuement de vous-même...

« Les Frères viennent répéter, je termine mon chapitre historique et ma lettre en même temps. Adieu, mon bon Maître, pensez à moi ! etc., etc., etc. »

Errant solitaire dans les allées reculées du parc, envahies par les herbes sauvages, Maître Abraham méditait sur le sort de son cher ami, songeant qu'il l'avait perdu de nouveau, à peine retrouvé. Il revit Johannès enfant, se revit lui-même à Gœnicenesmühl, devant le piano du vieil oncle ; l'enfant jouait avec une mâle vigueur, le regard empli de fierté, les sonates les plus difficiles de Sébastien Bach ; et pour l'en récompenser, il lui glissait dans sa poche un cornet de friandises... Il semblait à Maître Abraham que quelques jours à peine se fussent écoulés depuis lors, et il était étrange que le garçonnet fût justement ce Kreisler qu'un jeu bizarre et capricieux de la fortune enveloppait dans ses filets. Mais le souvenir de ce passé, la pensée du présent et de ses singuliers destins fit reparaître à ses yeux l'image de sa propre existence.

Son père, homme sévère et original, l'avait en quelque sorte contraint à apprendre l'art du facteur d'orgues qu'il exerçait lui-même comme un simple métier. Il ne souffrait pas que quiconque, en dehors du facteur d'orgues lui-même, mît la main à l'œuvre, et ses apprentis devaient être des menuisiers et des fondeurs accomplis, etc., avant de pouvoir toucher au mécanisme interne. Pour le vieillard, la précision, la solidité, le bon fonctionnement de la machine étaient tout ; il n'avait aucun sens de l'âme, de l'harmonie, et cela se sentait d'assez étrange façon dans les orgues qu'il construisait ; on leur reprochait à juste titre un son dur et criard. En outre, le vieux était entièrement acquis aux puérils artifices d'une époque révolue. C'est ainsi que sur l'un de ses orgues il avait placé les figures des rois David et Salomon qui, pendant le jeu, hochaient la tête d'un air admiratif ; aucune de ses œuvres n'était dépourvue d'anges jouant des cimbales, de la trompette, battant la mesure, de coqs agitant les ailes et coquericant, etc. Bien souvent, Abraham, pour se soustraire à une correction, méritée ou non, et arracher au vieillard une expression de joie paternelle, avait dû inventer quelque nouvelle enjolivure pour le

coq de l'orgue en travail ; c'était, par exemple, un cocorico particulièrement aigu. Abraham avait attendu avec impatience le temps où, selon l'usage des artisans, il devrait partir en voyage. Ce temps vint enfin et Abraham quitta pour n'y plus revenir la maison paternelle.

Il fit ce voyage en société de plusieurs autres compagnons qui, pour la plupart, étaient des garçons grossiers et mal élevés ; il visita un jour l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, et y entendit les célèbres orgues du vieux maître Johann-Andreas Silbermann. Ces sons merveilleux éveillèrent pour la première fois en son âme le charme magique de l'harmonie, il se sentit transporté dans un autre monde, et dès cet instant, il fut tout amour pour un art qu'il avait pratiqué jusque-là à contre-cœur. Mais la vie qu'il avait menée, les gens qui l'avaient entouré lui parurent si indignes qu'il rassembla toutes ses forces pour s'arracher à ce bournier. Son intelligence native le fit progresser à pas de géant dans l'étude des sciences ; mais il sentait souvent les masses de plomb dont sa première éducation et de longues années passées parmi le vulgaire appesantissaient sa démarche. Chiara, l'union avec cette étrange et mystérieuse créature, fut le second point lumineux de sa vie, et cette double influence, éveil de l'harmonie et amour pour Chiara, forma en lui un dualisme du sens poétique qui eut un effet salutaire sur sa nature brute, mais vigoureuse. A peine échappé aux auberges, aux tavernes enfumées où retentissaient les chants des corporations, le jeune Abraham fut conduit, — par le hasard, ou plutôt par son habileté en tous les arts mécaniques auxquels il savait donner une teinte de mystère, le lecteur l'a appris déjà, — dans une société qui devait lui ouvrir un monde nouveau ; mais, y restant toujours un étranger, il ne réussit à se maintenir qu'en se conformant aux impulsions de sa propre nature, qui lui donnait le ton avec une sûreté admirable. Cette sûreté ne fit que croître avec le temps ; ce n'était point l'assurance d'un manant, elle était fondée au contraire sur une claire et saine raison, sur une juste vision des choses et une ironie pertinente. Il était tout naturel, donc, que le jeune homme se fût borné à se faire tolérer, tandis que l'homme mûr inspirait un grand respect et passait pour

redoutable. Rien n'est plus facile que d'en imposer à certaines gens de qualité qui sont toujours très au-dessous du personnage qu'ils font dans le monde. C'est la réflexion que faisait justement Maître Abraham au retour de sa promenade, devant sa maisonnette ; et il éclata d'un grand rire qui soulagea son cœur serré.

Car le vif souvenir du moment passé à l'abbaye de Saint-Blaise et de sa Chiara perdue l'avait disposé à une profonde mélancolie, qui n'était point du tout dans son caractère. « Pourquoi, se dit-il, cette plaie que je croyais depuis longtemps cicatrisée saigne-t-elle si souvent maintenant ? pourquoi m'attacher à de vaines rêveries et croire toujours que je dois intervenir activement dans le fonctionnement d'une machine qu'un méchant esprit me paraît manœuvrer à contre-sens ? » Maître Abraham se sentit angoissé à l'idée que, sans savoir lui-même pourquoi, il se voyait menacé dans sa vie la plus personnelle ; mais enfin, je l'ai dit, le cours de ses pensées le fit songer aux gens de qualité, et, éclatant de rire, il sentit aussitôt un grand allègement de ses peines.

Il entra dans sa maisonnette pour lire enfin la lettre de Kreisler...

Au château ducal, il s'était passé des choses étranges. Le médecin déclara : « Singulier ! Cela défie toute l'expérience de la médecine pratique. » Et la Duchesse : « Il le fallait, et la Princesse n'est pas compromise. » Le Duc : « Ne l'avais-je pas défendu expressément ? mais la *crapule* (1) des ânes qui nous servent n'a pas d'oreilles... Enfin, le Grand Veneur prendra soin que le Prince n'ait plus de poudre à sa disposition. » Mme Benzon : « Grâce au Ciel, elle est sauvée ! »

Cependant, la Princesse se tenait devant la fenêtre de sa chambre à coucher, pinçant de temps à autre des accords isolés sur cette même guitare que Kreisler avait rejetée dans son dépit et que Julia lui avait rendue, prétendait-il, sanctifiée par le toucher de ses mains. Le prince Ignace, assis sur le sofa, pleurait et se lamentait : « Ça fait mal, ça fait mal. »

(1) En français dans le texte

Mais en face de lui, Julia était fort occupée à... râper des pommes de terre crues dans un petit plat d'argent.

Tout cela se rapportait à un incident que le médecin de la Cour n'avait pas tort d'appeler à bon droit singulier et contraire à toute l'expérience médicale. Le prince Ignace, — le bienveillant lecteur a pu s'en apercevoir plus d'une fois, — avait conservé l'esprit innocemment joueur, l'heureuse insouciance d'un garçonnet de six ans, et il en aimait les jeux. Entre autres joujoux, il possédait un petit canon de métal fondu qui servait à son amusement favori ; il ne pouvait s'y livrer, d'ailleurs, que rarement, car il y fallait bien des choses qu'il n'avait pas toujours sous la main, à savoir quelques grains de poudre, une forte balle de plomb et un petit oiseau. Lorsqu'il parvenait à réunir tout cela, il faisait marcher ses troupes, tenait conseil de guerre pour juger l'oiseau qui avait ourdi une révolte dans le pays perdu par son ducal papa ; il chargeait le canon et tuait l'oiseau qu'il avait lié à un chandelier avec un cœur de papier noir sur la poitrine. Mais souvent il le manquait, et il fallait que le canif vînt achever le juste châtiment du traître.

Fritz, le fils du jardinier, un garçon de dix ans, avait procuré au Prince une fort jolie linotte au plumage bariolé et, comme d'habitude, avait reçu en échange une couronne. Mais aussitôt, le Prince s'était faulfilé dans le magasin de chasse, en l'absence du chasseur, y avait trouvé la poudre et les balles et s'était pourvu des munitions nécessaires. Il allait commencer l'exécution qui semblait urgente, car le gazouillant rebelle tentait de s'évader par tous les moyens en son pouvoir ; mais, se souvenant que la princesse Hedwiga était devenue si gentille, Ignace se dit qu'il ne pouvait lui refuser le plaisir d'assister à l'exécution du petit traître. Il prit donc sous un bras la boîte qui renfermait son armée, sous l'autre le canon ; et, l'oiseau à la main, il se glissa furtivement (le Duc lui ayant interdit de voir la Princesse) dans la chambre d'Hedwiga. Il la trouva couchée, tout habillée, sur son lit de repos, toujours plongée dans son état cataleptique. Malheureusement, — ou plutôt, on le verra, heureusement, — la femme de chambre de la Princesse venait de la quitter.

Sans plus tarder, le Prince attacha l'oiseau à un chandelier, disposa son armée en rangs serrés et chargea le canon ; puis, soulevant la Princesse de sa couche, il l'amena auprès de la table et lui expliqua qu'elle était maintenant le général en chef ; car pour lui, tout en restant le prince régnant, il mettrait le feu à l'artillerie qui devait tuer le rebelle. Le Prince avait emporté plus de munitions qu'il n'en fallait, et non seulement il chargea trop le canon, mais il répandit de la poudre tout autour sur la table. Dès qu'il eut allumé la mèche, il se produisit une détonation formidable, la poudre répandue fit explosion et lui brûla si cruellement la main qu'il se mit à hurler sans observer que la Princesse, au moment de l'explosion, s'était effondrée sur le parquet. Le coup résonna dans les corridors, tout le monde accourut, pressentant un malheur ; le Duc et la Duchesse même, dans leur frayeur oubliant toute étiquette, se pressèrent à la porte parmi la valetaille. Les femmes de chambre relevèrent la Princesse et l'étendirent sur le lit de repos, tandis qu'on allait quérir le médecin et le chirurgien.

Le Duc, apercevant les préparatifs sur la table, comprit aussitôt ce qui s'était passé et, les yeux brillants de colère, il dit au Prince qui poussait des cris et des plaintes effroyables : « Eh bien, Ignace, c'est la conséquence de vos stupides enfantillages ! Faites-vous mettre du baume et ne hurlez pas comme un voyou des rues !... C'est avec des verges... on devrait... derr... » Ses lèvres tremblantes ôtaient toute clarté à ses discours ; le Duc devint inintelligible et quitta majestueusement la chambre. Une profonde terreur s'était emparée de tout le domestique, car c'était la troisième fois seulement que le Duc appelait le Prince « Ignace » et « vous » ; à chaque fois, cela avait été le signe d'une colère sauvage et difficile à apaiser.

Lorsque le médecin déclara que la crise avait commencé et qu'il espérait voir finir bientôt l'état dangereux où se trouvait la Princesse, lorsqu'il donna l'espoir d'une guérison complète, la Duchesse dit sur un ton plus indifférent qu'on n'aurait pu s'y attendre : « *Dieu soit loué !* (1), que l'on me tienne au cou-

(1) En français dans le texte.

rant. » Mais elle embrassa tendrement le Prince qui pleurait, lui prodigua ses consolations et puis suivit le Duc.

Cependant, la Benzon, qui avait le projet d'aller avec Julia voir la pauvre Hedwiga, était arrivée au château. A peine apprit-elle les événements qu'elle courut à la chambre de la Princesse, se précipita vers le lit de repos, s'agenouilla, prit la main d'Hedwiga et la regarda dans les yeux, tandis que Julia pleurait à chaudes larmes ; elle croyait que l'amie de son cœur allait entrer dans son dernier sommeil. Mais Hedwiga soupira profondément et dit d'une voix sourde, à peine perceptible : « Est-il mort ? » Aussitôt, le prince Ignace, malgré ses souffrances, cessa de pleurer et répondit, riant et toussotant de joie devant le succès de son exécution : « Oui, oui, Princesse, ma sœur, bien mort, le coup l'a atteint en plein cœur. » — « Oui, reprit la Princesse, laissant retomber ses paupières qui s'étaient soulevées. Oui, je le sais. J'ai vu la goutte de sang qui jaillissait de son cœur, mais elle est tombée sur mon sein, je me suis figée comme le cristal, et seul ce sang vivait dans mon cadavre. »

« Hedwiga ! fit la Conseillère d'une voix douce et tendre, éveillez-vous de ce mauvais rêve ; Hedwiga, me reconnaissez-vous ? » La Princesse fit un signe de main très doux, comme pour demander qu'on la laissât. « Hedwiga, reprit la Benzon, Julia est ici. » Un sourire éclaira les joues de la Princesse ; Julia se pencha sur elle, mit un baiser léger sur les lèvres blêmes de son amie. Et Hedwiga murmura d'une voix à peine perceptible : « Tout est passé maintenant, dans quelques minutes j'aurai recouvré mes forces, je le sens. »

Personne ne s'était soucié encore du petit traître qui gisait sur la table, la poitrine ouverte. Julia l'aperçut et devina seulement alors que le prince Ignace s'était livré à cet horrible jeu qu'elle détestait. « Prince, dit-elle, tandis que le rouge lui montait aux joues, que vous a fait ce pauvre oiseau, pour que vous le tuiez ainsi sans pitié ? Ce jeu est vraiment stupide et cruel. Vous m'aviez promis d'y renoncer, et vous n'avez pas tenu parole... Mais si vous recommencez une seule fois, je ne rangerai plus jamais vos tasses, je n'apprendrai plus à parler à vos poupées, et je ne vous raconterai plus l'histoire du Roi des Eaux. — « Pas fâchée, mademoiselle Julia ! murmura le

Prince. Mais c'était un coquin, cet oiseau aux belles plumes. Il avait secrètement coupé les pans des habits de tous les soldats et avait ourdi une révolte. Mais ça fait mal, ça fait mal. » La Benzon regarda le Prince, puis Julia avec un étrange sourire, et s'écria : « Que de lamentations pour deux ou trois doigts brûlés ! Mais c'est vrai, le chirurgien met un temps infini à préparer son baume. Il existe un remède vulgaire qui peut soulager même des gens au-dessus du vulgaire. Que l'on apporte donc des pommes de terre crues ! » Elle alla à la porte, mais comme saisie d'une idée soudaine, elle s'arrêta, se retourna, embrassa Julia, lui mit un baiser sur le front et dit : « Tu es ma bonne petite fille, et tu le resteras toujours, quoi que tu deviennes... Mais garde-toi bien de certains fous aux nerfs trop tendus, ferme ton cœur au charme dangereux de leurs séduisants discours. » Puis, jetant un dernier regard attentif sur la Princesse qui semblait dormir paisiblement, elle quitta la chambre.

Le chirurgien entra, un immense emplâtre dans les mains, assurant avec mille circonlocutions qu'il venait d'attendre longtemps dans les appartements du très-gracieux Prince, ne pouvant se douter qu'il se trouvait dans la chambre à coucher de la très-gracieuse Princesse. Il voulut s'approcher du Prince avec son emplâtre, mais la femme de chambre, qui venait d'apporter de magnifiques pommes de terre sur un plat d'argent, lui coupa la route et affirma que contre les brûlures il n'y avait point de meilleur remède que des pommes de terre râpées. « Et, fit Julia, en s'emparant du plat d'argent, je vais vous préparer moi-même un joli emplâtre, petit Prince !

— Altesse ! s'écria le chirurgien effaré. Réfléchissez !... un remède vulgaire pour les doigts brûlés d'une personne du sang ! L'art... l'art seul sera... *doit être* ici votre secours. » Il voulut de nouveau s'approcher du Prince, mais celui-ci fit un bond en arrière et cria : « Au diable ! au diable ! Mademoiselle Julia me fera cet emplâtre, et l'art quittera la pièce ! »

L'art prit congé avec son emplâtre savant, et jeta un regard venimeux sur la femme de chambre.

Julia entendit la Princesse respirer de plus en plus fort ; mais quel fut son étonnement lorsque....

(MURR) :

....m'endormir. Je me tournais et me retournais, sur ma couche ; j'essayais toutes les positions possibles. Tantôt je m'étendais de tout mon long, tantôt je me pelotonnais en rond, la tête reposant sur mes pattes veloutées, la queue gracieusement enroulée autour de mon corps et couvrant mes yeux ; ou bien encore, je me jetais sur le flanc, les pattes raides et loin du corps, la queue pendant à bas de ma couche avec une parfaite indifférence. En vain... tout fut en vain ! Mes idées, mes imaginations se faisaient de plus en plus troubles, et je tombai enfin dans ce délire qui n'est point un sommeil, mais bien un combat entre la veille et le sommeil, à ce qu'affirment très justement Moritz, Davidson, Nudow, Tiedemann, Wienholt, Reil, Schubert, Kluge, et autres psychologues qui ont écrit sur le sommeil et le rêve, et que je n'ai point lus.

Le soleil éclairait à plein la chambre de mon maître lorsque je m'éveillai de ce délire, de ce combat entre la veille et le sommeil, et repris vraiment conscience. Mais quelle conscience ! quel éveil !... O jeune matou qui lis ceci, dresse les oreilles et sois attentif, afin que ne t'échappe pas la morale de l'histoire. Prends à cœur ce que je dis d'un état dont je ne puis te peindre que bien faiblement l'indicible désolation. Prends cet état à cœur, je te le répète, et surveille-toi bien lorsque tu boiras pour la première fois un punch de chats dans une société d'étudiants. N'y touche qu'avec modération et, si l'on veut ne pas te laisser faire, invoque-moi, invoque mon expérience ; que le chat Murr soit ton autorité, qui sera admise, j'espère, et reconnue par tous.

Bref... Pour parler d'abord de mon état physique, je ne me sentais pas seulement las et misérable, j'étais particulièrement tourmenté par certaine réclamation audacieuse et anormale de mon estomac, impossible à satisfaire justement à cause de son caractère anormal ; cela provoquait un remue-ménage intérieur auquel prenaient part jusqu'à mes ganglions enflammés, qui tremblaient et s'agitaient convulsivement, dans une éternelle alternance de volonté et d'impuissance. C'était un état irrémédiable.

Mais mon malaise moral était plus pénible encore, s'il est

possible. Avec l'amer remords et le tenaillement d'une soirée où pourtant je ne pouvais absolument rien trouver de blâmable, mon âme ressentait une désolante indifférence envers toute satisfaction terrestre. Je méprisais tous les biens de ce monde, tous les dons de la Nature, sagesse, intelligence, esprit, etc. Les plus grands philosophes, les poètes les plus profonds n'étaient pas davantage à mes yeux que ces poupées de chiffon qu'on nomme polichinelles. Pis encore ! ce mépris s'étendait jusqu'à ma propre personne, je croyais reconnaître que j'étais tout au plus un vulgaire chat ratier... Rien n'est plus décourageant ! L'idée que j'étais en proie aux pires misères, que la terre n'était qu'une vallée de larmes me plongeait dans d'atroces souffrances. Je fermai les yeux et versai des pleurs abondants.

« Tu as fait bombance, Murr, et maintenant tu te sens misérable ?... Oui, oui, ainsi vont les choses ? Allons, dors, mon vieux, cela te fera du bien ! » me dit mon maître lorsqu'il vit que je ne touchais pas à mon déjeuner et que je poussais de tristes miaulements. Mon maître !... ô Dieu ! il ne savait pas, il ne connaissait pas mes peines, il ne devinait pas les effets d'une soirée d'étudiants et d'un punch de chats sur une âme sensible !

Il pouvait être midi et je n'avais pas bougé de ma couche lorsque soudain le frère Muzius, qui avait réussi à s'introduire Dieu sait comment, se trouva devant moi. Je me plaignis à lui de mon déplorable état ; mais au lieu d'y prendre part, comme je m'y attendais, et de me consoler, il éclata d'un rire immodéré et s'écria : « Oho ! frère Murr, ce n'est rien que la crise, le passage d'une enfance indigne et philistine au respectable état d'étudiant, et tu te crois malade et misérable. Tu n'es pas encore habitué aux nobles bambochades. Mais fais-moi le plaisir de te taire, tiens ta langue et ne va pas parler de tes souffrances à ton maître. Notre espèce est suffisamment mal famée à propos de cette apparente maladie et l'humanité médisante lui a donné un nom qui nous vise et que je ne veux point répéter (1). Mais lève-toi, ressaisis-toi et viens, l'air frais

(1) Les Allemands désignent le « mal aux cheveux » par le mot *Katzenjammer*, mal des chats. (N. d. T.)

te fera du bien ; d'ailleurs, il faut qu'avant tout tu prennes du poil de la bête. Viens, la pratique te montrera ce que cela signifie. »

Le frère Muzius, depuis le temps où il m'avait arraché au philistère, exerçait un véritable empire sur moi ; il me fallait faire tout ce qu'il voulait. Je me levai péniblement de ma couche, m'étirai autant que me le permettaient mes membres courbatus et suivis mon loyal ami sur le toit. Nous fîmes les cent pas et, de fait, je me sentis bientôt plus dispos. Puis le frère Muzius m'entraîna derrière la cheminée, où, malgré ma répugnance, je dus boire trois ou quatre petits verres de saumure de hareng. C'étaient là les poils de la bête que, selon l'expression de Muzius, il fallait prendre... Oh ! l'effet de ce vigoureux remède fut merveilleux. Comment dire ? Les réclamations anormales de l'estomac se turent, la rumeur intense s'apaisa, le système ganglionnaire se tranquillisa, la vie rede vint belle, je rendis mon estime aux biens de ce monde, aux sciences, à la sagesse, à l'intelligence, à l'esprit, etc. J'étais de nouveau moi-même, le sublime, le très admirable chat Murr. O Nature ! Nature ! se peut-il que quelques gouttes qu'un chat boit, cédant follement à son indomptable caprice, éveillent la rébellion contre toi, contre le principe bienfaisant que tu as semé dans son cœur avec un amour tout maternel ? Ce principe pourtant devrait le convaincre que ce monde, avec ses joies (telles que poissons frits, os de poulets, bouillie au lait, etc.) est le meilleur des mondes possibles, qu'il est lui-même ce qu'il y a de meilleur en ce monde puisque ces joies n'ont été créées que pour lui... Mais un matou philosophe reconnaît cela, il y a là une profonde sagesse : cette misère, ce désespoir immense n'est que le contrepoids qui opère la réaction nécessaire pour aller de l'avant dans les conditions que nous impose l'existence : ainsi donc, cette misère a son fondement dans la pensée de l'éternel Univers !... Prenez du poil de la bête, jeunes matous, et consolez-vous ensuite avec cette proposition expérimentale et philosophique de votre savant et perspicace congénère.

Il suffira de dire que je menai pendant quelque temps une joyeuse vie d'étudiant sur les toits, en compagnie de Muzius et d'autres jeunes matous blancs, jaunes ou bigarrés, tous

braves, loyaux et pleins d'entrain. J'arrive maintenant à un important événement de ma vie, qui ne fut pas sans conséquences.

Un soir, à la tombée de la nuit, comme je voulais me rendre avec mon frère Muzius à une beuverie d'étudiants, je rencontrai au clair de lune ce traître noir, gris et jaune qui m'avait ravi Mimine. Il est fort possible qu'à la vue de ce rival détesté, à qui j'avais dû honteusement céder la place, j'aie montré quelque hésitation. Mais lui passa fièrement devant moi, sans me saluer, et j'eus un peu l'impression qu'il m'adressait un sourire méprisant, tout plein de la supériorité qu'il s'était acquise sur moi. Je pensai à ma Mimine perdue, aux coups que j'avais reçus, et mon sang ne fit qu'un tour. Muzius remarqua mon excitation, et comme je lui communiquais ce que j'avais cru observer, il me dit :

« Tu as raison, frère Murr. Le manant t'a jeté un regard de travers et a passé insolemment devant toi ; il est probable qu'il avait l'intention de t'offenser... Enfin, nous le saurons bientôt. Si je ne me trompe, ce philistin bariolé a noué tout près d'ici une nouvelle liaison amoureuse, il rôde tous les soirs sur ce toit. Attendons un peu, le monsieur repassera bientôt, sans doute, et nous verrons bien. »

En effet, au bout d'un instant, le chat bigarré revint, marchant avec insolence, et du plus loin qu'il nous vit, il me jeta un regard méprisant. Je m'avançai, plein de courage et d'audace, nous passâmes si près l'un de l'autre que nos queues se heurtèrent assez fort. Je m'arrêtai, me retournai, et dis d'une voix ferme : « *Maou !* » Ils'arrêta aussi, se retourna et dit d'un air de bravade : « *Maou !* » Puis nous poursuivîmes chacun notre route.

« C'est une offense ! s'écria Muzius hors de lui. Demain je donnerai une leçon à cet effronté. »

Muzius alla le trouver le lendemain matin et lui demanda de ma part, s'il avait touché ma queue ? Il fit répondre : qu'il avait touché ma queue. A quoi je rétorquai : que s'il avait touché ma queue, je devais considérer cela comme une offense. Et lui : que je pouvais le prendre comme il me plaisait. Et moi : que je le prenais comme une offense. Et lui :

que je n'étais nullement capable de juger ce qui était une offense. Et moi : que je le savais très bien, et mieux que lui. Et lui : que je n'étais point homme qu'il pût offenser. Et moi : que pourtant je le tenais pour une offense. Et lui : que j'étais un sot. Et moi, pour garder l'avantage : que si j'étais un sot, il était un vil roquet. Là-dessus vint la provocation.

— *Remarque de l'éditeur* : O Murr, mon chat ! Ou bien le point d'honneur n'a pas changé depuis l'époque de Shakespeare ou bien je te surprends en flagrant délit de mensonge littéraire, — c'est-à-dire d'un mensonge qui doit donner plus de lustre à l'événement que tu racontes. La façon dont tu en vins à ce duel avec le retraits à la robe bigarrée n'est-elle pas l'exacte parodie du mensonge sept fois repoussé de Probststein dans *Comme il vous plaira* ? Est-ce que je ne reconnais pas, dans la prétendue histoire de ton duel, toute l'échelle qui va de la réponse polie, par la fine pointe, la grossière répartie, la réplique intrépide, jusqu'à l'insolente bravade ? Et crois-tu t'en tirer en remplaçant le mensonge précis et patent par quelques insultes ? Murr ! mon chat, les critiques te tomberont dessus, mais tu as prouvé du moins que tu as lu Shakespeare avec intelligence et profit ; cela excuse bien des choses !

A dire vrai, je sentis bien une espèce de frisson lorsque je reçus la provocation qui choisissait le duel à l'égratignure. Je me souvins du terrible traitement que m'avait infligé le traître bigarré lorsque, poussé par la jalousie et la soif de vengeance, je l'avais attaqué ; je maudis alors l'avantage que Muzius m'avait conseillé de conserver. Muzius remarqua sans doute que je pâlisais à la lecture du cartel et s'aperçut de mon état. « Frère Murr, me dit-il, il me semble que l'approche de ton premier duel te fait quelque peu trembler ? » Je ne fis aucune difficulté d'ouvrir mon cœur à mon ami, et de lui dire ce qui ébranlait mon courage.

« O mon frère ! fit Muzius, mon cher frère Murr ! Tu oublies que cette fois-là, lorsque cet insolent t'infligea une si terrible correction, tu étais encore fort novice, tandis que tu es maintenant un valeureux étudiant. Et ton combat avec le bigarré n'était pas un véritable duel dans les règles, pas même une rencontre ; c'était une simple rixe à la manière philistine, qui ne

sied nullement à un chat-étudiant. Remarque, frère Murr, que l'homme, jaloux de nos facultés extraordinaires, nous reproche notre penchant à nous battre d'une façon basse et déshonorante : lorsque pareille rixe survient entre gens de son espèce, il la désigne railleusement de cette méprisante expression : se battre comme des chats. C'est une raison déjà pour qu'un véritable matou, qui a de l'honneur et tient aux bonnes manières, évite toute méchante rencontre de cette sorte et fasse honte à l'homme qui, en certaines circonstances, est fort enclin à donner et à recevoir des coups... Ainsi donc, frère, laisse là toute crainte et toute hésitation, conserve ton courage. Sois bien persuadé que dans ce duel en règle tu peux tirer vengeance de ton humiliation précédente, et égratigner si bien ce hâbleur qu'il sera contraint de délaisser pour un temps ses sottes amourettes et ses stupides airs de grandeur... Mais attends ! Il me vient à l'esprit qu'après ce qui s'est passé entre vous, le duel à l'égratignure ne peut amener une issue satisfaisante, et que vous devriez vous battre d'une façon plus décisive, je veux dire à la morsure. Il nous faut l'avis de nos camarades. »

Muzius, en un discours fort clair, exposa à l'assemblée l'affaire survenue entre le bigarré et moi. Tout le monde approuva l'orateur et je fis donc dire par Muzius à mon adversaire : que j'acceptais son cartel, mais que vu la gravité de l'insulte je ne me battrais qu'à la morsure. Le bigarré voulut faire des objections, observer que ses dents étaient émoussées, etc. Mais Muzius lui expliqua, avec sa gravité et sa fermeté ordinaires, qu'il ne pouvait être question que d'un duel à la morsure, bien plus décisif que l'autre, et que s'il ne voulait point y consentir, il accepterait de rester un vil roquet. Il se résigna.

La nuit fixée pour la rencontre arriva. A l'heure convenue je me postai avec Muzius sur le toit d'une maison qui était à la frontière du quartier. Mon adversaire arriva bientôt avec un imposant matou, plus bigarré encore que lui-même, et dont les traits marquaient encore plus d'audace et d'insolence. C'était, nous le supposâmes aussitôt, son second ; ils avaient fait ensemble plusieurs campagnes et s'étaient trouvés tous deux à l'assaut du grenier à blé où le bigarré avait conquis l'ordre du Lard brûlé. En outre, il y avait là, appelée ainsi que

je l'appris ensuite par le prudent Muzius, une petite chatte gris-clair qui se connaissait fort bien en chirurgie et qui devait panser hâtivement les blessures les plus graves. On convint encore que le duel se ferait en trois bonds et qu'au cas où le troisième bond n'amènerait rien de décisif, on débattrait s'il convenait de prolonger de quelques bonds ou de considérer l'affaire comme terminée. Les seconds mesurèrent la distance, et nous nous mîmes en position, face à face. Conformément à l'usage, les seconds poussèrent un cri strident et nous bondîmes.

À l'instant où je voulais saisir mon adversaire, il attrapa mon oreille droite et la mordit si cruellement que malgré moi je poussai un cri de douleur. « Arrêtez ! » s'écria Muzius. Le bigarré lâcha prise et nous nous remîmes en position.

Nouveau cri des seconds, nouveau bond. Je croyais cette fois-ci mieux saisir mon ennemi ; mais le traître se baissa et me mordit la patte gauche où de grosses gouttes de sang jaillirent. « Arrêtez » ! fit encore Muzius. « En fait, dit le second de mon adversaire en se tournant vers moi, l'affaire est réglée, car, Monsieur, la sérieuse blessure que vous avez à la patte vous met *hors de combat* (1) ». Mais ma colère et mon profond dépit m'empêchaient de ressentir la douleur, et je répondis qu'on verrait bien, au troisième bond, si j'avais perdu de mes forces et si l'affaire était terminée. « Bon ! fit le second avec un rire sarcastique, si vous tenez absolument à tomber sous la patte d'un adversaire fort supérieur, que votre volonté soit faite ! » Mais Muzius me frappa sur l'épaule et me dit : « Bravo, bravo ! mon frère Murr, un véritable étudiant ne prend point garde à une égratignure comme celle-ci... Courage ! »

Troisième cri des seconds, troisième bond... Malgré ma rage, j'avais observé la ruse de mon adversaire qui faisait sans cesse de petits sauts de côté, de sorte que je le manquais tandis qu'il m'atteignait avec certitude. Cette fois-ci, je me tins sur mes gardes, sautai aussi de côté et, au moment où il croyait déjà me tenir, je le mordis au cou de telle façon qu'il était incapable de crier ou même de gémir. « Arrêtez ! » cria cette fois le se-

(1) En français dans le texte.

cond de mon adversaire. Je lâchai prise aussitôt, mais mon ennemi tomba sans connaissance, tandis que le sang coulait à flots de sa blessure. La chatte grise accourut et, pour arrêter le sang, en attendant le pansement, elle recourut à un remède domestique qu'elle avait toujours à sa disposition, affirmait Muzius, puisqu'elle le portait sur elle : en effet, elle versa sur la blessure certain liquide dont elle arrosa aussi tout le corps du matou évanoui et qui, à en juger par son odeur forte et aigre, devait être un remède actif et radical. Ce n'était ni de l'arquebusade ni de l'eau de Cologne... Muzius me pressa ardemment sur son cœur et me dit : « Murr, mon frère, tu as défendu ton honneur comme un chat qui a le cœur à la bonne place. Murr, tu t'élèveras au faite de notre société, tu ne souffriras jamais l'insulte et tu seras toujours là lorsqu'il s'agira de défendre notre honneur. » Le second de mon adversaire, qui avait prêté assistance à la chirurgienne gris-clair s'avança, plein d'insolence, et affirma qu'au troisième bond j'avais transgressé le *comment*. Mais frère Muzius, se mettant en position, déclara, les yeux étincelants et les griffes dardées, que celui qui dirait pareille chose aurait affaire à lui, et que la question pouvait être vidée sur-le-champ. Le second jugea préférable de ne pas répondre ; sans un mot, il chargea sur son dos son ami qui avait un peu repris ses sens, et ils disparurent dans la lucarne. La chirurgienne cendrée me demanda si, pour mes blessures, son remède domestique pouvait m'être de quelque service. Mais je refusai, quelles que fussent les douleurs de ma patte et de mon oreille. Puis, tout enorgueilli par ma victoire, heureux d'avoir vengé l'enlèvement de Mimine et les coups reçus, je repris le chemin de ma demeure.

C'est en songeant à toi, jeune matou, que j'ai raconté aussi minutieusement mon premier duel. Sans compter que cette histoire merveilleuse t'enseignera ce qu'est le point d'honneur, tu pourras y puiser bien des préceptes d'une morale utile et nécessaire dans l'existence : que, par exemple, le courage et la vaillance ne peuvent rien contre les feintes, et que, par conséquent, l'exacte étude des feintes est indispensable à qui veut l'emporter et n'être point terrassé. « *Chi no se ajuta, se nega* », dit Brighella, dans les *Mendiants fortunés* de Gozzi, et cet

homme a raison, entièrement raison. Considère cela, jeune matou, et ne méprise point les feintes, car en elles se cache, comme en un riche gisement, la véritable sagesse d'ici-bas.

Lorsque je descendis, je trouvai la porte de mon maître fermée, et je dus me contenter pour la nuit du paillason. Mes plaies avaient beaucoup saigné, et je perdis quelque peu mes sens. Je me sentis emporté doucement. C'était mon maître qui m'avait entendu (sans doute avais-je gémi sans m'en rendre compte), avait ouvert la porte et aperçu mes blessures. « Pauvre Murr ! s'écria-t-il. Que t'a-t-on fait ? voilà de bonnes morsures... Enfin, j'espère que tu n'es pas demeuré en reste. » — Maître, pensai-je, si tu savais... » Et de nouveau, je me sentis exalté merveilleusement à la pensée de ma victoire complète et de l'honneur qu'elle me faisait. Mon bon maître me coucha sur mon coussin, prit dans l'armoire une petite boîte d'onguent, prépara deux emplâtres qu'il me mit sur l'oreille et sur la patte. Je le laissai faire avec patience et ne fis entendre qu'un léger « Rrrrr ! » lorsque le premier pansement me fit mal. « Tu es un chat intelligent, Murr ! dit Maître Abraham. Tu ne méconnaiss pas les bonnes intentions de ton Maître, comme tant d'étourdis et de grognons de ta race. Tiens-toi bien tranquille, et lorsqu'il sera temps de lécher la blessure de ta patte, tu sauras bien ôter toi-même le pansement. Quant à ton oreille, tu n'y peux rien, pauvre ami, il faut supporter l'emplâtre. »

Je promis à mon maître de faire ce qu'il me disait. En signe de satisfaction et de gratitude, je lui tendis ma patte saine, qu'il prit et secoua doucement, sans la serrer le moins du monde. Mon maître savait comment on se comporte avec les matous bien élevés.

Je sentis bientôt les effets des emplâtres et je me félicitai d'avoir refusé le remède domestique de la chirurgienne cendrée. Muzius qui vint me voir me trouva vigoureux et de bonne humeur. Je fus bientôt en état de le suivre à une fête des étudiants. On imagine avec quelle allégresse indescriptible j'y fus accueilli. Tout le monde m'aimait deux fois plus qu'auparavant.

Dès lors, je menai une délicieuse existence d'étudiant, et je

me préoccupai peu d'y perdre les plus beaux poils de ma fourrure. Pourtant, y a-t-il ici-bas un bonheur qui soit durable ? A chaque joie que l'on goûte, n'est-on pas guetté déjà par.....

(PLACARDS) :

.....une colline escarpée qui, en pays de plaine, eût passé pour une montagne. Un chemin y conduisait, large et en pente douce, entre deux haies odorantes. A tout instant, de chaque côté, des bancs de pierre et des tonnelles prouvaient avec quel soin on songeait aux pèlerins errants. Parvenu au sommet, on était surpris de la grandeur et de la magnificence du bâtiment que l'on avait pris de loin pour une église solitaire. Des armoiries, mitre, crosse et croix, taillées dans la pierre au-dessus de l'entrée, indiquaient que c'était là une ancienne résidence épiscopale, et l'inscription : *Benedictus qui venit in nomine Domini* invitait le voyageur à entrer. Mais quiconque franchissait ce porche s'arrêtait involontairement, saisi d'admiration à la vue de l'église qui s'élevait là, avec sa façade dans le style de Palladio et ses deux tours hautes et légères ; au milieu de la cour, elle formait le bâtiment principal, et deux ailes s'y rattachaient. Dans le corps central se trouvait aussi l'appartement du père Abbé, tandis que les autres corps de logis renfermaient les cellules des moines, le réfectoire, d'autres salles communes et les pièces destinées à recevoir les hôtes. On voyait encore, non loin du monastère, les communs, la métairie, la maison du fermier ; plus bas vers la vallée, le joli village de Kanzheim entourait la colline et son abbaye comme une couronne aux riches couleurs.

Cette vallée s'étendait jusqu'au pied des monts lointains. Des troupeaux nombreux paissaient dans les prairies bordées de ruisseaux clairs, les paysans des villages épars s'en allaient gaiement à travers les blés, les chants allègres des oiseaux retentissaient dans les bosquets, des appels de cor, pleins de mélancolie, venaient des bois sombres ; ailés de voiles blanches, des chalands lourdement chargés descendaient rapidement le courant de la large rivière qui coulait dans la vallée, et l'on entendait les joyeux saluts des bateliers. Ce n'était par-

tout qu'abondance et plénitude, généreuse bénédiction de la Nature, vie active et incessante. La vue que l'on avait des fenêtres du couvent sur le riant paysage étendu au pied de la colline exaltait l'âme et la comblait en même temps d'un bien-être profond.

Peut-être, malgré la noblesse et la grandeur de son architecture, eût-on reproché à l'ornementation intérieure de l'église, avec toutes ses sculptures peintes ou dorées et ses médiocres tableaux, un peu de surcharge et de mauvais goût monacal ; le style très pur dans lequel étaient bâtis et décorés les appartements de l'Abbé n'en frappait que davantage les yeux du visiteur. En quittant le chœur de l'église, on entrait directement dans une vaste salle qui servait à la fois de lieu de réunion pour les moines et de magasin pour les instruments et les partitions. Puis un long couloir, sous une colonnade ionique, menait aux chambres de l'Abbé. Tentures de soie, bons tableaux des meilleurs maîtres de diverses écoles, bustes, statues de grands hommes d'Église, tapis, dallages agréables, meubles précieux, tout indiquait ici la richesse d'un monastère bien doté. Mais cette richesse qui régnait partout n'était point un éclat excessif qui aveugle l'œil sans lui plaire, éveillant plus d'étonnement que de bonheur. Tout était à sa place, rien ne cherchait à attirer l'attention sur soi seul, ou à nuire à l'effet du reste ; aussi ne songeait-on pas à la rareté de tel ou tel ornement particulier, et se sentait-on agréablement flatté par l'ensemble. La parfaite harmonie, la justesse de toute la décoration produisait cet effet exquis, et c'est ce sentiment de la convenance que l'on appelle bon goût. Le confort de ces appartements touchait au luxe sans être vraiment luxueux, et il n'y avait donc rien de choquant à ce qu'un religieux eût réuni et aménagé tout cela. C'était l'abbé Chrysostome qui, à son arrivée à Kanzheim, quelques années auparavant, avait fait installer ce logement dans son état actuel ; tout son caractère, toute sa façon d'être s'exprimaient déjà clairement dans cette décoration, avant qu'on le vît lui-même et qu'on pût admirer l'élévation de son esprit et de sa culture.

N'ayant pas atteint la cinquantaine, grand, bien bâti, une expression toute spirituelle dans un visage d'une mâle beauté,

de la grâce et de la dignité dans tout son maintien, l'Abbé inspirait à qui l'approchait le respect que voulait son état. Zélé défenseur de l'Église, infatigable porte-parole de son ordre, de son abbaye, il avait pourtant l'air indulgent et plein de tolérance. Mais précisément, cette apparente mansuétude était une arme qu'il savait fort bien manier pour vaincre toute résistance, vînt-elle du Pouvoir suprême. On devinait, certes, que sous ses paroles simples et onctueuses, qui semblaient venir d'un cœur ouvert, se cachait la ruse monacale, mais on n'observait que l'agilité d'un esprit éminent qui avait pénétré les derniers secrets de l'Église. Le Père Abbé était un élève de la Propagande de Rome. Très peu enclin lui-même à renoncer aux exigences de la vie, il laissait à ses nombreux subordonnés toute la liberté que leur état pouvait souhaiter. Tandis que les uns, dans la solitude de leur cellule, s'adonnaient à l'étude d'une science, d'autres se promenaient dans le parc de l'abbaye et passaient leur temps en joyeux entretiens ; certains, enclins au recueillement, jeûnaient et vivaient en prières continuelles, tandis que d'autres faisaient honneur à la bonne table du monastère et bornaient leurs exercices religieux aux strictes prescriptions de l'ordre. Il en était qui n'eussent point voulu sortir de l'abbaye, d'autres qui faisaient de longs voyages et qui parfois, en temps venu, échangeaient le long manteau du prêtre contre la courte veste du chasseur pour courir les champs à la trace du gibier.

Mais les goûts des Frères pouvaient différer, chacun pouvait se conformer aux siens selon son gré, tous se retrouvaient dans un commun enthousiasme pour la musique qu'ils aimaient avant toute chose. La plupart étaient de remarquables exécutants, et il y avait parmi eux plusieurs virtuoses qui eussent fait honneur à la meilleure chapelle princière. Une riche bibliothèque musicale, une collection d'excellents instruments permettaient à chacun de pratiquer cet art à sa guise, et de fréquentes exécutions d'œuvres bien choisies tenaient leurs talents en haleine.

Or, l'arrivée de Kreisler à l'abbaye donna un nouvel essor à cette activité musicale. Les savants fermèrent leurs livres, les méditatifs abrégèrent leurs oraisons, tous se réunirent au-

tour de Kreisler, qu'ils aimaient et dont ils plaçaient les œuvres au-dessus de toute autre musique. L'Abbé lui-même lui vouait une vive amitié, chacun s'efforçait à l'envi de lui manifester son estime et son affection. Ainsi, la contrée où se trouvait l'abbaye était un vrai paradis ; la vie du cloître était d'un confort délicieux, à quoi contribuaient une table raffinée et un noble vin dont le Père Hilarius prenait grand soin. Il régnait entre les Frères cette même affabilité sereine que l'on voyait chez l'Abbé. Kreisler, que l'art occupait sans cesse, nageait dans son élément : aussi son cœur agité devait-il atteindre à un calme qu'il ne connaissait plus depuis longtemps. La violence même de son ironie s'atténua, il se fit tendre et doux comme un enfant ; mais, mieux encore, il prit foi en lui-même. Son double, ce fantôme né des gouttes de sang jaillies de son cœur déchiré, avait disparu...

On a écrit quelque part (1) du maître de chapelle Johannès Kreisler que ses amis n'avaient pu l'amener à noter une seule de ses compositions, ou que, si cela lui était arrivé, il avait aussitôt jeté son œuvre au feu, malgré la joie qu'il avait pu manifester de sa réussite. Il en a été ainsi peut-être à une époque terrible, où le pauvre Johannès se sentit menacé d'une catastrophe irrémédiable, mais dont l'auteur de cette biographie ne sait pas grand'chose encore. A l'époque dont nous parlons ici, Kreisler, réfugié à l'abbaye de Kanzheim, se gardait bien de détruire les compositions qui naissaient de son cœur ; et son état d'âme s'exprimait dans le caractère de douce et bienfaisante mélancolie qui enveloppait ses œuvres, tandis que naguère son pouvoir magique servait trop souvent à conjurer, à faire surgir des profondeurs de l'harmonie, les esprits redoutables qui excitent dans le cœur humain la peur, l'effroi, tous les tourments d'une nostalgie désespérée.

Un soir, on avait répété dans le chœur la messe solennelle que Kreisler venait d'achever et qui devait être exécutée le lendemain matin. Les Frères avaient regagné leurs cellules, Kreisler seul s'attardait sous la colonnade et regardait le pay-

(1) *Fantaisies à la manière de Callot* (Note d'Hoffmann). Page 4 de ma traduction des *Kreisleriana*. Paris, Fourcade, 1931. (N. d. T.)

sage qui s'étendait devant lui, dans la lueur du soleil couchant. Il crut entendre encore une fois, dans le lointain, son œuvre, à laquelle les Frères venaient de donner la vie. Mais lorsque vint l'*Agnus Dei*, il sentit revenir en lui, plus intense encore, l'indicible félicité des instants où cet *Agnus Dei* lui était apparu. « Non ! s'écria-t-il tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. Non ! ce n'est pas moi, c'est toi seule, toi mon unique pensée, mon unique désir ! »

Kreisler avait composé d'une façon bien étrange cette partie où l'Abbé et les Frères trouvaient l'expression du plus fervent recueillement, de l'amour divin lui-même. L'esprit tout occupé de la messe solennelle qu'il avait commencée mais qu'il était loin d'achever encore, il rêva une nuit que la fête de la Toussaint, à laquelle il destinait cette œuvre, était arrivée, que l'on avait sonné pour la messe, qu'il était au pupitre, la partition terminée devant lui, et que l'Abbé disant la messe entonnait : les premières notes du *Kyrie* s'élevaient.

Phrase par phrase, toute la messe suivait ; l'exécution vive et ferme le ravissait, l'entraînait jusqu'à l'*Agnus Dei*. Il remarquait alors, à son grand effroi, des pages blanches dans la partition, sans une seule note ; il laissait brusquement retomber sa baguette ; les Frères le regardaient, attendant qu'il commençât, qu'il interrompît enfin ce long silence. Mais l'embarras, l'angoisse l'accablaient comme une masse de plomb, et quoique l'*Agnus Dei* fût renfermé, tout achevé, dans son cœur, il n'arrivait pas à le transporter sur la partition. Alors, soudain, une adorable figure d'ange apparaissait, s'avancait auprès du pupitre, chantait l'*Agnus Dei* d'une voix céleste, et cet ange était Julia... Ravi d'enthousiasme, Kreislers'éveilla et écrivit l'*Agnus* qui lui était apparu dans son rêve. Et maintenant, Kreisler rêvait de nouveau ce même rêve, il entendait la voix de Julia, les ondes du chant montaient et montaient. Lorsqu'enfin retentit le chœur : *Dona nobis pacem*, il souhaita d'être englouti dans l'océan de mille béatitudes où il se trouva plongé.

Un léger coup sur l'épaule éveilla Kreisler de l'extase où il était tombé. L'Abbé se tenait devant lui, le regardant avec bienveillance.

« N'est-ce pas, Johannès, mon fils ? dit-il. Ce que tu as res-

senti dans la profondeur de ton âme, ce que tu es parvenu à évoquer à la vie, avec une si admirable vigueur, cela t'emplit maintenant de joie ? Je suppose que tu pensais à cette messe solennelle qui est à mon avis l'une des meilleures œuvres que tu aies écrites. »

Kreisler regarda fixement l'Abbé, sans un mot, incapable de parler.

« Voyons ! voyons ! reprit l'Abbé avec un sourire, redescends des hautes régions jusqu'où tu as pris ton vol. Tu composes intérieurement, je crois, et tu n'interromps jamais ton travail qui est, certes, un plaisir, mais un plaisir dangereux qui finira par épuiser tes forces. Arrache-toi maintenant à toute idée créatrice, promenons-nous ensemble dans la fraîcheur de ce cloître, et bavardons librement. »

L'Abbé se mit à parler de l'organisation du monastère, de la vie des moines, à vanter l'esprit de paix et de véritable piété qui les habitait tous. Il finit par demander au maître de chapelle s'il voyait juste : il croyait avoir remarqué que Kreisler, depuis quelques mois qu'il se trouvait à l'abbaye, s'était fait plus calme, plus dégagé, plus enclin à cultiver activement son art, qui embellissait le service divin.

Kreisler ne put que confirmer cette remarque de l'Abbé et ajouter que le monastère s'était ouvert à lui comme un asile où il s'était réfugié ; il s'y sentait chez lui, comme s'il eût été "un des Frères et ne dût plus quitter le cloître.

« Vénérable Abbé, conclut Kreisler, laissez-moi l'illusion que me donne cet habit. Laissez-moi croire que, rejeté par une horrible tempête, je dois à la faveur du sort apaisé d'avoir abordé sur une île où je vis caché, où plus jamais ne sera troublé mon beau rêve, qui est l'enthousiasme même de l'art.

— En vérité, répondit l'Abbé, tandis qu'une expression de tendresse rayonnait sur son visage, Johannès, mon fils, l'habit que tu as revêtu pour être comme l'un de nos frères te sied, et je voudrais que tu ne le quittasses plus. Tu es le plus respectable Bénédictin que l'on puisse voir.

« Pourtant, poursuivit-il après un instant de silence, en prenant la main de Kreisler, pourtant la plaisanterie n'est pas de mise ici. Vous savez, mon cher Johannès, combien vous

n'avez plu dès l'instant où je fis votre connaissance ; ma sincère amitié, allant de pair avec l'estime où je tiens votre remarquable talent, n'a fait que croître. On est plein de sollicitude pour celui que l'on aime, et, c'est cette sollicitude qui me fit vous observer anxieusement depuis que vous êtes parmi nous. Je me suis fait ainsi une certitude, à laquelle je ne puis renoncer. Il y a longtemps que je voulais vous ouvrir mon cœur à ce propos, j'attendais un moment favorable, il est arrivé... Kreisler ! renoncez au monde, entrez dans notre Ordre ! »

Kreisler, certes, se plaisait à l'abbaye, il lui était agréable de pouvoir prolonger un séjour qui lui donnait le calme, l'apaisement, et qui suscitait en même temps son activité artistique ; mais il fut assez désagréablement surpris par la proposition de l'Abbé. Il n'avait jamais songé sérieusement à abdiquer sa liberté pour se laisser enrôler parmi les moines, si même il en avait eu parfois une passagère envie que l'Abbé avait pu deviner. Il regarda l'Abbé d'un air stupéfait, mais celui-ci poursuivit sans lui laisser le temps de parler :

« Écoutez-moi tranquillement avant de me répondre, Kreisler. Sans doute ai-je le désir de conquérir à l'Église un bon serviteur ; cependant Elle repousse elle-même toute vocation forcée et veut seulement que l'on souffle sur l'étincelle de la véritable connaissance pour qu'en jaillisse la flamme ardente de la Foi qui anéantit tout aveuglement. Je ne prétends donc que développer ce qui peut-être gît, obscur et trouble, dans votre propre sein, vous en faire prendre à vous-même une claire conscience. Dois-je, mon cher Johannès, vous parler, à vous, des stupides préjugés que le monde nourrit contre la vie monacale ? On prétend qu'une monstrueuse fatalité a toujours jeté le moine dans la cellule où, renonçant à toutes les joies de ce monde, il mène une vie désolée, endeuillée, en proie à un continuel supplice. Le cloître serait donc la sombre prison où s'est enfermé l'inconsolable regret d'un bien perdu, le désespoir, la folie d'un inventif tourment de soi-même ; de pâles fantômes consumés de chagrin y traîneraient une misérable existence et laisseraient mourir sur leurs lèvres, dans le sourd murmure de la prière, l'angoisse qui leur brise le cœur ! »

Kreisler ne put s'empêcher de sourire lorsque l'Abbé parla de pâles fantômes consumés de chagrin, car il songea à tant de Bénédictins gros et gras, et surtout aux joues rouges du brave Père Hilarius, qui ne connaissait de pire torture que de boire un mauvais vin, de plus grande angoisse que d'aborder une partition nouvelle et difficile.

« Vous souriez, reprit l'Abbé, au contraste de l'image que j'évoque avec la vie monacale telle que vous l'avez vue ici ; et certes vous avez raison de sourire. Il se peut que certains se réfugient au cloître, déchirés par la souffrance terrestre et renonçant pour toujours au bonheur de ce monde ; et c'est tant mieux pour eux que l'Église les accueille et leur offre dans son sein une paix, seule capable de les consoler de leurs peines, de les élever au-dessus du bonheur périssable que peut donner la vie séculière. Mais combien en est-il qui viennent au cloître conduits par un véritable et profond penchant à la vie contemplative, au recueillement ; mal adaptés au monde, troublés à chaque instant par le perpétuel contact des mesquineries qui emplissent l'existence, ils trouvent leur seul refuge dans une solitude qu'ils ont choisie eux-mêmes. Et puis il en est d'autres qui, sans avoir une inclination bien nette à la vie monacale, ont pourtant leur vraie place au couvent... Je pense à ceux qui sont et qui restent des étrangers en ce monde, parce qu'ils appartiennent à une vie supérieure, parce qu'ils considèrent les exigences de cette vie supérieure comme la condition nécessaire à leur existence ; mais, poursuivant sans repos ce que l'on ne peut trouver ici-bas, éternellement assoiffés d'un insatiable vœu, ils errent de ci de là, cherchent en vain la paix et le calme ; leur poitrine à découvert est atteinte par toutes les flèches qu'on leur décoche, ils ne trouvent d'autre baume à leurs plaies que l'amère raillerie d'un ennemi toujours armé contre eux. Seules la solitude, une vie monotone, sans intrusions hostiles, et surtout la liberté de lever les yeux vers le monde de lumière auquel ils appartiennent, peuvent rétablir l'équilibre et leur faire sentir dans leur cœur une satisfaction supra-terrestre, à laquelle ils ne pouvaient atteindre dans l'activité ardue du monde... Et vous,... vous, mon cher Johannes, vous êtes de ces êtres que la Puissance suprême élève

jusqu'au divin dans l'oppression des choses terrestres. Le vif sentiment de l'existence supérieure qui vous mettra toujours, qui doit toujours vous mettre en désaccord avec la vaine agitation de ce monde, répand sa lumière merveilleuse dans l'art qui appartient à un autre monde et qui, saint mystère de l'Amour divin, est enfermé dans votre cœur nostalgique. Cet art est la ferveur la plus profonde et, vous qui y êtes tout adonné, vous n'avez plus rien de commun avec les frivolités scintillantes du siècle, que vous rejetez avec mépris, comme l'enfant devenu jeune homme rejette ses joujoux dont le charme s'est usé. Soustrayez-vous pour toujours aux stupides railleries des fous et des moqueurs qui vous ont souvent torturé jusqu'au sang, mon pauvre Johannès. Un ami vous ouvre les bras pour vous accueillir et vous mener au havre sûr que ne menace aucune tempête.

— Je sens profondément, fit Johannès sur un ton grave et sombre, la vérité de vos paroles, vénérable ami ; je sens que je ne vaux rien pour ce monde, qui m'apparaît comme un éternel et énigmatique malentendu. Et pourtant... je l'avoue franchement, en dépit de tant de convictions que j'ai sucées avec le lait maternel, je tremble à l'idée de porter cet habit, comme un carcan auquel je n'échapperai plus. Il me semble qu'aux yeux du moine Johannès, ce même monde où le maître de chapelle Johannès trouva malgré tout tant de jolis jardins aux fleurs odorantes, serait soudain un désert inhabitable ; une fois engagé dans les filets de la vie active, le renoncement...

— Renoncement ! répéta l'Abbé, haussant la voix pour interrompre le maître de chapelle. Y a-t-il pour toi un renoncement, Johannès, si l'esprit de l'art prend de plus en plus de pouvoir sur toi, si tu t'élèves d'une aile vigoureuse dans les nuées éclatantes ? Quel plaisir t'offre encore la vie, qui puisse t'entraîner ?... Pourtant (poursuivit l'Abbé d'une voix plus douce) la Puissance suprême a mis en notre cœur un sentiment qui ébranle avec une violence irrésistible notre être entier ; c'est le lien mystérieux qui unit l'esprit et le corps. Le premier croit tendre vers l'idéal suprême d'une chimérique béatitude, et pourtant il veut uniquement ce que le corps re-

connaît pour ses exigences nécessaires ; il s'établit ainsi une action réciproque qui est indispensable à l'existence même de l'humanité. Je n'ai pas besoin de dire que je parle de l'amour des sens et que je ne crois pas du tout que ce soit une petite affaire que d'y renoncer entièrement. Cependant, Johannès, si tu y renonces, tu échappes à la perdition ; jamais tu ne pourras participer à l'imaginaire bonheur de l'amour terrestre. »

L'Abbé prononça ces derniers mots avec la même solennité, la même onction que s'il eût pu les lire dans le livre de la Destinée ouvert devant lui et qu'il eût prédit au pauvre Kreisler toutes les souffrances auxquelles il ne pourrait échapper qu'en se réfugiant dans les ordres.

Mais alors, le visage de Kreisler fut agité de cet étrange jeu des muscles qui annonçait toujours que l'esprit d'ironie s'emparait de lui : « Oho ! fit-il, Votre Grâce a tort, absolument tort. Votre Grâce fait erreur sur ma personne, et sa confusion s'explique par cet habit que j'ai revêtu pour intriguer quelque peu les gens, *en masque* (1) et, sans être reconnu moi-même, leur dire leurs vérités, afin qu'ils sachent où ils en sont... Ne suis-je pas un homme passable, dans la force de l'âge encore, d'un aspect agréable et séduisant, suffisamment cultivé et plaisant ?... Ne puis-je donner un coup de brosse à un beau frac noir, le revêtir et, pour le linge, ne porter que de la soie, puis me présenter hardiment devant n'importe quelle fille de professeur aux joues rouges, quelle fille de Conseiller aux yeux bruns ou bleus, pour demander avec toute la suavité du plus gracieux *amoroso* dans le geste, le visage et le ton : « Toute-belle, voulez-vous me donner votre main et, « en outre, toute votre précieuse personne qui y est attachante ? » Et la fille du professeur, baissant les yeux, murmurerait tout bas : « Parlez-en à papa. » Ou bien la fille du Conseiller me jetterait un regard ardent et m'affirmerait ensuite qu'elle a depuis longtemps remarqué, sans qu'il y parût, l'amour auquel je viens seulement de prêter la parole ; en passant, elle parlerait de la garniture de sa robe de mariée. Et, ô Dieu ! Mes-

(1) En français dans le texte.

sieurs les pères respectifs se débarrasseraient bien volontiers de leurs filles sur la demande d'un personnage aussi respectable que l'ex-maître de chapelle d'un Grand-Duc. Mais je pourrais m'élever aussi jusqu'au romantisme suprême, me lancer dans une idylle, offrir mon cœur et ma main à la fille d'un fermier, à l'instant où elle prépare son fromage de chèvre ; ou bien, second notaire Pistofolus, je courrais au moulin et chercherais ma déesse parmi les célestes nuages de farine. Qui donc ira méconnaître un cœur honnête et fidèle qui ne souhaite autre chose que mariage... mariage... mariage !... Point de bonheur dans l'amour ? Votre Grâce ne songe pas que je suis exactement l'homme à être horriblement heureux dans cet amour qui a pour thème ces simples mots : « Si tu veux de moi, je veux de toi ! » Les variations se jouent dans le mariage, après l'*allegro brillante* des noces. Votre Grâce ignore d'ailleurs que j'ai pensé très sérieusement, il y a fort longtemps, à me marier. J'étais alors, il est vrai, un jeune homme de peu d'expérience et d'instruction, car j'avais sept ans seulement ; mais la demoiselle de trente-trois ans que j'avais élue pour ma fiancée me promit solennellement de ne pas prendre d'autre mari que moi ; je ne sais trop moi-même pourquoi la chose ne se fit pas par la suite. Votre Grâce veuille simplement se souvenir que le bonheur amoureux me sourit dès ma première culotte... et maintenant... donnez-moi des bas de soie !... qu'on m'apporte des bas de soie !... des chaussures ! Je vais me mettre sur les deux pieds de prétendant, courir à toutes jambes vers celle qui déjà tend son annulaire pour qu'on le lui cercle bien vite ! S'il n'était point inconvenant, pour un vénérable Bénédictin, de manifester sa joie par des gambades de lièvres je danserais sur-le-champ, sous les yeux de Votre Grâce, une matelote, une gavotte ou une valse sauteuse, car je suis tout envahi d'allégresse à la seule pensée de ma fiancée et de mon mariage... Oho !... pour le bonheur amoureux et le mariage, je suis de la taille qu'il faut ! Je voudrais que Votre Grâce en prît bonne note.

— Maître de chapelle, répondit l'Abbé lorsque Kreisler enfin se tut, je n'ai pas voulu interrompre vos étranges et plaisants discours qui confirment précisément mes dires. Je sens

bien aussi l'aiguillon qui eût pu me blesser et qui ne l'a pas fait. Je me félicite de n'avoir jamais cru à un amour chimérique qui plane, incorporel, dans les airs, et qui est censé n'avoir rien de commun avec les limites et les conditions de l'élément humain. Comment se peut-il que cette tension malade de l'esprit vous... Mais assez ! Il est temps d'aborder le dangereux ennemi qui vous poursuit. N'avez-vous point, pendant votre séjour à Sieghartshof, entendu parler de ce peintre infortuné, de ce Léonard Ettlinger ? »

Kreisler sentit un terrible frisson d'angoisse le secouer lorsque l'Abbé prononça ce nom. Toute trace de cette ironie qui s'était emparée de lui s'éteignit sur son visage, et il dit d'une voix sourde : « Ettlinger ?... Ettlinger ?... que me veut celui-là ? qu'ai-je de commun avec lui ? Je ne l'ai jamais connu, un simple jeu de mon imagination échauffée me fit croire un jour qu'il me parlait du fond de l'eau... »

— Du calme, Johannès mon fils, fit l'Abbé d'une voix très douce, en prenant la main de Kreisler. Tu n'as rien de commun avec cet infortuné que les égarements d'une passion devenue trop violente précipitèrent à sa ruine. Mais son sort terrible peut te servir d'exemple et de mise en garde. Johannès, tu es sur une voie plus glissante encore que lui. Fuis ! fuis !... Hedwiga !... Johannès mon fils, un mauvais rêve retient la Princesse dans des liens qui paraissent infrangibles, si un esprit libre ne vient pas les rompre... Et toi ? »

Mille pensées se présentèrent à l'esprit de Kreisler à ces mots de l'Abbé. Il remarqua que le prêtre était instruit non seulement de tout ce qui concernait la famille ducale de Sieghartsweiler, mais encore de ce qui s'y était passé durant son séjour. Il lui apparut clairement que la sensibilité malade de la Princesse avait fait naître à son approche des craintes qu'il n'avait pas soupçonnées. Et qui donc pouvait concevoir ces craintes, qui souhaitait qu'il quittât à jamais la scène de Sieghartsweiler, sinon la Benzon ? Il fallait que cette dame fût en relations avec l'Abbé, qu'elle fût instruite du séjour de Kreisler au monastère : c'était là le motif de l'entreprise que tentait le vénérable Abbé. Kreisler revit avec netteté tous les instants où la Princesse avait paru en proie à une passion se-

crète ; mais il ne put s'expliquer pourquoi il sentait une espèce de peur superstitieuse à l'idée qu'il pouvait être lui-même l'objet de cette passion. Il lui sembla qu'une force spirituelle étrangère cherchait à pénétrer dans son âme, pour lui arracher sa liberté de pensée. Soudain, la Princesse Hedwiga lui apparut fixant sur lui ce regard étrange qu'elle avait souvent, et au même instant tous ses nerfs furent ébranlés par une secousse, comme le jour où il avait touché pour la première fois la main de la Princesse. Mais alors, il fut délivré de son angoisse, il sentit une bienfaisante chaleur électrique glisser par tout son corps, et il dit tout bas, comme en un rêve : « Petite friponne de *Raja torpedo*, tu me taquines encore et tu sais pourtant que tu ne peux me blesser impunément, puisque c'est par pur amour pour toi que je me suis fait Bénédictin ! »

L'Abbé fixa sur le maître de chapelle un regard inquisiteur, comme s'il eût voulu voir jusqu'au fond de son âme, et puis il dit sur un ton grave et solennel : « A qui parles-tu, Johannès mon fils ? »

Mais Kreisler s'éveilla de sa rêverie ; il songea que l'Abbé, instruit de tout ce qui s'était passé à Sieghartshof, devait connaître avant toute chose les suites de la catastrophe qui l'avait déterminé à s'enfuir ; et il espéra en apprendre plus long.

« Vénérable Abbé, répondit-il avec un sourire bouffon, je parlais tout simplement, vous l'avez entendu, à une friponne de *Raja torpedo* qui voulait se mêler sans en être priée à notre raisonnable entretien et mettre dans ma tête plus de confusion encore qu'il n'y en a déjà... Cependant, à ma grande douleur, il me faut constater que diverses personnes me croient aussi fou que feu Léonard Ettlinger, portraitiste de la Cour, qui voulut non seulement peindre, mais aimer une auguste personne, laquelle ne savait naturellement que faire de lui. Qui pis est, il voulait l'aimer d'un amour ordinaire, comme Hans aime sa Gretchen. O Dieu ! me suis-je jamais écarté du respect, lorsque je frappais les plus beaux accords pour accompagner les pauvres balbutiements du chant ? Ai-je jamais mis sur le tapis des sujets inconvenants ou bizarres, tels que transports et peines, amour et haine, lorsque le petit caprice prin-

cier commençait, avec ses visions magnétiques, à faire des gestes extravagants, à manifester d'étranges sentiments et à houspiller les honnêtes gens ? Ai-je rien fait de pareil, dites ?...

— Cependant, l'interrompit l'Abbé, tu as parlé un jour, mon cher Johannès, de l'amour de l'artiste... »

Kreisler le regarda fixement puis, joignant les mains et levant les yeux, il s'écria : « O Ciel ! c'est donc cela !... Estimables gens, poursuivit-il, tandis que le sourire bouffon de tout à l'heure envahissait de nouveau ses traits et qu'en même temps sa tristesse profonde étouffait sa voix. Bonnes gens ! N'avez-vous donc jamais entendu, même sur une scène vulgaire, le prince Hamlet dire à un honnête homme nommé Guildenstern : « Vous pouvez me désaccorder, mais « non pas jouer de moi... » Mille tonnerres !... c'est exactement mon cas. Pourquoi épiez-vous l'inoffensif Kreisler, si l'harmonie de l'amour qui est enfermé dans son cœur n'est pour vous que dissonance ? O Julia ! »

L'Abbé sembla subitement frappé par quelque chose de tout à fait inattendu, chercher en vain ses mots, tandis que Kreisler restait devant lui et regardait, comme en extase, l'océan de feu qui montait dans le soir.

A cet instant, les cloches de l'abbaye se mirent à sonner dans les tours et, merveilleuses voix du Ciel, s'épandirent dans les nuages dorés du couchant.

« Avec vous ! s'écria Kreisler, ouvrant largement les bras. Je veux m'en aller avec vous, accords ! Emportées sur vos ondes, toutes les souffrances inconsolables monteront vers moi et s'anéantiront elles-mêmes dans mon cœur, vos voix annonceront comme de divines messagères de paix que la douleur est morte dans l'espoir, dans la ferveur de l'éternel Amour.

— On sonne l'angélus, dit l'Abbé, j'entends venir les Frères. Demain, mon cher ami, nous reparlerons peut-être de bien des événements survenus à Sieghartshof.

— Hé ! s'écria Kreisler, se rappelant soudain ce qu'il désirait apprendre de l'Abbé. Hé ! vénérable Abbé, je voudrais savoir bien des choses sur certain mariage, etc... Le prince Hector ne va plus tarder à saisir la main qu'il a de-

mandée de si loin déjà ? Il n'est rien arrivé de fâcheux à ce beau fiancé ? »

Alors, le visage de l'Abbé perdit toute solennité, et il dit avec le ton d'humoristique simplicité qui lui était coutumier : « Il n'est rien arrivé au beau fiancé, mon cher Johannès, mais on dit qu'une guêpe a piqué son adjudant dans la forêt.

— Oho ! fit Kreisler, une guêpe qu'il voulait chasser à coups de feu et de fumée ! »

Les Frères parurent sous les colonnes et....

(MURR) :

.... l'Ennemi qui cherche à vous soutirer sous le museau tous les bons morceaux auxquels, brave matou inoffensif, vous allez goûter ? En effet, au bout de peu de temps, notre aimable société du toit fut ébranlée et mise à deux doigts de sa perte totale par un coup terrible. L'Ennemi mauvais qui trouble tout le bien-être des chats nous apparut sous la forme d'un puissant et irascible philistin, nommé Achille. Il n'avait que bien peu de points communs avec son homérique homonyme, à moins d'admettre que l'héroïsme de celui-ci était également composé de certaine balourdise incurable et de formules creuses et grossières. Achille était en fait un vulgaire chien de boucher, mais il avait un emploi de chien de garde, et le maître qui l'avait pris à son service l'avait mis à la chaîne pour renforcer son attachement à la maison ; on ne le laissait circuler librement que de nuit. Beaucoup d'entre nous le plaignaient malgré ses façons intolérables, mais lui ne s'affectait nullement de la perte de sa liberté, étant assez fou pour croire que sa lourde chaîne lui donnait de la dignité et de la majesté. Or Achille, à son grand dépit, fut troublé dans son sommeil par nos festivités nocturnes, à l'heure où il devait veiller et protéger la maison contre tout danger ; il nous menaça de mort et de destruction, en tant que perturbateurs du repos public. Mais comme sa balourdise l'empêchait de monter au grenier, sans même parler du toit, nous ne nous souciâmes pas le moins du monde de ses menaces et ne changeâmes rien à nos habitudes. Achille prit d'autres mesures ; il

commença sa campagne comme souvent un bon général commence une bataille, par des attaques à couvert que suivirent des feux de tirailleurs.

Sur son ordre, quelques roquets auxquels il faisait parfois l'honneur de jouer avec eux en les écrasant de ses lourdes pattes, devaient, à peine nos chants commencés, aboyer de si bestiale manière que nous ne pussions plus proférer une note juste. Pis encore ! quelques-uns de ces valets de philistins grimpèrent jusqu'au grenier et, sans jamais accepter un combat loyal et franc lorsque nous montrions nos griffes, firent un horrible vacarme de cris et de jappements : et cette fois-ci, le chien de garde ne fut plus seul dérangé dans son sommeil ; son maître lui-même ne put fermer l'œil et, le tapage se prolongeant, il prit sa cravache pour disperser les perturbateurs.

— O matou qui lis ces lignes, si tu as en ton cœur un véritable sentiment viril, dans ta tête une claire raison, si tes oreilles ne sont point perverties, dis-le : as-tu jamais entendu rien de plus affreux, de plus odieux, de plus détestable et à la fois de plus pitoyable que les discordants aboiements de roquets en colère ? Toutes les tonalités s'y confondent. Ah ! ces petites créatures frétilantes, aux mines coquettes, prends-y bien garde, matou ! ne t'y fie pas ! crois-moi, l'amitié d'un roquet est plus dangereuse que la griffe dardée du tigre. Mais passons sur les amères expériences que trop souvent hélas ! nous avons faites, et revenons à la suite de notre histoire.

Comme je l'ai dit, le maître prit sa cravache pour chasser les perturbateurs du grenier. Mais qu'arriva-t-il ? Les roquets allèrent au-devant du maître irrité ; frétilant de la queue et lui léchant les pieds, ils lui expliquèrent que tout ce bruit n'avait d'autre but que de protéger son repos, quoiqu'il lui eût précisément ôté tout repos. Ils n'avaient jappé que pour nous mettre en fuite, car nous nous livrions sur le toit à d'intolérables divertissements, chantant des chansons dans des tonalités par trop aiguës, etc. Hélas ! le maître se laissa d'autant mieux persuader par les éloquentes bavardages des roquets que le chien de garde — il ne manqua pas de l'interroger, — le confirma dans la haine qu'il nourrissait contre nous. Et c'est nous qu'on persécuta ! On nous donnait la chasse partout, les do-

mestiques nous poursuivaient avec des balais ou nous jetaient des tuiles, on plaça des pièges et des trappes où nous devions nous prendre, où nous nous primes en effet. Mon cher ami Muzius lui-même tomba dans le malheur, c'est-à-dire dans un piège à loup qui lui broya affreusement la patte postérieure droite.

C'en fut fait de notre joyeuse vie commune et je regagnai le poêle de mon maître, déplorant dans un profond isolement le sort de mes malheureux amis.

Un jour, M. Lothario, le professeur d'esthétique, entra dans la chambre de mon maître et, sur ses talons, bondit... Ponto !

Je ne puis exprimer le sentiment désagréable que me causa la vue de Ponto. Bien qu'il ne fût ni roquet ni chien de garde, il appartenait à l'espèce dont la vile hostilité avait troublé ma vie dans la joyeuse société des chats-étudiants. Cela suffisait à me le rendre suspect, malgré toute l'amitié qu'il m'avait témoignée. Et puis, je crus remarquer dans les regards de Ponto, dans toutes ses manières, quelque chose d'orgueilleux et de sarcastique ; je décidai donc de ne pas lui adresser la parole. Tout doucement, je me glissai à bas de mon coussin, et d'un bond je fus dans le poêle dont la porte se trouvait ouverte ; je la tirai sur moi.

M. Lothario parla avec mon maître de mille choses qui m'intéressaient d'autant moins que je vouais toute mon attention au jeune Ponto ; après avoir fredonné une chanson en se dandinant à travers la pièce comme un véritable petit-maître, il avait sauté sur la banquette et regardait par la fenêtre. Selon la coutume des fats, il faisait à tout instant des signes de tête à ses connaissances qui passaient, et parfois, il faisait entendre de légers aboiements, évidemment destinés à attirer les regards des belles de son espèce qu'il voyait dehors. Cet évaporé ne semblait pas penser à moi, et bien que, je l'ai dit, je n'eusse aucune envie de lui parler, je fus fort marri qu'il ne s'inquiétât pas de moi et ne fit nulle attention à mon existence.

Les dispositions de M. Lothario, le professeur d'esthétique, étaient tout autres, bien plus aimables, et plus raisonnables, me sembla-t-il ; après avoir jeté un regard tout autour de la

pièce, il dit à mon maître : « Mais où est donc votre excellent M. Murr ? »

Il n'est point, pour un honnête chat-étudiant, de désignation plus vile que le fatal mot : Monsieur. Cependant, il faut en ce monde passer bien des choses aux esthéticiens, et je pardonnai cette incongruité au professeur.

Maître Abraham répondit que depuis quelque temps je menais une vie indépendante, et qu'en particulier je passais rarement mes nuits à la maison, ce qui semblait me fatiguer beaucoup ; à l'instant, ajouta-t-il, j'étais sur mon coussin, et il ne savait où j'avais pu disparaître si brusquement.

« Je suppose, Maître Abraham, reprit le professeur, que votre Murr... Mais n'est-il pas caché dans un coin à nous épier ?... Il faut nous en assurer. »

Je me retirai sans bruit tout au fond du poêle, mais on imagine bien que je dressai l'oreille ; car on parlait de moi. Le professeur avait vainement exploré tous les recoins de la pièce, au grand étonnement de mon maître qui s'écria en riant : « Vraiment, cher professeur, vous faites trop d'honneur à mon cher Murr.

— Oho ! répliqua le professeur, je ne puis me défaire de certains soupçons à votre égard, à cause de cette expérience pédagogique qui a fait d'un matou un écrivain et un poète. Ne vous souvenez-vous pas de ce sonnet, et de cette *Glose* que mon Ponto déroba à votre Murr ? Quoi qu'il en soit, je profite de l'absence de votre chat pour vous faire part d'une triste supposition et vous recommander instamment de surveiller la conduite de Murr. Si peu que je me soucie habituellement des chats, il ne m'a point échappé que depuis quelque temps certains matous, jusque-là très sages et bien élevés, adoptent des façons qui heurtent grossièrement l'ordre et les bons usages.

« Au lieu de se montrer humbles et souples comme naguère, ils se redressent fièrement et n'hésitent point à trahir par des regards étincelants et des grognements irrités leur nature première, si sauvage ; ils vont jusqu'à montrer leurs griffes. Et de même qu'ils ne cherchent point une conduite modeste et paisible, ils se moquent bien d'avoir l'extérieur de gens distingués et bien élevés. Il n'est plus question de

soigner sa barbe, de lustrer sa fourrure, de rogner avec les dents des griffes trop longues ; ébouriffés, la queue hérissée, ils s'en vont répandant l'horreur parmi les chats de bonnes mœurs. Mais, chose particulièrement répréhensible et intolérable, ils tiennent de nuit des colloques mystérieux où ils s'adonnent à quelque chose qu'ils appellent chant, bien qu'on n'y perçoive que des cris atroces, sans plus de mesure ou de mélodie véritable que d'harmonie. Je crains, je crains, Maître Abraham, que votre Murr ne soit sur la mauvaise voie et qu'il ne se mêle à ces divertissements inconvenants où il ne peut gagner qu'une bonne volée de coups. Je serais désolé si toute la peine que vous avez prise pour ce petit chat gris restait inutile et si, malgré tout son savoir, il se laissait aller aux désordres coutumiers des vulgaires chats libertins. »

Lorsque je me vis si honteusement méconnu, moi, mon ami Muzius et mes frères au grand cœur, je laissai échapper un cri de douleur.

« Qu'est-ce ? s'écria le professeur. Je crois que Murr est caché ici. Ponto, allons ! Cherche ! cherche ! » D'un bond, Ponto quitta la banquette et se mit à flairer par toute la pièce. Il s'arrêta devant la porte du poêle, grogna, aboya, sauta. « Il est dans le poêle, pas de doute ! » dit mon maître, et il ouvrit la porte. Je restai paisiblement assis et fixai sur mon maître de grands yeux clairs. « En effet, s'écria-t-il, il est là, tout au fond... Eh bien ? vous plairait-il de sortir de là ?... Veuillez approcher. »

Si peu désireux que je fusse de quitter ma cachette, je dus obéir à l'ordre de mon maître, pour éviter des mesures de contrainte, pires encore. Je sortis donc lentement. Mais à peine étais-je apparu que mon maître et le professeur s'écrièrent ensemble : « Murr... Murr... te voilà joli ! Qu'est-ce que cette conduite ? »

Il est vrai que j'étais absolument couvert de cendre et qu'en outre depuis quelque temps, ma bonne mine avait quelque peu souffert ; j'avais dû me reconnaître dans la description que le professeur avait faite des matous schismatiques, et il ne me fut pas difficile d'imaginer le lamentable personnage que je faisais en cet instant. En comparant ma triste

figure avec celle de mon ami Ponto, qui était fort joli à voir, la fourrure lustrée, fournie, peignée, je fus pris d'une honte profonde et je rampai humblement jusqu'au coin de la chambre.

« Est-ce là, s'écria le professeur, ce chat Murr, si intelligent, si bien élevé ? cet élégant écrivain, ce génial poète qui écrit des sonnets et des *Gloses* ?... Non, c'est un matou vulgaire qui se traîne sur les fourneaux des cuisines et sait tout au plus prendre des rats dans les caves et les greniers !... Oh ! dis-moi donc, animal distingué, vas-tu te présenter bientôt aux examens ? ou songes-tu même à monter en chaire, comme professeur d'esthétique ? En vérité, voici une belle robe de docteur où tu t'es jeté ! »

Et il poursuivit ses discours railleurs ; que faire sinon ce que je faisais toujours en pareil cas, lorsqu'on me grondait : rabattre mes oreilles sur mon crâne ?

Le professeur et Maître Abraham éclatèrent de rire à me fendre le cœur. Mais la conduite de Ponto me fut plus sensible encore, s'il se peut. Non seulement il témoigna par ses gestes et ses mines qu'il s'associait aux railleries de son maître, mais il manifesta par des sauts de côté sa crainte de m'approcher : il redoutait sans doute de souiller sa belle fourrure, si bien soignée. Ce n'est point une petite épreuve pour un matou qui est, comme moi, conscient de sa supériorité, que de devoir subir le mépris d'un caniche libertin.

Le professeur s'engagea alors avec mon maître dans un long entretien où il ne semblait point être question de moi ni de mon espèce, et auquel je ne compris pas grand'chose. Je saisis pourtant qu'il s'agissait de savoir s'il valait mieux combattre ouvertement les désordres et les dérèglements d'une jeunesse trop ardente, ou bien se contenter de les modérer habilement et laisser le champ libre aux expériences personnelles où cette conduite a tôt fait de se détruire elle-même. Le professeur était pour la résistance déclarée ; la nécessité de donner à toutes choses une forme qui eût pour fin le bien-être matériel exigeait selon lui que tout homme, même le plus récalcitrant, reçût aussi tôt que possible la forme qui est déterminée par le rapport des parties avec le tout ; car sinon, il en

résulte une pernicieuse monstruosité qui peut provoquer mille malheurs. Le professeur parla à ce propos de charivaris, de *pereat*, et de carreaux cassés, mais je n'y compris rien du tout.

Mon maître, au contraire, déclara qu'il en allait des âmes juvéniles et exaltées comme de ces déments partiels que la résistance ouverte rend de plus en plus fous, tandis que la découverte indépendante et spontanée de leur erreur les guérit radicalement et écarte toute possibilité de rechute.

« Eh bien, Maître ! s'écria enfin le professeur qui, se levant, prit sa canne et son chapeau, à propos de la résistance déclarée à des actions exaltées, vous me donnerez raison au moins sur ce point : elle doit être pratiquée sans ménagements lorsque ces actions provoquent des troubles dans l'existence ; il est donc fort bon que, comme je l'ai appris, de braves roquets aient dispersé les maudits chats qui chantaient si affreusement et s'imaginaient être de grands virtuoses.

— Tout dépend ! dit mon maître. Peut-être que si on les eût laissé chanter, ils fussent devenus ce qu'ils croyaient erronément être déjà, c'est-à-dire de bons virtuoses. Tandis que maintenant ils désespèrent peut-être d'atteindre jamais à la véritable virtuosité. »

Le professeur prit congé. Ponto le suivit sans me gratifier même d'un salut, comme il le faisait toujours si aimablement.

« Moi-même, dit alors mon maître en se tournant vers moi, ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis peu satisfait de ta conduite, Murr. Il est temps que tu reviennes enfin à la raison et au bon ordre, afin de reconquérir une meilleure réputation. S'il était possible que tu me comprisses vraiment, je te conseillerais d'être toujours calme et aimable, d'accomplir sans tapage tout ce que tu entreprends ; c'est le meilleur moyen de se faire un bon renom. Je te donnerai en exemple deux hommes : l'un est chaque jour assis bien tranquillement dans un coin solitaire et boit coup sur coup plusieurs bouteilles de vin jusqu'à une ivresse complète que sa longue expérience lui permet de dissimuler ; et personne ne s'en aperçoit. L'autre boit de temps à autre un verre de vin en compagnie de joyeux et braves amis ; la boisson lui délie la langue et l'esprit, sa

bonne humeur s'accroît, il parle beaucoup avec vivacité, sans pourtant blesser ni les convenances ni la bonne tenue ; mais c'est lui pourtant que le monde appelle un enragé buveur de vin, tandis que l'autre, l'ivrogne caché, passe pour un être sage et modéré. Ah ! mon cher chat Murr, si tu connaissais le cours de ce monde, tu verrais qu'un philistin, qui retire toujours ses antennes sensibles, a la meilleure part. Mais comment peux-tu savoir ce qu'est un philistin, bien qu'il y en ait certainement beaucoup dans ton espèce ? »

A ces mots de mon maître, la conscience de ma profonde connaissance des chats, acquise grâce aux enseignements du brave Muzius et à mes propres expériences, me fit faire malgré moi un éternuement et un ronron de joie.

« Hé ! s'écria mon maître en riant. Hé, Murr, mon chat ! je crois que tu me comprends et que le professeur a raison, lorsqu'il dit avoir découvert en toi une intelligence particulière et te craint comme son rival en esthétique. »

Pour confirmer ces paroles du maître, je fis entendre un *miaou* très clair, très harmonieux, et je sautai sans plus de façons sur ses genoux. Je n'avais point réfléchi que mon maître avait justement mis sa belle robe de chambre en soie jaune à grandes fleurs, et que j'allais évidemment la souiller. Avec un « Veux-tu ! » de colère, il me repoussa si violemment que je fis la culbute ; fermant les yeux, baissant les oreilles, je me tapis sur le sol. Louée soit pourtant la bonté de mon maître : « Voyons, voyons, Murr, mon chat, me dit-il gentiment, tu ne pensais pas à mal. Je sais que ton intention était bonne, tu as voulu me prouver ta tendresse ; mais tu t'y es pris maladroitement et dans ces cas-là, on se soucie bien de l'intention !... Mais viens, mon petit cendrillon, je vais faire ta toilette, afin que tu reprennes l'air d'un honnête matou. »

Rejetant sa robe de chambre, il me prit dans ses bras et eut le courage de broser ma fourrure avec une brosse douce, puis de me peigner et de me lisser les poils avec un petit peigne.

Lorsque ce fut fait et que je me promenai devant la glace, je m'étonnai moi-même d'être devenu aussi brusquement un tout autre chat. Je ne pus m'empêcher de m'adresser un ronron d'amitié, tant je me parus beau, et je dois avouer qu'en cet

instant il me vint de grands doutes sur l'utilité et l'élégance de notre club d'étudiants. D'avoir rampé dans le poêle me parut un véritable acte de barbarie, attribuable seulement à une espèce de retour à l'état sauvage ; et ainsi l'avertissement de mon maître était superflu, lorsqu'il me cria : « Et ne va pas retourner dans le poêle ! »

La nuit suivante, je crus entendre à la porte un léger grattement et un timide miaulement qui me parut familier. Je m'approchai et demandai qui était là. Alors (je reconnus aussitôt sa voix) le senior Puff répondit : « C'est moi, mon cher frère Murr, j'ai une bien triste nouvelle à t'annoncer ! » O Ciel ! que.....

(PLACARDS) :

..... fait grand tort, ma bonne et douce amie. Non ! tu es pour moi davantage que cela, ma fidèle sœur. Je ne t'ai pas assez aimée, pas assez fait confiance. Maintenant seulement je t'ouvre tout mon cœur, maintenant que je sais... »

La Princesse s'arrêta, un torrent de larmes jaillit de ses yeux, et de nouveau elle serra tendrement Julia dans ses bras.

« Hedwiga, dit doucement Julia, ne m'aimais-tu pas déjà de toute ton âme ? as-tu jamais eu des secrets que tu voulusses me taire ? Que sais-tu ? qu'as-tu appris maintenant ?... Mais non, non ! Pas un mot de plus, tant que ce pouls ne battra pas plus paisiblement, tant que ces yeux seront habités d'une sombre flamme.

— Je ne sais pas, dit la Princesse dans un brusque accès de susceptibilité, ce que vous voulez, tous ! Vous me croyez encore malade, alors que jamais je ne me suis sentie plus forte, plus robuste. L'étrange accident dont j'ai été atteinte vous a effrayés ; il se peut pourtant que ces commotions électriques, arrêtant soudain tout l'organisme vital, me soient nécessaires et vaillent mieux que tous les remèdes inventés par un art absurde, incomplet, et qui se fait de tristes illusions sur son pouvoir. Comme il m'ennuie, ce médecin qui prétend manœuvrer la nature humaine ainsi qu'un mouvement d'horlogerie qu'il faut nettoyer et remonter. Il me glace avec ses gouttes

et ses essences. C'est de ces drogues que dépendrait ma santé ? La vie, ici-bas, ne serait alors qu'une épouvantable farce de l'Esprit universel ?...

— Justement, l'interrompit Julia, cette agitation est la preuve que tu es malade encore et que tu devrais te ménager bien plus que tu ne le fais.

— Toi aussi, tu veux me faire souffrir ! » s'écria la Princesse. Se levant brusquement, elle courut à la fenêtre qu'elle ouvrit, et elle regarda dans le parc. Julia la suivit, l'enlaça d'un bras et la supplia, avec une tendresse attristée, de prendre garde à la crudité du vent d'automne et de se donner ce repos que le médecin avait déclaré si salulaire. La Princesse, cependant, répondit qu'elle se sentait ranimée par ce courant d'air frais.

C'est avec un accent venu du fond de l'âme que Julia se mit à parler des derniers temps où elle avait senti la menace d'un sombre esprit, où elle avait dû bander toute sa force d'âme pour ne pas succomber à tant d'événements étranges : elle ne pouvait comparer le sentiment qui s'était emparé d'elle qu'à la véritable terreur des fantômes, qui est mortelle. Le plus frappant de ces faits était pour elle le mystérieux différend qui s'était élevé entre Kreisler et le prince Hector ; elle y pressentait le pire, car il était bien évident que le pauvre Johannès devait tomber sous la main du vindicatif Italien ; il n'avait été sauvé que par un miracle, affirmait Maître Abraham.

« Et cet homme effroyable serait devenu ton époux ? fit Julia. Non, jamais ! Grâce à la Puissance suprême, tu es sauvée. Jamais il ne reviendra, n'est-ce pas, Hedwiga ? Jamais !

— Jamais ! » répéta la Princesse d'une voix sourde, à peine perceptible. Puis elle soupira profondément et continua tout bas, comme en rêve : « Oui, ce pur feu céleste doit éclairer et réchauffer, sans consumer avec des flammes dévorantes ; et du fond de l'âme de l'artiste s'élève, comme une lumière, le presentiment, devenu forme vivante... Elle-même... son amour ! Ainsi parlais-tu un jour, à cette place même.

— Qui parlait ainsi ? s'écria Julia bouleversée... A qui penses-tu, Hedwiga ? »

La Princesse se passa la main sur le front, comme si elle

eût dû se rappeler au présent d'où elle s'était échappée. Puis, soutenue par Julia, elle s'en alla d'un pas chancelant vers le sofa où elle tomba, à bout de forces. Julia, inquiète, voulut appeler les femmes, mais Hedwiga l'attira doucement auprès d'elle et murmura tout bas : « Non, petite fille ! toi seule, tu dois rester auprès de moi, ne crois pas que ma maladie me reprenne. Non, mais simplement l'idée de la félicité suprême est devenue trop forte, à me faire éclater le cœur ; et cette divine exaltation a pris la forme d'une douleur mortelle. Reste auprès de moi, petite fille, tu ne sais pas toi-même quel charme merveilleux tu exerces sur moi. Laisse-moi regarder dans ton âme comme dans un clair miroir sans tache, afin que je me reconnaisse moi-même. Julia ! souvent, il me semble que l'inspiration divine descend en toi ; et les paroles qui coulent de tes douces lèvres, pareilles à un soupir amoureux, sont une consolante prophétie. Julia !... petite fille, reste auprès de moi, ne me quitte jamais... jamais ! »

Et la Princesse, serrant convulsivement sur son cœur les deux mains de Julia, tomba à la renverse sur le sofa, les yeux fermés.

Julia était habituée sans doute à ces moments où Hedwiga succombait à l'excessive et morbide tension de son esprit, mais le paroxysme qui se manifesta cette fois-ci lui parut tout autre, étrange et énigmatique. C'était d'ordinaire une amertume violente qui, produite par le désaccord du sens intime avec les formes de la vie, s'exaltait presque jusqu'à la haine et blessait le cœur enfantin de Julia. Mais cette fois, Hedwiga semblait s'abandonner, sans forces, à la douleur et à une tristesse indicible ; cet état désespéré émouvait Julia d'autant plus qu'elle craignait davantage pour sa chère amie.

« Hedwiga, s'écria-t-elle, mon Hedwiga, je ne t'abandonne pas ; mon cœur est le seul cœur fidèle qui se penche sur toi, mais parle, parle donc, confie-moi le tourment qui déchire ton âme. Je veux partager tes plaintes et tes pleurs. »

Un étrange sourire parut alors sur le visage de la Princesse, une douce rougeur couvrit ses joues et sans ouvrir les yeux, elle murmura tout bas : « N'est-ce pas, Julia, tu n'es pas amoureuse ? »

A cette question d'Hedwiga, Julia sentit un choc bizarre, comme le tressaillement d'une peur immense.

Quel est le cœur de jeune fille où ne vivent pas les pressentiments d'une passion qui semble être la condition essentielle de son existence ? Car seule la femme qui aime est entièrement femme. Pourtant une âme pure, enfantine, pieuse, laisse dormir ces pressentiments, sans en demander davantage, sans vouloir éclaircir, par une indiscrete curiosité, le doux mystère qui ne doit se dévoiler qu'au moment voulu. Ainsi Julia, entendant brusquement exprimer ce qu'elle n'avait pas osé penser, inquiète comme si on l'eût convaincue d'un péché qu'elle-même ne se connaissait pas bien, s'efforçait d'examiner à fond son propre cœur.

« Julia, reprit la Princesse, tu n'aimes pas ?... dis-le moi, sois sincère.

— Quelle étrange question tu me poses ! répondit Julia. Que puis-je, que dois-je te répondre ?

— Parle ! Oh parle ! » supplia la Princesse. Il se fit alors une clarté complète dans l'âme de Julia, et elle trouva des mots pour exprimer ce qu'elle apercevait distinctement en elle-même.

« Que se passe-t-il dans ton cœur, Hedwiga, dit-elle d'un ton grave et posé, lorsque tu me poses ces questions ? Qu'est-ce pour toi que cet amour dont tu parles ? On doit, n'est-ce pas, se sentir attirée vers l'être aimé avec une irrésistible puissance, n'exister, ne vivre que dans sa pensée, renoncer pour lui à son propre moi ? Lui seul nous semble être tout l'espoir, tout le désir, toute l'aspiration, le monde tout entier ? Et cette passion doit dispenser le plus haut degré de félicité ? Ces sommets me donnent le vertige, car sous mon regard je vois béer l'abîme sans fond, avec toutes les horreurs de l'irrémissible perdition. Non, Hedwiga, cet amour aussi affreux qu'impie n'a point envahi mon cœur, et je veux croire de toutes mes forces qu'il en sera éternellement préservé. Il peut arriver pourtant qu'un homme éveille en nous, plus que tous les autres, une suprême admiration ou même, par la force de son esprit supérieur, un véritable enthousiasme. Plus encore, à son voisinage nous nous sentons pénétrées mystérieusement

d'un certain bien-être au-dessus de nous-mêmes, il nous semble qu'alors seulement la vie nous verse sa vraie lumière ; et nous sommes heureuses lorsqu'il paraît, tristes lorsqu'il s'éloigne... Appelles-tu cela de l'amour ? Alors, pourquoi ne pas t'avouer que Kreisler, l'ami que nous avons perdu, a éveillé en moi ce sentiment, que son absence m'est douloureuse ?

— Julia ! s'écria la Princesse qui bondit et fixa sur son amie des regards étincelants. Julia ! peux-tu te le figurer dans les bras d'une autre sans défaillir, en proie à une torture sans nom ? »

Julia rougit vivement et répondit sur un ton qui montrait à quel point elle se sentait blessée : « Jamais, lui, je ne l'ai imaginé dans mes bras !... »

— Ah ! tu ne l'aimes pas !... tu ne l'aimes pas ! s'écria la Princesse d'une voix éclatante, puis elle retomba sur le sofa.

— Oh ! s'il pouvait revenir ! dit Julia. Le sentiment que mon cœur nourrit pour cet homme est pur et innocent, et si je ne dois jamais le revoir, son souvenir inoubliable luira sur toute ma vie comme une belle étoile lumineuse. Mais, j'en suis certaine, il reviendra ; comment pourrait-il...

— Jamais ! s'écria la Princesse, interrompant Julia sur un ton dur, tranchant. Jamais il ne pourra revenir, car, à ce que l'on dit, il est à l'abbaye de Kanzheim et, renonçant au monde, il entrera dans l'ordre des Bénédictins. »

Les larmes montèrent aux yeux de Julia, elle se leva sans mot dire et s'approcha de la fenêtre.

« Ta mère a raison, tout à fait raison, reprit la Princesse. Félicitons-nous qu'il soit parti, ce fou qui s'immisçait comme un méchant esprit dans les délibérations de notre cœur et qui savait si bien nous déchirer l'âme... La musique était le charme ensorcelé dont il nous enveloppait. Jamais je ne le reverrai. »

Les paroles de la Princesse étaient des coups de poignard pour Julia ; elle prit son châle et son chapeau.

« Tu veux m'abandonner, douce amie ? cria la Princesse. Reste... reste, console-moi, si tu peux !... Une épouvante terrible habite ces salles, ce parc ; car, sache-le... » La Princesse, prenant la main de Julia, la conduisit à la fenêtre, lui montra le

le pavillon ou avait habité l'adjudant du prince Hector, et dit d'une voix sourde : « Regarde là-bas, Julia, ces murs cachent un terrible mystère ; le portier, le jardinier assurent que depuis le départ du Prince personne n'habite plus là, que la porte est fermée à clef, et pourtant... oh ! regarde... regarde !... ne vois-tu pas, à la fenêtre ? »

En fait, Julia vit à la fenêtre du pignon une ombre qui disparut aussitôt.

« Il n'est pas question, dit Julia qui sentit trembler convulsivement dans la sienne la main d'Hedwiga, il n'est pas question de terrible mystère ni de fantômes ; il est fort possible que quelque domestique se serve sans autorisation du pavillon inhabité. On pourrait d'ailleurs le faire visiter tout de suite et savoir ce qui en est de cette apparition à la fenêtre. »

Mais la Princesse répondit que depuis longtemps, sur son désir, le portier avait fait cette inspection sans trouver trace de présence humaine dans tout le pavillon.

« Écoute, ajouta-t-elle, ce qui s'est passé il y a trois nuits. Tu sais que souvent le sommeil me fuit, qu'alors j'ai coutume de me lever et d'errer dans mon appartement jusqu'à ce que m'accable une lassitude à laquelle je m'abandonne et qui me permet de m'endormir. Ainsi, il y a trois nuits, l'insomnie me conduisit dans cette chambre. Soudain, je vis passer sur la paroi le reflet tremblotant d'une lumière, j'allai à la fenêtre et je vis quatre hommes, dont l'un portait une lanterne sourde, disparaître dans la direction du pavillon, sans que je pusse voir s'ils y entraient. Mais quelques instants plus tard, cette même fenêtre s'éclaira et des ombres s'agitèrent à l'intérieur. Puis tout s'éteignit, mais bientôt une lueur aveuglante, qui devait sortir de la porte ouverte du pavillon, illumina les bosquets. La lueur s'approcha peu à peu, et je vis enfin sortir des buissons un Bénédictin qui portait un flambeau dans la main gauche et un crucifix dans la droite. Quatre hommes le suivaient, portant sur les épaules une bière tendue de noir. Ils avaient fait quelques pas à peine, lorsqu'un personnage revêtu d'un ample manteau s'avança vers eux. Ils s'arrêtèrent, déposèrent la bière, le personnage retira le drap noir et j'aperçus un cadavre. Je faillis perdre connaissance,

à peine vis-je encore que les hommes soulevaient la bière et d'un pas rapide suivaient le moine sur la large allée qui rejoint, hors du parc, la route de l'abbaye de Kanzheim. Depuis ce jour-là, on voit l'apparition à la fenêtre, et c'est peut-être le fantôme d'un assassiné qui me tourmente. »

Julia inclinait à penser que toute cette histoire que racontait Hedwiga était un rêve, ou, si la Princesse avait été vraiment éveillée à la fenêtre, le jeu illusoire de ses sens surexcités. Qui pouvait être le mort que l'on emportait si mystérieusement du pavillon, puisque personne n'avait disparu ? et qui irait croire que ce mort hantât encore le pavillon d'où on l'avait emporté ? Julia posa ces questions à la Princesse, et ajouta que cette apparition à la fenêtre pouvait bien n'être qu'une illusion d'optique ou bien une plaisanterie de Maître Abraham, le vieux magicien, qui s'amusait souvent à ces jeux-là et avait peut-être donné au pavillon vide un habitant-fantôme.

« Que l'on est prompt, dit avec un doux sourire la Princesse qui avait repris contenance, à expliquer tout ce qui se passe de merveilleux et de surnaturel... Pour ce qui est du mort, tu oublies ce qui s'est passé dans le parc avant le départ de Kreisler...

— Pour l'amour de Dieu ! s'écria Julia. Aurait-on vraiment commis un acte odieux ?... Qui ?... sur qui ?

— Tu sais, petite fille, reprit Hedwiga, que Kreisler vit. Mais lui aussi vit, celui qui est épris de toi... Ne me regarde pas avec cet air effrayé ! N'as-tu pas deviné depuis longtemps ce qu'il me faut te dire, afin que tu sois prévenue ; sinon, cela pourrait, à la faveur d'un secret prolongé, te mener à ta perte. Le prince Hector t'aime, toi, Julia, avec toute la passion sauvage de sa race. J'étais, je suis sa fiancée, mais toi, Julia, tu es sa bien-aimée ! »

La Princesse prononça ces derniers mots avec une insistance particulière, sans y mettre d'ailleurs cet accent qui révèle le sentiment d'une personne profondément blessée.

« O Dieu ! s'écria vivement Julia, tandis que les larmes lui jaillissaient des yeux. Hedwiga, veux-tu me fendre le cœur ? Que! sombre esprit parle par ta bouche ?... Non, non, je veux bien souffrir que tu te venges sur moi de tous les mauvais

rêves qui t'ont troublée, mais jamais je ne croirai à la vérité de ces fantômes menaçants... Hedwiga, reviens à la réalité ! Tu n'es pourtant plus la fiancée de l'homme affreux qui nous apparut comme la perdition même. Jamais il ne reviendra, jamais tu ne seras à lui !

— Si, si ! répondit la Princesse. Courage, petite fille !... Peut-être le monstrueux malentendu de l'existence, qui me fait si misérable, ne se résoudra-t-il que lorsque l'Église m'aura unie avec le Prince... Toi, tu seras sauvée par un merveilleux décret du Ciel... Nous nous séparerons, je suivrai mon époux et tu resteras. »

La Princesse se tut, en proie à une profonde émotion ; Julia était incapable de dire un mot ; elles s'embrassèrent en silence et fondirent en larmes.

On annonça que le thé était servi. Julia était plus agitée que ne semblait le permettre sa nature calme et réfléchie. Il lui fut impossible de rester en société, et sa mère lui permit de rentrer chez elle, car la Princesse désirait également se reposer.

M^{lle} Nanette, sur une question de la Duchesse, affirma que pendant l'après-midi et la soirée la Princesse s'était trouvée fort bien, mais qu'elle avait désiré rester en tête-à-tête avec Julia. Pour autant qu'elle avait pu les observer de la chambre voisine, les deux jeunes filles semblaient s'être raconté mille histoires et avoir joué la comédie, tour à tour riant et pleurant.

« Les chères jeunes filles ! » dit tout bas le Maréchal du palais.

« L'aimable (1) Princesse, la chère jeune fille ! » corrigea le Duc en faisant les gros yeux au Maréchal. Celui-ci, effrayé de son épouvantable incongruité, voulut avaler d'une bouchée un assez gros morceau de biscuit qu'il avait longuement trempé dans son thé. Mais le gâteau lui resta à la gorge et, pris d'une toux affreuse, le Maréchal dut quitter vivement la salle ; il n'échappa à une vile mort par étouffement que grâce

(1) En français dans le texte.

au fourrier de la Cour qui, dans l'antichambre, battit d'un poing exercé un remarquable solo de grosse caisse sur son dos.

Après les deux inconvenances dont il s'était rendu coupable, le Maréchal, craignant d'en commettre une troisième, n'osa pas rentrer dans la salle et se fit excuser auprès du Duc sur une indisposition subite.

Mais son absence déranger la partie de whist que le Duc avait l'habitude de faire.

Lorsque les tables de jeu furent préparées, tout le monde attendit avec angoisse ce qu'allait faire le Duc dans ce moment critique. Mais il ne fit que ceci : les autres s'étant assis aux tables sur un signe de lui, il prit la main de la conseillère Benzon, la conduisit au canapé et l'invita à s'y asseoir tandis qu'il s'installait à ses côtés.

« Il m'eût été désagréable, malgré tout, dit-il de cette voix douce qu'il avait toujours lorsqu'il parlait à la Benzon, que le Maréchal du palais se fût étouffé avec ce biscuit. Pourtant, il semblait avoir des distractions, je l'ai observé à plusieurs reprises : il a nommé la Princesse une jeune fille, et il eût donc joué misérablement au whist. D'ailleurs, chère Benzon, il m'est réellement agréable, et particulièrement souhaitable aujourd'hui, au lieu de jouer, d'avoir un entretien confidentiel avec vous, comme jadis. Ah !... comme jadis ! Enfin, vous connaissez mon attachement pour vous, chère Madame. Jamais il ne changera, un cœur princier est toujours fidèle, tant que des circonstances irrémédiables ne lui imposent pas une autre conduite. »

En disant ces mots, le Duc baisa la main de la Benzon avec beaucoup plus de tendresse que ne semblaient le permettre le rang, l'âge et le lieu. La Benzon, les yeux brillants de joie, affirma qu'elle avait longtemps désiré le moment où elle pourrait s'entretenir confidentiellement avec le Duc, ayant à lui communiquer bien des choses qui ne lui seraient pas désagréables.

« Sachez, Altesse, dit-elle, que le Conseiller intime de Légation a écrit de nouveau, que notre affaire a pris soudain une tournure plus favorable, que...

— Assez ! fit le Duc. Assez, chère amie, point d'affaires

officielles ! Le souverain aussi revêt une robe de chambre et met un bonnet de nuit lorsque, à moitié anéanti par le fardeau du pouvoir, il se repose. Frédéric le Grand, roi de Prusse, y faisait exception, sans doute ; car — une femme comme vous, qui a de la lecture, ne l'ignore pas, — il portait même au lit un chapeau de feutre. Bref ! je veux dire que le souverain porte toujours en soi trop de ce qui... enfin... justement... comme on dit... de ce qui est fondé sur les prétendus rapports bourgeois, mariages, joies paternelles, etc., pour pouvoir se soustraire tout à fait à ces sentiments. Et il est pour le moins pardonnable qu'il s'y abandonne dans les moments où l'État, le souci des convenances indispensables à la Cour et dans le pays, n'absorbent pas toutes ses pensées... Chère Benzon, voici l'un de ces moments ; sept signatures apposées sont sur ma table, permettez-moi d'oublier tout-à-fait le souverain, d'être ici, pendant ce thé du soir, un père de famille, le « Père de famille allemand » du baron de Gemmingen. Permettez-moi de parler de mes... mais oui, de mes enfants ; ils me donnent tant de soucis que souvent je tombe dans une inquiétude fort peu convenable.

— De vos enfants ? répondit la Benzon sur un ton pointu. Il s'agit de vos enfants ? C'est-à-dire du prince Ignace et de la princesse Hedwiga ?... Parlez, Altesse, parlez, peut-être puis-je vous être de quelque conseil et de quelque consolation, comme Maître Abraham.

— Oui, reprit le Duc. Conseil et consolation, j'en aurais souvent besoin. Voyez-vous, chère Benzon, pour ce qui est du Prince, il n'est point nécessaire sans doute qu'il ait ces facultés spirituelles supérieures que la Nature accorde communément à ceux qui sans cela resteraient dans l'obscurité et l'insignifiance de leur état ; mais enfin, on pourrait lui souhaiter un tout petit peu plus d'esprit. Il est et il demeure un... *simple* (1) ! Regardez-le donc : il est assis là, balançant les jambes, ne jouant jamais que de mauvaises cartes, riant et s'amusant comme un gamin de sept ans. Benzon, *entre nous* soit dit (1), il n'y a pas moyen de lui apprendre même à écrire,

(1) En français dans le texte.

dans la mesure où cet art lui est nécessaire ; son auguste signature ressemble à une serre de hibou. Éternellement avoir pitié de lui, à quoi cela avance-t-il ? L'autre jour je fus troublé dans mes occupations par d'horribles aboiements sous ma fenêtre ; je me penche pour faire chasser l'importun roquet, et que vois-je ? Le croirez-vous, chère amie ? C'était le Prince qui, jappant comme un fou, poursuivait le garçon du jardinier... Ils jouaient ensemble au lièvre et au chien. Y a-t-il trace de bon sens là-dedans ? sont-ce là les passions d'un prince ? Est-il possible que le prince Ignace parvienne jamais à la moindre indépendance ?

— Aussi, répondit la Benzon, est-il nécessaire de marier bientôt le Prince, et de lui donner une épouse dont le charme, la bonne humeur et la claire raison éveillent son esprit endormi ; il faut la choisir assez bonne pour se mettre tout à fait à son niveau et l'élever peu à peu jusqu'à elle. La femme qui appartiendra au Prince doit avoir ces qualités, indispensables pour le tirer d'un état d'âme qui, je ne le dis pas sans douleur, Altesse, peut prendre la forme d'une véritable démence. Ces qualités, par conséquent, doivent seules être décisives, et il ne faut point trop sévèrement considérer le rang.

— Jamais, fit le Duc en fronçant les sourcils, jamais il n'y a eu de mésalliance dans ma maison. Quittez une pensée que je ne puis approuver. Hors cela, j'ai toujours été et je suis encore prêt à réaliser tous vos désirs.

— Je ne m'en suis guère aperçue ! répondit la Benzon d'un ton tranchant. Bien souvent, des souhaits justifiés ont dû se taire à cause de certains principes chimériques. Mais il y a des droits qui se moquent de toutes les conventions.

— *Laissons cela* (1) ! » interrompit le Duc en toussotant et prenant du tabac. Et, après un instant de silence, il reprit : « La Princesse me fait plus de souci encore que le Prince. Dites-moi, Benzon, comment est-il possible que nous ayons eu une fille aussi étrange dans ses sentiments, dont la singulière maladie met dans l'embarras le médecin de la Cour

(1) En français dans le texte.

lui-même ? La Duchesse n'a-t-elle pas joui toujours d'une santé florissante ? lui a-t-on vu des dispositions aux crises nerveuses et mystiques ? Moi-même, n'ai-je pas été toujours, corps et âme, un robuste prince ? Comment avons-nous donc une enfant qui, je dois en faire le pénible aveu, me semble souvent complètement ...folle, dépourvue de toute dignité princière ?

— A moi aussi, répondit la Benzon, la nature de la Princesse me reste incompréhensible. Sa mère a toujours eu une intelligence claire, équilibrée, libre de toute vivacité nocive et de toute disposition passionnée. »

La Benzon avait prononcé ces derniers mots d'une voix basse, sourde, comme se parlant à soi-même, les yeux baissés.

« Vous voulez parler de la Duchesse ? » fit le Duc en appuyant sur les mots, car il lui semblait inconvenant que le mot « mère » n'eût pas été accompagné de l'adjectif « auguste ».

« Et de qui sinon ? répondit précipitamment la Benzon. De qui parlerais-je ?

— La dernière crise de la Princesse, reprit le Duc, n'a-t-elle pas ruiné mes efforts et anéanti l'espoir d'un mariage conforme à mes vœux ? Car, chère Benzon, *entre nous soit dit* (1), la brusque catalepsie de la Princesse, que j'attribue à un refroidissement, a été la seule cause du soudain départ du prince Hector. Il veut rompre et, *juste ciel !* (1) il faut l'avouer, je ne puis lui en vouloir ; quand bien même les convenances ne m'interdiraient pas tout rapprochement, je ne ferais aucune démarche pour réaliser désormais un vœu auquel je ne renonce qu'à regret, à contre-cœur. Mais vous m'accorderez, chère Madame, que l'on peut éprouver quelque angoisse à prendre une épouse sujette à d'aussi étranges accidents. Une épouse à la fois princière et cataleptique ne peut-elle avoir un accès au milieu de la Cour la plus brillante, tomber dans cet état automatique et obliger les dignes assistants à s'immobiliser comme elle ? Sans doute peut-on s'imaginer une Cour saisie d'une catalepsie générale comme la plus solennelle et la plus imposante des Cours : car alors, il est impossible que le

(1) En français dans le texte

plus distrait des assistants commette la moindre offense à la dignité requise. Malgré tout, un sentiment qui s'empare de moi en de certains instants où je suis père de famille, comme maintenant, pendant le jeu, me fait comprendre que ces états chez une fiancée peuvent inspirer une terreur plutôt glaciale à un prince, son fiancé. Aussi,... Benzon, vous êtes une femme aimable et de bon sens, si vous voyiez un moyen de rétablir les affaires avec le prince Hector, une possibilité...

— C'est inutile, Altesse ! répondit vivement la Benzon. Ce n'est pas la maladie de la Princesse qui a fait fuir le Prince, un autre mystère est en jeu, et le maître de chapelle Kreisler est impliqué dans ce mystère.

— Comment ? s'écria le Duc stupéfait. Que dites-vous, Benzon ? Le maître de chapelle Kreisler ? Il serait donc vrai que...

— Oui, Altesse, poursuivit la Conseillère, un différend entre lui et le prince Hector, qui n'eût pu se terminer que d'une façon trop héroïque, a éloigné le Prince.

— Un différend... interrompit le Duc. Un différend... terminé... d'une façon héroïque !... Le coup de feu dans le parc... le chapeau ensanglanté... Benzon ! mais c'est impossible... le Prince... le maître de chapelle ?... un duel, une rencontre ? il ne pouvait en être question.

— Ce qui est certain, Altesse, reprit la Benzon, c'est que Kreisler n'avait que trop d'empire sur la Princesse, que cette crainte étrange, cet effroi qu'elle ressentit d'abord en présence de Kreisler menaçait de devenir une dangereuse passion. Il est possible que le Prince ait eu assez de perspicacité pour remarquer cela ; il a pu trouver en Kreisler, qui dès l'abord lui décocha les traits de sa méchante ironie, un ennemi dont il crut devoir se débarrasser. Il en vint ainsi à cette action que l'on ne peut pardonner qu'à la haine sanguinaire de l'honneur blessé et de la jalousie ; grâce à Dieu, elle échoua. J'avoue que tout cela n'explique pas le rapide départ du Prince et que, je l'ai dit, il reste un sombre mystère. Le Prince s'enfuit, m'a dit Julia, à la vue d'un portrait que Kreisler avait sur lui et qu'il lui montra. Enfin, quoi qu'il en soit, Kreisler est éloigné et la crise de la Princesse est passée. Croyez-moi, Altesse, si

Kreisler fût resté ici, la plus violente passion pour lui se fût enflammée au cœur de la Princesse, et elle serait morte plutôt que d'accorder sa main au prince Hector. Tout s'est dénoué autrement, le prince Hector sera bientôt de retour, et son mariage avec la Princesse mettra fin à toutes nos angoisses.

— Voyez-vous, Benzon ! s'écria le Duc avec colère, voyez-vous l'insolence de ce plat musicien !... C'est de lui que la Princesse prétend s'enamourer, pour lui qu'elle prétend refuser la main du plus aimable des princes !... *Ah ! le coquin !* (1) Maintenant, je vous comprends enfin, Maître Abraham ! Il faut vous arranger à me débarrasser de cet homme funeste, que je ne le revoie jamais !

— Les mesures qu'a pu vous proposer Maître Abraham sont superflues, reprit la Conseillère, car tout ce que nous pouvons souhaiter est accompli. Kreisler est à l'Abbaye de Kanzheim et, à ce que m'écrit l'abbé Chrysostome, il se décidera probablement à renoncer au monde et à entrer dans les ordres. La Princesse l'a appris de ma bouche à un moment opportun, et le fait qu'elle n'a manifesté aucune émotion particulière me garantit que sa dangereuse crise est passée, comme je vous le disais.

— Chère Madame ! Précieuse amie ! s'écria le Duc. Quel attachement vous nous montrez, à moi et à mes enfants ! Quel soin vous prenez du bonheur de ma famille !

— Vraiment ? fit la Benzon sur un ton amer... Le fais-je ? M'a-t-il toujours été possible, permis, de veiller sur le bonheur de vos enfants ? »

La Benzon prononça ces derniers mots avec une insistance particulière, le Duc baissa les yeux et se mit à jouer avec les pouces de ses mains jointes. Il murmura enfin, tout bas : « Angela... toujours pas de trace ? disparue à jamais ?

— Oui, dit la Benzon, et je crains que la malheureuse enfant n'ait été la victime de quelque acte infâme. On prétendait l'avoir vue à Venise, mais c'est certainement une erreur... Avouez-le, Altesse, ce fut cruel à vous, ce fut affreux d'arracher votre enfant aux bras de sa mère et de la reléguer dans

(1) En français dans le texte

un désolant exil... Jamais je ne pourrai oublier cette blessure que me fit votre sévérité.

— Benzon ! s'écria le Duc, ne vous ai-je point donné, à vous et à l'enfant, une pension considérable ?... Pouvais-je davantage ? Si Angela était restée parmi nous, ne devais-je pas craindre à chaque instant que nos *faiblesses* (1) ne se trahissent, troublant désagréablement la paix qui convient à la dignité de notre Cour ?... Vous connaissez la Duchesse, chère Benzon, et vous savez qu'elle a parfois d'étranges colères.

— Ainsi, interrompit la Benzon, de l'argent, une pension devrait dédommager une mère de sa douleur, de son chagrin, des plaintes amères que lui arrache la perte de son enfant ? En vérité, Monseigneur, il y a une autre manière de s'occuper de son enfant, qui contente la mère mieux que tout l'or du monde ! »

La Benzon prononça ces derniers mots sur un ton et avec un regard qui inspirèrent quelque embarras au Duc.

« Excellente amie, fit-il sur un ton hésitant, pourquoi ces étranges idées ? Ne croyez-vous pas que la disparition de notre chère Angela m'est fort désagréable aussi, fort pénible ? Ce doit être maintenant une délicieuse petite jeune fille, car elle est née de parents qui sont olis et charmants. »

De nouveau, le Duc baisa fort tendrement la main de la Benzon, mais elle la retira bien vite et, avec un regard étincelant et scrutateur, elle lui murmura à l'oreille : « Avouez-le, Monseigneur, vous avez été cruel d'exiger l'éloignement de l'enfant. Votre devoir ne vous commande-t-il pas d'exaucer une prière dont j'aurai la bonté de considérer l'accomplissement comme une légère compensation à tout mon chagrin ?

— Benzon, reprit le Duc plus décontenancé encore. Chère et bonne Benzon, ne peut-on donc retrouver notre Angela ? Je veux faire un acte héroïque pour répondre à votre désir, chère amie. Je veux me confier à Maître Abraham, lui demander conseil. C'est un homme sage et expérimenté, il pourra peut-être nous venir en aide.

— Oh ! interrompit la Benzon, le sage Maître Abraham !

(1) En français dans le texte

Croyez-vous donc, Monseigneur, que Maître Abraham soit vraiment disposé à faire quelque chose pour vous, qu'il vous soit fidèlement attaché, à vous et à votre maison ? Et comment serait-il capable de découvrir quelque chose sur le sort d'Angela, alors que toutes les recherches, à Venise et à Florence, sont restées stériles ? Mais, pis encore, il a perdu lui-même ce moyen mystérieux qui lui servait jadis à sonder l'inconnu.

— Vous entendez sa femme, la méchante sorcière Chiara ? dit le Duc.

— Il est très douteux, répondit la Benzon, que cette femme peut-être simplement inspirée et douée de facultés merveilleuses mérite le nom de sorcière. En tous cas, il fut injuste, inhumain d'enlever à Maître Abraham cet être chéri, auquel il tenait de toute son âme, qui était une partie de lui-même.

— Benzon ! s'écria le Duc effrayé, je ne vous comprends pas aujourd'hui, la tête me tourne. N'avez-vous pas vous-même approuvé l'éloignement de cet être dangereux grâce auquel Maître Abraham pouvait gouverner toute notre cour ? N'avez-vous pas donné votre assentiment à la lettre que j'écrivis au Grand-Duc : je lui représentais que, la sorcellerie étant depuis longtemps prohibée, on ne devait pas souffrir la présence dans le pays de certaines personnes qui semblaient être douées pour ces pratiques ; et on ferait bien, par mesure de sécurité, de les enfermer un peu. N'est-ce pas simplement pour ménager Maître Abraham qu'on ne fit pas le procès public de cette mystérieuse Chiara, qu'on se contenta de l'arrêter secrètement et de l'emmenner je ne sais où, ne m'en étant jamais soucié ? Quel reproche avez-vous à me faire ici ?

— Pardonnez-moi, répondit la Benzon. On peut vous reprocher du moins, Monseigneur, d'avoir agi précipitamment. Mais ! sachez-le, Monseigneur, Maître Abraham n'ignore pas que sa Chiara fut éloignée à votre instigation. Il est paisible, aimable, mais ne croyez-vous pas, Monseigneur, que la haine et la vengeance couvent en son cœur contre celui qui lui a ôté ce qu'il aimait le plus au monde ? Et c'est à cet homme que vous voulez vous confier, ouvrir votre cœur ?

— Benzon ! dit le Duc en essuyant les gouttes de sueur qui mouillaient son front. Vous me troublez fort,... indiciblement.

voudrais-je dire. Pauvre de moi ! Est-il possible qu'un prince souverain perde ainsi sa *contenance* (1) ? Faut-il, que diable... Dieu ! je crois même que je jure comme un dragon, ici, au thé !... Benzon ! pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt ? Il sait déjà tout... Dans la maisonnette, bouleversé par l'état de la Princesse, mon cœur a débordé... Je lui ai parlé d'Angela, je lui ai révélé... Benzon ! c'est affreux !... *j'étois un* (1)... âne ! *Voilà tout* (1) !

— Et il a répondu ? fit la Benzon, haletante.

— Il me semble, reprit le Duc, que Maître Abraham a commencé par parler de notre attachement ancien, par me dire que j'aurais pu être un heureux père, tandis que je n'en suis qu'un malheureux. Mais il est certain que, lorsque j'eus achevé ma confession, il déclara en souriant qu'il savait tout depuis longtemps ; il espérait d'ailleurs que dans un temps très proche on découvrirait où était Angela. Bien des impostures seraient alors anéanties, bien des erreurs tirées au clair.

— Maître Abraham a dit cela ? cela ? répondit la Benzon, les lèvres tremblantes.

— *Sur mon honneur* (1) il a dit cela, repartit le Duc. Mille tonnerres !... pardonnez-moi, Benzon, mais je suis en colère... si le vieillard m'en voulait... Benzon, *que faire* (1) ? »

Tous deux, le Duc et la Conseillère se regardaient fixement, sans un mot. « Altesse Sérénissime » murmura timidement un laquais en présentant le thé au Duc. « *Bête !* (1) » s'écria celui-ci qui se leva brusquement et arracha des mains du laquais le cabaret et la tasse ; tout le monde sursauta et on se leva des tables de jeu, quittant la partie. Le Duc, se dominant, sourit, lança un aimable *Adieu !* (1) aux courtisans terrifiés et se retira avec la Duchesse dans ses appartements. Mais on lisait clairement sur tous les visages : « Dieu ! que signifie ceci ? Le Duc n'a pas joué, a parlé longuement et vivement avec la Conseillère, et puis s'est mis dans une effroyable colère ! »

La Benzon ne pouvait se douter de ce qui se passait dans son

(1) En français dans le texte.

appartement situé dans un corps de bâtiment tout proche du château. A peine était-elle entrée que Julia, éperdue, se précipita au-devant d'elle et... Mais ! l'auteur de cette biographie est très heureux de pouvoir donner sur ce qui était arrivé à Julia pendant le thé beaucoup plus de précisions que sur bien des événements de cette histoire pour le moins embrouillée... Bref ! Nous savons que Julia avait obtenu la permission de se retirer de bonne heure. Un chasseur la précéda avec un flambeau. A peine avaient-ils fait quelques pas que le chasseur s'arrêta soudain et leva sa torche. « Qu'y a-t-il ? demanda Julia.

— Hé ! Mademoiselle Julia, répondit le chasseur, n'avez-vous pas vu quelqu'un s'enfuir, là-bas, à notre approche ? Je ne sais qu'en penser, mais depuis quelques jours un homme erre ici le soir ; et s'il se cache, il faut qu'il ait quelque mauvais dessein. Nous lui avons donné la chasse, mais il nous glisse toujours entre les doigts, il devient invisible comme un fantôme ou comme le Maudit lui-même. »

Julia se rappela alors l'apparition à la fenêtre du pavillon et sentit un frisson d'angoisse. « Vite ! partons ! » cria-t-elle au chasseur ; mais il répondit en riant que Mademoiselle n'avait pas besoin de s'effrayer, qu'avant qu'il lui arrivât du mal, il faudrait que le spectre lui tordît le cou, à lui ; que d'ailleurs l'apparition qui se montrait aux alentours du château était sans doute en chair et en os comme tous les braves gens ; et c'était un poltron qui fuyait la lumière.

Julia envoya au lit sa femme de chambre qui se plaignait de maux de tête et de frissons ; elle se déshabilla sans son aide.

Mais lorsqu'elle se trouva seule dans sa chambre, elle se rappela tout ce qu'Hedwiga lui avait dit dans un état où elle ne voulait voir que tension malade des nerfs. Il était certain pourtant que cette tension nerveuse devait avoir une cause morale. Les jeunes filles qui ont une âme aussi pure et innocente que Julia devinent rarement juste dans ces cas complexes ; et Julia, ayant bien repassé le tout dans sa mémoire, crut simplement qu'Hedwiga était atteinte de cette terrible passion dont elle lui avait fait elle-même une si sombre peinture, inspirée par le pressentiment qu'elle en trouvait dans son

propre cœur. Elle pensa que le prince Hector était l'homme à qui la Princesse faisait le sacrifice d'elle-même... Et, concluait-elle, Hedwiga avait conçu, Dieu savait pourquoi, l'idée que le Prince nourrissait un autre amour ; cette illusion l'avait torturée comme un fantôme terrible qui la poursuivait sans relâche, jusqu'à produire en elle un incurable bouleversement. « Hélas ! se disait Julia, hélas, pauvre chère Hedwiga ! si le prince Hector revenait, tu te convaincrais bientôt que tu n'as rien à craindre de ton amie ! »

Mais à l'instant où Julia se disait ces mots, l'idée que le Prince l'aimait lui vint du plus profond de son cœur ; effrayée de la force et de la vivacité de cette pensée, elle se sentit prise d'une indicible crainte que les imaginations de la Princesse pussent être fondées et sa propre perte certaine. L'étrange et inquiétante impression que lui avaient faite les regards et toute l'attitude du Prince lui revint à la mémoire, la même terreur la fit tressaillir tout entière. Elle se rappela le moment où, sur le pont, le Prince l'avait enlacée pour jeter du pain au cygne, les paroles captieuses qu'il avait prononcées et qui, si inoffensives qu'elles lui eussent paru alors, prenaient maintenant une signification profonde. Mais elle se souvint aussi de son rêve menaçant, où elle s'était sentie étreinte par un bras de fer, et c'était le Prince qui la tenait ainsi ; à son réveil, elle avait aperçu le maître de chapelle dans le parc, elle avait compris soudain sa nature profonde et avait cru fermement qu'il la protégerait du Prince.

« Non ! s'écria-t-elle à haute voix, il ne peut en être ainsi, c'est impossible ! c'est le méchant esprit des enfers qui suscite en moi, pauvre ! ces doutes impies... Non ! il ne doit avoir aucun pouvoir sur moi ! »

Tandis qu'elle songeait au Prince et à ces instants dangereux, Julia sentit au fond de son cœur s'éveiller un sentiment dont elle reconnut toute l'horreur à la honte qu'il lui inspira et qui fit monter à ses joues le sang, à ses yeux des larmes brûlantes. Heureusement pour la pure et pieuse Julia, elle avait assez de force pour conjurer le méchant esprit et ne lui offrir aucune prise. Il faut redire ici que le prince Hector était le plus beau, le plus aimable des hommes, que son art de

plaire était basé sur la profonde connaissance des femmes qu'avait pu lui donner une vie pleine de bonnes fortunes ; une jeune fille très innocente pouvait bien s'effrayer sous la force triomphante de ses regards et de toutes ses manières.

« O Johannès ! dit-elle doucement. Toi qui es bon et grand, ne puis-je chercher auprès de toi la protection que tu m'as promise ? Ne puis-je t'entendre toi-même, consolateur, dans les harmonies divines dont mon cœur garde l'écho ? »

Et Julia, ouvrant le piano, se mit à jouer et à chanter celles des œuvres de Kreisler qu'elle préférait. En fait, elle se sentit bientôt consolée, rassérénée, le chant la transporta dans un autre monde où il n'y avait point de Prince, point d'Hedwiga dont les visions malades pussent la troubler.

« Et maintenant, ma canzonette favorite » dit Julia, et elle commença le *Mi lagnero tacendo*, etc. qui a servi de texte à tant de compositeurs. En réalité, cette canzonette de Kreisler était sa plus belle réussite. L'exquise souffrance d'une brûlante nostalgie amoureuse s'y exprimait, en une très simple mélodie, avec une vérité, une force qui devaient atteindre irrésistiblement tout cœur sensible. Julia, l'ayant achevée, restait plongée profondément dans le souvenir de Kreisler, et frappait encore des accords isolés qui étaient comme l'écho de ses sentiments secrets. Soudain, la porte s'ouvrit, elle se retourna, et avant qu'elle pût quitter son siège, le prince Hector était à ses pieds, lui prenait les deux mains et l'empêchait de se lever. Elle poussa un cri de terreur, mais le Prince la conjura par la Vierge et tous les Saints de se calmer, de lui accorder pour deux minutes le paradis de sa vie et de sa parole. Avec des expressions que peut seule trouver la folie d'une passion brûlante, il lui dit qu'il l'adorait, elle, elle seule, que l'idée d'épouser Hedwiga était pour lui affreuse, mortelle ; que c'était la raison pour quoi il avait voulu fuir, mais que bientôt, poussé par la force d'une passion qui ne finirait qu'à sa mort, il était revenu, pour la voir, lui parler, lui dire qu'elle seule était sa vie, son univers !

« Arrière ! s'écria Julia en proie à une terreur désespérée. Vous me ferez périr, Prince !

— Jamais ! s'écria le Prince, pressant ardemment les mains

de Julia sur ses lèvres. Jamais ! le moment est venu qui doit m'apporter vie ou mort... Julia, enfant du ciel ! Peux-tu me repousser, moi dont tu es toute la vie, toute la félicité ? Non, tu m'aimes, Julia, je le sais, dis-le, que tu m'aimes, et tous les cieux de l'extase s'ouvriront à moi ! »

Le Prince, enlaçant Julia qui défaillait de peur, la serra violemment sur son cœur.

« O Dieu ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée. Dieu ! personne n'a-t-il pitié de moi ? »

Un reflet de flambeaux éclaira les fenêtres, on entendit plusieurs voix devant la porte. Julia sentit un baiser ardent lui brûler les lèvres et le Prince disparut lestement.

Julia, nous l'avons vu, courut, éperdue, au-devant de sa mère, qui apprit avec effroi ce qui s'était passé. Elle commença par consoler Julia de son mieux et l'assura qu'elle ferait sortir le Prince, pour le confondre, de la cachette où il devait se trouver.

« Oh ! s'écria Julia, ne le fais pas, mère. Je mourrais si le Duc, si Hedwiga savaient... » Et, fondant en sanglots, elle se jeta dans les bras de sa mère et cacha son visage sur sa poitrine.

« Tu as raison, ma bonne petite enfant, répondit la Conseillère. Personne ne doit savoir, se douter même que le Prince est ici et qu'il te poursuit, chère et pure Julia. Ceux qui sont dans le complot doivent se taire. Car il est hors de doute qu'il a des complices, sinon il ne pourrait pas davantage rester caché à Sieghartshof que s'introduire chez nous... Ce que je ne comprends pas, c'est comment le Prince a pu sortir de la maison sans rencontrer ni moi ni Frédéric qui m'éclairait. Nous avons trouvé le vieux Georges plongé dans un profond sommeil qui n'est pas naturel. Mais où est Nanny ?

— Pour mon malheur, murmura Julia, elle était malade et j'ai dû la renvoyer.

— Peut-être, fit la Benzon, puis-je lui servir de médecin. »

Et elle ouvrit brusquement la porte du cabinet voisin. Elle y trouva la malade debout et tout habillée ; elle avait écouté à la porte et dans sa terreur, elle se jeta aux pieds de la Benzon.

Quelques questions suffirent à apprendre à la Conseillère que le Prince avait pu, grâce au vieux portier que l'on croyait si fidèle,...

(MURR) :

..... devais-je apprendre ! Muzius, mon fidèle ami, mon frère, avait succombé aux suites de sa blessure à la patte. Cette funeste nouvelle fut pour moi un coup très dur ; je sentis alors tout ce que Muzius avait été pour moi. La nuit suivante, me dit Puff, la cérémonie funèbre aurait lieu dans la cave de la maison où habitait Maître Abraham ; on y avait transporté la dépouille. Je promis non seulement d'y assister à l'heure dite, mais aussi de préparer mets et boissons afin que l'on pût, selon l'usage antique et vénérable, faire un repas funèbre. Petit à petit, au cours de la journée, je descendis à la cave mes abondantes provisions de poissons, d'os de poulet, et de légumes. Pour les lecteurs qui aiment les explications précises et qui seraient curieux de savoir comment je transportai la boisson, je noterai ici que cela me coûta peu de peine, car une aimable servante me vint en aide.

Cette servante, que je rencontrais souvent à la cave et à laquelle je faisais des visites dans sa cuisine, paraissait aimer beaucoup mon espèce, et moi en particulier ; nous ne nous voyions jamais sans jouer ensemble de façon fort plaisante. Elle me donnait des reliefs, moins bons il est vrai que la nourriture dont je jouissais chez mon maître ; mais par galanterie, je les dévorais et feignais d'y trouver un plaisir extrême. Ce sont choses qui touchent le cœur d'une servante, et elle faisait ce que j'attendais d'elle. Je sautais sur ses genoux, elle me gratifiait si gentiment la tête et les oreilles que je fondais de béatitude et prenais fort l'habitude de la main qui « la semaine manie le balai, et le dimanche est la plus habile aux caresses. » Je m'adressai donc à cette aimable personne, au moment où elle voulait emporter de la cave un grand pot de lait, et je lui exprimai de façon intelligible l'ardent désir de garder ce lait pour moi. « Que tu es drôle, Murr ! dit la bonne, qui savait mon nom comme tous les gens de la maison, et du quartier

même. Ce n'est évidemment pas pour toi seul que tu désires ce lait, tu veux recevoir. Soit, garde le lait, petit collet-gris j'en trouverai d'autre pour mes maîtres. » Et, posant le pot à terre, elle me caressa un peu l'échine, tandis que je lui exprimais ma joie et ma gratitude par les plus charmants « gros-dos » ; puis elle disparut dans l'escalier. — Prends garde à ceci, ô jeune matou, mon lecteur : la connaissance d'une aimable cuisinière, et même certaines relations sentimentales et intimes sont pour les jeunes gens de notre rang et de notre espèce aussi agréables qu'avantageuses.

Vers minuit, je redescendis à la cave. Triste spectacle, à fendre le cœur ! Au milieu de la cave, sur un catafalque qui, conformément à la modeste simplicité qui avait toujours été celle du défunt, se composait d'une simple botte de paille, gisait la dépouille de notre ami très cher. Tous les matous étaient réunis, nous nous serrâmes la patte sans un mot ; les larmes aux yeux, nous nous assîmes en cercle autour du catafalque et entonnâmes un cantique funèbre dont les accents déchirants retentissaient, terribles, sous les voûtes de la cave. C'était la lamentation la plus désolée, la plus affreuse qu'on eût jamais entendue ; aucun organe humain ne pourrait la reproduire.

Lorsque ce cantique fut achevé, un jeune homme très élégant, vêtu comme il convenait de noir et de blanc, s'avança, se plaça auprès de la tête du défunt et tint l'oraison suivante dont il me donna le texte par écrit, bien qu'il l'eût improvisée.

ORAISON FUNÈBRE

prononcée sur la tombe du matou MUZIUS

Étud. en philos. et en hist.

par son fidèle ami et frère

le matou HINZMANN

Étud. en poés. et en éloq.

*« Chers frères que réunit ici le deuil !
Vaillants et valeureux compagnons !*

« Qu'est-ce que le chat !... Un objet périssable et fragile comme tout ce qui naît ici-bas. S'il est vrai, comme l'affirment les plus grands médecins et les physiologistes, que la mort à laquelle est soumise toute créature consiste avant tout dans l'arrêt complet de la respiration, oh ! alors ! notre loyal ami, notre valeureux frère, ce fidèle et vaillant compagnon de nos peines et de nos joies, oh ! notre vertueux Muzius est bien mort !... Voyez-le, ce noble être, qui gît là sur la paille glaciale, les quatre pattes roidies ! Entre ses lèvres fermées à jamais ne passe plus le moindre souffle ! Ils sont ternis ces yeux où rayonnait, dans un éclat d'or verdâtre, tantôt le doux feu de l'amour et tantôt la colère destructrice ! Une pâleur de mort revêt son visage, ses oreilles pendent, sa queue retombe sans force ! O frère Muzius, où sont maintenant tes bonds joyeux, où est ta gaieté, ta bonne humeur, ton miaulement clair et enjoué qui ranimait les cœurs, ton courage, ta ténacité, ton intelligence et ton esprit ? Tout ! la mort amère t'a tout pris ! et tu ne sais plus très bien, peut-être, si tu as réellement vécu ? Pourtant, tu étais la santé, la force même, armé contre toute souffrance physique comme pour vivre éternellement. Dans le mouvement d'horloge qui animait ta vie, il n'y avait pas un rouage défectueux, et l'Ange de la mort n'a pas brandi son épée sur ta tête parce que le mécanisme était au terme de sa course et ne pouvait plus être remonté. Non ! mais un principe ennemi attaqua violemment ton organisme, détruisant sans pitié ce qui eût pu durer longtemps encore. — Oui ! Souvent encore ces yeux eussent rayonné d'amabilité, souvent encore des idées amusantes, des chants joyeux eussent jailli de ces lèvres, de ce sein glacé, souvent encore cette queue, manifestant allègrement la force intérieure, eût dessiné des ondoiements gracieux, souvent encore ces pattes eussent montré leur force, leur agilité par des bonds hardis et puissants... Et maintenant !... Oh ! la Nature peut-elle permettre que son œuvre, laborieusement construite pour

une longue durée, soit détruite avant le temps ? ou bien un sombre esprit, nommé Hasard, peut-il arbitrairement, avec une despotique impiété, arrêter les oscillations qui semblent, selon l'éternelle loi de la Nature, être la condition de toute existence ? O toi que nous pleurons, si tu pouvais dire cela à cette assemblée émue, certes, mais vivante encore !...

« Cependant, dignes auditeurs, mes frères, ne nous abandonnons pas à ces trop profondes méditations et livrons-nous tout entiers à nos plaintes sur notre ami Muzius que la mort nous enlève prématurément. Il est d'usage que l'orateur donne à ses auditeurs la biographie complète du défunt, avec des adjonctions et des remarques élogieuses ; et c'est un excellent usage, car un tel exposé doit éveiller chez l'auditeur le plus ému l'ennui et la satiété ; or cet ennui, à en croire les expériences et les affirmations d'illustres psychologues, est le meilleur moyen de tuer le chagrin. Ainsi donc, l'orateur remplit ses deux tâches : rendre au défunt tous les honneurs qu'on lui doit, et consoler ceux que sa mort afflige. Il y a des exemples — fort explicables, je pense, — que le plus accablé soit reparti, après une telle oraison, gai et allègre ; la joie d'être enfin délivré de ce discours qui le torturait lui avait fait oublier la perte douloureuse d'un être cher. Chers frères assemblés ici ! c'est avec plaisir que je me conformerais à cet usage éprouvé, que je vous retracerais la biographie détaillée de notre ami défunt, de notre frère, et que je vous transformerais, matous affligés, en matous heureux ; cependant, ça ne va pas, mais pas du tout !... Considérez, chers frères, que j'ignore presque tout de la vie du défunt, de sa naissance, de son éducation, de son développement ultérieur ; il me faudrait donc inventer quelque fable, mais la gravité de ce lieu, devant la dépouille du défunt, la solennité de notre humeur me l'interdisent. Pardonnez-moi, camarades, mais au lieu d'un long sermon ennuyeux, je redirai en quelques mots ce qu'a été la triste fin du pauvre diable qui gît devant nous, roide et sans vie, quel solide et vigoureux gaillard il fut de son vivant... Cependant, ô Ciel ! je perds le ton de l'éloquence, bien que je l'aie étudiée et que, si le sort y consent, j'espère devenir *Professor poeseos et eloquentiae*. »

(Hinzmann se tut, s'essuya de la patte droite le front, les oreilles, le nez et la barbe, considéra longuement la dépouille, toussota, se passa encore la patte sur le visage et reprit sur un ton plus solennel :)

« O destin amer !... O mort impitoyable ! fallait-il que tu enlevasses si cruellement ce jeune homme à la fleur de ses ans ?... Frères ! un orateur peut redire à ses auditeurs ce qu'ils ont déjà entendu répéter à satiété, aussi redirai-je ce que tous vous savez déjà, c'est-à-dire que notre défunt frère fut victime de la haine féroce des roquets philistins. Il voulut se glisser sur ce toit où naguère nous vivions dans la paix et la joie, où retentissaient nos chants allègres, où, la patte dans la patte, le cœur contre le cœur, nous n'étions qu'une seule âme ; il voulut y aller pour célébrer avec notre senior Puff le souvenir de ces beaux jours, de ces véritables jours d'Aranjuez, qui sont passés maintenant. Mais les roquets qui voulaient à tout prix empêcher une résurrection de notre joyeuse société de matous, avaient placé des pièges-à-loup dans les angles obscurs du grenier ; l'infortuné Muzius y tomba, eut une jambe broyée et mourut ! Les blessures que font les philistins sont douloureuses et dangereuses, car ils se servent toujours d'armes ébréchées, émoussées ; mais notre défunt ami, fort et vigoureux comme il l'était, eût pu survivre à sa mauvaise plaie. Cependant, le chagrin, le profond chagrin de se voir vaincu par de vils roquets, de voir sa brillante carrière ruinée, l'éternelle pensée de la honte que nous devons tous subir, ce fut là ce qui rongea sa vie ! Il ne voulut souffrir aucun pansement convenable, refusa toute médecine... on dit qu'il a voulu mourir ! »

(A ces mots, je ne pus, nous ne pûmes, tous, contenir notre affreuse douleur, nous éclatâmes en plaintes et en imprécations si pitoyables qu'un roc en eût été attendri. Lorsque nous nous fûmes un peu calmés, et que nous pûmes écouter de nouveau, Hinzmann reprit sur un ton pathétique :)

« O Muzius ! oh ! abaisse sur nous tes regards, vois les larmes que nous versons sur toi, entends les plaintes désolées que nous proférons, matou défunt ! Oui, abaisse sur nous, ou élève vers

nous tes regards selon que tu le peux maintenant ; sois en esprit parmi nous, si tu as encore un esprit, et si celui qui a habité ton corps n'est pas déjà employé ailleurs.... Frères, comme je vous l'ai dit, je saurai « tenir ma gueule » sur la biographie du défunt, parce que j'en ignore tout, mais les vertus exceptionnelles du mort ne m'en sont que plus vivement présentes à l'esprit, et je vais, mes chers amis, vous les mettre sous le nez afin que vous sentiez bien toute l'étendue de l'affreuse perte que vous avez faite par la mort de cet admirable matou.

« Sachez-le, ô jeunes gens qui êtes enclins à ne jamais quitter le sentier de la vertu, sachez-le ! Muzius fut ce que sont bien peu de gens ici-bas : un digne membre de la société des chats, un bon et fidèle époux, un père aimant, un zélé champion de la vérité et du droit, un infatigable bienfaiteur, un soutien des pauvres, un ami constant dans les heures sombres... Un digne membre de la société des chats ? Oui ! car il n'a cessé d'exprimer les meilleures intentions, et il était prêt même à se sacrifier quelque peu, lorsqu'il pouvait obtenir par là ce qu'il souhaitait ; et il n'a jamais été l'ennemi que de ceux qui le contredisaient ou ne se soumettaient pas à sa volonté... Un bon et fidèle époux ? Oui ! car il ne courait après d'autres chattes que lorsqu'elles étaient plus jeunes et plus jolies que son épouse, et qu'un désir irrésistible l'y poussait... Un père aimant ? Oui ! car on n'a jamais entendu dire que, semblable à certains pères grossiers et sans amour de notre race, il ait, sous l'empire d'un singulier appétit, dévoré un seul de ses petits venus à terme ; au contraire, il était enchanté lorsque leur mère les emportait tous et qu'il ignorait absolument où ils étaient élevés par la suite... Un zélé champion de la vérité et du droit ? Oui ! car il eût volontiers donné sa vie pour le droit et la vérité ; aussi, sachant qu'on ne vit qu'une fois ne se soucia-t-il guère de l'un et de l'autre ; on ne peut lui en vouloir... Un infatigable bienfaiteur, un soutien des pauvres ? Oui ! car chaque année, au jour de l'an, il portait dans la cour une petite queue de hareng ou quelques menus os très grêles, pour les pauvres frères qui sont dans l'indigence ; il avait bien le droit, ayant accompli ainsi son devoir de digne ami de chats, de répondre par un grognement aux matous nécessiteux

qui lui demandaient encore la charité... Un ami constant dans les heures sombres ? Oui ! car lorsqu'il connaissait des heures sombres, il se souvenait même des amis qu'il avait négligés jusque-là, ou complètement oubliés.

« O ami défunt ! que dire encore de ton courage héroïque, de ton sens éclairé pour tout ce qui est beau et noble, de ton érudition, de ta culture artistique, des mille vertus qui étaient réunies en toi ? Qu'en dire, dis-je, qui ne doive accroître encore les justes regrets que nous inspire ton triste trépas ?... Amis, frères émus !... car en vérité, à certains mouvements qui ne trompent pas, je vois à ma grande satisfaction que j'ai réussi à vous émouvoir... Frères émus, donc, prenons exemple sur le mort, efforçons-nous de marcher sur ses dignes traces, soyons exactement ce qu'était ce matou parfait, et nous aussi nous connaissons dans la mort le repos du chat véritablement sage, du chat paré de vertus multiples, le repos que goûte ce chat accompli ! Voyez vous-mêmes comme il gît paisiblement, sans remuer une patte, sans que tous les éloges que je fais de sa supériorité lui arrachent même un léger sourire de satisfaction. Croirez-vous, attristés ! que le blâme le plus amer, les plus grossières injures, les offenses méprisantes n'eussent pas davantage impressionné le défunt ? Croirez-vous que même si un de ces démoniaques roquets, un de ces philistins, auxquels naguère il eût arraché les yeux, entrât dans ce cercle, il pourrait le moins du monde le mettre en colère et troubler son repos ? Non !

« Notre grand Muzius est au-dessus de l'éloge et du blâme, au-dessus de toute inimitié, de toute querelle, de la raillerie et de l'irritante insulte, au-dessus de tout le jeu désordonné de l'existence ; il n'a plus pour son ami ni doux sourire ni ardente étreinte, ni loyale poignée de patte ; mais pour son ennemi, plus de dents, plus de griffes ! Grâce à ses vertus, il est parvenu au calme qu'il a vainement cherché dans la vie. J'ai l'impression cependant que nous tous qui sommes rassemblés ici, et qui hurlons notre douleur, nous arriverons à ce même calme sans être comme notre ami des modèles de toutes vertus ; et je crois que pour être vertueux, il faut encore d'autres motifs que justement cette aspiration au calme ; mais c'est

là une simple idée que je livre à vos méditations. Tout à l'heure je voulais vous exhorter à donner pour but essentiel à votre vie la préparation à une mort aussi belle que celle de notre ami Muzius ; mais je préfère y renoncer, car vous pourriez me faire des objections embarrassantes. Vous pourriez me répondre, en effet, que le défunt eût dû apprendre, lui, à être plus prudent et à éviter les pièges, afin de ne pas mourir avant l'heure. Et puis, je me souviens de ce très jeune chat qui, comme son maître l'exhortait aussi à consacrer sa vie à l'apprentissage de la mort, répondit sur un ton plutôt railleur : que ça ne devait pas être si difficile, puisque chacun y réussissait du premier coup.

« Et maintenant, jeunes gens éplorés, consacrons quelques instants à une méditation silencieuse. »

(Hinzmann se tut, et de nouveau s'essuya de la patte droite les oreilles et le visage, puis il parut s'abîmer en de profondes réflexions et ferma les yeux. Enfin, comme cela durait trop longtemps, le senior Puff le poussa de la patte, et lui dit tout bas : « Hinzmann, je crois que tu dors. Finis donc ton sermon, car nous mourons tous de faim. » Hinzmann sursauta, reprit son élégante posture d'orateur et poursuivit) :

« Très chers frères, j'espérais trouver encore quelques idées semblables et terminer brillamment la présente oraison, mais il ne m'est rien venu à l'esprit ; je crois que la grande douleur que je me suis efforcé de ressentir m'a quelque peu abruti. Considérons donc comme terminé mon discours auquel vous ne pouvez refuser votre entière approbation, et entonnons maintenant, selon l'usage, le *De* ou *Ex profundis*. »

Le charmant jeune matou termina ainsi son oraison funèbre qui me parut, au point de vue rhétorique, bien ordonnée et d'un bel effet, mais où je trouvai bien des choses à reprendre. Il me sembla en effet que Hinzmann avait parlé plutôt pour faire montre d'un brillant talent d'orateur que pour honorer encore le pauvre Muzius après son déplorable trépas. Tout ce qu'il avait dit ne convenait pas trop à l'ami Muzius, qui avait été un simple matou, loyal et honnête, une âme fidèle et bienveillante, ainsi que j'avais pu m'en apercevoir. Et puis, les

éloges dispensés par Hinzmann étaient à double entente, si bien qu'après coup le sermon me déplut ; tandis qu'il le prononçait, j'avais été séduit uniquement par le charme de l'orateur et par sa diction vraiment pathétique. Le senior Puff semblait partager mon opinion ; nous échangeâmes des regards qui exprimaient notre commun sentiment sur l'oraison de Hinzmann.

Comme celui-ci nous y avait invités en concluant, nous entonnâmes un *De profundis*, bien plus lamentable encore, s'il se peut, et plus déchirant que le cantique funèbre chanté avant l'oraison. Il est connu que les chanteurs de notre race expriment avec un talent particulier la plus profonde douleur, la plainte inconsolable, que ce soit celle d'un amour ardent et méprisé, ou celle du regret sur un cher défunt. L'homme lui-même, cet être froid et insensible, est profondément touché par des chants de cette sorte, et il ne parvient à alléger son cœur oppressé que par d'étranges jurons. Lorsque le *De Profundis* fut achevé, nous soulevâmes la dépouille de notre frère et nous l'enfouîmes dans une tombe profonde que l'on avait creusée dans un coin de la cave.

Mais à cet instant, il se produisit un événement qui fut le plus imprévu et le plus émouvant à la fois de toute cette solennité mortuaire. Trois jeunes chattes belles comme le jour arrivèrent en sautillant et répandirent dans la tombe ouverte du persil et des feuilles de pommes de terre qu'elles avaient cueillies dans la cave ; l'aînée d'entre elles, cependant, chantait un air simple et touchant. La mélodie, que la chatte chantait sans paroles, m'était connue et, si je ne me trompe, le texte original de cette chanson commence par ces mots : *O Tannenbaum, o Tannenbaum*, etc. (1). C'étaient, me souffla à l'oreille le senior Puff, les filles de Muzius qui participaient ainsi aux honneurs rendus à leur père.

Je ne pouvais détourner les yeux de celle qui chantait : elle était délicieuse. Le son exquis de sa voix, quelque chose d'émouvant, de profondément senti dans la mélodie de ce

(1) « O sapin, etc. » le plus connu des chants de Noël allemands. (N. d. T.)

chant funèbre, me pénétrèrent tout entier et m'attirèrent ; je ne pus retenir mes pleurs. Pourtant la douleur qui me les arrachait était d'une espèce très particulière et éveillait en moi un sentiment de doux bien-être.

Ah ! disons-le tout de suite ! Tout mon cœur était séduit par la cantatrice, il me semblait que je n'avais jamais vu une jeune chatte aussi gracieuse, aussi noble dans son maintien et ses regrets, d'une aussi triomphante beauté.

La tombe fut comblée à grand'peine par quatre vigoureux matous qui y amenèrent à coups de griffes tout le sable possible ; l'enterrement achevé, nous nous mîmes à table. Les belles et gracieuses filles de Muzius voulurent s'éloigner, mais nous ne le souffrîmes pas et les priâmes au contraire de s'asseoir au repas funèbre ; je fus assez habile pour conduire la plus belle et prendre place à ses côtés. J'avais été ébloui d'abord par sa beauté, séduit par la douceur de sa voix ; et maintenant, j'étais transporté au septième ciel par sa claire et lucide intelligence, par la profonde tendresse de son cœur, par la pure et chaste féminité qui rayonnait de son âme. Dans sa bouche, dans ses douces paroles, tout prenait un charme singulier, sa conversation n'était que délices et idyllique douceur. Elle parla, par exemple, avec beaucoup de chaleur, d'une bouillie au lait qu'elle avait mangée de grand appétit quelques jours avant la mort de son père ; et lorsque je lui dis que chez mon maître on préparait à merveille une bouillie de ce genre, en y ajoutant même une bonne quantité de beurre, elle me regarda de ses purs yeux de colombe aux reflets verts et me dit sur un ton qui fit tressaillir mon cœur : « Oh certainement, certainement, Monsieur ! ... Vous aimez aussi la bouillie au lait ? Et avec du beurre ! » répétait-elle, comme plongée dans une rêverie exaltée. Nul n'ignore que rien ne pare mieux les jeunes filles de six à huit mois (ce pouvait être l'âge de la toute-belle). qu'un brin d'exaltation ; souvent, elles en deviennent irrésistibles. Ainsi se fit-il que, tout enflammé d'amour, je serrai bien fort la patte de la belle et m'écriai tout haut : « Angélique enfant, partage ma bouillie du déjeuner et il n'y aura point de félicité en ce monde pour laquelle je veuille échanger mon bonheur ! » Elle parut embarrassée, baissa les yeux en rougis-

sant, mais laissa sa patte dans la mienne, ce qui éveilla en moi les plus belles espérances. J'avais entendu dire en effet à un vieux monsieur, un avocat, si je ne me trompe, chez mon maître, que rien n'était plus dangereux pour une jeune fille que de laisser longtemps sa main dans celle d'un homme : celui-ci peut à juste titre voir là une *traditio brevi manu* de sa personne entière et fonder là-dessus mille prétentions qu'il est bien difficile de repousser ensuite. Je me sentais grande envie d'émettre ces prétentions-là, et j'allais commencer lorsque notre conversation fut interrompue par une libation en l'honneur du mort.

Les trois filles cadettes de feu Muzius avaient déployé cependant une bonne humeur, une gaieté naïve qui faisaient la joie de tous les matous. La compagnie, déjà sensiblement enlevée à sa douleur et à son deuil par mets et boissons, se montra de plus en plus vive et gaie. On rit, on plaisanta, et lorsqu'on se leva de table, ce fut le grave senior Puff lui-même qui proposa une petite sauterie. On fit vivement de la place ; trois matous accordèrent leurs voix, et bientôt les filles éveillées de feu Muzius sautèrent allègrement avec les jeunes gens.

Je suivais tous les pas de ma belle ; je l'invitai à danser, elle me tendit sa patte et nous volâmes parmi les couples enlacés. Ah ! son souffle jouait sur ma joue, mon cœur palpitait contre son cœur ! mes pattes tenaient embrassé son corps exquis !... Oh instants de béatitude, de divine béatitude !

Lorsque nous eûmes dansé deux ou trois galops, j'emmenai la belle dans un coin de la cave et, selon la coutume galante, je lui offris les quelques rafraîchissements que l'on pouvait se procurer là : car l'organisation de la fête ne prévoyait pas de bal. Je laissai libre cours à mon sentiment ; à tout instant, je pressais sa patte sur mes lèvres, je l'assurais que je serais le plus heureux des mortels si elle voulait m'aimer un tout petit peu.

« Infortuné ! fit soudain une voix tout près de moi. Que vas-tu faire ?... C'est ta fille Mina ! »

Je tressaillis, car je reconnaissais bien cette voix... C'était

Mimine ! Le hasard jouait capricieusement avec moi et, à l'instant où je croyais avoir oublié complètement Mimine, je devais apprendre ce que je ne pouvais deviner, je devais m'enflammer pour ma propre enfant ! Mimine était en grand deuil, et je ne savais qu'en conclure. « Mimine, dis-je d'une voix douce, qu'est-ce qui vous amène ici ? pourquoi êtes-vous en deuil ? et... ô Dieu ! ces jeunes personnes... les sœurs de Mina ? » — J'appris les plus étranges choses. Mon rival abhorré, le noir, gris et jaune, s'était séparé de Mimine aussitôt après ce duel meurtrier où il avait succombé sous ma chevaleresque vaillance ; et, à peine ses blessures guéries, il était parti, nul ne sait où. Muzius alors demanda à Mimine sa patte qu'elle lui accorda ; il est tout à son honneur de m'avoir caché cette union, et cela prouve en faveur de sa délicatesse de sentiments. Mais ainsi ces naïves petites chattes, si vives, étaient les demi-sœurs de ma fille Mina.

« O Murr ! dit tendrement Mimine, après m'avoir raconté ces événements. O Murr, votre belle intelligence n'a fait que s'égarer dans le sentiment qui l'a submergée. C'était l'amour d'un tendre père, non point le désir d'un amant qui s'éveilla en votre sein, lorsque vous vîtes notre Mina. *Notre* Mina ! oh douceur de ce mot !... Murr, pouvez-vous y rester insensible, tout amour est-il éteint dans votre âme pour celle qui vous a tant aimé ?... ô Ciel ! qui vous aime tant encore, qui vous fût restée fidèle jusqu'à la mort, si un autre ne fût survenu, qui la séduisit par de vils artifices. O faiblesse, ton nom est chatte ! C'est là votre pensée, je le sais, mais n'appartient-il pas à la vertu du matou de pardonner à la faible chatte ? Murr, vous me voyez accablée, inconsolable d'avoir perdu mon troisième tendre époux, mais dans cette désolation jaillit à nouveau la flamme d'un amour qui fut jadis mon bonheur, ma fierté, ma vie... Murr, écoutez mon aveu !... je vous aime encore, et je pense que nous devrions nous rema... » Des larmes étouffèrent sa voix.

Toute cette scène me fit une impression fort pénible. Mina était là, pâle et belle comme la première neige qui parfois, en automne, baise les dernières fleurs et qui, l'instant d'après, se fonde en eau amère.

(*Note de l'éditeur* : Murr, Murr ! déjà un nouveau plagiat ! Dans la *Merveilleuse histoire de Peter Schlemihl*, le héros du livre dépeint sa bien-aimée, qui s'appelle Mina aussi, dans les mêmes termes).

Sans un mot, je regardais la mère et la fille ; celle-ci me plaisait infiniment mieux et, puisque dans notre race les plus proches parentés ne créent nul empêchement canonique... Mais mon regard me trahit sans doute, car Mimine parut percevoir mes plus secrètes pensées. « « Barbare ! » s'écria-t-elle et, bondissant sur Mina, elle l'embrassa avec violence et la serra sur son cœur. « Barbare ! qu'oses-tu entreprendre ? Quoi ! tu peux mépriser ce cœur qui t'aime, et amonceler crime sur crime ? » Quoique je ne compris pas du tout quelles prétentions Mimine voulait faire valoir ni quels crimes elle avait à me reprocher, je trouvai plus sage de faire bonne mine à mauvais jeu, afin de ne pas troubler l'allégresse où s'achevait cette réunion de deuil. J'assurai donc Mimine, qui avait perdu toute maîtrise d'elle-même, que seule l'extraordinaire ressemblance entre Mina et elle avait pu m'égarer ; que j'avais cru sentir renaître en moi la flamme d'un sentiment qui y vivait toujours pour elle, ma Mimine belle encore. Elle sécha bientôt ses larmes, s'assit à mes côtés, et se mit à m'entretenir sur un ton aussi familier que si rien ne se fût passé entre nous. Le jeune Hinzmann ayant, pour comble, invité la belle Mina à danser, on imagine en quelle désagréable situation je me trouvais.

Ce fut un bonheur pour moi que le senior Puff finît par faire danser un branle à Mimine, car sinon, elle eût pu me faire encore je ne sais quelles bizarres propositions. Je me faufilai doucement, tout doucement, hors de la cave et je pensai : à nouveaux faits, nouveaux conseils !

Je considère ce repas de deuil comme le solstice où s'achèvent mes mois d'apprentissage et où j'entrai dans une nouvelle période de l'existence.

(PLACARDS) :

.... décidé Kreisler à se rendre dès l'aube dans les appartements de l'Abbé. Il trouva le vénérable prêtre, hache et

marteau à la main, occupé à ouvrir une grande caisse qui, d'après sa forme, semblait contenir un tableau. « Ah ! s'écria l'Abbé en voyant entrer Kreisler, vous venez à point, maître de chapelle. Vous pourrez m'aider dans cette tâche délicate et pénible. Cette caisse est fermée de mille clous, comme si elle devait rester close pour l'éternité. Elle vient tout droit de Naples et contient un tableau que je veux accrocher pour le moment dans mon cabinet, sans le montrer aux frères. Aussi ne leur ai-je point demandé leur assistance ; mais puisque vous voilà, vous pourrez m'aider, maître de chapelle. »

Kreisler s'y mit et il ne lui fallut pas longtemps pour mettre à jour un grand tableau avec un luxueux cadre doré. Il ne fut pas médiocrement surpris lorsqu'il s'aperçut que, dans le cabinet de l'Abbé, il y avait une place vide à l'endroit où se trouvait naguère, au-dessus du petit autel, un très plaisant tableau de Léonard de Vinci. L'Abbé avait toujours tenu cette Sainte Famille pour l'un des meilleurs originaux de sa riche collection et il fallait que ce chef-d'œuvre fit place maintenant à une œuvre dont Kreisler reconnut au premier coup d'œil la grande beauté, mais aussi la date évidemment récente.

A grand'peine, l'Abbé et Kreisler avaient accroché le tableau au mur, avec de fortes chevilles ; et le prêtre, se plaçant où il fallait pour le voir dans le meilleur éclairage, le contemplait avec un si profond contentement, une joie si visible que, sans doute, outre la peinture réellement admirable, un autre intérêt entraînait en jeu. Le tableau représentait un miracle. La Sainte Vierge apparaissait dans le glorieux rayonnement du ciel, portant à la main gauche un rameau de lis. De deux doigts de la main droite, elle touchait la poitrine découverte d'un jeune homme, et l'on voyait sous cet attouchement jaillir d'épaisses gouttes de sang d'une plaie. Le jeune homme se soulevait un peu sur sa couche ; il semblait s'éveiller du sommeil de la mort, ses yeux restaient fermés encore, mais le sourire radieux qui transfigurait son beau visage montrait qu'il voyait la Mère de Dieu dans un rêve bienheureux ; la douleur de sa plaie lui était ôtée, la mort perdait tout pouvoir sur lui. Un connaisseur ne pouvait s'empêcher d'admirer fort le dessin très correct, l'habile groupement des personnages, la juste

distribution des ombres et des lumières, la façon très large dont étaient traitées les draperies, la grâce extrême de la Madone, et surtout une vivacité de coloris que l'on trouve rarement chez les peintres modernes. Mais ce qui manifestait le mieux le génie véritable de l'artiste, ainsi qu'il arrive ordinairement, c'était l'ineffable expression des visages. Marie était la femme la plus belle, la plus charmante que l'on pût voir, et cependant l'imposante majesté d'un être céleste régnait sur ce noble front, une béatitude surnaturelle rayonnait dans le doux éclat de ses yeux noirs. De même, la divine extase du jeune homme rappelé à la vie avait été saisie et représentée par l'artiste avec une rare puissance créatrice.

Kreisler ne connaissait pas un seul tableau moderne qu'on eût pu comparer à cette œuvre magnifique ; il le dit à l'Abbé et s'étendit longuement sur toutes les beautés de détail ; puis il ajouta que les temps présents n'avaient rien produit de plus parfait.

« Il y a de bonnes raisons à cela, dit l'Abbé avec un sourire ; et vous allez les connaître, maître de chapelle ! Nos jeunes artistes sont gens singuliers : ils étudient, étudient, inventent, dessinent, font de puissants cartons et finissent par produire une œuvre morte, figée, qui ne peut parler aux vivants, faute de vivre elle-même. Au lieu de copier minutieusement les œuvres des vieux maîtres qu'ils ont pris pour modèles, de s'imprégner ainsi de leur esprit le plus profond, ils veulent dès l'abord être eux-mêmes des maîtres et égaler les plus grands ; mais ils tombent dans une imitation des accessoires qui les fait paraître aussi puérils et ridicules que celui qui, pour égaler un grand homme, s'efforcerait de tousser, de ronfler et de marcher courbé comme lui. Il manque à nos jeunes peintres cet enthousiasme vrai qui fait jaillir le tableau du fond du cœur, et qui le projette sous le regard dans la pleine lumière de la vie véritable. On voit qu'ils se torturent vainement pour parvenir enfin à cette exaltation sans laquelle on ne peut créer aucune œuvre d'art. Mais ce que ces malheureux prennent alors pour l'enthousiasme qui a exalté l'âme paisible et sereine du vieux maître n'est qu'un bizarre sentiment où se mêlent une orgueilleuse admiration pour leur propre pensée et une tor-

turante anxiété, un souci d'imiter dans l'exécution le moindre détail du modèle ancien.

« Ainsi se fait-il que souvent la figure qui eût dû s'animer d'une vie claire et plaisante ne soit qu'une horrible grimace. Nos jeunes peintres n'arrivent pas à rendre parlante et sensible à l'œil la figure qu'ils ont conçue intérieurement, et cela sans doute pour cette simple raison qu'ils peuvent presque tout réussir, mais qu'ils manquent toujours la justesse du coloris. En un mot, ils sont peut-être capables de dessiner, nullement de peindre.

« Il serait inexact de prétendre, cependant, que la connaissance des couleurs et de la façon dont il faut les traiter se soit perdue, ou que les jeunes peintres manquent de zèle au travail. Pour le premier point, c'est chose impossible, car la peinture n'a jamais interrompu son développement depuis les débuts de l'ère chrétienne où elle devint vraiment un art indépendant ; au contraire, maîtres et élèves forment une chaîne continue, sans lacunes, et l'évolution de toutes choses qui a certainement amené, peu à peu, un éloignement du vrai, n'a pu avoir aucune influence sur la tradition des moyens techniques. Quant au zèle des artistes, on pourrait leur reprocher d'en avoir trop plutôt que d'en manquer. Je connais un jeune peintre qui retouche son tableau, lors même qu'il se présente bien, le recouvre tant et tant de fois qu'à la fin tout disparaît sous un ton éteint, plombé ; peut-être ressemble-t-il alors, enfin, à l'idée intérieure dont les formes ne pouvaient parvenir à vivre vraiment.

« Mais, voyez, maître de chapelle, voici un tableau où l'on sent respirer la vie véritable et splendide, et cela parce qu'il est né d'une sincère extase religieuse. Vous voyez clairement le miracle. Le jeune homme qui se soulève sur sa couche avait été attaqué sans défense et blessé à mort par des assassins. Et lui qui avait toujours été incrédule et impie, qui avait méprisé dans un démoniaque aveuglement les commandements de l'Église, il appela à haute voix le secours de la Vierge ; il plut à la Sainte Mère de Dieu de l'éveiller d'entre les morts, afin qu'il pût vivre encore, voir ses erreurs et se consacrer pieusement à l'Église et à son service. Ce jeune homme à qui

l'envoyée de Dieu fit une si belle grâce est en même temps l'auteur du tableau. »

Kreisler manifesta le plus grand étonnement de ce que lui disait l'Abbé et en conclut que le miracle devait s'être passé de nos jours.

« Vous aussi, fit l'Abbé avec beaucoup de douceur et d'onction, vous aussi, mon cher Johannès, vous partagez cette folie de croire que la porte des grâces divines est fermée ; vous pensez que la compassion et la miséricorde ne peuvent plus prendre la forme du Saint que l'homme, torturé à l'heure du danger par la crainte de la perdition, a invoqué avec ferveur, qu'elles ne peuvent plus descendre parmi nous, apparaître à celui qui est dans la peine, lui apporter la paix et la consolation ? Croyez-moi, Johannès, jamais les miracles n'ont cessé, mais l'œil humain s'est affaibli dans sa coupable impiété, il ne peut plus supporter l'éclat surnaturel des cieux, ni reconnaître la grâce du Tout-Puissant, lorsqu'elle se manifeste à lui par une apparition. Cependant, Johannès, les plus beaux miracles, les plus divins, s'accomplissent au fond même du cœur humain, et l'homme doit les proclamer bien haut, selon ses dons, par la parole, les sons ou les couleurs. C'est ainsi que le moine qui a fait ce tableau proclame merveilleusement le miracle de sa conversion, et c'est ainsi — Johannès, il me faut parler de vous, les paroles débordent de mon cœur, — c'est ainsi que vous proclamez dans la puissance de vos harmonies le miracle splendide qui vous fait reconnaître au plus profond de votre cœur la Lumière éternelle, la Lumière la plus pure. Et que vous en ayez le talent, n'est-ce point aussi un miracle de la grâce divine, que Dieu a fait pour votre salut ? »

Kreisler, à ces mots de l'Abbé, éprouva une étrange émotion ; une entière croyance en sa propre force créatrice s'éveilla en lui, avec une vivacité qu'elle avait rarement atteinte, et il se sentit pénétré d'une satisfaction très profonde.

Il n'avait pas quitté des yeux l'admirable tableau ; mais souvent — et surtout lorsque, comme c'était ici le cas, de vifs effets de lumière frappent au premier et au second plan, — nous n'apercevons qu'assez tard les figures qui sont placées dans le fond plus sombre de la toile. Ainsi Kreisler ne vit-il

qu'à ce moment-là un homme enveloppé d'un ample manteau qui s'enfuyait par la porte ; il tenait à la main un poignard sur lequel un rayon de l'auréole de la Vierge jetait un reflet à peine perceptible. C'était évidemment le meurtrier ; il se retournait dans sa fuite, et sur son visage on voyait l'expression terrible de l'épouvante.

Ce fut un éclair pour Kreisler lorsque, dans les traits du meurtrier, il reconnut ceux du prince Hector ; et il lui sembla alors qu'il avait déjà vu quelque part, mais très fugitivement, le jeune homme rappelé à la vie. Une crainte qu'il ne pouvait s'expliquer le retint de communiquer ces observations à l'Abbé ; mais il lui demanda s'il ne trouvait pas choquant que le peintre eût placé au premier plan, dans une ombre, il est vrai, des vêtements modernes, et même, il s'en apercevait à l'instant, qu'il eût donné un costume moderne au jeune homme.

Il y avait, en effet, au premier plan, sur le côté, une petite table sur laquelle on voyait un chapeau d'officier, à plumet, et une épée ; sur le dossier d'une chaise, tout près de cette table, reposait un châle turc. Le jeune homme portait un col de chemise moderne, un gilet déboutonné et une redingote foncée, mais dont la coupe permettait un bon effet de draperie. La Vierge était vêtue comme on est habitué à la voir sur les tableaux des vieux maîtres.

« Non seulement, répondit l'Abbé, à la question de Kreisler, les accessoires du premier plan et la redingote du jeune homme ne me paraissent nullement choquants ; je crois même que le peintre, s'il se fût écarté de la vérité dans le moindre détail, eût suivi, plutôt que l'inspiration du Ciel, une folle vanité mondaine. Il devait représenter le miracle tel qu'il se produisit en réalité, rester fidèle au lieu, au décor, aux vêtements des personnages, etc. On voit ainsi dès le premier coup d'œil que le miracle s'est passé de nos jours, et le tableau du pieux moine devient ainsi un beau trophée de l'Église triomphante, en ces temps d'incroyance et de corruption.

— Malgré tout, fit Kreisler, ce chapeau, cette épée, ce châle, cette table et cette chaise, tout cela me déplait, il faut l'avouer ; je voudrais que le peintre eût laissé de côté les accessoires du premier plan et se fût vêtu lui-même d'une draperie

plutôt que d'une redingote. Dites-le vous-même, mon Père, pouvez-vous vous représenter un épisode de l'Histoire sainte en costumes modernes, un saint Joseph en redingote à brandebourgs, un Sauveur en frac, une Vierge en grande toilette avec un châle turc sur les épaules ? N'y verriez-vous pas une indigne, une épouvantable profanation de ce qu'il y a de plus sublime ? Et pourtant les anciens maîtres, en particulier les Allemands, représentaient dans le costume de leur époque tous les personnages bibliques. On se tromperait fort en prétendant que ces costumes se prêtaient mieux à la représentation picturale que ceux d'aujourd'hui, bien que ceux-ci, à l'exception de certains vêtements féminins, soient amplement absurdes et peu pittoresques. Cependant, il y eut dans le passé des modes qui allaient jusqu'à l'exagération, jusqu'à la monstruosité, si je puis dire ainsi ; que l'on pense à ces souliers à la poulaine, dont la pointe recourbée mesurait une aune, à ces culottes bouffantes, à ces manches et à ces pourpoints découpés, etc. Mais ce qui était vraiment intolérable, défigurant le visage et la taille, c'étaient certains vêtements féminins tels qu'on les trouve sur les vieux tableaux ou une jeune fille fraîche et d'une magnifique beauté a l'air d'une horrible vieille matrone par la seule faute de son costume ; ces tableaux, cependant, n'ont choqué personne.

— Hé ! mon cher Johannès, répondit l'Abbé, je puis en quelques mots vous mettre sous les yeux la différence entre les vieux temps de la piété et notre époque corrompue. Voyez-vous, alors, les histoires saintes avaient si bien pénétré dans la vie de l'humanité, ou, si je puis m'exprimer ainsi, elles étaient si essentielles à la vie, que tout le monde croyait que les miracles s'étaient passés sous ses yeux et que chaque jour le Tout-Puissant pouvait créer de pareils événements. Ainsi, le peintre pieux qui empruntait son sujet à l'Histoire sainte la voyait apparaître dans le présent ; il voyait s'accomplir parmi des hommes tels qu'ils l'entouraient dans sa vie l'œuvre de grâce, et l'ayant vu vivre, il la transcrivait, vivante, sur sa toile. Aujourd'hui, ces histoires sont fort loin de nous, elles ont une vie à elles et ne peuvent pénétrer dans la réalité présente ; elles affirment à peine dans la mémoire leur existence affaiblie,

et c'est en vain que l'artiste s'efforce d'atteindre à une vision vivante car, il a beau ne pas se l'avouer, son sens intime est émoussé par les occupations du siècle. Mais reprocher aux vieux maîtres l'ignorance des costumes et y voir la cause pour laquelle ils ne montraient dans leurs œuvres que ceux de leur époque, est aussi plat, aussi ridicule que les efforts de nos jeunes peintres pour imiter dans leurs représentations de l'histoire biblique les costumes médiévaux les plus extravagants, les plus dénués de bon goût ; ils prouvent simplement par là qu'ils n'ont pas vu immédiatement dans la vie ce qu'ils ont entrepris de représenter, qu'ils se sont contentés du reflet qu'ils en ont trouvé dans l'œuvre de quelque maître ancien.

« Et c'est pour cela justement, mon cher Johannès, parce que l'époque actuelle est trop profane pour ne pas faire un affreux contraste avec ces pieuses légendes, parce que personne n'est capable de se représenter ces miracles se passant parmi nous, c'est pour cela que la peinture de ces épisodes en costumes modernes nous paraîtrait de mauvais goût, grimaçante, et même impie. Mais que le Tout-Puissant veuille faire apparaître à nos yeux à tous un miracle, il serait inadmissible que l'on changeât le costume du temps. C'est exactement comme nos jeunes peintres, lorsqu'ils représentent un événement historique : s'ils veulent avoir un point d'appui solide, il faut bien qu'ils s'en tiennent aussi exactement que les recherches le permettent au costume de l'époque en question. L'auteur de ce tableau a eu raison, je le répète, d'indiquer que la scène appartenait au présent, et ces accessoires que vous ne voulez point admettre, Johannès, me remplissent, moi, d'un pieux frémissement : car j'ai l'illusion d'entrer moi-même dans l'étroite chambre de la maison napolitaine où se passa, il y a quelques années à peine, la miraculeuse guérison de ce jeune homme. »

Ces paroles de l'Abbé plongèrent Kreisler dans des réflexions de toute sorte ; il dut lui donner raison sur plus d'un point, mais il pensait pourtant qu'à propos de la piété supérieure des temps passés et de la perversité du nôtre, c'était un peu trop, chez l'Abbé, le moine qui parlait, le moine désireux de signes, de miracles, d'extases qu'il arrivait à voir vrai-

ment. Un esprit naïvement pieux, étranger aux ivresses convulsives de pratiques exaltantes, n'avait pas besoin de ces signes pour exercer une véritable vertu chrétienne ; cette vertu, elle, n'avait pas disparu de la terre, et si cela pouvait arriver, la Puissance suprême qui nous aurait abandonnés et aurait laissé le champ libre au Malin, n'irait pas nous remettre sur la bonne voie des miracles.

Kreisler, cependant, garda pour lui ces réflexions et resta plongé dans la contemplation muette du tableau. Mais de plus en plus, comme s'il s'en fût approché, les traits du meurtrier sortaient de l'ombre, et Kreisler se convainquit que l'original de ce personnage ne pouvait être autre que le prince Hector.

« Il me semble, mon Père, dit-il, que j'aperçois là-bas, dans le fond, un vaillant franc-tireur, qui a dirigé son arme contre le plus noble des animaux, c'est-à-dire contre l'homme. Ses embuscades sont variées : cette fois-là, à ce que je vois, il avait en mains un épieu fort acéré, et il a visé juste ; mais il est sensiblement moins adroit au fusil, car il n'y a pas bien longtemps, il a misérablement manqué, à l'affût, un cerf agile. En vérité, j'ai grande envie de connaître le *curriculum vitæ* de ce chasseur résolu, même sous forme d'un abrégé, d'un bref sommaire qui pourrait me dire déjà où je dois m'adresser : peut-être serait-il indiqué de demander à la Sainte Vierge une lettre de franchise dont je puis avoir besoin !

— Laissez passer du temps, maître de chapelle, répondit l'Abbé. Je serais très étonné si vous ne deviez bientôt tirer au clair certains points qui vous restent obscurs. Bien des choses peuvent venir agréablement s'accorder à vos désirs, que je viens seulement de deviner. Il est assez étrange, — cela, je puis vous le dire, — qu'à Sieghartsweiler on commette à votre égard une singulière erreur. Maître Abraham est peut-être le seul qui perce le secret de votre âme.

— Maître Abraham ! s'écria Kreisler. Vous connaissez donc le vieillard, mon Père ?

— Vous oubliez, Kreisler, répondit l'Abbé en souriant, que nos belles orgues doivent à son habileté leur nouveau mécanisme, dont l'effet est si heureux... Mais je vous en dirai da-

vantage une autre fois. Attendez avec patience la suite des événements. »

Kreisler prit congé de l'Abbé ; il voulut descendre au parc pour suivre certaines pensées qui s'agitaient confusément en lui ; mais il était à peine au bas de l'escalier qu'une voix l'appela derrière lui : « *Domine, domine Capellmeistere, paucis te volo.* » C'était le Père Hilarius ; il déclara qu'il avait attendu impatiemment la fin de la longue conférence avec l'Abbé. Il venait d'accomplir ses fonctions de caviste et de mettre en bouteilles le vin le plus merveilleux que la cave eût renfermé depuis des années. Il était rigoureusement nécessaire que Kreisler en vidât immédiatement une coupe pour son déjeuner, afin de reconnaître l'excellence de ce noble crû et de se persuader que ce vin ardent, qui vous ranimait le cœur et l'esprit, était fait exprès pour un bon compositeur et un véritable musicien.

Kreisler savait bien qu'il serait vain de vouloir échapper à l'enthousiaste Père Hilarius, et d'ailleurs, de l'humeur où il se sentait, il lui souriait de déguster un verre de bon vin. Il suivit donc le jovial caviste qui l'emmena dans sa cellule ; sur une table couverte d'une serviette propre, se trouvait déjà une bouteille de ce noble breuvage, ainsi que du pain blanc tout frais, du sel et du cumin. « *Ergo bibamus !* » s'écria la Père Hilarius, et, remplissant à ras bords d'élégantes coupes de cristal vert, il trinqua joyeusement avec Kreisler. « N'est-ce pas, maître de chapelle, s'écria-t-il lorsque les verres furent vides, notre digne Abbé voudrait bien vous déguiser de notre long habit ?... N'en faites rien, Kreisler. Moi, je me trouve bien sous le froc, je ne le quitterais pour rien au monde, mais *distinguendum est inter et inter !* Pour moi, un bon verre de vin et de bonne musique religieuse représentent l'univers, mais vous !... vous ! Hé ! vous êtes réservé à de tout autres choses encore, la vie vous sourit autrement, il y a pour vous de bien autres lumières que les cierges de l'autel. Enfin, Kreisler, pour dire les choses en deux mots... trinquons !... *Vivat* votre belle, et lorsque vous célébrerez vos noces, notre digne Abbé, malgré tout son dépit, devra vous envoyer par mon entremise le meilleur vin qui soit dans notre abondante cave. »

Kreisler se sentit désagréablement impressionné par les paroles d'Hilarius, comme nous souffrons à voir des mains lourdes et maladroites toucher à quelque chose de délicat et de candide. « Hé ! fit-il en retirant son verre, vous êtes au courant de bien des choses, vous savez tout entre vos quatre murs.

— *Domine Kreislere*, s'écria le Père Hilarius, ne le prenez point mal, *video mysterium*, mais je tiendrai ma langue. Ne voulez-vous pas boire à votre... Bref ! Déjeûnons *in camera et faciemus bonum cherubim... et bibamus* en souhaitant que le Seigneur veuille nous conserver dans ce monastère la paix et la douce existence qui y ont régné jusqu'ici.

— Sont-elles donc menacées ? demanda Kreisler avec anxiété.

— *Domine dilectissime*, fit tout bas le Père Hilarius en s'approchant confidentiellement de Kreisler. Vous êtes depuis assez longtemps parmi nous pour savoir dans quelle concorde nous vivons : les penchants les plus divers des frères s'unissent dans une certaine sérénité que favorisent ce pays, la douceur de notre règle, et toute notre façon de vivre ? Peut-être cela va-t-il finir ? Sachez-le, Kreisler, le Père Cyprianus vient d'arriver ici, celui que nous attendions depuis longtemps et que Rome avait si instamment recommandé à notre Abbé. C'est un jeune homme encore, mais on ne saurait trouver sur ce visage desséché et glacial la moindre trace de gaieté ; il y a au contraire dans ces traits sombres et comme morts une implacable austérité qui annonce un ascète exalté jusqu'au dernier degré du tourment de soi-même. Et, par surcroît, son maintien trahit un mépris agressif de tout ce qui l'entoure, mépris qui doit avoir sa source dans le sentiment d'une véritable supériorité spirituelle sur nous. Il s'est déjà informé, par des questions brèves, de notre règle de conduite, et a paru fort irrité de l'existence que nous menons. Prenez-y bien garde, Kreisler, ce nouveau venu bouleversera cette belle ordonnance qui nous faisait tant de bien. Prenez-y garde, *nunc proba* : ceux qui inclinent à l'austérité s'attacheront à lui, et bientôt il se formera un parti hostile à l'Abbé, à peu près sûr de la victoire ; car il me paraît certain que le Père Cyprianus est un émissaire

de Sa Sainteté le Pape, devant la volonté duquel l'Abbé doit s'incliner.

« Kreisler, qu'advient-il de notre musique, de votre paisible séjour parmi nous ? J'ai parlé de notre excellent chœur, des chefs-d'œuvre des grands maîtres que nous exécutons fort convenablement : le sombre ascète a fait alors une grimace terrible et a déclaré que de telle musique convenait au monde profane, non point à l'Église d'où le Pape Marcel II l'a fort justement bannie... *Per diem*, si l'on supprime le chœur et qu'en outre on aille me fermer la cave, eh bien... mais pour l'instant, *bibamus* ! Il ne faut pas se tourmenter avant l'heure, *ergo*... glouc-glouc ! »

Kreisler répondit que peut-être tout s'arrangerait avec ce nouveau-venu qui pouvait avoir l'air plus austère qu'il ne l'était en réalité ; pour sa part, il ne croyait point que l'Abbé, avec la fermeté de caractère qu'on lui avait toujours connue, cédât si facilement à la volonté d'un moine étranger, d'autant qu'il ne manquait pas lui-même de hautes et précieuses relations à Rome.

A cet instant, les cloches sonnèrent pour annoncer que la réception solennelle de frère Cyprianus dans l'ordre de saint Benoît allait être célébrée.

Kreisler se dirigea vers l'église avec le Père Hilarius qui avait encore avalé rapidement, avec un *bibendum quid* légèrement anxieux, le fond de son verre. Par les fenêtres du couloir qu'ils suivirent, on pouvait voir les appartements de l'Abbé. « Voyez, voyez ! » s'écria le Père Hilarius en entraînant Kreisler dans une embrasure. Kreisler regarda et aperçut un moine à qui l'Abbé parlait avec vivacité, le visage couvert d'une sombre rougeur. Enfin, l'Abbé s'agenouilla devant le moine qui lui donna sa bénédiction.

« Ai-je raison, dit tout bas le Père Hilarius, de chercher et de trouver quelque chose de singulier, d'inquiétant, à ce moine étranger qui nous tombe soudain du ciel ?

— Certes, répondit Kreisler, ce Cyprianus est quelqu'un d'étrange, et je serais fort surpris si certaines choses ne se révélaient bientôt. »

Le Père Hilarius rejoignit les frères pour entrer avec eux

dans l'église, en procession solennelle, la croix en tête, les frères lais portant sur les deux côtés des cierges allumés et des oriflammes.

Lorsque l'Abbé passa avec le moine étranger près de Kreisler, celui-ci reconnut au premier coup d'œil, dans le frère Cyprianus, le jeune homme que la Sainte Vierge du tableau rappelait à la vie. Mais un autre pressentiment encore traversa soudain l'âme de Kreisler. Il courut à sa chambre, prit le petit portrait que lui avait donné Maître Abraham ; point de doute possible ! il vit le même homme, mais plus jeune, moins sévère, et sous un uniforme d'officier.

Et lorsque....

QUATRIÈME PARTIE

*HEUREUSES CONSÉQUENCES D'UNE HAUTE
CULTURE. LES MOIS DE LA MATURITÉ
VIRILE.*

(MURR) :

L'émouvant sermon de Hinzmann, le repas funèbre, la belle Mina, la rencontre avec Mimine, la danse, tout cela avait provoqué en moi un combat des sentiments les plus contradictoires, et, pour me servir d'une expression commune, empruntée à la vie courante, je ne savais plus où donner de la tête. En proie à une espèce de panique de l'âme, je désirais être couché à la cave, dans la tombe, comme mon ami Muzius. C'était là un état fort pénible, assurément, et je ne sais trop ce qui fût advenu de moi si n'avait veillé en mon âme le véritable, le sublime esprit poétique ; il me pourvut aussitôt d'une foule de vers que je ne me fis pas faute de noter.

L'essence divine de la Poésie se révèle surtout en ceci, que la composition des vers, quoique la rime parfois coûte bien des sueurs, fait naître un merveilleux sentiment de bien-être ; ce travail triomphe de n'importe quelle souffrance terrestre, et l'on prétend même qu'il a souvent eu raison de la faim et des maux de dents. On parle de tel poète à qui la mort avait ôté son père, sa mère, son épouse et qui à chaque deuil, éprouvant une douleur bien compréhensible, mais songeant à l'admirable lamentation funèbre qui allait lui être inspirée, sut n'être jamais inconsolable ; il se remaria même, dit-on, uniquement dans l'espoir que se répéterait encore une fois cette tragique exaltation.

Voici des vers qui, avec une vigueur vraiment poétique, dépeignent mon état et le passage de la douleur à la joie :

*Qu'est-ce qui rôde donc dans cette ombre, entends-tu,
Dans la nuit désolée où rêve cette cave ?
Quelle voix m'exhorta : Va, ne diffère plus !
Qui se plaint et gémit d'une douleur si grave ?
Ci-gît mon brave ami, couché là, sous la terre,
Son esprit vagabond m'appelle et me réclame.
Qui pourrait apaiser sa pauvre âme qui erre ?
La vie, moi seul encor, moi seul la lui proclame !*

*Non, pourtant ! ce n'est point une ombre passagère
 Qui peut encore avoir de si profonds accents !
 Soupirs, vous déplorez la perte très amère
 Du plus fidèle époux, qu'on aima tendrement !
 Retomber sous la loi d'une belle adorée,
 Rinaldo le voudrait, il revient en arrière,
 Mais quoi ? que vois-je donc ? des griffes acérées ?
 Et le regard jaloux d'une vive colère ?*

*C'est elle... c'est l'épouse !... où donc s'est-elle enfuie ?
 Oh ! mais ! dites quelle est de mon cœur la tourmente ?
 Oh oh ! je vois fleurir le charme de la vie
 Dans la pure candeur, la jeunesse innocente ;
 Elle bondit, elle s'approche, et la lumière
 S'accroît, m'illuminant des rayons du bonheur.
 Un doux parfum emplit la cave, et si légère
 Est mon âme soudain, si lourd devient le cœur !*

*Mort mon ami !... Mais quoi ! ne l'ai-je retrouvée ?...
 O extase !... O bonheur... O amère douleur !
 L'épouse !... et l'enfant, blessures redoublées !
 Ha ! te briseras-tu, mon déplorable cœur ?
 Un funèbre repas, le plaisir de danser
 Me font-ils oublier le souci de ma gloire ?
 Non ! contre ce tourment je saurai bien lutter ;
 Je me vois le jouet d'un éclat illusoire.*

*Fuyez, vaines fumées !... O trompeuses, cédez
 Le pas à l'ambition, seule la gloire est belle.
 La chatte dans son cœur enferme cent secrets,
 De haine ou bien d'amour ? à peine le sait-elle.
 Nul appel, nul regard ne fait baisser vos yeux,
 O Mimine, ô Mina, ô hypocrite engeance !
 Poison, mortel poison, ne te boirai mie. Dieu !
 Je me sauve ; Muzius, tu auras ta vengeance.*

*Ah bienheureux ami, devant chaque bon plat,
Devant chaque poisson, je me souviens de toi.
Je songe à ta sagesse, à tes actions d'éclat,
Je veux être un matou, un vrai chat comme toi.
A force de toupet, la gent canine a pu
Avoir raison de toi, ô magnanime cœur,
L'affront sera vengé par mon glaive pointu
Et ton honneur sauvé par ton ami en pleurs.*

*Je me voyais languir, en proie au désespoir,
Sentant je ne sais quoi, palpitant d'émotion.
Mais grâces soient rendues aux Filles de Mémoire,
A l'audacieux essor de l'imagination !
Mon état de santé sensiblement meilleur,
L'appétit revenu n'est nullement modique,
Je suis comme Muzius un valeureux mangeur
Et je me sens la proie de l'envol poétique.*

*Art, ô Art, ô enfant venu des hautes sphères,
O Art, consolateur dans les calamités,
Fais que de jour en jour j'enfante de beaux vers,
Ecoutant mon génie et ma facilité !
Alors : « ô Murr, diront des femmes au cœur noble,
Des êtres généreux, des jeunes gens, ô Murr,
O beau cœur de poète, un délicieux trouble,
S'éveille en notre sein, à ton charmant murmure ! »*

L'effet que me produisait le travail de la versification était trop bienfaisant pour que je m'en tinsse à ce premier poème ; j'en fis coup sur coup plusieurs autres avec autant de bonheur et de facilité. J'en soumettrais les plus réussis à mon bienveillant lecteur, si je n'avais le projet de les publier avec quelques bons mots et impromptus que j'ai composés dans mes heures de loisir et qui ont failli me faire crever de rire moi-même. Ce recueil aura pour titre : *Enfants de mes heures inspirées.*

Il faut dire à ma gloire que dès mon adolescence, dès le temps où l'orage des passions n'est pas apaisé, une claire raison, un délicat sentiment des convenances gardèrent en moi

la haute-main sur toute ivresse excessive des sens. C'est ainsi que je pus réprimer mon brusque amour pour la belle Mina. A y réfléchir calmement, cette passion devait, étant données les circonstances, me paraître folle. Et puis, j'appris que Mina, malgré ses airs d'enfantine candeur, était une petite créature capricieuse, hardie, qui en certaines occasions ne craignait pas de s'attaquer aux jeunes chats. Pour m'épargner toute rechute, j'évitai soigneusement de la voir et, redoutant plus encore les prétentions que je devinais chez Mimine et sa nature étrangement excessive, je me renfermai dans la solitude de ma chambre et cessai de fréquenter le toit, le grenier et la cave. Mon maître en parut content ; il me permit de m'asseoir derrière lui sur son fauteuil ; lorsqu'il travaillait en tendant la tête, je pouvais suivre, par-dessous son bras, sa lecture. Nous étudiâmes ainsi de concert, mon maître et moi, de charmants ouvrages tels que le *De prodigiosis naturae et artis operibus*, *Talismanes et Amuleta dictis* de Arpe, le *Monde enchanté* de Bekker, les *Res memorandae* de Francesco Petrarca, etc. Cette lecture me distraitait infiniment et donnait un nouvel essor à mon esprit.

Mon maître était sorti, le soleil était si souriant, les souffles printaniers qui venaient du dehors si aimables que j'oubliai mes résolutions et allai me promener sur le toit. Mais à peine y étais-je que je vis venir derrière la cheminée la veuve de Muzius. Dans mon effroi, je restai immobile, comme enraciné sur place ; je l'entendais déjà m'accabler de reproches et de protestations... Mais je me trompais fort. A deux pas derrière elle, je vis paraître le jeune Hinzmann qui prodiguait à la belle veuve les plus doux noms ; elle s'arrêta, l'accueillit avec des paroles aimables, ils se saluèrent avec une indéniable expression de tendresse et passèrent rapidement devant moi, sans me saluer ni prendre garde le moins du monde à ma présence. Le jeune Hinzmann était certainement gêné de me rencontrer, car il baissa la tête, mais la veuve, légère et coquette, me jeta un regard railleur.

Le chat est, par sa nature morale, une bien singulière créature ! Ne devais-je pas me réjouir que la veuve de Muzius eût trouvé un autre amant ! Et pourtant, je ne pus me défendre

d'un secret mouvement de colère qui avait quelque apparence de jalousie. Je jurai de ne plus jamais monter sur le toit où je croyais avoir essuyé une insulte. Et je me contentai désormais de sauter sur l'appui de la fenêtre, de m'y chauffer au soleil et de regarder pour me distraire le mouvement de la rue ; je faisais de là mille observations profondes, joignant ainsi l'utile à l'agréable.

Au cours de ces réflexions, je me demandai pourquoi je n'avais jamais eu l'idée de m'asseoir sur le seuil de la porte d'entrée, ou de me promener dans la rue comme je le voyais faire sans aucune espèce de crainte à beaucoup de mes congénères. Je me représentais cela comme une occupation fort agréable ; et j'étais persuadé que, parvenu aux mois de la maturité et ayant quelque expérience de la vie, je ne serais plus exposé aux dangers qui m'avaient assailli lorsque, dans mon adolescence, le sort m'avait jeté, inexpérimenté comme je l'étais, dans le vaste monde.

Plein de confiance, je descendis donc l'escalier et commençai par m'asseoir sur le seuil, par un magnifique soleil. Il va sans dire que je pris une posture où chacun devait au premier coup d'œil deviner le matou cultivé et bien élevé. Je me trouvais extraordinairement à mon aise sur ce seuil. Tandis que les rayons du soleil pénétraient ma fourrure d'une bienfaisante chaleur, je lustrai de la patte ma barbe et mon museau ; des jeunes filles qui passaient et qui, à en juger par leurs serviettes à serrures, devaient sortir de classe, en manifestèrent une grande satisfaction et me firent l'honneur de me donner un petit morceau de pain blanc que je reçus avec toute la gratitude commandée par ma galanterie coutumière.

Je jouai avec ce présent plutôt que de me mettre à le manger vraiment ; mais quel fut mon effroi lorsque, soudain, un grognement tout proche, interrompit ce jeu ; je vis devant moi l'oncle de Ponto, le caniche Scaramouche, qui était un robuste vieillard. Je voulus, d'un bond, quitter ma place, mais Scaramouche me cria : « Eh ! ne sois pas si poltron, et reste bien tranquillement là. Crois-tu que je vais te manger ? »

Je lui demandai avec une humble politesse en quoi mes médiocres qualités pouvaient me permettre d'être agréable à

Monsieur Scaramouche, mais il répondit brutalement : « En rien du tout, tu ne peux m'être agréable en rien, Monsieur Murr. Comment serait-ce possible ? Mais je voulais te demander si tu sais par hasard où se cache mon débauché de neveu, le jeune Ponto ? Il est sans doute allé courir encore avec toi, car il me semble, à mon grand dépit, que vous êtes fort intimes... Eh bien ? Allons ! sais-tu où le jeune homme poursuit sa vie aventureuse ? Il y a plusieurs jours que je ne l'ai vu. »

Embarrassé par les manières orgueilleuses et méprisantes du vieux grognon, je lui répondis froidement qu'il n'était point question d'étroite amitié entre le jeune Ponto et moi, et qu'il n'en serait jamais question. Dans les derniers temps, en particulier, Ponto, que d'ailleurs je n'avais jamais recherché, s'était tout à fait éloigné de moi.

« Bien ! bien ! grommela le vieux, cela me réjouit. Je vois que le jeune homme a le sens de l'honneur et n'est pas disposé à fréquenter n'importe qui. »

C'était intolérable, la colère m'envahit, mes habitudes d'étudiant se réveillèrent en moi et, oubliant toute crainte, je crachai au visage de l'infâme Scaramouche un vigoureux : « Vieux rustre ! » Et je levai ma patte droite, toutes griffes dardées, dans la direction de son œil gauche. Le vieillard fit deux pas en arrière et dit sur un ton moins brutal :

« Hé hé ! Murr, ne le prenez point mal, vous êtes un brave matou et si j'ai un conseil à vous donner, méfiez-vous de ce mauvais garnement de Ponto. C'est, veuillez le croire, un honnête garçon, mais léger !... léger ! prêt à toutes les folies, sans aucun sérieux dans l'existence, sans mœurs. Prenez bien garde, vous dis-je, car il aurait tôt fait de vous entraîner dans des compagnies où vous n'avez que faire ; il faudra alors vous contraindre fort péniblement à une espèce de relations mondaines qui sont contraires à votre nature profonde, qui ruineront votre personnalité et ces mœurs simples et franches dont vous venez de me donner la preuve. Voyez-vous, Murr, vous êtes, en tant que matou, fort estimable, je l'ai déjà dit, et vous avez des oreilles disposées à écouter de bons principes... Voyez-vous ! Un jeune homme peut commettre mille folies regrettables, équivoques même, il suffit qu'il montre de temps

à autre cette bonhomie tendre, souvent douceuse qui accompagne toujours un tempérament sanguin pour que l'on dise aussitôt, recourant à une expression française : « *Au fond*, c'est un brave garçon. » Et c'est une excuse à tout ce qu'il peut faire de contraire aux mœurs et au bon ordre. Mais le *fond* où se cache la bonne graine est si bien enfoui, les ordures d'une vie dissipée se sont si bien accumulées par-dessus que le bien est étouffé en germe. Or souvent, 'on cherche à vous faire prendre pour le véritable sentiment du bien cette absurde bonhomie que le diable emporte, si elle est incapable de reconnaître sous un masque brillant l'esprit du mal. Croyez-en, chat, l'expérience d'un vieux caniche qui a quelque peu couru le monde et ne vous laissez pas aveugler par ce « *Au fond*, c'est un bon garçon... » Si par hasard vous rencontrez mon léger neveu, vous pouvez lui redire en face toutes mes paroles et le prier de vous épargner à l'avenir son amitié. Adieu !... Vous ne mangez pas cela, je pense, Murr ? »

Et le vieux Scaramouche, s'emparant prestement du morceau de pain blanc qui était devant moi, s'en alla d'un pas tranquille la tête basse et les oreilles traînant à terre, la queue légèrement frétilante.

Je suivis du regard, en réfléchissant profondément, le vieillard dont la sagesse me plaisait fort. « Est-il parti ? est-il parti ? » murmura une voix derrière moi, et je ne fus pas médiocrement surpris lorsque j'aperçus le jeune Ponto qui s'était faufilé derrière la porte et avait attendu que son oncle me quittât. La brusque survenue de Ponto me jeta dans l'embarras, car la commission du vieux dont j'eusse dû m'acquitter maintenant me semblait malgré tout un peu délicate. Je pensai à ces mots terribles que Ponto m'avait criés un jour : « Si jamais tu te laisses aller à exprimer des intentions hostiles à mon égard, sache que je suis plus fort et plus agile que toi. Un bond, une solide morsure de mes dents aiguës te régleraient ton compte en un instant. » Je trouvai donc préférable de me taire.

Ces hésitations secrètes donnèrent sans doute quelque chose de froid et de contraint à mon accueil, car Ponto me jeta un regard perçant. Puis il éclata de rire et s'écria : « Je le vois

bien, ami Murr, mon vieil oncle t'a fait quelque méchant conte sur ma façon de vivre, il m'a dépeint comme un débauché coupable de mille folies et de mille désordres. Ne sois pas assez fou pour en croire un seul mot. Et d'abord ! Regarde-moi attentivement et dis-moi ce que tu penses de ma mine. »

Je regardai le jeune Ponto et je trouvai qu'il n'avait jamais eu l'air aussi bien nourri, aussi resplendissant ; jamais son vêtement n'avait été aussi propre, aussi élégant, et toute sa personne aussi agréablement harmonieuse. Je le lui dis sincèrement.

« Eh bien, mon bon Murr, fit Ponto, crois-tu qu'un caniche qui a de mauvaises relations, qui s'adonne à de basses débauches, qui est libertin par système, sans y prendre vraiment goût, et par pur ennui, ainsi qu'il arrive à beaucoup de caniches... crois-tu qu'il aurait l'air que tu me trouves ? Tu vantes avant tout l'harmonie de mon être. Cela doit t'apprendre déjà à quel point mon grognon d'oncle se trompe ; toi qui as des lettres, rappelle-toi ce sage devant qui l'on blâmait, chez un débauché, le manque d'harmonie de tout son être, et qui répondit : « Comment voulez-vous que le vice ait de l'unité ? » Ne t'étonne point, ami Murr, des calomnies du vieux. Morose et avare comme tous les oncles, il me maudit parce qu'il a dû, *par honneur* (1), payer quelques dettes de jeu que j'avais contractées chez un marchand de saucisses ; ce charcutier tolérerait chez lui les jeux défendus et faisait aux joueurs de considérables avances de cervelats, de saucissons et de foie. Et puis, le vieux pense toujours à une période où ma façon de vivre n'était pas très recommandable, mais qui est finie depuis longtemps et a fait place à une conduite fort sage. »

A cet instant, un griffon à la mine hardie passa par là ; il me regarda comme s'il n'avait jamais rien vu qui me ressemblât, me cria les plus grossières injures et voulut saisir ma queue, étendue à mes pieds, ce qui parut lui déplaire. Mais à peine m'étais-je mis en posture de défense que Ponto bondit, lui aussi, sur le rustre, le jeta à terre et le fit rouler deux ou

(1) En français dans le texte.

trois fois sur lui-même ; l'autre s'enfuit comme une flèche, la queue entre les jambes, en poussant des cris pitoyables.

Cette preuve que Ponto me donna de ses bons sentiments, m'émut infiniment ; cette fois, pensai-je, le « *Au fond*, c'est un bon garçon » que l'oncle Scaramouche avait voulu me rendre suspect, s'appliquait dans toute son acception à Ponto et lui était une bonne excuse, à lui sinon à d'autres. Il me semblait d'ailleurs que le vieux avait vu les choses trop en noir et que Ponto, capable de légèreté ne l'était point de commettre le mal. Je dis tout cela, très ouvertement, à mon ami, et le remerciai dans les termes les plus chaleureux d'avoir pris ma défense.

« Je me réjouis, mon brave Murr, me répondit Ponto qui, selon sa coutume, jetait de tous côtés des regards fripons ; je me réjouis de voir que le vieux pédant ne t'a pas égaré et que tu sais reconnaître mon bon cœur. N'est-ce pas, Murr ? j'ai traité de la bonne manière ce petit présomptueux ? Il s'en souviendra longtemps. D'ailleurs, je l'avais guetté toute la journée, le voyou m'a volé hier une saucisse et méritait une correction. Je suis enchanté d'avoir pu venger en même temps l'injure qu'il t'a faite et te témoigner ainsi mon amitié ; comme dit le proverbe, j'ai fait d'une pierre deux coups. Mais revenons au premier sujet de notre entretien. Regarde-moi encore de près, cher matou, et dis-moi si tu n' observes aucun changement sur ma personne ? »

Je regardai attentivement mon ami et... parbleu ! je ne vis qu'alors le collier d'argent joliment ouvragé qu'il portait et où on lisait ces mots gravés : Baron Alcibiade von Wipp, Marschallstrasse 46.

« Comment ! m'écriai-je tout surpris. Comment, Ponto ? tu as quitté ton maître, le professeur d'esthétique, et tu es chez un baron ?

— Quitté ? reprit Ponto, à vrai dire je n'ai pas quitté le professeur ; il m'a chassé à coups de pied.

— Est-ce possible ? fis-je. Ton maître t'avait toujours témoigné tout l'amour et toute la bonté imaginables ?

— Hélas ! répondit Ponto, c'est une triste et stupide histoire, qui ne finit bien pour moi que grâce à l'étrange jeu où se plaît le hasard. La cause de tout fut mon absurde bonhomie,

à laquelle se mêla peut-être un peu de hâblerie. Je voulais à tout instant témoigner de l'attention à mon maître, et lui montrer en même temps mon éducation et mon habileté. Aussi avais-je pris l'habitude de lui apporter, sans son ordre, tous les petits objets qui se trouvaient à terre. Or... tu sais peut-être que le professeur Lothario a une très jeune femme, très jolie en outre, et qui l'aime tendrement ; il n'en peut douter, puisqu'elle lui en donne sans cesse l'assurance et l'accable de caresses au moment précis où, enfoui dans ses livres, il prépare ses cours. Elle est une parfaite maîtresse de maison, ne sort jamais avant midi, se lève dès dix heures et demie ; de manières fort simples, elle ne dédaigne point d'examiner avec la cuisinière et la femme de chambre les moindres détails du ménage, et de puiser dans leur caisse lorsque l'argent de la semaine se trouve épuisé trop tôt, par suite de certaines dépenses non officielles que le professeur n'a pas à connaître. Elle paie les intérêts de ces emprunts sous forme de robes presque neuves qui servent aussi de récompense pour certaines démarches secrètes et autres petits services ; il en est de même de ces chapeaux à plumes grâce auxquels la femme de chambre, le dimanche, étonne le monde ancillaire.

« Avec tant de perfections, peut-on en vouloir à une aimable femme si elle commet la petite folie (doit-on même appeler cela une folie ?) de vouer tous ses efforts, toutes ses peines, toute son activité à suivre toujours la dernière mode ; la toilette la plus élégante, la plus coûteuse n'est pas encore assez élégante pour elle, pas assez coûteuse. Lorsqu'elle a porté une robe trois fois, un chapeau quatre fois, mis un châle turc un mois durant, elle éprouve à son égard une étrange idiosyncrasie et se débarrasse de l'objet le plus précieux pour un prix dérisoire, quand elle ne le donne pas, comme je l'ai dit, à ses servantes. Ce sens des belles formes n'a rien qui doive surprendre chez la femme d'un professeur d'esthétique ; et le mari ne peut que se réjouir lorsque son épouse manifeste ce goût en laissant, avec un plaisir visible, ses regards errer sur de beaux jeunes gens, ou même, parfois, en leur courant un peu après. J'ai remarqué souvent que tel aimable jeune homme qui suivait les cours du professeur, au lieu de la porte de l'au-

ditore ouvrait très doucement celle qui mène à la chambre de Madame et s'y glissait tout aussi doucement. Pour un peu je croirais que cette confusion n'était pas tout à fait involontaire, ou que du moins personne ne s'en repentait, car nul ne se hâtait de réparer son erreur ; au contraire, tous ceux qui étaient entrés ne ressortaient qu'au bout d'un long moment, et toujours avec un regard satisfait, un visage souriant qui semblait dire que la visite à Madame avait été aussi agréable et aussi utile que le cours d'esthétique de Monsieur.

« La belle Laetitia (c'était le nom de Madame) ne m'aimait pas trop. Elle ne me tolérait pas dans sa chambre, et elle avait raison sans doute, car le caniche le mieux élevé n'est guère à sa place où il court risque à chaque pas de déchirer une des dentelles, de salir une des robes qui sont étalées sur toutes les chaises. Cependant, le mauvais génie du professeur voulut que je parvinsse un jour jusqu'au boudoir. Le digne esthéticien, ce jour-là, avait bu à un déjeuner plus de vin qu'il n'est rigoureusement nécessaire et cela l'avait mis dans une humeur fort exaltée. Arrivé à la maison, il alla contre son habitude droit au boudoir de son épouse et moi, sans trop savoir quelle envie m'y poussait, je l'y suivis. Madame portait une robe d'intérieur dont la blancheur était comparable à celle de la neige fraîchement tombée ; toute sa mise révélait, plutôt encore qu'un soin extrême, cette profonde science de la toilette qui se dissimule sous la simplicité et, comme un ennemi en embuscade, est d'autant plus sûr de vaincre. Elle était vraiment exquise, et ce charme agit plus vivement qu'à l'ordinaire sur le professeur à demi gris qui, amoureux et séduit, prodigua à sa chaste épouse les plus doux noms, les plus tendres caresses, sans remarquer certain air distrait, certain malaise inquiet qui n'apparaissait que trop clairement dans tout le maintien de Madame. Pour moi, la tendresse croissante de l'enthousiaste esthéticien m'ennuyait et me déplaisait. Je me livrai à mon occupation familière et me mis à chercher à terre. A l'instant précis où le professeur, au comble de l'extase, s'écriait : « Ma divine, mon adorable, mon angélique petite « femme, nous... » je m'approchai de lui en dansant sur mes pattes de derrière, et lui apportai, en frétilant gracieusement

de ma courte queue, comme je le faisais toujours, le joli gant d'homme, de couleur orange, que j'avais trouvé sous le sofa de Madame...

« Le professeur regarda fixement le gant et, comme éveillé brusquement d'un rêve par une frayeur, s'écria : « Qu'est-ce « que cela ?... A qui appartient ce gant ? Comment est-il « ici ? » Puis, me prenant le gant de la gueule, il l'examina, mit le nez dessus et cria de nouveau : « D'où vient ce gant ? Lae- « titia, parle ! Qui est venu chez toi ? » — « Que tu es singulier, « mon cher Lothario, répondit la chaste et fidèle Laetitia, « sur le ton hésitant de l'embarras qu'elle cherchait vainement « à dominer. A qui veux-tu qu'appartienne ce gant ? La colon- « nelle est venue me voir et, en partant, n'a pu retrouver son « gant, qu'elle crut avoir perdu dans l'escalier. » — « La colon- « nelle ! cria le professeur hors de lui. La colonnelle, cette « petite femme toute menue, dont la main entière pourrait « entrer dans ce pouce ! Par le diable et son enfer ! quel est « le fat musqué qui est venu ici ? Car ce maudit gant sent le « savon parfumé. Malheureuse, quelle infernale tromperie « trouble ici mon repos et mon bonheur ?... Honte à toi, mau- « dite femme. »

« La femme du professeur se préparait à tomber évanouie, lorsque la femme de chambre entra ; j'en profitai pour sortir vivement, tout heureux de me soustraire à la vue de cette scène conjugale que j'avais provoquée.

« Le lendemain, le professeur était muet et replié sur soi-même ; une seule idée semblait l'occuper, qu'il avait l'air de creuser sans cesse : « Si c'était lui !... » C'étaient les seules paroles qui échappassent par instants de ses lèvres. Vers le soir il prit son chapeau et sa canne, je sautai et j'aboyai ; il me regarda longuement, des larmes lui vinrent aux yeux, il me dit sur le ton de la plus profonde tristesse : « Mon brave Ponto, « âme honnête et fidèle ! » Puis il sortit d'un pas rapide, et je le suivis, fermement décidé à égayer le pauvre homme par tous les tours que j'avais à ma disposition. A deux pas de la maison, nous rencontrâmes le baron Alcibiade von Wipp, l'un des messieurs les plus élégants de la ville, monté sur un bel anglais. Dès que le baron vit le professeur, il s'approcha

avec une gracieuse révérence et s'informa de la santé de Monsieur, puis de Madame. Dans son embarras, le professeur balbutia quelques paroles inintelligibles. « Il fait vraiment une chaleur ! » dit le baron en tirant de sa poche un mouchoir de soie, mais il en fit tomber en même temps un gant que, fidèle à ma coutume, j'apportai à mon maître. Celui-ci le prit d'un geste brusque et s'écria : « Est-ce là votre gant, Monsieur le baron ? » — « Certainement, répondit celui-ci, surpris de la brusquerie du professeur ; je crois que je viens de le faire tomber de ma poche et que votre serviable caniche l'a relevé ? » — « En ce cas, fit le professeur, sur un ton sec, en lui tendant le gant que j'avais trouvé sous le sofa ; en ce cas, j'ai l'avantage de vous rendre son frère jumeau que vous avez perdu hier. »

« Et sans attendre la réponse du baron, qui était visiblement embarrassé, mon maître s'éloigna comme un fou.

« Je me gardai bien de le suivre dans la chambre de sa chère épouse, car je prévoyais la tempête dont on entendit bientôt gronder les échos jusque dans l'escalier. Mais, tapi dans un coin du vestibule, je guettai ; je vis le professeur, le visage embrasé de colère, jeter la servante à la porte de la chambre d'abord, puis de la maison, lorsqu'elle risqua quelques paroles vives. Tard dans la nuit seulement, le professeur regagna sa chambre, épuisé. Je lui fis comprendre par un léger grognement la vive part que je prenais à son infortune. Il m'embrassa et me pressa sur son cœur comme si j'eusse été son meilleur ami. « Brave Ponto, me dit-il sur un ton lamentable ; cœur fidèle, toi seul tu m'as éveillé de ce rêve qui m'aveuglait et m'empêchait de reconnaître ma honte ; tu m'as permis de rejeter le joug où me maintenait la fausseté d'une femme, de redevenir un homme libre de toute contrainte. Ponto, comment te témoigner ma gratitude ?... Jamais, jamais tu ne me quitteras, je veux te soigner comme le plus fidèle ami, toi seul tu me consoleras, lorsque le désespoir me prendra au souvenir de mes malheurs. »

« Ces émouvantes expressions d'un cœur noble et reconnaissant furent interrompues par la cuisinière qui se précipita dans la chambre, le visage pâle et défait ; elle apportait l'ef-

frayante nouvelle que Madame était prise de convulsions horribles et allait rendre l'âme. Le professeur courut chez elle.

« Je restai plusieurs jours sans même apercevoir mon maître. Ma nourriture, dont il s'était toujours occupé avec amour, fut confiée aux soins de la cuisinière ; mais cette personne morose et sèche me donna de mauvais gré des mets misérables, à peine mangeables, au lieu des bons morceaux auxquels j'étais habitué. Parfois, elle m'oubliait tout à fait et j'étais obligé de faire le pique-assiette chez mes amis ou de me mettre en chasse pour apaiser ma faim.

« Un jour, enfin, comme j'errais dans la maison, affamé, épuisé, les oreilles pendantes, le professeur m'accorda quelque attention : « Ponto, s'écria-t-il, en souriant (et d'ailleurs tout « son visage était ensoleillé), mon bon vieux chien, où donc « as-tu disparu ? Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu. Je « crois, malgré mes ordres, qu'on t'a négligé et fort mal nourri ? « Allons, viens, aujourd'hui, c'est moi de nouveau qui te don- « nerai ta pitance. »

« Je suivis mon bon maître dans la salle à manger. Madame son épouse, florissante comme une rose, le soleil au visage comme Monsieur son époux, vint au-devant de lui. Ils étaient plus tendres que jamais, elle l'appelait : « Mon ange » et lui : « Mon petit rat ». Ils s'embrassaient comme un couple de tourtereaux. Cela faisait plaisir à voir. Envers moi aussi, la chaste épouse du professeur se montra plus aimable que naguère, et tu peux penser, Murr, qu'avec ma galanterie innée, je sus faire preuve de grâce et de gentillesse... Qui eût pu deviner le péril dont j'étais menacé ?

« Il me serait pénible de te raconter tous les tours perfides que me jouèrent mes ennemis pour me perdre, et surtout, ces détails t'ennuieraient. Je me contenterai de te dire certaines choses qui te donneront une fidèle image de ma triste situation. Mon maître avait l'habitude, tandis qu'il mangeait lui-même, de me mettre dans un coin de la salle, près du poêle, ma portion quotidienne de soupe de viande et de légumes. Je mangeais si proprement qu'on ne voyait pas la moindre trace de graisse sur le parquet. Quelle fut donc ma frayeur lorsque, un jour à midi, mon écuelle se brisa en mille miettes, à peine

m'en étais-je approché ; le bouillon gras se répandit sur le beau parquet. Le professeur, irrité, se précipita sur moi en m'accablant d'injures et, quoique son épouse cherchât à m'excuser, le plus amer dépit se lisait sur son visage pâle. Elle déclara que s'il n'était pas aisé d'effacer cette vilaine tache, on pourrait faire raboter ou changer une planche. Le professeur avait une profonde horreur pour ce genre de réparations, il entendait déjà les ouvriers raboter et clouer ; ce furent donc les aimables excuses de son épouse qui lui firent sentir vraiment la gravité de ma prétendue maladresse et me valurent, outre les injures, une paire de vigoureux soufflets. Je restais là, conscient de mon innocence, tout étourdi, ne sachant que penser ni que dire.

« Je ne devinai la perfidie que lorsque cette aventure se fut répétée deux ou trois fois. On me préparait des écuelles fendues qui devaient se briser en mille morceaux au moindre attouchement. On ne me permit plus de rester à la salle à manger, il fallut recevoir ma nourriture dehors, des mains de la cuisinière, mais si parcimonieusement que, poussé par les tortures de la faim, je me vis contraint de voler du pain ou des os. Cela provoquait chaque fois des scènes bruyantes ; je dus me laisser accuser de vol égoïste, tandis qu'il s'agissait simplement de satisfaire les besoins les plus pressants. Mais il y eut pis encore ! La cuisinière se plaignit à grands cris de la disparition d'un beau gigot que j'avais certainement volé, disait-elle. On en référa cette fois-ci au professeur, comme d'une affaire domestique plus importante. Il déclara qu'il n'avait jamais remarqué en moi aucun penchant au vol et que d'ailleurs la bosse du vol n'était pas du tout développée chez moi ; de plus, il lui sembla impossible que j'eusse dévoré ce gigot entier sans laisser la moindre trace. On chercha et... on trouva dans la paille les restes du gigot... Regarde-moi, Murr ! la patte sur le cœur, je te jure que j'étais absolument innocent et que je n'avais pas même songé à voler ce gigot ; mais toutes mes protestations d'innocence furent vaines, les preuves parlaient contre moi. Le professeur fut d'autant plus furieux qu'il avait pris mon parti et qu'il se voyait déçu dans la bonne opinion qu'il avait de moi. Je reçus une dure correction. Mais si

le professeur me fit sentir encore par la suite son mécontentement, sa femme fut d'autant plus aimable, me caressa le dos, chose qu'elle n'avait jamais faite, et me donna même de temps à autre un bon morceau. Comment deviner que tout cela n'était que ruse et hypocrisie ? Je n'allais pas tarder à m'en apercevoir...

« La porte de la salle à manger était ouverte ; l'estomac creux, je regardais à l'intérieur, plein de nostalgie, et me souvenais douloureusement du bon temps où, lorsque se répandait le doux arôme du rôti, mon regard suppliant ne se levait point en vain vers le professeur ; un léger reniflement, comme on dit, appuyait ma prière. La femme du professeur m'aperçut et m'appela : « Ponto, Ponto ! » en tenant habilement devant moi, entre son joli pouce et son délicat index, un beau morceau de rôti. Il se peut que dans l'enthousiasme de mon appétit excité, j'aie attrapé le morceau avec plus de vivacité qu'il n'était strictement nécessaire ; mais je n'ai pas mordu cette tendre main de lis, tu peux m'en croire, Murr. Pourtant la dame cria : « Le méchant chien ! » et retomba, défaillante, sur son siège ; je vis avec effroi quelques gouttes de sang sur son pouce. Le professeur se mit en colère ; il me battit, me donna des coups de pied, me maltraita si impitoyablement que sans doute je ne serais pas ici, sur ce seuil, avec toi, mon bon Murr, si je n'avais pris la fuite et quitté bien vite la maison.

« Il ne fallait pas songer à y rentrer. Je vis qu'il n'y avait rien à faire contre la noire cabale que la femme du professeur avait ourdie par pur désir de se venger pour le gant du baron ; je décidai donc de chercher un nouveau maître. Naguère, cela m'eût été facile, grâce aux belles qualités dont m'avait pourvu la nature dans sa maternelle bonté, mais la faim et le chagrin m'avaient si bien éprouvé qu'avec ma mine misérable, je pouvais craindre d'être éconduit partout. Triste, torturé par de pressantes nécessités de subsistance, je me glissai devant la porte. J'aperçus le baron Alcibiade von Wipp qui marchait devant moi et je ne sais comment l'idée me vint de lui offrir mes services. Peut-être un obscur sentiment me dit-il que je pourrais ainsi tirer vengeance de l'ingrat professeur, ce qui

d'ailleurs se réalisa par la suite. Je sautai au-devant du baron, je l'attendis, et comme il me regardait avec quelque bienveillance, j'osai le suivre jusque chez lui. « Frédéric, dit-il à un jeune homme qu'il appelait son valet de chambre particulier, « bien qu'il n'eût pas d'autre domestique, vois ce caniche que j'ai trouvé. Si seulement il était plus joli ! » Mais Frédéric loua l'expression de mon visage, la grâce de ma taille, et déclara que j'avais dû être maltraité par mon maître et l'abandonner pour cette raison. Il ajouta que les caniches qui venaient de leur propre mouvement chez quelqu'un étaient généralement de braves et loyales bêtes ; le baron ne put faire autrement que de me garder. Bien que, grâce aux soins de Frédéric, je fusse bientôt devenu fort joli à voir, le baron ne semblait pas faire trop grande attention à moi et souffrait tout juste que je l'accompagnasse dans ses promenades. Cela devait changer...

« Nous rencontrâmes un jour la femme du professeur. Mon cher Murr, reconnais le cœur plein de cœur — oui, je m'exprimerai ainsi — d'un honnête caniche, si je t'affirme que, malgré toutes les souffrances que je devais à cette femme, j'éprouvai une joie sincère à la revoir. Je me mis à danser, à aboyer joyeusement, à lui manifester ma joie par tous les moyens en mon pouvoir. « Eh ! Ponto ! » s'écria-t-elle, et en me caressant elle jeta un regard affirmatif sur le baron von Wipp qui s'était arrêté à quelques pas. Je courus vers mon maître qui me caressa. Il semblait agiter de singulières pensées ; plusieurs fois de suite il murmura à part soi : « Ponto... Ponto, si c'était possible ! »

« Nous avions atteint un restaurant voisin ; la femme du professeur s'assit avec des amis, parmi lesquels ne se trouvait point son mari. Le baron von Wipp prit place non loin de là, de façon à ne pas quitter des yeux la femme du professeur, sans toutefois attirer l'attention des autres. Je me tins devant mon maître et le regardai en frétilant de la queue, comme dans l'attente de ses ordres. « Ponto, répétait-il, Ponto, si c'était possible !... Enfin, ajouta-t-il après un bref silence, essayons ! » Il prit un petit morceau de papier dans son portefeuille, y traça quelques mots au crayon, le roula, le mit sous mon collier, me montra, la femme du professeur et me dit tout bas :

« Ponto... *allons !* (1). » Je n'avais pas besoin d'être le caniche intelligent et initié au monde que je suis pour tout deviner aussitôt. Je m'approchai donc de la table où était assise mon ancienne maîtresse et je feignis de ressentir un vif désir du gâteau qui s'y trouvait. La femme du professeur fut l'amabilité même, me tendit du gâteau d'une main, tandis que de l'autre elle me grattait le cou. Je sentis qu'elle prenait le billet. Peu après, elle quitta sa société et alla se promener dans une allée. Je la suivis. Je la vis lire hâtivement les lignes du baron, tirer son crayon de son nécessaire, écrire quelques mots sur le même billet, et le rouler de nouveau. « Ponto, me dit-elle, ensuite avec un regard mutin, tu es un caniche intelligent, habile, si tu apportes ceci au bon moment. » Elle mit le billet sous mon collier et je ne manquai pas de courir bien vite vers mon maître. Il supposa aussitôt que j'apportais une réponse et il tira le papier de sous mon collier. Les lignes qui y étaient tracées devaient être fort réconfortantes, car le baron s'écria, les yeux étincelants de joie : « Ponto, Ponto, tu es un excellent caniche, c'est ma bonne étoile qui t'a amené vers moi. » Tu penses bien, mon cher Murr, que j'étais aussi heureux que lui ; tout ce qui venait de se passer me disait que j'allais progresser bien vite dans les bonnes grâces de mon maître.

« Dans ma joie, je fis presque sans y être invité, les tours les plus divers. Je parlai comme le chien, je fis le mort, je ressuscitai, je refusai le pain blanc du juif et dévorai avec appétit celui du chrétien, etc. « Ce chien est étonnamment savant », s'écria une vieille dame assise à côté de la femme du professeur. « Étonnamment savant » répéta le baron. « Étonnamment savant », redit comme un écho la voix de mon ancienne maîtresse. Je te dirai en deux mots, mon cher Murr, que je continuai à assurer la correspondance, que je l'assure encore de la même manière et que parfois j'arrive avec des billets chez le professeur quand il est sorti. Mais lorsque, à la nuit tombante, M. le baron Alcibiade von Wipp se glisse chez la chaste Laetitia, je monte la garde devant la maison et, pour peu que M. le professeur se laisse apercevoir dans le lointain,

(1) En français dans le texte.

je me mets à aboyer comme tous les diables, afin que mon maître flaire comme moi l'approche de l'ennemi et s'y soustraie.»

Il me sembla que je ne pouvais approuver entièrement la conduite de mon ami Ponto ; je pensai à l'horreur de mon défunt ami Muzius, à ma propre horreur pour ce collier, et cela me fit apercevoir clairement qu'une âme noble comme celle que porte en soi un honnête matou doit mépriser ce genre d'entremises galantes. Je m'en ouvris franchement au jeune Ponto. Mais il me rit au nez et me demanda si la morale des chats était vraiment si austère, si moi-même je ne m'étais jamais emballé, c'est-à-dire si je n'avais jamais commis aucune action qui dût entrer difficilement dans l'étroit tiroir de la morale. Je songeai à Mina et je gardai le silence.

« Premièrement, mon bon Murr, poursuivit Ponto, une loi expérimentale tout à fait courante reconnaît que personne ne peut échapper à son sort, quelques efforts qu'il fasse ; toi qui es lettré, tu peux t'en instruire plus exactement dans un livre très profitable et d'un bon style, intitulé *Jacques le Fataliste*. Si les décrets éternels prévoyaient que M. Lothario, professeur d'esthétique devait être... enfin, tu me comprends, cher matou. Mais en outre, le professeur, par sa conduite dans l'affaire du gant — elle devrait être célèbre, Murr, écris quelque chose là-dessus, — a démontré qu'une vocation déterminée, implantée en lui par la Nature, le destinait à entrer dans ce grand Ordre dont tant et tant d'hommes portent la décoration, sans même le savoir, avec une imposante dignité et une belle gravité. M. Lothario eût obéi à cette vocation, si même il n'eût existé ni baron Alcibiade von Wipp ni Ponto. D'ailleurs, M. Lothario méritait-il de ma part un autre traitement que de me jeter justement dans les bras de son ennemi ? Et puis, le baron eût trouvé d'autres moyens de s'entendre avec la femme du professeur, et ce dernier eût subi la même mésaventure sans que j'en tirasse le profit que me donne maintenant l'agréable liaison du baron avec la chaste Laetitia. Nous autres caniches, nous ne sommes pas de si austères moralistes que nous croyions devoir meurtrir notre propre chair et mépriser les bons morceaux que la vie nous dispense bien assez parcimonieusement déjà. »

Je demandai au jeune Ponto si le profit qu'il tirait de son service chez le baron Alcibiade von Wipp était vraiment assez grand pour compenser les lourds désagréments de la servitude qui s'y attachait. Je lui laissai entendre fort clairement que cette servitude serait toujours odieuse à un matou qui porte en son cœur un immarcessible amour de la liberté.

« Tu parles des choses, mon bon Murr, répondit Ponto avec un fier sourire, selon que tu les comprends, ou plutôt selon que ta totale inexpérience du beau monde te permet de les voir. Tu ne sais point ce que veulent dire ces mots : être le favori d'un homme aussi galant, aussi raffiné que le baron Alcibiade von Wipp l'est réellement. Car je n'ai pas besoin de te dire que depuis ce temps où je me montrai si serviable et si intelligent, je devins son favori, ô chat ami de la Liberté ! Un bref tableau de notre existence quotidienne te fera sentir vivement les agréments et les bienfaits de ma situation nouvelle.

« Le matin, nous nous levons (nous, c'est-à-dire mon maître et moi) ni trop tôt ni trop tard ; au coup d'onze heures. Il me faut ajouter à ce propos que ma couche, vaste et molle, est dressée tout près du lit du baron et que nous ronflons bien trop harmonieusement pour savoir, en nous réveillant brusquement, lequel de nous deux a ronflé. Le baron tire la sonnette, et aussitôt apparaît le valet de chambre particulier qui apporte au baron un gobelet de chocolat fumant et à moi une grande jatte de porcelaine, pleine du plus exquis café crème ; je la vide avec autant d'appétit que le baron son gobelet. Après le déjeuner, nous jouons ensemble pendant une demi-heure, et ces exercices physiques sont profitables à notre santé en même temps qu'ils nous égaient l'humeur. Lorsque le temps est beau, le baron a l'habitude de se mettre à la fenêtre et de suivre les passants avec une lorgnette. S'il passe peu de monde, le baron a une autre distraction, qu'il peut poursuivre une heure durant sans se lasser : sous la fenêtre se trouve un pavé qui se distingue des autres par sa couleur rougeâtre, et au milieu de cette pierre, il y a une petite cassure. Il s'agit de cracher si adroitement que l'on atteigne exactement ce petit trou. Un entraînement suivi permet au baron de parier qu'il touchera juste à la troisième fois, et de gagner souvent

son pari. Après cette distraction arrive l'important moment de la toilette. Le baron fait lui-même, sans l'aide de son valet de chambre, ces deux opérations délicates : friser et peigner ses cheveux, et nouer sa cravate avec art. Comme cela dure assez longtemps, Frédéric en profite pour m'habiller : c'est-à-dire qu'il lave ma fourrure avec une éponge amollie dans l'eau tiède, lisse avec un peigne fin mes poils auxquels le coiffeur a laissé toute leur longueur aux endroits convenables et me met le beau collier d'argent dont le baron m'a fait présent dès qu'il eut découvert mes vertus.

« Les instants qui suivent sont consacrés à la littérature et aux beaux-arts. Nous allons, en effet, dans un restaurant ou dans un café, nous mangeons un beefsteack ou une escalope, buvons un verre de madère et jetons un coup d'œil sur les journaux et les gazettes. Puis commencent les visites matinales. Nous allons chez telle grande actrice ou cantatrice, chez telle danseuse même, pour lui rapporter les nouvelles du jour, et tout particulièrement le succès d'une débutante, la veille au soir. Le baron Alcibiade von Wipp possède à un degré surprenant l'art d'arranger ces nouvelles de façon à maintenir toujours ces dames en belle humeur. Jamais la rivale, ou du moins la concurrente, n'a réussi à s'approprier la moindre part de la gloire dont est couronnée l'illustre belle dans le boudoir de laquelle il se trouve. La pauvre a été sifflée... tournée en dérision... Et si un succès trop éclatant est impossible à cacher, le baron sait servir à propos une nouvelle anecdote scandaleuse sur la dame, que l'on accueille et répand avec un égal plaisir, afin que la dose nécessaire de venin flétrisse avant l'heure les fleurs de la couronne. Les visites plus huppées, chez la comtesse A., la baronne B., l'ambassadrice C., etc., occupent notre temps jusqu'à quatre heures ; le baron a terminé alors ses affaires et peut se mettre tranquillement à table, ce qu'il fait généralement dans un restaurant. Après ce repas, nous allons au café, faisons une partie de billard, puis, si le temps s'y prête, une petite promenade : moi toujours à pied, mais le baron souvent à cheval.

« L'heure du théâtre est arrivée alors, et le baron n'y manque jamais. Il semble jouer un rôle extrêmement important au

théâtre, car il doit d'abord instruire le public de tous les secrets de la scène et des artistes qui y paraissent, puis distribuer le blâme convenable et l'éloge convenable, enfin et surtout maintenir le goût dans la bonne voie. Il a une vocation particulière pour ce rôle. Comme on interdit fort injustement l'entrée du théâtre aux gens les plus distingués de mon espèce, les heures de la représentation sont les seules où je me sépare de mon cher baron et me distrais à ma guise. Tu sauras plus tard, mon cher Murr, comment je m'y prends, comment je mets à profit mes relations avec des levrettes, des épagneuls anglais, des carlins, et autres gens de bonne compagnie. Après le théâtre, nous soupions encore dans un restaurant et le baron, en joyeuse société, s'abandonne entièrement à sa belle humeur. C'est-à-dire que tout le monde parle, rit, trouve tout divin, sur l'honneur, que personne ne sait ce qu'il dit, de quoi il rit, et ce qu'il faut trouver divin, sur l'honneur. Mais c'est là justement le sublime de la conversation, de la vie mondaine, de ceux qui se rallient, comme mon maître, à l'idéal de l'élégance. Parfois, le baron se fait conduire, tard dans la nuit, à telle ou telle soirée et ce doit être là aussi fort bien. Mais je l'ignore, car le baron ne m'a jamais emmené, ayant sans doute de bonnes raisons pour cela. Comment je dors délicieusement sur une molle couchette auprès du baron, je te l'ai déjà dit.

« Mais avoue-le maintenant, cher matou ! Comment, d'après la vie que je viens de te décrire tout au long, mon vieux grognon d'oncle peut-il m'accuser de mener une existence désordonnée et aventureuse ? Il est vrai qu'il y a quelque temps, je te l'ai dit, j'ai pu prêter le flanc à de justes reproches. Je fréquentais une mauvaise société, je trouvais un plaisir particulier à m'introduire partout où je n'étais pas invité, surtout dans les repas de noces, et à y faire des scandales parfaitement gratuits. Mais ce n'était point par pur penchant à la bataille, c'était faute d'une éducation supérieure que je ne pouvais acquérir dans les conditions où je me trouvais chez le professeur. Mais !... qui vois-je ?... Voici le baron Alcibiade von Wipp... Il me cherche... il siffle... *A revoir* (1), mon cher !

(1) En français dans le texte.

Rapide comme l'éclair, Ponto courut au-devant de son maître. L'extérieur du baron répondait exactement à l'image que je pouvais m'en faire d'après les récits de Ponto. Il était très grand et non point tant élancé que sec comme un fuseau. Toilette, tenue, démarche, gestes, tout pouvait passer pour le prototype de la dernière mode ; mais, poussée jusqu'au fantastique, elle donnait à sa personne quelque chose d'étrange, de hasardé. Il portait à la main un petit jonc, très mince, avec un corbin d'acier et deux ou trois fois, il fit sauter Ponto par-dessus. Si dégradant que cela me parût, je dois avouer que Ponto joignait maintenant à la force et à l'adresse une grâce que je ne lui avais pas vue jusque-là. D'ailleurs, le baron, maintenant, continuait sa promenade, la poitrine gonflée, l'abdomen rentré, se rengorgeant avec une étrange démarche de coq ; et Ponto faisait mille courbettes gracieuses, tantôt le précédait et tantôt courait à côté de lui, ne se permettant que de brefs saluts, pour la plupart très hautains, à ses congénères qui passaient. Je sentis dans tout cela un je ne sais quoi qui, sans que je pusse l'exprimer clairement, m'en imposait. Je devinai ce que mon ami Ponto entendait par éducation supérieure et je cherchai à me l'éclaircir autant que possible. Mais ce me fut très difficile, ou plutôt tous mes efforts restèrent parfaitement vains.

J'ai compris plus tard que devant certaines choses, tous les problèmes, toutes les théories que peut former l'esprit échouent et que seule la pratique vivante peut mener à la connaissance ; et l'éducation supérieure que tous deux, le baron Alcibiade von Wipp et le caniche Ponto, avaient acquise dans le beau monde, appartient à ces certaines choses.

Le baron Alcibiade von Wipp, en passant, me lorgna fort attentivement. Il me sembla lire de la curiosité et de la colère dans son regard. Avait-il observé mon entretien avec Ponto et le jugeait-il défavorablement ? Je ressentis comme une angoisse et je remontai vivement l'escalier.

Je devrais maintenant, pour remplir tous les devoirs d'un autobiographe, décrire de nouveau mon état d'âme, et je ne pourrais le faire mieux qu'en copiant ici quelques vers sublimes

que j'ai, comme on dit, fait tomber de ma manche fourrée, voici quelque temps. Mais je préfère.....

(PLACARDS) :

..... gaspillé la meilleure part de ma vie avec ce misérable et simple jouet... Et tu te plains, vieux fou, tu accuses le sort que tu as présomptueusement bravé ! Qu'avais-tu à faire des gens de qualité, du monde entier que tu raillais, les trouvant absurdes, tandis que tu étais plus absurde encore !... C'est à ton métier d'artisan, à ton métier qu'il fallait te tenir, construire des orgues et ne pas jouer les sorciers et les prophètes ! Ils ne me l'auraient pas enlevée, ma femme serait auprès de moi ; bon ouvrier, je serais dans mon atelier, et de solides compagnons martèleraient le métal autour de moi, nous ferions des ouvrages que l'on pourrait voir et entendre mieux que n'importe lesquels, bien loin à la ronde... Et Chiara!... peut-être de joyeux garçons se pendraient-ils à mon cou, peut-être bercerais-je une jolie fille sur mes genoux... Par le diable ! qu'est-ce qui m'empêche de fuir à l'instant même et de chercher ma femme dans le vaste monde ? »

En prononçant ces mots, Maître Abraham, qui se parlait à lui-même, jeta sous la table le petit automate commencé et tous ses outils, se leva brusquement et se mit à arpenter la pièce à grands pas. Le souvenir de Chiara, qui ne le quittait presque jamais maintenant, réveillait en son cœur toute sa souffrance, et de même que jadis son ascension avait commencé à la rencontre de Chiara, il sentait maintenant l'abandonner ce mécontentement hautain, de basse origine, que lui donnait la pensée d'avoir élevé ses regards au-delà de son métier et entrepris d'exercer un art véritable... Il ouvrit le livre de Severino et contempla longuement le beau portrait de Chiara. Pareil à un somnambule qui, privé de sens extérieurs, n'agit plus qu'automatiquement et selon ses idées intérieures, Maître Abraham s'approcha ensuite d'une caisse qui se trouvait dans un coin de la chambre, ôta les livres et les autres objets qui la recouvraient, l'ouvrit, en tira la boule de verre et tout l'appareil qui servait à la mystérieuse expérience

de la fille invisible ; il fixa la boule à un mince filet de soie qui pendait du plafond et disposa tout dans la chambre comme il le fallait pour l'oracle caché. Il ne s'éveilla de son état de rêverie que lorsque tout fut fini, et s'étonna fort de ce qu'il venait de faire.

« Ah Chiara ! se lamenta-t-il tout haut, en retombant, épuisé et désespéré, dans son fauteuil. Pauvre Chiara perdue, jamais plus je n'entendrai ta douce voix annoncer ce qui est enfermé dans le cœur des humains. Plus de consolation sur la terre... plus d'autre espoir que la tombe ! »

A cet instant, la boule de verre se mit à osciller, et l'on entendit un son mélodieux, pareil au léger murmure que produit le vent sur les cordes de la harpe. Mais bientôt le son se transforma en paroles :

*« La vie ne s'est pas achevée,
Mais tout espoir s'est envolé.
Que peut l'âme la plus pieuse,
Qu'un serment solennel retient ?
Relève ta tête penchée,
Tes yeux vers celle qui t'adore,
Qui pansera tes plaies profondes.
Ta peine aura sa récompense. »*

« O Ciel compatissant ! murmura le vieillard les lèvres tremblantes ; c'est elle qui me parle du haut du ciel elle n'est plus parmi les vivants ! » Mais le son mélodieux se fit entendre de nouveau et ces paroles retentirent plus faiblement encore, comme plus lointaines :

*« La mort blême ne vient pas prendre
Ceux qui portent l'amour au cœur ;
Le couchant rose brille encore
Pour qui perdait courage à l'aube.
Et l'heure sonnera bientôt,
Qui t'enlèvera à tes maux.
Va ! il faut oser accomplir
Ce que l'Eternel te commande. »*

Ces doux sons se firent plus forts et puis s'éteignirent de nouveau donnant au vieillard le sommeil qui l'enveloppa de ses ailes noires. Mais dans l'obscurité monta rayonnant comme une beile étoile, le rêve du bonheur passé ; Chiara était dans les bras de Maître Abraham, tous deux étaient redevenus jeunes et heureux, et nul sombre esprit ne pouvait troubler le ciel pur de leur amour.....

— — L'éditeur a le regret d'informer le bienveillant lecteur qu'ici encore, le chat a arraché quelques feuillets d'épreuves, créant une nouvelle lacune dans cette histoire déjà fragmentaire. Mais, d'après la pagination, il ne manque que huit pages qui ne devaient rien contenir de bien important, puisque la suite se rattache assez directement à ce qui précède. Voici donc cette suite : — —

..... ne devait point attendre. Le duc Irénéus était en toutes choses un ennemi déclaré des événements insolites, surtout lorsqu'il se voyait personnellement forcé de faire une enquête. Il prit donc, comme il le faisait toujours dans les cas critiques, une double prise de tabac, fixa sur le chasseur son fameux regard foudroyant à la Frédéric-le-Grand, et dit :

« Lebrecht, m'est avis que tu es somnambule, que tu vois des fantômes et que tu fais un tapage parfaitement superflu ?

— Monseigneur, répondit très calmement le chasseur, faites-moi jeter dehors comme un gredin quelconque, si tout ce que je vous ai raconté n'est pas littéralement vrai. Je le répète hardiment et librement : Rupert est un coquin achevé.

— Quoi donc ! s'écria le Duc fou de rage. Rupert, mon vieux et fidèle portier, qui a servi cinquante ans ma maison sans jamais laisser rouiller une serrure ni manquer une fois d'ouvrir ou de fermer quand il le fallait, Rupert serait un coquin ? Lebrecht !... Tu es possédé ! Tu es fou ! Mille millions de tonn... »

Le Duc s'arrêta, comme chaque fois qu'il se surprenait à jurer, chose fort contraire à la dignité princière. Le chasseur profita de cet instant pour dire bien vite :

« Votre Altesse s'échauffe tant et jure si affreusement ! et pourtant on ne peut pas garder le silence sur une chose pareille, on ne peut pas dire autre chose que la pure vérité...

— Qui s'échauffe ? fit le Duc sur un ton plus calme. Qui jure ?... Ce sont les ânes qui jurent !... Je veux que tu me redises toute l'affaire très brièvement, afin que je puisse, dans une séance secrète, l'exposer à mes conseillers ; ils consulteront alors et prendront une décision sur les mesures nécessaires à l'avenir. Si Rupert est vraiment un coquin, eh bien... Enfin nous verrons bien !

— Comme je vous l'ai dit, reprit le chasseur, hier au soir, tandis que j'accompagnais M^{lle} Julia, le même homme qui rôde déjà depuis quelque temps autour du château se glissa tout près de nous. « Halte ! me dis-je dans ma tête, tu attras bien ce quidam ! » Et après avoir reconduit l'aimable demoiselle jusqu'à sa porte, j'éteignis mon flambeau et me postai dans l'obscurité. Il ne se passa pas longtemps que le même homme sortait des buissons et frappait doucement à la porte d'entrée. Je m'approchai à pas de loup. La porte s'ouvrit alors, une femme parut, et l'inconnu entra avec elle. C'était Nanni, vous la connaissez bien, Monseigneur, la belle Nanni de M^{me} la Conseillère.

— *Coquin !* (1) s'écria le Duc. On ne parle point de belles Nanni à des têtes couronnées... Mais poursuis, *mon fils* (1).

— Oui, reprit le chasseur, la belle Nanni, jamais je n'aurais cru cela d'elle. Ainsi, ce n'est rien qu'une simple histoire d'amour, pensai-je dans ma tête ; mais ça ne voulait pas m'entrer dans la cervelle, qu'il n'y eût pas autre chose là-dessous. Je restai à mon poste. Au bout d'un bon moment, M^{me} la Conseillère rentra, et à peine était-elle dans la maison qu'une fenêtre s'ouvrit au premier étage et que l'inconnu sauta avec une incroyable agilité juste dans les beaux plants d'œillels et de giroflées qui sont là, enclos d'une grille, et que M^{lle} Julia cultive elle-même avec tant de soin. Le jardinier se lamente terriblement ; il est là, dehors, avec les débris des vases, et voulait venir lui-même se plaindre à Son Altesse. Mais je ne l'ai pas laissé entrer, car ce gremlin est toujours soûl dès le matin.

— Lebrecht, interrompit le Duc, ceci me semble être une imitation, car il se passe la même chose dans un opéra de

(1) En français dans le texte.

M. Mozart, qui s'appelle les *Noces de Figaro* et que j'ai vu à Prague. Reste fidèle à la vérité, chasseur !

— Je ne prononce pas une syllabe, reprit Lebrecht, que je ne puisse confirmer par serment. Le gaillard était tombé, et je crus que j'allais pouvoir l'attraper ; mais, rapide comme l'éclair, mon gaillard se releva et s'enfuit à toutes jambes... Où ! où pensez-vous, Monseigneur, qu'il s'enfuit ?

— Je ne pense rien, répondit solennellement le Duc. Ne m'importune pas de questions sur mes pensées, chasseur ! Mais raconte tranquillement jusqu'à la fin de l'histoire : j'entends penser après.

— Tout droit, reprit le chasseur, tout droit au pavillon inhabité, que l'homme s'enfuit ! Oui... inhabité... Dès qu'il frappa à la porte, une lumière parut à l'intérieur, et qui vis-je sur le seuil ? Nul autre que l'honnête et propre Rupert, qui entra avec l'inconnu dans la maison et referma la porte à double tour. Vous voyez, Monseigneur, que Rupert a commerce avec des hôtes inconnus et dangereux qui, à en juger par leurs démarches fuyantes, doivent avoir quelque mauvais dessein en tête. Qui sait à quoi vise tout cela ! il est bien possible que mon Sérénissime Souverain soit menacé par des méchants dans son paisible Sieghartshof. »

Le duc Irénéus, qui se considérait comme un souverain fort important, rêvait tout naturellement de cabales de courtisans et de complots terribles. Les dernières paroles du chasseur lui tombèrent comme un poids sur le cœur, et il resta plongé quelques instants dans une profonde méditation.

« Chasseur, dit-il enfin en ouvrant des yeux immenses, chasseur, tu as raison ! L'affaire de cet inconnu qui rôde ici et de cette lumière que l'on voit la nuit dans le pavillon est plus suspecte qu'elle ne paraît d'abord. Ma vie est entre les mains de Dieu ! Mais je suis entouré de fidèles serviteurs, et si l'un d'eux voulait se sacrifier pour moi, je récompenserais richement sa famille, bien entendu ! Veuille répéter cela parmi mes gens, mon bon Lebrecht... Tu sais qu'un cœur de souverain est exempt de toute peur, de toute crainte humaine devant la mort, mais on a ses devoirs envers son peuple, on doit se conserver pour lui, surtout lorsque l'héritier du trône est encore

dans l'enfance. Aussi ne quitterai-je pas le château avant que l'on n'ait anéanti la conspiration du pavillon... Que le garde-chasse vienne avec tous les chasseurs qui sont sous ses ordres, que tous mes gens s'arment ; que l'on cerne le pavillon sans retard et que l'on ferme toutes les portes du château. Veilles-y, Lebrecht ! Moi-même, je vais mettre mon coutelas à ma ceinture ; charge mes pistolets à deux coups, mais n'oublie pas de pousser la targette, pour qu'il n'arrive pas de malheur. Et que l'on m'avertisse, lorsqu'on donnera l'assaut au pavillon et que l'on forcera les conjurés à se rendre, afin que je puisse me retirer dans les appartements intérieurs. Qu'on fouille soigneusement les prisonniers avant de les amener au pied du trône, de peur que l'un d'eux, par un geste désespéré... Mais pourquoi restes-tu là, qu'as-tu à me regarder ainsi en souriant, que signifie cela, Lebrecht ?

— Hé hé ! Monseigneur, répondit le chasseur, je pense simplement qu'il n'est nullement nécessaire de mobiliser le garde-chasse et ses gens.

— Pourquoi pas ? fit le Duc avec colère... Je crois bien que tu oses me contredire ? Et le danger croît à chaque instant. Mille millions de tonn... Lebrecht, allons, à cheval !... le garde-chasse... ses gens... des fusils chargés... qu'on donne l'assaut immédiatement !

— Mais ils sont déjà là, Monseigneur, répondit le chasseur.

— Comment ? Quoi ? s'écria le Duc qui resta bouche bée pour donner de l'air à sa stupéfaction.

— Dès l'aube, reprit le chasseur, j'allai chez le garde-chasse. Le pavillon est déjà si bien cerné qu'il n'en peut sortir un chat, moins encore un homme.

— Tu es un excellent chasseur, Lebrecht, dit le Duc ému, un fidèle serviteur de ma maison. Si tu me sauves de ce péril, tu peux compter sur une médaille que j'inventerai moi-même et que je ferai frapper en or ou en argent, selon qu'à l'assaut du pavillon il tombera plus ou moins de gens.

— Si vous le permettez, Monseigneur, fit le chasseur, nous allons nous mettre à l'œuvre. C'est-à-dire que nous enfoncerons la porte du pavillon, que nous nous emparerons de toute la canaille qui s'y trouve, et que tout sera fini. Oui, oui, ce

sacré gaillard qui m'a échappé si souvent, qui saute si bien, ce maudit intrus qui a pris de lui-même ses quartiers dans le pavillon, je le tiendrai, ce coquin qui a tourmenté M^{lle} Julia.

— Quel coquin a tourmenté M^{lle} Julia ? demanda la conseillère Benzon, en entrant dans la chambre. De quoi parlez-vous, mon bon Lebrecht ? »

Le Duc s'avança au-devant de la Benzon avec la démarche solennelle de quelqu'un à qui il vient d'arriver quelque chose de grand, d'énorme, que toute la force de son esprit suffit à porter. Il lui prit la main qu'il serra tendrement et dit ensuite d'une voix très émue :

« Benzon ! les périls poursuivent une tête couronnée jusque dans la retraite la plus profondément solitaire. C'est le sort des princes que toute la douceur, toute la bonté de leur cœur ne les protège pas contre le malin démon qui enflamme l'envie et l'ambition dans l'âme des traîtres vassaux... Benzon, la plus noire trahison a levé contre moi sa tête de Méduse chevelue de serpents, vous me voyez dans un péril pressant. Mais l'instant de la catastrophe est proche, je devrai peut-être à ce fidèle serviteur ma vie et mon trône... Et si les décrets divins le veulent autrement, eh bien, je m'abandonne à mon sort... Je sais, Benzon, que vous conserverez vos dispositions à mon égard, et je puis donc m'écrier courageusement, comme ce roi dans la tragédie d'un poète allemand (1) que la princesse Hedwiga a lue l'autre soir, me gâtant mon thé : « Rien n'est perdu puisque vous me restez. » Embrassez-moi, ma chère Benzon. Ma chère petite Malchen, nous sommes et nous restons ce que nous fûmes... Mon Dieu ! je crois que dans mon angoisse je radote... Soyons courageux, ma chère, lorsque les traîtres seront pris, je les anéantirai d'un seul regard... Chasseur, qu'on donne l'assaut au pavillon ! »

Le chasseur voulut s'éloigner aussitôt. « Halte ! s'écria la Benzon, quel assaut ? à quel pavillon ? »

Le chasseur, sur l'ordre du Duc, recommença son rapport complet sur cette affaire.

La Benzon semblait de plus en plus intéressée par le récit

(1) Schiller : *La Pucelle d'Orléans*.

du chasseur. Lorsqu'il eut achevé, elle s'écria en riant : « Hé ! voilà bien le malentendu le plus drôle du monde. Je vous en prie, Monseigneur, faites renvoyer sur-le-champ le garde-chasse et ses gens. Il n'est pas question de complot, vous ne courez pas le moindre danger, Monseigneur... L'hôte inconnu du pavillon est déjà votre prisonnier.

— Qui ? demanda le Duc stupéfait. Quel est le misérable qui habite le pavillon sans mon autorisation ?

— C'est, lui murmura à l'oreille la Benzon, c'est le prince Hector qui se cache dans le pavillon. »

Le Duc fit quelques pas en arrière, comme frappé par une main invisible, puis s'écria : « Qui ?... quoi... ? *est-il possible ?* (1)... Benzon, est-ce que je rêve ? Le prince Hector ? » Les regards du Duc tombèrent sur le chasseur qui, ébahi, tournait son chapeau dans ses mains. « Chasseur ! lui cria le Duc. Cours, va trouver le garde-chasse, ses gens, qu'ils s'en aillent !... à la maison ! que personne ne se montre autour du pavillon !... Benzon, dit-il ensuite en se tournant vers la Conseillère, ma chère Benzon, imaginez que Lebrecht a qualifié le prince Hector de coquin, de gredin ! Le malheureux ! Mais cela restera entre nous, Benzon, c'est un secret d'État. Dites-moi, expliquez-moi comment il a pu se faire que le Prince feignît de partir et qu'il se cachât ici comme pour courir aventure ? »

La Benzon avait été tirée d'un grand embarras par l'intervention du chasseur. Elle était bien persuadée qu'il valait mieux pour elle de ne pas révéler au Duc la présence du Prince à Sieghartshof et surtout son entreprise auprès de Julia ; mais l'affaire ne pouvait pas en rester à ce point où chaque minute devenait plus menaçante pour Julia et pour toute la situation qu'elle-même, Benzon, s'efforçait de sauver. Maintenant que le chasseur avait découvert la cachette du Prince et que celui-ci courait risque d'en être tiré d'une façon peu honorable, elle pouvait le trahir sans sacrifier Julia. Elle expliqua donc au Duc que sans doute une querelle avec la princesse Hedwiga avait décidé le prince Hector à prétexter un brusque départ

(1) En français dans le texte.

et à se cacher avec son fidèle valet de chambre dans le voisinage de sa bien-aimée. Cette entreprise avait évidemment quelque chose de romanesque et d'aventureux, mais quel était l'amant qui n'éprouvait pas ces penchants ? D'ailleurs, le valet de chambre était un fervent adorateur de Nanni, et c'était par elle qu'elle avait connu le secret.

« Ha ! s'écria le Duc, grâce au Ciel, c'est donc le valet et non le Prince lui-même qui s'est introduit chez vous et qui a sauté ensuite dans les pots de fleurs comme le page Chérubin... Il me venait déjà toute espèce d'idées désagréables. Un prince, sauter par la fenêtre, comment diable cela pourrait-il s'arranger ?

— Hé ! répondit la Benzon avec un rire mutin, je connais pourtant une personne souveraine qui ne dédaignait point de sauter par la fenêtre lorsque...

— Vous me troublez, Benzon, l'interrompit le Duc, vous me troublez fort. Ne parlons point du passé et voyons plutôt ce qu'il faut faire maintenant envers le Prince. Que le diable emporte toute la diplomatie, le droit public et les lois de la Cour, en cette maudite situation !... Faut-il que je l'ignore ?... Faut-il le rencontrer par hasard ?... Faut-il... Faut-il... Tout tourbillonne dans ma tête. C'est ce qui arrive lorsque des têtes couronnées daignent s'abaisser jusqu'à des épisodes de romans. »

La Benzon ne savait vraiment quelle conduite conseiller envers le Prince, mais le hasard la tira encore d'embarras. Car, avant qu'elle pût répondre, le vieux Rupert entra et tendit au Duc un petit billet plié en quatre, en déclarant d'un air malin qu'il venait de la part d'un noble personnage qu'il avait l'honneur de tenir sous les verrous, non loin du château.

Tu savais donc, Rupert, que... ? dit le Duc au vieillard sur un ton fort gracieux. Bien ! Je t'ai toujours considéré comme un loyal et fidèle serviteur de ma maison, et tu viens de prouver que j'avais raison, en obéissant, comme c'était ton devoir, aux ordres de mon auguste gendre... Je songerai à te récompenser. » Rupert le remercia avec toute l'humilité possible et quitta la salle.

Il arrive très souvent dans la vie que quelqu'un passe pour particulièrement honnête et vertueux à l'instant même où

il commet une friponnerie. C'est ce que pensait la Benzon qui savait la méchante entreprise du Prince et était persuadée que ce vieil hypocrite de Rupert était initié à ce vilain secret.

Le Prince ouvrit le billet et lut :

*« Che dolce piu, che piu giocondo stato
Saria, di quel d'un amoroso core ?
Che viver piu felice e piu beato,
Che ritrovarsi in servitu d'Amore ?
Se non fosse l'uom sempre stimolato
Da quel sospetto rio, da quel timore,
Da quel martir, da quella frenesia
Da quella rabbia, detta gelosia.*

« Dans ces vers d'un grand poète, vous trouverez, Monseigneur, la cause de ma mystérieuse conduite. Je ne me croyais pas aimé de celle que j'adore, qui est ma vie, mon espoir et ma seule pensée, pour qui mon cœur brûle d'une flamme dévorante. Heureusement pour moi, je sais depuis quelques heures que je suis aimé, et je sors de ma cachette... Amour et bonheur, que ce soit le mot de passe qui m'annonce. Bientôt, Monseigneur, je vous présenterai mes hommages avec tout le respect d'un fils.

« HECTOR. »

Le Duc lut et relut le billet deux ou trois fois très attentivement, et plus il lisait, plus les plis de son front se rembrunissaient. « Benzon, fit-il enfin, qu'a donc le Prince ? Des vers, des vers italiens à une tête couronnée, à un beau-père régnant, au lieu d'une explication claire et raisonnable ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Il n'y a pas l'ombre de raison là-dedans. Le Prince semble en proie à une excitation fort indécente. Ces vers parlent, autant que je puis m'en rendre compte, du bonheur d'aimer et des tourments de la jalousie ? De qui, pour l'amour du Ciel, peut-il être jaloux ici ? Dites-moi, Benzon, trouvez-vous dans ce billet du Prince la moindre étincelle de saine raison humaine ? »

La Benzon était effrayée du sens profond qui était caché

sous les paroles du Prince et que l'incident survenu la veille au soir chez elle lui permettait de deviner sans peine. Mais, en même temps, elle ne pouvait se tenir d'admirer l'habile détour qu'avait imaginé le Prince pour sortir de sa cachette sans incident fâcheux. Bien éloignée de s'en ouvrir au Duc, elle s'efforça pourtant de tirer de cette situation tous les avantages possibles. Kreisler et Maître Abraham étaient les deux personnes de qui elle pouvait craindre le bouleversement de ses plans secrets, et elle crut devoir employer contre eux les armes que le hasard lui mettait en mains. Elle rappela au Duc ce qu'elle lui avait dit de l'ardente passion que la Princesse avait conçue. L'état d'âme de la Princesse, ajouta-t-elle, n'avait pu échapper à la perspicacité du prince Hector, et la conduite étrange, extravagante, de Kreisler avait pu lui faire soupçonner entre eux quelque folle liaison. Cela expliquait que le Prince eût poursuivi Kreisler à mort ; croyant l'avoir tué, il avait voulu sans doute se dispenser de voir la douleur et le désespoir de la Princesse ; puis, sachant Kreisler en vie, cédant à l'amour et à la nostalgie, il était revenu et avait secrètement observé la Princesse. La jalousie dont parlaient les vers s'adressait évidemment à Kreisler ; et il était d'autant plus nécessaire et plus indiqué d'interdire désormais le séjour de Sieghartsweiler à Kreisler qu'il semblait avoir ourdi avec Maître Abraham un complot dirigé contre tous les projets de la Cour.

« Benzon, fit le Duc avec gravité, j'ai réfléchi à ce que vous m'aviez dit de l'indigne inclination de la Princesse, et je n'en crois plus un traître mot. Un sang auguste coule dans les veines de la Princesse.

— Croyez-vous, Altesse, éclata la Benzon qui rougit jusqu'au blanc des yeux, croyez-vous qu'une femme d'un sang auguste puisse mieux qu'une autre commander aux battements de son poulx, à la veine de sa vie intime ?

— Conseillère ! s'écria le Duc en colère, vous êtes aujourd'hui d'une bien étrange humeur ! Je le répète, si une passion de mauvais ton était née au cœur de la Princesse, ce n'aurait été qu'un accès de son mal... une crampe, si j'ose dire ainsi... elle souffre de spasmes, n'est-il pas vrai ? et elle s'en serait bien vite remise. Quant à Kreisler, c'est un homme fort amusant,

à qui ne manque qu'une éducation suffisante. Je ne puis nullement croire qu'il ait eu l'inconcevable hardiesse de vouloir approcher la Princesse. Hardi, il l'est, mais d'une tout autre façon. Croyez-m'en, Benzon, cet homme est si singulier que justement une Princesse n'aurait aucune chance de succès auprès de lui, s'il était possible qu'une personne de ce rang condescendît jamais à s'éprendre de lui. Car, Benzon, *entre nous soit dit* (1), il ne fait pas trop grand cas de nous autres, gens de qualité, et c'est précisément cette folie ridicule et de mauvais goût qui le rend si peu apte à la vie de Cour. Il ferait donc bien de rester où il est ; mais s'il revient, il sera le bienvenu. Car sans doute, comme Maître Abraham... à propos de Maître Abraham, veuillez le laisser hors de question, Benzon, les complots qu'il a ourdis ont toujours visé au bien de la maison ducale... Qu'est-ce que je voulais donc dire ?... Ah oui ! Sans doute le maître de chapelle, comme Maître Abraham me l'a dit, a dû fuir d'une façon inconvenante, malgré le bon accueil que je lui avais fait ; mais il est et il reste un homme fort intelligent, qui m'amuse, malgré les extravagances de sa nature, *et cela suffit* (1). »

La Conseillère restait immobile dans sa secrète rage de se voir éconduite aussi sèchement. Sans s'en douter, elle avait échoué sur un récif caché en voulant s'abandonner au courant.

Il se fit un grand bruit dans la cour du château. Une longue file de voitures arriva, escortée par un fort contingent de husards du Grand-Duc. Le Maréchal du palais, le premier président, les conseillers du Duc et plusieurs personnes appartenant au monde élégant de Sieghartsweiler descendirent. Le bruit avait couru en ville qu'un complot contre la vie du Duc avait éclaté à Sieghartshof, et les fidèles du Duc, ainsi que d'autres admirateurs de la Cour, accouraient pour protéger la personne du souverain. Ils amenaient avec eux les défenseurs de la patrie qu'ils avaient obtenus à grand'peine du gouverneur.

Tous ces gens protestaient ensemble qu'ils étaient prêts à donner leur vie pour leur gracieux souverain, et celui-ci

(1) En français dans le texte.

n'arrivait pas à placer un mot. Il allait parler enfin, lorsque l'officier qui commandait les hussards entra et lui demanda le plan des opérations.

Il est dans la nature humaine que nous nous sentions gagnés par le dépit lorsque le danger qui nous faisait trembler se transforme sous nos yeux en un vain épouvantail. C'est l'idée d'avoir heureusement échappé à un danger réel qui nous réjouit, non pas celle qu'il n'y avait aucun risque.

C'est ainsi que le Duc put à peine contenir son mécontentement à propos de tout ce bruit inutile.

Que tant de tapage n'eût d'autre cause que le rendez-vous d'un valet avec une servante et la romanesque jalousie d'un prince amoureux, pouvait-il, devait-il le dire ? Il se mit à réfléchir ; le silence gros d'attente qui régnait dans la salle, — interrompu seulement par les hennissements vaillants, présageant la victoire, des chevaux de hussards, — pesait sur lui comme une masse de plomb. Il se ressaisit enfin et commença sur un ton pathétique : « Messieurs ! Les admirables desseins du Ciel !... Que voulez-vous, *mon ami* (1) ! »

Le Duc s'interrompit lui-même en posant cette question au Maréchal du palais. Celui-ci avait fait plusieurs révérences et avait laissé entendre par ses regards qu'il avait des faits capitaux à rapporter. Il parla, et ce fut pour annoncer la visite du prince Hector.

Le visage du Duc se rasséréna, il vit qu'il pouvait s'en tenir à quelques mots brefs sur le prétendu danger qu'avait couru son trône et, d'un coup de baguette, transformer l'honorable assemblée en une Cour réunie pour la bienvenue. Il le fit.

Un instant après, le Prince entra, en grand uniforme de gala, beau, vigoureux et fier comme le jeune dieu qui envoie ses flèches au loin. Le Duc fit quelques pas au-devant de lui, mais recula aussitôt, comme atteint par la foudre. Juste derrière le prince Hector, on vit sautiller dans la salle le prince Ignace. Cet héritier du trône devenait, hélas, de jour en jour plus niais et plus indécent. Les hussards de la Cour, sans doute, lui avaient plu outre mesure, car il avait obtenu que l'un d'eux

(1) En français dans le texte.

lui donnât son sabre, son shako, sa giberne, et il s'était paré de ces merveilleux objets. Il se mit à courir ainsi autour de la salle, sautant comme s'il eût été à cheval, le sabre nu au poing, laissant traîner aussi bruyamment que possible le fourreau vide sur le sol ; il riait et s'esclaffait avec un plaisir extraordinaire. « *Partez!... décampiez!... allez-vous-en!... tout de suite!* (1) », lui cria le Duc d'une voix tonnante, les yeux étincelants, et Ignace effrayé s'enfuit à toutes jambes.

Aucun des assistants n'eut le mauvais goût de remarquer la présence du prince Ignace et toute cette scène...

Le Duc, sur le visage duquel avait reparu le plein soleil de la douceur et de l'amabilité, adressa quelques mots au prince Hector, puis ils s'en allèrent tous deux ensemble, de l'un à l'autre, échangeant quelques paroles avec tel ou tel des assistants. La cour était terminée, c'est-à-dire que l'on avait dispensé en quantité convenable les formules spirituelles et profondes dont on se sert en pareille occasion ; le Duc se rendit alors avec le Prince dans les appartements de la Duchesse, puis, sur le désir du Prince qui voulait surprendre sa fiancée, ils allèrent chez elle. Ils y trouvèrent Julia.

Avec tout l'empressement de l'amour le plus ardent, le Prince courut vers la Princesse, pressa cent fois fort tendrement sa main sur ses lèvres, jura qu'il n'avait vécu que de son souvenir, qu'un funeste malentendu lui avait causé des tourments infernaux, qu'il ne pouvait supporter plus longtemps la séparation d'avec celle qu'il adorait et, qu'enfin toutes les félicités célestes s'ouvraient à lui.

Hedwiga reçut le Prince avec une bonne humeur sans contrainte, qu'on lui voyait bien rarement. Elle répondit à ses tendres caresses exactement comme peut le faire une fiancée, sans trop se compromettre ; elle ne dédaigna point de quereller un peu le Prince sur sa cachette, et l'assura qu'aucune métamorphose ne pouvait lui paraître plus charmante, plus gracieuse que celle d'une tête de poupée en tête de prince. Car elle avait pris, disait-elle, pour celle d'une poupée la tête qu'on apercevait parfois à la fenêtre du pavillon. Ce fut le point de départ de

(1) En français dans le texte.

mille taquineries échangées entre les heureux fiancés et qui parurent amuser le Duc lui-même. Il crut voir là une preuve éclatante de la grossière erreur commise par la Benzon à propos de Kreisler, car selon lui l'amour d'Hedwiga pour le plus beau des hommes se manifestait assez clairement. L'esprit et le corps de la Princesse semblaient avoir ce rare et splendide épanouissement qui n'appartient qu'aux fiancées heureuses. Il en allait tout autrement de Julia. Dès qu'elle vit le Prince, elle tressaillit, prise d'une épouvante secrète. Pâle comme la mort, elle restait là, incapable de bouger, ayant tout juste la force de se tenir debout.

Au bout d'un assez long moment, le Prince se tourna vers Julia et dit : « Mademoiselle Benzon, si je ne me trompe ?

— Une amie de la Princesse dès sa plus tendre enfance, autant dire une sœur. » Tandis que le Duc prononçait ces mots, le Prince avait pris la main de Julia, et tout bas, tout bas, il lui avait murmuré : « C'est toi seule à qui je pense ! » Julia chancela, des larmes d'angoisse extrême se pressèrent sous ses paupières, elle serait tombée si la Princesse n'eût bien vite avancé un fauteuil.

« Julia, fit tout bas la Princesse en se penchant sur la pauvrete, Julia, courage ! Ne devines-tu pas le dur combat que je livre ? »

Le Duc ouvrit la porte et demanda de l'eau de Luce. « Je n'en ai pas sur moi, fit Maître Abraham en entrant, mais j'ai de l'éther. Quelqu'un s'est-il évanoui ? L'éther peut servir.

— Entrez, alors, répondit le Duc, entrez vite, Maître Abraham, et secourez M^{lle} Julia. »

Mais à l'instant où Maître Abraham pénétra dans la pièce, devait se passer un événement bien imprévu.

Pâle comme un fantôme, le prince Hector regarda fixement Maître Abraham, ses cheveux semblèrent se hérissier, une froide sueur parut sur son front. Un pied en avant, le corps rejeté en arrière, les bras tendus vers Maître Abraham, il ressemblait à Macbeth lorsque soudain le terrible spectre de Banco, tout ensanglanté, apparaît à la place laissée vide par le tableau, Maître Abraham tira paisiblement la fiole de sa poche et voulut s'approcher de Julia.

Le Prince, alors sembla revenir à la vie par un effort de volonté.

« Severino, est-ce vous en personne ? s'écria-t-il avec l'accent sourd de la plus profonde épouvante.

— Certainement, répondit Maître Abraham sans se départir de son calme et sans que son visage changeât d'expression. Je suis flatté que vous vous souveniez de moi, Monseigneur ; j'ai eu l'honneur de vous rendre un petit service, à Naples, voici quelques années. »

Maître Abraham fit encore un pas, mais le Prince le prit par le bras, le tira violemment à l'écart, et il y eut alors un bref dialogue dont aucun des assistants ne perçut une syllabe, car tous deux parlaient très vite, en dialecte napolitain.

« Severino ! comment cet homme a-t-il eu le portrait ?

— Je le lui ai donné pour se protéger de vous.

— Sait-il ?

— Non.

— Vous tairez-vous ?

— Pour le moment... oui !

— Severino !... Tous les démons s'accrochent à moi... Qu'appellez-vous : pour le moment ?

— Tant que vous serez sage et que vous laisserez Kreisler en paix, ainsi que cette jeune fille. »

Le Prince quitta Maître Abraham et s'approcha d'une fenêtre. Julia, cependant, était revenue à elle. Regardant Maître Abraham avec une expression de déchirante tristesse, elle balbutia plutôt qu'elle ne dit : « O mon bon, mon cher Maître, vous pouvez me sauver. N'est-ce pas ? votre pouvoir est grand ? Votre science peut encore tout mener à bien. »

Maître Abraham remarqua dans les paroles de Julia de bien étranges rapports avec le bref dialogue qui venait d'avoir lieu ; il semblait que, grâce à la connaissance supérieure que permet le rêve, elle eût tout compris et connût le mystère entier.

« Tu es un ange de bonté, murmura-t-il à l'oreille de Julia, et le sombre esprit du péché ne peut exercer aucun pouvoir sur toi. Aie entière confiance en moi ; ne crains rien, et rassemble toutes les forces de ton esprit. Pense aussi à notre ami Johannès.

— Ah Johannès ! s'écria douloureusement Julia. Il reviendra, n'est-ce pas, Maître Abraham, je le reverrai ?

— Certainement », répondit Maître Abraham en mettant un doigt sur ses lèvres ; Julia le comprit.

Le Prince s'efforçait de paraître à son aise ; il raconta que cet homme, que l'on nommait ici, il venait de l'entendre, Maître Abraham, avait été témoin à Naples, quelques années auparavant, d'un événement fort tragique où lui-même s'était trouvé mêlé, il devait l'avouer. Il n'était pas temps de raconter cet événement, mais un jour viendrait où il le pourrait.

La tempête, en lui, était trop violente pour que ses remous ne fussent point visibles à la surface ; et le visage bouleversé du Prince, d'où la dernière goutte de sang semblait s'être retirée, s'accordait fort mal avec la conversation indifférente où il se contraignait, pour tâcher de franchir le moment critique. La Princesse parvint mieux que lui à dominer la tension nerveuse de ces instants. Avec cette ironie qui volatilise et transforme en fine raillerie le soupçon même et l'amertume, Hedwiga harcela le Prince et l'égara dans le labyrinthe des pensées qui le hantaient. Et lui, si bien rompu à toutes les finesses du monde, armé même d'une perversité capable d'anéantir tout ce qui est vrai, tout ce qui vit et existe, il ne savait comment se défendre contre ces étranges attaques. Plus les discours d'Hedwiga se faisaient vifs, plus les éclairs de sa spirituelle moquerie avaient de feu et d'acuité, et plus aussi le Prince semblait se sentir embarrassé, anxieux ; ce sentiment atteignit à une telle tension qu'il finit par quitter la pièce d'un pas rapide.

Quant au Duc, il lui arrivait ce qui lui arrivait toujours en pareil cas : il ne savait plus du tout que penser. Il se contenta de quelques bribes de français sans grande signification qu'il jeta au Prince et auxquelles celui-ci répondit sur le même ton.

Le Prince avait déjà franchi le seuil lorsque Hedwiga, changeant soudain toute son attitude, les yeux rivés au sol, s'écria tout haut, avec un accent déchirant : « Je vois la trace sanglante du meurtrier ! » Puis elle sembla s'éveiller d'un rêve, serra convulsivement Julia sur son cœur et lui murmura : « *Enfant, ma pauvre enfant, ne te laisse pas aveugler.* »

« Mystères ! s'écria le Duc sur un ton irrité. Mystères, imaginations, absurdités, idées romanesques ! *Ma foi !* (1) je ne reconnais plus ma Cour. Maître Abraham, vous remettez mes montres en état, lorsqu'elles se détraquent ; vous pourriez examiner ce rouage-ci et voir ce qu'il a, car jadis il n'avait point de ces accidents. Mais qu'est-ce que ce nom de Severino ?

— C'est sous ce nom, répondit Maître Abraham, qu'à Naples je montrais mes tours d'optique et de mécanique.

— Ah ah ! » fit le Duc, et il regarda fixement Maître Abraham, comme s'il avait eu une question sur les lèvres ; mais il fit vivement demi-tour et quitta la pièce en silence.

On avait cru que la Benzon était chez la Duchesse, mais il n'en était rien, elle était rentrée chez elle.

Julia avait besoin d'air frais ; Maître Abraham l'emmena dans le parc et, tout en se promenant dans les allées à demi-défeuillées, ils parlèrent de Kreisler et de son séjour au cloître. Ils étaient arrivés à la maisonnette de pêcheur. Julia entra pour se reposer ; la lettre de Kreisler était sur la table, Maître Abraham pensa qu'elle ne contenait rien qui pût inquiéter Julia.

Tandis qu'elle lisait cette lettre, ses joues se colorèrent vivement, et un doux éclat, reflet d'une âme rassérénée, parut dans ses yeux.

« Vois-tu, ma chère enfant, dit avec douceur Maître Abraham, le bon esprit de mon ami Johannès te console même à distance. Qu'as-tu à redouter, si la constance, l'amour et le courage te protègent des méchants qui te persécutent ?

— Dieu pitoyable ! fit Julia en levant les yeux au ciel, protégez-moi seulement de moi-même ! »

Elle tressaillit, comme épouvantée des paroles qu'elle venait de prononcer malgré elle. Et, retombant à demi-évanouie dans son fauteuil, elle cacha dans ses mains son visage en feu.

« Je ne te comprends pas, ma fille, dit Maître Abraham ; tu ne te comprends pas toi-même, peut-être. Il te faut donc examiner bien à fond ton propre cœur, et ne rien te dissimuler par une trop sensible délicatesse envers toi-même. »

Il laissa Julia aux profondes méditations où elle était tom-

(1) En français.

bée et, croisant les bras, leva les yeux vers la mystérieuse boule de verre. Il sentit alors sa poitrine se gonfler de souhaits immenses et de merveilleux pressentiments.

« C'est toi que je dois interroger, dit-il, toi que je dois consulter, toi, beau mystère de ma vie ! Ne garde pas le silence, fais entendre ta voix ! Tu le sais, je n'ai jamais été un homme ordinaire, quoique bien des gens l'aient cru. Car en moi brûlait tout l'amour qui est l'éternel Esprit de l'univers lui-même ; en mon cœur resplendissait l'étincelle dont le souffle de ton être avait fait une flamme claire et joyeuse. Ne crois pas, Chiara, que ce cœur, parce qu'il a vieilli, se soit glacé, qu'il ne puisse plus battre aussi vite qu'au temps où je t'arrachai à l'inhumain Severino ; ne crois pas que je sois aujourd'hui moins digne de toi qu'au jour où tu vins toi-même me retrouver... Oui !... fais-moi entendre ta voix, et avec tout l'empressement d'un jeune homme je suivrai cet écho jusqu'à ce que je t'aie trouvée ; et de nouveau nous habiterons ensemble, nous exercerons ensemble la magie supérieure que doivent bien reconnaître, sans y croire, tous les hommes, et jusqu'aux plus communs. Et si tu n'es plus vivante sur cette terre, si ta voix me parle du haut du monde des esprits, cela me suffira, je pourrai encore devenir meilleur que je ne l'ai jamais été.. Mais non, non !... Quelles furent les dernières paroles de consolation que tu m'adressa ?

« La mort blême ne vient pas prendre

« Ceux qui portent l'amour au cœur ;

« Le couchant rose brille encore

« Pour qui perdait courage à l'aube.

« Et l'heure sonnera bientôt,

« Qui t'enlèvera à tes maux.....

— Maître ! s'écria Julia qui avait quitté son siège et écoutait le vieillard avec une profonde stupéfaction. A qui parlez-vous ? que voulez-vous faire ?... Vous avez prononcé le nom de Severino, juste Ciel ! Le Prince, lorsqu'il revint de son effroi, ne vous a-t-il pas nommé de ce même nom ? Quel affreux secret se cache ici ? »

Le vieillard, à ces mots de Julia, sortit aussitôt de son extase, et l'on vit s'épanouir sur son visage, comme ce n'était pas arrivé depuis longtemps, cette singulière expression d'humour presque grimaçant qui faisait le plus étrange contraste avec ses manières cordiales et donnait à toute sa personne l'aspect d'une caricature assez peu rassurante.

« Belle demoiselle ! dit-il de cette voix stridente avec laquelle les escamoteurs annoncent habituellement leurs mystérieuses pratiques. Un peu de patience, j'aurai bientôt l'avantage de vous montrer dans cette maisonnette les choses les plus merveilleuses. Ces bonshommes qui dansent, ce Turc qui sait l'âge de toutes les personnes présentes, ces automates, ces palingénésies, ces images déformées, ces miroirs optiques ... tout cela, ce sont de charmants jouets magiques, mais il y manque encore le plus beau de tous : ma fille invisible est là !... Voyez, elle est là-haut dans cette boule de verre. Elle ne parle pas encore, elle est encore lasse de son long voyage, car elle vient tout droit des Indes lointaines... Dans quelques jours, belle demoiselle, ma fille invisible sera là, et nous la questionnerons sur le prince Hector, sur Severino, sur d'autres événements du passé et de l'avenir... Pour l'instant, rien qu'un tout petit peu de simple amusement ! »

Et Maître Abraham se mit à courir dans la chambre avec la vivacité et l'agilité d'un jeune homme, disposant les machines, réglant les miroirs magiques. Et dans tous les coins éclatèrent le mouvement et la vie, les automates marchèrent en tournant la tête, un coq artificiel battit des ailes en coquericant ; tandis que des perroquets poussaient des cris aigus ; Julia elle-même et le Maître apparaissaient à la fois dehors et dans la pièce. Julia, tout habituée qu'elle était à ces jeux, sentit un frisson de peur l'effleurer, à cause de l'étrange humeur où elle voyait Maître Abraham.

« Que vous est-il arrivé, Maître ? s'écria-t-elle d'une voix anxieuse.

— Enfant, répondit Maître Abraham, sur un ton très grave, quelque chose de beau et de merveilleux, mais il vaut mieux que tu l'ignores. Et pourtant !... Laissons ces choses inanimées et vivantes à la fois jouer leurs rôles jusqu'au bout, tandis

que je te confierai tout ce qui peut t'être utile et nécessaire. Ma chère Julia, ta propre mère t'a fermé son cœur maternel, il faut que je te le dise, afin que tu puisses t'en rendre compte, reconnaître le danger que tu cours et t'y soustraire. Sache donc, d'abord et sans plus de détours, que ta mère a purement et simplement décidé de te....

(MURR) :

....y renoncer. Jeune chat, mon lecteur, sois aussi modeste que moi et ne va pas à tout propos citer tes propres vers, lorsque la simple et honnête prose suffit à filer l'écheveau de tes pensées. Les vers doivent jouer, dans un livre écrit en prose, le rôle du lard dans la saucisse, c'est-à-dire, répartis çà et là en petits fragments, donner à toute la mixture plus de graisse luisante, plus de douceur aussi dans le goût. Je ne crains point que mes confrères, les poètes, ne trouvent cette comparaison ignoble et vulgaire, car elle est empruntée à notre mets préféré, et en réalité, dans un roman médiocre, une bonne strophe de vers est souvent la bienvenue, comme un morceau de lard gras dans une saucisse maigre. Bien que, selon mes principes philosophiques et moraux, toute la conduite de Ponto, sa façon de vivre, ses procédés pour garder la faveur de son maître me parussent peu dignes et même assez misérables, son élégance, ses bonnes manières, sans raideur, son aimable aisance mondaine m'avaient vivement frappé. Je voulus à toute force me persuader qu'avec ma culture intellectuelle, ma gravité en toutes mes actions, j'étais fort supérieur à l'ignorant Ponto qui avait à peine recueilli quelques bribes de science. Mais un certain sentiment, impossible à réprimer, me disait fort clairement que Ponto me porterait toujours ombrage ; je me sentis contraint de reconnaître l'existence d'un monde plus élégant et de compter le caniche Ponto pour l'un de ses membres.

Un cerveau génial comme le mien a, en toutes circonstances et dans chacune des expériences qu'apporte la vie, ses idées bien à lui ; c'est ainsi que, réfléchissant à mon état d'âme, à mon commerce avec Ponto, j'en vins à faire diverses constatations qui méritent d'être communiquées à mes lecteurs.

Comment se fait-il, me disais-je, la patte pensivement posée sur le front, que de grands poètes, de grands philosophes, gens spirituels et sages pour tout le reste, se montrent si maladroits dans leurs rapports sociaux avec ce que l'on appelle le beau monde ? Ils sont toujours où ils ne devraient pas être, ils parlent au moment où il faudrait se taire et se taisent lorsqu'il faut parler. Ils heurtent partout les efforts d'autrui et les formes établies de la société, blessant eux-mêmes et les autres ; bref, ils ressemblent à un homme qui, lorsqu'une foule de gais promeneurs sortent de la ville, est seul à y vouloir entrer et qui, poursuivant aveuglément son chemin, déränge tout le monde. On attribue cela, je le sais bien, au manque de cette éducation mondaine qu'il est difficile d'acquérir devant une table de travail ; mais je crois, moi, que cette éducation est chose fort facile à atteindre et que cette irrémédiable gaucherie a d'autres causes encore.

Le grand poète, le grand philosophe ne serait pas grand s'il ne sentait sa supériorité intellectuelle ; mais d'autre part, il n'aurait point le profond sentiment que possède tout homme d'esprit, s'il ne comprenait pas que cette supériorité ne peut être reconnue : car elle rompt l'équilibre que le beau monde cherche avant tout à maintenir. Chaque voix n'a que le droit de contribuer à l'accord parfait donné par l'ensemble des voix, mais le ton du poète fait une dissonance et, quelle que puisse être sa justesse à un autre point de vue, il est à cet instant une fausse note, parce qu'il ne s'harmonise pas à l'ensemble. Le bon ton, comme le bon goût, consiste à écarter tout ce qui n'est pas à sa place. Or je pense que la mauvaise humeur provoquée par le sentiment contradictoire d'être supérieur et de ne se trouver pas à sa place empêche le poète, le philosophe, inexpérimenté en ce domaine mondain, de reconnaître et de survoler l'ensemble. Il est nécessaire qu'à cet instant-là, il ne surestime pas trop cette supériorité intellectuelle dont il est intimement convaincu ; et s'il observe ce principe, il ne surestimera pas non plus ce que l'on appelle la haute éducation mondaine qui n'a d'autre but à ses efforts que de raboter tous les angles, toutes les saillies, de changer toutes les physionomies en une seule, — qui dès lors cesse précisément d'être une physionomie.

Notre poète alors, libre de toute mauvaise humeur et de toute gêne, reconnaîtra bien vite le vrai sens de cette éducation et les misérables prémisses sur quoi elle repose ; cela lui permettra de s'initier au monde étrange qui réclame cette éducation comme une condition indispensable. Le cas des artistes est un peu à part : comme les poètes et les écrivains, ils sont invités parfois dans une soirée, parce que les gens du monde prétendent tous, selon un fort louable usage, exercer une espèce de mécénat. Mais hélas ! les artistes ont toujours dans leur personne quelque chose qui trahit le travail manuel et qui les rend soit humbles jusqu'à la platitude, soit mal élevés jusqu'à la grossièreté.

— *Note de l'éditeur* : Murr, je déplore que tu te pares si souvent des plumes d'autrui. Je crains fort que tu ne perdes ainsi les bonnes grâces du bienveillant lecteur. Toutes ces réflexions dont tu es si fier ne viennent-elles pas tout droit de la bouche du maître de chapelle Johannès Kreisler ? Et comment serait-il possible que tu eusses acquis assez d'expérience pour connaître aussi bien l'âme d'un écrivain de l'espèce humaine, c'est-à-dire la chose la plus merveilleuse du monde ?

Mais, pensais-je encore, pourquoi un matou d'esprit, même s'il est poète, écrivain, artiste, ne parviendrait-il pas à s'élever jusqu'à cette connaissance du bon ton, à s'y conformer par la beauté et la grâce de ses manières ? La Nature a-t-elle donc accordé à la seule espèce canine le privilège de cette éducation ? Si, nous autres chats, nous différons assez de cette orgueilleuse espèce, par notre vêtement, notre façon de vivre, nos coutumes et nos usages, nous sommes aussi en chair et en os, nous avons un corps et une âme ; et après tout les chiens soutiennent leur existence par les mêmes moyens que nous. Les chiens aussi doivent manger, boire, dormir, etc., et souffrent lorsqu'on les bat. Et puis quoi !... Je décidai de m'en remettre aux enseignements de mon jeune et distingué ami, le caniche Ponto et, parvenu à cette ferme résolution, je rentrai dans la chambre de mon maître. Un coup d'œil au miroir me persuada que la simple volonté sérieuse d'acquérir une éducation supérieure avait eu déjà une influence avantageuse sur ma tenue. Je me regardai avec la plus grande complaisance.

Est-il un état plus exquis que de se sentir parfaitement content de soi ?... Je me mis à ronronner.

Le lendemain, je ne me contentai pas de m'asseoir sur le seuil, je me promenai le long de la rue, et j'aperçus bientôt, au loin, le baron Alcibiade von Wipp ; mon ami Ponto courait allègrement sur ses talons. Rien ne pouvait venir plus à point ; je me donnai toute la dignité convenable et m'approchai de mon ami avec cette grâce inimitable, précieux don de la Nature, qu'aucun art ne peut enseigner... Mais... horreur ! qu'allait-il arriver ! Dès que le baron m'aperçut, il s'arrêta, me regarda attentivement à travers son monocle, et puis s'écria : « *Allons* (1) Ponto ! Ksss... ksss... chat... chat ! » Et Ponto, faux ami, bondit sur moi avec un élan sauvage. Effrayé, bouleversé par cette infâme trahison, j'étais incapable de toute défense ; je m'aplatis sur le sol, aussi bas que possible, pour échapper aux crocs pointus que Ponto me montrait en grimaçant. Mais lui sauta plusieurs fois par-dessus moi, et me souffla à l'oreille.

« Murr ! ne sois pas idiot, n'aie pas peur !... Tu vois bien que ce n'est pas sérieux, que je ne fais cela que pour complaire à mon maître. »

Ponto se remit à sauter et feignit même de me prendre par les oreilles, mais sans me faire le moindre mal. « Maintenant, murmura-t-il enfin, déguerpis, ami Murr, disparais dans ce soupirail, là ! » Je ne me le fis pas dire deux fois et je filai comme l'éclair. Malgré Ponto qui m'assurait qu'il ne me ferait point de mal, j'avais eu une peur affreuse, car en ces moments critiques on ne peut jamais savoir si l'amitié sera assez forte pour l'emporter sur la nature innée.

Lorsque j'eus disparu dans le soupirail, Ponto continua à jouer la comédie qu'il avait commencée en l'honneur de son maître. Il restait devant la grille, grondant, aboyant, passant son museau entre les barreaux, feignant d'être furieux que je lui eusse échappé sans qu'il pût me poursuivre.

« Vois-tu, me dit-il cependant à travers la grille, reconnais-tu une nouvelle conséquence heureuse de la haute éducation ?

(1) En français dans le texte.

Je viens de me montrer aimable et obéissant envers mon maître sans m'attirer ton inimitié, mon cher Murr. C'est ainsi qu'agit le véritable homme du monde, dont le sort a fait un instrument dans la main d'un plus puissant que lui. Lorsqu'on l'excite, il lui faut s'élancer, mais se montrer assez habile pour ne mordre que s'il peut en tirer lui-même quelque profit. »

En toute hâte, je déclarai à mon jeune ami Ponto que j'avais résolu de mettre à profit sa haute éducation, et je lui demandai s'il voulait me donner, et à quelles conditions, les leçons dont j'avais besoin. Ponto, après avoir réfléchi quelques minutes, me répondit que le meilleur moyen serait de me montrer dès le début une image vivante et c'aire de ce monde supérieur où il avait le plaisir de vivre maintenant ; et cela pouvait se faire si je l'accompagnais, le même soir, chez la charmante Badine, qui recevait à l'heure du théâtre. Badine était une levrette au service de la grande maîtresse de la Cour ducale.

Je me fis aussi beau que je pus, je relus quelques passages de Knigge et parcourus quelques comédies récentes de Picard pour, au besoin, montrer mon habileté à m'exprimer en français ; puis je descendis sur le seuil de la maison. Ponto ne se fit pas attendre longtemps ; nous suivîmes la rue ensemble et arrivâmes bientôt dans la chambre brillamment illuminée de Badine où je trouvai une société fort diverse de griffons, de levrettes, de caniches, de bolonais et de carlins, les uns assis en cercles, les autres formant des groupes dans les coins.

Mon cœur palpitait dans cette société étrangère, composée de natures ennemies de la mienne. Certains caniches me regardaient avec un étonnement plutôt méprisant, comme pour dire : « Qu'est-ce qu'un vulgaire chat vient faire parmi nous autres, gens sublimes ? » Parfois aussi, un élégant griffon grinçait des dents et je comprenais fort bien qu'il eût eu grand plaisir à me sauter à la gorge, si les convenances, la dignité, l'éducation parfaite des hôtes n'eussent interdit, comme indécente, toute bataille. Ponto me tira d'embarras en me présentant à la belle maîtresse de maison qui m'assura avec une charmante condescendance qu'elle se réjouissait de voir chez elle un chat de mon renom. Ce ne fut que lorsque Badine m'eut

gratifié de quelques mots que l'un ou l'autre des assistants m'accorda son attention avec une bonhomie vraiment canine, me parla même, et fit allusion à mon état d'écrivain, à mes œuvres qui l'avaient fort amusé. Cela flatta ma vanité, et je m'aperçus à peine qu'on me questionnait sans prendre garde à mes réponses, qu'on vantait mon talent sans le connaître, et qu'on louait mes œuvres sans les comprendre. Un instinct naturel me poussa à faire mes réponses sur le même ton que les questions, c'est-à-dire à m'exprimer toujours brièvement, sans aucun égard aux paroles de mon interlocuteur, et en formules si générales qu'elles pussent s'appliquer à tout le monde, — à n'avoir aucune opinion, — et à ne jamais vouloir ramener la conversation, d'un plan tout superficiel, vers plus de profondeur. Ponto me dit en passant qu'un vieux griffon lui avait déclaré que, pour un chat, j'étais assez amusant et montrais des dispositions à la bonne conversation. Ce sont choses qui réjouissent même un esprit morose.

Lorsque Jean-Jacques Rousseau, dans ses *Confessions*, raconte comment il vola un ruban et vit châtier sans dire la vérité une pauvre servante innocente de ce larcin, il avoue qu'il lui en coûte de revenir sur ces bas-fonds de son âme. Je me trouve exactement, en cet instant, dans le même cas que cet illustre autobiographe. Sans doute, n'ai-je point de crime à confesser, mais je ne puis, si je veux rester véridique, passer sous silence la grande sottise que je commis ce soir-là ; elle m'a troublé bien longtemps, jusqu'à mettre en péril ma raison... Mais n'est-il pas aussi difficile, et souvent plus difficile d'avouer une sottise qu'un crime ?

Au bout d'un moment, je me sentis pris d'un tel malaise, d'un tel mécontentement que je souhaitai être bien loin de là, sous le poêle de mon maître. C'était l'ennui dans toute son horreur qui m'écrasait et qui finit par me faire oublier toute autre considération. Tout doucement, je me glissai dans un coin retiré pour m'abandonner au sommeil, car le bruit de la conversation générale m'y invitait. Cette même conversation, en effet, que j'avais prise d'abord, dans mon mécontentement et peut-être à tort, pour un bavardage fade et sans esprit, me parut être alors comme le bruit monotone d'un moulin qui vous

fait tomber dans une rêverie vide de toute pensée et fort agréable, bientôt suivie d'un profond sommeil. Ce fut dans cette rêverie creuse, dans ce doux délire que je crus soudain voir étinceler devant mes yeux fermés une vive lueur. J'ouvris les paupières et tout près de moi, je vis une charmante jeune levrette, blanche comme neige ; j'ai su plus tard qu'elle était la nièce de Badine et s'appelait Minona.

« Monsieur, me dit-elle sur ce ton de suave murmure qui n'a que trop d'écho dans le cœur inflammable d'un ardent jeune homme. Monsieur, vous restez solitaire, vous semblez vous ennuyer ? Cela me fait de la peine. Mais évidemment, un grand et profond poète comme vous, Monsieur, qui plane dans des sphères supérieures, doit trouver plate et superficielle l'agitation banale de la vie mondaine. »

Je me levai, un peu surpris, et je suis désolé que ma nature, plus forte que toutes les théories des convenances apprises, m'ait contraint alors, bien malgré moi, à faire ce que l'on appelle « le gros dos ». Minona eut un léger sourire.

Mais, revenant aussitôt aux bonnes manières, je saisis la patte de Minona, la pressai délicatement sur mes lèvres et me mis à lui parler des instants d'inspiration qui s'emparent souvent du poète. Minona m'écoutait avec des signes si manifestes de profond intérêt, avec tant de sérieux que je m'élevai de plus en plus dans les régions de la haute poésie et finis par ne plus trop me comprendre moi-même. Minona sans doute ne me comprenait pas davantage, mais elle semblait au comble du ravissement ; elle m'assura qu'elle avait formé depuis bien longtemps le vœu de rencontrer le génial Murr et que le moment présent était l'un des plus heureux, des plus merveilleux de sa vie. Que dire encore ?... Je découvris bientôt que Minona avait lu mes plus beaux, mes plus sublimes poèmes... que dis-je, lu ? elle en avait saisi le sens le plus profond. Elle en savait par cœur bien des passages et elle les récita avec un enthousiasme, une grâce qui me transportèrent dans un ciel de pure poésie, surtout parce que c'étaient mes vers, à moi, que cette jeune fille, la plus belle de sa race, me redisait.

« Chère et belle demoiselle ! m'écriai-je dans l'excès de ma joie. Vous avez compris mon âme ! Vous avez appris mes

vers par cœur. O Cieux ! est-il, pour le poète qui aspire vers les cimes, une plus sublime béatitude ?

— Murr, génial matou, murmura Minona, pouvez-vous croire qu'un cœur sensible, une âme belle et poétique puisse rester fermée à la vôtre ? »

Minona soupira profondément, et ce soupir me fit entendre la fin de sa pensée... Quoi encore ?... Je m'épris follement de cette belle levrette, et dans mon aveuglement je n'observai pas qu'au milieu de son exaltation elle s'interrompait brusquement pour bavarder de fades sottises avec un petit fat de griffon. Elle m'évita pendant le reste de la soirée ; la façon dont elle me traitait eût dû me faire entendre clairement que ses éloges et son enthousiasme n'avaient d'autre objet qu'elle-même... Bref ! je fus et je restai un fou éperdu, je poursuivis la belle Minona partout, la chantai en des vers magnifiques, en fis l'héroïne de bien des nouvelles où régnait une agréable démente, me fis recevoir dans des sociétés où je n'avais que faire ; et je récoltai tant de cruels dépit, tant de railleries, tant d'humiliantes mésaventures...

Souvent, dans des moments de sang-froid, j'apercevais la sottise de ma conduite ; mais ensuite, je me rappelais bêtement le Tasse et d'autres poètes modernes qui ne songent qu'à une noble dame à qui ils adressent leurs chants, qu'ils adorent de loin, comme le gentilhomme de la Manche sa Dulcinée ; et ne ne voulant pas me montrer inférieur à eux, ou moins poète, je jurais un inviolable dévouement et une féale fidélité jusqu'à la mort à l'image trompeuse de mes rêves amoureux, à l'exquise levrette blanche. Lorsque j'étais en proie à cette singulière démente, je tombais d'une sottise dans l'autre et mon ami Ponto lui-même, après m'avoir sérieusement mis en garde contre toutes les infâmes mystifications où l'on cherchait partout à m'engager, jugea nécessaire de s'écarter de moi.

Qui sait ce qui me fût arrivé encore si une bonne étoile n'eût veillé sur moi ? Cette bonne étoile, en effet, permit qu'un soir je voulusse m'introduire, assez tard, chez la belle Badine, pour voir ma Minona aimée. Mais je trouvai toutes portes closes, et mon attente, mon espoir de trouver une occasion d'entrer restèrent vains. Le cœur plein d'amour et de désir.

je voulus du moins faire savoir ma présence à la belle, et j'entonnai sous la fenêtre une des complaints espagnoles les plus tendres, les plus senties qu'on ait jamais composées. Ce devait être fort touchant à entendre.

J'entendis Badine aboyer, la douce voix de Minona mêla quelques grognements à la sienne. Mais avant que je pusse me retourner, la fenêtre s'ouvrit et on vida sur moi un plein seau d'eau glacée. On imagine à quelle vitesse je regagnai mon foyer. Une ardeur extrême au cœur et de l'eau glacée sur la fourrure s'harmonisent si mal ensemble, cependant, qu'il n'en peut naître rien de bon et qu'au mieux, il se déclare un accès de fièvre. C'est ce qui m'advint. Arrivé chez mon maître, je fus pris d'un violent frisson. Il devina sans doute ma maladie à la pâleur de mon visage, à mes yeux éteints, à mon front brûlant, à mon pouls irrégulier. Il me donna du lait chaud et, la langue collée au palais par la soif, je le bus d'un trait ; puis je m'enroulai dans ma couverture et m'abandonnai au mal qui m'avait saisi. J'eus d'abord des rêves de fièvre où il s'agissait d'éducation supérieure, de levrettes, etc. ; puis mon sommeil se fit plus calme et enfin si profond que je crois bien, sans exagérer, que j'ai dormi trois jours et trois nuits d'une seule traite.

Lorsqu'enfin je m'éveillai, je me sentis libre et léger, entièrement guéri de ma fièvre et... oh miracle ! de mon fol amour aussi. J'aperçus clairement l'absurdité où m'avait entraîné le caniche Ponto, je compris à quel point il était sot à moi, né chat, de me mêler à la société des chiens qui me raillaient parce qu'ils étaient incapables de reconnaître mon esprit et qui, dans l'insignifiance de leur nature, devaient s'en tenir à la forme extérieure ; aussi ne pouvaient-ils me donner qu'une écorce sans grain. L'amour de l'art et des sciences se réveilla en moi avec une force nouvelle et la vie sédentaire de mon maître m'attira plus que jamais. Les mois de la maturité virile commencèrent et, n'étant plus ni étudiant ni dandy, je sentis vivement qu'il fallait n'être ni l'un ni l'autre pour pouvoir se donner vraiment la formation qu'exigent les meilleurs, les plus profonds besoins de l'existence.

Mon maître dut partir en voyage et jugea bon de me

mettre en pension pendant ce temps-là chez son ami, le maître de chapelle Johannès Kreisler. Ce changement de domicile marquant le début d'une période nouvelle de ma vie, je conclus celle-ci où tu as pu, ô jeune matou qui me lis, cueillir tant de bons enseignements pour ton avenir...

(PLACARDS) :

.....comme si une musique lointaine, étouffée frappait ses oreilles, et qu'il entendît les moines marcher dans les couloirs. Lorsque Kreisler parvint à s'arracher tout à fait au sommeil, il vit en effet, de sa fenêtre, que l'église était éclairée et il perçut le murmure d'un cantique. Les Heures de minuit étaient passées, il devait donc être arrivé quelque chose d'extraordinaire ; et Kreisler supposa avec assez de vraisemblance qu'une mort soudaine avait enlevé un des vieux moines et qu'on l'avait aussitôt transporté dans l'église selon l'usage monacal. Il s'habilla en hâte et se dirigea vers l'église. Dans le couloir, il rencontra le Père Hilarius qui, bâillant tout haut et fort mal réveillé, chancelait, incapable de marcher droit ; au lieu de porter verticalement son cierge allumé, il le tournait vers le sol, si bien que la cire coulait en crépitant et menaçait à tout instant d'éteindre la flamme.

« Vénérable Père abbé, balbutia Hilarius lorsque Kreisler l'appela, ceci est contraire à tous nos usages habituels. Des litanies la nuit !... à une heure pareille ! Et simplement parce que frère Cyprianus l'exige ! *Domine... libera nos de hoc monacho !* »

Le maître de chapelle parvint enfin à convaincre le moine, à peine sorti de ses rêves, qu'il n'était point l'Abbé, mais Kreisler ; et il arriva, non sans peine, à lui faire raconter qu'en pleine nuit, on avait apporté au monastère, il ne savait d'où, le cadavre d'un inconnu ; Frère Cyprianus seul semblait le connaître, et ce ne devait certes pas être un homme du commun, puisque l'Abbé, sur le désir pressant de Cyprianus, avait consenti à faire chanter les litanies sur-le-champ, afin que l'on pût procéder à l'inhumation le lendemain, après les premières Heures.

Kreisler suivit le moine dans l'église qui, parcimonieusement éclairée, avait quelque chose d'étrange et d'effrayant.

On n'avait allumé que les cierges du grand lustre de métal qui pendait du plafond, devant le maître-autel ; la lumière vacillante suffisait à peine à éclairer la nef et ne jetait dans les bas-côtés que des reflets étranges, sous lesquels les statues des Saints, appelées à une vie spectrale, semblaient se mouvoir et s'approcher. Sous le lustre, en pleine lumière, se trouvait la bière ouverte où reposait la dépouille, et les moines qui l'entouraient, blêmes et immobiles, paraissaient être eux-mêmes des morts sortis de leurs tombes à l'heure des esprits. Avec des voix sourdes et rauques, ils chantaient les strophes monotones du *Requiem*, et pendant les intervalles on n'entendait que le bruissement mystérieux du vent nocturne, dehors. Les hautes fenêtres de l'église tremblaient comme si les esprits des morts eussent frappé aux vitres de cette maison où ils entendaient chanter les pieuses litanies des défunts. Kreisler s'avança jusqu'au rang des moines et reconnut dans le mort l'adjudant du prince Hector.

Alors, les sombres esprits, qui si souvent s'emparaient de lui, s'agitèrent et plongèrent cruellement leurs serres aiguës dans son cœur blessé.

« Hasard railleur, se dit-il en lui-même, m'amènes-tu ici pour que ce jeune homme inanimé se mette à saigner ? Car on dit que le cadavre de la victime saigne à l'approche du meurtrier. Oho ! ne sais-je point qu'il a perdu tout son sang dans les dures journées où, sur son lit de douleur, il a expié ses péchés ? Il n'en a plus une goutte, de ce sang mauvais, pour empoisonner son assassin, s'il s'approchait, et moins encore pour empoisonner Johannès Kreisler ; car celui-ci n'a rien à voir avec la vipère qu'il a écrasée lorsque déjà elle dardait sa langue pour le blesser mortellement... Ouvre les yeux, mort, je te regarderai bien en face pour te montrer que le péché n'a point de part en moi !... Mais tu ne peux pas ! Qui t'a commandé de jouer ta vie contre une autre vie ? Pourquoi t'es-tu livré à un jeu malhonnête, avec le meurtre pour enjeu, si tu n'avais pas le courage de perdre ?... Mais tes traits sont doux et bons, ô jeune homme pâle et muet, les souffrances

de l'agonie ont effacé de ton beau visage toute trace de tes péchés maudits et, si l'instant s'y prêtait, je pourrais dire que le Ciel t'a ouvert gracieusement ses portes parce que l'amour a habité dans ton cœur. Mais quoi !... Et si je m'étais trompé ? Si ce n'était pas toi, pas un méchant démon, mais ma bonne étoile qui avait levé ton bras sur moi, pour m'arracher à l'effroyable fatalité qui me guette, tapie dans l'ombre ?.. Ah ! ouvre les yeux, pâle jeune homme, découvre-moi tout, tout, avec un regard de réconciliation, même si je dois périr de tristesse sur ton sort, ou d'effroyable, d'épouvantable angoisse, sentant que l'ombre noire qui rôde derrière moi va me saisir à l'instant !... Oui, regarde-moi !... et pourtant, non ! non, tu pourrais me regarder comme Léonard Ettlinger, je pourrais croire que tu es lui encore, et alors il faudrait que tu redescendisses avec moi dans les abîmes d'où j'entends monter souvent ta voix sépulcrale... Mais quoi ? tu souris ? tes joues, tes lèvres se colorent ? L'arme de la mort t'a-t-elle manqué ? ... Non ! je ne veux pas recommencer à me battre contre toi, mais... »

Kreisler qui, sans s'en rendre compte, pendant ce monologue, avait mis un genou en terre, s'appuyant des deux coudes sur l'autre, les mains sous le menton, se releva brusquement et il allait certainement commettre quelque geste étrange, quelque acte sauvage ; mais à cet instant même, les moines et les enfants de chœur entonnèrent le *Salve regina*, avec un doux accompagnement d'orgue. On ferma la bière, et les moines s'éloignèrent d'un pas solennel. Les sombres esprits cessèrent de tourmenter le pauvre Johannès ; abîmé de douleur et de tristesse, il suivit, tête basse, le cortège des moines. Il était sur le point de franchir le seuil de l'église lorsque quelqu'un se leva dans un coin sombre et marcha sur lui d'un pas rapide.

Les moines s'arrêtèrent et la lumière de leurs cierges tomba à plein sur un robuste gaillard qui pouvait avoir dix-huit ou vingt ans. Son visage, rien moins que laid, exprimait la plus sauvage indignation ; ses cheveux noirs lui pendaient en désordre tout autour de la tête, sa tunique déchirée, de toile à rayures bariolées, couvrait à peine sa nudité, et des culottes

de matelot qui ne valaient guère mieux laissaient voir ses mollets nus et la force herculéenne de ses muscles.

« Maudit ! qui t'a commandé d'assassiner mon frère ? » s'écria-t-il sur un ton sauvage, qui résonna dans toute l'église ; et, bondissant comme un tigre, il saisit Kreisler à la gorge pour l'étrangler.

Mais avant que Kreisler, effrayé par cette subite agression, pût songer à se défendre, le Père Cyprianus était déjà à ses côtés ; il dit d'une voix forte et impérieuse : « Giuseppo ! infâme pécheur ! que fais-tu ici ? Où as-tu laissé la vieille ?... Déguerpis à l'instant ! Vénérable Abbé, faites appeler les domestiques, afin qu'ils jettent cet assassin à la porte du monastère ! »

Le robuste gaillard, sitôt que Cyprianus parut devant lui, avait lâché Kreisler. « Hé hé ! gronda-t-il ne faites donc pas tant d'histoires parce qu'on veut défendre son droit, Monsieur le Saint !... Je m'en irai bien tout seul, vous n'avez pas besoin de lâcher sur moi des valets ! »

Et il disparut d'un bond par une porte qu'on avait oublié de fermer et par laquelle, sans doute, il avait pu se glisser dans l'église. Les valets arrivèrent, mais dans la nuit noire, on jugea inutile de poursuivre cet audacieux.

Kreisler était ainsi fait que justement la tension causée par un fait extraordinaire, mystérieux, avait sur son âme une action bienfaisante, dès qu'il avait triomphé de l'orage qui avait menacé un instant de l'anéantir.

Aussi l'Abbé trouva-t-il bien étrange et incompréhensible la tranquillité avec laquelle, le lendemain, Kreisler vint le trouver et lui parler de l'impression bouleversante qu'il avait ressentie, en de si singulières circonstances, devant le cadavre de celui qui avait tenté de l'assassiner et qu'en légitime défense il avait abattu.

« Ni l'Eglise, lui dit l'Abbé, ni la loi humaine ne peuvent voir dans la mort de ce pécheur la moindre faute méritant un châtiment, mon cher Johannès. Mais de longtemps vous ne parviendrez pas à vaincre les reproches d'une voix intérieure qui vous dira : il eût mieux valu succomber vous-même que de tuer votre adversaire ; et ceci vous prouve que le sacrifice de

sa propre vie est plus agréable à Dieu que sa conservation, si celle-ci n'est possible que par un acte prompt et sanglant... Mais laissons cela pour l'instant, j'ai à vous parler d'autre chose, qui est plus urgent.

« Nul mortel ne se rend compte des changements que chaque instant peut apporter à la disposition des choses... Naguère encore, j'étais fermement convaincu que rien ne pouvait mieux contribuer au salut de votre âme que de renoncer au monde et d'entrer dans notre ordre. — Je suis maintenant d'une autre opinion, et je vous conseillerai, si cher et si précieux que vous me soyez devenu, de quitter bientôt l'abbaye. Ne vous trompez pas sur mon compte, Johannès. Ne me demandez pas pourquoi je me sou mets, en dépit de mes idées, à la volonté d'un autre, qui menace de ruiner ce que j'ai édifié à grand'peine. Il faudrait que vous fussiez initié aux suprêmes secrets de l'Église pour pouvoir me comprendre, si même je voulais vous donner les motifs de mon attitude. Mais enfin, je puis vous parler plus librement qu'à quiconque. Sachez donc que sous peu le séjour de cette maison ne vous donnera plus le même repos bienfaisant, pis encore, que vos efforts les plus chers recevront un coup fatal et que le monastère vous semblera une prison deserte et désolante. Toute la règle monastique va changer, la liberté que l'on peut unir avec de pieux usages sera suspendue, et le sombre esprit des moines fanatiques règnera bientôt dans ces murs avec une implacable sévérité. O mon cher Johannès, vos merveilleux cantiques n'élèveront plus notre esprit à un sublime recueillement, le chœur sera supprimé, et l'on n'entendra plus que les répons monotones murmurés péniblement, d'une voix rauque et peu claire, par les Pères les plus âgés.

— Et, demanda Kreisler, tout cela se fera sous l'impulsion de Cyprianus, ce moine étranger ?

— Il en est ainsi, mon cher Johannès, répondit l'Abbé avec tristesse, en baissant les yeux ; et s'il ne peut en être autrement, ce n'est pas ma faute !... Pourtant, ajouta-t-il d'une voix plus haute et plus solennelle, après un instant de silence ; pourtant tout ce qui peut augmenter la force et l'éclat de l'Église doit se faire, aucun sacrifice n'est trop grand.

— Qui est donc, fit Kreisler avec mauvaise humeur, ce grand et puissant saint, qui commande au-dessus de vous et qui a été capable, par un seul mot, de mettre en fuite la brute qui m'a attaqué ?

— Mon cher Johannès, répondit l'Abbé, vous êtes impliqué dans un mystère que vous connaissez mal encore. Mais bientôt, sans doute, vous en saurez plus long que moi-même, et cela par Maître Abraham. Cyprianus, que nous appelons encore notre frère, est un élu. Il a été jugé digne de communiquer immédiatement avec les éternelles puissances célestes, et dès maintenant nous devons vénérer en lui un Saint. Quant à cet audacieux qui s'est glissé dans l'église pendant les litanies et qui voulait vous assassiner, c'est un jeune Tzigane vagabond, presque fou, que notre bailli a fait fouetter deux ou trois fois parce qu'il volait les poules grasses du village. Il n'était nul besoin d'un miracle particulier pour le mettre en fuite. » Tandis que l'Abbé disait ces derniers mots, un léger sourire d'ironie fit tressaillir les commissures de ses lèvres, et s'effaça aussitôt.

Kreisler se sentit gagné par le plus amer mécontentement ; il devinait que l'Abbé jouait un jeu mensonger, avec tous les avantages de son intelligence, et que toutes les raisons qu'il avait naguère mises en avant pour le décider à entrer dans les ordres étaient des prétextes dissimulant une intention secrète ; et de même pour les raisons dont il soutenait le parti contraire. Kreisler décida de quitter l'abbaye et de se soustraire aux secrètes menaces qui, s'il restait plus longtemps, tisseraient autour de lui un filet d'où il ne pourrait plus s'échapper. Mais lorsqu'il songea qu'il allait retourner à Sieghartsweiler, chez Maître Abraham, qu'il allait la revoir, elle, sa seule pensée, il sentit en son cœur cette douce oppression par laquelle se manifeste l'ardeur d'une violente passion.

Abîmé dans ces pensées, Kreisler descendit à pas lents la grande allée du parc ; le Père Hilarius le rejoignit et s'écria aussitôt :

« Kreisler, vous venez de chez l'Abbé, il vous a tout dit... Eh bien, avais-je raison ? Nous sommes tous perdus !.. Ce comédien en soutane... le mot est lâché, nous sommes entrés

nous... Lorsqu'il — vous savez qui je veux dire, — lorsqu'il arriva sous le froc à Rome, Sa Sainteté le Pape lui accorda aussitôt une audience. Il tomba à genoux et baisa la mule. Mais sans lui faire signe de se relever, Sa Sainteté le laissa prosterné pendant une heure entière. « Que ce soit ta première pénitence ! » lui dit enfin Sa Sainteté lorsqu'Elle lui permit de se relever, et Elle lui tint un long sermon sur les erreurs pécheresses où il s'était égaré. Puis il reçut de longues instructions dans certains appartements secrets, et s'en alla... Il y a longtemps qu'on n'a vu de Saint... le miracle — bref, vous avez vu le tableau, Kreisler, — le miracle donc a reçu à Rome seulement sa forme définitive. Je ne suis qu'un brave Bénédictin, un bon *praelectus chori*, vous me l'accorderez, et je bois volontiers, en l'honneur de l'Église qui seule fait notre salut, un petit verre de Nierensteiner ou de Bocksbeutel, mais !... Ma consolation est qu'il ne restera pas longtemps ici. Il faut qu'il coure le monde. *Monachus in clauastro non valet ova duo sed quando est extra, bene valet triginta...* Il finira bien par faire des miracles... Voyez, Kreisler, le voici qui monte l'allée... Il nous a aperçus et sait quelle contenance prendre ! »

Kreisler vit le moine Cyprianus qui venait à leur rencontre d'un pas lent et solennel, les yeux levés au ciel, les mains jointes, comme en une pieuse extase.

Hilarius s'éclipsa bien vite, mais Kreisler resta abîmé dans 'a contemplation du moine qui portait sur son visage, dans toute sa personne, quelque chose de singulier, d'étrange, par quoi il semblait différent de tous les autres humains. Une destinée hors du commun laisse des traces visibles, et il était fort possible que des aventures extraordinaires eussent façonné l'aspect extérieur du moine et lui eussent donné cette singularité.

Le moine voulut passer outre, sans remarquer dans son extase la présence de Kreisler ; mais celui-ci se sentit d'humeur à barrer la route à l'austère envoyé du Chef de l'Église, au persécuteur du plus beau des arts.

Il le fit en disant : « Permettez, Révérend Père, que je vous dise ma gratitude. Vous m'avez tiré à temps, par votre impérieuse intervention, des mains de ce grossier vaurien de Tzigane ; il m'aurait égorgé comme un poulet volé. »

Le moine parut s'éveiller d'un rêve, se passa la main sur le front et regarda fixement Kreisler comme s'il eût dû chercher à qui il avait affaire. Mais alors son visage prit une gravité terrible, pénétrante et, des flammes de colère dans les yeux, il s'écria d'une voix forte :

« Homme impie et téméraire ! vous méritiez que je vous abandonnasse à vos péchés. N'est-ce pas vous qui profaniez par vos chansonnettes mondaines le saint culte de l'Église, qui est le premier soutien de notre Religion. N'est-ce pas vous qui aveugliez ici, par les vaines œuvres de votre art, les âmes les plus pieuses, si bien qu'elles se détournaient de la sainteté pour se livrer, dans des chants aimables, aux plaisirs de ce monde ? »

Kreisler se sentit à la fois blessé par ces reproches déments et irrité par l'absurde orgueil du moine fanatique, qu'il pouvait combattre avec des armes si faciles.

« Est-ce donc un péché, répondit-il calmement en regardant le moine dans les yeux, que de célébrer Dieu dans la langue que lui-même nous a donnée, afin que ce divin présent éveillât en notre cœur la ferveur du recueillement, et la connaissance même de l'Au-delà ? Est-ce un péché que de s'élever sur les ailes séraphiques du chant au-dessus de tout ce qui est terrestre, de tendre, plein d'amour et de piété, vers le Bien suprême ? S'il en est ainsi, vous avez raison vénérable Père, je suis un pécheur endurci. Mais permettez-moi d'être d'un autre avis et de croire fermement que la véritable gloire des plus saintes ferveurs manquerait au culte de l'Église, si le chant se taisait.

— Suppliez donc la Sainte Vierge, répliqua le moine sur un ton sévère et glacial, qu'Elle veuille ôter le voile qui couvre vos yeux et vous faire connaître votre coupable erreur.

— Quelqu'un demanda un jour à un compositeur (1), répondit Kreisler avec un doux sourire, comment il arrivait à donner à ses œuvres religieuses cette ferveur vraiment pieuse qu'elles respirent. « Lorsque mon travail de composition « n'avance pas facilement, répondit le pieux maître à l'âme

(1) Joseph Haydn (Note d'Hoffmann).

« enfantine, je prononce quelques Ave en arpentant ma « chambre, et alors, les idées me reviennent. » Le même maître dit un jour d'une de ses grandes compositions religieuses (1) . « Ce n'est qu'en parvenant à la moitié de mon travail que je « vis que cette œuvre était réussie ; aussi bien n'avais-je ja- « mais été aussi fervent que durant la période où j'y travaillai ; « chaque jour, je tombais à genoux et je priais Dieu de m'ac- « corder la force nécessaire à l'accomplissement de cet ou- « vrage. » J'ai un peu l'idée, vénérable Père, que ni ce maître, ni le vieux Palestrina n'ont fait des efforts coupables, et que seul un cœur glacé et rendu insensible par l'ascèse est inca- pable de s'enflammer jusqu'à la haute piété du chant.

— Pauvre homme ! s'écria le moine avec colère, qui donc es-tu pour que je doive compter avec toi qui devrais te prosterner dans la poussière ? Hors de l'abbaye, afin que tu ne troubles plus la paix du sanctuaire ! »

Profondément révolté par le ton impérieux du moine, Kreisler s'écria vivement : « Et toi, qui donc es-tu, moine dément, pour vouloir t'élever au-dessus de tout ce qui est humain ?... Es-tu né exempt du péché originel ? N'as-tu jamais conçu de pensées infernales ? Ne t'es-tu jamais écarté du sentier glissant que tu suivais ? Et s'il est vrai que la Sainte-Vierge, dans sa grâce, t'a arraché à une mort que tu méritais peut-être pour une action horrible, tu devrais reconnaître et expier humblement tes péchés, au lieu de te glorifier, impie, et de faire parade de la grâce céleste et d'une auréole de sainteté que tu ne conquerras jamais ! »

Le moine, fixant sur Kreisler des regards étincelants qui le menaçaient de mort et d'anéantissement, balbutia des paroles inintelligibles.

« Et, poursuivit Kreisler sur un ton de plus en plus vif, moine orgueilleux, lorsque tu portais encore ce vêtement... »

En disant ces mots, Kreisler mit sous les yeux du moine le portrait qu'il tenait de Maître Abraham ; dès que l'autre le vit, il se frappa le front des deux poings, en un geste de sauvage

(1) *La Création* (Note d'Hoffmann).

désespoir, et poussa un cri de douleur à fendre le cœur, comme s'il eût été touché par un coup mortel.

« Hors d'ici, toi-même ! s'écria Kreisler. C'est toi qui quitteras l'abbaye, moine criminel... Oho ! Monsieur le Saint ! si par hasard tu rencontres le voleur de poulets, ton compère, dis-lui qu'une autre fois tu ne pourras ni ne voudras me protéger ; mais qu'il prenne bien garde et n'aille plus me saisir à la gorge. Sans quoi je l'embrocherais comme une alouette, ou bien comme son frère, car pour ce qui est d'embrocher... »

A cet instant, Kreisler prit peur de lui-même ; le moine restait devant lui, immobile, le regard fixe, les deux poings encore pressés sur le front, incapable de proférer un mot, un son ; Kreisler crut entendre un bruissement dans le bosquet voisin et pensa que le terrible Giuseppo allait se précipiter sur lui. Il s'enfuit à toutes jambes ; les moines étaient justement dans le chœur, chantant l'Heure du soir, et Kreisler se rendit à l'église, dans l'espoir d'apaiser son cœur profondément agité, profondément blessé.

L'Heure finie, les moines quittèrent le chœur, les cierges s'éteignirent. Kreisler songeait au vieux maître pieux dont il avait parlé dans sa querelle avec le moine Cyprianus. De la musique, de pieuse musique avait surgi en lui. Julia avait chanté et l'orage avait cessé de gronder. Il voulut s'en aller, en traversant une chapelle latérale dont la porte ouvrait sur le grand couloir ; de là un escalier menait à sa chambre.

Lorsque Kreisler entra dans la chapelle, un moine se leva péniblement du sol où il était étendu devant l'image miraculeuse de la Vierge. Dans la lueur de la lampe éternelle, Kreisler reconnut le moine Cyprianus qui, abattu et misérable, semblait sortir à peine d'un évanouissement. Kreisler lui tendit une main secourable, et le moine fit d'une voix faible et gémissante : « Je vous reconnais... vous êtes Kreisler. Ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas, aidez-moi à monter ces degrés, je veux me reposer là, mais asseyez-vous près de moi, tout près de moi, car seule la Sainte Vierge doit nous entendre... Soyez compatissant, reprit le moine lorsqu'ils furent assis tous deux sur les marches de l'autel, pour l'amour de Dieu, dites-moi si vous ne tenez pas du vieux Severino ce fatal portrait, et si

vous êtes instruit de tout, de tout cet épouvantable secret ? »

Kreisler lui répondit, sans détours, qu'il avait reçu la miniature des mains de Maître Abraham Liscov ; il lui raconta ouvertement ce qui s'était passé à Sieghartshof, ajoutant que mille indices combinés lui faisaient supposer une action horrible dont le portrait réveillait le souvenir ainsi que la peur d'être trahi. Le moine qui, à certains moments de ce récit, avait paru vivement troublé, resta quelques instants silencieux. Puis, reprenant courage, il parla d'une voix raffermie :

« Vous en savez trop long, Kreisler, pour ne pas apprendre le reste. Sachez donc que ce prince Hector qui vous poursuivit à mort est mon frère cadet. Nous sommes les fils d'un souverain dont j'aurais hérité le trône, si l'orage de notre temps ne l'eût renversé. La guerre ayant éclaté, nous prîmes tous deux du service et ce fut le service qui m'amena, avec mon frère, à Naples. J'étais adonné alors à tous les mauvais plaisirs du monde, et j'étais entièrement l'esclave, surtout, de ma sauvage passion pour les femmes. Une danseuse, aussi belle que corrompue, était ma maîtresse, et en outre je courais les filles partout où il s'en trouvait.

« C'est ainsi qu'un jour, à la nuit tombante, je suivais sur le Môle quelques-unes de ces créatures. J'allais les rejoindre, lorsqu'une voix aiguë cria tout près de moi : « Hé hé ! le petit prince est un adorable vaurien ! Le voilà qui court après de vulgaires filles quand il pourrait être dans les bras de la plus belle des princesses ! » Mes regards tombèrent sur une vieille Tzigane, en loques, que j'avais vu emmener par les sbires quelques jours auparavant, dans la rue de Tolède, parce que, dans une querelle avec un porteur d'eau qui paraissait pourtant vigoureux, elle l'avait abattu d'un coup de sa béquille. « Que me veux-tu, vieille sorcière ? » l'apostrophai-je elle me couvrit d'un tel flot d'épouvantables et grossières insultes que le peuple oisif s'assembla autour de nous et se mit à rire tout haut de mon embarras. Je voulus m'éloigner, mais la vieille me retint par ma veste, sans se lever de terre, et, interrompant brusquement ses injures, me dit tout bas, tandis qu'un sourire grimaçant paraissait sur sa face horrible : « Hé, mon doux petit prince, ne veux-tu pas rester auprès de moi ? Ne veux-tu pas

« que je te parle du plus beaux des anges, qui est épris de toi
« jusqu'à la folie ? » Et la vieille se leva péniblement en s'accrochant à mon bras, puis se mit à me parler à l'oreille d'une jeune fille, belle et charmante comme le jour, et encore innocente. Je crus que cette femme était une vulgaire entremetteuse et, ne me sentant pas d'humeur à nouer une nouvelle aventure, je voulus m'en débarrasser en lui donnant quelques ducats. Mais elle refusa l'argent et, comme je m'éloignais, me cria dans un éclat de rire : « Allez, allez toujours, mon beau Monsieur, vous « me chercherez bientôt, le souci et la peine au cœur. »

« A quelque temps de là, — et je n'avais jamais repensé à la Tzigane, — je me promenais un jour au lieu qu'on nomme la *Villa reale*, lorsque je vis marcher devant moi une dame qui me parut avoir dans toute sa personne une grâce telle que je n'en avais jamais vu. Je la dépassai, et lorsque je vis son visage, ce fut comme si le ciel de toute beauté se fût ouvert à moi. Ainsi pensais-je du moins, en pécheur que j'étais alors, et si je répète cette pensée impie, que cela vous remplace toute description des charmes dont Dieu avait paré la délicieuse Angela : il ne me conviendrait point maintenant — et sans doute j'y réussirais mal, — de parler longtemps d'une beauté terrestre. Aux côtés de cette dame marchait, ou plutôt boitait en s'appuyant sur une béquille, une très vieille femme, de mise convenable, qui me frappa par sa taille exceptionnellement haute et son étrange gaucherie. Malgré le vêtement différent, malgré le bonnet qui descendait très bas et couvrait une partie du visage, je reconnus aussitôt la vieille Tzigane du Môle. Le sourire grimaçant de la vieille, son léger signe de tête me démontrèrent que je ne me trompais pas. Je ne pouvais détourner les yeux de cette merveille de grâce ; la belle baissa les yeux, son éventail lui glissa des doigts. Bien vite, je le relevai ; en le lui rendant, je touchai ses doigts, ils tremblaient. Le feu de ma coupable passion s'enflamma en mon cœur, et je ne me doutai pas que la première minute de la terrible épreuve que m'imposait le Ciel était venue. Entièrement ébloui, éperdu, je restai là, et c'est à peine si je remarquai que la dame et sa vieille compagne montaient dans une calèche qui était arrêtée au bord de l'allée. Lorsque la voiture s'éloigna, je repris mes

sens et je m'élançai sur sa trace comme un fou. J'arrivai à temps pour voir la calèche s'arrêter devant une maison, dans la rue courte et étroite qui mène à la grande place *Largo delle Piane*. La dame et sa duègne descendirent, et comme la voiture s'éloigna aussitôt qu'elles furent entrées dans la maison, j'en conclus qu'elles habitaient là.

« Mon banquier, Signor Alessandro Sperzi, demeurait à la place *Largo delle Piane* et je ne sais trop comment l'idée me vint d'aller chez cet homme. Il crut que je venais pour mes affaires, et se mit à discourir fort longuement sur l'état de ma fortune. Mais toutes mes pensées allaient à la dame, je ne pouvais songer à rien autre, entendre rien autre et au lieu de répondre à Signor Sperzi, je lui racontai mon aventure. Il put m'en dire sur ma belle plus long que je ne m'y attendais. C'était lui qui, deux fois par an, recevait pour cette dame une somme importante d'une maison d'Augsbourg. Elle s'appelait Angela Benzoni, et la vieille, Magdala Sigrun. Signor Sperzi devait donner à la maison d'Augsbourg des nouvelles précises sur la vie de la jeune fille, de sorte que, ayant depuis longtemps dirigé son éducation, et surveillant maintenant son train de vie, il était en quelque sorte son tuteur. Le banquier pensait que la jeune fille était le fruit d'un amour coupable entre personnes d'un rang élevé. J'exprimai à Signor Sperzi ma surprise de voir un tel joyau confié à une vieille aussi suspecte, qui rôdait sous des loques de Tzigane et cherchait peut-être à jouer le rôle d'entremetteuse. Mais le banquier m'assura qu'on ne pouvait trouver une gouvernante plus fidèle et plus exacte que cette vieille qui avait amené la jeune fille à Naples, à l'âge de deux ans. Que la vieille prît par"ois un déguisement de Tzigane, c'était une fantaisie bizarre, mais qu'on pouvait bien lui passer dans ce pays où on se masque librement...

« Je puis, je dois être bref... La vieille vint bientôt me trouver sous son costume tzigane et me conduisit elle-même chez Angela qui, rougissant d'innocente et virginale pudeur, m'avoua son amour. Égaré comme je l'étais alors, je croyais toujours que la vieille était un infâme suppôt du péché, mais je me convainquis bientôt du contraire. Angela était pure et candide comme neige, et là où je croyais trouver des voluptés

coupables, j'appris à croire en une vertu où il me faut d'ailleurs reconnaître maintenant un infernal piège du diable. A mesure que ma passion s'exaltait, je me sentais plus enclin à écouter la vieille qui ne cessait de me souffler à l'oreille qu'il fallait épouser Angela. Ce mariage devait, pour un temps, rester secret, mais le jour viendrait bien où je pourrais mettre publiquement le diadème princier sur le front de mon épouse : la naissance d'Angela était égale à la mienne, disait-elle.

« On nous maria dans une chapelle de l'église San Filippo. Je crus avoir trouvé le ciel, je me libérai de tout ce qui me liait, je quittai le service, on ne me vit plus dans le cercle où j'avais satisfait toutes mes passions sans aucune retenue. Ce fut ce changement de vie qui me trahit. La danseuse dont je n'étais séparé fit rechercher où je me rendais chaque soir et, devinant que peut-être le germe de sa vengeance se trouverait là, elle découvrit à mon frère le secret de mon amour. Mon frère me suivit, me surprit dans les bras d'Angela. Sur un ton badin, Hector s'excusa de son intrusion ; il me reprocha d'être trop renfermé et de ne pas même lui avoir accordé la confiance que l'on accorde à un ami ; mais je n'observai que trop clairement à quel point la beauté d'Angela le frappait. L'étincelle était tombée, la flamme de la plus violente passion allumée en son cœur... Je crus remarquer que l'on répondait au fol amour d'Hector et toutes les furies de la jalousie lacérèrent ma poitrine. J'étais tombé dans les horreurs de l'enfer. Un jour, en entrant chez Angela, je crus entendre la voix d'Hector dans la pièce voisine. La mort au cœur, je restai là, enraciné sur place. Et soudain, Hector se précipita dans la pièce, le visage en feu, roulant les yeux comme un dément. « Maudit ! désormais mais tu ne te trouveras plus sur mon chemin ! » me cria-t-il, écumant de rage et il me plongea son poignard dans la poitrine jusqu'à la garde... Le chirurgien qu'on appela aussitôt constata que l'arme avait percé le cœur... La Sainte Vierge — que son nom soit béni — m'a fait la grâce de me rendre la vie par un miracle. »

Le moine prononça ces dernières paroles d'une voix faible, tremblante, puis s'abîma dans une sombre méditation.

« Et que devint Angela ? demanda Kreisler.

— Lorsque le meurtrier, répondit le moine d'une voix creuse et comme immatérielle, voulut goûter au fruit de son horrible action, Angela fut prise d'une convulsion et mourut dans ses bras... le poison... »

En disant ces mots, le moine tomba face contre terre et se mit à râler comme un mourant. Kreisler tira la cloche qui mit tout le cloître en mouvement. On accourut et on transporta Cyprianus évanoui à l'infirmerie.

Le lendemain matin, Kreisler trouva l'Abbé de fort belle humeur. « Ah ah ! mon cher Johannès, s'écria-t-il en le voyant, vous ne voulez point croire aux miracles dans les temps présents, et hier, à l'église, vous avez vous-même accompli le plus merveilleux des miracles... Dites-moi, qu'avez-vous donc fait à notre orgueilleux saint qui est malade de remords comme un pécheur contrit et qui, dans son enfantine peur de la mort, nous a humblement demandé pardon à tous d'avoir voulu s'élever au-dessus de nous ? L'avez-vous peut-être confessé ? lui qui réclamait votre confession ! »

Kreisler pensa qu'il n'avait aucune raison de cacher à l'Abbé le moindre détail de ce qui s'était passé entre Cyprianus et lui. Il le lui raconta donc tout au long, depuis le sermon qu'il avait pris la liberté d'adresser à l'orgueilleux moine, lorsqu'il avait parlé en termes méprisants de la sainte musique, jusqu'au terrible état où il était tombé en prononçant le mot : poison. Puis Kreisler expliqua qu'il ne comprenait pas encore pourquoi le portrait, qui avait naturellement effrayé le prince Hector, faisait le même effet au moine Cyprianus. Et il ne savait absolument pas comment Maître Abraham pouvait être impliqué dans ces épouvantables événements.

« En vérité, lui dit l'Abbé avec un charmant sourire, Johannès mon fils, je me trouve dans de toutes autres dispositions à ton égard que voici quelques heures. Un cœur courageux, une volonté ferme, mais avant tout un sentiment juste et profond, caché dans notre sein comme une connaissance merveilleuse et divinatrice, tout cela réuni arrive à de meilleurs résultats que l'intelligence la plus pénétrante, le regard le plus exercé et le plus habile à distinguer. Tu l'as prouvé, mon cher Johannès, puisque tu as su employer en temps voulu l'arme que l'on

t'avait remise sans bien t'en expliquer les effets ; tu t'y es pris avec tant d'habileté que tu as terrassé aussitôt l'ennemi que sans doute le plan le mieux combiné n'eût pas mis aussi facilement hors de combat. Sans le savoir, tu m'as rendu, à moi, au couvent, et peut-être à l'Église entière, un service dont nous ne pouvons mesurer encore les heureuses conséquences. Je veux, je puis maintenant être tout à fait sincère envers toi, je me détourne de ceux qui ont voulu me faire accroire des mensonges à ton détriment ; tu peux compter sur moi, Johannès. Ton vœu le plus cher s'accomplira, tu peux t'en remettre à moi. Ta Cécilia — tu sais quel être charmant je veux dire... mais laissons cela pour l'instant.

« Ce que tu désires savoir encore sur les horribles événements de Naples peut se dire en quelques mots. D'abord, il a plu à notre digne frère Cyprianus de passer sous silence une petite circonstance. Angela mourut du poison qu'il lui donna dans l'infenale démence de la jalousie. Maître Abraham se trouvait alors à Naples sous le nom de Severino. Il crut trouver la trace de sa Chiara perdue, et la trouva en effet, car il rencontra cette Tzigane, nommée Magdala Sigrun, que tu connais déjà. La vieille s'adressa à Maître Abraham lorsque l'affreux événement se fut accompli, et lui confia, avant de quitter Naples, cette miniature dont tu ne connais pas encore le secret. Presse sur le bouton d'acier que tu vois sur le bord, et le portrait d'Antonio qui sert de couvercle à une petite boîte s'ouvrira ; tu apercevras alors le portrait d'Angela et tu trouveras en outre quelques feuillets de la plus haute importance, car ils te donneront la preuve du double meurtre... Tu vois maintenant pourquoi ton talisman agit si fortement. Maître Abraham a sans doute eu d'autres relations avec les deux frères, mais il pourra t'en instruire mieux que moi... Informons-nous maintenant, mon cher Johannès, de l'état où se trouve frère Cyprianus.

— Et le miracle ? » demanda Kreisler en levant les yeux vers le mur, au-dessus du petit autel, où il avait lui-même, avec l'Abbé, accroché le tableau dont le bienveillant lecteur se souvient sans doute. Mais il ne fut pas médiocrement surpris lorsque, au lieu du tableau, il revit à son ancienne place la

Sainte Famille de Léonard de Vinci. « Et le miracle ? » demanda Kreisler pour la seconde fois. « Vous voulez dire, reprit l'Abbé avec un regard singulier, le beau tableau qui était accroché là ? Je l'ai fait transporter à l'infirmerie. Peut-être sa vue réconfortera-t-elle notre pauvre frère Cyprianus, peut-être la Sainte Vierge lui viendra-t-elle en aide une fois encore. »

Kreisler trouva dans sa chambre un billet de Maître Abraham dont voici les termes :

« Mon cher Johannès,

Vite !... vite ! quittez l'abbaye, accourez aussi vite que possible. Le diable a commencé ici, pour se divertir, une chasse d'un genre particulier. Les détails de vive voix ! écrire m'est trop pénible, tout cela me reste à la gorge et menace de m'étouffer. Pas un mot de moi, de l'espoir nouveau qui s'est levé comme une étoile. Ceci seulement en toute hâte : vous ne trouverez plus ici la conseillère Benzon, mais la comtesse von Eschenau. Les lettres de noblesse sont arrivées de Vienne, et le prochain mariage de Julia avec le digne prince Ignace est déclaré, ou peu s'en faut. Le duc Irénée est tout absorbé par l'idée du nouveau trône qu'il va occuper en souverain. La Benzon, ou plutôt la comtesse von Eschenau le lui a promis. Le prince Hector cependant a joué à cache-cache jusqu'au moment où il a dû rejoindre l'armée. Il reviendra bientôt et l'on célébrera alors le double mariage. Ce sera fort gai. Les trompettes se rincent déjà le gosier, les violons graissent leurs archets, les marchands de chandelles, à Sieghartsweiler, préparent les flambeaux... Mais !... dans quelques jours, ce sera la fête de la Duchesse, et j'entreprendrai de grandes choses, mais il faut que vous soyez là. Venez de préférence dès que vous aurez lu ces lignes. Courez tant que vous pourrez, que je vous revoie bientôt... A propos !... Prenez bien garde aux moines ; quant à l'Abbé, je l'aime beaucoup... Adieu ! »

Le billet du vieux maître était si bref et contenait tant de nouvelles que...

NOTE DE L'ÉDITEUR (1)

A la fin de ce second volume, l'éditeur se voit dans la triste nécessité de communiquer au bienveillant lecteur une très mauvaise nouvelle. La mort a enlevé au milieu de sa belle carrière Murr, ce matou intelligent, cultivé, philosophe et poète. Il s'est éteint dans la nuit du 29 au 30 novembre, après de brèves mais pénibles souffrances, supportées avec le calme et la vaillance d'un sage. Voilà une preuve nouvelle démontrant que les génies précoces ne prospèrent jamais bien longtemps ; ou bien ils descendent un *anticlimax* jusqu'à une banalité dépourvue de caractère et d'esprit et se perdent dans la masse, — ou bien ils ne parviennent pas à un âge bien avancé.

Pauvre Murr ! la mort de ton ami Muzius fut l'avant-courrière de la tienne et s'il me fallait prononcer ton oraison funèbre, elle serait tout autre, bien plus sentie que celle, si peu chaleureuse, de Hinzmann ; car je t'ai aimé, mieux que bien des... Bref !... Repose. Paix à tes cendres !

Il est regrettable que le défunt n'ait pas achevé ses *Confessions* qui resteront à l'état de fragment. Cependant, on a retrouvé dans les papiers du feu matou bien des réflexions et des remarques qu'il semble avoir écrites à l'époque où il se trouvait chez le maître de chapelle Johannès Kreisler. Et il existe encore une importante partie du livre déchiré par le matou, où se trouvait la biographie de Kreisler.

L'éditeur a jugé que tout cela n'était pas indigne d'être réuni en un troisième volume, qui paraîtra à la foire de Pâques et qui contiendra tout ce que l'on a retrouvé de la biographie de Kreisler ; il y mêlera seulement çà et là, aux endroits convenables, ce qui parmi les remarques et les réflexions du chat, lui semblera mériter la publication.

TABLE

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR	7
AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR	16
PRÉFACE DE L'AUTEUR	17
PRÉFACE DE L'AUTEUR (supprimée;.....)	17
PREMIÈRE PARTIE. — Sentiment de l'existence. — Les mois d'en- fance	19
DEUXIÈME PARTIE. — Expérience d'un adolescent. — <i>Et ego in Ar- cadia</i>	109
TROISIÈME PARTIE. — Les mois d'apprentissage. — Jeux et caprices du hasard	217
QUATRIÈME PARTIE. — Heures conséquences d'une haute culture. — Le mois de la maturité virile	341
NOTE DE L'ÉDITEUR	413